Novembre-Décembre 1905 — Tome LVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Seizième Année



PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMV
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

CHEZ LES BABIS

—

La presse, généralement, donne peu d'importance aux événements lointains, lorsque la politique européenne n'y est pas directement intéressée. Elle nous renseigne fort mal sur ce qui se passe dans un pays comme la Perse. De temps à autre une brève dépêche signale l'apparition d'un fléau, un mouvement révolutionnaire, un massacre, mais le lecteur, peu au courant lui-même, la parcourt sans presque la saisir.

Les informations qui nous parviennent mentionnent volontiers les agissements des bâbis et les répressions sanglantes ordonnées ou tolérées par le gouvernement persan.

Il n'y a pas bien longtemps, on nous apprenait que la situation était devenue extrêmement critique par suite de la campagne menée par le clergé musulman. Une tribu entière s'était soulevée à Chiraz. Plus de trois mille bâbis avaient quitté Ispahan dans la crainte d'être massacrés par la population qu'excitent et affolent les discours violents des mollahs. A Zesd 120 bâbis avaient été tués ; deux d'entre eux avaient été attachés à la gueule d'un canon, selon le procédé classique, et lancés en l'air par l'explosion. Le clergé musulman qui dirige les poursuites aurait été jusqu'à soulever la question du protectorat du sultan. Les dépêches nous ont appris ce dernier détail curieux, dans le but évident de faire croire à l'Europe que les bâbis sont de bien terribles malfaiteurs.

Il n'en est rien et les personnes, peu nombreuses d'ailleurs,

qui ont connu de près quelques-uns de ces sectaires savent bien que ceux-ci ne s'occupent pas de politique et que leur croyance religieuse est basée sur une douceur plus grande encore que celle enseignée par Jésus-Christ.

Le comte de Gobineau, ancien ministre de France à Téhéran, est le premier Européen qui parle du Bâb et du Bâbisme d'une façon sincère et élogieuse. Son remarquable livre intitulé : « Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale » parut en 1866. Depuis cette époque, quelques savants ont bien traduit ou commenté certains manuscrits bâbis tombés entre leurs mains, mais il n'existe aucun récit fidèle et complet des événements postérieurs à la mort du grand réformateur persan.

Le fondateur de cette religion nouvelle était un jeune commerçant de lignée pure, c'est-à-dire un séide, ou descendant de la famille du prophète. Il était né l'an mil deux cent trente-cinq de l'Hégire (20 octobre 1819) et s'appelait en réalité Mirza Aly Mohammed.

Après la mort de son père, Séide Mohammed Riza, il fut élevé chez son oncle maternel, Mirza Séide Aly, commerçant à Chiraz. Ayant atteint l'âge de sa maturité, il s'adonna au commerce à Bouchir, d'abord comme associé de son oncle, plus tard indépendamment de celui-ci.

Après avoir fait, très jeune, le pèlerinage de la Mecque, il composa un commentaire d'un chapitre du Koran, le surat de Joseph ; cet ouvrage attira sur lui la fureur des mollahs dévoués à l'Islam et opposés à toute tentative de réforme.

Il prit le surnom de Bâb, mot qui signifie la porte, l'introduction à quelque chose, ou le précurseur de quelqu'un.

Renfermé en lui-même, dit Gobineau, toujours occupé de pratiques pieuses, d'une simplicité de mœurs extrêmes, d'une douceur attrayante et relevant ces dons par son extrême jeunesse et le charme merveilleux de sa figure, il attira autour de lui un certain nombre de personnes édifiées. Il ne pouvait ouvrir la bouche, assurent les hommes qui l'ont connu, qu'il ne remuât le fond du cœur.

S'exprimant du reste avec une vénération profonde sur le compte du prophète des imans, il charmait les orthodoxes sévères, en même temps que, dans des entretiens plus intimes, les esprits ardents et inquiets se réjouissaient de ne pas trouver en lui aucune roideur dans la profession des opinions consacrées. Au contraire, sa conversation leur ouvrait tous ces horizons infinis, variés, bigarrés, mystérieux,

ombragés et semés çà et là d'une lumière aveuglante qui transportent d'aise les imaginations de ce pays-là.

Lorsque les mollahs s'aperçurent des progrès faits par la foi nouvelle, notamment dans les environs de Tabriz, ils réclamèrent la punition des disciples du Bâb et exigèrent qu'il fût lui-même enfermé dans la forteresse de Chihrik.

Des désordres ayant éclaté, le gouvernement persan décida de mettre le Bâb à mort; il fut exécuté le vingt-huitième jour du mois de Châban, l'an mil deux cent soixante-six (9 juillet 1350).

Sa mort laissa la secte sans chef spirituel.

Mirza Aly Mohammed avait bien désigné son successeur, un certain Mirza Yahiya, mais ce jeune homme vivait caché et ne paraît jamais avoir joué un rôle considérable.

Le frère de ce dernier, Mirza Houssein Aly, surnommé Béha'oullah (la splendeur de Dieu), fut celui qui donna aux bâbis une direction nouvelle, plus puissante encore.

Dans beaucoup d'écrits du Bâb, restés entre les mains de ses disciples, on voyait mentionné avec amour un personnage mystérieux, d'essence divine, qui viendrait compléter l'œuvre du réformateur persan.

Béha'oullah finit par déclarer qu'il était « celui que Dieu manifestera », l'incarnation du Verbe dont la manifestation avait été annoncée.

Il avait commencé par parcourir certaines contrées de la Perse, prêchant et exhortant les fidèles. Durant onze années il avait séjourné à Baghdad ou dans les environs de cette ville, et sans cesse sa renommée avait augmenté. Il fréquentait non seulement ses partisans, mais avec une bienveillance égale des hommes de tous les partis, des théologiens et des savants musulmans. Ses manières aimables et courtoises plaisaient à tous.

Ce fut probablement au courant de l'été 1864 que les bâbis quittèrent Baghdad sur l'ordre du gouvernement ottoman.

Amenés à Constantinople avec Béha'oullah comme chef, ils furent d'abord traités avec égards par les fonctionnaires du sultan. Après quelques mois passés dans la capitale, un iradé impérial les fit envoyer à Andrinople, dans la province de Roumélie.

Là les bâbis vécurent d'abord tranquilles et respectés par la

population. Mais des ennemis acharnés contre la secte persane firent courir tant de bruits malveillants dans les milieux gouvernementaux de Stamboul qu'à la fin la situation des bâbis devint atroce. On tirait parti d'une rivalité supposée entre Mirza Yahiya et son frère, accusant tantôt l'un, tantôt l'autre de troubler l'ordre.

Le gouvernement ottoman décida de transférer ailleurs certains bâbis, notamment Béha'oullah. Alors toutes les personnes qui se trouvaient auprès de lui, sans exception, insistèrent pour obtenir la permission de l'accompagner. Désespéré de se séparer de son bien-aimé maître, un nommé Hadj Djafàr se coupa la gorge. L'autorisation désirée fut alors accordée. Tandis que Mirza Yahiya avec quelques amis fut dirigé sur l'île de Chypre, Béha'oullah et ses fidèles bâbis furent embarqués à Gallipoli et conduits à Alexandrie et de là à Saint-Jean d'Acre en Syrie où ils arrivèrent le 31 août 1868.

A Saint-Jean d'Acre Béha'oullah vécut jusqu'à sa mort, survenue en 1892.

Depuis cette époque, son fils Abbas Effendi, âgé aujourd'hui de 59 ans, généralement appelé « le maître », dirige ce mouvement spirituel qui tend à se répandre dans le monde entier.

Il semble difficile à conjecturer laquelle de ces trois figures — le Bâb, Béha'oullah ou le Maître — sera la dominante aux yeux des bâbis de l'avenir. Il est probable que le dernier venu, le chef actuel, devienne l'objet d'une vénération au moins égale à celle qu'on montre pour la mémoire de son père et du Bâb.

Déjà un grand nombre d'adeptes occidentaux, incapables d'oublier un enseignement chrétien et dogmatique reçu dans l'enfance, enveloppent leur foi dans un voile d'expressions qui cadre mal avec la grandeur humaine, la beauté nouvelle de la croyance bâbie primitive. Beaucoup de fidèles pour lesquels Béha'oullah était la manifestation réelle de Dieu sur la terre aiment à dire que le maître est Jésus-Christ revenu parmi les hommes.

Le chef de la secte lui-même est loin d'encourager ces propos. Mais de même que le Bâb, il inspire un amour sans bornes à tous ceux qui ont eu l'occasion de le voir.

Des étrangers qui n'ont jamais voulu croire à sa mission

divine se sentent attirés vers lui et reconnaissent dans sa parole un pouvoir surnaturel.

Les personnes qui ont vu Béha'oullah nous parlent d'une séduction pareille exercée par ce vieillard doux et fort à la fois.

Le professeur Edward Browne, de Cambridge, a fait une description intéressante d'une visite faite à Saint-Jean d'Acre. En voici quelques passages qui nous montreront Béha'oullah tel qu'il était avec un étranger.

Dans la matinée qui suivit le jour de mon installation à Béhjé, un des plus jeunes fils de Béha'oullah entra dans ma chambre et me pria de le suivre. Il me conduisit à travers des couloirs et des chambres que je n'eus guère le temps de regarder jusqu'à un hall vaste, dont le sol était, si je me souviens bien, orné d'une mosaïque de marbre. Mon guide s'arrêta un instant devant une tenture pendant que j'ôtais mes souliers. Puis d'un mouvement rapide, il souleva la tenture qu'il laissa retomber après mon passage. Je me trouvai alors dans une grande pièce ; dans l'angle opposé régnait un divan très bas ; on avait placé en face de la porte deux ou trois chaises. On ne m'avait pas dit qui j'allais voir, et ce fut avec une sorte d'angoisse au cœur que je m'aperçus que je n'étais pas seul.

Dans le coin de cette pièce m'apparut la figure vénérable et vraiment magnifique qu'on m'avait parfois dépeinte, couronnée d'une de ces coiffures de feutre appelée *tadj* par les derviches, et entourée à la base d'un petit turban blanc. Je n'oublierai jamais les traits de celui que je contemplai, mais il m'est impossible de les décrire.

Ces yeux pénétrants semblaient lire au tréfonds de votre âme. La puissance et l'autorité étaient marquées sur ces grands sourcils. Les rides profondes creusées au front et à la face annonçaient un âge que démentaient les cheveux noirs comme du jais et la barbe riche descendant jusqu'à la taille.

Nul besoin de me demander en présence de qui je me trouvais lorsque je m'inclinais devant celui qui est l'objet d'une dévotion et d'un amour dont pourraient être jaloux des rois et que les empereurs peuvent espérer en vain.

Une voix douce et digne me pria de m'asseoir, puis continua : « Dieu soit loué que tu aies atteint !... Tu es venu voir un prisonnier, un exilé... Nous ne désirons cependant que le bien pour le monde et le bonheur des peuples. Mais on nous juge instigateur de lutte et de révolte, méritant d'être enchaîné et banni... Si toutes les nations s'unissent autour d'une croyance commune, si tous les hommes deviennent comme des frères ; si les liens d'affection et de soli-

darité entre les fils des hommes se trouvent resserrés; si les différences en matière religieuse cessent et les différences de race disparaissent, quel mal y a-t-il à cela?... Pourtant cela viendra ; ces luttes sans fruit, ces guerres désastreuses passeront et la « Paix Sublime » se fera... N'en avez-vous pas également besoin en Europe? N'est-ce pas cela ce que Christ a prédit?... Ce qui n'empêche pas que nous voyons vos rois et vos gouvernants gaspiller leurs trésors bien plus aisément pour acquérir des moyens de destruction de la race humaine qu'au profit de ce qui pourrait conduire vers le bonheur de l'humanité... Il faut que ces luttes, ces effusions de sang et ces discordes cessent, que tous les hommes se montrent réellement comme d'une espèce et comme d'une famille... Que les hommes ne se vantent plus d'aimer leur patrie, mais qu'ils se vantent plutôt d'aimer tous leurs semblables... »

Voilà les paroles prononcées par Béha'oullah, telles que je me les rappelle. Que ceux qui les lisent ici réfléchissent bien si elles font mériter la prison et la mort, si le monde peut perdre ou gagner par leur diffusion.

Le chef spirituel visité par le professeur Browne est mort, en laissant à son fils aîné le soin de continuer l'œuvre entreprise par le Bâb inspiré.

Le « maître » Abbas Effendi accompagnait son père lorsque celui-ci quitta la Perse, et il réside encore aujourd'hui à Saint-Jean d'Acre.

Il y a trois ans, étant à Port-Saïd, j'obtins, grâce à un agent bâbi, la permission de lui rendre visite.

Le fils de Béha'oullah, « la plus haute branche », Abbas Effendi, est toujours prisonnier du Sultan, mais habite une maison particulière et peut aller et venir entre les deux villes : Caïfa et Saint-Jean d'Acre comme il lui plaît. Il reçoit aussi chez lui un certain nombre de fidèles venus en pèlerinage des quatre coins du globe.

Dans l'intérêt des personnes que j'ai rencontrées là-bas et qui pourraient avoir à souffrir à cause de certaines révélations les concernant, je dois m'abstenir de mentionner beaucoup de petits faits dont les agents du gouvernement ottoman se serviraient, qui sait, volontiers, pour ennuyer leurs prisonniers.

Il me faudra également taire les noms de certains personnages. Quelques-uns de ceux que je citerai sont tout simplement des pseudonymes.

Mon départ immédiat pour Caïfa ayant été annoncé par dépêche à l'agent bâbi de cette ville, je m'embarquai le soir du 13 février et arrivai à destination le lendemain dans l'après-midi.

Le secrétaire du Maître, homme à la figure noire et au turban vert, accompagné de deux autres Persans, me reçut de la façon la plus fraternelle ; chacun prit une de mes valises et tous les trois ensuite me conduisirent à travers la ville turque. Je n'entreprendrai pas d'en faire la description. Des maisons basses et délabrées, des ruelles mal pavées, le sol jonché de débris de légumes, de poteries; des poules picorent dans la saleté, des enfants, souvent beaux, jouent et hurlent; çà et là des mendiants aveugles sont accroupis,des kahouadjis,grands, maigres et graves, circulent. Dans l'air flotte cette odeur impossible à méconnaître, inoubliable aussi, où l'on découvre le caroube, le poisson frit, le haschisch, le jasmin et la rose.

La ville turque une fois traversée, on arrive à la colonie allemande, faubourg dont les maisons propres, entourées de jardins magnifiques, s'alignent le long des avenues larges et ombrées. C'est près de ce faubourg que demeure le Maître et à quelques pas de son habitation, très confortable, se trouve la maisonnette achetée par lui pour loger les pèlerins occidentaux.

Elle était momentanément inoccupée et on m'y offrit la plus belle chambre, très simple, mais où rien ne manquait.

Mes guides, avec lesquels je m'étais entretenu dans une langue de surprise, composée de mots anglais, italiens, arabes et turcs, me présentèrent au gendre du Maître, qui parlait assez bien l'anglais. Ce fut lui qui aida à mon installation, me fit dîner et me tint compagnie jusqu'à l'heure du coucher.

Je me trouvais fort bien dans cette petite maison propre et confortable entourée d'un jardin où fleurissent au mois de février des violettes et des cyclamens sous les branches d'un caroubier immense. Ma chambre donne sur le levant et au milieu de la nuit je suis éveillé par les effets de lumière produits par un croissant de lune splendide qui veille sur tout ce pays endormi. J'entr'ouvre ma fenêtre et la musique jamais interrompue des vagues de la baie me berce.

Le lendemain de très bonne heure un petit domestique de Mandalay m'apporte le déjeuner (du thé persan, des biscuits,

des œufs durs et du fromage, le pénir turc) ; il m'informe que le maître, très occupé le matin, viendra dîner avec moi. Je fais une petite promenade pour voir le tombeau en construction où doivent être placés les restes du Bâb. A neuf heures et demie, un Persan arrive en courant : le Maître désire me voir immédiatement, car il a été appelé à Saint-Jean d'Acre. Nous nous rendons à une maison plus rapprochée de la ville turque où il travaille et où il reçoit.

On y accède par un escalier de 8 à 10 marches conduisant à une courette surélevée, pareille à une terrasse, entourée de vignes.

Des secrétaires me souhaitent la bienvenue et l'instant après je me trouve dans une grande salle où je vois pour la première fois celui que des milliers d'hommes appellent l'Homme-Dieu, le dernier Christ.

Je le croyais un homme relativement jeune, à la barbe noire.

En face de moi je voyais un vieillard à la barbe blanche, aux cheveux blancs, comme l'étaient aussi ses vêtements et son turban.

Ses traits étaient fatigués ; fatigués aussi les yeux très beaux profonds et étincelants tout ensemble. Sa voix me parut extrêmement douce et captivante.

Au bout du divan, près d'une petite fenêtre qui laisse passer des rayons du soleil matinal, est la place habituelle du Maître.

J'ai pris dans la mienne sa main tendue, sans m'agenouiller, mais il ne paraît pas s'en apercevoir, me souhaitant la bienvenue en termes affables. Lui ayant remis un message des Béhaïs de X..., il me parle longuement d'amis, de croyants qui sont venus le voir autrefois et que je connais.

— Comme les rayons du soleil, me dit-il, font pousser les graines au sein de la terre, ainsi doit opérer en nos cœurs l'espérance divine, afin que nos âmes deviennent fortes comme enfin le deviennent les arbres, et que sur des branches solides poussent de belles fleurs.

Abbas Effendi se lève ; notre premier entretien est fini.

Plus magnifique qu'un doge, il se laisse couvrir les épaules d'un de ces manteaux très simples et très élégants que les femmes d'Orient tissent de poils de chameau, prend la canne

d'ébène à pomme d'argent qu'un domestique lui tend et sort, apparemment soucieux. Un petit télégramme rose s'est échappé de sa main, mais en ce moment personne ne le remarque; tous les yeux semblent attendre un ordre.......

Le gendre, le Séide, comme tout le monde l'appelle, avait été notre interprète. En sortant des bureaux, il me propose une promenade à travers le pays. Bien entendu j'accepte et nous nous mettons en route. Il me fait prendre un chemin qui en zigzag monte vers les hauteurs du Mont-Carmel. Enfin, nous nous arrêtons à l'ombre de sept magnifiques cyprès, à l'endroit même où, de son vivant, Béha'oullah venait se reposer en contemplant l'immensité.

Sur le flanc d'une colline élevée, surplombant le faubourg allemand, des ouvriers achèvent le tombeau du Bâb, grand monument contenant plusieurs caveaux et salles de prière.

Nous fumons un latakié doux dans un « dolce far niente » et le temps passe.

Le soir, à dîner, nous étions huit à table. Le Maître me fait asseoir à sa droite.

Il me parle beaucoup du Christ et de l'exemple donné par lui aux apôtres, de l'exemple donné par ceux-ci à tous les hommes :

« — Tout ce qui a été fait par les premiers disciples de Jésus-Christ, déclare-t-il, avait pour but l'union et l'harmonie entre les croyants, l'entente entre tous les êtres.

» Lorsque je vous ai vu il me semblait que je vous connaissais depuis toujours. Ceci est à cause de la parenté des âmes qui n'a rien de commun avec la parenté physique. Voyez aussi le lien de parenté spirituelle qui unissait le Christ à ses disciples et comparez les relations qui existaient entre Béha'oullah et son propre frère. »

En quittant la table, Abbas Effendi s'en fut sous le péristyle se laver les bouts des doigts au-dessus d'une large cuvette en bronze, restant ensuite un long moment près d'une colonne à regarder le ciel qui s'illuminait......

Le lendemain, je m'en vais expédier quelques lettres ; je m'arrête en passant à la maison des bureaux. En l'apprenant, le Maître me fait appeler et me dit que puisque je ne dois pas rester longtemps, il désire me voir autant que possible.

Il est assis dans son coin, près de la petite fenêtre, les jam-

bes croisées. Sur le divan, devant lui, se trouvent, éparpillées, de nombreuses lettres, son écritoire persan, en acier incrusté d'or, les roseaux taillés et un petit canif anglais.

Il a l'air plus gai, plus fort, ce matin, me parlant longuement et me faisant amèrement regretter la nécessité d'avoir recours à son interprète.

Nous prenons du café, puis le Maître me parle de l'importance excessive attribuée dans tout le monde civilisé aux découvertes matérielles. Un jour viendra, me dit-il, et bientôt, sans doute, où chacun saura apprécier également les découvertes « morales ». Il me cite entre autres choses la tentative faite par le Suédois Andrée pour atteindre le Pôle Nord :

— « Quelles choses superbes ou précieuses voudrait-on trouver là-haut ? De l'eau, de la glace, une contrée inhabitable !

» Mais l'univers a suivi l'aventure d'Andrée avec l'attention la plus vive. Lorsqu'il s'agit au contraire d'une découverte faite ou à faire dans le domaine spirituel, les gens haussent les épaules, n'en saisissent pas l'importance. La découverte de l'Amérique, pays immense, fertile et riche, par Christophe Colomb fut évidemment une cause de transformation considérable pour le vieux monde. Ne pourrait-on pas dire cependant que ce fut peu de chose en comparaison de l'influence exercée par la découverte des vérités morales qu'enseignait le Christ ? »

. . . .

Pendant cet entretien, ce n'est plus le gendre du Maître, mais un jeune Persan, très intelligent et très vif, Ali Khan, qui fait l'interprète. A partir de ce moment, c'est lui qui devient mon compagnon habituel. En quittant les bureaux, nous voyons adossés au mur d'en face une vingtaine de malheureux qui attendent la distribution de pain, de vêtements et d'aumônes qu'Abbas Effendi fait régulièrement toutes les semaines.

Les fidèles de tous les pays envoient des sommes, parfois considérables, au Maître qui les emploie pour la propagande en Occident et pour soulager les misères autour de lui.

Pour lui-même il n'a pas besoin de grand'chose. Il est toujours vêtu de la même façon simple et il mange à peine.

Quand nous sommes tous réunis autour de sa table, il cause agréablement, interroge les uns et les autres, se montre d'une affabilité extrême pour les Européens, mais touche à peine aux plats. Il se contente d'un bol de lait, tandis qu'on

nous sert des potages au persil, des viandes hachées, du mouton rôti et du riz sous toutes les formes, des pilaffs aux fèves et du riz parfumé à la rose. Comme dans les maisons musulmanes, chacun boit de l'eau claire et, lorsque le Maître nous quitte, tout le monde allume une cigarette, même les dames anglaises présentes.

C'est le vendredi, parfois le dimanche, que s'accomplit généralement le pèlerinage, la visite au tombeau de Béha'oullah. J'avais commandé une voiture pour ce jour, et de grand matin Abbas Effendi était venu me saluer, me recommandant d'emporter des fleurs en souvenir du seuil du tombeau.

Sachant que les fenêtres ouvertes gênent souvent les Orientaux, je me levai pour aller fermer celle que j'avais ouverte dès mon réveil. Le Maître vit alors que je n'avais pas eu le temps de boutonner mon gilet — il était sept heures du matin — et il s'empressa de me dire :

— « Nous savons, n'est-ce pas, que le corps a une importance moindre que l'âme, combien moins importants sont les vêtements du corps lorsque l'âme est belle et parée ! »

A sept heures et demie, nous étions déjà en route pour Saint-Jean d'Acre. Le temps était splendide. Ali Khan m'accompagnait ainsi qu'un grand vieillard, Si Moussa.

Ce dernier, dont l'allure est majestueuse, se montre plein d'entrain et de gaîté, quoiqu'il me raconte sans cesse des choses fort tristes.

Pendant les années qui suivirent la mort du Bâb, me dit-il, les affiliés à la secte furent persécutés dans toutes les provinces de la Perse. A la suite de rapports secrets, on fit arrêter, notamment à Téhéran, un grand nombre de personnes suspectes.

Et Si Moussa me raconte leurs massacres avec des détails émouvants et tragiques.

Lui aussi avait été exilé en même temps que Béha'oullah et il me parle des jours terribles passés à la citadelle de Saint-Jean d'Acre où ils étaient prisonniers. A cette époque déjà éloignée, l'administration du Sultan ne négligeait rien pour faire mourir de maladie tous les Bâbis. Leurs gardiens les rouaient de coups ; on laissait les cadavres des morts pourrir dans la cellule des vivants.

Béha'oullah ne cessait pas d'exhorter ses disciples, leur annonçant des jours plus heureux à ce même endroit. D'ailleurs

la tradition du Koran a toujours regardé Saint-Jean d'Acre comme un lieu béni ; une tradition israélite, conservée par les habitants de la ville de Safat, désigne également cette ville comme la résidence de la plus glorieuse manifestation divine.

Nous voyagions, Ali Khan, Si Moussa et moi, dans une de ces voitures très hautes sur roues, destinées à passer les rivières et à faire certains détours au milieu des vagues de la baie. Il faut environ deux heures pour franchir la distance qui sépare Saint-Jean d'Acre de Caïfa. Le chemin n'est pas désagréable, bien qu'on soit constamment entouré d'eau et de sable sur lequel aucun arbre ne projette son ombre.

Mais à mesure qu'on s'approche, la ville tant de fois assiégée apparaît très pittoresque avec ses fortifications en ruines baignées par la mer et elle me rappelle une ville de France qui a charmé bien des voyageurs : Saint-Malô.

Enfin nous arrivons devant la grande porte de fer et peu d'instants après nous descendons dans la cour de la maison d'Abbas Effendi. Nous fîmes bien des visites durant cette matinée et je bus d'innombrables tasses de thé chez les fidèles célèbres, entre autres chez ce vieillard exquis dont parle Browne et qu'on nomme Mouchkin-Kalâm, ou la Plume Parfumée. Ce vieil artiste possède une mèche des cheveux de Béha'oullah, et il nous montre avec fierté cette relique d'un noir profond.

Avant l'heure du repas, je puis enfin voir les trois portraits j'allais dire : sacrés, car on se met à genoux pour les contempler.

Entourés de cadres très lourds, très riches, tout en or et en argent, fabriqués en Chine, et d'un goût extravagant, ces portraits sont exposés sur un divan, dans une pièce située à l'écart, rarement ouverte à un visiteur.

Il est évident que la photographie de Béha'oullah est mauvaise, prise par un homme du métier moins habile que ne le sont les amateurs de nos jours. Mais le visage que j'examine avec une curiosité mêlée de respect est à mon avis loin d'avoir cette finesse quasi-divine, la bonté et la grâce infinies qu'on trouve, sans chercher, dans les traits d'Abbas Effendi.

Une autre image, multicolore, persane, représente la même figure, mais elle me paraît beaucoup trop compliquée, idéalisée à la manière orientale, pour être supposée plus fidèle. Je me tourne vers le seul portrait authentique qui existe du Bâb ;

c'est une peinture exécutée à Achkabad. On ne saurait imaginer la délicatesse exquise, la beauté de ce visage séduisant; certainement ceux qui ont été captivés par la parole de Mirza Aly Mohammed ont également subi l'influence d'une rare beauté, de tous les dons que la nature avait prodigués à ce réformateur.

Le dessin, les couleurs de cette peinture en tous points harmonieuse font supposer qu'elle est l'œuvre d'un grand artiste.

La maison devant laquelle nous sommes descendus en arrivant est presque un palais et reçoit ce jour-là une grande famille musulmane. Tout paraît un peu troublé, et peut-être n'étions-nous pas attendus. Notre repas se fait attendre très longtemps et finalement nous mangeons du riz et du kébab aux fèves en compagnie d'un eunuque noir.

Ma mauvaise humeur calmée, après le café nous remontons avec Mouchkin Kalam et un autre vieillard célèbre, « Son Excellence La Lettre Z*** » (surnom donné comme preuve d'amitié par Béha'oullah), dans la voiture qui nous conduit par d'affreux chemins vers la charmante maison de campagne de Béha'oullah et vers le parc où se trouve son tombeau.

Là tous les fidèles de la ville, tous les pèlerins sont déjà réunis sous la garde d'un soldat turc, qui est là pour nous protéger contre les ennemis des Bâbis, peu nombreux d'ailleurs.

En chantant des versets sacrés, choisis dans les livres de Béha'oullah, la procession se met en marche et bientôt s'arrête devant le seuil du tombeau.

Selon la coutume,nous enlevons nos souliers avant d'entrer dans l'espèce de jardin d'hiver, fort beau, qui forme en quelque sorte l'antichambre du lieu saint. La cérémonie est touchante dans sa simplicité. On psalmodie quelques chants de douleur, composés pour la circonstance, les voix des vieillards et les voix des jeunes gens s'entremêlent d'une manière triste, solennelle malgré tout.

Chacun s'approche de l'entrée du tombeau en fléchissant le genou, les uns cueillent une fleur qu'ils garderont en souvenir, d'autres en apportent des fraîches qu'ils posent sur le seuil.

Nous retournons en voiture par El Béhjé, où le jardinier nous a préparé sous les arbres, près d'un clair ruisseau, une

nouvelle tasse de thé. L'endroit est délicieux, les citronniers sont lourds de fruits dorés, et des paons circulent sur les cailloux roses des sentiers. Mais il se fait tard et ce que je craignais arriva. A l'heure du coucher du soleil, nous étions encore à Saint-Jean d'Acre. Et le retour sur le sable dut s'effectuer dans une obscurité complète.

Dans la baie, une escadre française a jeté l'ancre pendant la journée. Cet événement inattendu fournit maintenant le sujet de nos conversations.

Même à Caïfa, où nous arrivons enfin sains et saufs malgré mes sombres prévisions, même à la table du Maître, on ne cesse d'en parler.

Souriant et silencieux le maître écoute puis il dit :

— « C'est nous qui avons les bâtiments de guerre les plus forts ! Nous en avons un peu partout, en Perse, en Amérique, en Angleterre, à Paris. Les nôtres ont cette supériorité, sur ceux que vous avez vus, qu'on ne les coulera jamais. Je dirai même que plus on tire dessus, plus ils deviennent forts. »

Un instant après il ajoute :

— « Voyez les Alexandre, les Tamerlan, les Hannibal, les Napoléon ! Ils ont été les plus grands, les plus puissants par la force brutale. Que subsiste-t-il de leurs exploits en comparaison de l'œuvre du pauvre pêcheur né en Judée ? Comparez et rendez-vous compte de quelle façon merveilleuse l'esprit subjugue et sait vaincre. De nos jours nous représentons cette force-là. Ayons donc pleine confiance en nos bâtiments de guerre. »

. . . .

Le samedi matin, je quittai la maison hospitalière d'Abbas Effendi et arrivai dimanche à Port-Saïd, où je passai encore quelques jours. C'est dans cette ville que je fus initié à la religion bâbie.

Les fidèles qui y demeuraient se réunissaient presque tous les soirs après souper chez le célèbre théologien Abou-Chirazi, que j'ai eu le plaisir de revoir plus tard à Paris.

Là, chez lui, il expliquait la Bible, les prophètes, le Koran et les écrits du Bâb et de Béha'oullah. Les personnes présentes soulevaient des questions intéressantes ; Occidentaux et Orientaux discutaient, ou échangeaient des idées.

Voici en résumé ce que j'y appris.

La physionomie générale de la morale bâbie est l'importance qu'elle attache au développement des affections douces, bienveillantes, de l'hospitalité, de la sociabilité et même de la politesse.

A l'instar de Mahomet, le réformateur persan prescrit de faire l'aumône.

En vérité, ô riches, s'écria-t-il, vous, tant que vous êtes, vous êtes les préposés de Dieu. Soyez attentifs à la fortune de Dieu qui est entre vos mains et enrichissez les pauvres de la part de votre Seigneur!

Nous pouvons bien ajouter que, dans cette doctrine qui glorifie le travail, le commerce, l'industrie et le bien-être en résultant, qui admet et recommande un certain luxe, rien ne rappelle les idées chrétiennes de pénitence et de mortification, de renoncement aux biens de ce monde, d'abstinence, d'amour de la pauvreté et de la souffrance, de mépris de la chair.

Malheureusement tout ce qui fait la beauté et la force nouvelles de cette religion est sans doute destiné à disparaître. Les hommes ne seront satisfaits que lorsqu'ils auront détruit ce qui pourrait distinguer cette croyance de toutes les autres, et que la doctrine bâbie, échafaudée sur des raisonnements compliqués et inutiles, sera devenue la base d'une nouvelle secte chrétienne ne reconnaissant à l'homme aucun mérite.

En attendant, Béha'oullah a le premier modifié les assises de l'édifice; des théologiens, subtils et prolixes, essaient d'interpréter les écrits laissés par lui.

Le manuscrit intitulé « Bonnes nouvelles » contient quinze clauses, et forme en quelque sorte ce que nous nommerions volontiers un programme. En voici un résumé qui nous renseigne sur les préoccupations assez modernes du second chef spirituel du Bâbisme :

1° Suppression des guerres de religion;

2° Permission à tous les peuples et à toutes les sectes de s'unir et d'avoir des relations amicales;

3° Permission à chacun d'étudier des langues étrangères ainsi que recommandation de choisir une langue internationale (soit une langue déjà existante, soit une langue inventée) et un alphabet universel;

4° Obligation de servir loyalement les chefs de gouvernement qui protégeront la liberté de la foi;

5° Obligation de se soumettre aux lois et aux coutumes du pays dans lequel on se trouve;

6° Promesse de « la plus grande paix »;

7° A condition de ne pas dépasser les limites de la décence et des convenances, chacun peut suivre ses goûts pour tout ce qui concerne la manière de s'habiller et de se coiffer;

8° Les bonnes actions des prêtres chrétiens (et des pasteurs) sont reconnues, mais ceux-ci doivent s'occuper de ce qui peut ajouter quelque chose au bien-être de l'humanité. Ils sont libres de se marier;

9° Se confesser et demander absolution à un homme, comme vous, n'est pas permis. A Dieu seul on confesse ses torts et auprès de lui seul on doit chercher pardon;

10° Le commandement du Bâb au sujet de la destruction de certains livres (livres de logique, de philosophie et d'autres sciences, conduisant, selon lui, à orgueil et à discussion) et du renouvellement de tous les livres au bout d'un certain temps, est abrogé;

11° L'étude des sciences et des arts est recommandée et encouragée, mais ils doivent avoir pour but le bien-être de l'humanité;

12° Tout homme doit apprendre un métier ou avoir une profession. Exercer consciencieusement un métier, un commerce ou une profession quelconque est un acte qui équivaut à une prière. La mendicité et la paresse sont désagréables à Dieu;

13° Les distributions d'aumônes, ainsi que tous règlements d'affaires privées, d'administration publique, seront confiés à une assemblée appelée « la maison de justice »;

14° Il ne doit plus être obligatoire de faire des pèlerinages, de visiter les tombeaux des martyrs;

15° Bien que la république soit la forme du gouvernement la plus apte à conduire les hommes dans la voie du bien-être général il n'est pas désirable que les rois, « les signes de la puissance de Dieu », cessent d'exister. Si les hommes d'état trouvent un moyen de combiner ces deux choses (république et royauté), leur mérite sera des plus grands.

Voilà quels sont les préceptes du second réformateur.

Depuis la mort de celui-ci les bâbis sont devenus « béhaïs ». La Bâb n'a d'autre qualité que celle d'annonciateur, de messager de Dieu. On le considère comme le saint Jean-Baptiste du nouveau Christ.

Le « Maître » qui dirige ce mouvement spirituel ne veut être que le premier serviteur de son père, d'où son surnom : Abbas Abd-oul-Béha.

Les fidèles vont plus loin et les ouvrages, rédigés sous l'ins-

piration des théologiens orientaux le donnent clairement à entendre. Quels sont en effet les éléments de la croyance nouvelle ? Un de ces manuscrits, inédit, pourra nous renseigner. Le *béhaï* d'aujourd'hui croit :

1° Que Dieu est Un ;

2° Que Dieu, le Tout-puissant, a manifesté son esprit dans la personne sanctifiée de Béha'oullah ;

3° Que celui-ci est apparu au moment précis annoncé par les prophètes de toutes les nations ;

4° Qu'il établit sa maison sur la terre et délivra avant son départ (sa mort) son autorité et le royaume entre les mains de son plus cher fils, Abbas Effendi, la « branche la plus grande » vers lequel il nous a commandé de tourner notre visage et auquel nous devons obéissance ;

5° Qu'Abbas Effendi est le Commentateur du Livre et que celui qui le vénère vénère Dieu, celui qui l'aime aime Dieu, celui qui le renie renie Dieu ;

6° Qu'Abbas Effendi est celui qui bâtira la maison de Dieu sur le mont Carmel, ainsi qu'il a été prédit par les prophètes et qu'il rassemblera ses élus dans l'univers entier ;

7° Qu'Abbas Effendi est le centre de la foi, le legs de Dieu, la lumière pour l'humanité ;

8° Que toutes les prophéties des livres sacrés de toutes les nations ont été réalisées à la lettre dans les personnes de Béha'oullah, d'Abbas Effendi et du Bâb ;

9° Que l'Attendu de toutes les nations est arrivé (malheur à celui qui rejette cette croyance comme une erreur !) ;

10° Que ce temps-ci est bien « le jour de la résurrection » ;

11° Que le Bâb a été le précurseur ouvrant la voie au royaume de Dieu, déclarant à tous les peuples que l'heure était proche ;

12° Que le centre de la Jérusalem Nouvelle est le mont Carmel, c'est-à-dire Caïfa et Saint-Jean d'Acre, et que ces endroits, vénérés entre tous, seront à l'avenir un but de pèlerinages universels ;

13° Que toutes les croyances religieuses sont sorties de sept religions principales, lesquelles ont été obscurcies et corrompues après avoir été établies ou instituées par des messagers de Dieu ;

14° Que la fraternité des hommes, le règne universel de la paix, de l'amour et de la justice, sont, avec l'unité de la foi, les principes fondamentaux de cette religion.

Les béhaïs doivent en outre honorer la perfection (la vertu) et le savoir au lieu de la possession de la fortune ; mettre leur gloire non pas dans l'amour de leur pays, mais dans l'amour

du monde entier; non seulement s'aimer les uns les autres, mais préférer le bien-être des autres au leur; supporter d'être persécutés plutôt que de persécuter, d'être frappés plutôt que de frapper, souffrir d'être tués plutôt que de tuer.

N'omettons pas que des recommandations de toutes sortes concernant la vie privée des fidèles ont été consignées dans les livres sacrés de la secte, parmi lesquelles celles de consulter un médecin lorsqu'on est atteint de maladie; de s'abstenir de liqueurs enivrantes, et d'opium ; de se vêtir et notamment de revêtir les morts de fins vêtements de soie ou de coton; de faire son testament; de ne pas trop charger les bêtes de somme et enfin de ne pas (par esprit de mortification sans doute) refuser les invitations aux distractions ou aux banquets, mais de les accepter avec plaisir et joie et exécuter les promesses faites dans ce sens.

Le caractère principal du béhaï moderne, que le distingué orientaliste M. Hippolyte Dreyfus a si remarquablement fait ressortir dans une publication récente (1), est l'habileté avec laquelle suivant la croyance de celui auquel il s'adresse, il emploiera des arguments différents. A un musulman il parlera de la disparition de l'Imam Mahdi et de l'arrivée du Ka'im ; à un juif ou à un chrétien, il rappellera les écrits apocalyptiques de la Bible et du Nouveau Testament, les prophéties du Christ relatives à son retour ; avec un libre-penseur il se tiendra sur le terrain scientifique; montrant toujours que Béha-oullah est le Promis, celui dont les doctrines mises en pratique assureront le bien-être à l'humanité réconciliée dans une seule et même foi.

Telle est, à peu près, dans son ensemble cette religion de fraternité, de solidarité et de paix qu'on pourrait comparer à celle que professe avec quelque éclat l'écrivain nommé déjà de son vivant le grand Tolstoï.

Selon plus d'un savant, le bâbisme deviendra un jour plus puissant que ne l'est aujourd'hui le christianisme (2).

Nous ne croyons pas nécessaire de risquer une appréciation

(1) Cf. *Beha-Ullah, les Paroles cachées en persan*, trad. : Hippolyte Dreyfus et Mirza Habib-Ullah Chirazi. (Ed. Leroux.)

(2) Nous n'avons pas parlé du nombre actuel des adeptes pour la simple raison qu'il est impossible de le connaître. Mais on peut dire avec certitude qu'il existe au moins des centaines de milliers de bâbis en Perse, des dizaines de milliers dans a Russie méridionale et plusieurs milliers en Amérique et en Europe.

personnelle à ce sujet; bornons-nous ici à souhaiter que les partisans de cette secte ne perdent jamais de vue le but sublime vers lequel une religion moderne doit tendre au lieu de se confiner dans des spéculations qui ne peuvent avoir ni intérêt, ni utilité. Car il ne peut en effet être question de supprimer toute croyance religieuse dont des millions d'individus intelligents et instruits ressentent et ressentiront encore pendant longtemps le besoin. Les conserver telles que nous les avons connues jusqu'ici, avec l'escorte de tous les points doctrinaires auxquels il faut croire sous peine d'anathème nous paraît également indigne de notre époque de liberté et de mutuel respect.

SÉBASTIEN VOIROL.

★

LA VIE DES ANIMAUX ET LA MORALE DANS LES FABLES DE LA FONTAINE

(*Suite* [1])

—

La nature, vue par La Fontaine, est presque toujours délicieuse ou amusante, mais elle est vague. Les traits précis sont rares. Parmi ses confusions, il en est d'ailleurs qu'on ne saurait lui reprocher. On ne demande pas qu'il ait devancé ou Réaumur ou Buffon. S'il fait du dromadaire ou du chameau un seul et même animal, c'est que, de son temps, il en allait ainsi. Richelet, en 1680, écrit à l'article Chameau dans son Dictionnaire : « Animal domestique fort doux et fort docile qui naît en Afrique et en Asie. Il a une grosse bosse sur le dos, et quelquefois deux... » ; et à Dromadaire : « Espèce de chameau plus petit et plus vite que les chameaux ordinaires. » Pline, tout en ignorant le mot *dromas*, qui ne veut rien dire que « coureur », distingue nettement deux espèces de chameaux, *duo genera*, selon le nombre de leurs bosses, le chameau de Bactriane et celui d'Arabie.

Ce vague où il se maintient est souvent heureux. Il est certain que *le Lion et le moucheron*, ce fragment épique, perdrait en beauté si l'insecte était trop caractérisé. Est-ce un moustique, est-ce un taon? Peu importe. C'est une bête minuscule et son adversaire est le lion. Du temps de La Fontaine, la génération spontanée n'avait pas encore été mise en doute, sinon en quelques expériences dont parle Monconnys. Il était convenu que les animaux très petits venaient spontanément au jour ; de là cette expression, alors courante et qui revêtait aussi, sans nul doute, des formes plus énergiques, « excrément de la terre ». Le transformisme ne retrouvera jamais la hardiesse qu'il avait en ces temps heureux. « Les vers de soye, dit René François, naissent et esclosent des fleurs qui tombent des

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 200.

cyprès, terbentins, fresnes. La pluye les abbat, la terre les nourrit avec ses vapeurs. Ce sont petits papillonneaux. »

Cependant, au mois de mai 1663, on avait déclaré à la Société royale de Londres (1) : « Que la génération des insectes ne se faisait pas par corruption, et qu'ayant pris les intestins d'un animal et autres parties plus aisées à corrompre, les ayant mises dans un vaisseau de verre et par-dessus du coton tout seul, pour empêcher qu'il n'y entrât ni mouches, ni autre animal, mais l'air seulement, qui y pouvait aisément pénétrer, il y avait plus de six semaines qu'on les gardait, sans qu'il s'y fût engendré aucun vers, ni autre chose. » C'était d'ailleurs l'opinion de Harvey qui disait, vers le même moment : *Omne vivum ex ovo*. La génération spontanée des insectes est toujours une croyance populaire (2). C'était sans doute celle de La Fontaine, mais son esprit était cependant trop avisé pour admettre la malpropre origine que tels de ses contemporains assignaient encore aux abeilles, par respect pour Virgile. Ses erreurs sont des distractions ou des crises de paresse ; si le sens critique l'abandonne parfois, il ne faut pas lui prêter des préjugés biscornus.

Ceux qui vivent le plus près de la nature, ceux à qui ses mouvements sont le plus familiers, sont aussi ceux qui en connaissent le plus mal le mécanisme intérieur. La Fontaine n'aura pas manqué de paysans pour lui affirmer que la queue des vipères est venimeuse, comme sa tête, ou même pour confondre, ainsi que lui-même, le hibou et le chat-huant (3). Cet oiseau, le chat-huant, il l'a pris pour héros d'une de ces fables démonstratives qu'il écrivit sur ses vieux jours. Il s'agissait de prouver, contre Descartes, que les animaux ne sont point des machines. Les commentateurs ont fini par trouver les sources de presque toutes les fables de La Fontaine ; ils sont muets

(1) Les Voyages de M. de Monconnys, t. III, p. 47.

(2) On lisait dans un journal, le 10 septembre 1905, au matin : « L'arbre n'avait donc pas assez d'ennemis parmi les hommes qui l'abattent, le coupent en morceaux, le brûlent, oublieux de la beauté de son ombrage ? Il faut encore que des insectes menacent son existence ? Ces termites déjà nombreux viennent de s'augmenter d'une *nouvelle* espèce : le bostriche. »

(3) La différence immédiatement visible est que les hibous ont des deux côtés de la tête ces aigrettes en formes d'oreilles qui lui font le profil d'un chat, et que le chat-huant n'en a pas, non plus que les autres chouettes. Les paysans les confondent en effet, souvent, au moins par le nom. En Anjou, en Bretagne, le hibou s'appelle le chouan ; ailleurs, le chat-huant cornu ; en Bourgogne, la choue cornerote ; ailleurs, il est dit le duquet (petit-duc) ou le cloudet, à cause de son cri.

sur *les Souris et le chat-huant*, se bornant à souligner la note du poète lui-même : « Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. » Ce qui ne serait pas une fable, c'est que les chats-huants capturent des souris vivantes, leur cassent les pattes et les engraissent pour avoir toujours, durant l'hiver, nourriture fraîche. Le fait est donné par La Fontaine comme accidentel, ce qui en augmente le miracle ; Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle-France* (tome III, p. 55), le donne comme régulier : « Les provisions du chat-huant pour l'hiver sont des mulots auxquels ils casse les pattes, et qu'il engraisse et nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin ». Buffon (article *Hibou*), qui cite la page 56 du même tome, se garde bien de la moindre allusion à la fable du père Charlevoix, et cependant il est plein de détails sur la manière dont se nourrissent ces oiseaux, précisant avec soin leurs habitudes, notant s'ils mangent de préférence des souris ou des oiseaux et s'ils les dépècent, les plument ou les dévorent entiers et tels quels. Transportée au Canada, où l'hiver est de six mois, l'histoire est plus absurde encore qu'en France, car le chat-huant, très vorace, mange facilement cinq ou six souris de suite (1). Sa provision d'hiver se composerait de plusieurs milliers de souris : quelle bergerie ! Le chat-huant du Canada est d'ailleurs, dit Buffon, une chevêche, oiseaux qui maltraitent fort leurs proies avant de les dévorer. Qu'ils brisent d'abord les pattes des souris pour les dépecer en paix, c'est possible et cela serait une méthode de prédation à laquelle on trouverait des analogues dans le monde animal.

L'intérêt de cette petite histoire est ceci : qu'après avoir, par jeu, fait raisonner les animaux, La Fontaine a fini par les croire vraiment doués de raisonnement. Mais il dépasse vraiment les bornes de la crédulité dans *les Deux rats, le renard et l'œuf*. Que n'a-t-il été contemporain du culte des Chiens, qui a pris en un siècle une si belle extension ! Les preuves de l'intelligence humaine des bêtes lui seraient venues de toutes parts, prônées par ces pauvres gens qui croient faire honneur aux animaux en leur attribuant les motifs mesquins d'activité

(1) La Fontaine partage également le préjugé des paysans contre ces oiseaux utiles à leurs champs et à leurs granges. Il met le hibou au rang des « blaireaux et renards » (*le Renard anglais*).

qui décident les hommes. La Fontaine n'a pas compris que la beauté de la vie animale est dans un désintéressement de tout ce qui est inutile à la stricte conservation de la vie. Prêter aux bêtes des lueurs d'humanité, c'est les dégrader. Au lieu d'êtres qui accomplissent franchement les devoirs de leur espèce, on n'a plus que des gnômes qui singent péniblement quelques-unes de nos grimaces. Le système de Descartes est sans doute d'une raideur excessive ; mais il vaut mieux transformer les animaux en machines que les transformer en comédiens.

Parmi les traits que La Fontaine, en un discours à Mme de la Sablière, a juxtaposés à cette fable, il en est quelques-uns d'exacts : celui de la perdrix qui fait la blessée pour détourner de ses petits l'attention du chasseur ; celui du vieux cerf qui pour changer la voie en « suppose » un plus jeune. Le terme est de vénerie. La Fontaine connaissait bien la chasse à courre ; mais il était fort mal renseigné sur la fauconnerie. Sa fable *le Milan, le roi et le chasseur* n'est qu'un long contresens.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans...

Aucun oiseau de proie n'est au contraire plus aisé à prendre que le milan. On le faisait chasser autrefois par le faucon ou par l'épervier. On le voit, dit Buffon, fuir, monter très haut, « jusqu'à ce que l'épervier l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre, moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi ». Le milan, lâche, fort méprisé, était un oiseau que l'on détruisait et non un oiseau avec lequel on chassait. On n'a jamais songé à dresser cet oiseau que met en fuite une poule en colère. « De tout temps, dit encore Buffon, on l'a rayé de la liste des oiseaux nobles et rejeté de l'école de la fauconnerie. »

La Fontaine a sans doute été trompé par l'épithète de royal, généralement attribuée au milan, *Milvus regalis ;* mais le milan royal ne fut appelé ainsi que parce que sa chasse à l'épervier était, vu son inutilité, un passetemps de prince. Il n'est pas besoin d'un si grand appareil pour tuer un milan qui, s'il est lâche, n'est pas farouche.

L'erreur n'a plus qu'un intérêt historique, mais je pense qu'elle fit sourire les contemporains du poète. Son fauconnier

Par ce parangon des présents
... Croyait sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette...

Ici M. Clément a soin de faire remarquer « qu'on attachait au cou des faucons une petite sonnette ». La note du commentateur accentue encore la méprise. Ce n'est pas d'ailleurs au cou que se fixait la sonnette, mais aux entraves des pattes, aux *jets*, et je pense qu'il serait assez difficile, outre que cela gâterait son plumage, de mettre au cou d'un faucon une sonnette, et par conséquent un collier. Une telle connaissance des bêtes permet d'admirer sans restriction les portraits zoologiques de La Fontaine ; mais c'est une grâce d'état.

On admettra difficilement aussi que la gazelle puisse être appelée (l. XII, 15) une « chevrette de montagne ». Outre que la chevrette est la femelle du chevreuil et non une bête dont le nom convienne aux deux sexes, la gazelle est un animal de plaine, et qui vit en troupes. Les *Fables* de La Fontaine seraient plus heureusement annotées, semble-t-il, par un naturaliste que par un grammairien : elles pourraient ainsi devenir le prétexte d'un agréable enseignement de l'histoire naturelle. On ferait retenir aux enfants les traits précis et pittoresques, qui abondent dans ces fables, et on corrigerait les autres, car il n'est aucunement nécessaire de faire admirer des erreurs et même des absurdités, sous le prétexte que l'auteur est un grand poète.

«...Un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivaient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie (1)...» L'intervention du bateau de sel est assez plaisante. Sans doute qu'il salait la rivière et donnait à ces poissons dévoyés l'illusion de n'avoir pas quitté l'embouchure de la Seine. La Fontaine ignore évidemment qu'il n'est pas plus surprenant de trouver un saumon dans une rivière qu'une perdrix dans un champ de blé. Ses contemporains ne sont pas tous aussi mal renseignés. Saint-Amant, par exemple, connaît parfaitement la double vie du saumon, en eau salée, en eaux douces :

(1) *Le Songe de Vaux*, III.

Le saumon, dont au renouveau
Thétis est dépourvue... (1).

L'esturgeon, qui a les mêmes mœurs, ne fréquente que les grands fleuves. Il remonte parfois la Seine en compagnie du saumon. Il y était assez commun autrefois. Quant au saumon, il s'insinue jusque dans les plus étroites rivières, pourvu qu'elles aient quelque profondeur et l'Anqueil même, qui passe à Vaux, pouvait en voir, quoique La Fontaine dise assez étourdiment : « Je ne croyais pas que la rivière d'Anqueil entretînt commerce avec l'Océan. »

On trouve sur le cygne, dans *le Songe de Vaux* (IV), une une histoire agréable. Un cygne va mourir ; donc il va chanter : on va chercher Lambert. C'est déjà *Tribulat Bonhomet*, mais sans nulle amertume :

« J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étais pour aller du côté où le son se faisait entendre. Lycidas me suivit ; et lui ayant demandé ce que ce pouvait être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en allait mourir, avait envoyé quérir Lambert en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui du pauvre cygne. Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poètes, on en peut douter sans impiété... Tandis que Lycidas m'entretenait de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie... Elle s'assit dans un fauteuil sur les bords du canal où était le cygne ; et aussitôt Lambert, ayant accordé son théorbe, chanta un air de sa façon qui était admirablement beau ; il le chanta si bien qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étaient présents. L'un l'appelait Orphée, l'autre Amphion... Enfin, on crut que le cygne n'oserait chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien ; mais outre que c'était en une langue qu'on n'entendait point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert ; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté. »

Le chant du cygne n'est pas tout à fait une légende, si bien

(1) Richelet définit le saumon par sa couleur, et ajoute : « ... Et qui étant né dans la mer Océane et aimant l'eau douce, se retire aux rivières qui entrent dans cette mer. » C'est l'inverse, mais la migration est indiquée.

que les ornithologues ont baptisé le cygne sauvage *cygnus musicus*. « Quand des bandes de ces cygnes, dit un récent dictionnaire des sciences, passent dans les airs, ils font entendre un cri éclatant, dont le timbre devient assez harmonieux lorsqu'on ne le perçoit plus qu'à peine. C'est sans doute cela qui a fait penser que le cygne chantait au moment de sa mort. » Il est plus probable que la légende est d'origine purement littéraire. C'est une de ces petites croyances qui demeurent toujours vivantes, quoique personne ne les admette plus, ni que personne peut-être ne s'y soit sérieusement laissé prendre. Notre civilisation est pleine de ces innocentes superstitions qui trompent à peine les enfants, le voyage des cloches, le bonhomme Noël, les dames blanches, et mille autres, et tous ces présages tirés des oiseaux, des insectes. Un présage heureux était peut-être attaché au chant du cygne. Mais l'antiquité était déjà fort sceptique sur ce point, et Pline lui-même doute de la merveille : « On prétend que les cygnes, en mourant, font entendre un chant plaintif (*flebilis*) ; c'est inexact, à mon avis. »

La Fontaine est toujours plus à l'aise dans la fantaisie que dans la réalité ; il est rare qu'il n'y ait pas quelque négligence à ses tableaux qui semblent le plus précis. C'est une agréable fable que *l'Hirondelle et les petits oiseaux* ; mais elle prête un peu à sourire quand on connaît le goût de toute « la gent emplumée » pour le chènevis. Loin qu'il y ait besoin d'exciter les oiseaux granivores à déterrer les graines de chanvre, il est fort difficile de préserver les naissantes chènevières contre leurs déprédations. *La Maison rustique* contient sur le chanvre cette remarque : « Au chanvre, cela est à admirer, que combien qu'il soit de deux sortes, mâle et femelle, c'est le mâle qui porte la graine, non la femelle. » Les paysans s'y trompent encore et appellent mâles les pieds les plus hauts.

Presque toujours La Fontaine exagère l'intelligence des bêtes, c'est-à-dire, non leur intelligence spécifique, qui est très grande et souvent admirable, mais leur intelligence individuelle, de raisonnement, qui est nulle ou, dans les cas les plus extraordinaires, fort médiocre. On s'étonne donc qu'il ait fait les chèvres entêtées jusqu'à la folie, jusqu'à la mort (L. XII, 14). Il aurait pu profiter de l'anecdote contée par Pline (VIII, 76) : « Mucien rapporte, comme témoin oculaire, un fait qui prouve l'intelligence de cet animal. Deux chèvres se ren-

contrèrent sur un pont fort étroit : l'espace ne leur permettait pas de se retourner, la planche était trop longue pour qu'elles pussent rétrograder sans voir où elles poseraient leurs pieds. Cependant un torrent qui roulait au-dessous d'elles menaçait de les engloutir. L'une des deux se coucha sur le ventre ; l'autre alors passa sur son corps. » Un naturaliste moderne, Thiébaut de Berneaud, prétend avoir été témoin d'un fait identique et il précise : en 1793, aux environs du Lac de Wallenstadt, près de Sargans, en Suisse. Les deux chèvres regagnaient chacune leur troupeau après avoir vagabondé, comme le peint si bien La Fontaine :

> Dès que les chèvres ont brouté,
> Certain esprit de liberté
> Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage...
> .....
> Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
> C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
> Rien ne peut arrêter cet animal grimpant...

La suite de la fable montre qu'il pense aux femmes, autant qu'aux chèvres, et peut-être davantage. Il a voulu peindre l'entêtement féminin, et la peinture est juste. Mais quelle jolie histoire il nous eût contée avec l'anecdote du vieux Pline !

Si Garo avait fait un voyage en Orient, il en serait sans doute revenu moins optimiste en ce qui concerne les glands et les citrouilles, car certains cédrats pèsent jusqu'à vingt livres. Il aurait vu en de plus lointains pays de menaçantes noix de coco, peu plaisantes à recevoir sur la tête, et il aurait jugé qu'il en est de la providence comme de la vérité : elle change d'attitude selon les pays et on la loue de ce côté des Pyrénées pour le mal qu'elle nous épargne ici et que, par delà les monts, elle accomplit avec une divine sérénité.

Telles sont les erreurs de La Fontaine, comme observateur de la nature ou, si l'on veut, comme naturaliste. Mais les fables abondent, et les poèmes, où la campagne est peinte avec vérité autant qu'avec poésie. Il a senti la vie avec une délicieuse ingénuité. Les grâces des fables sont dans tous les souvenirs ; les poèmes, moins connus, sont pleins de fleurs, comme les prés avant la faux :

> L'ombre et le jour luttaient dans les champs azurés.
> (*Filles de Minée.*)

De degrés en degrés, l'eau tombant sur les marbres
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
(*Captivité de saint Malc*).

Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux.
.....
Qu'elle est belle à mes yeux, cette nuit endormie!
(*Songe de Vaux.*)

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale
Et vous m'en faites souvenir.
(*Amours de Psyché.*)

Les cerfs au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts.
(*Adonis.*)

Le fond des bois et leur vaste silence.
(*La Clochette.*)

On ne peut cependant négliger, dans les *Fables*, où le poète est constamment en lutte directe avec la nature, des traits tels que :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.
.....
.... [Les pigeons, cette] nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.
.....
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe.
...
.... un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée (1).
...
Solitude où je trouve une douceur secrète.

III

Encore qu'on y rencontre bien des vulgarités, force lieux communs, et que le style en soit inégal, les *Fables* demeurent un recueil précieux, et amusant, pourvu qu'on n'en considère

(1) Il s'agit d'un lapin. Ce mot est relativement récent dans la langue et son origine est inconnue. Au temps de La Fontaine, il n'avait guère plus d'un siècle d'usage. *La Maison rustique* de 1658 l'ignore encore, ne connaît que le *conin*. Leroux (*Dictionnaire comique*) dit que, de son temps, les filles riaient ou rougissaient, quand elles entendaient crier dans les rues : « Peaux de conins ! » C'est la pudeur verbale qui a chassé du langage ce mot, comme beaucoup d'autres.

pas la morale. Lamartine a dit que c'était celle d'un vieillard. Du moins, elle n'encourage pas à l'action et, quoique la Fontaine soit un amant de la vie, elle n'inspire pas l'amour de la vie. Si les enfants la comprenaient, comme le désirent leurs maîtres, ils en seraient troublés. Mais les enfants trouvent très amusant que le loup croque l'agneau. C'est un spectacle. Plus tard, on pense encore que c'est naturel, si on a l'esprit sain, et on ne demande pas l'interversion des rôles, ni que l'agneau, enfin, croque à son tour le loup. La Fontaine, tels ses sages devanciers, regarde, et raconte tels qu'ils sont les jeux de l'existence. La fable, selon Esope, est un théorème de psychologie. Au développement, La Fontaine met des grâces, mais, arrivé au *quod erat demonstrandum*, il ne recule pas devant la dureté traditionnelle. Quelques conclusions lui appartiennent; il donne un tour nouveau à beaucoup d'autres et même un sens inattendu. Ce sens n'est presque jamais chrétien, pas plus que n'est chrétienne la tradition cruelle des proverbes. Il se tient très près du ton commun des proverbes; il en a créé quelques-uns ou renouvelé leur forme, car on ne crée plus guère en ce genre trop ancien.

En somme, les moralités de ses fables lui appartiennent comme les fables elles-mêmes, puisqu'il les a choisies, cueillies entre toutes les fleurs de l'antique jardin. L'ensemble de ces moralités pourrait donner quelque chose comme la morale de La Fontaine, morale qui, tirant sa valeur de l'expérience, laisse heureusement de côté l'idée funeste de devoir, qui n'apparaît dans les sociétés que pour y corrompre, au profit vain d'un idéal passager, le sens naturel de la vie.

« On pourrait, dit un commentateur, faire un recueil des *sentences* de La Fontaine et les répartir en trois chapitres qui répondraient à la division classique des traités de morale : devoirs envers nous; devoirs envers les autres; devoirs envers Dieu. » Cela serait difficile, puisque l'idée de devoir, sauf en quelques lieux communs, est absente des *Fables*. Mais si l'on faisait un choix des plus originales sentences; si, joignant aux moralités des fables celles des contes, on résumait par une ligne de prose celles qui sont trop longues, en donnant littérales celles dont la forme est nette et rapide, on obtiendrait un assez curieux petit manuel de découragement, de scepticisme, d'ironie, de naïveté et de contradiction :

L'imprévoyance ne mérite aucune pitié.
« Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute (1). »
On est toujours puni de vouloir s'élever au-dessus de son état.
Les grandes fonctions attirent les grands malheurs.
L'esclavage et la liberté ont chacune leurs inconvénients.
La force a des arguments irrésistibles.
« Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes. »
Les meilleurs conseils ne prévalent pas contre nos instincts.
« Fi du plaisir que la crainte peut corrompre ! »
« La raison du plus fort est toujours la meilleure. »
« Les grands se font honneur, dès lors qu'ils nous font grâce. »
Il y a toujours profit à louer les grands.
« Plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes. »
Le mariage est l'abdication de l'homme aux mains de la femme.
La fourberie n'est pas sûre : à trompeur, trompeur et demi.
Quand il faut agir, la plupart se répandent en discours.
La beauté ou la science sont peu de choses pour les hommes.
La justice la plus expéditive est la meilleure.
Le faible est plus que le fort à l'abri du destin.
Il n'est pas bon, dans la vie, d'avoir le goût trop difficile.
Qui a déjà failli n'a plus droit à la justice.
Les petits sont les victimes naturelles des grands.
« Le sage dit, selon les gens : Vive le roi ! vive la ligue. »
« Il n'est rien d'impossible à qui veut se venger (2). »
« Les plus à craindre sont souvent les plus petits. »
« Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde. »
« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »
« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. »
Il vaut mieux regarder à ses pieds que vers les étoiles.
Il n'est poltron « qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »
« C'est double plaisir de tromper le trompeur. »
« Où la guêpe a passé, le moucheron demeure. »
Rien ne sert d'envier les mérites d'autrui.
Un seul a plus de sens « qu'une multitude de gens ».
Bien fou « qui prétend contenter tout le monde et son père. »
Le peuple est lié au roi : « L'un ne peut succomber que l'autre ne périsse (3). »

(1) Texte même de La Fontaine, ainsi que tous les passages ainsi marqués, sauf indication différente.

(2) De la traduction d'Esope, par Benserade. Elle fut classique et populaire, concurremment avec les *Fables* de La Fontaine, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Elle contient des vers heureux.

(3) Benserade.

La fourberie est dangereuse : « Quiconque est loup agisse en loup. »
« Il faut supporter un mauvais roi, » de peur d'en rencontrer un pire. »
Qui ne reçoit pas le mal pour le bien doit s'estimer très heureux.
« La paix est fort bonne..., mais de quoi sert-elle, avec des ennemis sans foi ? »
« La méfiance est mère de la sûreté. »
« Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire : adieu, prudence ! »
« Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce. »
Pour nous gagner certains cœurs, mieux vaut force que douceur (1).
« La ruse la mieux ourdie peut nuire à son inventeur. »
La vengeance est douce, mais il ne faut pas la payer trop cher.
« Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre. »
« Chacun se dit ami, mais fol qui s'y repose. »
« Ne t'attends qu'à toi seul. »
« Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. »
Mauvaise ruse gâte encore une mauvaise affaire.
Que sort-il souvent des plus vastes projets ? Du vent.
On s'appauvrit à vouloir trop gagner.
« Un équipage cavalier fait les trois quarts de la vaillance (2). »
Tel fuit, qui était brave à l'idée du danger.
« Plus fait douceur que violence. »
« Notre ennemi, c'est notre maître. »
« Rien ne sert de courir, il faut partir à point. »
Sot, le peuple qui se réjouit aux noces d'un tyran.
« Il est bon d'être charitable : mais envers qui? c'est là le point. »
Les fous, ils sont nombreux, lâchent la proie pour l'ombre.
La mort nous menace : mangeons bien, buvons bien.
« On dit qu'on est inconsolable ; on le dit... »
« Plus d'amour, partant plus de joie. »
« Dieu prodigue ses biens à ceux qui font vœu d'être siens. »
Négligez la fortune, elle viendra vous trouver.
La justice met « les plaideurs d'accord, en croquant l'un et l'autre ».
Le peuple est fait pour suivre et bon pour obéir.
« Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse. »
L'argent chasse en entrant le sommeil et la joie.
« Chose étrange, on apprend la tempérance aux chiens
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes. »
« Tel est pris qui croyait prendre. »

(1) D'après Benserade.
(2) De *leur*... dans le texte.

« Qu'un ami véritable est une douce chose ! »
La plainte ni la peur ne changent le destin
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.
C'est en flattant les rois qu'on devient leur ami.
« Se croire un personnage est fort commun en France. »
« Laissez dire les sots : le savoir a son prix. »
« Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire ! »
« Jouis dès aujourd'hui. »
« L'absence est le plus grand des maux. »
Que de grands seigneurs « n'ont que l'habit pour tous talents ! »
Il y a pire que l'écolier ; il y a le pédant.
« Il en faut revenir toujours à son destin. »
« Qu'importe qui nous mange ? »
« Le loup n'a tort que quand il n'est pas le plus fort. »
Il y a deux tables : à l'une sont assis les adroits et les forts ;
« et les petits mangent leur reste à la seconde. »
« Pasteurs d'humains..., servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout. »
« Je sais que la vengeance est un morceau de roi. »
« L'absence est aussi bien un remède à la haine qu'un appareil contre l'amour. »
« Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire. »
« Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau ! »
Sachez vous faire à temps l'ami des lionceaux.
« Ici-bas maint talent n'est que pure grimace. »
Le mal qu'on fait à un ennemi apprend à en faire à un ami.
Les femmes, la fortune et les rois se jouent de nous, comme le chat de la souris.
« Chat et vieux, pardonner ? Cela n'arrive guères. »
« Il en coûte à qui vous réclame, médecins du corps et de l'âme ! »
« Ici-bas l'intérêt est le premier ressort (1). »
« Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse, marchent à reculons. »
L'indulgence, mieux que la vengeance, sied aux rois.
« Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats. »
« Tout est mystère dans l'amour. »
« De tout inconnu le sage se méfie. »
« De craindre trop le danger fait le plus souvent qu'on y tombe. »
Le bonheur stoïcien, c'est la mort anticipée.
« Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. »

(1) Benserade.

Des contes, il y a peu de choses à tirer ; ou, du moins, de chacun, ou à peu près, on tirerait la même chose : tous les maris sont trompés ; toutes les femmes aussi. Il n'est en amour qu'infidélité, inconstance, mensonge et paillardise. Cependant voici quelques sentences moins banales :

« Mieux vaut cornes gagner que perdre ses oreilles. »

« Il est bon de garder sa fleur,
Mais pour l'avoir perdue, il ne faut pas se pendre. »

« Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est pas un mal. »

« Femmes ne sont toutes reconnaissantes ;
A cela près ce sont choses charmantes.
Sous le ciel n'est un plus bel animal. »

« Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré. »

Dira-t-on que la morale de La Fontaine évolue du cynisme à la banalité? Du moins n'est-elle pas systématique. Toute conclusion logique satisfait son esprit accommodant. D'une fable il tire cette moralité que la vengeance est un morceau de roi ; d'une autre, que la vengeance n'est pas digne d'un roi. La force est souveraine ; mais voici que le rat ronge-maille lui fait songer qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. Le loup mange l'agneau, mais le moucheron exténue le lion. Aucune idée préconçue : il prend les faits comme ils viennent ; il les arrange aussi, mais selon son humeur du jour, qui n'était peut-être pas celle de la veille.

Il avait cependant de grandes prétentions à la morale. Il conçoit, rédige des préceptes ; donnez, dit-il, pour ses successeurs,

Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise,

mais il ne faisait que conter des anecdoctes.

Il les a bien contées, et cela suffit à sa gloire. La Fontaine est un conteur. On peut d'ailleurs, en conférant aux dernières les premières fables, constater que ce goût de la morale ne lui vient qu'avec l'âge et avec la gloire. Il fit parler les animaux pour s'amuser, avant de les faire parler pour nous enseigner à vivre. Le douzième livre, trop didactique, est le plus faible, malgré des traits heureux ; il faut en accuser la vieillesse.

Les contes eurent du succès ; ils n'en ont plus. Ces morceaux aguichants sont devenus fort ennuyeux. Le style marotique n'a

pas peu contribué à les vieillir. Et puis, ces histoires de nonnes folâtres, qu'elles sont pauvres, et en tout cela quelle vulgarité ! On sent trop, dans le La Fontaine des Contes, le coureur de filles de chambre. Ninon, qui, c'est vrai, ne l'aimait pas, écrivait à Saint-Evremont : « Sa tête est bien affaiblie. C'est le destin des poètes ; le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait du philtre amoureux pour La Fontaine; il n'a guère aimé de femmes qui en eussent pu faire la dépense. » Quelles maîtresses faut-il avoir à cinquante-quatre ans pour leur offrir *les Lunettes ?* Réservons nos curiosités ou notre indulgence pour l'obscénité passionnée d'un Baffo ou d'un Verlaine : la gaudriole est méprisable, même chez La Fontaine.

La Fontaine est un poète inégal. Très loin de la perfection mécanique d'un Boileau, il est très loin aussi de la perpétuelle distinction d'un Racine. Il est, avec Molière, un des grands poètes qui ont fait le plus de mauvais vers; mais Molière n'écrit en vers que pour obéir au préjugé; La Fontaine, poète d'instinct, et poète de loisirs, se contente trop facilement lui-même. Dans les fables, sous prétexte de familiarité, il est très souvent prosaïque; c'est dire que tels de ses vers ne sont que de la mauvaise prose de conversation. Voici la moralité de *la Poule aux œufs d'or :*

> Belle leçon pour les gens chiches !
> Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
> Qui du soir au matin sont pauvres devenus
> Pour vouloir trop tôt être riches !

Mais en d'autres parties de son œuvre, que d'accents délicieux et nouveaux ! Comme les libertins, dont il perpétue la tradition, La Fontaine se convertit quand lui manqua la force de vivre. Comme eux, il avait joint à l'indifférence religieuse l'habitude des jouissances sensuelles. En dépit de Taine, qui essaya sur lui sa théorie du milieu, il est la preuve qu'une certaine liberté d'esprit et de mœurs, une certaine paresse aussi, avec cet égoïsme têtu qui se veut à tout prix satisfaire, suffisent à vaincre les influences sociales. Le dix-septième siècle fut divers, et ses milieux, mais au temps même de La Fontaine, un courant très fort attirait à soi jusqu'aux hommes de génie, et même Racine et même Pascal. La Fontaine ne se laissa pas séduire plus d'un instant par ces Messieurs

de Port-Royal. Il préféra les salons galants, et les alcôves, même de hasard. Fatigué de l'amour, « ce tyran de sa vie », il allait se reposer « aux bords d'une onde pure ». Aucun homme, peut-être, et aucun homme de génie certainement, ne vécut plus près de la simple et belle animalité :

Quand viendra le moment d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

REMY DE GOURMONT.

Note. — Dans notre dernière livraison, pages 516 et 518, il faut lire *Captivité de saint Malc* au lieu de *Captivité de saint Malo.*

SONNETS ARYENS

—

I

Halluciné autant qu'un mâcheur de bétel,
Je voudrais pour mes sens affadis la surprise
De plaisirs inouïs et tenaces, l'emprise
D'un rêve impérieux, dédaigneux du réel.

Vivre enfin un délire immense et sensuel,
Des amours dont l'ardeur étrange s'éternise
Et dont le baiser lourd ait la torpeur qui grise
Des étangs embaumés dans le soir solennel.

Dormir en des bras forts où je serais meurtrie
Par l'odeur des buis noirs que l'automne charrie.
Je voudrais, oubliant mon moi pauvre et désert,

Devenir cet élan où tout s'aime et se crée
Du ciel fécond penché vers la terre sacrée
Et mélanger mon cœur au cœur de l'univers.

II

Je porte en ma poitrine un cœur très ancien,
Profond comme la terre où le soleil pénètre,
Agité comme au vent le feuillage des hêtres,
Encor tout imprégné des mythes aryens.

Je porte en moi le cœur errant de mes ancêtres,
Qui mêlait ses rayons à la clarté du jour,
Pleurait avec la nuit, riait avec l'amour;
Sépulcre inconscient de ce qui doit renaître.

Où la corruption distille ses poisons.
Les parfums m'habitent des changeantes saisons
Et, vertige éclatant du printemps, gestes sombres

De l'automne entassant de poussiéreux décombres,
Reflétés aux marais langoureux de mes songes,
Y mirent, imprécis, leurs fugaces mensonges.

III

Je voudrais pour dormir, non l'effroyable tombe,
Non l'enfouissement au lugubre appareil,
Qui nous jette en l'exil horrible du soleil,
Sous le tertre qu'une croix de bois noir surplombe,

Mais le vaste abandon en la Tour du Silence
Qu'élèvent les Parsis au bord de l'horizon
Et l'abîme du ciel large ouvert pour prison,
Dont mon souffle échappé parcourt l'azur immense.

Habiter cette Tour du silence où s'entend,
Seulement, dépassant les nombres et le temps,
L'éblouissant concert des constellations ;

Où la comète folle, épanchant sa crinière
Inépuisablement, me tisserait un suaire
Fulgide et somptueux de l'or de ses rayons.

IV

Sous la visqueuse nue aux formes d'hippocampe,
Près de l'étang d'or noir sombrement croupissant,
Alors que le soleil descend, mystique lampe,
A travers les roseaux qui se teignent de sang,

Je m'enivre à te boire aux berges que détrempe
L'averse, parfum, philtre d'amour, tout puissant
Parfum de vase corrompue, où la nuit rampe
En qui tout le mystère où l'on vit se pressent.

Loin de ce que je suis, en quelle inconscience ?
J'ai savouré déjà tes voluptés intenses,
Mais je ne sais plus où, mais je ne sais plus quand...

Perdue au grand remous des luxures fécondes,
Je partageais la vie indistincte des mondes
Et, des premiers baisers, le spasme suffoquant.

V

En l'enchevêtrement ondoyant des lianes,
Je voudrais habiter, sur lequel l'oubli plane,
Le silence désert d'un temple brahmanique,
Parmi le figement des croyances antiques.

Des ombres d'éléments en sinueuses courbes,
Murmurant dans la nuit des chants somnambuliques,
Des rêves ébauchés où l'on sent qui s'explique
Le geste du soleil qui caresse la tourbe,

Dérouleraient leur masse énorme autour de moi ;
J'y palperais, touché de mon fervent émoi,
Ce que l'on peut saisir de l'éternel Mensonge,

Pour jamais dédaigneux au gouffre où je me plonge,
De la maigre laideur des dogmes étriqués:
Providence à tout faire ou dieux domestiqués.

VI

Indra, dieu tout puissant dont le geste protège,
Dont le regard est fait du ciel épanoui,
Dieu sous les pas duquel, cauchemar enfoui,
L'ombre aux gluants replis fuit et se désagrège,

Tu brilles revêtu de l'éclat inouï
Du diamant, de l'or, des roses, de la neige,
Ce qui pactise avec la nuit s'évanouit,
— Faméliques Dévas tramant leur sortilège

Quand tu parais splendide aux cimes de l'éther,
O dieu de qui le glaive écarte les ténèbres,
Ennemi de l'obscur aux pièges funèbres,

Avec les voix de l'eau, de la terre et de l'air,
Des midis radieux et de l'aube impollue,
Du flamboyant Amour, Indra, je te salue !

VII

Je respire, je sens, je vis... je pense à peine...
L'ivresse d'exister si forte m'envahit
Que je ne sais plus bien où mon être finit :
La rose est mon amour et mon frère est le chêne.

La sève universelle en mes veines afflue,
Mon corps s'est embaumé des sylvestres pollens,
Dans l'innombrable étreinte où je me suis complue,
Qui rapproche les fleurs, les arbres, les gramens.

Avec tout l'univers, j'ai cru faire alliance...
Puisque j'ai dépassé les bornes de ma chair
Et remonté vers toi les degrés de l'éther,

Me recueilleras-tu, Brahma, très pure essence,
Toi devant qui la terre et le ciel sont muets,
Nul n'ayant pu jamais murmurer qui tu es?

MARIE DAUGUET.

L'ÉTAT PRÉSENT DE LA LITTÉRATURE

—

I

A considérer la quantité de livres qui paraissent tous les jours, on pourrait croire que la littérature n'a jamais été plus florissante. A scruter le lac d'indifférence où sombrent la plupart de ces volumes, on constate que moins le public demande de productions littéraires, plus on lui en offre. Ce phénomène devrait déconcerter les mauvais plaisants solennels qui s'intitulent économistes. Mais il est peu probable qu'ils s'en occupent.

Chercher des remèdes à cet état de choses serait oiseux. Il est sans doute suffisant de le constater.

Ces lignes ne prétendent donc qu'à exposer *comment* il se fait que le public ne lit plus guère, *comment* la presse se conduit à l'égard des littérateurs, et *comment* ceux-ci, malgré tant de circonstances adverses, s'entêtent à étaler quelques pierres précieuses parmi les verroteries de cette foire aux clinquants que constitue, de plus en plus, la société contemporaine.

II

Quand on parle du public, il faut s'entendre. Certes, on ne peut s'étonner que les personnes qui considèrent l'art comme une amusette peu propre à retenir un esprit positif n'éprouvent qu'indifférence pour des écrits où les préoccupations artistiques tiennent la première place. De même, les lecteurs et surtout les lectrices de romans-feuilletons ne sauraient trouver du charme à des livres d'observation ou de rêve dont l'affabulation ne comporte ni catastrophes multipliées, ni rengaînes sentimentales. Enfin tous romans et recueils de vers qui n'ont cure de stigmatiser le vice et de récompenser la vertu, de réformer les mœurs ou de recrépir une morale, sont tenus, par ces

illusionnistes du progrès et ces remâcheurs de dogmes dont le monde pullule aujourd'hui, pour des jardins de fleurs empoisonnées autour desquels il importe de construire de solides murailles.

Mais il existait naguère un public composé de jeunes gens à qui l'instruction avait donné le goût des lettres et d'amateurs d'art qui employaient leurs loisirs à suivre les évolutions de la littérature. Ces « espèces sociales », comme eût dit Balzac, tendent à disparaître. Parmi les jeunes gens de quelque culture, beaucoup ne s'arrêtent de grimper au mât de cocagne de l'*arrivisme* que pour pédaler, canoter, manier des volants d'automobiles, s'entretenir de pneus plus ou moins résistants, de carburateurs et d'avirons. S'ils lisent, ce sont des feuilles de sports. Leurs grands hommes, ceux dont la renommée les émeut, ce sont des chauffeurs ou des bicyclistes professionnels. Toute fiction, fût-elle de pensée profonde et de style original, n'obtient que leur mépris. Ils applaudiraient à la déclaration de ce jeune médecin qui, ayant par hasard entr'ouvert *le Livre de la Jungle*, me disait : « Il faut être imbécile pour faire parler des animaux. »

Un autre, un fervent de la boxe et de l'escrime, interrogé sur ses lectures, répondait ceci : « De temps en temps, le soir, en me mettant au lit, si je me sens agité, je prends un bouquin dans la bibliothèque et j'en avale quelques lignes; ça me fait *roupiller* tout de suite. »

Un troisième honorait de sa présence et de sa bécane une fête sylvestre dont les organisateurs avaient prié un poète de dire des vers à la gloire des arbres. Peut-être l'adepte du guidon eût-il préféré entendre célébrer un « record ».Toujours est-il qu'il s'écria : « Est-ce que celui-là n'a pas bientôt fini de nous embêter avec ses bouleaux et ses chênes? » Je sais bien que les poètes sont considérés par nombre de nos contemporains comme des individus sonores et importuns dont il sied d'éviter le contact. Néanmoins, recueillant l'exclamation de ce bicycliste ennemi des rimes, je me remémorai le dialogue suivant qui, en l'occurrence, prenait une valeur d'apologue :

— Un matin de mai, à la campagne, je travaillais près de ma fenêtre ouverte. Le garde champêtre du village et un paysan causaient à quelques pas.

— « Quoi que t'as, Ferdinand, disait le paysan, t'as les yeux bouffis comme si tu n'aurais pas dormi? »

Et le garde champêtre de répondre: « Il y a dans le noyer, devant chez nous, un cochon de rossignol qui n'a fait que gueuler toute la nuit. Il m'empêchait de dormir. A la fin je me suis levé, j'ai empoigné une gaule et j'ai été taper dans les branches pour qu'il se taise.

— Ces oiseaux-là, reprit le paysan, ça n'est bon qu'à fricasser dans une poêle avec des petits lardons. »

Je m'empressai de noter ces phrases — qu'il faudrait dédier à la mémoire de Tribulat Bonhomet — et j'eus lieu de vérifier depuis que les villes, comme la campagne, abondaient en Ferdinands qui ne peuvent supporter, sans mauvaise humeur, le chant du rossignol...

Il est certain que ce penchant presque exclusif vers les exercices physiques détourne la jeunesse d'orner son intelligence de quelque littérature. Mais il y a pire: à force de se développer les muscles au détriment du cerveau, on en arrive à se fausser les sens. Tel qui respira trop longtemps l'odeur des réservoirs à pétrole ne peut plus apprécier le parfum d'une rose. Celui-ci qui se glorifie des calus acquis à soulever quotidiennement des haltères n'éprouvera plus de plaisir à caresser l'épiderme soyeux d'une femme. Et que penser de l'infortuné qui, assis près de moi, au plus épais d'une futaie ombreuse, prétendait assimiler le vaste murmure des feuillages au bourdonnement lointain d'une automobile?

Allez donc demander à ces aberrés de s'émouvoir aux rythmes où un paysage serait évoqué selon toutes les magies du verbe! C'est pourquoi l'écrivain fourvoyé parmi tant d'athlètes aux yeux ternis par la poussière des routes n'a plus que la ressource de se mettre à l'écart en se comparant à Ovide exilé chez les Scythes. Et si ce sont là les résultats obtenus par les fabricants de pédagogies modernes, il est loisible de regretter le temps où un professeur d'humanités obtenait plus de considération qu'un directeur de vélodrome.

Quant aux amateurs de littérature un peu haute, s'ils furent toujours assez clairsemés, il semble que, depuis quelques années, leur nombre se raréfie encore davantage. Peut-être certains, déconcertés par le flot montant des livres, renoncent-ils à y pratiquer des pêches, ayant fait l'expérience que la

qualité n'y compense point la quantité. Mais plusieurs aussi laissent influer sur leur jugement des préoccupations qui n'ont rien de littéraires.

L'homme de goût se doit de rechercher dans un poème ou un roman l'art que l'écrivain mit à exposer ses sensations et ses idées; il en savourera la tournure d'esprit et le style sans se froisser des opinions exprimées, celles-ci fussent-elles opposées aux siennes. Ce don de distinguer le Beau, quels que soient les vêtements qu'il revête, lui permet de jouir des œuvres les plus diverses pourvu que du talent s'y affirme. Il en résulte que même ses préférences ne troublent pas son plaisir esthétique et que, croyant, il aimera les beaux vers d'un athée, incrédule, il mettra en bonne place, dans sa bibliothèque, les proses d'un croyant favorisé par la Muse.

Or, trop souvent, il n'en va plus ainsi. Parce que la fin du XIXe siècle a vu des discussions civiles partager les esprits, des lettrés, dont on attendait plus d'indépendance, se sont mis à penser avec le troupeau. J'ai dit, dans mon livre : *le Symbolisme*, combien je fus étonné d'entendre quelqu'un qui, auparavant, goûtait l'art n'importe où il se manifestait, déclarer que M. Barrès n'avait plus aucun talent depuis qu'il avait écrit *les Déracinés*, comme si les idées politiques de M. Barrès — qu'on les estime judicieuses ou erronées — avaient rien à voir avec sa valeur comme écrivain! Dans le même temps, un autre dilettante de la veille proclamait le déclin de M. Anatole France, cet auteur s'étant permis de convertir M. Bergeret au socialisme.

A ce compte, il faudrait que les adversaires du christianisme condamnassent les poèmes religieux de Verlaine. Pourtant, il s'est produit ceci que ce sont précisément ces « impies » qui ont le plus fait pour la gloire de *Sagesse* et d'*Amour*, alors que les catholiques observaient, en général, un silence lugubre.

Nous sommes tellement infestés de politiques et de sociologies contradictoires qu'il est à craindre que les lettrés n'en subissent de plus en plus les effets. Si cet état de choses empirait, on se demande ce que deviendrait la littérature : tout au plus un remora pilotant les requins qui sillonnent les basses eaux de la démocratie.

Pour le gros du public, on y cueillerait quelques esprits susceptibles de s'intéresser à des écrits qui ne soient pas des

platitudes « illustrées par la photographie d'après nature ». Mais ceux-là n'ont point le loisir de rechercher eux-mêmes les livres où ils ne demanderaient qu'à se délecter : s'ils lisent, c'est aux heures de repos, pour se délasser du poids de la vie quotidienne. Il serait donc nécessaire que la presse les renseignât. — La presse s'en garde, car elle semble désormais vouée au soin de sceller dans des catacombes d'oubli toute littérature indépendante. C'est ce que je vais essayer de démontrer.

III

On peut actuellement diviser les journaux en trois catégories : ceux qui ne parlent jamais de littérature parce que la politique les submerge ; ceux qui ne parlent que des livres dont les auteurs ou les éditeurs passèrent à la caisse ; ceux qui, par une certaine pudeur ou pour maintenir une tradition, ouvrent, de temps en temps, leurs colonnes à la critique littéraire.

Les premiers sont, en général, dirigés et rédigés par des personnages que le souci de servir les intérêts d'un parti ou les ambitions d'un parlementaire absorbe au point qu'ils oublient l'existence même de la littérature. Ils sont très sincèrement persuadés que leurs commentaires sur les babillages de la Chambre, leurs invectives ou leurs apologies à propos des gens en place constituent pour leurs lecteurs une pâture intellectuelle tout à fait suffisante. « Puisque, semblent-ils dire, nous leur servons, tous les jours, un plat accommodé à la sauce qu'ils préfèrent, ils auraient mauvaise grâce à demander qu'on variât le menu. »

Si vous essayez de leur insinuer que leur clientèle ne serait peut-être pas fâchée de lire, de loin en loin, un article où un homme du métier la renseignerait sur la littérature contemporaine, ils vous répondent que le public n'a cure des quelques rêveurs qui s'acharnent encore à maintenir le bon renom des lettres françaises. Puis contents d'avoir décerné, de la sorte, un brevet d'ânerie à leurs lecteurs, ils retournent à la cuisine. Et ils recommencent, de plus belle, à dénoncer l'immonde Z... qui, d'après eux, conspire contre le pays de connivence avec les francs-maçons et le roi de Prusse ou à flétrir l'infâme Y... qu'ils affirment ligué avec le Pape et les jésuites pour noyer de ténèbres la République.

J'ai souvenir d'un directeur de journal politique à qui je soutenais qu'un peu de littérature ne nuirait pas au succès de sa feuille.

« Il se publie, chaque mois, lui disais-je, environ quatre volumes d'un intérêt suffisant pour motiver une critique substantielle. Je gage donc que quatre articles hebdomadaires où ils seraient analysés avec conscience plairaient à vos lecteurs et vous en acquerraient sans doute de nouveaux tout en donnant aux écrivains l'impression qu'ils ne sont pas encore réduits au malheur de jouer en vain de la flûte sur le bord d'une mare à grenouilles. »

Le directeur me répondit : « Il se peut que vous ayez raison. Mais l'actualité politique prend toute la place. Si j'acceptais de la littérature, ce serait tout au plus comme bouche-trou et sans m'engager à publier régulièrement des articles de critique. Et encore faudrait-il que vous soyez là pour me les rappeler lorsque, par cas fortuit, j'ai quelque lacune à combler dans ma mise en pages. »

Ainsi s'exprima cet homme de presse. Et cependant c'était un lettré. Jugez de ceux qui ne le sont pas!

La conclusion à tirer de ces faits — que beaucoup d'écrivains pourraient corroborer de leur témoignage — c'est qu'aujourd'hui, en France, n'importe quelle rhapsodie politique, oubliée aussitôt que lue, est considérée comme plus propre à manifester le génie national qu'une œuvre littéraire, celle-ci révélât-elle ou confirmât-elle un talent supérieur.

Je viens de parler des directeurs de journaux dont le dédain à l'égard de la littérature a pour cause une conception évidemment trop étroite, mais désintéressée, du rôle de la presse. Que sera-ce de ceux qui dirigent un journal comme ils administreraient un bazar et pour qui tout article publié représente une affaire? Ils s'inquiètent moins de fournir un aliment aux haines et aux convoitises d'un parti que de vendre une grande quantité de papier dans le but d'accroître l'importance de leur maison de commerce.

Ce serait, après tout un objectif fort légitime s'il se présentait sans fard et s'il était bien entendu que les colonnes de ces journaux sont des étalages garnis d'objets tarifés. Mais les entrepreneurs de cette sorte d'opérations se donnent volontiers pour des philanthropes et des patriotes mus par l'unique désir

de faire le bonheur de leurs concitoyens. Le comique, c'est que, tout en ne perdant pas une occasion de proclamer leur désintéressement et leur honnêteté, tout en déclarant que leur feuille est ouverte à n'importe quelle manifestation de la pensée, il leur arrive de s'infliger à eux-mêmes un démenti total.

Il y a deux ans, *la Revue* institua une enquête sur la crise du livre. Les éditeurs interrogés se gardèrent d'avouer que leurs affaires allaient mal, mais ils furent unanimes pour se plaindre que les journaux eussent à peu près complètement supprimé la critique littéraire. C'était une façon de reconnaître que cette suppression leur nuisait. Des directeurs de journaux consultés par l'enquêteur, la plupart répondirent qu'ils s'intéressaient énormément à la littérature et qu'ils publiaient périodiquement des articles de critique. Défaillance de mémoire assez étrange, car à compulser la collection de leurs feuilles on pouvait constater qu'il s'écoulait des années entières sans qu'on y eût imprimé, touchant la littérature, autre chose que des réclames payées dont les plus étendues comprenaient dix lignes. Un seul, M. Stéphane Lauzanne, déclara tout crûment et sans ambages qu'à son avis, un livre étant un produit commercial pareil aux autres, il n'en serait parlé chez lui que si l'auteur ou l'éditeur payaient le papier qu'il dirige pour en vanter les mérites. Ses tarifs étant sans doute fort onéreux, il en résulte qu'il n'est *jamais* question de littérature dans ledit papier qui, néanmoins, se prétend le mieux informé de tous et qui, en outre, ne cesse de proclamer son incorruptible vertu.

Un autre journal qui, jadis, se badigeonna d'une teinture de lettres, mais qui, depuis, a éliminé les écrivains de valeur dont il s'était résigné à subir le talent, accueille, moyennant finance, les articles de réclame sur des romans dont les auteurs considèrent, à coup sûr, la gloire comme une denrée qui s'acquiert à force d'écus dépensés. Comme ils veulent en avoir pour leur argent, ils se font fumer sous les narines de prodigieux encensoirs. On met le siècle à leurs pieds et l'on affirme que leur génie écrase sans retour ce mince grimaud de Balzac.

Cependant ces hâbleries n'obtiennent pas le succès qu'en attendaient ceux qui les suscitent. Les lettrés, qui savent à quoi s'en tenir sur la valeur réelle des écrits ainsi tambourinés,

haussent les épaules et passent. Quant au public, quelques acheteurs se laissent prendre, une première fois, à ces boniments effrontés. Mais comme ils ne retirent de leur lecture qu'un décrochement de la mâchoire inférieure, ils s'abstiennent de réitérer.

D'ailleurs il est facile de vérifier que les articles de réclame étendus, pas plus que les « prières d'insérer » truffées d'épithètes pompeuses et les annonces de six lignes rédigées en termes aguichants ne réussissent à faire croire génial un écrivain médiocre. Décidément, la littérature ne s'accommode point des procédés usités pour le lancement d'un apéritif ou d'un produit pharmaceutique. Tout le monde sent, d'une façon plus ou moins instinctive, que la valeur d'art d'un livre n'a rien de commun avec le fait que son auteur possède une fortune suffisante pour payer les éloges de la presse mercantile. Au surplus, nombre d'écrivains riches ont trop le sentiment de leur dignité pour avoir recours à de tels moyens de se faire connaître et ils éconduisent les courtiers en notoriété qui viennent leur proposer, à forfait, les louanges de certains journaux à fort tirage. Mais ce qu'il faut surtout retenir de ces mœurs, c'est qu'un écrivain pauvre, eût-il publié un livre de premier ordre, une de ces œuvres qui devraient faire époque, doit se tenir pour assuré qu'une grande partie du public n'apprendra même pas son nom. Le plus curieux, c'est qu'on se félicite d'avoir si bien organisé le silence autour de la littérature. Une feuille qui met volontiers du lyrisme à présenter ses trafics comme des conquêtes de la pensée française publiait, l'autre jour, les lignes suivantes : « Nous avons élargi l'horizon du public en supprimant toutes les nouvelles littéraires... »

Ajouter quelque chose à cette déclaration serait en gâter l'effet. C'est comme s'il était dit : « Nous avons enfin réussi à étouffer chez nous toute littérature; cela ne peut qu'élever l'esprit de nos lecteurs. »

Quel bulletin de victoire !...

Il n'y a point que des journaux pour juguler de la sorte la littérature. D'autres périodiques, piqués d'émulation, jouent le même jeu. L'hiver dernier, une revue parut qui prétendait au savoir universel. A en croire son programme, rien d'humain ne lui resterait étranger. Les gens de lettres reprirent espoir : « Voilà, se dirent-ils, un endroit où, certainement, la critique

aura sa place où, peut-être aussi, nous pourrons parfois exposer nos idées. »

Illusion tôt éteinte ! Le recueil publia des portraits et des biographies de grands couturiers ; il pataugea parmi « le péril jaune » ; il découpa en tranches l'existence idyllique de Mme Sarah Bernhardt. — Mais de littérature, pas l'ombre.

Voyons maintenant les journaux où la critique occupe encore une petite place — mettons deux colonnes toutes les semaines ou tous les quinze jours. D'abord on n'y parle, avec quelque développement, que des livres dont les auteurs n'affichent pas de personnalité trop éclatante. On y aime les phrases serties d'une ouate grise, les pensées prévues, l'idéal bien peigné. Pour les écrivains chez qui s'affirment une conception nouvelle de l'art, un style coloré, une morale indépendante, on les signale sur un ton mi-protecteur mi-goguenard ; on leur reproche d'effrayer les vieilles dames nourries de Feuillet et de Tinseau. Puis, comme on veut montrer quelque ouverture d'intelligence, on leur pardonne en les invitant à s'assagir, comme si le propre d'un homme de talent n'était pas précisément d'offusquer la routine et de rompre les cadres où les professeurs d'esthétique enferment la littérature.

Quand on examine cette critique réduite à la portion congrue, on regrette le temps où Sainte-Beuve obtenait quatorze et quinze colonnes d'un journal pour analyser un livre.

Certes Sainte-Beuve avait ses défauts : il s'étendait souvent à l'excès sur des médiocres qui lui fournissaient l'occasion de disserter. Il traitait avec une malveillance sournoise les grands écrivains de sa génération. Il montrait à l'égard de nouveaux venus, tels que Flaubert, une compréhension par trop restrictive. Mais, par contre, quel amour des lettres, quelle habileté à nuancer ses jugements et enfin quelle certitude chez lui d'intéresser son public.

Aujourd'hui, les Sainte-Beuve font défaut. Les critiques dont je viens de parler, influencés sans doute par le dédain que témoignent aux lettres les directeurs des journaux où ils écrivent, ont toujours l'air de demander pardon lorsqu'ils se risquent à entretenir leurs lecteurs d'un livre dû à un talent original.

Nous retrouvons, ici encore, ce préjugé bizarre que désormais le public ne saurait plus s'intéresser à la littérature. Or

je prétends qu'il n'en est rien. Si — supposition chimérique— un directeur de journal confiait la critique à un écrivain qui aurait licence d'exposer, avec tous les développements, des opinions indépendantes sur la production littéraire, je gage que sa feuille y gagnerait en autorité aussi bien qu'en intérêt auprès des personnes dont « l'information » ne suffit pas à sustenter l'intelligence. Cela vaudrait mieux, en tout cas, que de publier, comme le font certains journaux, ces petites histoires où de malheureux prosateurs tirent à la ligne pour dramatiser ou égayer quelque anecdote cent fois rebattue. Et enfin si l'on tient à renseigner le public sur le rôle des lettres dans le passé, il ne manque pas d'occasions — ne fût-ce que les inaugurations de statues — pour demander à des littérateurs des articles documentés où telle célébrité d'autrefois serait étudiée dans ses œuvres et dans son milieu. Mais on préfère démarquer le Larrousse, ou s'adresser à des Normaliens qui ne savent que ressasser des banalités. Pourtant, si l'on voulait ! — Prenons, par exemple, les anniversaires, célébrés annuellement, de Corneille et de Racine. Laisser des poètes exposer à leur sujet des sentiments qui n'aient pas été ruminés jusqu'à la bouillie informe dans les champs universitaires, ce serait faire preuve d'une heureuse initiative. Toutefois n'y comptons pas : les journaux trouvent plus opportun d'ouvrir leurs colonnes aux comptes-rendus détaillés de vaudevilles ineptes.

IV

Malgré tant de conditions défavorables à la littérature, comme je l'ai fait remarquer au commencement de cet article, des livres ne cessent de paraître. Pas de semaine qui ne voie éclore quantité de romans et des recueils de vers plus innombrables que les étoiles du ciel.Certes l'amateur sévit qui,après avoir absorbé la substance de dix mille volumes, se dit : « Pourquoi ne publierais-je pas, moi aussi ? » Et il se met à l'œuvre et il encombre les devantures des libraires de marqueteries que bariolent des influences diverses. Cela n'aurait pas plus d'importance que les aquarelles peintes par les jeunes filles du monde en attendant le fiancé, si l'amateur ne récidivait pas. Mais il récidive et comme il cherche en outre à « placer de la copie » dans les périodiques, il contribue à épaissir l'atmos-

sphère de médiocrité où se débattent actuellement les vrais lettrés (1).

Cependant il ne manque pas d'écrivains d'un talent incontestable et dont les livres prouvent une personnalité. Seulement, ils sont noyés dans la foule ; et le jabotage des journaux, le caquet des vulgarisateurs de sciences empêchent qu'on les écoute comme ils le mériteraient. Ensuite, il faut le souligner, les écoles littéraires n'existent plus. Pas de groupement de poètes autour d'une esthétique qui leur tienne à cœur ; pas de dramaturges ligués pour imposer une théorie nouvelle ; guère de critiques aptes à distinguer quelque courant, susceptible de devenir un fleuve, parmi les eaux mornes où nous sommeillons. Dans ce marais, tout pousse pêle-mêle : le roman érotique à côté du roman social, le vers libre et le vers régulier, les traductions fidèles et les adaptations fantaisistes tandis que la littérature utilitaire coasse perchée sur un nénuphar et que finissent de s'effriter dans les roseaux secs les ailes de ce phalène du romantisme : le drame de M. Rostand.

Naguère, il n'en allait pas ainsi. D'abord les écoles littéraires remuaient, combattaient — *vivaient* en un mot. Il s'échangeait des polémiques sans aménité, mais qui donnaient la sensation que tout n'était pas pourri dans le royaume des lettres. Il se publiait des manifestes qui prouvaient une activité d'idées dont nous sommes bien loin. Chose inouïe, et que les intelligences parquées de l'avenir ne croiront peut-être pas, certains journaux donnaient régulièrement des vers irréguliers. L'enquête de M. Huret, sur les sentiments aigrelets que la plupart des gens de lettres nourrissent à l'égard les uns des autres et sur les ambitions des symbolistes, obtenait du succès. *Le Théâtre libre*, puis *le Théâtre d'Art* et *l'Œuvre* connaissaient des représentations houleuses où l'on échangeait, à grands cris, des axiomes touchant la précellence de telle ou telle école et parfois des gourmades. On se battait dans les rues au sujet de Wagner. Le naturalisme pétrissait des galettes surnommées « tranches de vie » et les lançait à la tête des critiques effarés qui invoquaient Sardou, Dumas et la déesse Ficelle pour défendre leurs planches à pain. Les Parnassiens se cuirassaient de tradition et brandissaient la rime pléthori-

(1) Si l'on demandait une spécification plus précise de l'amateur, je proposerai celle-ci : l'amateur cesse où le talent commence.

que comme un glaive contre les novateurs. M. François Coppée comparait ses détracteurs à des Caraïbes et se plaignait qu'ils le traitassent en vieillard succulent qu'on fait cuire à petit feu. Dans les revues fondées par les symbolistes, ce n'étaient que cliquetis d'armes remuées, piaffements de Pégase et brûlots attachés aux flancs des galiotes où sommeillaient les « Consacrés ». Une diatribe de M. Brunetière contre Baudelaire soulevait un orage dont les échos roulaient longuement à travers la presse. Des disciples zélés apostillaient une bulle d'excommunication fulminée contre certain dissident qui se permettait de ne pas admirer Mallarmé. La rive gauche était toute retentissante de propos littéraires. Il pleuvait des odes sur le boulevard Saint-Michel; il fleurissait des cantilènes dans les parterres du Luxembourg. Au *Soleil d'Or*, emblème de cet art épanoui et flamboyant, les salles retentissaient de rugissements lyriques. Et les jours d'émeute, on voyait des poètes construire des barricades en proférant des distiques subversifs.

Je n'exagère rien. Aussi, ceux qui ont connu cette époque guerrière se sentent un peu grelotter quand ils opposent une si belle effervescence à la morne accalmie d'aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'il n'y ait plus de poètes pour maintenir le bon renom de leur art et en formuler les tendances nouvelles. Nous venons de voir naître, sous les auspices de MM Adolphe Lacuzon, Vannoz, Boschot, Cubelier de Beynac et quelques autres, une école qui prône *l'Intégralisme*. Les *Intégralistes* possèdent cette foi, sans laquelle il ne se fait pas de beaux vers, que la poésie est le moyen d'expression le plus élevé pour « agrandir la conscience humaine au delà même des vérités contrôlées ». Ils considèrent en outre « la poésie comme la forme transcendante du savoir » et comme « la volupté de la connaissance ». Ils ne veulent pourtant pas la réduire à un didactisme insipide. « Le poème didactique, écrit l'un d'eux (1), est un non-sens à nos yeux. La poésie est pour nous l'évangile de l'ineffable qu'elle investit de sa toute-puissance émotionnelle. Elle tend vers toutes les possibilités de l'affirmation, c'est-à-dire vers l'absolu, mais c'est par transcendance et par les voies du sentiment que son charme opère. »

(1) M. Lacuzon, dans une brochure intitulée *: La Foi nouvelle du Poète ; sa doctrine : l'Intégralisme*. J'y ai choisi mes citations.

4 ★

Pour être exprimées en termes un peu abstraits, ces idées n'en sont pas moins fort admissibles. Elles prouvent, chez ceux qui les exposent et les appliquent dans des vers remarquables, un désir de résumer en des symboles d'une beauté grave les aspirations les plus élevées de notre temps. Cela est certes préférable aux papotages des rhapsodes pénibles qui chevrotent à propos de métriques incohérentes.

Ces pauvres diables ne s'aperçoivent pas qu'ils n'ont nullement qualité pour disserter de poésie, attendu qu'on ne peut entr'ouvrir leurs recueils de vers sans prendre aussitôt la fuite avec des gestes d'épouvante.

Cependant, peut-être les *Intégralistes* se font-ils des illusions touchant l'avenir de la poésie. Il est superflu qu'ils partagent l'indignation du poète qui reprochait hier à certaine presse d'écrire le mot « dieu » sans majuscule, comme si l'entité surannée que signifie ce vocable s'apprêtait à foudroyer les journalistes irrévérencieux. Mais il est à craindre qu'ils ne s'illusionnent en espérant qu'une poésie où s'épanouirait toute noblesse humaine obtiendra les suffrages des gâte-sauce qui triturent quotidiennement, et sans y mêler aucune ambroisie, la pâtée dont se repaît l'esprit public. Hélas! j'ai bien peur que nous ne commencions à entrer dans la période de « panmuflisme » prédite par Flaubert et que nous ne soyons bientôt bannis d'une république qui, pour remplacer les fleurs des couronnes dont Platon nous gratifiait, nous offrira des épluchures de légumes.

Néanmoins, tant que Caliban se contentera de les dédaigner, les poètes se devront à eux-mêmes de chanter « pour le monde entier », car ils peuvent garder la conviction qu'il y aura toujours quelques intelligences pour goûter les beaux vers. Et comme cette élite représente l'humanité bien plus que les prôneurs d'*utilitarisme* au jour le jour, quiconque lui façonnera ses pensées en rythmes de clarté aura le droit de se considérer comme le précurseur d'une civilisation dont l'idéal ne consistera pas seulement à faire brouter tous les hommes sous le niveau égalitaire.

V

Je veux, à présent, parler du vers libre. On l'a considéré à tort comme une réforme purement technique. Le fait est qu'il

représentait surtout un état d'esprit : c'était l'indice le plus formel de cette tendance à l'individualisme qui caractérisa les poètes de la génération symboliste.

Sainte-Beuve a dit : « Dans tous les arts, il s'agit bien moins, au début, de faire mieux que les autres, que de faire *autrement*, pourvu que cet *autrement* soit non pas une prétention, mais un don de nature. »

Or, chez les symbolistes, dès l'origine du mouvement, chacun crut à la nécessité d'une technique personnelle pour exprimer ses propres sentiments. Il y eut aussi l'instinct d'assouplir et d'élargir le vers que les Parnassiens avaient réduit au rôle presque exclusif d'interprète des sensations plastiques et avaient enclos dans des rythmes monotones accusés par des rimes prévues. Le vers libre, au contraire, devait ondoyer selon toutes les émotions du poète sans que nulle règle rigoureuse intervînt pour en entraver les mouvements.

Cet idéal aurait pu se réaliser dans une langue où la cadence se serait marquée fortement par l'accent tonique. Mais ce n'est pas le cas du français. Et, d'autre part, il apparaît, à *l'expérience*, que l'alexandrin, soit par hérédité, soit pour des raisons physiologiques mal définies, soit pour ces deux causes, forme le pivot de notre prosodie.

Il en résulta que ceux qui désarticulèrent les rythmes, au point de supprimer totalement les mesures anciennes, obtinrent des mélopées diffuses où ne manquaient, certes, ni le talent ni le métier, mais où la cadence propre au vers français n'existait plus du tout. Si bien qu'on se demandait pourquoi ces poètes, d'ailleurs plus coutumiers d'assonances que de rimes, allaient à la ligne après un nombre arbitraire de syllabes (parfois une seule, ou deux ou trois ou quinze). Leurs poèmes semblaient, lorsqu'ils étaient bons, des traductions de vers étrangers conçues avec le souci d'en reproduire la disposition ligne par ligne et page par page ou bien des proses découpées à peu près au hasard. Chez les mauvais poètes qui adoptèrent cette technique, si favorable à la paresse et à l'ignorance du métier, on avait seulement l'impression d'assister aux bonds maladroits d'une sauterelle estropiée.

Toutefois ce vers libre, par trop émancipé, est resté à l'état d'exception dans la littérature contemporaine. Au contraire, telles réformes qui vivifiaient la tradition sans l'abolir se sont

imposées. C'est là un fait d'observation facile à constater. Il est acquis, désormais, et prouvé par nombre de poèmes excellents et conçus selon les inspirations les plus diverses que :

1° L'alternance perpétuelle des rimes féminines et masculines n'est pas obligatoire ;

2° Le singulier peut rimer avec le pluriel ;

3° Pour un effet à produire, l'assonance peut, quelquefois, remplacer la rime ;

4° L'hiatus est permis, pourvu qu'il ne soit point cacophonique ;

5° Toute latitude est laissée au poète pour mobiliser la césure ;

6° On peut faire entrer dans une strophe des vers de mesures diverses, pourvu que la cadence générale de la strophe n'en souffre pas. — Des exemples sont fournis par La Fontaine et certaines pièces de Molière, surtout *Amphytrion*.

Telles sont, à mon avis (et dans l'application je n'ai jamais été plus loin), les réformes dont notre prosodie a bénéficié. Les nouveaux venus auraient tort de n'y voir qu'une question de technique plutôt oiseuse, car elles permettent au poète de s'émanciper très suffisamment tout en conservant les rythmes inhérents au vers français. Qui ne les adoptera pas devra se résigner à *cheviller*, comme y furent obligés nos prédécesseurs les plus glorieux ; seulement, il n'aura pas, comme eux, l'excuse d'un instrument trop rigide. Au surplus, qu'on les juge plausibles ou non, elles s'imposent puisque, encore un coup, neuf fois sur dix des bons poètes de ce temps les ont adoptées.

VI

Quant à la prose, si, parmi la cohue des livres, on pouvait démêler quelque tendance plus particulière, ce serait vers le roman social.

Mais le roman social est un hybride où la préoccupation de soutenir une thèse empêche l'écrivain de rendre un compte exact de la réalité. Ses personnages deviennent des automates dont les dires et les gestes sont commandés, non par l'action et la réaction des caractères les uns sur les autres, mais par le désir de prouver que certains articles du Code lui semblent défectueux, que l'Eglise ne saurait approuver le divorce, que l'instruction universitaire ne vaut pas l'instruction reli-

gieuse, etc., etc. Voyez, par exemple, les derniers romans de M. Bourget, où ces questions sont traitées dans une langue d'une banalité consternante. Dans un autre ordre d'idées, nous avions déjà les Evangiles de Zola, notamment celui où il est conseillé d'avoir beaucoup d'enfants pour faire fortune. Au théâtre, malgré la concurrence du vaudeville multiforme, nous retrouvons un penchant analogue. Un drame de l'honnête M. Brieux ne préconise-t-il pas des réformes dans la façon de soigner la syphilis?

Eh bien, l'art n'a que faire de cette littérature dogmatique ou philanthropique. Ces tirades sont bonnes pour les dispensaires où l'on console les malchanceux que Vénus affligea et pour les salons où l'on déplore le discrédit des doctrines galiléennes. Ces évolutions de fantoches qu'une théorie empale en guise de tringle nous donnent encore davantage l'amour des romans et des pièces où l'auteur se contente d'observer les mœurs, d'analyser des caractères, de rêver autour de la vie, sans s'inquiéter du catéchisme ni du codex.

Quand on considère l'étrange manie qui tient les auteurs de choses à thèses, et qui, peut-être, finira par gagner les poètes, on ne peut que se remémorer et citer, avec des frissons d'allégresse, cette préface de *Mademoiselle de Maupin* où Gautier dénonça des aberrations du même acabit :

« Un livre ne fait pas de la soupe à la gélatine; un roman n'est pas une paire de bottes sans couture; un sonnet, une seringue à jet continu; un drame n'est pas un chemin de fer, toutes choses essentiellement civilisantes et faisant marcher l'humanité dans la voie du progrès. On ne se fait pas un bonnet de coton d'une métonymie; on ne chausse pas une comparaison en guise de pantoufle; on ne peut se servir d'une antithèse pour parapluie. J'ai la conviction qu'une ode est un vêtement trop léger pour l'hiver et qu'on ne serait pas mieux habillé avec la strophe, l'anti-strophe et l'épode que cette femme du cynique qui se contentait de sa seule vertu pour chemise et allait nue comme la main, à ce que raconte l'histoire...

« Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie. On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement. Qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs?..

« A quoi sert la beauté des femmes? Pourvu qu'une femme

soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes...

« Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien. Tout ce qui est utile est laid, car c'est l'expression de quelque besoin. — L'endroit le plus utile d'une maison, ce sont les latrines... »

Je pourrais multiplier les citations, car cette préface est un chef-d'œuvre de bon sens et elle ne contient nulle phrase qui ait cessé d'être actuelle ; mais il faut se borner, et il me suffit de l'avoir rappelée aux personnes qui consentiraient volontiers à ce qu'une épidémie envoyât au monument tous les utilitaires de la littérature pourvu qu'il naquît un nouveau Shakespeare.

Maintenant, comment se fait-il qu'il y ait encore des écrivains d'art pur, malgré l'indigence de la critique, malgré les grognements et les hurlements de la politique, malgré cette presse où l'on débite des hachis vulgarisateurs, malgré cette bourgeoisie pesante qui regarde les poètes comme les survivants tératologiques des époques périmées?

C'est que l'art ne s'abolit pas. Si défavorable que soit le terrain où ils sèment, ceux qui cultivent la beauté s'entêtent à remplir leur fonction. A côté des champs d'épandage, ils élèvent des roses ; près des tuyaux d'usines, ils bâtissent des châteaux de cristal où le soleil se joue en reflets féeriques ; pour fuir la bêtise « au front de taureau », ils se perdent dans les bois et font amitié avec les arbres. Un instinct profond les soutient. Ils sentent que, même si cette société où règnent les bavards et les marchands de quincaille devait aboutir à la confection d'une humanité badigeonnée de « grands principes » et nourrie dans des auges en or, il ne cessera d'y avoir quelques privilégiés pour émettre des paroles ailées et des pensers harmonieux. Cette conviction suffit à les soutenir, car ce qui reste d'une civilisation, ce ne sont pas les huiles pour bicyclettes et les pneus increvables, mais bien les vers musicaux et les proses eurythmiques.

ADOLPHE RETTÉ.

ARLEQUINADES

—

A Edmond Jaloux.

BOHÉMIENNE

Je m'en vais clopin-clopant, le long de la route clopinant... Je mange les baies des buissons, je bois l'air qui passe, et, quand un couple d'amoureux se promène dans un pré, je lui dit : salut! car il faut être courtois.

J'ai marché depuis si longtemps que je ne sais d'où je suis partie, et voilà belle lurette que je ne sais plus où je vais ; mais les oiseaux me le diront... (n'est-ce pas, bouvreuil?) et les insectes aussi... (n'est-ce pas, grillon?)

Je fais de grands festins, au bord des ruisseaux, sur un tapis de mousse fraîche. Assise en face d'un plant de muguet, je goûte à des friandises et les poissons viennent me regarder d'un air un peu bête, mais plein de bonne volonté.

Je sais l'art de guérir les filles avec des herbes que l'on cueille, la nuit, sous un chêne, quand la lune est ronde, et je sais l'art de rendre les garçons libres des liens si doux qui désespèrent leurs parents.

Pour trois sous je donne le bonheur facile, pour quinze sous le bonheur durable et pour vingt-cinq sous... pour vingt-cinq sous... écoutez bien! je rends l'espoir : « Vous pensez mourir, chère!... Est-ce bien sûr?... Une illusion, chère!... Séchez vos pleurs! » et si l'on tord pour moi le cou d'un poulet gras, je donne des baisers qui font rêver la nuit.

Ah! les beaux baisers que je reçus jadis et qui m'ont fait rêver toute ma vie!... De beaux baisers sur les yeux, Sainte-Vierge! de longs baisers sur les yeux!

MORTE

Elle n'en finit pas de mourir. Voilà trois heures qu'elle agonise. La vache l'a répété aux chèvres de l'étable, parce que le

bouvier le lui avait dit, et, comme un grillon rôdait non loin, il a fait part de la nouvelle aux papillons qui volent dans la grange, aux deux lézards du vieux mur et au crapaud qui loge sous le rosier. L'orme le savait déjà par ses feuilles qui frôlent la fenêtre et les deux chouettes l'ont appris aux hirondelles des cheminées. — Seule l'araignée n'a point de chagrin et répand la soie de son ventre comme si de rien n'était. — Oui, tout le monde sait que la petite Lucie va mourir et qu'on ne verra plus ni ses yeux bleus, ni ses petits pieds toujours pressés, ni sa natte jaune qui voltigeait avec un nœud de ruban au bout. Déjà le curé est parti, emportant son Bon-Dieu, et la cour, un moment émue, redevient silencieuse.

Dans la chambre de Lucie, il y a Lucie qui respire avec difficulté, la mère qui forme un gros tas dans le fauteuil, et le père, debout près de la petite et qui la regarde mourir en avançant la lèvre d'un air de mauvaise humeur, à la façon des apôtres dans les toiles de Rembrandt.

Il fait très chaud dehors. On ferme les croisées. Sur la route, des rayons de soleil sautillent pour passer le temps. Des oiseaux tournoient dans l'air comme s'ils cherchaient leur chemin, et la rivière murmure une chanson très douce, avec l'accompagnement des flûtes de ses roseaux, pour bercer la petite Lucie qui n'en finit pas de mourir.

C'est alors que la Mort apparaît.

On l'a vue déboucher près de l'auberge, à l'endroit où la route fait un coude, et le coq du clocher, en l'apercevant, lui a tourné le dos. Elle a passé dans l'ombre de la grande meule, puis elle a cueilli des mûres sur un buisson. Dès qu'il l'a rencontrée, le chat s'est enfui par le soupirail de la cave. Il ne fera pas de mal aux souris, aujourd'hui.

Madame la Mort entre dans la cour. Elle est assise à califourchon sur un cheval noir. Un grand manteau de cérémonie la couvre tout entière, hormis le visage, dont on ne voit d'ailleurs que le nez camard. Trois plumes d'autruche blanches sont piquées dans sa coiffure. De temps en temps elle tousse d'une petite voix sèche, et, aussitôt, la porte de la grange grince et la chaîne du puits gémit.

Madame la Mort est escortée de ses trois serviteurs, montés sur trois ânes. — Le premier, assis sur un âne qui n'a qu'une oreille, est le médecin; il tient à la main une girouette et des

cymbales. — Le second, assis sur un âne à qui manque une patte, est le philosophe; il tient à la main une démonstration longue comme un carême et qui se tortille derrière lui. — Le troisième, assis sur un âne sans queue, est le bouffon ; il tient à la main une plaisanterie toute tintante par ses grelots et qui fait pleurer chacun.

Les trois serviteurs de Madame la Mort descendent de leurs montures en même temps que leur maîtresse et sans plus qu'elle dire mot. — La Mort pousse la porte. — Elle entre. — Elle ressort bientôt.

Madame la Mort a dû perpétrer de vilaines choses dans la maison. Contre les draps blancs, la petite Lucie est toute blanche. La mère s'est relevée de son fauteuil et pleure en secouant ses seins, et le père, qui fait toujours la lippe, se frotte le front avec l'index et dit :

« Il faudra avertir Bastien pour la caisse. »

L'INFANTE

C'est, sur la terrasse de marbre, l'Infante des poèmes, pâle et brune, qui regarde mélancoliquement partir les grands bateaux. Elle est pâle parce qu'elle a la migraine, elle n'est pas blonde parce que ce n'est point là sa couleur naturelle. — L'invincible Armada va partir et l'Infante considère cela d'un œil attristé. Ah! que de capitaines avantageux et chamarrés ont partagé sa couche, qui ne reviendront plus qu'en souvenir! et combien de matelots la consolèrent, au mépris de l'étiquette, les soirs où il faisait très chaud ! — Le dernier s'appelait Garcia... un homme plein de vigueur, et si discret ! Sur quel bateau se trouve-t-il ? L'Infante oublie quel était, au juste, son grade, mais elle se rappelle bien sa bouche imberbe et rouge. Garde-t-il la mémoire de cette heureuse nuit, où elle se montra (miséricorde divine !) facile à vivre et complaisante? Hélas! le vent se lève et l'escadre appareille. — Adieu ! adieu ! Voici les mouchoirs qui s'agitent. Les petites sensibilités s'émeuvent. L'infante retient les battements de son cœur en se pressant le sein gauche derrière lequel ce cœur doit se trouver, quelque part... et le lévrier royal, qui n'avait encore rien fait que bâiller et prendre des poses plastiques, mord, au passage, un mendiant zingari, par désœuvrement.

TRADUCTION

C'était un soir de jadis où la nature conspirait. Les bouleaux qui sont fils de la lune, et les saules qui sont des coffrets d'ombre, et les pierres dont j'entends bien les murmures, tramaient de secrètes choses...

De petites paroles couraient avec le ruisseau, d'autres volaient sur la brise, d'autres encore sautaient, de ci de là, suivant les sauts d'un feu follet, tandis que certaines passaient dans l'herbe en tapinois.

Bientôt tout fut conclu : — l'herbe forma des lacs d'amour, le feu follet brûla comme le cœur d'un amant, la brise se chargea de parfums si subtils qu'on se pâmait à les prendre en soi, et le ruisseau polit ses ondes afin d'être le miroir d'une flamme couronnée.

Les bouleaux, qui sont fils de la lune, secouèrent leurs feuilles et l'on eût dit qu'ils offraient des richesses, les saules, en leurs coffrets, gardaient des joyaux sans prix, et les pierres se couvrirent de leurs manteaux de mousse pour ne risquer plus qu'un œil pâle, un œil pâle et doux.

C'est alors que la princesse de Golconde sortit de son palais et congédia ses suivantes, car elle voulait se promener seule, ce soir-là, dans le parc où descendait une pénombre poétique. Elle rêvait aux choses dont parlent les ballades, aux chevaliers beaux comme le jour et que des cygnes traînent, aux belles aventures en pays lointain, aux caresses, enfin, longtemps attendues, — aux caresses surtout.

Le prince de Bagdad se tenait non loin de là, sous la protection d'un orme opulent par son feuillage et vénérable par le nombre de ses années. Le prince était un jeune homme de haut parage, de vertu singulière et d'une éducation tout à fait bien comprise.

Il s'en fallut de peu que son cœur se rompît lorsque, dans la lumière du soir, la princesse apparut, car le prince de Bagdad souffrait d'une blessure d'amour, sanglante et profonde, mais, comme il avait résolu de gagner la princesse par son seul mérite, il portait présentement un costume qui, bien qu'il fût de soie et d'or, n'en imitait pas moins les hardes, oripeaux et guenilles d'un mendiant espagnol.

Ce fut sous cette défroque qu'il se présenta. — La princesse

de Golconde abaissa son regard, et, au même instant, les pierres, l'herbe, les saules, les bouleaux, la brise et le feu-follet tâchèrent de faire comprendre à la jeune fille la qualité précieuse et rare de ce jeune homme survenu ; — mais elle ne sut point deviner la vertu sous son vêtement d'emprunt, ni l'amour sous le masque. — Elle passa, et, bien que le bouleau lui tendît une de ses feuilles, qui semblait être une pièce d'argent, elle ne fit même point l'aumône à ce pauvre qui la suppliait.

Le prince mourut de désespoir, et la princesse, quand le vrai personnage du mendiant lui fut révélé, creva de dépit ; — ce qui prouve qu'un amant doit toujours paraître en son plus bel appareil aux yeux de celle qu'il prétend séduire, et qu'une jeune fille doit toujours agréer un hommage, quel qu'il soit, voire, y répondre discrètement, de peur d'en repousser un, par aventure, inestimable.

C'était un soir de jadis.

SPLEEN

La pluie tombait comme s'il pleuvait depuis toujours. Il tombait ce soir-là une pluie immortelle, et c'était un juste accompagnement pour mon songe que, dans l'eau du fossé, le bruit de cette incessante pluie, grise comme mes pensées, mais obstinée (n'est-ce pas, chère?) comme l'est notre si grand amour.

Et, me prenant la main d'un geste très tendre, tu me regardas fixement... La pendule tintait des heures improbables en manière de raillerie... Ton regard se posa au plus profond de moi et, depuis, il n'est plus sorti. Oui! d'autres yeux m'ont souri et j'ai souri à d'autres yeux, sans doute parce que l'on est de chair, et qu'aussi bien il faut vivre, mais ton amour reste pourtant en moi, dans l'obscurité sourde qui est le for de mon être, ainsi que ces humidités tenaces qui ne quittent jamais l'ombre des caves où elles sont nées... les caves où du vin vieillit et s'améliore... le vin de ma folie qui se change peu à peu en vin de sagesse... sagesse un peu triste, à coup sûr, oui, et moins colorée que les raisins du coteau, mais pourtant riche et savoureuse chaque jour davantage.

GILBERT DE VOISINS.

LE POÈTE PORTUGAIS
GUERRA JUNQUEIRO

—

C'est dans une atmosphère étouffante de révolte et de désespoir, dans l'effervescence angoissée d'une patrie qu'on outrage et qui agonise que s'évoque pour moi la haute et géniale figure du poète Guerra Junqueiro. C'est ainsi, en effet, qu'elle m'apparut pour la première fois. C'était en 1890-1891. Indigné mais impuissant, le Portugal sous la griffe anglaise trépignait, se débattait, tâchait à ramasser sa vieille fierté chevaleresque. Consciente du danger couru par elle des deux parts, la monarchie composait avec Albion, et s'épuisait à donner le change au peuple irrité. Il n'est pas de nation au monde qui soit plus sensible au point d'honneur que la nation lusitanienne : c'est qu'elle a par derrière elle un long passé d'héroïsme et d'aventures; c'est aussi et surtout qu'elle ne s'est jamais choisi d'autres guides que des poètes. Ses premiers princes surent tenir le luth aussi bien que l'épée, et l'aristocratie portugaise descend en droite ligne spirituelle des chevaliers d'Arthur et de la Table Ronde.

A l'heure de l'ultimatum anglais, l'affront fait à la Patrie retentit douloureusement au cœur de toute la génération intellectuelle du Portugal. Là-bas, à toute époque, ceux qui eurent le don divin ne connurent guère de plus noble aspiration que d'incarner dans leurs chants l'âme du Pays et de la Race. Camoens sentit sourdre son génie à travers l'enthousiasme des premiers conquistadors portugais; la défaite d'Alcacer-Kébir sonna pour lui l'heure de la mort, et la peine qu'il éprouva du désastre irrémédiable de sa patrie lui fut plus cuisante que toutes celles dont les tourmentes de l'existence avaient pris soin de l'accabler.

Quand, après le traité néfaste du 20 août 1890, le peuple apprit la capitulation du gouvernement devant les prétentions britanniques, la statue de Camoens fut couverte d'un voile de

deuil. De son côté, le parti républicain s'agitait, cherchant pour l'action décisive un chef qui ne se trouva point. Anthero do Quental, le Léopardi lusitanien, s'arrache à son ermitage de Villa-do-Conde et aux stagnations d'une pensée dévorée par la fascination du néant, pour venir à Porto présider la *Ligue patriotique du Nord*. L'échec de cet effort suprême devait conduire au suicide le malheureux poète. Déjà le romancier Camillo Castello Branco, sous l'empire d'une désespérance identique, avait mis fin à ses jours. Plus jeune et moins désabusé sans doute, Guerra Junqueiro s'évertuait de son côté à galvaniser des énergies. Dans l'œuvre de réorganisation nationale, un portefeuille faillit un instant, dit-on, lui échoir ; mais déjà la crise lui avait communiqué trop de fièvre révolutionnaire. De progressiste, il était devenu, lui aussi, républicain. Composées par lui, des strophes enflammées couraient de bouche en bouche, et la *Marche de la Haine* scandait les élans de la rancune populaire :

Haine au pirate, haine au lâche, haine au voleur!... Haine de vaincu !... Haine forte comme le lierre — Vert et grimpant, — Rouge explosion de colères, — Mâchoire ardente de panthères, — Baves terribles de serpent !

Haine folle, haine farouche, — Cilice ardent — Qui déchire tout ce qu'il touche ! — Haine qui dévore la bouche, — Au contact du clairon strident !...

C'est dans une attitude un peu romantique et qui ne va pas, à distance, sans un certain don quichottisme, d'ailleurs très sincère, que surgit alors à nos yeux le Poète. Je dois ajouter que cette attitude séduisit ma jeune imagination, et que j'adressai moi-même au patriote des vers, d'ailleurs médiocres, qui furent publiés par le *Seculo* de Lisbonne, dirigé alors, s'il me souvient, par Magalhaês Lima.

Au reste, Junqueiro était illustre d'avance. Son poème éperdument satirique de *la Mort de D. Juan* avait de longue date soulevé d'ardentes critiques, et rapidement révélé au Portugal, à travers les discussions plus ou moins acrimonieuses, la haute valeur de l'écrivain, d'une irrésistible véhémence.

Mais si nous avons insisté de façon si particulière, en ce début, sur une phase infiniment douloureuse de l'histoire contemporaine du Portugal, c'est que cette phase paraît avoir déterminé, pour une large part, l'évolution définitive, accom-

plie ultérieurement par le génie de Junqueiro, dont les productions, un peu disparates en apparence, requièrent toutefois une indiscutable unité de caractère original, en ce qui leur donne plus que toute autre chose leur sens : le spectale angoissant de la déchéance nationale.

§

Objectivement d'abord, à la façon d'un Hugo jeune qui aurait eu l'âme d'un Henri Heine et qui se fût préparé à écrire ses *Châtiments* dès l'achèvement des premières *Ballades* (ici *les Voix sans écho*), le Poète considère avec ironie et colère la triste portion d'humanité en laquelle il se trouve plongé.

Mais la somptueuse Nature l'attire et l'attendrit, et s'il se défend aisément de ne pas chanter comme les élégiaques sentimentaux de son pays, auxquels il jette l'anathème, le clair de lune amoureux et la complainte ingénue des rossignols, c'est qu'il se sent d'abord blessé de certains contrastes. Derrière ce Juvénal, il y a un Théocrite, un Virgile qui sommeille ; j'allais dire un Francis Jammes. Partout dans sa poésie, même la plus violemment satirique, l'élégie est sous-jacente. Et quelle grâce infinie, inimitable et suave, quand elle se découvre tout à coup, nue, claire, fraîche et simple, telle une eau vive sous les saules au clair de lune !

Aussi bien, tout Junqueiro est-il inclus d'avance en devenir en l'un de ses premiers recueils : *la Muse en vacances*, où la satire humoristique et socialiste se mélange de façon assez imprévue à la sensibilité poétique la plus charmante. *Idylles et satires*, tel est le sous-titre du livre, qui se divise en trois parties de très inégale longueur : *Enfants*, *A l'ombre des arbres*, *Combats*. Ces rubriques indiquent assez le caractère des pièces qu'elles rassemblent. Ce sont trois filets d'eau vive, issus peut-être à la fois dans l'âme du Poète d'un triple atavisme et de triples influences extérieures. Confluès par hasard dans une œuvre ou deux, et surtout dans *les Simples*, ils réalisent le triple élément, dont se compose le génie de Junqueiro : la causticité ibérique, l'élégie celto-bretonne, le prophétisme sémitique ; Hugo mêlé à Ezéchiel, Henri Heine collaborant avec Joao de Deus, Cervantès uni à Anthero do Quental. Fondez tout cela, jusqu'à ce que disparaissent dans la combinaison les caractéristiques de chaque élément, vous avez un autre Tolstoï ; vous avez le poète des *Simples*.

A la base de la courbe intellectuelle projetée par Junqueiro vers le mysticisme naturaliste qui signale ses derniers poèmes, il y a, en effet, une crise morale. En lui, combattirent longtemps sans se vaincre, comme chez tous ceux de sa génération, la Raison et la Foi. Mais l'incertitude est un poison pour de telles âmes ; il leur faut une barre d'appui sur le gouffre. Anthero mourut de n'en avoir pas su découvrir d'assez solide ; Theophilo Braga fut sauvé de s'être attaché éperdûment à la Science, et Junqueiro parvint à reconquérir la sérénité, dans un compromis où les aspirations religieuses acceptent de s'abriter par derrière des vraisemblances scientifiques. Depuis ses débuts, jusqu'au refuge que marque le chef-d'œuvre des *Simples*, le poète gravit un long calvaire où il revit, par devant les misères humaines, toute la passion de Jésus.

Au fait, *la Mort de Don Juan* et surtout *la Vieillesse du Père Eternel* le rapprochent infiniment, par le ton et par les tendances, de son frère en génie, le satanique auteur de *l'Antéchrist*, Gomes Leal. Toutefois, conscient du but qu'il poursuit et qui, au premier abord, paraît être assez étranger à la poésie pure, puisqu'il prétend faire de ses vers une arme sociale, Guerra Junqueiro n'oublie jamais que le vrai poète doit être avant tout une âme. Et c'est bien, en effet, aux tourmentes de cette âme que nous assistons sans cesse, parfois sans nous en douter, tant le poète met de soin à en dissimuler les convulsions les plus secrètes.

Avant toutes choses, d'ailleurs, chez lui l'homme est sain, et il prétend que l'état normal de l'humanité soit également la santé. Qui oserait dire qu'il ait tort? Ne s'est-il pas ressaisi à l'heure où d'autres sombraient ? C'est d'un assez salutaire exemple.

Peu à peu, à mesure qu'il se reconquiert philosophiquement et marche à la découverte totale de soi-même, il se débarrasse des vaines formules de littérature, héritage encombrant. A quelle école appartient-il désormais? On ne le saurait dire exactement. Aux Parnassiens et aux Symbolistes, il offre un trait d'union avec l'école de Coïmbre suscitée par Anthero de Quental et Théophilo Braga ; mais surtout avec *les Simples*, il a continué, en l'élargissant, la tradition garrettienne, restituée par João de Deus. Aux côtés de Gomes Leal, qu'il dépasse en profondeur, sinon par la véhémence et par l'imagination, il

se dresse entre Théophilo Braga plus complet et moins sensitif (tel notre magnifique Sébastien-Charles Leconte), et la jeune virtuosité camonéenne d'Eugenio de Castro. Plus que tous ses émules contemporains, Junqueiro apparaît, au reste, malgré ses inégalités, un créateur, et la forme ondoyante de ses derniers poèmes est de celles qui ne doivent rien à personne, tant les rythmes dont elle dispose se manifestent issus directement de l'âme, dont ils sont destinés à traduire les moindres sursauts.

§

Tel qu'est Junqueiro, satirique et mystique, enthousiaste et désabusé, attendri et ironique, il se présente comme une organisation unique, non seulement en Portugal, mais même à travers la littérature universelle contemporaine ; surtout il demeure l'un des plus grands satiriques européens depuis Agrippa d'Aubigné, qu'il semble, pour la vigueur à la fois réaliste et religieuse de l'imprécation, continuer.

Trois étapes, trois sommets lumineux signalent désormais son œuvre : *la Mort de D. Juan*, parue en 1874, et qui est en quelque sorte le premier chant d'une épopée philosophique ayant pour thème : la Justice ; *les Simples* (1892), où le Poète, après l'orage qui vient d'arracher toutes ses illusions, cherche à se retrouver tel qu'autrefois dans l'âme confiante des plus humbles, demeurés tout près de la Nature; *Patria* (1896), cri farouche de malédiction jeté à l'avilissement de toute une époque, lamentation éperdue de haine et de douleur dont le titre même est une ironie déchirante.

Au point de vue plus strict de l'inspiration et du caractère, *Patria* se rattache à *la Mort de D. Juan* et à *la Vieillesse du Père Eternel*, dont elle reprend en quelque sorte, en l'approfondissant d'angoisse suraiguë, le motif essentiel, antérieurement abordé, d'ailleurs, dans la partie de *la Muse en Vacances* intitulée *Combats*.

Patria met en scène allégoriquement, pour les flageller de sanglante façon, les personnalités les plus en vue du Portugal contemporain. Analyser à fond une telle œuvre demanderait de longs développements et présenterait, au surplus, en raison des allusions qu'elle enferme, quelques inconvénients. Juvénal y collabore avec Aristophane, et Shakespeare y tend la main à Dante. C'est la plainte irritée, exaspérée et suprême d'un

cœur dont rien n'a pu guérir l'affront reçu aux sombres jours de l'ultimatum; c'est aussi le dernier écho de cette heure tragique. Junqueiro n'épargne pas même le roi, et il y eut bien de sa part quelque courage à proférer pareille clameur, en un pays où, certes, la liberté de parole est à peu près complète, mais où, du moins, certains respects traditionnels sont encore vivaces.

Tout le début du poème est, toutefois, assez lourd; l'étranger peu au courant des choses portugaises éprouve quelque peine à s'y intéresser; mais peu à peu la flamme jaillit; la foudre tonne, les éclairs illuminent des coins imprévus de fange, des gouffres, des marécages, d'innombrables précipices.

Qui n'a pas lu l'histoire de l'*Astrologue* et surtout la ballade du *Fou* ne peut imaginer le frisson spécial que dégage une telle poésie, inhabituelle, certes, désormais à nos âmes.

La rhétorique, à vrai dire, n'est pas toujours absente de l'œuvre de Junqueiro, spécialement dans les premiers poèmes, et *la Mort de D. Juan*, en particulier, malgré ses incontestables mérites, témoigne çà et là de plus d'éloquence verbale que de sentiment profondément lyrique. Si la verve est entraînante et le vers généralement bien frappé, il arrive parfois que l'image manque de justesse et d'originalité, la coupe rythmique de variété ou de finesse.

Trop souvent, à l'instar de son maître Hugo, le poète voit encore avec des mots, défaut dont il saura mieux plus tard se défaire.

Le poème, cependant, constitue un tout admirablement synthétique et d'une conception absolument neuve. Toute la partie dépravée de la société moderne s'y reflète sous un jour singulier, comme dans un jeu de miroirs. Voilà bien la Cité du Vice avec ses fanges, ses miasmes, ses fausses élégances, ses misères distinguées, ses forêts empestées et fiévreuses, où grouillent de dangereux reptiles, où s'épanouissent les rouges fleurs vireuses. Le D. Juan d'aujourd'hui, au reste, n'est plus le D. Juan Ténorio des vieux siècles, l'homme à bonnes fortunes, duelliste rieur et séducteur impitoyable. Celui d'aujourd'hui est son successeur et son héritier ; il est tout moderne; il a tué Ténorio pour lui ravir sa guitare mystérieuse, et cela non pas à coups d'épée comme on faisait jadis, mais bien avec le révolver fin d'époque. Ce D. Juan est essentiellement triste;

il a été poète d'abord, poète sentimental. C'est parce qu'il a manqué de volonté et de dignité personnelle, parce qu'il a laissé le spleen lui ronger la conscience, qu'il a glissé peu à peu jusqu'au fond de l'abîme, entraîné qu'il était par son amour pour Impéria, la courtisane éhontée, sa compagne et sa pareille, et laissant dériver au fil des eaux noires de la débauche les illusions brisées, les rêves évanouis, l'innocence perdue, sa pudeur, l'avenir !

Il y a là des pages qui font frémir, qui donnent la sensation visuelle presque tactile de la chair à demi-pourrie, gangrenée par le vice, puante. On croit voir trembloter autour de soi la clarté falote des rues étroites ; on se figure environné de miasmes épais et délétères ; il vous monte aux narines des relents d'orgie étouffante ; le froufrou des soies impudiques s'agite autour de vous, et tout à coup le Satirique nous fait tinter aux oreilles les éclats de rire d'une joie affreuse et démoniaque. Puis viennent des strophes d'une tristesse navrante, celles où le poète déchu jette sur son destin un regard de détresse et pousse, en face de son heureux passé, un long cri d'angoisse. Dans une scène digne à la fois de Dante et de Baudelaire, Junqueiro nous fait toucher du doigt une fois de plus l'irrémédiable misère humaine, à travers ses vaines ostentations, quand, dans une église déserte, il fait défiler sous les yeux de son poète, à l'heure suprême de l'irrémédiable chute, toute une hiérarchie de cadavres : le moine, le jésuite, le bourgeois, la vierge, l'enfant, Falstaff, Faust, pour le faire tenir ensuite avec le vieux diable catholique une conversation des plus piquantes. Tout se coudoie en cette œuvre étrange, et l'on y rencontre en même temps des vers d'une infinie séduction, ceux notamment que chante notre D. Juan sous le balcon d'Impéria.

Définitivement corrompu, D. Juan descend de degrés en degrés jusqu'au plus bas de l'échelle, et parallèlement à lui s'enfonce la courtisane. Ils se retrouvent un jour, après s'être un instant perdus de vue, une fois épuisées les splendeurs du luxe mal acquis : ils doivent désormais finir leurs jours ensemble. D. Juan a plus d'une corde à son arc. Il se fait saltimbanque, puis racoleur (singulier destin pour un poète !) ; il tombe jusqu'à la police correctionnelle et finit par mourir hideusement, non de remords, mais de faim.

Junqueiro définit ainsi lui-même le thème philosophique

qui sert de base à *la Mort de Don Juan* et, dans une certaine mesure, à *la Vieillesse du Père Eternel* où surgissent notamment deux épisodes incomparables : *la Vallée commune* et *Aux Croyants* :

Tout ce qui aujourd'hui s'oppose à la réalisation de la justice peut se synthétiser en deux symboles : Don Juan et Jéhovah. D. Juan résume en soi tout ce qu'il y a de maladif dans la société moderne : l'ennui, les névroses, l'indifférence, le doute, les paradoxes, le manque de caractère. Don Juan va dans les cafés, sur les boulevards, dans les théâtres, dans la littérature, dans les églises. Il est nécessaire de le tuer, moralement, s'entend.

Jéhovah représente la tyrannie, le droit divin. Il va dans les esprits : c'est le dogme; il va dans la nature : c'est le miracle; il va dans les codes : c'est le privilège. Après la négation, l'affirmation. Après avoir détruit le Mal symbolisé en ces deux figures grandioses, il est nécessaire d'affirmer la justice incarnée en deux figures sublimes : Christ et Prométhée.

C'est la Science et la Conscience, la Liberté et la Foi, le Sentiment et la Raison. Quand ces deux termes de l'esprit humain s'identifieront dans une harmonie complète, l'homme, après trente siècles écoulés, sera bon, sera heureux.

Entre le Victor Hugo de *la Fin de Satan* et le Sully-Prud'homme de *la Justice*, se tient, comme on voit, le Guerra Junqueiro de cette période.

§

Autour des *Simples*, dont la note caractéristique et spécialement subjective se trouvait en puissance également dans certaines pièces de *la Muse en Vacances* (notamment dans *Dédicace*, *Visite à la Forêt*, *Jour d'hiver*), se groupent, dans la même atmosphère de mysticisme attendri, toute une série d'œuvres diverses : *Mysticœ Nuptiœ*, *la Larme*, *Tragédie enfantine* et particulièrement les récentes *Oraisons* (*Oraison au Pain*, *Oraison à la Lumière*), où le Poète, en dernière étape, aspire à se condenser lui-même, lyriquement et métaphysiquement.

Il a détourné son regard de l'homme moderne, qui est vil, pour les reporter sur la Nature ample, prestigieuse, protéiforme et souverainement bienfaisante, divine!

La Muse de Junqueiro se réfugie dans la sérénité.

Naguère :

Sous les hauts platanes de l'Ode,
Elle cultivait, nuit et jour,
L'ortie ardente et peu commode
De l'ironie et de l'humour.

Ou bien, s'arrêtant à méditer ce mystère « que la même « semence humaine puisse, tel jour, produire Platon et, tel « autre, enfanter Tibère », elle songeait que « l'homme, être « divin, marche derrière son destin, dans la profonde obscu- « rité, comme un aveugle derrière un chien ». Voulant enfin forcer la porte sombre du Mystère, elle disait à la Science : « Va chercher la clef de la serrure ! »

Hélas ! la Science devant Dieu se tait ou blasphème.

La Muse, alors, se voyant toute seule dans la nuit immense « entre un naufrage, la Raison et une planche de salut, la « Foi, cherche, pour échapper à la mort, le doux regard de « Jésus, comme un aimant cherche le Nord, comme un aveugle « cherche la lumière ».

Ainsi, dans une pièce de ses débuts intitulée *la Muse*, Junquiero exposait les directions de son âme. Il les précisait plus tard définitivement, en ces termes, à propos des *Simples* (1892), que devaient, dans son intention, continuer deux autres recueils à paraître : *Fleurs d'Idéal* et *Infini* ou *Livre d'Oraisons :*

Devant la mort imminente, je me suis senti électrisé, dit-il, comme par enchantement, d'énergies subites. Au fond, le problème de la mort est identique à celui de la vie. Je lus des milliers de pages. Je questionnai la raison, la conscience. Et je parvins enfin à me faire de la Vie, de l'Univers une idée méthodique et définitive. Ce qui n'était qu'intuition devint certitude ; ce qui n'était qu'hypothèse plus ou moins sentimentale et imaginaire se transforma en un corps logique de doctrine. D'une vision plus intime et profonde de l'univers germèrent en moi de nouvelles émotions, partant un nouvel art. Le poète renaquit et s'accrut. Féconde renaissance psychologique, et non pas seulement une toute petite évolution littéraire, purement superficielle et verbale.

J'ébauchai alors ce petit poème lyrique des *Simples.*

Je voulus mentalement vivre la vie simple et primitive des bonnes et saintes créatures, qui traversent ce monde de misères et d'injustices, de vices et de crimes, de famine et de tourments, sans un regard de malédiction pour la nature, sans une plainte contre le destin.

Et je m'incarnai pour ainsi dire dans *le Pâtre* ascétique et gran-

diose, dans *la Meunière* octogénaire et souriante, dans *le Terrassier* tragique, dans *les Mendiants* bibliques, dans la douceur des bœufs qui défrichent la plaine et dans les étincelles d'or du châtaignier qui réchauffe la vieillesse, réjouit l'enfance et illumine la chaumière. Après leur existence de pureté et de sacrifice, d'abnégation et de bonté, je courbai ces pauvres et ingénus villageois dans la terre miséricordieuse et fleurie du Campo-Santo, et j'étendis au-dessus des sépultures roses le ciel merveilleux et candide, qu'ils avaient rêvé et souhaité durant la vie.

Il est clair que ces figures ne sont pas entièrement réelles, de la réalité stricte, éphémère et tangible : je les ai créées ou plutôt je les ai complétées selon mon âme, selon mon propre idéal. Qui ne verrait dans ce petit livre que le côté extérieur et littéraire, la forme, le paysage, la peinture rustique ne l'aurait ni compris ni su lire. C'est beaucoup plus une auto-biographie psychologique qu'une série de tableaux champêtres et bucoliques. Le caractère pour ainsi dire régional du livre est, malgré son importance, subordonné et secondaire. *La Meunière* appartient à la province de Minho ; *In pulvis* à celle de Tras-os-Montes.

Entre *les Simples* et *la Vieillesse du Père Eternel*, ce recueil de pièces si éperdûment anti-cléricales, nulle contradiction de fond. Junqueiro nous en avertit :

Le christianisme des *Simples*, dit-il, c'est le tendre et innocent christianisme du peuple, fait de l'ignorance absolue du dogme et de l'intuition humaine des Evangiles.

Mes anciennes opinions religieuses ne se modifient point ; elles s'accentuent. Avec le développement progressif du mysticisme naturaliste, la haine de l'église catholique, grossière formule matérialisée du divin esprit de Jésus, redouble en moi.

Ainsi Junqueiro avait dépassé Dostoïewsky et rejoint Tolstoï.

J'ai tenté, conclut-il, une œuvre d'art qui fût tout à la fois absolument individuelle, intuitivement portugaise, largement et profondément humaine. Y suis-je parvenu ? C'est ce que dira l'avenir.

L'avenir sans doute ratifiera le jugement des contemporains, qui dès maintenant considèrent *les Simples* comme le chef-d'œuvre de Junqueiro, et comme l'un des plus parfaits poèmes de tous les pays.

Toute enflure ici a disparu et toute rhétorique s'est effacée devant la sincérité de l'émotion. Telles pièces, pour la langue

et le sentiment lumineux de la nature, font songer aux meilleures de nos félibres, avec l'optimisme en moins. Toute la vision colorée du poète se vient musicaliser sans déchet en des vers d'une rare souplesse de rythme et, si par ailleurs Junqueiro était arrivé à donner à l'humour péninsulaire un tour nouveau et tout moderne, ici surtout il se révèle créateur, à force de pénétration et de retour sur soi.

Vierge des Angoisses, Vierge de Réconfort ! — Combien de nuits, combien n'a-t-elle pas veillées dans sa miséricorde, — pour aider de ses mains d'accoucheuse le part de la brebis douce — qui se plaint comme une enfant ! — Elle adore le rude peuple de la terre — ...C'est qu'elle n'oublie pas la petite vache blonde, — qui se mit à genoux devant la mangeoire,— lorsque dans les brins de paille somnolait Jésus-Dieu.

Et comme il est bien moderne cet appel final aux illusions fleuries de l'enfance insouciante !

Comme autrefois dans ton giron chéri, —laisse-moi me pelotonner, ô ma vieille nourrice ! — Hélas ! comme il est changé ton cher petit, comme il est changé ! — Chante-lui des cantiques de sommeil et de songe !

Une pièce, l'avant-dernière du livre, signale, au point de vue du rythme, l'éclosion d'une forme que le Poète affectionnera plus tard pour ses *Oraisons*, celle de la *litanie*.

Un certain verbalisme s'y glisse, en place parfois d'images nettement délinéées et, parce que le Poète-philosophe garde les yeux vers l'abstraction panthéistique, les prestigieux mirages de la réalité amortissent par instants dans son âme leur poètique éclat. C'est le défaut (si défaut il y a, car un tel mot est sacrilège devant la puissance du génie), de *l'Oraison au Pain*, qu'on dirait d'un Walt Whitman et qui symbolise l'amour, la communion universelle, de *l'Oraison à la Lumière*, si largement religieuse pourtant qu'on la pourrait comparer à quelque hymne védique et panthéistique de la vieille Inde.

— L'or divin des belles matinées, — qui vêt les sphères de tissus pareils aux pétales des roses, comme si elles fussent de pauvres enfants nus, — c'est le râle et la douleur de ta fatigue, — c'est le sang qui jaillit de ton calvaire, — qui gicle de ton cœur et de ta croix ! — Béni soit le Christ-Soleil sur la croix ardente ! — le monstre-martyr qui sans fin — expire pour nous, en sanglotant de la lumière.

§

Junqueiro, comme on voit, n'est pas seulement un poète ; il est en même temps un philosophe ; il est aussi un savant, que rien ne laisse indifférent dans le domaine de la Science.

Aussi bien, pour une large part, sa curiosité est-elle faite de pure tendresse émotive. Cette tendresse s'étend à toute la Nature ; il chérit les beaux lys couleur de neige, les aurores qui pleurent de la rosée, les matins d'avril lumineux comme la jeunesse, les bois pleins de sève, le blé qu'on fait souffrir pour en extraire la vie ; il plaide pour les enfants qu'on tyrannise ou qu'on abandonne ; il intercède en faveur des animaux qu'on maltraite ; il jette un regard de pitié sur la plante et jusque sur le minéral. Mais l'on devine bien que ce cœur de poète, profondément blessé par le navrant spectacle de la vie, a refusé de s'abandonner à la résignation absolue ou lâche et qu'il lui a préféré, en toute occasion, la virile résistance.

Avant tout, il fut et demeure un moraliste.

Né à Freixo-de-Espada-à-Cinta, en septembre 1850, Guerra Junqueiro fit son droit à Coïmbre, où il débuta littérairement, de concert avec Gonçalvez Crespo et Duarte d'Almeida, à la *Folha* du satirique João Penha.

Secrétaire général du gouvernement à Aveiro, puis député, il y a beau temps qu'il abandonna la politique pour s'occuper de travaux champêtres et spécialement de viticulture, sans toutefois avoir délaissé, au contraire, un seul instant, la Muse magnifique qui lui a dicté tant de vers frémissants.

A plusieurs reprises il vint en France et, l'an dernier, au cours de l'un de ces voyages, la *Revue* accueillait de lui une très personnelle étude sur le radium.

Nous aurions rempli notre but, si cet article, forcément très incomplet, pouvait attirer sur lui et sur son œuvre un peu de la curiosité éclairée et sympathique qu'il a vouée depuis longtemps à tout ce qui émane de France.

Du moins est-ce notre plus cher et cordial souhait.

PHILÉAS LEBESGUE.

IN MEMORIAM

—

Le Temps ne console pas, il efface.
GUIZOT.

Je viens encore de voir la mort de près. Signe que l'on vieillit, quand le nombre de nos morts s'augmente. Ma vieille bonne Marie en 1887 ou 88. Ma tante Fanny il y a bientôt deux ans. Mon père, à présent! Un jour ou l'autre, dans plus ou moins de temps, la créature délicieuse qui m'a donné le jour. Ajoutez un ami par ci par là... Je deviens de plus en plus un homme seul, au coin de son feu ou dans des music-halls, un cigare à la main et plein de rêveries. Quelle tranquillité !

Je veux en faire un bon emploi aujourd'hui, en parlant un peu de mon père et en racontant sa mort. Ce sera une occasion de me distraire, quinze ou vingt soirées, en comptant flâneries, et d'écrire de nouvelles pages sur mes souvenirs d'enfance. Ils sont si vivants en moi, ces souvenirs, et il me faut si peu de chose pour me redonner tout entier à eux. Un enfant qui saute sur les genoux d'une femme, un soir d'été, à une porte de maison, un petit garçon aux yeux curieux en promenade avec un monsieur seul, jusqu'à tel aspect d'un paysage parisien, selon la saison, et me voilà soudain reporté vingt-cinq ans en arrière et je me revois, que dis-je! je me sens de nouveau sautant sur les genoux de ma vieille bonne, ou marchant à petits pas tenu à la main par mon père, ou encore me promenant des heures entières dans ces quartiers Saint-Georges et Rochechouart où j'ai grandi. A plus forte raison aujourd'hui, avec le sujet annoncé. Le seul nuage à mon ciel, dans tout cela, ce sont les exigences littéraires, si hautes, n'est-ce pas? On a beau se préparer, et tout ce qu'il faut pour écrire, et faire attention à son cœur. Au moment où l'on s'y attend le moins, un souvenir en accroche un autre, qui en embarque un troisième, l'émotion vous prend, songez donc ! tant de vieilles années! et alors... Je ne vais encore pas briller dans les transitions, c'est probable.

Quand était-il né, ce père des pères? Je n'en sais rien. On a mis deux dates sur sa tombe. Je ne me rappelle jamais la première. Il avait soixante-neuf ans, paraît-il. Je compte: 1903 moins 69. Cela fait 1834. Mettons 1834.

Je ne sais rien non plus de ses origines, ni de sa jeunesse. A vingt ans, il vint à Paris et entra chez son oncle, un bijouier qui tenait, faubourg Montmartre, tout près de Notre-Dame-de-Lorette, à deux pas du magasin de lainages à l'enseigne de *François les Bas bleus*, le magasin de bijouterie *A la Maison Rouge*. Ce magasin existe encore, et j'ai vu pendant longtemps à la maison, quand j'étais enfant, une admirable horloge en bois peint, ornée de bronzes dorés, qui portait notre nom sur le cadran.

Il faut croire que la bijouterie ne l'emballait pas beaucoup. J'ai lu en effet dans les journaux, quand il prit sa retraite de la Comédie-Française, qu'il avait été élevé au Conservatoire, dans la classe de Régnier. Il en sortit en 1858, avec un second prix de comédie, je crois, et un accessit de tragédie, joua à l'Odéon, au petit théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne, à la Porte-Saint-Martin, aux Matinées Ballande, dont il fut régisseur, ailleurs encore. Il paraît même qu'il faillit jouer un soir à la Comédie, en remplacement de Thiron. Mais qu'importe! Moi, je ne l'ai connu que souffleur à la Comédie, où l'avait fait entrer, vers 1874 ou 75, son camarade Maubant. Il occupa ces fonctions jusqu'en avril 1897. De là que bien souvent, dès que je sus marcher, je flânai dans les couloirs et les coulisses de ce théâtre, petit garçon curieux et timide, que toutes les dames cajolaient à cause de ses beaux yeux. Trop rapides années! Je devais grandir peu à peu, et devenir un jeune homme, et ces mêmes dames se montrer un beau jour plus réservées. Toujours l'illogisme féminin!

Il paraît qu'il avait été irrésistible, que toutes les femmes en étaient amoureuses, et qu'il eut de ces bonnes fortunes qui comptent dans la vie d'un homme. Je me souviens d'un dîner d'artistes, il y a une quinzaine d'années, où quelqu'un le présenta comme ayant eu, en son temps, les plus jolies femmes de Paris. Pourquoi s'en étonner? Une dame qui l'a beaucoup connu m'a raconté, au lendemain de sa mort, que dans ses beaux jours, qui durèrent longtemps, il lui arrivait souvent de coucher avec deux femmes à la fois, et de les sauter, comme

on dit, chacune trois ou quatre fois sans se faire prier. En amour, il faut du sentiment, c'est entendu, mais pas trop.

Je ne sais rien de ses premières maîtresses, mais j'ai connu quelques-unes des autres, depuis ma tante Fanny et ma mère, les deux sœurs, jusqu'à la dernière, ma belle-mère actuelle, avec laquelle il se décida enfin à se marier, après quinze ans de ménage. Ma mère me l'a raconté en octobre 1901, pendant ces admirables trois jours que j'ai passés avec elle à Calais, où nous étions venus, elle et moi, pour la mort de Fanny, nous retrouvant là sans nous y attendre, après plus de vingt ans de séparation. Il avait d'abord connu Fanny, l'aînée d'elles deux, dont il eut une fille nommée Hélène. Il avait déjà sa jolie réputation de coureur, et cette fille fut tout de suite confiée à sa grand'mère, rue d'Odessa, où elle devait mourir en 1880. Il eut beau jurer, menacer, et je vois d'ici avec quelle violence, emporté et brutal comme il était, il n'obtint rien, que la permission d'aller la voir de temps à autre. Fanny se plaisait même à répéter que si on la lui avait laissée, il aurait sûrement fini par coucher avec. La pauvre enfant n'avait cependant rien de bien joli! Puis ce fut le tour de ma mère. Un soir, elle avait alors seize ou dix-sept ans, elle se trouvait chez les deux amants, sa sœur et mon père. Il était fort tard, et l'on hésitait à la laisser s'en retourner seule chez ses parents, tout au fond de Montparnasse. Mon père l'engagea à passer la nuit chez eux, et comme il n'y avait qu'un lit, ils couchèrent tous les trois ensemble. Ma mère était encore sage, paraît-il, ce qui ne gêna pas du tout mon père pour avoir, à côté d'elle, des rapports avec sa maîtresse. « Au bout d'une heure, je savais ce que pouvaient faire ensemble un homme et une femme », me disait ma mère en me racontant cela. Peu de temps après, mon père ne trouva rien de mieux que de la prendre aussi pour maîtresse. Je me demande même si je me trompe pas, et si ce n'est pas cette nuit-là que commença leur liaison. Les paroles de ma mère me le feraient assez croire, et, d'autre part, une jeune fille sage! mon père n'était pas homme à réfléchir aussi longtemps. Tout cela ne laissa pas de scandaliser d'abord cette pauvre Fanny, qui se voyait laissée en plan, et ensuite ma future grand'mère, bourgeoise extra-prude et sévère. Solide femme, cette grand'mère! J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance à Calais, en même temps que je retrouvais ma mère, et elle ne

m'a pas caché qu'elle ne pardonnait pas encore à mon père de lui avoir chipé ses deux filles. Toutes les mères sont ainsi. Ce n'est jamais leur enfant qui a commencé, c'est toujours *l'autre* qui a *séduit*. Principes sacrés de la famille, vertus domestiques, il faut bien vous sauvegarder ! Mademoiselle Jeanne, c'est le petit nom de ma mère, fut mise à la porte, comme dans les feuilletons, et se mit à son tour en ménage avec mon père. Ils eurent, je crois, un premier enfant, qui ne vécut pas. Puis je naquis, de ce père toujours en quête de femmes, et de cette jeune femme au visage adorable. Il avait alors trente-huit-ans. Elle en avait vingt. C'était le 18 janvier 1872, vers une heure du matin, au numéro 37 de la rue Molière, à deux pas du Palais-Royal. Ma sœur Hélène, qui était en même temps ma cousine, puisqu'elle était la fille e la sœur de ma mère, devait avoir alors six ou sept ans. Un peu après, le 11 mars, je fus baptisé, à l'église Saint-Roch, ayant pour marraine Mlle Blanche Boissard, bientôt Mlle Bianca, de la Comédie-Française, et qui devait être un jour la marraine aussi des enfants de Mme Réjane. Ma mère est Parisienne, fille et petite-fille de Parisiens. Elle m'a parlé, mais trop rapidement, de sa première jeunesse, rue Monsieur-le-Prince, où habitaient alors ses parents. Une gamine très dégourdie, probablement. Aussi, quelle heureuse différence avec les mères habituelles, si assommantes de préjugés et de bonne tenue. Je lui ai dû certainement, quand j'étais enfant, ma meilleure notion de ce qu'était une « cocotte », comme je disais alors. Telle je l'ai retrouvée à Calais, toujours très mince et très brune, avec les mêmes allures dégagées. Elle avait laissé tout à fait de côté sa pose de femme mariée et de mère de famille, pour n'être plus, dans mes bras, qu'une femme charmante. Seulement ce cher visage, un peu touché par les années... Trois jours, trois jours seulement ! Allons, n'y pensons plus. J'ai beaucoup d'elle dans l'expression du visage, et sous le rapport du caractère, changeant, prodigue, se livrant pour le regretter ensuite, jamais content de rien. Si peu que ce soit, c'est toujours autant. Le dommage, et pour le lecteur aussi, c'est que je ne suis guère mieux renseigné sur elle que sur mon père, et encore, depuis que je l'ai retrouvée, j'ai fait des progrès. Voyons le compte, un peu. Au théâtre jusque vers 1890 ; liaison sérieuse à Genève et mariage quelques années après ; deux enfants, un

garçon et une fille ; c'est à peu près tout ce que je sais. Ah! un détail, encore. Elle portait admirablement le travesti, paraît-il. Que de promesses dans cette seule indication !

Mon père et ma mère au théâtre tous les deux et jouant chacun de leur côté, on me mit en nourrice. Ce fut d'abord chez une espèce de femme qui faillit me faire mourir faute de soins, puis chez une autre, excellente au possible, tout à l'extrémité de Paris, chaussée du Maine. Je possède encore quelques petites photographies de ce temps-là, où je me vois dans les bras de ma nourrice, l'air très éveillé, avec un petit martinet dans les mains. Ce sont certainement les premières que le public aura de moi, quand la gloire me sera venue et que les journaux publieront mon portrait. Vers mes deux ans et demi, je revins à la maison paternelle. Je ne sais exactement où ma mère était alors, à Bordeaux, je crois. Mon père et elle avaient dû se séparer il y avait quelque temps. Je n'ai jamais rien su de bien précis sur tout cela, ni qui des deux avait les torts, si torts il y avait, car enfin on peut se séparer simplement pour changer, ou encore ma mère avait très bien pu partir pour remplir un engagement et la séparation se faire ensuite naturellement. Ma mère m'a bien dit que mon père était avare, brutal et coureur, mais elle était bien légère aussi, paraît-il. On m'a dit sur elle des choses !... Oh ! je ne prétends pas la juger et cela ne me gêne non plus en rien. Je dirai comme dans la chanson, « c'est comme ça que je l'aime » et il me semble même qu'autrement ce ne serait plus ma mère.

Mon père habitait alors 13, rue des Martyrs. Je trouvai chez lui une vieille bonne, cette chère Marie Pezé, qu'il avait dû prendre à mon intention. Combien cette femme me fut dévouée, patiente, pendant près de dix ans, obligée souvent de prendre mon parti contre mon père et supportant tout plutôt que de m'abandonner. Lui avait son théâtre, sa brasserie, ses amis, ses chiens, ses femmes surtout. Ah! les femmes! Sa vie, alors, en était pleine. Chaque matin, il en descendait une nouvelle de sa chambre, au grand scandale de Marie, qui faisait son possible pour que je n'en voie rien. Je revois encore une de ces créatures, une brune opulente, aux yeux insolents, qui vint plusieurs jours de suite, un peu plus tard, quand nous habitions 21, rue des Martyrs. Mon père lui avait fait la cour pendant quelque temps, et je la connaissais un

peu, pour avoir assisté quelquefois à leurs conversations préliminaires. Alors, le numéro 13 de la rue des Martyrs et le numéro 14 de la rue Notre-Dame-de-Lorette, où il y avait un café, communiquaient, et c'est là qu'ils se rencontraient, sur un petit perron, au fond de la deuxième cour du numéro 13, quand mon père traversait les cours des deux maisons pour arriver plus vite au café. Qu'est-elle devenue, cette jolie fille qui voulait toujours que je l'appelle « maman », quand elle me rencontrait le matin, en descendant de chez mon père? Je pense à elle chaque fois que je vais me promener rue des Martyrs, et même, dernièrement, j'avais cru la reconnaître, ce qui m'a amené à me trouver tout à coup très bête devant une dame que j'avais suivie, pour l'interroger, jusqu'au numéro 3 de la rue Clauzel, et qui me toisa avec hauteur en appelant son concierge. Elle devait avoir alors à peu près vingt-cinq ans, soit maintenant près de cinquante. J'aurais plaisir à la retrouver, il me semble, et à causer avec elle de son amant d'autrefois.

Quant à ma mère, je continuais à la connaître à peine. Elle était je ne sais où, à jouer la comédie et à faire l'amour. Ma vieille bonne qui lui écrivait de temps en temps m'en parlait bien quelquefois, mais sans m'exciter beaucoup. Ma mère, pour moi, c était elle, et je l'appelais maman, du reste. La seule idée de l'autre, « la vraie », comme elle disait, mettait le comble à ma timidité. La première fois que je la vis à cette époque est en 1876. Je l'ai appris d'elle-même au cours de cette remarquable correspondance de cinq mois qui suivit notre entrevue de Calais, quand elle voulut bien me donner, dans une longue lettre, ses propres souvenirs sur ce sujet. Nous habitions encore ce même appartement, 13, rue des Martyrs, qu'elle avait habité aussi, paraît-il, et nous serions allés tous les deux, avec Marie, à la Comédie. Mais j'ai beau chercher, tout ce que je retrouve de cette visite n'est qu'un coin du spectacle de la Comédie, *le Supplice d'une femme*, dont je revois très bien une scène, avec une actrice, Mlle Croizette, je crois, assise sur un canapé, à la gauche du public, avec un enfant auprès d'elle. Je me souviens mieux d'une autre fois, en 1877, quelques années avant cette fameuse entrevue du passage Laferrière, que j'ai racontée dans *le Petit Ami*. C'était chez Marie, dans sa pauvre chambre de la rue Clauzel. Ma mère, qui passait par Paris pour aller à Berlin, était venue pour me voir avec ma

grand'mère. Un peu malade, j'étais couché, le visage tourné du côté du mur. Je fus gracieux au possible. Ce fut d'abord ma grand'mère qui s'approcha. « Allons, dis bonjour à la dame! » me dit Marie. Après me l'être fait bien répéter, je me décidai à me montrer et à dire bonjour tant bien que mal, pour me retourner aussitôt. « Eh bien! et celle-là, tu ne lui dis rien? » me dit encore Marie, en me montrant ma mère, qui s'approchait à son tour. « Mais il y en a donc toujours! » m'écriai-je alors. Cher gamin, va, à qui je ressemble encore tant, le visage toujours tourné vers ma rêverie. Non, il ne devait pas y en avoir toujours, de maman, pas plus dans la suite qu'auparavant. Ce jour-là, au bout de cinq minutes, elle avait filé, et il fallut attendre d'abord quatre ans avant de la revoir, puis ensuite vingt ans, et maintenant, ah ! maintenant, c'est à peu près fini, c'est probable. C'est si loin, sa tendresse et Genève ! Tous les chemins de fer du monde n'y suffiraient pas.

Puis le jour vint où mon père voulut se débarrasser de Marie pour être plus libre dans ses nouvelles amours avec la jeune personne qui devait être un jour ma belle-mère. C'était fin 1880 ou commencement de 1881. Il avait alors quarante-huit ans, et elle quinze ou seize et demi. Elle habitait dans le quartier et descendait tous les matins la rue des Martyrs. Je la vois encore, petite, avec ses cheveux à la chien, trottinant d'un air effronté. Mon père la rencontrait depuis plusieurs jours en allant le matin à sa brasserie, au coin de la rue des Martyrs et de la rue Hippolyte-Lebas. Il lui avait passé, comme il faisait à toutes les femmes qui lui plaisaient, son fouet à chien autour du cou. Il était encore très bel homme, avec sa grande taille, son teint mat, ses solides épaules, ses cheveux restés très noirs. La connaissance s'était vite faite et elle vint coucher chez lui plusieurs nuits de suite. Ma vieille bonne lui fit des remontrances plus vives que jamais sur une pareille liaison, me mit en jeu, parla du déplorable exemple qu'il me donnait, etc., etc. Il s'emporta, elle n'en voulut pas démordre, et il la congédia. Quel merveilleux don de mémoire et d'émotion ! Je revois le cadre, la salle à manger de ce petit pavillon humide où nous habitions. J'entends la voix de mon père et celle de Marie, je revois leur aspect physique à tous les deux, et moi-même, dans un coin, attentif et épouvanté, et ce souvenir, comme tous mes souvenirs, est si vif dans mon cerveau que

je n'ai besoin que de m'arrêter un peu d'écrire pour revoir cette scène comme si elle était d'hier. C'était bien le moins que j'y fasse attention, du reste. Jusqu'alors j'avais été heureux, heureux d'un petit bonheur que je n'ai pas retrouvé, que je ne retrouverai probablement jamais. Ma vieille bonne me dorlotait, ne savait rien refuser à mes caprices. Elle me portait dans la rue, chantait le soir près de mon lit pour m'endormir. Je me rappelle encore sa voix, sa voix tremblante et modérée, j'entends encore ce qu'elle chantait. Que de fois, même, je me le chante tout bas, comme un grand enfant! C'était tantôt un passage des *Noces de Jeannette :*

En le choisissan-ant } *bis*
J'avais cru bien fai-re }

Ma pauvre âme est pleine
D'un mortel souci,
C'était bien la peine, etc., etc.

tantôt je ne sais plus quelle autre romance, où il y avait comme refrain :

En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous...

Maintenant, c'était fini. J'allais commencer à connaître la vie, la vraie. Il allait falloir marcher seul, et droit encore, sans cela... Que de fois la chère vieille prit sur ses gages pour m'habiller, car mon père n'y pensait pas toujours, pour me mener au Cirque Fernando ou à Robert-Houdin, pour m'acheter des gâteries, pour me distraire, en un mot, de cette mélancolie sans cesse que je montrais. Mon père s'en énervait, déclarait n'y rien comprendre, me bousculait... Elle, elle n'avait que des tendresses! Quand je le disais, que j'ai un don merveilleux d'émotion!

Je voudrais bien être, en ce moment, quelques pages plus vieux. Avec ce que j'en ai écrit dans *le Petit Ami*, je viens en effet d'épuiser, ou à peu près, dans mes souvenirs d'enfance, les souvenirs des temps heureux. Jours si chics, avec leurs personnages pleins de grâce et de tendresse, dans ce décor extra-parisien qu'on sait! Il va falloir maintenant passer aux autres, à ceux que m'ont laissés les années que je vécu, après le départ de ma vieille bonne, entre mon père et sa nouvelle maîtresse. Comment vais-je m'en tirer, malgré tout mon

talent ? Je voudrais que le lecteur, qui se réjouit du changement, peut-être, m'aperçoive à ce paragraphe, faisant mon possible, sans excès, pour me préparer. C'est qu'ils sont plutôt divers, ces souvenirs seconde manière. Je ne sais même comment l'expliquer, et qu'il en est pas mal que je laisserai de côté. Ils sont une si vieille histoire et qu'ont racontée déjà tant de livres. Personnages : un enfant qui n'en peut mais, et une femme qui n'est pas la mère. A quelques détails près, on ne perdra pas grand'chose et j'aurais bien voulu aussi ne pas la connaître. Je veux au moins me payer le luxe de faire semblant de l'oublier ici. Amour-propre? sorte de dignité? oui, peut-être, si l'on y tient! Mais, surtout, je n'aurais qu'à inspirer de la sympathie! Merci de l'occasion!

Avant de commencer, je voudrais bien décrire un peu le cadre où j'ai commencé à m'apercevoir que tout n'est pas toujours rose dans la vie. Au 21 rue des Martyrs, dans la cour, à gauche, un pavillon composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier. Au rez-de-chaussée, après une petite cour, la cuisine, la salle à manger, le salon, et au premier, une chambre (la chambre de mon père) et un cabinet de toilette. Au milieu du petit escalier tournant qui conduit au premier, une petite porte. C'était là ma chambre, *ma première chambre*, une petite pièce étroite, très basse de plafond, éclairée par une fenêtre pour rire, donnant sur la petite cour. Dans un rez-de-chaussée en face, et auquel attient un jardin fermé par une grille, devant laquelle se trouve une fontaine avec une grande vasque, habitait alors un M. Lesueur, correcteur au *Figaro*, dont il coiffa de si jolie façon un des directeurs, après avoir, dans ce projet, fait se purger toute sa famille. Tout cela existe encore. Les curieux peuvent aller voir. On mettra peut-être une plaque, un jour! Chaque fois que je vais par là, j'entre, jusqu'à la fin de la voûte d'entrée. Notre petit pavillon a le plus souvent ses volets fermés. Le rez-de-chaussée de M. Lesueur est occupé maintenant par un magasin de Tapisserie et Ameublements. Je reste quelques minutes à regarder tout cela, dans un sentiment du plus vif égotisme. A chaque fois le concierge me regarde, surpris, soupçonneux, ne sachant s'il doit m'arrêter, me parler. Probablement qu'il n'arrive jamais à se décider, car il ne m'a encore rien dit. Je lui dirais bien ce qu'il en est, s'il le fallait. Mais alors il me faudrait chaque fois

bavarder avec lui, lui demander de ses nouvelles, etc., le « Parlez au concierge » quoi! Tout mon plaisir en serait gâté.

Notre concierge, alors, s'appelait Rivière, « le père Rivière », un veuf, tailleur en même temps, qui faisait la cour à toutes les bonnes de la maison. Excellent homme. Je le vois encore, toujours en gilet et en bras de chemise, avec sa bonne tête fripée, des moustaches et des favoris à l'autrichienne, un nez rouge garni de lunettes, et une calotte toujours un peu de travers. Un jour, mon père lui flanqua une gifle parce qu'il s'était risqué à lui faire des observations sur sa conduite, le nombre de femmes qu'il amenait, etc. C'est qu'il ne plaisantait pas là-dessus, l'auteur de mes jours ! De chaque côté de la porte cochère, une boutique. Celle de gauche était, comme aujourd'hui, un petit magasin de thés et de cafés, tenu alors par les époux Guichardot, la femme avec une petite figure souffreteuse, l'homme, un grand gaillard roux, avec des favoris importants. Dans la boutique de droite, on vendait de la lingerie, de la mercerie, de la bonneterie. Elle était tenue par une dame Nadeau, qui avait deux filles charmantes, Jeanne et Marguerite, avec lesquelles je jouais des journées entières dans la cour de la maison. Il y a une dizaine d'années, passant un jour rue de Sèvres, je reconnus, dans une de ces marchandes de mercerie au panier qui se tenaient alors le long du mur de l'hôpital Laënnec, une figure que j'avais vue quelque part. Je cherchai un instant dans ma mémoire. C'était Mme Nadeau. Je lui parlai, me fis reconnaître. Elle me dit alors qu'elle habitait rue Saint-Romain, numéro...? avec ses deux filles, deux grandes filles, maintenant! Je devais aller les voir, puis n'en fis rien, sans raison. Jeanne et Marguerite! Hélas! elles ont vieilli comme moi. Bien des fois, ces derniers temps, j'ai fouillé le quartier de la rue de Sèvres pour les retrouver, interrogeant des concierges, des commerçants, trottant ici et là à n'en plus finir. Mais on a beaucoup démoli rue Saint-Romain, les gens m'écoutent avec un drôle d'air, à peu près comme un créancier qui recherche un débiteur, et je n'ai encore abouti à rien.

En route, maintenant, pour ces jolies années que j'ai dites, ou du moins pour ce que j'en veux raconter. Quand j'y pense, quelle moqueuse pitié me vient pour ces deux êtres, mon père et sa compagne. Lui, encore, il restait ce qu'il avait toujours été,

brutal, négligent et coureur. Mais elle! Dès les premiers jours, nos rapports se précisèrent. Ne prétendait-elle pas m'empêcher d'aller faire un tour, comme j'en avais l'habitude, avant le dîner? J'eus beau lui fournir toutes explications, cela n'entrait pas, et je dus me résoudre, devant tant d'entêtement, à lui envoyer à la tête un encrier plein d'encre. Naturellement, ce fut moi qui eus tort. Quand mon père rentra, racontars. J'avais touché à sa nouvelle chérie! Le résultat ne fut pas long. Un jouet que ma mère m'avait offert à sa dernière visite fut aussitôt mis par lui en miettes sous mes yeux. Mais le mieux, ce fut un peu plus tard, après notre installation à Courbevoie, quand elle se sentit vraiment la maîtresse à la maison. Alors elle prit tout à fait son rôle au sérieux, et rien ne lui coûta, mauvais traitements, privations, basses besognes, etc. Ce qui semblait la passionner le plus, c'était mon éducation, et à cet égard ma vieille bonne Marie était plutôt distancée. Comment pourrais-je bien en donner une idée, sans trop choquer? Ne s'amusait-elle pas à me raconter, quand cela la prenait, et en lui donnant quels jolis noms! que ma mère se faisait b — dans des fiacres,— ou à m'expliquer, quand elle me forçait le matin à l'aider à faire son lit, quelles caresses elle faisait à mon père, ajoutant à ces confidences une mimique de la bouche fort expressive! Je vous le demande, comme si c'étaient là, de part et d'autre, des choses si extraordinaires? Je ne sais pas l'avis du lecteur, mais je me suis joliment aperçu du contraire, plus tard. Il est vrai que j'étais si peu encourageant! Ah! ma future belle-mère pouvait s'éreinter! Bouché à l'émeri sur ces matières, j'écoutais tout sans comprendre et elle en était pour ses paraboles. Et pourtant, un tel père, tant de femmes aperçues le matin descendant de sa chambre, et toutes ces gamines avec lesquelles j'avais joué! La voilà bien, l'influence du « milieu »! Si je disais même que, deux ou trois ans plus tard, je ne savais encore rien, même en imagination, des mouvements de l'amour. Des camarades plus calés avaient eu beau en parler devant moi, ce qu'ils dépeignaient me semblait si bizarre que je n'en voulais rien croire. Heureusement, ma future belle-mère avait la vocation et rien ne l'arrêtait. Je me rappelle certaines après-midi, quand elle me faisait enlever mon pantalon, soi-disant pour le raccommoder, et venait aussitôt me chahuter dans le coin où j'étais assis, les jambes sous une

couverture, attendant naïvement, — ou quand elle venait m'agacer le soir dans mon lit, restant là plus d'une heure à me tirer mes couvertures, malgré tous mes efforts pour me débarrasser d'elle. Un certain soir aussi, dans sa chambre, dans notre maison de Courbevoie. C'était en hiver. Je devais avoir alors quatorze ou quinze ans. Nous étions assis tous les deux devant la cheminée, sans rien faire ni rien dire. Je nous vois encore, elle du côté de la fenêtre, et moi à l'autre coin, ma chaise contre une table-jacquet qu'il y avait là. Il se trouva que j'avais mon pantalon mal fermé, sans m'en douter. Elle me le fit d'abord remarquer sur un ton de reproche, puis... « Mais elle était plutôt très chic, cette belle-mère ! » vont dire les gens sans morale. Mais moi j'en avais, de la morale, j'en ai toujours eu, et toutes ces gentillesses ne prenaient pas davantage.

C'est à peu près à cette époque que se placent deux ou trois autres de mes souvenirs que je tiens absolument à utiliser. Non contente de m'empêcher de sortir, souvent ma future belle-mère m'enfermait seul à la maison. Il y avait bien le jardin, assez grand, et j'aurais pu m'y promener, mais j'étais déjà de Paris jusqu'au fond du cœur, et la nature je m'en moquais. Je passais alors la journée entière dans la salle à manger, couché sur le tapis, sous la table, la tête dans les jambes et sur la poitrine d'un des chiens, qui s'appelait Tabac, comme un autre que nous avions eu auparavant, du temps de ma vieille bonne, quand nous étions à Paris. C'était là ma meilleure compagnie, et moi qui ai toujours été si sensible aux beaux yeux pleins de douceur, qu'ils soient ceux d'un être humain ou ceux d'une bête, j'en profitais pour rêvasser tout à mon aise. J'ai passé ainsi bien des journées à penser à moi, à mes misères d'enfant, à me parler tout bas, me disant que j'étais seul au monde, sans personne pour m'aimer ni me distraire, pauvre chéri ! et ce que je vais dire n'est pas un enjolivement d'auteur, bien des fois je m'imaginais le jour où mon père mourrait, comment ce serait, tout ce qui s'y passerait, etc., et de vraies larmes me prenaient, pendant que je me serrais davantage contre mon chien. Ah ! je veux m'arrêter, l'attendrissement me prendrait, je le sens, et j'ai encore tant de pages à écrire ! Quelquefois aussi, au moyen d'une clef de commode qui l'ouvrait également, je fouillais dans l'armoire

de mon père. Il s'y trouvait des gravures obcènes qui m'intéressaient vaguement, à cause des poses extravagantes qu'elles représentaient. Je pouvais aussi feuilleter son album de photographies, plein de photographies de femmes, et toutes avec des dédicaces fort intimes. Il s'en trouvait pas mal de ma mère et c'était encore là pour moi un grand sujet de rêverie. C'est ainsi qu'un jour où j'avais poussé plus loin dans mes fouilles, je découvris de vieilles lettres de ma mère. Elles devaient dater du temps qu'ils étaient encore ensemble. Ma mère se trouvait à Bordeaux, et elle lui écrivait d'être sérieux, de ne pas trop faire la cour à certaines demoiselles du passage du Saumon. J'ai encore devant les yeux, après dix-huit ans, une phrase de ces lettres : « Je sais si bien comment tu cajoles les femmes, écrivait ma mère, et avec quel plaisir tu te laisses faire, sitôt qu'une a l'air de te faire des avances. » Quel phénomène curieux que la mémoire ! Plus on vieillit, plus elle s'étend en arrière. Sur le moment, ces lettres ne me rappelèrent rien, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'y songeant je me souvins être en effet allé une fois avec mon père, quand j'avais cinq ou six ans, rendre visite à une dame qui habitait passage du Saumon. C'était à droite en entrant de la rue Montmartre et il y avait chez elle une quantité de jeunes femmes qui toutes appelaient mon père : Léautaud — tout court. Je me demande même aujourd'hui si ce n'était pas là une de ces aimables maisons?... Je ne pourrais plus me vanter de n'y avoir jamais mis les pieds, alors ! Le souvenir de ces lettres m'est aussi revenu à Calais, quand ma mère me raconta, comme si je les lui avais demandées, toutes ses histoires avec mon père. Je m'étais quelquefois étonné de tous les succès de femmes qu'on lui prêtait, ne sachant rien encore de ses tours de force amoureux, et je voulais me renseigner. Une si belle occasion ! Ma mère sembla d'abord me regarder avec un air très étonné. Elle devait certainement se dire que les hommes sont quelquefois bien bêtes, dans ces matières, quand il s'agit d'un autre homme. « Ah ! si, vous savez, c'était un beau garçon! finit-elle par me dire. Il avait surtout des yeux admirables. Il suffisait qu'il vous regardât... » Je ne trouve vraiment que des points de suspension pour rendre ce que ma mère avait l'air d'entendre en laissant ainsi sa phrase en l'air. Si des dames lisent ce passage, elles pourront sans doute les

remplacer. On peut m'écrire au *Mercure*. Je recevrai avec plaisir des communications sur ce sujet.

Mais je reprends la suite de mon panégyrique, après le départ de ma vieille bonne. Ma future belle-mère était à peine installée à la maison que la manie du théâtre la prenait. Affaire de contagion, sans doute. Il y a comme cela des gens qui rougiraient de gagner leur vie comme domestique et qui en remplissent très bien le rôle sur la scène. Et puis, on devient si facilement un comédien, une comédienne! Aucun besoin d'intelligence, au contraire. Plus on est bête, mieux cela vaut, et le premier sot, la première dinde venus peuvent y réussir, sans autres bagage et préparation que l'apprentissage d'un certain langage et de certains trucs. Tout ce qui m'étonne dans la circonstance, c'est la patience de mon père. Il était loin d'être un sot, pourtant! Je le vois, je l'entends encore, faisant répéter à sa nouvelle bonne amie, dans notre petit salon, 21, rue des Martyrs, le rôle d'Henriette des *Femmes savantes*, pendant que je les regardais tous les deux, assis dans mon coin. On ne fait pas mieux au Conservatoire, j'en suis sûr! Ainsi, il y a, quelque part dans ce rôle d'Henriette, un vers qui commence par : *Ah!* Un soir, mon père venait à peine de dire ce : *Ah!* — avec l'intonation voulue, que ma future belle-mère, lâchant la pose, se précipitait vers lui très affligée et lui demandait ce qu'il avait. Elle avait cru qu'il se trouvait mal, tout simplement. Il faut faire la part de l'homme à femmes, je sais bien, de la certaine disposition dans laquelle mon père devait se trouver vis-à-vis de sa jeune personne. Tout nouveau tout beau, et il arrive qu'on se prête, même les moins galants, aux bavardages d'une femme avec qui l'on sait qu'on fera l'amour quand elle aura fini. Mais à ce point-là! Je dois du reste reconnaître que mon père ne tarda pas à se lasser. Bientôt ce ne fut plus à répéter que se passèrent les soirées qu'il avait de libres. Ce fut à d'autres plaisirs, plus réels, et aussi plus profitables pour lui. J'en avais ma part, naturellement, comme toujours. Aussitôt après le dîner, on me faisait monter dans ma chambre, où l'on m'enfermait à clef, me plantant là tout seul dans l'obscurité, malgré toutes mes larmes, et une peur si vive que la nuit, dans mes rêves, j'en souffrais encore. Amour! amour! quand tu nous tiens!...

Je menai cette noce pendant quelque temps. Puis mon père

décida de s'installer à la campagne, et en 1882 nous allâmes habiter Courbevoie. Joli pays, si l'on connaît? A cette époque, un dépotoir l'ornait, dont la disparition a laissé depuis les habitants tout mal à l'aise. Nous étions à peine installés dans cette chouette banlieue, que les aspirations dramatiques de ma future belle-mère reprirent plus que jamais. Elle s'offrit d'abord des leçons de français avec un professeur de l'endroit, mais je l'ai connu, un nommé Houlé, et je m'étonne encore moins qu'elle en ait si peu appris, du moins comme français. Puis ces études épuisées, les voyages commencèrent, somptueux engagements pour d'illustres théâtres de province, où elle devait briller dans les chœurs, tout au moins. Quel répertoire elle nous étalait à ses retours, importante collection de ces musiques de chambre bien connues, *Mascotte*, *Grand Mongol*, *Mousquetaires au Couvent*, *Cloches de Corneville*, *Petit Duc*, *Rip*, et autres! Heureusement qu'elle avait étudié Molière et le français, cela devait lui servir. Pendant ses congés, quand elle se mettait soudain à entonner ses grands airs, c'était si mélodieux qu'il n'était pas jusqu'au chien de la maison qui ne l'accompagnât. Ce fut d'abord pour le théâtre de Calais qu'elle s'engagea, ville et théâtre où elle devait justement faire la connaissance de ma tante Fanny, qui s'y trouvait depuis longtemps. Mon père écrivit même à Fanny pour lui recommander la nouvelle « étoile », dont cette excellente femme prit soin de son mieux, pendant tout le temps qu'elles passèrent ensemble. Puis d'autres engagements suivirent, là où ailleurs, tantôt pour un mois, tantôt pour six, avec des intervalles de flemme, et ma future belle-mère nous prévenant toujours de son départ tout au plus la veille. On se dit sans doute que ces fantaisies devaient bien désorganiser la maison, et embarrasser mon père, qui se trouvait soudain seul avec moi? En effet! Ma future belle-mère était à peine partie qu'une autre femme arrivait et prenait sa place. Tantôt c'était une bonne, mon père ayant, faubourg Montmartre, numéro 66, un bureau de placement où on le connaissait et où il était toujours sûr de trouver ce qu'il lui fallait. Tantôt c'était une femme, tout simplement. Ce que j'en ai vu ainsi, et de tous les genres, surtout pour les bonnes! Une, par exemple, dont le premier soin, en débarquant, fut de me demander où était la caserne. Une autre, assez jolie fille, et distinguée, bonne

sans doute par malchance, et qui était d'un hystérique! A ce point que lorsque cela la prenait, comme elle disait, elle ne pouvait se retenir, et, plantant tout là, courait prendre le train pour aller à Paris se faire satisfaire par son amant. Une autre encore, quand nous habitions non plus avenue de la République, mais 12 ou 14 rue de l'Ouest. Elle s'appelait Clotilde, avait quinze ou seize ans, avec un petit visage de sainte Vierge, et était la fille, du reste, d'une vieille bigote de l'endroit. On l'avait prise pour aider ma future belle-mère qui venait d'avoir son fils, et comme il n'y avait pas de chambre pour elle à la maison, on la faisait coucher avec moi. C'était en 1885, j'avais treize ans. Mon père a toujours eu force chiens, et au moment dont je parle, une chienne venait de faire des petits. Ces petites bêtes étaient gracieuses comme on sait, et souvent Clotilde et moi nous en prenions une ou deux pour coucher avec nous. Or, un certain soir, nous étions couchés depuis un moment, quand étendant la main au hasard, déjà un peu endormi, probablement, je sentis dans le lit un petit corps velu et très chaud. « Tiens! dis-je à Clotilde, en me mettant à caresser machinalement, vous avez donc pris un des petits? » Elle me répondit d'une façon singulière, quelque chose de plutôt soupiré que parlé, et, tout en continuant mes caresses, je sentais ce que je caressais se prêter très bien à ma caresse et me la faciliter, même, en me donnant plus d'espace. Hélas! on ne s'en étonnera pas, après tout ce que j'ai dit. Des façons si engageantes me laissèrent froid, je restai dans mon erreur sur l'animal, croyant vraiment à un chien, et au bout d'un instant je me retournai dans mon coin pour dormir. J'ai quelques ratages comme cela dans ma vie, deux ou trois par ignorance, les autres par timidité. Celui-là est le premier — des premiers. Enfin, pourquoi ne pas le dire, au sujet de toutes ces bonnes? J'ai même été une fois en chercher une moi-même, à ce fameux bureau de placement du faubourg Montmartre. Une fort belle fille, je me rappelle, dont la compagnie ne me gênait pas peu en chemin de fer, et qui, tout de suite, le premier soir, me raconta des polissonneries dans la cuisine. Elle voulait à toutes forces me donner l'adresse de sa chambre à Paris, rue de Tocqueville, mais j'ai oublié le numéro, pour que j'aille la voir le dimanche. J'avais alors seize ou dix-sept ans, et il paraît que je n'étais pas laid, on me l'a dit quelques

années plus tard, à propos de ma première maîtresse, et je le raconterai un jour. Une si belle conversation m'avait quelque peu excité et je me laissai aller devant cette fille à un léger acte d'onanisme qui la chagrina, cette ardeur, me dit-elle (elle se servit même d'un mot plus vif) ayant pu être mieux employée. Quand elle se fut couchée, je m'enhardis au point de l'aller retrouver dans sa chambre. Elle m'accueillit naturellement tout à fait bien, mais je ne savais rien de rien, le moindre bruit dans la maison me dérangeait, sans compter un certain désaccord physique qui me créait une grande difficulté, et malgré toute l'aide qu'on me donnait, je ressortis au bout d'un instant tel que j'étais entré. Au bout de quelques jours, pour une raison que j'ai oubliée, probablement une chicane avec ma future belle-mère, cette fille nous quitta, et le manque de liberté, je pense, autant que mon extrême timidité à l'idée d'une telle démarche, m'empêchèrent d'aller la voir à l'adresse qu'elle m'avait donnée. Des tas d'années plus tard, certaines occupations me menant dans ce quartier, je n'ai jamais passé rue de Tocqueville sans une grande rêverie. Je deviens sentimental, il me semble!

Mais j'en veux venir surtout à l'un de ces changements causés par le génie dramatique de ma future belle-mère. Je ne sais où il l'avait conduite, cette fois-là, mais le soir même du jour de son départ, il arrivait à la maison, amenée par mon père, une autre femme qu'il avait trouvée je ne sais où. Je vois encore cette créature, une nommée Aline, suissesse, paraît-il, et l'air si gourde les premiers jours. Je ne tardai pas à ne pas m'en féliciter. Presque chaque soir, aussitôt mon père parti pour la Comédie, elle m'enfermait dans ce petit pavillon que nous habitions avenue de la République et où je manquais de courage, plutôt! pour aller se ballader, vêtue de toilettes blanches extraordinaires, dans des Moulin-Rouge de son goût. Elle avait beau m'appeler le lendemain « Monsieur Paul » long comme le bras, cela ne me consolait guère. Enfin, c'était là un nouveau ménage et il allait comme il pouvait, quand l'absente se mit soudain à revenir sans crier gare. Une nuit, vers trois heures, un fiacre s'arrêta à la grille, quelqu'un appela : Léautaud! en secouant la porte. C'était l'artiste qui rappliquait, pas satisfaite de la province où elle était tombée. Naturellement, il fallut bien lui ouvrir, et on juge de sa

surprise, arrivée dans la chambre de mon père, en trouvant l'intérimaire. Cela se passa même très bien. Il y eut des cris de part et d'autre, des larmes, bien entendu, et aussi quelques injures choisies, tout cela pendant quelques jours. Sans parler de moi, que toutes ces choses n'intéressaient pas, il n'y eut que mon père qui gardât son calme. En homme qui connaissait les femmes, il se contenta d'enfermer ses fioles de pharmacie et son revolver et de démonter son fusil. Mais cela fait, plus rien ne l'inquiéta, et devant ces deux amantes qui se regardaient de travers et le sommaient quelque peu chacune de flanquer l'autre à la porte, son parti fut vite pris. Ne pouvant renvoyer l'ancienne, qui avait un droit de priorité, ni mettre dehors, du jour au lendemain, la remplaçante, qui n'était venue qu'amenée par lui, il se décida tout simplement à les garder toutes les deux, comme cela, au petit bonheur, sans aucun effort, en galant homme, quoi ! Qui sait même s'il a jamais été plus heureux qu'alors, avec ses deux femmes, qu'il trouvait à table en rentrant dîner, et dans son lit en rentrant du théâtre. Moi-même, mon Dieu ! je trouvais la situation assez supportable. On me fichait enfin la paix avec les commissions, je pouvais m'occuper de mes affaires tout à mon aise, et le soir, après dîner, je n'étais plus seul. On faisait même salon devant moi, pour se bêcher et se dire des douceurs ! Je n'avais qu'un souhait, c'était que cela durât. Malheureusement, des jours si purs ne pouvaient pas durer. Au bout de quelques semaines, Aline quitta la maison, cédant la place à sa rivale, et je n'eus que la ressource, sans m'en douter, de rêver « *aux couples qui demeurent, toujours* », comme a dit si délicatement M. Sully-Prudhomme. Quelque temps après, vers la fin de 1884, ma future belle-mère accoucha d'un garçon. Mon père se trouva alors avoir un autre fils et ma vie devint encore plus la vieille histoire que j'ai indiquée plus haut, jusqu'au jour où je me décidai à décamper, vers 1889. Quant à cette Aline, je devais la revoir quelques années plus tard. Un soir, vers 1895 ou 96, je la rencontrai boulevard Rochechouart. Certes, elle ne m'aurait pas reconnu, et elle était aussi bien changée. Mais un visage que j'ai vu une fois me reste inoubliable et je savais bien que c'était elle. Je l'abordai, et lui dis qui j'étais, en lui rappelant deux ou trois choses, pour la mettre en confiance. Elle me raconta des

détails de sa liaison avec mon père, qu'elle était enceinte quand elle avait quitté la maison, et qu'elle avait eu une fille peu de temps après, qui était morte il y avait quelques années.

Mon père lui avait donné pour elle et son enfant quelque argent, de temps en temps, à force de demandes, obligée qu'elle était souvent d'aller l'attendre des journées entières sous le péristyle du théâtre. Je me rappelai, en effet, l'avoir vue une fois, en sortant de la Comédie avec mon père, et être resté en arrière un moment, faisant semblant de lire une affiche pour ne pas les gêner. Nous bavardâmes ainsi de mille choses. Je nous vois encore, descendant à petits pas la rue Fontaine. Quelles questions étaient sur mes lèvres ! Cette femme n'avait jamais été bien jolie et l'était encore moins ce soir-là. Et pourtant, je ne dis pas cela pour étonner, mais seulement parce que c'est vrai; je crois bien que si j'avais osé je lui aurais demandé...

(*A suivre.*)

PAUL LÉAUTAUD

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

VIII. — Funérailles.

M. DELARUE. — Il a volé les bibliophiles.

M. DESMAISONS. — Oui, et j'avoue que cela m'incline à quelque sévérité. Notre affaire, c'est un poète qui demeura bien obscur pendant vingt ou trente ans, publia d'humbles ou de baroques plaquettes chez des éditeurs presque clandestins, puis tout à coup surgit à la lumière.

M. DEL. — Et c'est alors que l'on voit notre goût.

M. DESM. — Nous triomphons. Ces feuilles tombées, ces branches mortes, les voici. Nous avons recueilli tout cela à mesure : nous l'avons nettoyé, nous l'avons habillé, nous l'avons logé. Si j'avais su ! disent alors les hommes du monde qui nous imitent. Nous avons su, nous autres.

M. DEL. — Avec Heredia, ni joies, ni inquiétudes, ni surprises. Un livre unique, publié alors qu'il était déjà célèbre ! Mais si on lu découvrait quelque péché de jeunesse ?

M. DESM. — Il n'y a plus d'espoir.

DEL. — Pas même de belles anecdotes à colliger sur sa vie, pas de chronique scandaleuse !

M. DESM. — Cela, c'est pour plus tard. Sans la Révolution qui délia toutes les langues, nous ne ferions que commencer à connaître les petits secrets du dix-huitième siècle.

M. DEL. — Enfin, il eut de belles funérailles.

M. DESM. — Et symboliques, car c'étaient en même temps celles du Parnasse.

M. DEL. — Il reste des Parnassiens.

M. DESM. — Des ombres, de silencieuses et glorieuses ombres.

M. DEL. — Il en reste beaucoup parmi ceux de la seconde et de la troisième génération, parmi les contemporains de Verlaine. Tenez, Mendès.

M. DESM. — Oui, celui-là est tenace. Continue-t-il à mettre en vers ses récentes lectures ?

M. DEL. — Il continue. Après Scarron, Glatigny ; après Médée, sainte Thérèse. Mais que lui reprochez-vous ?

M. DESM. — Rien, que de ne pas me plaire. Au reste, il aima toujours les belles-lettres, les cultiva avec soin, les défendit quand il fallut. Sa ténacité même, je suis bien loin de la mésestiner. Adorateur de la gloire, il voudrait coucher avec sa maîtresse, une fois, rien qu'une fois avant de mourir. C'est très naturel, peut-être même très beau. Assez d'hommes se laissent aller au découragement.

M. DEL. — Ou au dédain.

M. DESM. — Oh ! le dédain. Oui, les raisins... Je n'y crois pas.

M. DEL. — Pourtant, quand on est sage... La gloire, ce qu'il en reste au bout d'un siècle ! Baculard d'Arnaud balança Voltaire, un temps, dans l'estime du grand Frédéric. Oui, Baculard fut illustre. Esménard, celui de la *Navigation,* fut salué comme un vrai poète, un apporteur de nouveau. Chateaubriand vantait la belle harmonie de ses vers. Qui sait si nos poètes valent plus que ceux de l'an 1805 ?

M. DESM. — Nous savons ce qu'ils valent pour nous, et c'est tout ce qu'il faut. La postérité s'arrangera. Ses choix seront ou ne seront pas les nôtres. Nous n'avons rien à lui dicter.

M. DEL. — On l'essaie.

M. DESM. — Oui, un écrivain connu ne peut mourir qu'un Deschamps ne lui promette que « son œuvre vivra autant que la langue française ». Qu'en sait-il ?

M. DEL. — C'est de la courtisanerie.

M. DESM. — Un placement. Quand les critiques ne peuvent plus aduler le vivant, ils écrivent pour sa famille, pour ses amis, pour l'académie.

M. DEL. — Il y en a de larmoyants et de melliflus, il y en a de rogues. Près d'un Deschamps qui parle avec onction de « notre cher José-Maria... ».

M. DESM. — Familiarité de vieux serviteur.

M. DEL. — En voici un autre devant qui nul talent ne trouve grâce, nulle érudition, nul labeur. Il méprise tout en trois cents lignes, tous les jours de l'année, et souvent deux fois par jour. Sa stérilité déborde sur tous les journaux...

M. DESM. — Je le connais. Nul n'a son pareil pour feindre d'avoir su de toute éternité ce qu'il vient d'apprendre en feuilletant le livre sur lequel il va danser pour gagner sa vie, car il est payé pour cela.

M. DEL. — Le public aime les exécutions plaisantes.

M. DESM. — Est-il donc plaisant ?

M. DEL. — Quelquefois.

M. DESM. — C'est un mérite. Plaire, c'est un grand mérite. Je crois pourtant que l'un des premiers devoirs du critique c'est de respecter le livre dont, même mauvais, il est lui-même incapable. Mais, il

y a un autre motif à ce devoir, c'est que le livre qu'il n'a eu que la peine de lire, ce livre qui est bon, qui est mauvais, qui est médiocre, qui est fou, c'est le pain du critique...

M. DEL. — Voilà un argument auquel Antoine n'a pas songé.

M. DESM. — Et qui aurait été excellent pour lui, car il permet des développements ironiques.

M. DEL. — Attendez. Par exemple : « Il est bien heureux pour vous que l'on représente parfois des pièces d'une médiocrité évidente, criante. Cela vous permet de vous venger de toutes les médiocrités sournoises, enveloppées d'étoffes à la mode, que vous avez louées avec un enthousiasme si sincère, si attendrissant. Mais ne triomphez de nos erreurs qu'avec modestie. Recueillez-vous, et prenez garde. On vous prépare des pièges de tous côtés. Voici le *Don Quichote* de M. Richepin. Vous allez tous dire que c'est une œuvre d'un magnifique idéalisme, que c'est du grand art, que revoilà la noble tradition des alexandrins, etc. Eh bien, et c'est le piège : vous aurez raison.

M. DESM. — Parfait, mon cher ami. Oh! cette idée de versifier *Don Quichote !* Quel courage ! quel dévouement ! C'est à pleurer. Mais, dites, cela va-t-il continuer? Va-t-on mettre en vers tous les romans célèbres?

M. DEL. — Pourquoi pas? On remet bien en prose, et tous les ans, sans que personne s'en aperçoive, il est vrai, les tragédies de Racine.

M. DESM. — C'est juste. Peut-être que c'est une nécessité. Mais ce qui me chagrine, tout de même, dans ce futur Don Quichote, c'est que l'histoire va être encore mise à l'envers. *Don Quichote* n'était nullement, dans l'esprit de Cervantès, le champion de l'enthousiasme, du désintéressement, de la noble illusion, etc. Le personnage est clairement une caricature. Cervantès, loin de regretter la chevalerie, eu poursuit les derniers vestiges. Nous croyons qu'il rêve, et il raille. Son héros est Sancho. En termes modernes, on appellerait cela la lutte de l'idéologisme contre le réalisme. Cervantès est un réaliste.

M. DEL. — J'ai entendu dire cela. Mais comment s'est fait le travestissement?

M. DESM. — Je l'ignore. On le trouve accompli aux premiers temps du romantisme. Une bonne âme de ce temps-là s'indignait de ce que Cervantès avait fait Don Quichote ridicule. L'impression première, dans toute l'Europe, avait été conforme au sentiment de l'auteur. Il en est resté quelque chose dans la tradition et c'est par raillerie qu'on appelle un Don Quichote l'homme qui est toujours prêt à courir au secours de l'innocence persécutée. Rappelez-vous aussi les expressions, combattre contre les moulins à vent, chevalier de la triste figure, etc.

M. DEL. — Et si Richepin avait par hasard rétabli le vrai sens du livre ?

M. DESM. — Y pensez-vous? Cela serait d'ailleurs de la folie, aujourd'hui, du vrai don quichotisme. Le sens de la réalité est presque aboli chez nos contemporains. Pratiques dans les petites choses ou quand il s'agit d'intérêts personnels immédiats, ils perdent toute notion de la valeur réelle des choses, dès que les conséquences de leurs actes ou de leurs paroles semblent un peu éloignées, ou trop générales. Les entendements sont très rétrécis. La maigre utopie en trouve seule l'entrée.

M. DEL. — C'est bien singulier, l'histoire de ce livre qui aurait été écrit contre la chevalerie...

M. DESM. — Contre les romans de chevalerie.

M. DEL. — Enfin, contre l'esprit de la chevalerie, et qui est devenu, avec les années, un plaidoyer pour l'esprit contraire. Si Cervantès avait pu prévoir cela !

M. DESM. — Il connaissait la folie des hommes et n'aurait pas été surpris.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Guérin : *L'homme intérieur :* « Mercure de France », 3.50. — Louis Payen : *Les Voiles blanches :* « Mercure de France », 3.50. — Pol Lœwengard : *Les Fastes de Babylone :* E. Sansot et Cie, 3 fr.

L'Homme intérieur.— M. Charles Guérin, depuis les jours déjà lointains où il s'appelait Herclas Rugen, avec une constante volonté du mieux, a renoncé héroïquement à tout ce que son art avait de grâces accidentelles et précaires; il ne veut plus rien devoir qu'à l'inspiration consciente, il ne s'abandonne plus à la joie ingénue des impressions premières, à la révélation native des formes, des couleurs et des sentiments. Cependant une nostalgie lui vient parfois des heures anciennes et il n'en retient pas l'aveu :

Je chéris toujours la beauté,
Bien qu'aux mots stricts je la resserre ;
Plus soumise à ma volonté,
Mon œuvre n'est pas moins sincère ;

Mais quelquefois, au contact dur
De mes strophes trop ordonnées,
Je souffre d'un regret obscur
Pour l'art de mes autres années.

J'étais libre alors du souci
D'atteindre à la forme parfaite :
Pourquoi ne suis-je pas ainsi
Resté naïvement poète ?

M. Charles Guérin est envers soi trop sévère. En ses nouveaux poèmes, dans l'amer parfum, sous l'ombre glorieuse et triste du laurier, il ne donne plus accès qu'aux graves muses, dont la voix ne profère pas de vaines paroles; et même leur austérité serait, à en juger par quelques strophes, moins stoïcienne que presque janséniste :

S'il m'arrive d'errer pour un temps hors des murs
De la communauté catholique et romaine,
Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs
Un heureux détour me ramène.

Il n'est pas à souhaiter que le poète atteigne trop tôt ce calme et froid séjour de béatitude théologique. On y perdrait le beau et poignant spectacle d'un homme en lutte contre le destin, à qui la volupté et les lettres, la douleur et l'orgueil, le mépris de soi et l'âpre désir de la gloire arrachent de si purs cris de détresse et d'angoisse frénétique. Habile à se faire souffrir et à faire souffrir, il torture avec une sorte de sombre joie l'être qui lui est le plus cher.

Tu tressaillais, courbant le dos, baissant la tête
Comme atteinte à tout coup par l'angoisse secrète.
Soudain tu t'arrêtas et, tournée à demi :
« Ah, me dis-tu, marchez devant moi, mon ami,
Car je sens que ma vue enivre votre haine. »
Mais les pleurs qui tremblaient dans ta voix incertaine,
Mais ton triste, ton doux, ton suppliant maintien
Et l'élan contenu de ton corps vers le mien,
Mais tes yeux à présent levés sur mon visage
Et par-dessus les mots me parlant leur langage,
Tout dans ton être enfin protestait de ta foi
Et de quel grand amour ton âme, malgré moi,
Entourait, sans égard à son propre supplice,
Un cœur passionné jusque dans l'injustice.

Lorsqu'en une aussi tragique détresse sentimentale, il demeure à qui la ressentit assez de maîtrise de soi pour ne la pas déshonorer par des lamentations élégiaques, l'heure n'est pas venue pour le poète de la retraite claustrale : il est encore sensible au mirage du monde et si les couchants roses de l'automne s'apparient mieux peut-être à sa pensée présente, il revoit de souveraines images et, semblable à ses poèmes de jadis, une fille aux bras nus se dresse encore dans sa mémoire, près de la fontaine fluant dans l'auge de granit :

Et moi, le front soumis à l'immense lumière,
J'assiste avec un plein transport de volupté
Aux gestes que tu fais dans l'ombre, lavandière
Ignorante de ta beauté.

Les Voiles blanches.— Lorsque Thésée, suivi de ses compa-

gnons, couples enlacés, marqués par le destin, éphèbes tristes de leurs solitude, amants désespérés de l'inconnu qu'appellent leurs vœux, eut tué la Chimère, il laissa pendre encore aux mâts du vaisseau les voiles noires qui l'avaient emporté d'Athènes vers la Crète et, ses compagnons morts, Ariane abandonnée dans Naxos où triomphe Bacchus, il reprend, ivre de regrets et de désespoir, la route sombre des flots :

> Honte sur moi ! mon glaive a tué la chimère !
>
> . . . .
>
> Aux mâts de mon vaisseau pendent des voiles noires.
> Elles témoigneront d'une impure victoire ;
> Qu'elles se gonflent sous l'ardeur des vents d'orage
> Et que j'oublie ma vie aux fuites des rivages !
> Une nuit éternelle enchaînera ma lance ;
> Et je veux à jamais sur le vide des mers
> Où je m'entourerai d'angoisse et de silence,
> Bercer ma solitude en proie au temps amer.

Ainsi dans une langue harmonieuse et sobre, M. Louis Payen interprète les mythes antiques, non sans les déformer, comme il est naturel à un poète né après Baudelaire et qui le lut attentivement ; de cette double inspiration hellénique et moderne sont issus des poèmes d'un charme équivoque où il y a quelque discordance entre la pensée et l'expression, tantôt d'une recherche quasi-parnassienne, tantôt s'efforçant vers une simplicité verbale que n'eussent pas réprouvée les plus indigents versificateurs du dix-huitième siècle ou les auteurs des dernières tragédies classiques du dix-neuvième ; et Persée n'eût pas apostrophé autrement Méduse, s'il avait emprunté la voix de Louis Racine ou de Luce de Lancival :

> C'est toi que j'attendais, honte de l'univers,
> Et mon glaive à te voir a de joyeux éclairs.

Ne serait-ce pas que, luttant contre son goût natif des images somptueuses et des mots sonores, M. Louis Payen aurait écouté parfois les conseils de mauvaises sirènes ? Il n'est pas nécessaire qu'il abdique ses qualités propres, pour se soumettre aux modes qui ne conviennent point à son talent, et lui-même fit comprendre que Thésée, pour avoir tué la Chimère, errera à jamais sur les vagues infinies.

Qu'il demeure donc semblable à soi et ne rejette pas, pour boire de l'eau dans une sébile de bois, la coupe précieuse où les déesses de la nuit lui versèrent les aromates, les philtres et les poisons.

Les Fastes de Babylone. — Les poètes ne sont pas obligés de se montrer véridiques au sens ordinaire du mot, lorsqu'ils essaient d'expliquer en prose vulgaire pourquoi ils écrivirent tels poèmes plutôt que tels autres. M. Pol Lœwengard, de qui le nom symbolique signifie peut-être magnifiquement *Jardin de lions* ou *Jardin des lions*, né d'aïeux sémitiques au confluent de la Saône et du Rhône,

dans une ville de brumes et de murailles grises, proche d'une banlieue humide et verte, raconte qu'au collège la beauté d'Homère, de Sophocle et de Platon lui resta étrangère ; mais qu'il eut, à la lecture d'*Athalie* et d'*Esther*, tragédies cependant peu orientales, par une sorte de miracle, la « vision de sa race » ; ainsi à Augustin Thierry en lisant le chant de guerre des *Martyrs :* « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée » connut sa vocation historique. Mais la conscience de son véritable génie ne lui fut entièrement révélée que par M. Maurice Barrès, alors que M. Max Nordau eût pu la lui donner aussi bien ; et se tournant vers le passé il interpréta, selon Nietzsche, les personnages forcenés de la mythologie biblique et invoqua Iahvé Sabaoth, dieu des armées :

Sabaoth ! Sabaoth ! Sabaoth ! dieu des forts !
Dieu terrible au milieu des batailles !
Je t'invoque, Dieu de la vie, Dieu de la mort,
Dont les fêtes sont des funérailles,
Des carnages, des viols, des ruts, des combats,
Des hécatombes, des incendies
Et c'est ta splendeur qui dans mes vers tonnera,
Sabaoth, Dieu du Sinaï !

Nulle place ici pour la tendresse et la pitié ; un soleil implacable rutile, dévorant de luxure et brûlant de douleur voluptueuse la chair des hommes offerts à l'éternel Moloch ; selon un phénomène d'illusion coutumier à quiconque adopte avec ferveur une théorie absolue d'éthique, voire d'anthropologie, sont déclarés sémites par élection tous les dominateurs, les conquérants, les courtisanes et les histrions impériaux qui atteignirent dans la légende à l'horreur sublime. Néron, Latin authentique, est célébré autant que le syriaque Hélagabal, et Messaline à l'égal de la Sulamite, cependant que Hugo, Bonaparte et Gabriele d'Annunzio sont inscrits ensemble au livre des Conquérants à côté de Pétrone, de M. de Max et de Mme Sarah Bernhardt ; Disraéli, qui devint Lord Beaconsfield, et fut l'un des créateurs de l'impérialisme anglais, est oublié dans les poèmes, mais point dans la préface. Cependant les poèmes sont supérieurs à la théorie contestable des races qui vaut surtout pour être de mode en ce moment ; et il n'était pas besoin à M. Pol Lœwengard de se réclamer de Moïse et d'Hamourabi comme pour excuser le faste et l'éclat parfois aveuglant de ses strophes somptueusement barbares.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Henri Malo : *Ces Messieurs du Cabinet*, « Mercure de France », 3.50. — Han Ryner : *Le Sphinx rouge*, Auteurs modernes, 3.50. — Pierre le Rohu : *La Faillite de Jacques Leblay*, Perrin, 3.50. — Quilicus Albertini : *Le Prix d'un Baiser*,

Plon, 3.50. — Bernard Taft : *Les Vaincus de la Gloire*, Librairie universelle, 3.50. — Eugène Montfort : *Le Chalet dans la Montagne*, Fasquelle, 3.50. — Georges Lecomte : *Les Hannetons de Paris*, Fasquelle, 3 50. — André Beaunier : *Le Roi Toboi*, Fasquelle, 3.50. — Romain Rolland : *Jean Christophe : le Matin, l'Adolescent*, Ollendorff, 7 fr.

Ces Messieurs du Cabinet, par Henri Malo. Sous une forme *Vie parisienne*, ce pourrait bien être une histoire sérieuse que la séduction et l'exploitation de cette malheureuse petite amante qui finit par tirer un coup de revolver chargé seulement de larmes sur ce vilain monsieur Larçonnier. Les affaires du ministère des plaisirs publics n'empêchent point l'expédition de ces sortes d'affaires courantes. Larçonnier secouera son mouchoir pour chasser l'odeur de la poudre et verra ensuite si le bureau de tabac (services exceptionnels) peut calmer les impatiences d'une sacrifiée sur le ventre de laquelle on passe d'une bottine légère. Il faut arriver coûte que coûte, et la politique ne permet pas le sentiment autrement qu'en phrases, parlementarisme ou palmes....du martyre. Les types du liseur de vieux romans-feuilletons, du pianoteur convaincu et du pauvre brave homme attendant la croix à chaque promotion sont bien dessinés et pas trop chargés. La scène de Montigny avec la femme du ministre qu'elle traite de bête du désert est du bon répertoire. Elle a eu lieu déjà pour plus haut placé qu'un ministre, dit-on. Il faut remercier M. Malo de nous prouver que sous l'actuel gouvernement, ça ressemble furieusement aux cabinets de l'empire. Voir les chroniques du temps de M. de Morny : *Journaux amusants*, les *Lunes rousses*, toutes les *vieilles lunes*, y compris la *Vie parisienne*.

Le Sphinx rouge, par Han Ryner. C'est une application du socialisme pur à la vie normale. Naturellement, ça ne réussit pas, et malgré les très belles théories, exprimées en le fort beau langage du père, les fils et les filles vont à tous les excès. Ce père ne veut pas se servir d'argent parce que l'argent est le grand propagateur du mal sur terre, mais l'un de ses enfants a la prétention d'empêcher les autres de s'en servir, de même qu'il entend tuer les puissances capables de déclarer la guerre durant que son philosophe de papa se contente de confisquer tous les fusils de chasse. Ce nouvel apôtre voit ses disciples devenir criminels pour avoir voulu, les uns suivre trop bien ses exemples, les autres ne pas les suivre du tout, et il peut ressortir de cette leçon de morale qu'il n'est pire chose qu'un enseignement supérieur à l'étiage des âmes.

La Faillite de Jacques Leblay, par Pierre le Rohu. Un jeune et brillant conférencier fait un cours de morale devant des femmes. Il parle selon sa conscience et non selon un Dieu, c'est-à-dire qu'il parle à des hommes un langage d'homme et ne croit pas nécessaire d'étayer une morale humaine sur de primitives fictions ; mais les pauvres créatures qui l'écoutent n'ont à saisir des arguments

qu'il développe que ce qu'elles peuvent s'assimiler. Or je ne crois pas que la femme puisse jamais voir autre chose dans une morale humaine que la permission d'être faible. Où un homme sérieux verra la possibilité de se faire raisonnablement libre, une femme ne découvrira qu'une excuse à la faute qui la tente. Et quand arrive l'heure des aveux, la future compagne de Jacques lui crie : « Vous avez oublié Dieu dans votre évangile, moi j'ai oublié ma propre dignité, et je ne suis pas digne de vous. » Jacques de répondre un peu plus tard : « C'est ma faute, c'est ma très grande faute ! » Cette conclusion est bien indulgente. Chacun est responsable de ses fautes, et c'est bien pour cela que les femmes ont horreur d'une morale sans Dieu. Elles n'aiment que le maître qui bénit ou châtie, mais cherchent toujours à échapper aux responsabilités. C'est si commode d'avoir peur de l'enfer ou de désirer le paradis ! Alors, qu'on laisse à chacun le fardeau qu'il veut porter, ce sera encore le meilleur moyen de se soutenir entre soi, car on s'écrase mutuellement à se vouloir innocenter les uns les autres et les cœurs se meurtrissent à tous ces renoncements de la matière.

Le Prix d'un Baiser, par Quilicus Albertini. Ça coûte généralement moins cher que ça, car les amants pleins de remords sont bien rares. La charmante pécheresse ne mérite ni tant d'amour ni tant de mépris. Ce Paul de Florensac, un brin névrosé, semble moins nature que Marthe, et peut être moins à plaindre puisqu'il obtient une épouse aussi charmante en guise de pénitence. Quelques déshabillages pimentés adornent ce récit d'ailleurs convenable.

Les Vaincus de la Gloire, par Bernard Taft. Les honnêtes gens ne pourront jamais comprendre cette course effrénée vers le laurier ou la palme, et l'on est bien forcé de dire que tout artiste qui rêve la gloire de son vivant, la gloire avec l'argent qui en représente la principale valeur, est un malhonnête homme. Mais il est inutile de maudire l'art pour cela, l'art n'a rien à démêler avec ces énergumènes. Une actrice quelconque n'est pas la figure de l'art dramatique, pas plus qu'une vertueuse aïeule ne peut incarner le droit de l'anathème définitif.

Le Chalet dans la Montagne, par Eugène Montfort. Deux natures tendres se rencontrent dans une auberge porte à porte et cœur à cœur. Au moment de céder, la jeune femme se rappelle qu'elle est vertueuse ; elle renvoie le jeune homme des fins de sa plainte et il va se promener beaucoup plus loin avec son regret éternel. Ces sortes d'histoires, qui ne sont ni neuves ni très intéressantes, empruntent leur principal charme à leur auteur. Eugène Montfort écrit naïvement et se sert d'images gracieuses. Ses impressions de voyage sont celles d'un très jeune voyageur et nous ramènent au temps où nous pensions voir Hélène chez toutes les maritornes, et ce qui nous plaît en

lui c'est, je pense, d'y retrouver tout ce que l'expérience ou le dégoût de certaines choses nous ont fait perdre.

Les Hannetons de Paris, par Georges Lecomte. Des études sur les snobs, les faux artistes, les réclamistes, les kodakistes du Paris mondain, toujours trépidants et volant d'une attraction à l'autre. Un La Bruyère des salons.

Le Roi Tobol, par André Beaunier. Une satire contre l'éducation de l'humanité en général. Le vieux roi Tobol, trompé, désabusé, fatigué, malade, veut dissimuler à son fils Eudêmon tout ce qui fait la laideur de la vie. Il fera bâtir pour lui le palais des délices, il l'y enfermera loin du palais de la mort et il le tiendra prisonnier de tous les plaisirs qui ne comportent point trop de poison. Mais le prince Eudêmon s'échappera. Il connaîtra la religion, l'idée de pénitence, de renoncement, d'un monde meilleur; il sera naturellement malheureux comme tous les hommes, puis, ayant vu son père mourir, il connaîtra qu'il faut s'échapper par tous les moyens possibles au besoin de penser, de creuser l'avenir, et il voyagera, c'est-à-dire il essayera de se fuir lui-même après avoir fui les souvenirs douloureux.

Jean Christophe : *le Matin, l'Adolescent*, par Romain Rolland. Quand un homme a décidé d'être un héros, il n'est pas rare qu'il commette de lourdes fautes; mais pour cela seul qu'il a rêvé de s'élever on lui doit un certain respect. Dans ces deux livres imprégnés du charme quiet, très tendre, des mœurs germaniques, où la musique accompagne et harmonise les actes qui pourraient être vulgaires, on sent que le héros est absous d'avance. « Il n'arrive qu'à faire ce qu'il peut. » N'est-ce pas soulever tout son poids de surhumain qu'essayer de faire ce qu'on peut ?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Joachim Merlant : *Le Roman personnel, de Rousseau à Fromentin*, Hachette. — Charles Verrier : *Les Epigrammes d'Ausone traduites du latin*, Sansot. — Fernand Clerget : *Ernest Raynaud*, Bibliothèque de l'Association.

Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin, l'ouvrage de M. Joachim Merlant, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, docteur ès-lettres est une sorte de catalogue où l'auteur a classé autour d'un genre toute une série d'œuvres et d'écrivains, quelques-uns célèbres, quelques autres presque ignorés. Quel courage il a fallu à M. Merlant pour lire tant de romans et établir ainsi la généalogie du roman dit personnel.

Son arbre généalogique a trop de branches et on se perd dans ce feuillage; l'aspect extérieur du volume où il n'y a pas de paragraphes correspond bien à la réalité de cette critique très respectable, mais

qui manque de légèreté. C'est d'ailleurs moins de la critique personnelle que l'addition de beaucoup de critiques: l'auteur sait se réfugier derrière une opinion distinguée.

Il n'estime pas beaucoup Rétif, qui n'est pas assez homme-de-lettres, cependant Gœthe et Shiller l'avaient lu, et cela le fait réfléchir. Il note cette phrase extraite d'une lettre de Shiller à Gœthe: « Je n'ai jamais rencontré une nature aussi violemment sensuelle. J'ai si rarement l'occasion de puiser quelque chose en dehors de moi, et d'étudier les hommes dans la vie réelle, qu'un pareil livre me paraît inappréciable... » Inappréciable, en effet, l'expérience de la vie que peut donner à un vertueux Allemand une œuvre comme celle de Rétif.

M. Merlant n'accueille pas Balzac et Stendhal sous sa rubrique autobiographique. Mais d'abord quelle conception M. Merlant se fait-il du roman autobiographique? Il nous le dit dans une longue préface, où j'ai vainement cherché une définition simple et claire. Cependant: « Ce qui est nécessaire et suffisant pour constituer le roman autobiographique, c'est l'étude continue du moi, traité non pas en spectateur, mais en agent et en patient perpétuel, comme une conscience soucieuse d'être de plus en plus claire à soi-même, et pour qui l'intérêt des choses extérieures, le plaisir intellectuel de regarder et de comprendre ne l'emportent jamais sur la préoccupation de sa propre permanence et de son unité. C'est la recherche passionnée du moi. » Le reste n'est que fragment d'autobiographie. Selon cette formule, peu de romans seraient vraiment autobiographiques ; on pourrait les compter.

Balzac et Stendhal, ajoute M. Merlant, « mériteraient, assurément, qu'on déterminât les parties autobiographiques de leurs œuvres », et voilà un beau sujet de thèse pour le doctorat. Il semblerait que, pour M. Merlant, *Souvenirs d'Egotisme*, *Mémoires d'un Touriste*, *Vie de Henri Brulard*, *Journal*, *Correspondance*, ne constituent pas une œuvre, et mieux une confession. Benjamin Constant eût donc été exclu du genre « autobiographique », et eût perdu toute influence sur l'évolution du roman personnel, s'il avait écrit, après *Adolphe*, un autre roman d'observation moins intimement personnelle. Cette classification est-elle sérieuse? Est-il absolument exact de dire : « que tout roman autobiographique s'est trouvé être l'œuvre exceptionnelle, inattendue, d'un écrivain qui ne faisait pas profession d'écrire des romans. » — Mais je tiens à noter ceci : « Ceux-là y sont enclins (au roman personnel) qui pensent qu'on ne vit qu'une fois et que la vie garde toujours la nuance d'une grande épreuve, tôt ou tard venue, » — et aussi qu'en dehors de soi et de ses propres émotions il n'y a pas beaucoup de choses qui méritent d'être notées. Le romancier personnel, puisqu'on le classifie ainsi

n'écrit pas pour les autres, mais pour lui ; il écrit sous le coup d'une émotion et plus pour se révéler à lui-même qu'aux autres. Son grand mérite est son orgueil et son égoïsme. Au lieu de créer des personnages fictifs, il recrée les divers personnages qu'il fut lui-même à chaque minute de sa vie et essaye d'en faire la synthèse. D'ailleurs, la connaissance de soi-même est peut-être la seule connaissance réelle que l'on puisse acquérir. Le roman personnel, en notre temps où l'on n'a plus foi que dans les faits, deviendra le seul roman auquel on puisse trouver quelque intérêt. D'ailleurs, les romans actuels, et peut-être ceux de tous les siècles, qui nous ont passionnés, sont tous, en réalité, des romans personnels, et l'art de la transposition, comme sait le pratiquer M. Henri de Régnier, ne fait qu'ajouter à la valeur d'une œuvre personnelle. Il ne faut pas se laisser prendre aux apparences ; il y a des romans écrits sous forme de Mémoires, qui ne sont que fiction ; d'autres, qui semblent être imaginés, disent les sentiments, les douleurs, les émotions d'un auteur qui eut la pudeur de se cacher sous l'habit de divers personnages. Il faut être bien jeune, de race et d'esprit, pour se réjouir au récit imaginé et invraisemblable de quelque aventure romanesque, ou se laisser prendre à la musique vide de quelque roman trop bien écrit. L'écriture artiste, qui n'est que cela, sans pensée, sans autre originalité, qu'est-ce ? De la tapisserie dont le seul mérite est la difficulté vaincue. Que d'écrivains se sont donné beaucoup de mal pour faire du grand art, — raté, dont il ne reste que quelque correspondance, écrite en dehors de tout souci de gloire. Je ne suis pas bien sûr que Casanova se rendait compte de la valeur de ses Mémoires. Il les écrivait pour s'amuser, pour retrouver, au moins par l'émotion du souvenir, des heures agréables, et comptait sans doute sur d'autres œuvres pour atteindre l'immortalité.

Les races humaines mettent très longtemps à se trouver, à se décrire telles qu'elles sont ; le roman, avant d'être une copie de la vie, fut une idéalisation de la vie. Et la vie telle que nous la vivons maintenant, librement, n'est peut-être en somme que la réalisation de ces premiers rêves. La littérature n'est pas une vaine suggestion (1), et c'est dans les livres que les hommes cherchent leurs modèles. Chacun cherche selon ses propres tendances : voilà pourquoi les livres médiocres ont tant de vogue. Il faut se méfier du succès ; on connaît le mot de Phocion, s'écriant devant les applaudissements de la foule : « Me serait-il échappé quelque sottise ? » Et, dit Chamfort, « ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre

(1) Mais si les romans ont une influence directe sur la vie, ils en ont une aussi sur les romanciers. *Dominique* a déjà fait éclore beaucoup de romans personnels, pourtant vrais et sincères : l'admiration se traduit toujours par une imitation souvent inconsciente.

la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public. » Il serait trop cruel de citer ici quelques exemples.

§

Voici, de M. Charles Verrier, un petit ouvrage qui sera recherché un jour des bibliophiles: une traduction des **Epigrammes d'Ausone**, précédée d'une notice par Remy de Gourmont. Cette traduction est d'une belle qualité; les délicatesses aussi bien que les obscénités y sont calquées du latin avec une honnêteté sans restriction : des notes complaisantes et érudites expliquent mêmes les allusions mythologiques ou historiques qui ne nous sont plus guère familières. Dans l'épigramme LXXI, par exemple, « écrite au-dessous du portrait de Crispa, femme impudique, » qui voulait avoir *goûté* de tout avant de mourir.

Il y a des choses plus fines et plus profondes : « A Cupidon. »

Fais en sorte que ce qu'on appelle l'amour, ô Cupidon, soit partagé, ou détruis-le tout à fait. Allume la lampe dans deux cœurs à la fois, ou bien prends garde de n'en blesser aucun.

Dans la préface, M. Remy de Gourmont répond à cette question si souvent posée : Ausone était-il chrétien? « Ausone, écrit-il, en ses poésies pieuses, manque de ferveur et même de conviction. Ces choses l'intéressent peu. Comme rhéteur et comme poète, il aime les dieux, mais il n'y croit pas. Croyait-il au Christ? Un peu plus peut-être... En ce siècle... il n'y avait pas encore de milieu possible entre la poésie classique, issue de Virgile et d'Ovide, et la poésie chrétienne, venue des psaumes. Il fallait choisir... Ausone n'osa choisir: il fut alternativement l'un et l'autre. C'est pourquoi son petit livre incohérent donne un grand spectacle; une poésie finit, une autre commence. »

Voici le jugement qu'Ausone a porté lui-même sur ses poésies:

« Il y a des plaisanteries, et aussi des choses sérieuses dans mes livres. Le Stoïcien et l'Epicurien y jouent chacun leur personnage. Que ma muse soit donc grave ou s'égaye à son gré, pourvu que je ne m'écarte point des bonnes mœurs antiques. »

« Lasciva est nobis pagina, vita proba », écrivit-il aussi.

§

M. Fernand Clerget vient de faire paraître un petit livre consacré au poète **Ernest Raynaud**, l'auteur du *Signe*, de *Chairs profanes* et de *la Couronne des jours*. Cette étude biographique et critique a cette qualité qu'elle résume toutes les critiques et ressuscite tout ce qui fut dit, en des journaux et revues éphémères, ou même en des lettres personnelles, sur le poète *roman* auquel Francis Jammes écrivait naguère: « Certes, Raynaud, vous êtes un vrai poète, je sais peu de

choses qui m'aient ému à ce point. Cette intensité de délicatesse me transporte. Il y a là des chefs-d'œuvre et tel sonnet, celui par exemple de :

> Elle est à vendre, la villa, depuis des ans,

est un des plus beaux qui aient jamais jailli de la plus belle source de mélancolie poétique. Et comment avez-vous fait, comment faites-vous pour ployer aux moindres frissons de votre âme la forme classique du vers ? » Je n'ai rien à ajouter à ce bel hommage d'un vrai poète. Je reprocherai seulement à M. Clerget de prendre l'école romane trop au sérieux et d'épingler à côté des hommages d'écrivains de valeur ceux de journalistes vraiment sans conséquence ou de poètes pour magazines comme M. Dorchain. Les vers cités sont bien choisis et suffiraient à faire connaître M. Ernest Raynaud, poète verlainien, au moins par le décor de sa poésie :

> Coquettes que Watteau montre en pointu corsage,
> Chinoises de Boucher, nymphes de Fragonard,
> Bergères de Lancret au gracieux visage
> Qui, d'une mouche adroite, avivez votre fard,
> Je ne veux plus, autour de moi, que vos images,...

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Etienne Joliclerc : *Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution (1791-1796)*; avec une introduction et des notes par Frantz Funck-Brentano ; Perrin. — Vte du Breil de Pontbriand : *Un Chouan, le général du Boisguy (1793-1800)*; H. Champion. — Lieutenant Ferdinand Petitpierre : *Journal de la Captivité de la Duchesse de Berry à Blaye (1832-33)*, publié par Georges Price, avec préface de Louis d'Hurcourt; Emile-Paul. — A. Debidour : *Le Général Fabvier;* Plon-Nourrit. — Armand Marquiset : *A travers ma vie (1797-1859);* H. Champion. — Memento.

Joliclerc, par Etienne Joliclerc et Frantz Funck-Brentano. — Les lettres de François-Xavier Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution, où il fit campagne de 1791 à 1796, ont été communiquées à M. Frantz Funck-Brentano par M. Etienne Joliclerc, arrière-neveu de François-Xavier. Cette correspondance, adressée la plupart du temps à la mère du troupier, commence en 93 (les lettres des deux années qui précèdent cette date n'ont pu être retrouvées). Elle comprend dix-huit lettres écrites successivement : à l'armée du Rhin (lettres I-III) ; à l'armée du Nord (IV-V) ; à l'armée de l'Ouest (VI-XI) ; à l'armée des côtes de Brest ; enfin à l'armée des côtes du Morbihan (XII-XVII-XVIII). En tête de chacun de ces groupes de lettres, M. Funck-Brentano trace, en une note substantielle, le cadre des faits et des événements auxquels ces lettres se rapportent. L'historique de chacune des armées y est également résumé. Pour les lettres

datées de l'armée du Rhin, il sera bon de se référer aux trois livres de M. Arthur Chuquet, *l'Expédition de Custine, Mayence, Wissembourg.* A l'armée du Nord, où il passe avec les troupes versées de l'armée du Rhin, Joliclerc se bat, sous Houchard, à Hondschoote, à côté, peut-être, de ce François Mireur qui trouva son biographe en Jean Lombard ; il est de la désastreuse affaire de Courtray, que Houchard paya de sa tête, et il prend part au déblocus de Maubeuge. Joliclerc ensuite, avec la 67e brigade de l'armée du Nord, est détaché en Vendée ; sa correspondance de cette époque donne une idée de cette épouvantable guerre. En janvier 1795, il passe à l'armée des côtes de Brest, avec les contingents tirés des départements de Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire. Il combat sous les ordres de Hoche à Quiberon. Nous avons ici son témoignage négatif, relativement à la question tant discutée de la capitulation que Hoche aurait consentie à Sombreuil. Sa dernière lettre (10 février 1796) précède de peu le terme de sa carrière militaire. Quelque temps après, blessé pour la troisième ou quatrième fois, il rentra définitivement au pays, à Froidefontaine, petit village du Jura, où il vécut jusqu'à sa mort, en 1832, à l'âge de soixante-cinq ans.

En une attachante introduction, M. Funck-Brentano a dégagé l'accent de cette correspondance du troupier sans-culotte, accent ingénu, brusque, stoïque, où l'on trouve, chose assez rare en ce temps de style emphatique, l'expression d'un sentiment intime et personnel. « Il est permis de dire que ces lettres sont des chefs-d'œuvre, nous affirme le savant préfacier, et à tous les points de vue. — Nous ne croyons pas que la littérature possède aucun document où se montre l'âme d'un homme avec plus de force, de clarté et de simplicité. » Elles sont le type même de ces documents vécus que Taine exigeait pour pouvoir comprendre l'élan héroïque des volontaires de 1791. De tous les témoignages de cet ordre recueillis jusqu'ici, elles sont certainement celui où perce le moins d'apprêt et de pose. M. Funck-Brentano fait à ce propos des rapprochements qui sont assurément à l'avantage de son favori. Il y a dans ces lettres, comme le remarquait M. G. Deschamps, du style convenu de l'époque juste ce qu'il en faut pour les dater. — « C'est le fond de la pensée du volontaire que l'on voit en ces feuillets jaunis, comme en un clair miroir. Il ne s'occupe pas de ses chefs. Les manœuvres mêmes de l'armée lui sont indifférentes. Il va comme on le pousse, où on le pousse. »

Résumons notre appréciation de ce livre, en disant qu'on est à peu près certain d'y trouver, pris sur le vif, le volontaire des armées révolutionnaires, et que ce témoignage, qui vaut par sa spontanéité, son désintéressement, son « sans le savoir », ne dissipe nullement la légende héroïque des va-nu-pieds que la Révolution poussa aux frontières. — L'ouvrage est enrichi de reproductions de gravures alle-

mandes contemporaines, représentant des volontaires, avec un cachet de réalité saisissante.

Un Chouan: le Général du Boisguy, par le Vte du Breil de Pontbriand. — A côté des grands chefs vendéens, à côté des Lescure, des Bonchamp, des d'Elbée, des Stoffet, des Cathelineau, des Charette et des Larochejacquelein, Aimé Picquet du Boisguy, pour être moins connu, n'en eut pas moins un rôle très actif dans les guerres de l'Ouest. Il ne lui a manqué peut-être, pour partager le rang de ses célèbres émules, que l'éclat de leur mort tragique. A dix-huit ans, il organisa et commanda les légions vendéennes du pays de Fougère et de Vitré fortes de sept mille hommes. C'est l'histoire détaillée de la chouannerie dans cette région que nous donne M. le Vte du Breil de Pontbriand, parent de ce colonel de Pontbriand, beau-frère lui-même d'Aimé de Boisguy, dont d'intéressants mémoires sur les guerres de la chouannerie furent publiés il y a quelques années. « Nulle part, dit un témoin de ces luttes, on n'a combattu avec autant de vaillance que dans les arrondissements de Fougère et de Vitré. » Cela indique assez l'intérêt de ce livre. On pourrait souhaiter toutefois que l'ensemble de la terrible guerre de Vendée, à côté des événements du pays de Fougère, fût moins incomplètement retracé. Dans l'index de cet ouvrage sur l'insurrection de l'Ouest, l'on ne trouve pas les noms de Lescure, de Bonchamp, de d'Elbée, de Cathelineau et de Larochejacquelein.—L'ouvrage est écrit à un point de vue étroitement royaliste, et il est inutile d'y chercher la moindre indulgence à l'égard des troupes républicaines. On ne saurait en demander à l'auteur, puisque aussi bien, s'il a écrit son livre, c'est en partie pour défendre son héros contre les accusations de M. Lemas (*Un district breton*). Il n'y réussit pas toujours; et l'on a déjà remarqué avec raison que le fâcheux effet de certains épisodes atroces, tels que la « rôtissade » de Tremblay, n'est pas suffisamment dissipé. Mettons que la férocité fut égale dans les deux camps. — Cette biographie, d'ailleurs, d'un type par excellence de chef vendéen entre assez bien dans le programme purement historique de l'éditeur, qui l'a accueillie dans son intéressante collection d'ouvrages relatifs aux anciennes provinces de la France.

La Duchesse de Berry à Blaye, par le lieutenant Ferdinand Petitpierre. — Avec la duchesse de Berry et les bandes légitimistes qui s'y agitèrent un instant à son appel, la Vendée eut son dernier chef et fit son dernier effort. On sait comment l'illusion finit vite. Trahie par le juif Deutz, la princesse fut arrêtée et enfermée dans la citadelle de Blaye. Le journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye avait déjà été écrit par le Dr P. Menière, mais sa relation ne part que de février 1833, alors que la captivité de la princesse avait commencé en novembre 1832. Ce sont les trois

premiers mois de ce séjour, période si importante dans l'histoire de la branche aînée et restée jusqu'ici sans historiographe, que raconte, avec un luxe de petits détails dont on ne se plaindra pas, le lieutenant Ferdinand Petitpierre, à la garde spéciale de qui la prisonnière avait été confiée. Ce brave homme d'ancien soldat de l'Empire, sous-ordre du colonel Chousserie à Blaye, sut rester généreux et sympathique dans ses fonctions plutôt ingrates. Ces souvenirs ont été recueillis et sont publiés par un parent du lieutenant, M. Georges Price (F. G. Petitpierre), avec une préface de M. Louis d'Hurcourt. Ils commencent à l'arrestation de la duchesse de Berry et finissent le 3 mars 1833, date à laquelle le lieutenant Petitpierre et son chef, le colonel Chousserie, furent remplacés par le général Bugeaud et un sous-ordre.— Avec l'arrivée de Bugeaud commença la triste comédie de l'accouchement de la duchesse et de l'aveu de son mariage morganatique avec le comte Lucchesi-Palli. Le journal, aux dernières pages, en relate quelques scènes. Les choses se passèrent avec une simplicité toute soldatesque. Bugeaud, homme à poigne, menaça, et la princesse, après quelques tergiversations, avoua. La publicité donnée à l'accouchement de Marie-Caroline et l'aveu de son mariage morganatique furent le répugnant bénéfice que le gouvernement de Louis-Philippe retira de cette captivité. Il contribua de la sorte à faire enlever par la branche aînée la tutelle du duc de Bordeaux à sa mère, mesure odieuse et, somme toute, préjudiciable à l'éducation (car Marie-Caroline n'était pas une Marie-Louise) de celui qui fut le comte de Chambord.

D'autre part, « la captivité de Blaye, remarque avec raison M. Price, explique la répugnance du comte de Chambord à tendre la main aux héritiers de Louis-Philippe. Le représentant de la légitimité n'avait pas oublié ses impressions d'enfance et les lettres qu'il écrivit à une princesse prisonnière qui était sa mère. »

Qui sait si ces amers souvenirs ne causèrent pas, dans une certaine mesure, le refus du comte de Chambord d'accepter le drapeau tricolore (et de là le trône), qu'avait adopté la branche cadette?

Le Général Fabvier, par A. Debidour. — La célébrité du général Fabvier, très grande de son vivant, surtout pendant la guerre de l'Indépendance grecque, à laquelle il prit, on le sait, une part glorieuse, ne semble pas avoir survécu à la retraite du vieux soldat, en 1852. C'est une figure assez oubliée que M. Debidour, avec la prédilection d'un quasi-compatriote du général (si nous en croyons la dédicace du livre à la Lorraine, où l'auteur vécut de longues « années de bonheur »), a fait revivre en une biographie volumineuse et d'un intérêt incontestable, bien que parfois insuffisant, en ce qui concerne l'histoire de la période impériale, et surtout de la Restauration et de la monarchie de Juillet.

M. Debidour a fort habilement réuni et rapproché des documents

qu'il était assez difficile ici de mettre en œuvre. Il n'avait guère, en fait de renseignements sur le général, que ceux gardés dans la famille : la correspondance de 1803 à 1819 et pendant la guerre de Grèce ; ajoutez-y divers papiers. L'auteur a dû compléter ce premier fonds en recueillant nombre d'extraits de pièces officielles, de lettres de divers personnages et toute une série de documents d'archives. La biographie de Fabvier a pu de la sorte s'élargir en un véritable ouvrage d'histoire.

Du camp de Boulogne, le futur général, qui comptait rester avec la Grande Armée, dévia vers la Perse, en passant par la Dalmatie et Constantinople. Nous avons ici plus de renseignements sur l'artillerie du Shâh, dont le lieutenant Fabvier avait assumé l'organisation, que sur la mission diplomatique de Gardane (alors le chef de Fabvier), si importante au point de vue de la politique orientale de Napoléon, comme l'a montré M. Driault, en un livre apprécié récemment ici-même (1). — En Espagne (1809), Fabvier fit la connaissance de l'homme qui aura sur sa vie une influence considérable, mais trouble, comme tout ce qui venait de lui, nous voulons parler de Marmont, dont l'ex-compagnon de Gardane devint l'aide de camp. On peut dire que sa gratitude envers son patron militaire inspira par la suite à Fabvier une indulgence excessive pour la funeste conduite du maréchal en 1814. Ajoutez qu'au moment où il défendait Marmont, il refusait un commandement dans l'armée que Napoléon menait en Belgique. C'est fâcheux (et M. Debidour n'a pas suffisamment l'air de s'en douter), bien qu'atténué par les services que Fabvier rendit à cette époque en Lorraine. Plus tard, il n'en sera pas moins l'ami des Bonaparte et partisan tacite du coup d'Etat.

Ses relations avec Marmont semblaient le destiner à un rôle actif sous la Restauration. Mais sa carrière devait encore passer par des hésitations et des contradictions. Les insolences du duc de Berry changèrent en haine ses répugnances et firent de lui un irréconciliable. M. Debidour a soigneusement étudié cette période assez ingrate de procès, de conspirations, de menées stériles. Le fameux débat Fabvier-Canuel, lors de l'insurrection de Lyon, est l'objet d'un examen définitif. L'on ne peut que voir, dans ce général Canuel, jacobin devenu du jour au lendemain fougueux royaliste, l'un des plus odieux agents qui aient jamais déshonoré un régime.

Mais la vie du brave Fabvier, à partir de sa participation à la guerre de Grèce, où il chercha un dérivatif à ses déboires, prit une nouvelle tournure. Aux obscurs emplois de l'Empire, à la disgrâce de la Restauration, succédait une carrière indépendante, retentissante,

(1) Driault, *La Politique orientale de Napoléon : Sébastiani et Gardane*. Voir du même historien, ses études actuelles de la *Revue historique* sur *Napoléon Ier et l'Italie*.

toute pénible qu'elle fût encore, — dont le hardi volontaire et son biographe à sa suite s'exagèrent peut-être l'importance (1), mais qui valut à juste titre au colonel Fabvier la grande réputation qui le devança en France. Une strophe des *Orientales* en a retenu l'écho.

Sa fortune s'acheva sous le Gouvernement de 1830, qui le nomma général et lui confia le gouvernement militaire de Paris, où il contribua puissamment au rétablissement de l'ordre public. Puis, après une nouvelle et dernière période d'inactivité, compensée par des entreprises à l'extérieur (affaires d'Espagne et de Pologne), il fut nommé lieutenant-général, élevé à la pairie en 1845, et acquit dès lors une certaine influence parlementaire dont la trace est restée dans mainte discussion de politique étrangère (affaires de Pologne, de Grèce, de Suisse et d'Algérie). Mis à la retraite après la révolution de Février, il remplit encore une mission officieuse en Danemark (organisation d'une armée, en prévision de l'agression allemande), puis fut élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée législative. Sa retraite devint définitive après le coup d'Etat, qu'il vit sans déplaisir. Il mourut en 1855.

M. Debidour, à force de recherches et de patience, a réussi à faire un gros livre, d'une belle unité, sur un personnage qui n'a qu'une page, en réalité, dans sa vie (page fort noble sans doute) : la guerre de l'Indépendance grecque. Mais comme avant et après cette période culminante Fabvier fut mêlé aux principaux événements de son temps, — ce que montre assez notre analyse, — on doit dire que l'entreprise de M. Debidour est tout bénéfice pour l'histoire.

A travers ma vie, par Armand Marquiset. — Bien qu'on puisse ne pas être de l'avis de M. le comte Marquiset, lorsqu'il dit que la Restauration et la Monarchie de Juillet sont des « périodes peu fouillées » (affirmation hasardeuse surtout pour la Restauration), on ne peut refuser de l'intérêt aux souvenirs anecdotiques et historiques d'Armand Marquiset, sous-préfet de la Restauration à Dôle (1797-18[illegible]9), publiés par son parent, chez Champion, dans la collection de l'histoire des anciennes provinces de la France. Ces souvenirs sont ceux d'un assez singulier fonctionnaire qui, d'après l'introduction rédigée par son arrière-neveu, M. le comte Marquiset, semble avoir cultivé ses talents d'observateur et d'homme de lettres *in petto* plutôt que ses talents d'homme de carrière et de fonctionnaire désireux d'avancement. — Mais c'est cette infirmité même qui nous vaut aujourd'hui cette collection de renseignements anecdotiques, rédigés par le bon franc-comtois qu'était ce petit sous-préfet sur le

(1) Parlant de ses efforts, d'ailleurs considérables, et du peu d'appui qu'ils rencontrent, Fabvier ajoute cette phrase généreusement présomptueuse : « Par là, s'écroula mon espérance de voir la Grèce acquérir son indépendance avec plus de gloire qu'elle n'en obtiendra des décisions des puissances européennes. »

mode ironique et placide de sa province. Il était averti de bien des choses et savait des traits sur une foule de gens. Tout cela, inutilisé pour sa carrière, lui sortit sur le tard, dans les loisirs littéraires de sa retraite de Fontaine-les-Luxeuil. Lecture agréable pour les personnes déjà familiarisées avec l'histoire de la Restauration, dont les acteurs, grands et petits rôles, sont presque tous nommés dans l'index qui accompagne le volume.

Memento. — C'est un livre des plus utiles que celui qu'a récemment publié, chez Dujarric, M. Albéric Cahuet sur *La Question d'Orient dans l'histoire contemporaine* (*1821-1905*). Un bon travail d'ensemble, suffisamment succinct et conçu avec beaucoup de netteté, comme celui-ci, est ce qu'il y a de mieux à consulter, pour replacer dans leur atmosphère générale les brochures multiples qui se publient par ailleurs, traitant la même question à des points de vue de détail. Citons parmi les plus récentes : *La Roumanie et les Juifs*, par Vérax (Socecu, Bucharest), tableau peu sympathique à l'élément juif-roumain; *La Macédoine et les Puissances* (Dujarric), par M. Gaston Routier, consciencieux exposé des conditions que, selon l'auteur, doit remplir, pour être efficace, un contrôle européen; *Turcs et Grecs contre Bulgares en Macédoine* (Plon-Nourrit), avec préface de M. Louis Léger, où l'auteur anonyme revient avec beaucoup d'énergie sur les « intrusions phanariotes », euphémisme emprunté à l'histoire des Grecs levantins pour désigner les ambitions helléniques, lesquelles s'attaquent à la langue, à l'école, à l'église et à la nationalité des Bulgares de Macédoine, tandis que la tyrannie turque s'en prend à leur vie. Cette situation n'est pas assez connue, bien qu'elle ait déjà fait l'objet de maintes brochures (1).

EDMOND BARTHÈLEMY.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

L'ethnographie de la France. — La Statistique des Préfets. — P. Sébillot : *Le Folk-Lore de France*. t. II. La Mer et les Eaux douces, Guilmoto, 16 fr. — J. Plantadis : *Les Colonies Provinciales a Paris*, Revue universelle du 1er septembre. —Dr Ignaz Kunos : *Turkische Volksmaerchen aus Stamboul*. J. Brill, Leyde, 7 marks. — A. L. Krœber : *Types of Indian culture in California*, University of California, Berkeley, 1 fr. 25. — Memento.

Une chose remarquable et qu'on n'arrive pas à s'expliquer vraiment, c'est que la description ethnographique de la France reste à faire. Il n'existe pas une seule monographie vraiment scientifique de l'une ou de l'autre de nos provinces. Sans doute, on compte par centaines les titres de livres et d'articles sur telles ou telles coutumes ou croyances bretonnes ou basques, auvergnates ou savoyardes. Mais, soit que les auteurs fussent plus épris de pittoresque que de science, soit que, fort au courant de la vie locale, ils aient manqué de connaissances générales et d'une méthode rigoureuse, il se fait que

(1) Voir, dans notre chronique d'octobre 1904, sur cette question : *Pro Macedonia*, par Victor Bérard, et *La Crise Macédonienne*, par Maurice Gandolphe.

ni la Bretagne, ni le pays basque, ni l'Auvergne, ni la Savoie, les autres provinces bien moins encore, ne nous sont connues comme il conviendrait. Les synthèses partielles sont au contraire nombreuses en Allemagne ; je ne citerai que la *Braunschweiger Volkskunde,* de R. Andrée,et la *Sächsische Volkskunde* de Wuttke et ses collaborateurs où sont décrits et expliqués dans leurs origines et leurs évolutions les types actuels des maisons, des ustensiles, des costumes,les croyances, les rites magiques et religieux, le régime coutumier de la propriété, les institutions de tout ordre; on a ainsi une connaissance directe de la vie populaire en Brunswick ou en Saxe; l'on comprend par suite de quelles influences elle est telle aujourd'hui, parce que les auteurs ont eu soin de nous définir les directions d'évolution.

Il n'existe pas davantage de bons traités sur les types de maisons, de costumes ou d'outils des paysans de France,alors que les éléments de traités de ce genre se trouvent dans nombre de revues provinciales.

Notez que des tentatives pour éveiller l'activité scientifique dan cette direction ont été faites à maintes reprises. La Société des Traditions Populaires a répandu par milliers des questionnaires rédigés par M. Sébillot; il y a au Trocadéro une section consacrée à l'ethnographie de la France (mais qui la connaît?); maintes associations savantes ont fait appel à leurs membres; à plusieurs reprises le ministère de l'Agriculture a prescrit des enquêtes sur le droit rural coutumier. Rien, et puis rien! Si pourtant : de 1802 à 1848 avaient paru des recueils intitulés Statistique du Département de... C'est ce qu'on nomme la **Statistique des Préfets**, mine souvent fort riche, plusieurs préfets s'étant vraiment intéressés au travail commandé. C'est ainsi que la seule bonne monographie qu'il y ait sur les coutumes de Provence se trouve au t. II de la Statistique des Bouches-du-Rhône par le comte de Villeneuve, 1821 ; c'est elle qu'on a démarquée depuis, sans la citer comme de juste. Sur les 150 volumes environ de cette collection, une vingtaine au moins sont de tout premier ordre.

Mais depuis les mœurs de France ont changé; et, surtout, des choses nous intéressent aujourd'hui auxquelles les rédacteurs des circulaires aux préfets ne songeaient guère. On a compris aussi l'importance du petit détail, seul témoin parfois de toute une série de phénomènes aujourd'hui fondue dans d'autres. C'est ainsi que sur certaines monnaies mérovingiennes un tout petit crochet aux branches de la croix du revers rappelle seul l'*ω* des monnaies byzantines prototypes.

Les raisons de ce retard scientifique? Il provient en grande partie de l'esprit provincial bien connu : défiance pour tout ce qui vient de Paris, défaut d'idées générales, manque de concurrence, impossibilité de causer, etc. Même dans les régions où le particularisme est assez puissant pour aider au développement des tempéraments actifs, il ne

s'est pas produit de centre d'activité vraiment scientifique. Ainsi la Provence, le Bordelais, la Bretagne. Vraiment, cela est étrange.

Cependant la France s'uniformise; bientôt il n'y aura plus qu'un type de maison, qu'un costume; tous les ustensiles sortiront des mêmes fabriques; les ateliers locaux s'en vont, et avec eux l'art local. Les caractéristiques ethniques disparaîtront, il n'y aura qu'une mentalité, précisément parce que manqueront les livres où la vie locale est décrite dans tous ses détails, et expliquée, les livres sur qui se guider pour conserver et renforcer l'originalité traditionnelle. Puis, bien plus tard, des archéologues redécouvriront tout cela et créeront alors des renaissances sur fonds populaire.

§

Sur un point spécial, cependant, nous sommes enfin renseignés : voici que régulièrement s'impriment les quatre volumes de M. Sébillot **Le Folk-Lore de France**. L'an dernier parut le premier volume sur le Ciel et la Terre ; le second traite de la Mer et des Eaux douces. Le but de l'auteur est de nous donner une encyclopédie folk-lorique; c'est pourquoi les faits sont classés suivant un plan descriptif que l'index du 4e volume permettra de modifier. On pourra, par exemple, classer à ce moment les rites d'après leurs principes d'action (du semblable, du contraire, de la parole, etc.) et les croyances suivant leur lien génétique. Pour faciliter ce travail, M. Sébillot n'a pas recueilli seulement les faits actuels, mais aussi tous ceux, en petit nombre d'ailleurs, qu'avaient notés les écrivains du XIIIe au XVIIIe siècle.

Ce 2e volume est intéressant surtout parce qu'on y peut suivre l'évolution du culte des fontaines, culte de beaucoup antérieur au christianisme, mais que ce système religieux a su s'incorporer. On connaît même des cas où le vernis chrétien est tombé complètement, alors que le vieux rite préchrétien est resté. C'est ainsi que la christianisation d'une source sacrée a consisté à bâtir au-dessus d'elle une chapelle placée sous l'invocation d'un saint ; la chapelle est tombée en ruines, le saint s'est évanoui, mais la source a continué de recevoir des offrandes ou d'être utilisée suivant des principes magico-religieux anciens ; ailleurs, comme à Lourdes, une source consacrée originairement par le christianisme est rapidement devenue l'objet de croyances et de pratiques non chrétiennes, par transport et assimilation d'idées et de gestes. Plus que le premier volume, celui-ci prêtait à des développements explicatifs que M. Sébillot n'a pas manqué de nous donner.

Dans une autre direction, je crois utile de signaler l'intérêt ethnographique que présente le numéro spécial de la Revue Universelle où sont décrits les courants de migration des provinces vers Paris. Les régionalistes et les décentralisateurs devraient bien s'intéresser d'une

manière un peu plus active à l'ethnographie de la France; la publication de monographies provinciales serait un bon moyen de propagande.

§

M. Kunos a fait précéder ses **Türkische Volksmærchen aus Stamboul** (contes populaires de Constantinople) d'une Introduction des mieux faites. Mais, d'abord, il n'est pas inutile d'avertir que seuls ont été traduits en allemand ceux d'entre les contes recueillis par l'auteur (et publiés en 3 vol. à Budapest et à Saint-Pétersbourg) qui lui semblaient intéressants. Ce mot est assez vague : et c'est à justifier son choix que M. Kunos destine, semble-t-il, son Introduction. Il y montre combien ces contes sont peu turcs spécifiquement; les héros, les esprits, les animaux et objets magiques y portent des noms persans. Les descriptions aussi sont de type persan. Quant aux thèmes ils sont à peu de chose près les mêmes que ceux des contes populaires d'Europe, d'Afrique ou d'Asie, sans qu'on puisse y découvrir une parenté directe avec d'autres cycles légendaires; sauf, pour quelques contes seulement, avec certains cycles du Caucase; et qui ont été importés par les esclaves tcherkesses et géorgiennes. L'influence de l'Islam n'est que superficielle; elle ne se marque que par la conception qu'on se fait de la vie familiale des héros populaires (harem, eunuques, esclaves), par les prières qu'ils ne manquent pas de réciter aux moments opportuns, par les rites du mariage, par quelques pratiques magiques ou culinaires. Qui connaît les récits populaires des Turcs de Sibérie et d'Asie centrale doit conclure que les contes recueillis par M. Kunos à Constantinople n'ont guère de turc que la langue dans laquelle ils se transmettent.

§

Le titre de la brochure de M. Krœber, **Types of Indian Culture in California**, est trompeur; ce n'est pas seulement des Indiens de Californie qu'il s'agit; mais à propos d'eux, et pour les situer à leur rang parmi les autres demi-civilisés de l'Amérique du Nord, M. Krœber nous donne un excellent tableau de la vie religieuse de tous les Amérindiens; il note, entre autres, les différences des types de rites et de mythes et montre que, si la conception du Héros civilisateur est répandue, celle d'Etres divins, de Dieux, est des plus rares. La connaissance des langues, l'analyse des traditions et l'observation directe ont détruit les idées fausses que nous avaient données sur ce point, par confusion inconsciente et attribution à autrui de leurs propres idées, les premiers observateurs, missionnaires pour la plupart.

§

Memento. — *The Journal of American Folke-Lore*, n° LXIX, publie entre autres une étude de M. Krœber sur les Mythes des Wishosk, peuplade de Californie, et la première partie d'une excellente bibliographie de la Mythologie des Amérindiens vivant depuis le Mexique jusqu'à la Mer Glaciale par A.-F. Chamberlain, l'éditeur du *Journal*. Dans la *Zeitschrift für Volkskunde*, fasc. 3, Ed. Hermann étudie toutes les variantes (suisses, allemandes, hollandaises, frisonnes, danoises, suédoises, belges et françaises), dont quelques-unes inédites, d'une chanson à danser, le *Siebensprung* ou *les Sept-Sauts;* à remarquer qu'en Poméranie on l'appelle : *Die Sieben Françaisen;* elle semble avoir pris naissance dans le Schleswig-Holstein ; elle ne date que du Moyen-âge, du XIIe siècle tout au plus, et n'a pas, quoi qu'en aient dit Kuhn, Simrock, Haas, etc., de signification rituelle.

La *Revue de l'Histoire des Religions* publie un travail important de M. Amélineau sur « Le Rôle des Serpents dans les croyances religieuses de l'Egypte » (nos 3 et 4) ; la suite du « Shinntoïsme » de M. Revon (*ib.*), l' « Ame-Poucet », de E. Monseur (no 4), etc. A signaler, dans les *Archives suisses des Traditions populaires* (no 2), un bon recueil d'énigmes bernoises, par H. Zahler ; dans l'*Homme préhistorique* (no 9) l'Etude sur les burins et les silex de formes géométriques de la région des hauts-plateaux de l'Atlas, par A. Debruge, et dans tous les nos la liste des cartes postales illustrées représentant des monuments mégalithiques.

A. VAN GENNEP.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

M. Charles Richet et la Métapsychique. — Dr Géraud Bonnet : *Transmission de Pensée*, in-18, Jules Rousset. — H. Durville : *Magnétisme personnel ou psychique*, in-18, rel., Libr. du Magnétisme. — Dr Henri Favre : *Au pays de l'occulte : Les coffrets de Famille*, in-18, Rudeval. — Jean Bayol. — Memento.

L'occultisme fait peu à peu son entrée dans la science officielle. **M. Charles Richet**, l'un de ses illustres représentants, nommé récemment président de la société des « Recherches psychiques » de Londres, a publié dernièrement dans *le Figaro* (1) un article-manifeste qui constitue en quelque sorte *les lettres patentes* accréditant celui-là auprès de celle-ci. Il n'est pas superflu, à ce propos, de noter quelques-unes de ses déclarations importantes :

« Lecture de la pensée, divination de l'avenir, lévitation, apparitions ou évocations des morts, tout ce que les poètes appellent le monde de l'au-delà, ce que j'ai cherché, écrit-il, à caractériser du mot, un peu pédantesque peut-être, de *métapsychique*, voilà ce dont quelques savants ont aujourd'hui, après les simples qui y ont cru, l'audace de prendre souci.

« Eh bien, il faut le dire très nettement : la tradition populaire ne s'est pas, dans l'ensemble, trompée. Ce monde occulte existe.

(1) No du 9 octobre : *Par delà la science*.

« Des phénomènes étranges, qui paraissent contredire les observations communes, apparaissent de loin en loin, comme des îlots déserts se dressant dans une vaste mer inconnue.

« Nous n'avons pas le droit de les négliger sous prétexte qu'ils ne cadrent pas avec les lois classiques établies par la science officielle d'aujourd'hui : cette science dominatrice et conquérante, dont nous sommes si fiers, n'est encore qu'à ses bégayements. »

Il serait absurde de les nier, parce qu'on ne les comprend pas. « Les faits sont là et il faut s'incliner devant eux. »

Quant aux lois, nous les ignorons. Les spirites, il est vrai, prétendent expliquer tous ces faits, mais ils « se font de singulières illusions, s'ils s'imaginent avoir donné des preuves scientifiques et réfuté toutes les objections que leurs théories font naître ».

Cependant « une théorie viendra un jour, quand les temps seront mûrs, et elle sera très différente de celles que notre ignorance pourrait formuler aujourd'hui. Aussi faut-il être modeste et hardi à la fois : modeste pour la construction des théories, hardi pour l'étude des faits ».

§

M. Richet est précisément l'un des expérimentateurs que cite le plus souvent M. le Dr G. Bonnet, dans sa **Transmission de Pensée**. Il cite aussi, en outre des officiels comme Beaunis, Liébeault, Liégeois, Grasset, Pitres, Bernheim, Pierre Janet, Gibert, Crookes, Joire, les magnétiseurs proprement dits comme Mesmer, Puységur, Lafontaine, Deleuze, du Potet, Durville, voire même les professionnels de théâtre comme Donato, Hansen, Pickmann. Bref, il n'exclut aucun chercheur de bonne volonté. Ne peuvent-ils pas tous apporter une pierre à l'édifice commun ? C'est avec plaisir que je loue le Dr Bonnet de son impartialité. C'est une qualité qu'on manifeste trop rarement en cette matière, pour que je ne la signale pas en passant.

Son ouvrage vaut par d'autres qualités : le problème de la transmission de la pensée y est examiné sous ses diverses faces ; les lacunes que présentent les observations citées et l'insuffisance des moyens de contrôle dans les expérimentations rapportées y sont relevées avec soin ; enfin, — chose nouvelle que je n'ai cessé de réclamer depuis cinq ans, — un chapitre tout entier est consacré à la description des trucs employés par les prestidigitateurs et les charlatans pour simuler la transmission de pensée. M. Bonnet estime, en effet, — et je suis absolument de son avis — qu'on ne saurait être un bon expérimentateur en métapsychique, — pour parler comme M. Richet, — si l'on n'est en même temps un bon prestidigitateur, un Robert Houdin. Que de mécomptes s'épargneraient les spirites s'ils suivaient ces conseils !

Transmision de pensée est très clairement écrit. La lecture en est attrayante et facile. Il serait à souhaiter que des auteurs compétents écrivent des monographies semblables à celle du Dr Bonnet, sur les autres faits psychiques comme la divination de l'avenir, les apparitions, les matérialisations, les apports, etc.

§

La préface de **Magnétisme personnel ou Magnétisme psychique** débute par ces mots très justes :

« Cet ouvrage est un traité d'énergie psychique.

« C'est un livre de chevet qui a sa place marquée dans le palais du riche à qui la fortune ne donne pas le bonheur, comme dans la chaumière ou la mansarde de l'honnête ouvrier qui aspire à une condition meilleure. »

L'auteur, M. Henri Durville, qui est directeur de l'Ecole pratique de massage et de magnétisme, a pris ce qu'il y a de meilleur dans les livres de Prentice Mulford, d'Atkinson et de Turnbull, dont j'ai parlé ici-même l'an dernier, pour en composer le sien. Il a emprunté également à J. Payot, Leadbeater, Eliphas Lévi et aux Docteurs Papus, Gebhardt et P.-E. Lévy. Il va sans dire que la part personnelle de l'auteur est tout de même importante. M. Durville a assemblé avec art ces extraits et ses propres observations et il en a fait un tout harmonique. Il a expliqué ce que les auteurs américains n'expliquaient pas et donné un tour plus pratique aux enseignements excellents des auteurs français. Il a, en quelque sorte, *idéalisé* les premiers par les derniers et *matérialisé* ceux-ci par ceux-là. Il a complété les uns par les autres très habilement.

Il a divisé son œuvre en deux parties : dans la première il étudie les lois psychiques, ainsi que les manifestations de la pensée et de la volonté ; dans la deuxième, qui est démonstrative et expérimentale, il enseigne les moyens de se rendre maître de ses pensées, de développer et de fortifier sa volonté, et d'assurer tous ses moyens d'action pour arriver au but de ses désirs.

En résumé, c'est un beau et bon livre, un livre à lire et à méditer.

§

Sous l'affabulation d'un récit où se déroule l'histoire dramatique d'une famille, sur laquelle pèsent, comme une fatalité funeste, des influences occultes mauvaises, le docteur Henri Favre s'est proposé de donner des conseils de prudence aux Français, en dévoilant « tous les secrets » et en révélant « tous les attentats qui se masquent ou se perpétuent sous le couvert des conspirations kabbalistes et des sociétés secrètes qui ont bouleversé notre nation depuis plus de deux siècles ». Il veut « conjurer les périls qui surgissent des entraînements irréfléchis ou des séductions charmeresses auxquelles nous

exposent les entourbillonnements et les mirages du monde occulte ». Il estime donc qu'en publiant son livre : **Au pays de l'Occulte : les coffrets de famille**, il a rempli « un devoir patriotique et national ».

Sans doute ses intentions sont excellentes, mais je me demande si réellement l'action des sociétés secrètes est aussi néfaste et surtout aussi puissante qu'il veut bien le dire. Croit-il sérieusement que des événements aussi profonds et aussi universels que la Révolution, par exemple, aient eu pour cause principale, sinon unique, l'action des kabbales et des sociétés secrètes ? Je ne suis pas du tout de son avis. Voici un fait probant. On sait qu'une troupe de soldats anglais s'est emparée, il y a quelque temps, du Thibet. On sait aussi que les pouvoirs occultes extraordinaires qu'on attribue au Dalaï Lama n'ont servi à rien ; que, de plus, cet homme-dieu, ou ce dieu-homme, a fui en Mongolie comme un simple mortel et que de là il a cherché à obtenir l'appui de la Russie, tout comme un simple prince des Balkans. C'est vraiment la faillite des pouvoirs secrets et divin.

Il y a des personnes — le Dr Favre est de celles-là — qui ne peuvent se contenter de l'explication simple et naturelle des choses. Ils font intervenir la Providence (que de sales besognes ne lui fait-on pas faire?) dans les événements, qui s'expliquent tous sans elle et ils mettent du merveilleux en tout, car il leur en faut coûte que coûte.

Contrairement à ce que pense M. Favre, je ne crois pas non plus que notre temps soit une « époque de bouleversements, d'épreuves et de ruines ».

M. Favre n'est d'ailleurs pas difficile dans le choix des matériaux qui servent à étayer ses conclusions. Il se contente d'à-peu-près historiques.

Ainsi, d'après lui, Barrère, Cambacérès, Soult et Bernadotte étaient Basques. C'est peut-être vrai pour ce dernier, mais ce n'est pas bien sûr (1). Quant à Soult, il était de Saint-Amans (arrondissement de Castres), Barrère, de Tarbes, et Cambacérès, de Montpellier. Je ne vois pas pourquoi il ne fait pas les Marseillais Toulousains, les Alsaciens Normands, les Lyonnais Parisiens ou vice versa.

Le côté historique et politique mis à part, je reconnais volontiers que l'ouvrage de M. Henri Favre est d'une lecture attrayante et que les personnages qu'il a portraiturés ont de belles et nobles âmes.

§

Le Dr Jean Bayol, sénateur des Bouches-du-Rhône, ancien lieute-

(1) Bernadotte était de Pau, capitale du Béarn. Or, le Béarnais est très différent du Basque, soit comme langue, soit comme coutumes, soit comme mœurs. Le Dr Favre semble insinuer que les Basques sont « hantés par quelques esprits du mal », (page 65). C'est sans doute pour cela qu'il fait naître en pays basque les hommes qui ne lui plaisent pas.

nant-gouverneur des Rivières du Sud, qui vient de mourir, était un métapsychiste convaincu. Il avait obtenu, à Eyguières, des phénomènes remarquables, dont on parla beaucoup en 1900. M. Jean Bayol était un homme aimable et un causeur charmant.

§

Memento. — *L'Initiation* (septembre) : Etudes sur les *maisons hantées* (Phaneg), *les nombres*, au point de vue symbolique (Desbarolles et Pierre de Joux), *les thérapeutiques magnétique, magique et théurgique* (Dace), *la kabbale pratique* (Eckarthausen). Ce numéro contient, en outre, une *bibliographie de la Rose-Croix* et le *Discours* de l'Initiateur égyptien au comte de Cagliostro (Papus).

— *Revue du Spiritualisme moderne :* Reproduction de l'important discours prononcé par M. Charles Richet à la réunion de la Société des Recherches psychiques, le 6 février 1905, sur la *Métapsychique*.

— *La Revue spirite : Causeries sur l'Evolution de l'idée religieuse*, par Senex ; *Les séances avec le médium Bailey, à la Société d'Etudes psychiques de Milan* (trad. par Moutonnier).

— *L'Acacia* (septembre) : *L'Excommunication du Grand-Orient de France par la Grande loge de Cuba* (Hiram). — *La Réaction maçonnique aux Etats-Unis* (Pontet), etc.

— *Revue du spiritisme* (septembre) : *Les matérialisations de la villa Carmen* (Delanne) ; *les Expériences de la société psychique de Nice* (Breton) ; *le Spiritisme dans Plutarque et Tertullien*.

— *La Voie* (septembre) : *Le Tao ou la voie* (Matgioi) ; *l'Occultisme chez les fétiches et l'influence musulmane en Afrique occidentale* (de Préaudet) ; *la Finalité* (Warrain) ; *Prédictions d'un haschischéen* (J. Giraud) ; *le Gnosticisme et la Bible* (Johannès).

— *Revue graphologique* (octobre) : Etudes graphologiques sur *Brazza* et *Madame Adam*, par A. de Rochetal ; *Jean-Jacques Rousseau graphologue*.

— *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy* (sept.-oct.) : *La psychologie nouvelle* (conférence de Mme A. Besant).

— *Revue cosmique* (octobre) ; *Exposé des bases de la Philosophie cosmique* ; *Sociologie cosmique*.

— *La Science astrale* (octobre) : *De l'interprétation en astrologie* (important article de Janus) ; *Cours élémentaire d'astrologie* (E. Vénus) ; *Directions astrologiques* (Labeaume). — Ephémérides diverses.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

M. de Heredia (*Le Gaulois*, 13 octobre). — Anecdotes sur Henri Heine (*Le Temps*, 13 octobre). — Sur Verlaine (*Le Gil Blas*, 9 octobre).

Le nom exotique de José-Maria de Heredia ne doit pas faire oublier ses origines normandes. Que la forme de son talent le rattache aux Malherbe, Corneille, Flaubert, aux génies qui se voulurent créateurs d'œuvres impersonnelles, c'est ce que M. Albert Sorel (Normand aussi, comme tout le monde, ou presque) constate dans une notice éloquente

que publia le Gaulois. La parenté avec Malherbe est évidente : même souci de la perfection, même silence rarement rompu par quelques stances ou quelques sonnets, même discrétion sentimentale, même mépris pour la poésie confidentielle. Qui sait si ce qui exaspéra surtout Malherbe, dans Ronsard, ce ne fut pas cet attendrissement perpétuel du vieux poète, ses aveux répétés, ces portes qu'il ouvre non pas seulement sur son cabinet de travail, mais sur sa chambre à coucher. Mais M. de Heredia a encore raffiné sur Malherbe et, beaucoup plus sensible que lui, a voulu paraître bien plus insensible encore. Autre conformité : tous les deux reçurent une instruction très complète, l'un poussant, comme on le sait, jusqu'à l'école des chartes, ce qui suppose, du moins, la connaissance réelle du latin, de l'histoire, et des origines de la langue française ; l'autre allant chercher à Bâle et à Heidelberg la meilleure science de son temps. Les hommes d'aujourd'hui, nourris de la fausse histoire fabriquée depuis cent ans, s'imaginent que la noblesse d'autrefois se plaisait à croupir dans l'ignorance. Les registres de l'Université de Bâle constatent, en 1571, la présence de douze jeunes gentilshommes normands, parmi lesquels *Franciscus Malaherbaeus;* à Heidelberg, en 1573, il est inscrit sous le nom de *Franciscus Malarbeus Cadomensis.*

Laissons maintenant parler M. Albert Sorel :

... Ce lien du sang maternel n'était pas le seul, entre le poète, né d'un père espagnol, et notre pays. Il y avait aussi des attaches de poésie, et il s'enorgueillissait à le rappeler. Nul ne savait mieux que lui par quel chemin le génie espagnol était venu, autrefois, se greffer en ce même Rouen, sur le génie normand. Ces routes étaient familières à Heredia, car il les avait parcourues lui-même près de trois siècles après Corneille. Il connaissait et par le menu, comme il connaissait toutes choses de l'histoire et de l'art, vivantes et minutieuses, les antiques relations de l'Espagne et de la Normandie : comment les navires à voiles brunes amenaient à Rouen les oranges et les vins capiteux tant goûtés de nos ancêtres ; comment les marchands espagnols possédaient à Rouen, à côté de leurs caves et de leurs comptoirs, des librairies florissantes.

On apprenait alors et on parlait, à Rouen, l'espagnol comme, de nos jours, l'anglais, et mieux peut-être. On le lisait beaucoup. Il existe des éditions d'auteurs espagnols timbrées et datées de Rouen. Corneille connut, en leur texte original, le *romancero* du Cid et la pièce de Guilhem de Castro. Ce fils de légiste qui, pour le train commun de la vie, plaidait au Parlement, s'assimila les poèmes espagnols avec la même aisance que plus tard cet autre petit-fils de juge normand, revenu des Espagnes d'outre-mer, s'assimila le génie d'un Flaubert et d'un Maupassant...

Quand il remontait à Corneille, il vantait en lui l'art du vers, aussi subtil et scrupuleux que l'art de raisonner les actes et de scruter les pensées. Il citait, à titre d'exemple, les retouches incessantes et infinies du poète, la recherche de la seule rime, du seul mot, de la place unique d'où il rayonne

sur les autres mots, et, du même coup, se nuance de leur reflet ; l'effort inlassable vers la perfection. Il admirait en cette langue du premier dix-septième siècle, toute chaude encore de la Renaissance, la verdeur, le dru, le ramassé de l'expression, la franchise, la vaillance et la majesté de l'allure, l'indépendance et la fierté de la rime ; la beauté du verbe, le terme technique, le terme de métier jeté, comme une note humaine, dans le discours des héros ; le mot familier serti comme la pierre précieuse et relevé en sa noblesse native ; les raccourcis puissants et les chocs de grands noms, évocateurs de l'histoire...

... la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna...

enfin, le vers plein d'âme, le vers d'harmonie et de douleur, qui se détache, çà et là, dans ces poèmes tragiques, comme la fin d'une strophe ou la cadence d'un sonnet :

Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir...

Le vers français, auquel il avait apporté l'élégance sobre, la majesté aisée, la grandesse verbale avec toute la somptuosité des velours, des ors et des joyaux d'Espagne, il aimait à en montrer chez le vieux maître normand le relief héroïque et la frappe de médaille. Il retrouvait, en Corneille, le squelette grandiose de son propre vers, ainsi que, chez son maître Virgile, les guerriers devinrent, à la majesté des ossements enfouis, la structure des géants d'autrefois.

Heredia se réclamait non seulement de Corneille, mais aussi de Malherbe. Il s'en était largement assimilé la prose à la fois précise et grandiloquente. Relisez les rares, les trop rares harangues de Heredia et comparez ses éloges, riches d'immortalité, à ceux que Malherbe décernait à Richelieu : c'est la même coupe, le même rythme vigoureux et plein de la très grande prose classique. Qui de nous n'a évoqué l'image chevaleresque du poète du grand Henri, le jour où l'auteur des *Trophées*, devant la plus officielle assemblée de la plus protocolaire des républiques, s'avisa de parler au tsar de Russie sur le mode, très inattendu, en ce lieu hiérarchique, dont le poète-gentilhomme, en pleine monarchie, parlait au roi de France :

Et ton front, cette fois,
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Puisqu'il a rendu à notre terre normande cet hommage de la traiter en terre maternelle et qu'il a jeté sur elle un peu de la gloire qu'il a répandue, pour des années et des années, sur les lettres françaises, j'en appelle au poète dont l'œuvre, aussi brève que la sienne, illustre, encore que, pour l'honneur de notre temps, Heredia le dépasse de la tête, et je lui voue pour épitaphe ce vers qui renferme toute sa vie et toute sa gloire :

Belle âme aux beaux travaux sans repos adonnée.

§

Deux anecdotes, deux bonnes méchancetés de Heine, contées par M. Claretie, dans **le Temps** :

Ce démon de Henri Heine, qui écrivait sur Mignet la page délicieuse à

laquelle me fait songer la séance prochaine, avait infiniment d'esprit, de l'esprit parlé et de l'esprit typographié, de l'esprit toujours et partout, et on n'en finirait pas si on s'attachait à recueillir tous les traits, tous les mots tombés de ses lèvres. Il ne se contentait pas de railler — en les caressant — les secrétaires perpétuels; il fut, ce poète exquis, douloureux et profond, le sarcasme fait homme. Narquois, il gardait dans l'ironie un accent tout particulier. Sa larme s'accompagnait d'une morsure. M. Paul Bourget me contait naguère cette réponse faite par l'auteur des *Reisebilder* à Saint-René Taillandier, le père de notre représentant au Maroc.

Avec Gérard de Nerval et Edmond Grenier, M. Saint-René Taillandier, l'ami de Brizeux, avait traduit en français, avec la collaboration de Henri Heine lui-même, les œuvres de Heine. Saint-René Taillandier connaissait l'Allemagne et guidait les auteurs traducteurs de *Lutèce* ou de l'*Intermezzo*. Il avait beaucoup travaillé à la gloire du poète. Cependant Henri Heine, dans la préface de ses *Œuvres complètes*, en remerciant Gérard de Nerval, avait oublié — volontairement peut-être — ses autres collaborateurs.

Et Saint-René Taillandier s'en montrait un peu mortifié.

— Allez vous plaindre à Henri Heine, lui dit-on, et il réparera son oubli.

Le futur académicien alla donc voir le poète à demi-aveugle qu'il trouva couché et gémissant.

— Tiens, Saint-René!... Je suis content de vous voir!...Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite?

— Mon cher maître, dit le critique en s'asseyant au chevet de Heine, je viens d'abord vous saluer, prendre de vos nouvelles, et ensuite vous adresser, je ne dirai pas un reproche ni une réclamation... non, mais je viens vous exprimer un regret.

— Et de quoi s'agit-il donc, Saint-René?

— Voici. Dans la préface générale de la traduction française de vos *Œuvres*, vous avez — en toute justice — remercié votre collaborateur Gérard de Nerval; mais vous m'avez « omis », si je puis dire, et ce m'est un gros chagrin. Etre cité par vous, c'est recevoir un brevet d'immortalité. J'aurais été si heureux de cette consécration; et de ne l'avoir point après l'avoir méritée, j'ai du chagrin, un gros chagrin. Quand j'ai lu le nom de Gérard imprimé par vous, j'ai attendu le mien, et je vous l'avoue, j'ai éprouvé une amère déception!

Henri Heine ne pouvait rien répliquer. Saint-René Taillandier avait raison. Cependant le malin poète répondit. Il souleva sa paupière que l'hémiplégie avait faite tombante, et regardant son collaborateur de son œil unique:

— Oh! cher ami, dit-il, vous portez un nom honoré, un nom haut coté dans les revues graves et les recueils solennels. Vous n'auriez pas voulu, soyez juste, me voir accoler ce nom sévère à celui d'un pendu!

Un pendu! Le pauvre Gérard! Eh! oui, on venait de décrocher son cadavre de la rue de la Vieille-Lanterne. Le nom d'un rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* imprimé à côté de celui d'un pendu! Saint-René Taillandier ne pouvait plus répondre. L'ironie de Heine l'avait désarmé.

C'est encore à Saint-René Taillandier que Henri Heine disait, parlant de Meyerbeer, avec un malicieux sourire:

— Meyerbeer? Il sera immortel tant qu'il vivra!

§

Est-ce que la copie de M. Ernest-Charles n'est pas de la littérature? On croyait, au contraire, qu'elle en était, et n'était que cela. Le **Gil Blas** nous détrompe. Il publie toujours les articles de M. Ernest-Charles, mais il publie aussi des *Pages littéraires*. Celle que j'ai sous les yeux narre des anecdotes sur Verlaine, histoires pochardes bonnes pour les almanachs de tempérance. L'auteur anonyme de ce gribouillis croit que par ses révélations, il a montré « Verlaine tout entier, ange et bête, comme disait Pascal »... Est-ce bien sûr?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Le Cœur et la Loi*, comédie en trois actes, de MM. Paul et Victor Margueritte (9 octobre). — Théâtre Antoine : *Vers l'Amour*, comédie en cinq actes, de M. Léon Gandillot (10 octobre). — Théâtre Sarah Bernhardt : *Le Masque d'amour*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de Mme Daniel Lesueur (10 octobre). — Œuvre : *Dans les bas-fonds*, pièce en quatre actes, de Maxime Gorky, traduction de M. Halpérine-Kaminsky (12 octobre). — Memento.

MM. Paul et Victor Margueritte viennent de nous donner une pièce courageuse, **le Cœur et la Loi**, d'autant plus courageuse qu'ils y laissent toute nue l'idée qui la leur a fait écrire. On sait que MM. Paul et Victor Margueritte jugent mauvaise la loi qui règle, en France, le divorce. Ils jugent que la seule volonté de l'un ou de l'autre des époux devrait suffire pour qu'on lui accordât le divorce, dès qu'il le demande. Aujourd'hui MM. Paul et Victor Margueritte vont plus loin encore : ils proclament que la dignité humaine n'est sauvegardée que par l'union libre. On ne saurait trop les approuver d'avoir résolu avec franchise une question où tant de gens hésitent à avouer leur vraie pensée : *le Cœur et la Loi* ne respecte pas les hypocrisies publiques, et MM. Paul et Victor Margueritte méritent qu'on les applaudisse.

Leur pièce, toujours éloquente, est-elle vraiment dramatique? Trop souvent, peut-être, elle tourne à la conférence. Francine Le Hagre et sa mère, dans leurs discussions, se répètent quelquefois. On aimerait que le rôle de Le Hagre fût plus développé : ce parfait clérical méritait de n'être pas relégué au second plan. Et pourquoi Eparvié, l'homme à qui la noble Francine accorde son amour, pourquoi Eparvié est-il, comme tant d'autres, explorateur?

Le meilleur du *Cœur et la Loi* est dans le troisième acte. Il y a là, entre Francine et le mari que la loi lui inflige, une scène fort bien menée, et de la plus heureuse concision. Un des meilleurs mots que nous ayons entendus au théâtre, ces temps-ci, en fait la conclusion.

On ne peut se défendre d'une grande sympathie pour une pièce aussi noble que *le Cœur et la Loi*. Et d'excellents interprètes la font

valoir : Mmes Dux et Sergine, MM. Janvier, Chevalet, Darras, Maxudian, Pillot.

M. Léon Gandillot passait jusqu'ici pour un de nos meilleurs vaudevillistes. Avec des pièces habiles glorifiées jadis par Francisque Sarcey, il avait obtenu les plus heureux succès. Aujourd'hui M. Gandillot nous donne une pièce grave. Et il ne faut pas croire qu'il se soit attardé aux formules anciennes : il semble qu'un vaudevilliste fameux dût, pour ses débuts dans le théâtre où l'on pleure, écrire un mélodrame. Il n'en est rien : **Vers l'amour** veut être une pièce vraiment sérieuse, une pièce qui touche le spectateur par des moyens simples, une pièce qui émeuve profondément.

L'intrigue de *Vers l'amour* n'est nullement compliquée. Un jeune peintre, Jacques Martel, rencontre une jeune fille, Blanche,qui est mannequin. Jacques s'éprend de Blanche, mais il ne croit pas l'aimer d'un amour grave : et, quand un de ses amis tente de le marier avec une jeune fille du monde, Yvonne, Jacques se laisse fiancer sans peine aucune. Il faut que le hasard lui fasse revoir Blanche, que la sottise méchante d'Yvonne le force à rompre le mariage projeté, pour qu'il sente qui il aime vraiment. Quand il retrouve Blanche, elle est mariée ; un homme d'âge, fort riche, un ancien officier de marine, M. de Grandpierre, l'a épousée : au temps où Jacques la voyait, Blanche avait déjà M. de Grandpierre pour amant officiel. Blanche ne s'amuse guère auprès de ce mari sérieux et compassé. Elle a quelque émotion à revoir Jacques. Elle va chez lui. Elle redevient sa maîtresse.Mais, à présent, elle n'est plus qu'une mondaine. Jacques, autrefois, avait un caprice pour Blanche ; Blanche, maintenant, a un caprice pour Jacques. Elle ne veut pas perdre la situation que lui a faite M. de Grandpierre; elle est d'ailleurs reconnaissante à cet homme d'avoir, pour l'épouser, bravé quelques préjugés. La sympathie indifférente de Blanche exaspère l'amour de Jacques. Et, quand il apprend qu'il ne reverra plus jamais la bien-aimée, il va se jeter à l'eau.

On voit que la pièce de M. Léon Gandillot est quelque peu amère. On ne peut dire que les personnages en soient très originaux. Mais M. Gandillot a le mérite de les faire toujours s'exprimer avec justesse; et c'est par là peut-être qu'il capte, du premier coup, la faveur du public.

Car la pièce de M. Gandillot séduit le spectateur. Elle est, à vrai dire, d'une extrême habileté. Jamais, au temps où il écrivait de prestigieux vaudevilles, M. Gandillot n'écrivit rien de plus adroit que *Vers l'amour*. Les effets y sont gradués avec un art singulier. Le premier acte se passe dans un de ces petits restaurants situés sur les boulevards extérieurs, aux confins de Montmartre, restaurants où

ne fréquentent que des habitués, écrivains ou artistes, plus originaux souvent par leur tenue que par leurs œuvres. Cet acte, très animé, reste d'une gaîté heureuse, qu'interrompt légèrement un peu de sentimentalisme, dans les conversations de Jacques et de Blanche. Le deuxième acte est dans le Bois, au bord de ce petit lac que longe presque la route des Erables : lieu charmant, que connaissent bien tous les cyclistes. Cet acte est élégant. Le ton du dialogue entre Yvonne et Jacques tranche habilement avec le ton du dialogue entre Blanche et Jacques, pendant le premier acte. La scène où Jacques annonce à Blanche son mariage est d'une heureuse sobriété. Et ainsi, dans *Vers l'amour*, tout est bien en place : la pièce entière est d'une exécution parfaite. Le quatrième acte est, peut être, le mieux fait de tous. M. Gandillot a voulu nous y faire sentir combien est cruelle l'attente prolongée de Jacques. Depuis plusieurs semaines, il n'a pas vu Blanche; il l'attend avec une impatience fébrile, douloureuse. Un pareil acte pouvait facilement être fastidieux. M. Gandillot a su imaginer des épisodes variés, qui nous tiennent attentifs, sans que pourtant nous oubliions que Jacques attend Blanche, et que l'attente le désole. M. Gandillot a su nous donner l'impression d'un ennui désespérant, d'une impatience désœuvrée, sans que nous nous ennuyions, que nous nous impatientions jamais.

La pièce de M. Gandillot est jouée à la perfection. Mme Jeanne Rolly joue Blanche avec une exactitude charmante, Mme Jeanne Lion est une Yvonne excellente. MM. Antoine, Signoret, Duquesne donnent du relief à des rôles courts, et M. Grand n'avait, je crois, jamais été aussi remarquable que dans le personnage de Jacques Martel.

Rarement j'ai entendu mélodrame aussi compliqué que **le Masque d'amour**, de Mme Daniel Lesueur. Nous assistons là aux plus curieuses aventures, et le faux marquis de Valcor commet d'abominables crimes avec un sang-froid bien étrange. Il y a d'ailleurs une idée ingénieuse dans la pièce de Mme Daniel Lesueur, et qui eût pu donner matière à une assez jolie comédie romanesque. Malheureusement, cette idée n'est nullement développée, et l'auteur s'est égaré, avec une excessive complaisance, en des épisodes d'une nouveauté douteuse. Quelques-uns de ces épisodes, d'ailleurs, sont assez divertissants ; au second tableau, un fragment de scène est vraiment heureux ; au troisième, un assez long passage ne manque pas de force tragique. Pourquoi Mme Daniel Lesueur a-t-elle compliqué son intrigue à plaisir !

Mmes Tessandier et Cormon, MM. Calmettes, Krauss et Claudius tiennent fort bien les principaux rôles du *Masque d'amour*.

Partout, le nom de Maxime Gorky est glorieux ; on commence à beaucoup connaître son œuvre : œuvre admirable, et par quoi

l'on comprend la déchéance et l'angoisse d'un peuple misérable.

Dans les bas-fonds est un beau drame. L'intrigue n'y existe pour ainsi dire pas. La rivalité des deux sœurs, Vassilissa et Natacha, éprises l'une et l'autre de Vaska Pepel, n'occupent que quelques scènes. Mais que de pauvres gens vivent dans le lamentable asile où se passe toute la pièce, et Gorky a su les peindre d'inoubliables couleurs. Ces pauvres gens, ces ex-hommes, on les plaint d'abord : on sent qu'un joug terrible pèse sur eux. Et, peu à peu, l'on se prend à les aimer : ils ne sont pas responsables de leur misère. C'est par le régime implacable dont ils subissent l'horrible contrainte qu'ils sont tombés dans les bas-fonds. Si,au lieu de les rudoyer sans cesse, on les traitait en amis, en enfants qui ont besoin d'aide et de soutien? Si on leur donnait des enseignements, simples d'abord? Voici le mystérieux chemineau qui traverse l'asile. Ses paroles ne sont pas bien profondes, ses actes n'ont rien d'héroïque ; mais il est doux, il est tendre, il est gai ; et, au contact de sa paisible sagesse, les malheureux déchus sont déjà moins tristes. Le chemineau, d'ailleurs,est suspect à la police : il n'a pas de passeport, et il ne restera pas longtemps dans l'asile, à consoler ses habitants.

Par des moyens très simples, Gorky nous émeut d'une singulière émotion. Nous ne pourrons jamais oublier les misérables qu'il nous a fait connaître. Les personnages de Gorky n'ont rien d'imaginaire; ils vivent réellement, nous le sentons; nous sentons que Gorky les a vus, qu'il leur a parlé, qu'il a souffert avec eux. Et nous songeons qu'il faut, comme lui, travailler à leur délivrance.

Le drame de Gorky a été monté avec beaucoup de soin. Et nous y avons applaudi Mmes Archambaud, Dortzal, Deraisy ; MM. Lugné Poe, Saillard, Adès, Juredieu, Héloin.

Memento. — Au Palais Royal (11 octobre), un vaudeville à surprises de MM. Kéroult et Barré, *Toison d'or* (Mlle Viviane Lavergne, M. Raimond). — Aux Variétés (13 octobre), *le Bonheur*, *Mesdames*, comédie en trois actes, de M. Francis de Croisset,où l'on applaudit fort Mmes Jeanne Granier et Eve Lavallière, MM. Baron et Brasseur. — Au Théâtre Molière (4 octobre), une pièce en trois actes, parfois assez forte, de M. Jean Roy, *la Concurrente* (Mme Suzanne Devoyod, M. Albert Lambert). — Au Théâtre Antoine, pour accompagner *Vers l'Amour*, un acte en vers agréables, de M. Hugues Delorme, *Au coin d'un bois*. — A l'Odéon, en même temps que *le Cœur et la Loi*, un acte tout aimable et spirituel, *l'Ami du ménage*, de M. André Rivoire.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

CONCERTS LAMOUREUX. — Claude Debussy : *La Mer*. — Memento.

La saison musicale a brillamment commencé, quoique diversement.

Tandis que M. Colonne consacrait son affiche à Wagner afin, sans doute, de maintenir les traditions, M. Chevillard, pour son concert d'ouverture, composait un fort beau programme où, hormis le seul Beethoven étranger, ne figuraient que des maîtres français. Encore un signe des temps. Qui eût osé cela, il y a seulement dix années? Aujourd'hui que nous avons mâché, remastiqué et digéré les classiques, grands ou moindres, et qu'on nous a saoulés de Wagner, nous éprouvons la faim et la soif d'autre chose, cependant que notre palais est devenu notablement délicat à ces festins désormais révolus. Notre curiosité avertie explore avidement le passé toujours plus lointain, et nous n'y avons et aurons que l'embarras du régal, longtemps même après avoir assimilé tout Bach, où nous en sommes. Dans le sens opposé, ce n'est pas tout à fait pareil. On n'est pas sans avoir remarqué, de plus en plus, combien il semble difficultueux de découvrir, chez nos voisins d'un peu partout, du nouveau capable de nous émouvoir, de nous intéresser ou, simplement, de nous plaire. Voire depuis Beethoven, — Wagner, mis à part, que nous connaissons trop, et Liszt, dont nous ne pouvons plus que tardivement constater le génie novateur, — des meilleurs d'outre-Rhin, Vistule ou Danube, on en a vite ou bientôt fait le tour. Du moins l'avons-nous fait et, pour certains, sans envie d'y revenir souvent, ou bien, en en perdant peu à peu, et presque à notre insu, le désir. A quoi bon se mentir à soi-même au souvenir de joies défuntes? Chez nous, les symphonies graciles de Schumann sont en train de rejoindre celles du mélancolique et élégant Mendelssohn dans la brume d'indifférence où les ont dévancées, au galop de leur pesant quadrige évanoui quasiment déjà, les doctes pensums d'un Johannes Brahms. Il faut être d'une autre taille pour narguer l'assaut de l'avenir et braver ses mêlées ardentes. Il faut surtout ne pas s'être complu à regarder en arrière, sinon en maître et pour résumer l'antérieur, comme un Bach, en le transfigurant dans la définitive apothéose. Ce sont là vérités qui nous étaient inconsciemment infuses même avant que notre sensibilité ait reçu le baptême de *Pelléas*. Mais depuis, c'est encore bien plus grave: la musique soudain a changé de langage. Les aînés ont tressailli à la voix nouvelle, aux révélations confusément attendues, sinon pressenties; les générations qui viennent n'entendront plus spontanément d'autre idiome sonore, et tous n'écoutent plus volontiers, des vivants, que ceux dont c'est le verbe inné. Alors, on s'est aperçu tout d'un coup que, depuis plus d'un demi-siècle, c'est chez nous que s'était réfugiée la musique pour y accomplir sa libération radieuse. Et nous aimons à refaire le chemin avec les méconnus ou baffoués d'hier, à les associer au triomphe du présent qu'ils ont préparé, — certains, sans le savoir et de plus loin que la veille. Car nous conservons même, en secret, un faible pour Berlioz, à cause

« des coups de poing à droite et à gauche » que son geste impétueux lança dans le fatras de superstitions pseudo-classiques où l'art de nos voisins agonise. Et c'est justice, au fond, que nous dations de ce démolisseur notre renaissance musicale ; que nous partions de cet irresponsable précurseur pour en revivre l'épopée, avec César Franck et d'Indy, jusqu'à l'harmonie debussyste. C'est à ce dénouement que, pas à pas, nous conduisait toute une évolution complexe, et, si nous aimons à en reconnaître la genèse, il apparaît de plus en plus que notre sensibilité en exige la satisfaction suprême, recherche le charme naturel et subtil de cette harmonie qui dorénavant s'impose, pénètre jusqu'à la foule, et dont les effets se traduisent sous les espèces du plus indiscutable « succès ». Aussi, en ce dimanche où ces noms rassemblés appelaient le public au Nouveau-Théâtre, on y dut refuser du monde. Nombreux furent les déconfits arrêtés à la porte par un impitoyable suppôt de M. le préfet Lépine. Je doute fort que les wagnériens du Châtelet y aient subi une analogue déception.

A vrai dire, cette révolution de l'art musical ne va pas sans quelques tiraillements,et il est curieux, quoique conforme à l'expérience de l'histoire, que les récalcitrants réactionnaires se rencontrent principalement chez les professionnels. Quand je dis que cela est curieux, l'événement, au fond, paraît pourtant assez logique, s'il est vrai que l'âge amortit la perceptivité sensorielle; qu'il arrive un moment, variable selon les individus, où chacun ne s'émeut, ne pense et ne vit plus que sur un inaugmentable total de sensations précédemment acquises,et sans en plus pouvoir accroître le trésor. Le fait est que la nécessité de deux sortes, de deux « classes » d'interprètes, à l'heure actuelle, se manifeste toujours mieux évidente. Il faut comprendre pour interpréter, et on ne comprend que ce qu'on est capable de sentir. Avec l'orchestre que lui laissa son beau-père, M. Chevillard a la disposition de l'instrument le plus merveilleux, le plus docile, le plus parfait, peut-être, du monde. La question qui se pose tous les jours plus troublante et plus impérative, est de savoir si le chef ne devrait pas s'en servir exclusivement pour diriger des symphonies de Mozart. de Schumann et, tout au plus, de Beethoven. Ce qui s'attesta péremptoire, en tout cas, c'est que Rissler aurait mieux fait de nous jouer les trente-deux Sonates du vieux sourd à la file, que d'assumer, pour, ainsi qu'il le fit, la massacrer, la partie de piano de la *Symphonie cévenole* de V. d'Indy. Cependant qu'il virtuosiquait sans discernement vraisemblable, une souffrance agacée m'agitant sur mon strapontin, je distinguai non loin de moi, dans un fauteuil, celle que tout autre que M. Chevillard eût choisie en la circonstance. Pour quels impénétrables motifs une grande artiste, aussi désignée que Mlle Blanche Selva, demeure-t-elle opiniâtrement ignorée des organisateurs de nos grands concerts, même alors qu'il s'agit d'exé-

cuter du Franck ou du d'Indy, office où, d'un avis unanime, elle est encore inégalée, sinon inégalable à tout jamais? Il y a des énigmes qu'il faut renoncer à résoudre, en se contentant de rester stupéfait autant, très probablement, que M. Chevillard le fut de l'affluence inaccoutumée du public à l'annonce d'une œuvre inédite de Claude Debussy. La recette, du moins, se divulgua sans doute idoine à compenser cette amertume, de susciter l'enthousiasme d'autrui sans le plausiblement partager.

L'océan est tout un univers aux aspects infinis, où gît comme un mystère immense et disparate. Une voix innombrable y chante sans relâche un hymne unique et multiple, et toujours non pareil. La mer a autant de visages qu'il est de méridiens ou de latitudes, autant d'âmes et d'accents que s'écoulent de jours, de soirs et de nuits. Des déserts de glaces aux fournaises tropicales, des horizons perdus aux rades, aux grèves de sable ou de rochers, et d'un de nos hivers à l'automne, il y a bien des « mers », entre nos deux pôles. Celle dont s'inspira cette fois le poète sonore s'éveille dans la splendeur d'une aube ensoleillée, sous la caresse plaintive du vent qui berça son sommeil, qui la guette, la couve d'un amour égoïste et jaloux. Elle s'étire indolente, puis capricieuse et bientôt courroucée de l'obstinée poursuite, résiste, écume et mugit sous l'étreinte, pour enfin céder, pantelante, dans le brasier d'or de midi, tandis que son vainqueur se pâme et qu'un choral, surgi des profondeurs limpides, célèbre leurs noces éternelles. Après, c'est la joie sereine, les éclats dans la lumière et les sourires, le jeu diapré des étincelles qui fusent comme l'aimée secoue la chevelure de ses vagues, et, plus tard les devis, confidences communes, le heurt des pensers, la colère, les clameurs du duo gigantesque. Ce sont de rudes interlocuteurs, ceux que l'art du génie fait parler dans ce prodigieux « dialogue du Vent et de la Mer ». Celle-ci, néanmoins, jusque dans sa fureur, reste toujours magnifique; aucun spasme ne la défigure et nul trouble ne peut ternir l'éclat de sa luxuriante beauté. Autant que ses liesses mutines, sa tempête s'irise de reflets scintillants, roule en ses flots des escarboucles et fronde, d'éblouissantes gerbes, un ciel illuminé d'azur ou tout criblé d'étoiles. Ils devront s'incliner, ceux-là qui, jusqu'ici, prétendaient refuser la force au musicien de *Pelléas et Melisande*. Il y a dans **la Mer** autant de puissance que de grâce; le grandiose et l'exquis s'y mêlent, enchevêtrent leurs chatoiements dans la trame d'une polyphonie prestigieuse, inouïe de verve, de fantaisie rutilante. Il y a des pages où on croit côtoyer des abîmes et discerner jusqu'au fond de l'espace; il y a un orchestre aux sonorités insoupçonnables; une inspiration incisive en sa morbidesse ou dans sa véhémence, fluide, savoureuse et poignante à la fois; et tout cela forme une admirable symphonie dont on eût mieux saisi, sans doute, l'har-

monieuse et neuve eurythmie, si le maître l'avait présentée lui-même, ou bien quelqu'un des siens. Ne nous plaignons pas trop, pourtant. Sans *Pelléas*, peut-être que nous n'aurions pas connu *la Mer*, ni même encore entendu les *Nocturnes*. Acceptons, comme elle s'offre, l'aubaine, et attendons; car nous avons pour nous tous les demains.

MEMENTO. — *Les Caractères de la Danse,* un divertissement de Jean-Ferry Rebel, exhumé du XVIIIe siècle par MM. Pierre Aubry et E. Dacier, lesquels en racontent l'histoire et sur quoi je me promets de revenir. — *Le Mercure musical* (15 oct.) : *les Vrilles de la Vigne,* un petit chef-d'œuvre de deux feuillets et trois quarterons de lignes; c'est signé : Colette Willy.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouvelles salles du Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. — Les Musées de province : proposition de M. Engerand; réformes désirables. — Memento.

Le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, qu'on eut tant de peine, lors de son installation au Petit Palais des Champs-Elysées, à garnir d'œuvres de valeur, et qui, pendant longtemps, n'offrit guère d'intéressant que la collection Dutuit, s'est enrichi fort à propos, ces temps derniers, d'acquisitions et de donations importantes qui lui donnent enfin une physionomie sinon bien définie — car rien de plus hétérogène que les collections qu'il abrite et que le hasard seul semble avoir réunies —, du moins plus vivante.

Le don généreux de M. Georges Hoentschel, l'an dernier, a marqué le début de cet heureux développement. Il s'agissait d'environ cent cinquante œuvres de statuaire et de céramique de ce rare artiste trop tôt disparu, Jean Carriès, sincère et probe artisan, amoureux de perfection, de la race de nos grands imagiers du Moyen âge, rival, en outre, des plus admirables céramistes japonais. La salle où sont réunies son grand portrait en cire par lui-même, les figures, d'une vie et d'un caractère si saisissant, de *L'Evêque*, du *Guerrier,* de *Loyse Labbé,* de *Velazquez,* de *Frans Hals*, de *La Mère Callamand,* du *Bébé endormi,* etc., son groupe du *Martyre de saint Fidèle*, sa fameuse porte à laquelle Grasset eut quelque part et où les têtes et figures grotesques font un repoussoir si troublant à la fine *Damoiselle* qui en fleurit le sommet, enfin ses merveilleuses poteries de grès, gourdes et bouteilles aux formes rustiques, aux patines savoureuses où, ainsi que dans ses autres œuvres, « se marie l'antithèse du précieux et du fruste (1) » et comparables aux plus parfaites créations de Bizen, est sans contredit, avec les salles Dutuit, l'honneur du Petit Palais.

A cette première générosité s'est ajoutée, à la fin de 1904, une im-

(1) Comte Robert de Montesquiou.

portante donation de l'Etat : toute la collection des porcelaines de Sèvres qu'il avait envoyées à l'exposition de Saint-Louis : plusieurs centaines de morceaux de choix, vases, bustes, statuettes, etc., et deux portiques de céramique exécutés spécialement pour le Petit Palais. Toutes ces jolies pièces, où s'affirment de façon éclatante les qualités de délicatesse et de goût de notre manufacture, sont présentées avec un art parfait.

Puis ç'a été l'acquisition par la Ville, pour une somme assez modique, de tout ce que Dalou, à sa mort, avait laissé dans son atelier : ébauches, esquisses et maquettes en plâtre ou en terre cuite, bronzes à cire perdue (1), qui permettent — malgré des lacunes irrémédiables résultant des destructions auxquelles trop souvent Dalou se livrait dans des moments d'impatience ou de mécontentement — de suivre l'éclosion des principales créations de ce fougueux artiste. Il y a là les esquisses de ses nombreuses variantes du thème de *La Charité;* de sa jolie fontaine ornée d'une scène bachique; de son *Silène;* de ses monuments de Delacroix, d'Alphand, des Orateurs de la Révolution, du *Triomphe de la République;* un projet de monument à Gambetta; un autre — moins heureux — d'un tombeau de Victor Hugo; des maquettes de ses admirables bustes du *Paysan en blouse*, de *Me Cresson*, d'*Albert Wolff*, et nombre d'études pour les deux monuments où il avait projeté de célébrer le travail de l'homme des champs et celui de l'ouvrier des villes et qui devaient être le magnifique couronnement de son œuvre. Rien n'est intéressant comme de saisir sur le vif, dans ces morceaux d'une vie étonnante, d'un métier à la fois plein de verve et de conscience, la pensée brûlante de l'artiste.

Enfin, tout récemment, le peintre Ziem, sollicité par la Ville, a fait don d'un important ensemble de ses œuvres : trente-cinq grandes toiles, plus de quarante aquarelles, de nombreuses études peintes, et des albums de dessins et de croquis. Cette collection a l'avantage de renseigner le public plus exactement qu'il ne l'était jusqu'ici sur le talent de ce peintre, trop exclusivement connu par son côté brillant — qui n'est pas le meilleur . A côté du Ziem des Venise et des Bosphore bleus et roses, décors de féeries par trop irréelles aux colorations éclatantes et conventionnelles, au dessin sommaire, à l'exécution trop habile, on a plaisir, en effet, à trouver un Ziem moins connu, bien préférable à l'autre, auteur de natures mortes savoureusement peintes, de paysages de Hollande et de France apparentés aux créations de notre belle et robuste école de 1830, et qui accompagnent dignement l'effigie de l'artiste jeune par Ricard. Malheusement ces ouvrages sont ici la minorité, et il est regrettable vrai-

(1) L'un d'eux, un bas-relief représentant une femme nue vue de dos, a été dérobé le mois dernier et n'a pu encore être retrouvé.

ment de voir ainsi gaspillée une place que tant d'œuvres plus caractéristiques pourraient occuper. (Pourquoi, par exemple, un artiste aussi curieux que Grasset, dont l'influence fut si grande sur le mouvement décoratif moderne, n'est-il pas représenté au Petit-Palais à côté de son ami Carriès?) Mais on était si content, sans doute, de pouvoir d'un seul coup et avec un tel éclat garnir toute une salle!

§

Dans notre précédente chronique, nous empruntions à M. Robert de la Sizeranne, en parlant des musées, son expression si imagée de « prisons de l'art ». C'est « cachots » qu'il faudrait dire lorsqu'on parle de la plupart de nos **musées de province**. Ces pauvres musées, presque tous si délaissés, sauf dans quelques grandes villes, il suffit d'en avoir visité quelques-uns, disait M. Dujardin-Beaumetz dans le rapport dont nous allons nous occuper, « pour comprendre à quel degré des réformes y sont nécessaires, non seulement pour le personnel, mais surtout pour le classement des ouvrages et leur conservation. Des richesses réelles y sont entassées pêle-mêle dans des bâtiments humides, sans jour, et s'y perdent; des tableaux de la plus grande valeur coudoient des œuvres de dernier ordre; souvent des attributions erronées y déroutent le visiteur. »

Justement ému de cette situation, M. Engerand, député du Calvados, reprenant une excellente étude, que nous utilisons ici (1), parue dans la *Revue hebdomadaire* du 16 mars 1901, avait déposé en mars dernier sur le bureau de la Chambre des Députés une proposition invitant le gouvernement à nommer une commission extra-parlementaire « qui serait chargée de reconnaître la situation actuelle des musées de province, l'état des richesses d'art qui s'y trouvent et les moyens de mettre en valeur ces collections avec le concours de l'État et des municipalités intéressées ». La commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, sur le rapport de M. Couyba, s'étant montrée favorable à ce projet, le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts adressait au ministre un rapport concluant à l'adoption du vœu formulé par M. Engerand. Et une commission a été nommée où figurent pêle-mêle des sénateurs, des députés, des membres de l'Administration, des écrivains d'art parisiens plus habitués pour la plupart aux phraséologies vaines qu'aux recherches patientes et sérieuses, et pas un de ces modestes savants de province dont les travaux ont élucidé bien des points de l'histoire de l'art : au total, parmi quelques hommes compétents (2), quantité

(1) Consulter aussi tout particulièrement, sur ce sujet, l'ouvrage capital de Clément de Ris. *Les Musées de province, histoire et description*, et de preférence la seconde édition (Paris, Renouard, 1872; in-16).

(2) Il est scandaleux de ne pas trouver dans ce groupe trop restreint les noms d'historiens de notre art français tels que MM. Maurice Tourneux et Bernard Prost.

d'autres totalement étrangers à ces questions, et nombre d'illustres inconnus, pourvus sans doute de brillantes relations. Cette commission, à son tour, comme il est d'usage, s'est subdivisée en sous-commissions. Et voilà la question enterrée sans doute pour de longs mois.

Il serait bon cependant que la besogne fût menée sérieusement. Il est indispensable d'avoir sur chaque musée de province un rapport dressé par un historien d'art sérieux et vraiment *compétent* (la race, quoi qu'il puisse sembler, en devient de plus en plus rare) qui renseignerait exactement sur sa composition, sur la valeur et l'état des œuvres qu'il renferme, puis de procéder à une réglementation intelligente et définitive.

La création des musées des départements est due au premier Consul. Sur un rapport du ministre de l'Intérieur Chaptal, en date du 14 fructidor an VIII (1er septembre 1800), il envoya en dépôt dans quinze grands centres provinciaux : Lyon, Bordeaux, Strasbourg, Bruxelles, Marseille, Rouen, Nantes, Dijon, Toulouse, Genève, Caen, Lille, Mayence, Rennes et Nancy, 846 œuvres, choisies, mais sans aucun discernement, par des fonctionnaires « pour lesquels les besoins de nos provinces, leur tempérament, l'éducation de leur vision, étaient lettres mortes (1) », dans le fonds constitué par l'ancienne collection de la Couronne, les sujets de réception des artistes à l'Académie, les toiles provenant des églises et couvents de Paris ou des galeries des émigrés, enfin les tableaux rapportés en France par les armées victorieuses de la Révolution et de l'Empire (2). En 1811, après la campagne de Prusse, Napoléon répartit entre six villes de l'Empire : Lyon, Dijon, Grenoble, Bruxelles, Caen et Toulouse, 212 tableaux, tandis qu'il en offrait 108 aux églises de Paris. Depuis, à part quelques envois estimables faits en 1862 à la suite de l'acquisition de la collection Campana (308 tableaux), puis en 1869, et enfin en 1872, à la suite du déclassement des réserves du Louvre, les musées de province n'ont plus guère été que le lieu d'écoulement des achats plus ou moins heureux faits par l'État aux expositions ou des tableaux du Luxembourg tombés au rebut.

Or, ces envois, malgré l'étiquette pompeuse « Don de l'Etat » qu'ils sont invités à arborer, ne constituent en réalité qu'un simple dépôt toujours sujet à reprise, aucune loi ne fixant nettement les droits et les devoirs respectifs de l'Etat et des musées provinciaux. On voit d'ici le peu d'intérêt que les municipalités sont disposées à porter à des œuvres dont la possession incertaine s'accompagne de dépenses forcées de locaux, de gardiens, de catalogues, etc. : trop souvent elles se

(1) A. Girodie, *Les Musées d'artistes dans leurs provinces*. Moutiers, imp. Duclos, 1903, in-8°. (Tirage à part des *Notes d'art et d'archéologie*).

(2) V. sur ce dernier point l'excellent ouvrage de M. Ch. Saunier, *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Laurens, 1902, in-8° ill.

refusent à faire les moindres frais en faveur de dons aussi précaires; les peintures s'empilent dans des magasins, abandonnées aux intempéries et aux rats. Le musée de Caen, affirme M. Engerand, conserve dans ses greniers plus de tableaux qu'il n'en expose dans ses galeries, et telle grande ville comme Toulouse attend depuis 1842 la rédaction d'un nouveau catalogue. Il est donc nécessaire, avant tout, — reprenant pour ces musées cet *Inventaire des richesses d'art de la France,* que le regretté marquis de Chennevières avait fait entreprendre et dont la publication, faute de crédits impossibles à trouver, paraît-il, dans un budget de quatre milliards, est interrompue depuis 1897 — de dresser un état précis des trésors ignorés que renferment ces galeries provinciales, de contrôler par la même occasion les catalogues existants, et d'obtenir l'exposition de toutes les œuvres (on arriverait sans doute à ce dernier résultat en garantissant aux municipalités le dépôt indéfini des envois de l'Etat à moins de défaut d'entretien, d'insécurité ou de refus persistant de les exposer). Quelles heureuses découvertes ne ferait-on pas dans ces collections, qui, à côté des dons locaux, contiennent les quelques 2000 toiles de maîtres envoyées par le premier Empire! Il serait très désirable, après cela, pour la bonne administration de ces collections, de mettre à leur tête non, comme on l'a fait jusqu'ici, des peintres du pays, fermés la plupart du temps à tout ce qui n'est pas question de métier et trop souvent disposés à restaurer les tableaux qui leur sont confiés, mais d'anciens élèves de l'Ecole du Louvre ou de l'Ecole des chartes, exactement renseignés sur l'histoire de l'art.

Là pourtant ne devrait pas se borner — il faut le souhaiter, du moins, — le travail à accomplir. Après avoir servi la cause des œuvres, il faudrait servir celle de l'histoire de l'art et d'une décentralisation artistique intelligente, en réorganisant sur des bases plus logiques la constitution des galeries provinciales. Sans entrer dans les détails d'une réglementation qui serait à établir au mieux des intérêts réciproques de Paris et de la province, l'idéal serait que chaque musée départemental offrît, en dehors des tableaux conservés par le Louvre, la réunion la plus complète possible de l'œuvre des artistes locaux; par exemple, de Géricault et de Jouvenet à Rouen, de Parrocel et des Vernet à Avignon, de Mignard à Troyes, de Sébastien Bourdon à Montpellier, de Claude Lorrain à Nancy, etc., de même qu'on va aujourd'hui à Montauban étudier Ingres, à Marseille les peintres provençaux, Granet à Aix, David d'Angers à Angers, Simart à Troyes, les peintres lyonnais dans leur ville, La Tour à Saint-Quentin. Le Louvre se bornerait à prélever quelques productions essentielles de chaque artiste et à présenter des indications générales sur l'ensemble de l'école.

D'autre part, il conviendrait de faciliter entre les musées provin-

ciaux les échanges, aujourd'hui presque impossibles et cependant si désirables parfois. M. Engerand cite l'exemple suivant :

Les peintres Fontenay et Tournières sont nés à Caen; Michel Serre est né à Marseille : or, le musée de Marseille, où l'œuvre presque entière de Michel Serre est réunie, possède le portrait de Fontenay et une toile importante de Tournières; le musée de Caen, de son côté, détient le morceau de réception à l'Académie de Michel Serre. Un échange s'impose; mais dans l'état actuel de la législation, il est à peu près irréalisable; de telle sorte que le Caennais curieux de connaître les traits de son compatriote Fontenay sera obligé d'aller à Marseille, et, en route, il pourra croiser le Marseillais pèlerinant vers Caen pour se documenter complètement sur son « pays » Michel Serre.

Le Louvre aussi pourrait bénéficier de ces échanges. Bien qu'il ait évidemment le droit de reprendre des œuvres envoyées en province à simple titre de dépôt, nous ne pensons pas avec M. Girodie (sauf dans les trois cas précités) qu'il doive accaparer toutes les œuvres de premier ordre de Titien, du Pérugin, de Rubens, de Goya et autres maîtres, disséminées en province : il serait peu encourageant pour les municipalités et contraire au légitime désir de décentralisation invoqué justement dans la question qui nous occupe de leur retirer sans raison suffisante des morceaux qui forment le principal intérêt de leur musée et servent d'instruction aux artistes locaux. Mais le Louvre devrait bénéficier avant tout autre des œuvres rares ou uniques, troquer avec les musées de province qui détiennent ces pièces capitales, d'un intérêt général, des œuvres plus spécialement précieuses pour ces musées.

Et il est tout à fait nécessaire qu'il réunisse enfin, par ce système d'échange où chacun trouve son profit, tels fragments dispersés d'un ensemble, comme c'est le cas pour le grand retable du Pérugin peint pour la cathédrale de Pérouse, partagé actuellement entre Lyon, Nantes, Rouen et l'église Saint-Gervais à Paris, ou pour la prédelle de Mantegna, dont la partie centrale, *le Calvaire*, est au Louvre et les volets au musée de Tours. Il est déplorable pour les travailleurs de ne pouvoir étudier ces morceaux côte à côte dans leur état primitif; c'est un devoir de rendre à ces œuvres si cruellement mutilées, et qui, à se trouver ainsi séparées, perdent de leur signification et de leur âme, la vie qui les animait autrefois. Combien de temps encore faudra-t-il réclamer une chose si naturelle et si simple?

Au régime de caprice qui trop longtemps a présidé aux envois de l'Etat on substituerait ainsi un système de logique et de méthode. Se pourrait-il décentralisation plus efficace que celle qui, en rendant aux musées des départements l'attrait de collections bien organisées, appropriées aux besoins locaux, donnerait à la province une conscience plus nette et l'amour de son passé, ferait du musée, parlant

ainsi à l'esprit et au cœur de chaque contrée (et non seulement par les œuvres de peinture et de sculpture, mais par toutes les manifestations d'art, même les plus humbles, du terroir, et M. André Mellerio demande aussi : par des représentations graphiques des sites pittoresques de la région détruits dans le passé ou existant encore) plus qu'un éducateur : le consérvatoire des traditions de chaque pays, le fidèle miroir de son âme?

Memento. — Le *Journal officiel* du 3 septembre a publié le rapport annuel du président du Conseil des musées nationaux, M. Bonnat, sur les opérations de ces musées pendant l'année 1904. Le budget des recettes s'élevait à 553.202 fr. 90, sur lesquels il a été dépensé 518.571 fr. 71. Les acquisitions les plus coûteuses ont été celles des deux portraits de femmes de Hoppner et de Raeburn, payés chacun 75.000 fr.; d'une statue égyptienne, payée 20.000 fr., et de la stèle du roi Serpent dont nous parlions dans notre dernière chronique, payée, avec les frais, 103.400 francs. — On a dérobé dernièrement au musée de Cluny un objet de grande valeur : une statuette en marbre blanc, figure d'applique en haut-relief de l'école française du xive siècle et représentant une sainte debout, couverte d'un voile et vêtue d'un long manteau. La statue, brisée jadis en deux morceaux, la tête et le buste d'une part, de l'autre le reste du corps, avait été réparée. — Deux importants tableaux ont été volés à Vienne, dans la collection de M. L. von Lieben : on a découpé dans leurs cadres une toile de Bœcklin, *Faunes pêcheurs de sirènes*, et un paysage de Troyon représentant trois vaches dans une prairie marécageuse. Une récompense de 2.000 couronnes est promise à qui les retrouvera. — Le *Portrait de l'Arétin*, par Titien, qui faisait partie de la collection du prince Chigi, « splendide portrait d'une grande simplicité, aussi bien dans la composition que dans l'exécution », dit Morelli, vient de passer en Amérique.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

J. Meier-Graefe : *Der Fall Bœcklin und die Lehre von den Einheiten*. Stuttgard, J. Hoffmann, M. 3. — Helferich Peter Sturz : *Kleine Schriften*, herausgegeben und eingeleitet von Franz Blei, Leipzig, Insel-Verlag, M. 2. — Memento.

Der Fall Bœcklin. — On nous avait tant vanté depuis quelques années le génie transcendant du peintre Arnold Bœcklin qu'une réaction devait forcément se produire. En France, la critique fut toujours très sévère pour le créateur affolé des tritons hydropiques et des nymphes pirifórmes. L'année dernière encore, dans *l'Occident*, M. Georges Rémond avait affirmé que « l'improbité intellectuelle de Bœcklin cause à l'esprit une insupportable inquiétude ». Mais l'Allemagne se plaît toujours à voir en l'artiste bâlois l'un des prototypes du néo-germanisme. Le pamphlet que M. Meier-Graefe vient de publier ne pouvait donc manquer d'exciter, dans certains milieux, la plus vive indignation. On essaya de faire le silence autour du *Cas*

Bœcklin, mais comme il fallait satisfaire la curiosité du public, on ne trouva rien de mieux que de transformer le *Cas Bœcklin* en un « Cas Meier-Graefe », en un « cas Pan », une question de rivalité entre Berlin et Munich.

M. Meier-Graefe déclare que « Bœcklin réunit en une seule personne tous les crimes contre la logique de l'art qu'ont commis tous les Allemands, il est le résultat de longues erreurs, *qui sont des erreurs de race*, et il fut à son tour l'occasion d'erreurs nouvelles ». Il méprise tous les vrais peintres. Plus un artiste est soucieux de découvrir de nouveaux moyens d'expression, plus il se préoccupe d'effets pittoresques, plus la condamnation de Bœcklin s'exprime en termes énergiques.

Certes, on pourrait s'étonner de voir M. Meier-Graefe, qui fut jadis un des promoteurs les plus fervents du mouvement bœcklinien en Allemagne, brûler avec tant de désinvolture ce que, hier encore, il portait aux nues. Mais le critique d'art allemand à longtemps séjourné à Paris. Ses illusions germaniques se sont évanouies, son goût s'est affiné, son esthétique a pris un caractère plus solide. Il y a dix ans, il espérait organiser chez nous une exposition d'ensemble des œuvres de Bœcklin. Nous le voyons encore chez Durand-Ruel vantant les mérites du grand peintre et proposant d'amener à Paris toute une cargaison de ses toiles. Il s'indignait alors de notre scepticisme qui n'était déjà que de la prudence à l'égard de tout ce qui vient d'Allemagne. Peut-être comprendrait-il mieux aujourd'hui pourquoi la connaissance de Bœcklin ne nous paraissait nullement nécessaire pour le public français.

M. Franz Blei, dans une charmante causerie, publiée par *Freistatt* de Munich, nous montre comment M. Meier Graefe fut amené à connaître les maîtres français et pourquoi les imitateurs allemands lui paraissent encore préférables aux « créateurs » faux et prétentieux. Naturellement, on a crié au scandale parce que M. Meier-Graefe fut parmi les fondateurs de la revue *Pan*.

Avec la mine de quelqu'un qui « en était aussi », écrit M. Blei, M. O. J. Bierbaum s'est levé pour déclarer que, pour son compte, personne ne peut lui reprocher d'avoir voulu spéculer, à ce moment, avec le vieux Bœcklin, car, d'une part on connaît son esprit allemand, d'autre part il vient de publier son troisième livre sur Hans Thoma et enfin, si quelqu'un a spéculé, c'est peut-être M. Meier-Graefe dont on connaît les effrayantes variations dans les questions d'art. Bierbaum énumère ces variations qui consistent surtout en ceci de n'avoir plus les mêmes opinions à quarante ans qu'à vingt. Pourquoi précisement à vingt ans et pas à cinq ? Des gens dont la vieillesse commence à vingt ans ne peuvent pas souffrir que l'on soit encore jeune à quarante ans. Ceux qui ont eu une idée, une seule fois dans leur vie, et cela à dix-sept ans, sont forcés de demeurer fidèles à cette idée, parce que, dans le cas contraire, ils n'en auraient plus du tout. On appelle

cela être conséquent avec soi-même et avoir du caractère. Car un homme qui ne pense pas toujours de la même façon n'est plus un homme et, dans tous les cas, pas un homme qui se respecte.

On voit sur quel ton se poursuit la polémique dans cet aimable pays. La rivalité de 2.743 peintres de Munich, jaloux du succès de quelques habiles faiseurs de Berlin, voilà, selon M. F. Blei, tout le fond de la question,et il ne faut pas voir ailleurs la cause des injures dont on accable l'auteur du *Cas Bœcklin.*

Mais il y a autre chose encore dans le livre de M. Meier-Graefe. Pour le besoin de la cause, il a imaginé une théorie esthétique qui est assez ingénieuse, mais qui ne paraît pas être d'une valeur absolue. Voici de quelle façon M. Gaston Varenne résume cette théorie dans la *Revue Germanique :*

Par ce mot « d'unités » appliqué à l'œuvre d'art M. Meier-Graefe entend en quelque sorte ses molécules, c'est-à-dire ses éléments constructifs. Et il range parmi ceux-ci la ligne, le dessin, la couleur, et ses différentes valeurs ; les procédés divers employés pour mettre ces valeurs en harmonie ou pour réaliser des contrastes ; les rapports entre les masses de lumière et d'ombre, puis aussi les moyens employés par l'artiste pour appliquer ses couleurs et recouvrir sa toile, la préparation des dessous, les empâtements, les frottis, etc.

L'artiste est entièrement libre dans le choix qu'il fait de l'un ou l'autre de ces procédés, dans l'emploi de tel ou tel moyen d'expression. Mais, son choix fait, il est jusqu'à un certain point lié. Il faut qu'il soumette, bon gré mal gré, les exigences de son génie aux exigences plus fortes du métier. Le critique ne peut songer à lui reprocher d'avoir utilisé tel procédé plutôt que tel autre. Mais il est bien obligé de constater le désaccord entre les moyens mis en œuvre et le résultat atteint, les fautes contre les unités organiques de l'œuvre d'art. Jusqu'ici le système est parfaitement clair et logique. Voici qui l'est moins.

Les combinaisons entre elles de ces différentes unités sont infinies. Il en peut résulter mille possibilités différentes d'harmonie, c'est-à-dire d'accords heureux et de convenances, ou, au contraire, de disharmonies, c'est-à-dire de dissonnances. Les harmonies très variées réalisées par les différents artistes constituent une seconde série d'unités, qu'on pourrait appeler les unités d'harmonie. Chaque grand artiste a son unité propre, qui le caractérise et qui est l'accord parfait entre son génie et les moyens d'expression dont il se sert, le reflet, dans l'œuvre de son tempérament. Celui-ci ne variant jamais — selon M. Meier-Graefe — qu'en intensité et non en qualité, cette unité demeurera constante. Voilà qui est bien un peu simpliste et fort contestable. Pour prouver ce qu'il avance, l'auteur tente une longue explication physiologique du mécanisme de la création de l'œuvre d'art chez l'artiste. Il montre que celui-ci vit dans un dédoublement de son être ; et que, créant dans une sorte de vie supérieure et supra-consciente, superposée à la première, sa vie matérielle, les événements de cette vie n'ont pas de répercussion directe sur son génie et sur son œuvre. Et il cite Nietzsche, Toulouse-

Lautrec, Van Gogh, Maupassant, Aubrey Beardsley parmi les modernes, comme exemple de ces disharmonies foncières dans l'existence réelle, n'apparaissant nullement dans l'œuvre d'art...

Laissons à M Meier-Graefe ses ingénieuses théories esthétiques, mais retenons ce revirement singulier, au sujet de la peinture symboliste, parmi l'élite de l'intelligence allemande.

§

M. Franz Blei a eu l'excellente idée de réunir en un petit volume quelques œuvres de Helperich Peter Sturz, prosateur allemand du dix-huitième siècle, parfaitement inconnu, mais qui écrivait sa langue aussi bien que Lessing. Sturz n'a guère laissé que des fragments, petits traités sur l'art et réflexions philosophiques à la manière de Lichtenberg. Ses lettres et ses souvenirs de voyage constituent son bagage le plus important. Né en 1736, à Darmstadt, il devint à vingt-six ans secrétaire du comte Benstorf à Copenhague. Son protecteur l'emmena dans ses missions diplomatiques et il vint à Paris, en 1768. Il fréquenta chez Mme Geoffrin, connut Crébillon et l'abbé Galiani. « Je ne connais personne que l'on rencontre plus volontiers, que l'on écoute plus assidûment, qui règne si absolument dans la meilleure société sans créer des mécontents », écrit Sturz au sujet du spirituel Napolitain. Chez M. Necker il trouve la société mêlée.

Ses voyages furent la période lumineuse de sa vie. Quand son protecteur tomba en disgrâce, Sturz fut relégué à Oldenbourg, où il mourut en 1779, dans une misère morale autant que physique.

Memento. — *Deutsche Rundschau* commence dans le premier fascicule de sa trente-troisième année (octobre) un nouveau roman de l'auteur de ces *Lettres qui ne l'atteignirent pas* dont on fit si grand bruit il y a deux ans. Cela s'appelle *Der Tag Anderer* (*Le Jour des autres*) et se passe dans la société américaine à Washington. Une étude de M. Jules Kaftan s'intitule *Aus der Werkstatt des Uebermenschen* et analyse les dernières œuvres de Nietzsche, en particulier *la Volonté de Puissance*. L'auteur a vu Nietzsche presque quotidiennement, pendant trois semaines, à Sils-Maria, à la fin de l'été 1888, donc quelques mois à peine avant que la grande maladie ne se déclarât et il eut l'impression que le philosophe de *Zarathoustra* se trouvait dans une parfaite santé d'esprit. De ce fait et des troubles que Nietzsche avait déjà ressentis antérieurement il tire certaines déductions sur lesquelles nous reviendrons quand l'étude de M. Kaftan, dont la revue ne donne encore que la première partie, sera complète.

M. Richard Schaukal fait paraître dans *Nord und Süd* (octobre) des variations sur le *Maître de Chapelle Kreisler*, dont E. T. A. Hoffmann avait fourni les premiers motifs. C'est un « Portrait imaginaire » écrit avec finesse et esprit. La même revue contient une étude de M. Moeller-Bruck qui s'appelle maintenant Moeller van den Bruck sur « l'excentrique », figure comique de ce temps. Un féroce pangermaniste, M. Kurd von Strantz, parle de la « question allemande » dont il réclame la « solution ». Il trouve que les

Flandres, la Lorraine, la Franche-Comté aujourd'hui envahies par les « Welches » devraient faire retour à l'empire allemand. On s'étonne qu'une revue sérieuse publie de pareilles élucubrations.

Das litterarische Echo (1er octobre) publie une étude de M. Oscar Levertin sur la comtesse Mathieu de Noailles (avec un portrait) et une autre étude du baron Alfred von Berger sur Hugo von Hofmannsthal.

Hochland (octobre) donne en frontispice de sa troisième année une très belle reproduction de la Pallas de Botticelli. M. W. Koch étudie la vie et l'idéal artistique d'Adalbert Stifter.

Dans *Politisch-Anthropologische Revue* (octobre), M. A. Wirth propose, en élucidant la « question arienne », de remplacer les héros de la Grèce par les héros de la mythologie germanique.

Œsterreichische Rundschau (septembre-octobre) contient une pièce en un acte de M. Hermann Bahr, *le Pauvre Fou*.

Nous recevons les derniers numéros du *Monatsbericht des Wissenschaftlich-humanitæren Komitees*, dont le bureau est à Charlottenbourg-Berlin, Berlinerstrasse 104. Le but principal de ce comité est, on ne l'ignore pas, d'amener la réforme de l'article 175 du Code pénal allemand et d'éclairer les médecins, les juges, les policiers sur la non-culpabilité des personnes atteintes d'inversion sexuelle, afin de provoquer leur indulgence.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Krystallis. — Influence de l'Heptanésie. — Etienne Martzokis : *Poèmes*; Bibliothèque Maraslis. — Jean Polémis : *Bijoux, Exotica*, poésies ; « La Hestia ». — Æmylia Courtelis : *Poèmes*. —Memento.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Ce n'est guère le cas en Grèce, où l'on discute volontiers de tout, fort diversement. Pour nous, notre rôle, ici, se doit borner à confronter, avec les directions essentielles de la grécité, les œuvres actuelles de l'Hellénisme. Nos éloges n'iront donc point aux facultés plus ou moins brillantes d'assimilation et d'imitation, à l'adaptation plus ou moins heureuse des modes étrangères, mais bien plutôt à la façon plus ou moins subtile intime et sentie d'interpréter le génie grec d'aujourd'hui, en prolongement naturel d'une tradition que les pires adversités n'ont pu rompre.

Nous ne ravalerons point pour cela le mérite certain de ceux qui, par des méditations ingénieuses, une curiosité toujours en éveil, parviennent à faire fructifier l'aridité native de leur tempérament ; mais nous garderons la première place à ceux qui, pareils à **Kostis Krystallis** (disparu en 1894, à 26 ans), sont tout droit retournés boire à la grande fontaine éternelle d'inspiration, à la Nature.

Krystallis, au reste, demeure un phénomène à peu près unique en Grèce moderne. Au lieu de se développer selon les impulsions intellectuelles venues du dehors, il renoue à sa base la pure tradition et

remonte à Théocrite. Foncièrement poète, il ne se sentit guère, à l'encontre de plusieurs, entraîné vers les idéologies étrangères et ses vers, comme sa prose, n'évoquent rien d'autre que sa propre vision. De lui on peut dire (tour de force assez rare chez ses émules en talent), qu'il a réussi à se montrer plus grec qu'européen. Le contraire est vrai de Solomos lui-même (que Krystallis complète à un demi-siècle de distance, et qui fait tant songer à Schiller), de Valaoritis, que son admiration pour Hugo faillit égarer, de Palamas, dont les yeux restent fixés sur Gœthe et qui, à travers une culture toute française, s'efforce d'harmoniser son européisme avec sa fervente religion du milieu grec.

Illustrant un phénomène que nous appellerons ici l' « ionisme », l'empreinte italienne fournit également la caractéristique de certaines autres grandes figures littéraires de la renaissance grecque, issues de l'**Heptanésie**, les Jules Typaldos, Gérasime Markoras, André Lascaratos, Jacques Polylas, Kalosgouros, etc., continuateurs de Solomos, auxquels il convient de joindre le zantiote Etienne Martzokis, un Léopardi contemporain, né d'un père italien et d'une mère grecque.

Descendants d'aïeux hellènes que la domination de Venise avait soustraits au joug musulman, les Ioniens instaurèrent, à part, à l'exemple de leurs frères crétois, un mouvement littéraire autonome, tout imprégné de culture italienne et d'aspirations patriotiques, et dont les tendances vulgaristes contrecarrèrent directement, dès l'origine, le purisme universitaire athénien, descendu de Constantinople après l'indépendance. Voici justement ce qu'écrivait Jules Typaldos à l'italien Boccardi, concernant les raisons qui le déterminaient à traduire en grec moderne la *Jérusalem délivrée :*

> J'aime vivement l'Italie, où naquit ma mère, où je fis mes études ; je l'aime comme une seconde patrie. Les deux nations sont véritablement sœurs ; car, si la civilisation italienne fut spécialement inspirée par l'antique génie hellénique, la moderne civilisation grecque, quoi qu'en disent plusieurs écrivains français et allemands, fut spécialement inspirée par le génie italien ; la preuve en est fournie par les Iles Ioniennes où naquirent, comme l'observe. justement Mme Adam, les poètes les plus puissants, les plus vigoureux de la Grèce contemporaine, ceux qui se rapprochent le plus des poètes de l'antiquité ; les Iles Ioniennes assujetties pendant plusieurs siècles, et jusqu'au début de celui-ci (le XIXe), à la République Vénitienne, les Iles Ioniennes dont la jeunesse studieuse peuplait les universités d'Italie.

Si les Ioniens furent grands, en effet, c'est qu'ils surent marier de bonne heure le sentiment grec et l'amour du sol natal au goût le plus fervent d'une culture supérieure. Ces caractéristiques sont celles qui distinguent également les poèmes d'Etienne Martzokis, dont les *Sonnets*, naguère édités à Paris même par les soins des élèves de l'Ecole

des Langues Orientales, unissent la grâce et l'harmonie d'un Pétrarque à la mélancolie la plus moderne, à la plus incisive amertume. Le poète aborda, du reste, un peu tour à tour les sujets les plus variés, et nous ne saurions mieux ici comparer ses mérites qu'à ceux de notre Sully-Prudhomme, chez qui également la tendresse la plus délicate voisine avec la pensée la mieux avertie de science et de philosophie. Nous espérons pouvoir revenir quelque jour mieux en détail sur l'édition complète des **Poèmes** de Martzokis, enfermant ensemble le bouquet nuancé de *Rhapsodies*, *Panthéisme*, *Monothéisme*, *Génies* (*La Vision du Dante*, *Le Chant du Cygne de Léopardi*, *Le Songe de Byron*), *Vers Barbares*, dont chaque pièce mériterait d'être citée, *Guerre*, *Paix*, *Science*, *Sacra*, où il faut lire *Le Cimetière*, *Profana*, *Insubmissa*, digne pendant aux *Vers Barbares*, *Chant Universel*, etc. Sous-titres multiples et significatifs dont le seul énoncé témoigne du vaste horizon où se complait le Poète, ce sont là les appels d'une muse au vol indépendant et large. Martzokis n'évite pas toujours le défaut de cette poésie : le thème trop abstrait débordant, faute de symbole assez concret, hors des frontières de l'émotion pure ou des visions plastiques de la Beauté. Disons à sa louange qu'il y échappe la plupart du temps, par le sens inné qu'il a du rythme, par la grâce du verbe et surtout par la spontanéité de son inspiration. Il est lumineux et suave, et sa tristesse regarde le soleil avec autant de religion que la sérénité de quelques autres considère les brumes du Nord.

Moins aventureux, Jean Polémis, que Paulos Nirvânas surnommait naguère le « chantre de l'amour », ne tient guère à s'égarer à travers l'épineux buisson des idéologies compliquées. Athénien de naissance, il l'est aussi par l'esprit, où domine le souci de la mesure et de la clarté. Son art, influencé de culture française et néanmoins soucieux de se rattacher au sentiment populaire, rappelle celui du vieux Paraskhos, avec plus de chaleur sensuelle. Les meilleures pièces de ses *Alabastra*, où habite une émotion très moderne, furent glanées au long du sentier où les filles du peuple grec chantent leurs vieilles ballades. Polémis est chatoyant et multiple ; il a écrit, à la façon de Bouchor, de délicieuses pièces pour les enfants (*Les Premiers Pas*) ; il a rimé pour le théâtre des contes dramatiques et légendaires, où le lyrisme sentimental trouve çà et là de vrais cris de passion et parvient ainsi à corriger la simplicité faiblement mouvementée de l'intrigue. Tout dernièrement, il mettait au jour **Les Bijoux** et **Exotica**, où son goût de la couleur se nuance d'émotion très fine, très voluptueuse. Polémis, qui est un des meilleurs poètes de la Grèce actuelle, demeure un vulgariste prudent, un ciseleur habile de strophes qui ont le tour populaire et l'éclat de certains émaux. Aux courbes gracieuses des figures, se jouent les rayons clairs, un

peu fatalistes d'un vrai soleil grec teinté d'Orient l'horizon n'a guère de vapeurs, et il ne se lève pas non plus d'étoiles lointaines sur la mer où sur la montagne. Polemis a quelque chose d'un Coppée jeune, celui du *Reliquaire*. Il est un peu là-bas, en poésie, ce qu'est en prose Grégoire Xénopoulos, élégant et doux, avec du songe et de la volupté, quelque chose d'un peu byzantin dans l'âme.

Entre Lambros Porphyras et lui, sans doute faudra-t-il citer bientôt la jeune et moderne Sappho, Mlle Æmylia Courtélis, dont nous avons sous les yeux le recueil de **Poèmes**, véritable bouquet d'œillets et de roses où se mêlent quelques gracieux chrysanthèmes. Parmi ces fleurs, celles toutes menues que réunit le sous-titre *Palpitations* sont particulièrement séduisantes. Vers jeunes, certes, et un peu faciles par endroits, mais où il y a tant de promesses ! Æmylia Courtélis a le sentiment, la simplicité, la grâce, et sa poésie se compare volontiers au charmant visage dont le portrait fleurit aussi le livre. Sans doute est-ce la première fois qu'une voix féminine s'éveille en Grèce moderne avec de pareils dons, (Mmes Callirhoé Parren et Irène Dendrinos appartiennent à la prose), et l'on ne saurait l'écouter sans émotion, en ce pays ressuscité d'hier d'entre les ténèbres de la servitude.

Nous avons lu également, sous la même signature, de fort louables traductions, notamment un essai d'Emerson ; mais nous souhaitons que la poétesse de *Songes morts* ne s'égare pas trop en ce domaine, où nous avons vu souventes fois d'incontestables talents dépenser le meilleur de leurs forces. Passe encore, quand il s'agit d'œuvres d'une portée universelle comme *l'Iliade* restituée par ce charmeur patient qu'est Pallis, ou le *Faust* de Gœthe admirablement transposé en vulgaire par Petros Vasilikos, dont nous ne pouvons nous empêcher, toutefois, de regretter les directions nouvelles après l'éclat d'un début comme *les Chants de la solitude*.

Nous avons, il nous faut l'avouer, un faible instinctif pour ces musiciens de la poésie, ces *tragoudistae* ou *romancistes*, que n'accaparent guère les spéculations idéologiques et qui, par là même, demeurent mieux attentifs aux échos natifs du sol grec, à la condition expresse qu'une éducation trop puriste ne parvienne à les dévoyer. Il faut aux autres, à ceux que le poète S. Skipis proposait récemment d'appeler les « poètes » sans épithète, plus de tempérament intellectuel et de puissance verbale pour concrétiser et « visualiser » en quelque sorte les conceptions qui font de leur esprit un raccourci de l'univers. Emule de Martzokis avec plus de symbolisme, Skipis lui-même, en ses poèmes de *Silentii Dissolutio* et surtout dans la *Tête d'Orphée*, essaya, non sans mérite, de réaliser cet idéal.

A ce titre, il est aussi de la lignée de Palamas (nous ne parlons pas de la langue) et, si l'on remonte plus haut, de Kalvos. Chez nous, cette

poésie est celle du maître Sébastien Charles Leconte. A ce propos, il eût été intéressant de faire halte ici, sous les hautes frondaisons luxuriantes de la *Vie immobile;* mais la place nous manque et, pour cette fois, notre chronique aura été presque exclusivement consacrée au Vulgarisme opportuniste. Vulgariste, au fait, tout le monde en Grèce l'est ou prétend l'être; en poésie tout au moins, nous l'avons dit; mais il en est de cette affirmation comme du républicanisme des Portugais : « Nous sommes républicains, mais la République est impossible à Lisbonne. » L'acte de foi une fois prononcé, les restrictions interviennent. « Le démotique, c'est bon pour les vers, en prose pour le conte, et encore ça dépend du genre. » La langue est un flot qui coule; ne creusons pas le fond pour accélérer le courant, mais gardons-nous des digues trop hautes. Vienne la crue, tout se rompt. La Grèce d'aujourd'hui n'a d'autre devoir que de régulariser une poussée qui s'annonce féconde. Une fois que le Nil aura regagné son lit, il croîtra des moissons plein les champs.

Memento. — Aux *Panathénées* se poursuit le beau roman de Xénopoulos, où s'évoque, sœur de la Stella Violanti, d'*Amour crucifié* une lumineuse et quelque peu byzantine figure de femme. Lu également, à travers les mêmes feuillets, des proses de Voutyras, de Papantoniou, de Nirvânas, de Pappadiamandis. Au *Noumas* des proses de Vlakhoyannis, de Théotokis, de Spilios Passayanis, de Mme Irène Dendrinos, des vers d'Hermonas et de Malakasis, un drame de Frangoudis : *Netzibé*, dont la scène s'éploie en 1821, sous Ali-Pacha, à Yannina. Le dernier numéro d'*Akritas* réédite quelques pièces, les meilleures, de Jules Typaldos, le suave poète de *La Fuite*, de *La Folle*, des *Deux Fleurs*, et publie des renseignements fort intéressants sur l'historien corfiote André Moustoxydis. Au théâtre, la *Catokhi* de G. Vôkos, épisode historique de l'époque du roi Othon, réalise, malgré le reproche que lui font les démotistes radicaux d'être écrit en puriste boiteux, un succès de verve et de franche allure.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Offenbach. — Lettre inédite de Hugues Rebell sur Louis Ménard.

Offenbach. — L'opérette, en jupe courte demi-deuil, célèbre cette année, avec plus de componction que de coutume, un douloureux anniversaire. Il y a un quart de siècle, en effet, que le père de cette guillerette personne ayant rendu à Dieu son âme batifoleuse (5 octobre 1880) l'orpheline — ohé! ohé! — se mit à courir le monde, toute seule, riant d'un rire raccrocheur et montrant ses mollets avec application.

Les temps sont révolus et la demoiselle retroussée court toujours.

Elle s'efforce encore de pouffer au nez des passants et de les intéresser à ses dessous, mais les frôleurs de grands chemins se détour-

nent pudiquement de cette séductrice en cheveux gris, pour se réfugier, vertueux, au music-hall où les rires sont plus faciles et les jupes plus courtes encore. Ceci a tué cela.

Jacques Offenbach, insuffisamment nettoyé de sa sentimentalité ethnique, ne pouvait prévoir l'inconstance de ses neveux français. Ce Violoncelliste gaudrioleur, patriarche avisé, dota sa fille de vertus à l'épreuve du temps; il la para de dons éternels et d'avantages incorruptibles; il la voulut joyeuse, pour ce que rire est le propre du Boulevardier; il la souhaita libertine, pour une raison symétrique; il l'exigea grossière pensant lui assurer ainsi un élément certain d'éternité. Le calcul était d'un bon père. En laissant à l'univers la formule d'un tel art, Offenbach se croyait en droit de murmurer un *Exegi monumentum*. Il le fit, et fit mal.

Le Rire, la Trivialité, la Grivoiserie constituent des garanties de pérennité, d'accord; mais en qualité d'entités non autrement; leurs manifestations, variables à l'infini, se transforment aussi vite que les modes. La beauté nue est éternelle; la grâce vêtue est ondoyante et diverse, et la crinoline sut exciter le désir avant l'hilarité. De même les pôles du Rire se déplacent rapidement au cours des siècles. Les facéties qui congestionnèrent nos grands-parents ne font plus tressaillir un muscle de nos visages et les plus savoureuses plaisanteries des Jocrisses de l'Humour assermentés en 1905 sembleront funèbres à nos petits-fils. Depuis bon nombre d'années, déjà, les saillies du roi-barbu-qui-s'avance paraissent réfrigérantes et l'habit « craqué dans le dos » ne soulève plus sur son passage que des commisérations un peu ironiques. Chaque époque apporte sa conception personnelle du ridicule : l'Homme qui a fait rire le Schah n'y fût point parvenu en lui lisant *Orphée aux Enfers*.

Pour la Grivoiserie, moins esclave des contingences, on ne supposait pas lui pouvoir jamais imputer la décrépitude du répertoire gai de 1860.

Certes, elle a mieux résisté aux assauts du temps, la paillardise s'avérant plus humaine encore que le rire; cependant, elle non plus, les années ne l'ont pas intégralement respectée. Le goût des variations gaillardes ne meurt pas, mais ces variations se fanochent vite. Certains madrigaux qui chatouillèrent les bas blancs haut-bottés des lorettes ne sauraient caresser avec succès les jambes en chaussettes roses d'une élève de Curnonsky. La curiosité sexuelle se déplace au cours des âges, elle monte et descend en joyeuses gammes sur le clavier blanc de la nudité féminine : Offenbach n'ayant pas choisi le même ton que nous, il nous est impossible de jouer à quatre mains avec ce youpin périmé.

Trompée par le Rire, trahie par la Grivoiserie, la fille du *maëstrino* parut avoir trouvé le secret de l'immortalité dans la Trivialité sym-

pathique de ses flonflons. Elle cria, joviale, des refrains tutoyeurs en battant la mesure sur le ventre de l'auditeur avec une cordialité débraillée parfois suffisante à déclancher le sourire. Orchestrer sauvagement n'est pas toujours une preuve d'ignorance. La recherche du Vulgaire se manifeste si évidente chez Offenbach que toute critique s'arrête devant ses partitions volontairement poissardes. La bonne humeur des cuivres lâchés par ce Parisien de Cologne et l'entrain voyou de ses *deux-quatre* lui vaudra l'indulgence des plus rétifs musicographes. Car si les plaisanteries et les grivoiseries de l'opérette en crinoline sont mortes, ses quadrilles survivants remuent encore des jambes falotes. Si j'osais employer le rébarbatif vocabulaire cher à l'ami Jean d'Udine, je constaterais, négligemment, que les images du type moteur évoquées par la Musique persistent après la disparition des images sensuelles et intellectuelles jadis concomitantes dans l'esprit de l'auditeur.

Il a la vie dure, le cancan d'Offenbach! Il fait encore école au café-concert, il hante l'imagination des revuistes les moins suspects de tendresse pour un genre qu'ils ont brutalement détrôné. Ces tombeurs de l'Opérette ont pu discréditer sa gaîté nigaude et démoder sa sensualité spéciale, mais non se débarrasser des rythmes obsédants et de la trépidation hystérique de sa musiquette. O le châtiment auguste et d'allure congrûment eschylienne que subissent ainsi les meurtriers de la *Belle Hélène* poursuivis sans relâche par des Erynnies gambillantes, en pantalons de débardeuses!

Hélas! les revuistes ne sont pas les seules victimes du trombone rancunier et du piston vindicatif d'Offenbach! Le monde entier subit leur lente vengeance, car la musique de ces bouffonneries possède à un degré éminent les qualités didactiques propres à l'éducation des foules. Le chantre épileptique des *Brigands* et de *Barbe-Bleue* a courbé l'esprit français sous un servage d'une implacabilité que, seuls, les Allemands ont connue au temps où sévissait le dictateur qui partageait la couche de Cosima, et de quelques autres. Nous avons subi notre wagnérisme, nous aussi, rigoleur, mais non moins violent que l'héroïque intoxication de nos voisins d'outre-Vosges. Et le théâtre des Bouffes-Parisiens, Bayreuth pour loustics, exerça sa tyrannie de bastringue, acceptée avec transport.

Plus efficacement encore que l'école dramatique italienne, l'opérette française a su avilir notre goût national. C'est d'elle que la génération de 1860 a hérité cet appétit scandaleux et insatiable de la phrase carrée, du dessin rythmique répété pendant deux cents mesures, de la modulation aux tons voisins et autres lamentables pratiques! En fredonnant les couplets d'Offenbach, tout un peuple s'est créé involontairement une mentalité musicale étriquée dont la transmission atavique hante encore ce que nos deux grands hommes d'état,

Gambetta et Pierre Veber, ont appelé les « couches » profondes.

C'est l'opérette qui dressa le petit épicier de Montrouge à attendre la cadence parfaite au bout d'une phrase à compartiments, à deviner la tonalité d'une « réponse », à terminer automatiquement une romance amorcée avec une basse roublardise... C'est grâce à ce jettatore d'Offenbach que l'oreille contemporaine s'est lentement faussée au point de ne trouver « mélodiques » que les phrases de quadrilles et de déclarer incompréhensibles tous les rythmes qui ne tournent pas sur eux-mêmes en un cercle éternellement maudit. Un Delmet dépose plus de germes vivaces dans l'âme des classes laborieuses d'aujourd'hui qu'un Saint-Saëns dans celle des mélomanes mondains; donc, rien de surprenant à ce que le formulaire harmonique et mélodique d'un Offenbach assidument enfoncé, jadis, à grand renfort de cuivres, dans tant d'oreilles de bonne volonté, soit parvenu à encanailler toute une nation!...

Voilà pourquoi, cette année, l'Opérette endeuillée pourra fleurir orgueilleusement la tombe paternelle scellée depuis un quart de siècle. Flétrie et fardée, elle redressera son buste de petite vieille ataxique en songeant à sa gloire impudente d'autrefois, à son influence néfaste d'aujourd'hui.

Et lorsqu'un jeune musicien, coupable d'avoir chanté ingénument son rêve tout neuf sans endimancher sa Muse des traditionnels oripeaux, s'enfuira sous les huées d'une foule enragée de misonéisme, la petite vieille jettera au buste d'Offenbach un coup d'œil complice et ricanera silencieusement !...

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

§

Lettre inédite de Hugues Rebell sur Louis Ménard. — Je publie ici une lettre inédite de Hugues Rebell qui nous donne son opinion sur Louis Ménard. Cette lettre était adressée à M. Edouard Champion qui a bien voulu m'en communiquer le texte. Elle contient des remerciements pour un article de M. Edouard Champion sur la *Saison à Baïa*. Cet article a été publié dans la *Chronique des Livres* du 25 février 1901. C'est ensuite une réponse pour l'*Enquête sur Louis Ménard*, entreprise à ce moment par M. Edouard Champion et réunie depuis en volume (1). Ce fait date la lettre, l'enquête étant de mars 1901. Elle était restée jusqu'ici inédite, puisque Rebell ne la destinait pas au public pour les raisons de convenance qu'il y énonce. Mais la mort est venue, et parce qu'on ne peut plus s'irriter des opinions d'un mort et qu'il serait intéressant de réunir les essais de Hugues Rebell, j'ai jugé bon de donner ce fragment.

LOUIS THOMAS.

(1) *Le Tombeau de Louis Ménard*. Champion, 1901.

Personnelle.

Cher Monsieur,

Votre article sur la *Saison à Baïa* m'a fait grand plaisir et je vous prie d'agréer tous mes remerciements pour cette fine critique à laquelle je ne pourrais reprocher que son excès d'amabilité ! je vous aurais écrit plus tôt si mon travail m'avait laissé un moment.

Vous désirez que je vous parle de Louis Ménard? Je le fais un peu contre mon gré, mais je me dois de me satisfaire. Je crains par malheur de ne pas penser assez de bien de ses livres. Sa façon de comprendre l'antiquité — en moine et en révolutionnaire — me déconcerte. Je ne sais ce qu'il a pris aux anciens — on leur prend des choses si différentes ! — mais je ne retrouve point en lui ce que j'admire chez eux : le sens délicat du plaisir, la grâce heureuse, l'amour de toutes les formes vivantes et aussi la passion, toujours belle dans sa fougue. Comment a-t-il eu l'idée de pasticher Diderot ! Quand je songe que des « lettrés » ont pu se tromper sur ce dialogue si médiocre du *Diable au café*, je me demande si le divin, si l'étincelant *Neveu de Rameau*, si les lettres à Mlle Voland ne sont pas des pages inconnues. Louis Ménard du moins ne les connaissait guère pour en avoir fait une pareille imitation.

Stendhal a écrit « Dans les arts, rien ne vit que ce qui donne continuellement du plaisir. » Louis Ménard est ennuyeux. On l'est souvent malgré soi ; il l'est, lui, de propos délibéré. Quelle étrange manière de se montrer l'admirateur et le disciple des anciens! Ce n'est pas Polyclète qu'il rappelle, mais la peinture d'Ary Scheffer ou d'Hyppolite Flandrin, un art gris, monotone, compassé, qui vous donnerait froid en plein été.

Cette question n'a pas d'importance, d'ailleurs, et il vaut mieux n'en pas parler. Elle blesserait peut-être des écrivains que j'aime beaucoup. — Quelques-uns ont lu les *Rêveries d'un païen mystique* à vingt ans et sans doute ont prêté à ce livre tous les trésors d'une jeune et ardente imagination. L'œuvre existe dans leur esprit. A quoi bon essayer de la détruire? Je ne veux pas avoir l'air de m'attaquer à un écrivain que je me contente de ne pas juger admirable et qui n'a jamais eu d'influence. Je m'abstiens seulement de panégyrique et d'encens. Si c'est là une impiété, pardonnez-la-moi, puisque vous en êtes cause et croyez-moi, malgré tout, cher Monsieur, bien vôtre.

HUGUES REBELL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Gaston Duchesne: *Histoire de l'Abbaye Royale de Longchamps (1255 à 1786)* ; Daragon 4 »

E. Rodocanachi : *Le Capitole Romain antique et moderne ;* Hachette » »

Esotérisme

Géraud Bonnet : *Transmission de pensée ;* Rousset 3 50

Histoire

P. : *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne ;* Champion » »

La Diète de Finlande, 1904-1905, Soc. nouvelle de librairie 1 »

Emile Horn : *François Rakoczi II, prince de Transylvanie*, 1676-1735 ; Perrin 5 »

Lucien Perey : *Une Reine de douze ans : Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne ;* Calmann Lévy 3 50

Hubert Pierquin : *La Juridiction d'honneur sous l'ancien Régime et le Tribunal des Maréchaux de France ;* A. Picard » »

Littérature

Gaston Lavalley : *Le Grand Carnot chansonnier ;* Caen, L. Jouan 3 »

Emile Magne : *Scarron et son milieu ;* « Mercure de France » 3 50

Gabriel Monod : *Jules Michelet ;* Hachette 3 50

Rabelais en Français moderne, par J. Soulacroix, illustr. de F. Jobbé-Duval et R. de la Vezière ; Libr. Universelle, tomes VIII à XVIII 2 75

Samuel Rocheblave : *George Sand et sa fille, d'après leur correspondance inédite ;* Calmann-Lévy 3 50

Poésie

Auguste Barrau : *Eucologe profane ;* Biblioth. de l'Association » »

Elisabeth Barrett Browning : *Poèmes et Poésies*, trad. A. ; Stock 3 50

M. Boisson : *Sonnets épars ;* Petit 3 »

Georges Garnier : *Echos et Reflets ;* Berger-Levrault » »

Edgard Malfère : *Le Vaisseau solitaire ;* Lille, Ed. du « Beffroi ». 5 »

Joseph-Emile Poirier : *La Légende d'une âme ;* Ed. de la « Revue des Poètes » » »

Jean Poujade : *C'était l'automne ;* Ed. du « Soc » » »

Auguste Sajot : *Le Berceau de la France ;* Perrin 3 50

Publications d'art

Henry Baudin : *L'Enseigne et l'Affiche ;* Genève, Imprim. Atar » »

Dr Paul de Régla et marquise de Bradier : *Le Livre d'Or de la Femme ;* Per Lamm 3 50

Questions militaires

Capitaine Jibé : *L'armée nouvelle, ce qu'elle pense, ce qu'elle veut ;* Plon 3 50

Questions musicales

Emile Baumann : *Les Grandes Réformes de la Musique. L'Œuvre de Camille Saint-Saëns ;* Ollendorff 3 50

Questions religieuses

Paul Auvard : *Etablissement du Seigneur en France ;* Ségonzac, Raynaud 6 »

Roman

Quilicus Albertini : *Le Prix d'un baiser ;* Plon 3 50

André Beaunier : *Le Roi Tobol ;* Fasquelle 3 50

René Boylesve : *Le Bel Avenir ;* Calmann Lévy 3 50

Han Ryner : *Le Sphinx rouge ;* Bibliothèque des Auteurs modernes 3 50

Pierre Le Rohu : *La Faillite de Jacques Leblay ;* Perrin 3 50

Georges Lecomte : *Les Hannetons de Paris ;* Fasquelle 3 50

Henri Malo : *Ces Messieurs du Cabinet ;* « Mercure de France » 3 50

Michel Provins : *Nos petits Cœurs ;* Fasquelle 3 50

Romain Rolland : *Jean Christophe : L'Adolescent, le Matin ;* Ollendorff, 2 vol. 7 »

Bernard Taft : *Les Vaincus de la Gloire ;* Libr. Universelle 3 50

Marcel Tinayre : *Avant l'Amour ;* Calmann Lévy 3 50

Oscar Wilde : *Le Crime de Lord Arthur Savile*, trad. par Albert Savine » »

Sciences

Dr E. T. Hamy : *Lettres américaines d'Alexandre de Humbold (1798-1807)* Guilmoto 7 50

Félix Le Dantec : *Introduction à la Pathologie générale ;* Alcan 15 »

Sociologie

E. Marguery : *Le Droit de Propriété et le Régime démocratique ;* Alcan 2 50

Seippel : *Les Deux Frances et leurs origines historiques ;* Alcan 7 50

L'Empire Russe. Projet d'une constitution russe, préface de Pierre Struve; Soc. nouvelle de librairie 2 50

Voyages

Jean Ajalbert : *Veillées d'Auvergne ;* Libr. Universelle 3 50

Eugène Montfort : *Le Châlet dans la Montagne ;* Fasquelle 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Un conflit à propos de *De Profundis*. — A propos des Lettres d'Elvire. — *Redde Cæsari....* — *Les Barbares.* — Exposition centennale de l'art allemand à Berlin. — *Dans les Bas-fonds.* — Le Panthéon américain. — Le Théâtre Trianon. — *La Lithographie.* — Publication du *Mercure de France.* — Exploits de Diurnales.

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le dimanche 26 novembre prochain, au siège social, à cinq heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

Rapport du Conseil d'administration;

Rapport du commissaire aux comptes:

Emplois des bénéfices;

Nomination d'un administrateur ;

Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1905-1906.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'administration,

A. VALLETTE.

§

Un conflit à propos de « De Profundis ». — M. Henry-D. Davray nous adresse la lettre suivante à propos de l'écho paru dans notre dernière livraison.

Mon cher Vallette,

Les détails précis et très exacts que le *Mercure* a publiés dans son dernier numéro, sur le « conflit à propos de *De Profundis* » ont beaucoup surpris les amis de Mr Ross, et Mr Ross lui-même que ces difficultés contrarient vivement. Si je reviens à mon tour sur ce sujet, c'est pour compléter vos informations et éviter des commentaires fâcheux.

Le total des dettes contractées par Oscar Wilde s'élève à £ 450 environ (11.250 fr.), et, en novembre 1900, redoutant une issue fatale pour la maladie dont il souffrait et pour l'opération qu'il dut subir, Oscar Wilde avait prié Mr Ross de s'occuper aussitôt que possible du remboursement de ces dettes. C'est à cause de cette situa-

tion délicate que Mr Ross a tenu à ce que les obsèques de son ami fussent discrètes et modestes et qu'il s'est résigné à une inhumation, temporaire d'ailleurs, à Bagneux.

Mr Robert Ross avait déjà amorti la moitié des dettes d'Oscar Wilde, quand est intervenue l'apparition de la *Bankruptcy Court*. En outre, M. Robert Ross se proposait, dès que les créanciers auraient été satisfaits, de faire transporter au Père-Lachaise les restes d'Oscar Wilde et de faire élever sur cette sépulture définitive un monument moins sommaire que celui de Bagneux. Après quoi, il devait remettre aux fils de l'écrivain le reliquat des sommes touchées par lui.

Le bruit a couru, en effet, que le texte intégral de *De Profundis* serait publié ; mais c'est une rumeur qu'il était trop facile de mettre en circulation. Si péniblement surpris qu'il ait été par l'attitude de l'*Official Receiver*, et si décidé qu'il soit à garder toute sa liberté d'agir, Mr Robert Ross est, pensons-nous, trop soucieux de la mémoire de son ami, pour susciter, par manière de représailles, un scandale inutile, et peut-être même regrettable.

Bien à vous.

HENRY-D. DAVRAY.

§

A propos des Lettres d'Elvire. — Notre collaborateur M. Léon Séché vient d'adresser à M. René Doumic la lettre suivante :

Paris, ce 22 octobre 1905.

Monsieur,

Le retard apporté dans le tirage de mon livre (1) m'a permis de prendre connaissance du vôtre (2) et de constater à cette place — sans en être autrement surpris, car la piraterie littéraire est plus que jamais à l'ordre du jour — que vous m'aviez emprunté en plusieurs endroits, sans juger à propos de me nommer.

Où auriez-vous pris, par exemple, que Julie Bouchaud des Hérettes était née à Paris le 4 juillet 1784, qu'elle était créole par sa mère et qu'elle avait habité à Nantes pendant la Terreur, si ce n'est dans le *Mercure de France* du 1er avril dernier, puisque vous n'en saviez rien, le 1er février, lors de la publication des lettres d'Elvire dans la *Revue des Deux-Mondes*, et que c'est dans le *Mercure de France* du 1er avril que je révélai ces faits au public ?

Mais cela est de peu d'importance, et je n'aurais pas pris la peine de le relever, si vous ne vous étiez rendu coupable envers moi que de cette faute vénielle. Ce qui est beaucoup plus grave, ce que je ne puis laisser passer sans protestation, c'est le fait que voici :

A la page 65 de votre petit livre, on peut lire les lignes suivantes :

« C'est elle-même qui a souligné les mots : *pour expier*.

« Ils se trouvaient dans la pièce de l'*Immortalité* que Lamartine lui avait envoyée. Eux seuls l'y avaient frappée. Et tout de suite elle s'en était emparée, les détournant de leur sens, pour leur en donner un sur lequel l'ensemble de la lettre ne peut laisser aucun doute. »

Ainsi, non seulement vous vous êtes approprié sans vergogne celle de mes découvertes (3) qui a été le point de départ de mon livre, mais encore vous avez eu le courage de la retourner contre Elvire — pour achever de la déshonorer.

En ce qui me concerne, je regrette, Monsieur, d'être obligé de vous dire que ce tour d'Escobar n'est pas digne de vous.

LÉON SÉCHÉ.

§

Redde Cæsari... (*suite*). —Ce mot de M. Joseph-Renaud (pour finir)?

(1) Ce livre intitulé : *Lamartine, de 1816 à 1830, Elvire et les Méditations*, va paraître à la librairie du *Mercure de France*.

(2) *Lettres d'Elvire à Lamartine*, Hachette, éditeur.

(3) C'est, en effet, dans *le Correspondant* du 25 mars dernier que je portai à la connaissance du public la découverte que j'avais faite dans le texte original de la *Méditation* sur *l'Immortalité*, — découverte qui, selon moi, ruinait la thèse de la chute d'Elvire, soutenue par M. Doumic.

Cher Monsieur,

J'ai déclaré ne pas tenir à ma plaisanterie, mais décidément M. Vielé-Griffin tient aux siennes !... Il est vrai qu'elles sont gracieuses...

Pour en finir :

1° Le mot *bitter*, dans le sens d'apéritif, est aussi anglais que, par exemple, le mot *jockey* est français. En le prononçant, on parle, en outre, allemand, français, italien, russe je crois, et même hollandais, et encore d'autres langues...

2° Au restaurant, *bitter* désigne surtout une sorte d'*ale ;*

3° *Bitter* ne désigne aucun purgatif. Mais *bitter apple* en désigne un.

Accueillez mes distingués compliments.

J. JOSEPH-RENAUD.

§

« **Les Barbares** ». — *Les Enfants du Soleil*, de Maxime Gorki, ne sont pas encore en vente, ni joués, ni même traduits, que l'auteur des *Bas-Fonds* a terminé une nouvelle pièce : *Les Barbares*, traitant le même sujet que *Les Petits Bourgeois*. L'action se passe dans une autre couche sociale ; les personnages ne sont plus les petits bourgeois, mais les bourgeois intellectuels, les bourgeois démocrates, et Gorki ne les ménage point. C'est contre ces « barbares » que « l'Annonciateur de la tempête » part, cette fois, en guerre.

§

Exposition centennale de l'art allemand à Berlin. — Une importante manifestation artistique se prépare en Allemagne. Un comité, composé des conservateurs de musées, d'historiens d'art et de collectionneurs de toute l'Allemagne et à la tête duquel se trouvent MM. A. Lichtwark, directeur du Musée de Hambourg ; F. von Reber, directeur des Galeries royales de l'Etat bavarois ; Schmidt, conseiller d'Etat, commissaire du Gouvernement ; W. von Seidlitz, de Dresde ; H. von Tschudi, directeur de la Nationalgalerie de Berlin, organise en ce moment une exposition centennale de l'art allemand qui comprendra un choix de peintures, aquarelles, pastels et dessins de 1775 à 1875, avec les œuvres les plus remarquables de petite sculpture créées pendant cette période. Cette exposition s'ouvrira le 1er janvier prochain à la Nationalgalerie de Berlin.

Les œuvres devront être présentées (à l'adresse: *Deustche Jahrhundert-Ausstellung*, Nationalgalerie, Berlin) avant le 1er décembre. Tous les frais d'envoi et de retour sont assumés par le comité de l'exposition.

§

« **Dans les Bas-Fonds** ». — D'une lettre de M. E. Séménoff, publiée par la *Petite République* du 20 octobre, nous extrayons ce qui suit :

La chose vaut la peine d'être contée.

L'auteur, c'est Maxime Gorki. La pièce (*les Bas-fonds*), pour être protégée en Europe par la Convention de Berne, fut publiée en *texte russe* en Allemagne *avant de l'être en Russie*, de sorte qu'aux termes des lois des pays ayant adhéré à la Convention de Berne, les droits d'auteur pour les *Bas-fonds* sont protegés dans tous les pays d'Europe. Fort de ces droits, Gorki et ses représentants en Europe ont choisi eux-mêmes les traducteurs de la pièce, ayant refusé et parfois même interdit d'y toucher à certains industriels en traduction, par trop connus pour leur façon de procéder.

Les traducteurs, éditeurs et directeurs de théâtre de tous les pays durent s'incliner devant la volonté des *ayants droit*. Il y eut même des exemples où, comme

en Autriche, un directeur de théâtre qui avait commencé les répétitions des *Bas-Fonds* selon la version de son traducteur, dut les suspendre devant une menace de procès et sur un avis concordant des avocats des deux parties. Un seul traducteur, malgré la défense et les avertissements des ayants droit, M. Halpérine-Kaminsky, passa outre, publia dans une revue une traduction de la pièce signée de son nom et qu'il porta à Antoine en lui proposant de la jouer.

Les représentants de Gorki intervinrent auprès du directeur de ladite revue parisienne d'abord, auprès d'Antoine ensuite, en les avertissant que la traduction seule autorisée par l'auteur est faite par moi et publiée par le *Mercure de France*, et qu'ils auraient à répondre devant les tribunaux français, s'ils passaient outre à cet avertissement. Le directeur de la revue passa outre. Antoine, à qui j'avais déjà parlé de la pièce et qui avait conçu certains projets vraiment éblouissants de mise en scène et d'exécution, comprit la situation et déclara loyalement que, puisqu'il y avait procès, il en attendrait la fin pour prendre la traduction autorisée.

Le procès commença et dura près de deux ans, à cause du fameux *maquis* de la procédure, et finalement M. Halpérine-Kaminsky ayant, en sa qualité de Français, réclamé que les plaignants déposassent, en leur qualité d'étrangers, le *judicatum solvi* (un cautionnement de 2.000 francs) et ce cautionnement n'ayant pas été déposé dans les délais légaux, les plaignants furent déboutés bien que l'affaire n'ait pas été plaidée au fond ! Le procès reste donc tout entier. Néanmoins, M. Halpérine-Kaminsky porta et fit jouer la pièce à « l'Œuvre ».

. . . .

Et s'il m'était permis d'ajouter, pour finir, une petite note personnelle, je dirais que la pièce avait été traduite partout : *Asile de nuit*, moi seul l'avais intitulée : *Dans les bas-fonds*, dans une chronique du *Mercure de France*. M. Halpérine-Kaminsky s'empressa d'en profiter.

A la suite de la lettre de M. E. Séménoff, la *Petite République* publiait la réponse de M. Halpérine-Kaminsky, soutenant que la pièce avait paru d'abord à Saint-Pétersbourg.

Ainsi, ajoute M. Halpérine-Kaminsky, en cédant à la Société Marchlewsky, de Munich, de laquelle M. Séménoff tient son privilège, l'autorisation de traduire en toutes langues *les Bas-Fonds*, l'éditeur pétersbourgeois de Gorki a consenti un droit qui ne lui appartenait plus. Les réclamations des plaignants ne sont donc fondées en aucune manière, et c'est ainsi d'ailleurs qu'en ont décidé, par trois fois, les tribunaux français, en les déboutant et en les condamnant aux dépens.

Or, les tribunaux n'ont jamais jugé l'affaire au fond, et M. E. Séménoff a remis les choses au point par une seconde lettre adressée à la *Petite République* et où il est dit :

... Je suis dépositaire de tout le dossier de l'affaire. Lettre et télégramme de M. Halpérine-Kaminsky, actes notariés, etc., prouvent par leurs dates mêmes, à n'en pas douter, que le texte russe des *Bas-Fonds* a été publié en Allemagne avant de l'être en Russie, et les tribunaux français n'ont pu rien « décider », car l'affaire n'a pas été plaidée au fond, comme le prouve le compte-rendu des *tribunaux*, publié par tous les journaux parisiens le mardi 18 juillet dernier. Je cite textuellement celui de la *Petite République*.

« MM. Helphand et Marchlewsky, éditeurs à Munich et concessionnaires des droits d'auteur de Maxime Gorki, ayant confié à M. Séménoff le droit de traduire en français les œuvres du grand socialiste russe, ont assigné devant la troisième chambre civile de M. Halperine-Kaminsky pour avoir traduit les *Bas-Fonds* malgré la défense à lui faite.

« L'affaire est venue sur divers incidents de procédure et finalement M. Halpérine-Kaminsky ayant exigé, ainsi qu'il en avait le droit comme naturalisé français, une caution *judicatum solvi* de ses adversaires étrangers, et ceux-ci n'ayant pas versé à temps cette caution, le tribunal vient de les débouter de leur action. »

Ce qui signifie que le tribunal a jugé... qu'il ne pouvait juger, faute du versement par MM. Helphand et Marchlewsky de la caution exigée. Mais

il n'est pas moins établi, pour ceux qui connaissent l'affaire, que l'ouvrage a paru d'abord en Allemagne, qu'il était ainsi protégé par la Convention de Berne, et que c'est sans droit que M. Halpérine-Kaminsky l'a publié et fait représenter.

§

Le Panthéon américain. — Les Américains paraissent si bien tenir Poe pour le plus grand de leurs écrivains, qu'ils aiment à dire, non sans fierté, que le médaillon placé au cimetière de Baltimore est le premier monument qu'ils aient élevé à la mémoire d'un homme de lettres (encore qu'il ait fallu dix ans pour recueillir les 1000 dollars nécessaires à l'érection). Voici, à ce propos, ce qu'on mande de New-York, le 9 octobre dernier, à la *Daily Chronicle*.

On a ajouté aujourd'hui deux noms à la liste des Américains célèbres inscrits sur les murs du Temple de la Renommée, ceux de James Russell Lowell et de J. G. Whittier.

C'est en 1900 que le Comité de l'Université de New-York accepta un don anonyme de 100.000 dollars pour l'érection sur les hauteurs du terrain de l'Université d'un bâtiment qui devait s'appeler « le Temple de la Renommée pour les grands hommes de l'Amérique ». Cent cinquante panneaux sont destinés à recevoir les noms des hommes célèbres choisis par la voix publique, sous la condition que ces hommes soient décédés depuis au moins dix ans. On invite le public à envoyer des noms; chaque nom, s'il est appuyé par un membre du Sénat universitaire, est ensuite soumis au vote d'un collège électoral, composé « de cent citoyens éminents », choisis par le Comité de l'Université.

Dans le vote auquel on a procédé aujourd'hui, 15 autres noms avaient été proposés, entre autres ceux de Fenimore Cooper et d'Edgard Poe; ils ont été blackboulés.

§

Le Théâtre Trianon, dont le nouveau directeur, M. Emile André, a fait l'un des théâtres les plus artistiques de Paris, va reprendre ses matinées de poésie, de littérature et de musique, organisées par M. Valmy-Baysse. On se rappelle celles de la saison dernière et leur succès; il n'est pas douteux que les matinées de la saison qui commence soient aussi suivies de ceux qui aiment les beaux poèmes et la belle musique. M. Valmy-Baysse reçoit au Théâtre le mardi et le vendredi, de 5 à 7 heures, et tout autre jour, sur rendez-vous.

§

« **La Lithographie** ». — Album-revue d'art, mensuel, paraîtra en novembre prochain et donnera des planches originales de Rodin, Carrière, Steinlen, Bourdelle, Suréda, Traiteur, Naudin, etc.

Cet album-revue périodique, dû à l'initiative du peintre-lithographe Jean-Paul Dubray, sera tiré sur papier de Hollande. (Administration: 277, rue Saint-Jacques).

§

Publications du « Mercure de France »:

ÉPILOGUES, *réflexions sur la vie*, 1902-1904 (3e série), vol. in-18, 3.50.

SCARRON ET SON MILIEU (*L'Adolescence de Scarron. Le Mans, patrie des chapons. Au gré des infortunes et des requêtes. Scarron et la Fronde.*

Le Mariage de Scarron. L'hôtel de l'Impécuniosité. La Mort de Scarron), par Emile Magne, vol. in-18, 3.50.

CES MESSIEURS DU CABINET, roman, par Henri Malo, vol. in-18. 3.50.

§

Exploits de Diurnales. — On se rappelle que la Merelli a demandé, pour lire dans sa prison, des ouvrages de philosophie, parmi lesquels celui de M. Jules de Gaultier, *de Kant à Nietzsche*, que nous avons édité. Les journalistes, à ce propos — comme à tous les propos — n'ont point manqué de divulguer leur ignorance, d'où l'écho suivant que nous tirons du *Courrier Européen.*

A cette nouvelle, les journaux se sont effarés. Cela démolissait toutes leurs idées faites sur la psychologie d'une demi-mondaine. Il y a même eu des « gaffes » bien amusantes. C'est ainsi qu'un rédacteur de *l'Echo de Paris*, ignorant comme une carpe, a pris *De Kant à Nietzsche* pour un roman. Qu'on suppose qu'un livre demandé dans sa prison par une prévenue, surtout quand elle est jeune et jolie, ne puisse être qu'un roman, cela s'explique, mais citer le titre de ce « roman » et, lorsque ce titre est *De Kant à Nietzsche*, croire toujours que c'est un roman, c'est montrer que l'on n'a jamais entendu parler de Kant et de Nietzsche. Il faut vraiment être un... journaliste pour pousser jusque-là les bornes de l'ignorance.

M. Harduin, au *Matin*, ne s'est guère montré plus fort. S'il sait, en qualité de « philosophe parisien », que les *Principes de Sociologie* et *De Kant à Nietzsche* sont des livres de philosophie et non des romans, il s'imagine qu'ils exposent des systèmes de métaphysique et cite à ce propos du Spinoza. Apprenons à M. Harduin que de ces deux ouvrages, le premier se place en dehors de toute métaphysique, tandis que le second est précisément destiné à démolir tous les systèmes.

Décidément, les journalistes de Paris feront bien, après son acquittement, de prendre quelques leçons de philosophie de la Merelli.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

LA SUPERSTITION

DU « GENRE LITTÉRAIRE »

—

L'activité mentale dans ses différents domaines a passé, au cours du XIXe siècle, de l'état inconscient à l'état conscient. L'homme s'est posé la question de méthode. Jusque-là, il s'était laissé conduire par un vague instinct dans la façon dont il a procédé dans ses recherches et ses études, et généralement ce guide de l'intelligence spontanée n'a pas été mauvais; il est même et il restera le plus sûr de tous. Si cependant on ne peut s'y fier tout à fait, c'est qu'il est sollicité sans cesse de droite et de gauche par des motifs accidentels ou étrangers à sa poursuite et qu'il lui arrive ainsi de s'égarer parfois fort loin de sa route et de n'y revenir qu'après un détour considérable.

Nous en concluons qu'il est faux, en littérature comme ailleurs, de vouloir créer ou inventer des méthodes, et également de s'efforcer d'appliquer la méthode d'une science à une autre — par exemple de tranposer les méthodes de recherches employées dans les sciences naturelles à la littérature. D'autre part, il est dangereux de s'abandonner absolument à une appréciation subjective des œuvres d'art, à cause de son excessive fragilité.

Ce que nous pouvons faire, et devons faire, c'est d'écarter autant que possible les éléments d'erreur qui peuvent fausser la méthode qui nous est spontanément offerte par notre intelligence.

Notre but est de signaler l'un de ces éléments perturbateurs.

Nous baserons notre étude surtout sur la littérature française, pour deux raisons principales : d'abord, c'est la France qui est responsable avant tout de l'adoption en littérature du préjugé que nous allons combattre ; introduit au XVIIe siècle par les contemporains de Boileau, il se répandit en Europe avec le reste de la civilisation française. Ensuite, c'est la France qui en a appliqué le principe sous sa forme la plus systématique, et notre démonstration se poursuivra donc là de façon particulièrement claire.

Il sera du reste facile à chacun de suppléer des exemples similaires tirés d'autres littératures.

I

M. Brunetière écrivait, il y a quelques années : « Ce qui manque le plus jusqu'à présent dans nos histoires de la littérature française — et aussi dans les histoires des littératures étrangères — c'est la méthode. Prenez *l'Histoire littéraire de la France*, ce monument du labeur et de l'érudition de nos Bénédictins, la disposition des matières y est l'absence ou la négation même de toute méthode ; l'ordre dans lequel se succèdent les notices n'est qu'une forme du désordre. » Et quelques années plus tard : « La plupart de nos histoires de la littérature ne sont... qu'une collection — je ne dis pas une succession — de *Monographies* ou d'études mises bout à bout et reliées d'ordinaire par un fil assez lâche... Nos histoires ne sont pas des *Histoires*, mais seulement des *Dictionnaires*, où les noms sont classés dans l'ordre chronologique au lieu de l'être par l'alphabet. »

Le mal nous semble plus profond que ne le pense M. Brunetière. Si vraiment nos histoires de la littérature n'étaient que des catalogues de noms et nos manuels de classe que des dictionnaires, il n'y aurait encore que demi-mal. Là où il n'y a pas d'ordre on peut espérer en faire. Le vrai mal est qu'il existe un certain arrangement des matières dans nos traités de littérature, un ordre qui est consacré par des traditions plusieurs fois séculaires, qu'une génération après l'autre reprend aveuglément de la précédente, et qui est essentiellement faux : l'arrangement selon le principe des genres littéraires. A l'occasion il est vrai — *rari nantes in gurgite vasto* — un groupe d'écrivains est formé qui ne repose pas uniquement sur cette

idée de genre, mais il faut déjà que le fait s'impose absolument, et, de plus, qu'il ne soit pas en contradiction avec la classification traditionnelle du genre ; ainsi les Conteurs au xve siècle, la Pléiade au xvie, les Jansénistes au xviie, les Philosophes au xviiie.

La division première, inéluctable, fatale, c'est d'abord celle en *prose* et *vers*. Il n'y en a pas de plus formelle, et néanmoins elle est précisément la plus universelle. Il serait difficile de trouver un volume de critique littéraire dont elle soit tout à fait absente. Combien elle est enracinée se voit par le fait que des hommes aussi indépendants, aussi rationalistes dans leurs vues qu'un Alexandre Vinet l'adoptent sans jamais songer à douter de son excellence. Par exemple, dans son Introduction à son *Cours* sur le xviiie siècle, Vinet jette un regard en arrière sur le xviie et pour établir son tableau des auteurs, il commence par mettre à droite la poésie, à gauche la prose. Il en résulte que nous avons à droite les contes d'Hamilton, et à gauche les contes de La Fontaine ; il en résulte qu'il y aura un abîme infranchissable entre Molière à droite avec *le Misanthrope*, *Tartufe* et *les Femmes savantes*, et La Bruyère, qui ira à gauche avec ses *Caractères* : il en résulte que nous devrons étudier à droite l'épître de Boileau sur la *Phèdre* de Racine et à gauche la lettre de Balzac sur le *Cinna* de Corneille — et ainsi de suite.

Au xviiie siècle des bizarreries tout analogues se produiront. *les Jardins* de Delille et *les Mois* de Saint-Lambert étant en vers écarteront d'emblée toute idée de comparaison avec l'Histoire naturelle de Buffon et on verra parfaitement nombre de cours qui traiteront dans des chapitres séparés *le Tremblement de terre de Lisbonne* de Voltaire et *la Profession de foi du Vicaire Savoyard* de Rousseau.

Au xixe siècle encore, vous êtes certain que l'on n'étudiera pas Musset avec George Sand, sauf dans leurs vies. Leurs ouvrages restent soigneusement séparés, l'un ayant exprimé en vers le poème de la passion, l'autre en prose. Le Baudelaire des *Fleurs du mal* n'aura rien à faire avec Flaubert, et le Baudelaire des *Petits Poèmes en prose* n'aura rien à voir dans un cours de poésie française. *La Terre* de Zola sera aux antipodes littéraires des poèmes d'Armand Silvestre ; tandis que d'autre part les *Contes à Ninon* seront gravement placés

dans un cours sur le roman ou la nouvelle naturaliste, à côté de *la Maison Tellier* ou de l'*Histoire d'une fille de ferme* de Maupassant ; enfin les *Contes à la Reine* de Robert de Bonnières, parce qu'ils sont en vers, seront délibérément placés dans un cours de poésie lyrique.

Ce sont-là quelques exemples entre mille. Personne ne sera en peine d'en allonger la série tant qu'il lui plaira (1).

Mais ce n'est pas tout. Outre les deux grands genres « prose » et « vers » il y a les genres dans un sens plus étroit : épopée, théâtre, lyrisme, roman, épistolaire, etc. Les anomalies introduites en littérature par notre servitude vis-à-vis de ces divisions conventionnelles foisonnent pour tout esprit qui veut bien prendre la peine d'y réfléchir. Guez de Balzac traite dans ses lettres des questions mais de morale ou de littérature : je ne pourrai le traiter dans la même section de mon cours ou de mon livre que le philosophe Descartes ou les réflexions sur Longin de Boileau, — n'appartient-il pas au genre épistolaire ? Je devrai au contraire mettre en parallèle sa grandiloquence avec le récit de la mort du cuisinier Vatel dans les lettres de M[me] de Sévigné, et avec la lettre où Voiture raconte à M[lle] de Rambouillet comment il fut berné. D'autre part, la plus élastique division en ce genre ne me permettra jamais de réunir Molière, La Fontaine et La Bruyère. Au XVIII[e] siècle, je devrai traiter séparément le *Discours sur l'Inégalité* de Rousseau, et le *Tibère* de Joseph Chénier ou même *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais ; mais il me faudra réunir les pièces de Marivaux avec *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine, ou le *Turcaret* de Lesage. Au XIX[e] siècle, M[me] de Staël et George Sand figureront dans le chapitre roman, et *Il ne faut pas badiner avec l'amour* de Musset dans le chapitre théâtre. Les contes de Boccace mis en vers par le même Musset, au lieu d'aller rejoindre les contes de Nodier ou de Gautier,

(1) Qu'on nous permette cependant d'illustrer par un exemple encore jusqu'où va cette tyrannie du préjugé de division selon le principe de prose et vers ; nous l'insérons en note parce qu'il n'est pas comme les autres tiré de la littérature française. Dans son ouvrage bien connu, en trois volumes *Gesammtabenteuer* (1850), Von der Hagen édite et annote cent vieux contes allemands en vers ; dans la Préface on lit ces mots : Cette collection « exclut tous les poèmes rimés par strophes, même quand ceux-ci ont un contenu narratif ». C'est pourtant bien vraiment le contraire qui eût été rationnel, à savoir : la plupart des récits ne sont pas divisés en strophes, cependant quelques-uns sont ainsi divisés, et *parce qu'ils sont narratifs je les introduis* .

seront incorporés dans un cours de lyrisme. D'autre part, sous prétexte de lyrisme, on étudiera côte à côte les odes politiques de Victor Hugo et les odes religieuses de Lamartine. Pour être conséquent avec le système, je devrai trouver un lien entre les romans *l'Assommoir* ou *Pot-Bouille* de Zola et le roman *l'Eve nouvelle* de Villiers de l'Isle-Adam ; de même entre les nouvelles grossièrement sensuelles de Maupassant et celles d'un raffinement pervers d'Henri de Régnier.

Nous pourrions ajouter encore nombre d'exemples où nous voyons même les œuvres d'un seul auteur systématiquement et pédantesquement classées selon le système du « genre », tels Boileau, Voltaire, ou Victor Hugo. On nous dispensera de cette nouvelle démonstration, où le ridicule du procédé apparaît plus clairement encore que ci-dessus.

II

Il y a dans tout cela aberration, pas de doute, et il faut condamner le principe. Cependant, dans toute tradition très forte, il y a des causes explicatives, peut-être justificatives. Il peut être intéressant de les rechercher ici.

Examinons les faits.

Les premières productions littéraires qui nous soient parvenues, les cantilènes religieuses, étaient chantées, comme le nom l'indique ; la forme rythmique et en strophes s'imposait. Il en fut de même de la littérature épique ; les productions des trouvères n'étaient pas lues, mais dites, ou plutôt déclamées, au son de la vielle : le vers et le groupement des épisodes en « laisses » était la façon toute naturelle de procéder. L'habitude aidant, il se forma bientôt dans les esprits une association d'idées très étroite, une sorte de lien organique entre relation d'exploits chevaleresques et forme versifiée.

Les premières chansons d'amour étaient généralement chantées en dansant, par un chanteur ou conducteur et un chœur général de danseurs ; il y avait soli et réponses en refrains. Donc, quand il voulait écrire une chanson d'amour, le poète lui donnait la forme rythmique du vers, la forme dialoguée et le refrain.

Autre exemple encore : au moyen-âge, l'Eglise était une institution démocratique ; elle voulut rendre la participation au culte plus accessible à tous et plus attrayante ; elle institua les

« mystères » religieux. Le genre théâtre était suggéré et créé par les circonstances ; étant donné le but spécifique, il y avait rapport quasi-nécessaire entre la matière à traiter et la façon de la traiter. Ajoutons ici que, comme jusque-là toute création littéraire avait été en vers, il s'était formé spontanément une opinion que tout ce qui est art est vers, et par conséquent que la prose et l'art s'excluent. Les « mystères » furent donc écrits en vers dès qu'on abandonna le latin. Ce préjugé resta profondément ancré dans l'esprit des générations futures ; on sait que Molière ne faisait pas cas des *Précieuses ridicules* parce qu'elles étaient en prose et qu'il reprit le sujet selon les conventions de l'art dans *les Femmes savantes*, et que de même ses autres comédies en prose ne comptaient guère pour lui. On sait qu'au XVIIIe siècle Voltaire, — guère un homme à préjugés, — suivit aveuglément ce principe dans son théâtre tragique et comique. Enfin, les vives protestations soulevées par Victor Hugo, osant écrire *Lucrèce Borgia* en prose, ne sont pas encore extrêmement anciennes.

Nous voyons ainsi quelles sont les origines de notre superstition moderne de classification d'œuvres littéraires selon leur forme en prose et en vers, et en même temps quelles sont les origines du « genre » au sens plus étroit du terme. Il y eut un temps où une correspondance sinon absolument nécessaire, du moins naturelle, existait entre contenu et forme : un morceau traitant de l'amour était une ronde, et une ronde était un chant d'amour ; une pièce de théâtre était un mystère et un mystère une pièce de théâtre, etc. ; la division en « genres » n'avait rien d'inadmissible. Et encore aujourd'hui elle n'a rien d'illégitime quand on l'applique à la période littéraire du moyen-âge ; en l'adoptant, on groupe des œuvres qui, bien réellement, allaient ensemble.

Cette quasi nécessité pour certains sujets littéraires d'adopter certains moules particuliers ne cesse même pas tout à fait avec le moyen-âge, quoique grâce surtout à l'instruction qui se répandait, et plus tard à l'imprimerie, ces rapports soient devenus de plus en plus lâches. Au XVIIe siècle, par exemple, l'amour est le plus souvent exprimé dans de petits poèmes d'un lyrisme léger et frivole, parce que les poètes écrivaient pour être lus ou se lire devant la société mondaine de l'Hôtel de Rambouillet, ou d'autres salons où l'esprit régnait en maître.

D'autre part, dès le moyen-âge nous avons de nombreuses exceptions aux conventions du genre littéraire. Le théâtre, avons-nous vu, était un genre religieux et les récits épiques ou courtois se traitaient sous forme de récits en vers : c'étaient des types adoptés. Or Gautier de Coincy et quelques autres serviteurs de l'Eglise, pour contrebalancer l'influence, selon eux détestable, des histoires courtoises et mondaines des trouvères, se mirent à traiter des légendes de saints et surtout de la Vierge Marie dans des poèmes en vers sur le même modèle, attaquant ainsi les auteurs profanes sur leur propre terrain. Vice-versa, les auteurs de productions mondaines s'avisèrent que, mises au théâtre, leurs œuvres gagneraient en popularité et seraient plus vivantes; ils introduisirent leurs farces sur les planches et peu à peu confisquèrent même entièrement à leur profit le genre religieux par excellence d'autrefois (1).

Des chassés-croisés de cette sorte deviennent de plus en plus fréquents avec le temps, et l'on en usait fort à son aise avec les « genres littéraires » au xve siècle et au commencement du xvie.

Mais vint la Renaissance, et puis le xviie siècle qui réprima ces velléités de liberté. Elles furent réprimées également dans tous les domaines, politique et religieux aussi bien que littéraire. Un système officiel de critique prévaut dont Boileau est le prophète. C'est alors qu'ajoutant le mot à la chose, on prit l'habitude pédantesque et fausse de parler de genres à toute occasion, genre descriptif, genre narratif, genre lyrique, genre épique, genre dramatique, genre épistolaire, genre satirique, genre élégiaque, etc. Or, le xviie, par l'intermédiaire de la Renaissance, a emprunté ses idées d'art à l'antiquité grecque et latine, où précisément les genres littéraires étaient nés de circonstances extérieures ; tout comme à l'origine de la littérature française, sujet et forme allaient de concert, la littérature était produite et non pas lue. C'est donc à cette étourderie des critiques du xviie siècle en France qui adoptaient sans en exa-

(1) Nous savons bien qu'on a contesté — des hommes comme Petit de Julleville et Bédier — que la « farce » du moyen-âge soit une continuation simplement du fabliau. Leurs raisons ne nous ont pas convaincu. La principale est celle-ci, que l'on ne retrouve pas dans les farces les sujets traités dans les fabliaux. Il nous paraît que c'est là s'en tenir singulièrement à la lettre; les romanciers de la seconde partie du xixe siècle ne sont-ils plus des continuateurs de Balzac parce qu'ils n'ont pas conté les mêmes histoires

miner la valeur et l'origine, les divisions selon des cadres purement formels des œuvres d'art grecques et latines, que nous devons notre présent système de classification en genres. Sans eux, la conception du « genre » établissant un rapport étroit entre fond et forme aurait disparu avec les circonstances qui l'avaient suggérée.

Pourtant, malgré l'aveuglement de Boileau et de son siècle, la conception du genre n'est pas purement formelle. Il y eut certaines exigences du bon sens auxquelles même leur système d'autorité dut céder en quelque mesure; on surprend en effet chez eux deux principes de classification coexistants, l'un selon la forme extérieure seule, — genre dramatique, genre épistolaire, genre lyrique; l'autre selon le contenu ou le ton d'une œuvre — genre narratif, descriptif, satirique, etc.

Le XVIIIe siècle, constitue à son tour une réaction contre le XVIIe. Les esprits sont tournés ailleurs que vers des questions de forme: la prose fait invasion partout et les anciennes barrières des genres du XVIIe siècle sont bien près d'être tout à fait oubliées. Quelques écrivains marchent encore sur les traces de Boileau et adoptent ses formules (Regnard, J.-B. Rousseau, Voltaire), mais chez la plupart des grands, l'importance du fond par opposition à la forme pour le classement d'une œuvre l'emporte presque sur toute la ligne. Au commencement du XIXe siècle les anciens cadres ont craqué partout. Il est difficile dorénavant de parler de théâtre tout court, de roman tout court, d'épopée tout court. Il faut préciser en disant théâtre ou roman romantique, classique, réaliste, symboliste, etc., ou d'une façon encore plus large de roman social, de mœurs, psychologique, d'épopée chevaleresque, philosophique, religieuse, de théâtre romanesque, satirique, dramatique.

En réalité, du point de vue strict de la langue, notre vocabulaire actuel est absurde. Nous avons mis de nouveau vin dans de vieilles outres. Quand en effet nous disons un « roman social », le mot « social » est important et celui de « roman » ne désigne que la forme qui a accidentellement servi à revêtir ce contenu; l'adjectif tient la place du substantif et vice-versa. Nous voulons dire réellement une œuvre sociale qui est romanesque. C'est ainsi qu'on devrait dire de *l'Aiglon* de Rostand non pas que c'est un « drame épique », mais une « épopée dramatique », que *la Grève des Forgerons* de Coppée est un

« drame lyrique » et non un « poème lyrique dramatique », et *les Morticoles* de Léon Daudet ne sont pas proprement un « roman satirique », mais plutôt une « satire romanesque ». Cet usage du langage traditionnel n'a pas été pour rien dans notre fidélité au système du « genre » dans le sens formel auquel nous allons maintenant revenir.

III

Comment se fait-il, en effet, que ce changement de conception si évident dans la réalité n'ait pas encore passé dans nos histoires de la littérature et dans nos salles de cours? que nous continuions à annoncer tranquillement des conférences et des livres sur le théâtre au XVIIe siècle, le roman au XVIIIe, le lyrisme au XIXe, etc., bref, que critiques et professeurs soient tellement en arrière sur les faits ? — Au XVIIIe siècle, la littérature fut mise tout entière au service de la propagation des nouvelles idées sociales en fermentation; quand on ne se laissait pas inspirer par pur traditionalisme comme Voltaire dans presque tout son théâtre, la critique littéraire était faite dans ce même esprit social. Qu'on se souvienne seulement des jugements de Rousseau sur le *Misanthrope* de Molière, lequel semble justifier les mensonges conventionnels, et sur La Fontaine, qui dans *la Cigale et la Fourmi* semble recommander la dureté de cœur à l'endroit des dépourvus, et dans *le Corbeau et le Renard* semble recommander la flatterie pour gagner son fromage dans ce monde. De sorte que quand le XIXe siècle se mit à s'occuper de nouveau de critique littéraire au sens étroit du terme, il la trouva où l'avait laissée le classique législateur du Parnasse. Ainsi par-dessus le XVIIIe siècle, on se rattache à Boileau, qui avait précisément consacré le principe des genres. Il devait cependant y avoir lutte entre la théorie existante au XVIIe siècle et les faits interprétés par le bon sens du XIXe, et malgré quelques grands esprits comme Villemain, comme Nisard et même on peut dire Sainte-Beuve, ce fut le traditionalisme qui finit par triompher : nous continuâmes à cultiver cette idée superstitieuse de corrélation nécessaire de contenu et forme, et même, chose bizarre, nous l'avons appliquée avec plus d'intransigeance que Boileau lui-même ne l'avait fait. Nous observons en effet que dans son chant III de l'art poétique, Boileau étudie tour à tour la tragédie, l'épopée

et la comédie. Il réunit donc dans le même chapitre deux sortes d'œuvres dont les rapports sont surtout de forme, tragédie et comédie ; mais il sait cependant rapprocher l'épopée de la tragédie, qui surtout de son temps présentaient une certaine parenté de fond; l'ordre de traitement est, nous l'avons dit, 1) tragédie, 2) épopée, 3) comédie. Voltaire aussi, malgré son conservatisme ailleurs,classe dans son « Siècle de Louis XIV » les auteurs selon leurs rapports de fond exclusivement. Mais au XIXe Vinet, ainsi que nous l'avons dit, commence par la distinction formelle d'écrivains en prose et d'écrivains en vers, et n'arrive que dans ses subdivisions à observer ici et là quelques-uns des caractères essentiels. Nous avons encore avec nous des quantités de Vinets. Il y a là quelque chose de réellement singulier : c'est une sorte d'hypnotisme séculaire. Les critiques sont précisément ceux qui devraient prendre de la question le point de vue rationnel et ils semblent vraiment rentrer plutôt dans la catégorie d'esprits de la fillette de Gyp, laquelle répondait à son père lui reprochant une étourderie : « Mais, papa, quand je réfléchis cela m'empêche de penser. »

Il est malheureux d'ailleurs qu'une série de circonstances soient là qui, ou bien favorisent directement l'adoption du genre littéraire, ou bien au moins nous font croire à sa valeur intrinsèque. Par exemple un fonctionnement naturel et inconscient de notre esprit qui établit des distinctions purement formelles entre certaines classes d'œuvres ; ainsi la distinction entre tragédie qui est triste et comédie qui est gaie, est purement intellectuelle, mais non humaine. Les Grecs déjà l'avaient faite, mais ils en avaient senti en même temps la fausseté, puisqu'ils avaient coutume de représenter une comédie après une tragédie, en sorte que, notre faculté d'émotion douloureuse étant satisfaite, l'équilibre se rétablît par un exercice de nos facultés rieuses. Il a fallu tout simplement Shakespeare pour enfin nous enseigner à nous mettre au-dessus du système de casiers dans notre vie mentale et émotionnelle.

Ensuite les faits mêmes semblent presque nous convier au système du genre littéraire en donnant un air de vraisemblance aux résultats. En effet, étudiez l'évolution d'une de ces formes, théâtre, roman, lyrisme... et, bien naturellement, elles refléteront les changements de fond, l'évolution historique. Mais tout cela est trompeur : ce n'est évidemment pas le genre qui

évolue, mais l'idée qui est derrière. Un peintre qui se guiderait dans une histoire de son art au cours des différents siècles, par les cadres, décrirait en même temps une évolution du tableau lui-même; mais chacun voit ce que le procédé aurait de puéril et du reste manquant en bien des cas d'exactitude et de proportions. Il y a d'ailleurs — nous ne faisons aucune difficulté pour le reconnaître — certaines tendances qui sont mieux reflétées par tel genre que par tel autre; le réalisme semble trouver son expression dans le roman mieux qu'ailleurs; le symbolisme se prête peu au théâtre, mais fort bien au lyrisme; mais ceci même montre que le genre doit être soumis à l'idée et non le contraire; en outre il serait illégitime, ce serait une nouvelle prétention injustifiée du genre, que de vouloir accaparer une tendance : il y aura toujours quantité de raisons pour qu'une tendance ne se confine pas absolument dans un genre.

Enfin il n'est pas jusqu'à la grande protestation du romantisme contre le classicisme, qui n'ait indirectement favorisé notre paresse intellectuelle de réformer nos conceptions traditionalistes du critique. En effet Victor Hugo, dans la *Préface de Cromwell*, concentre ses attaques sur un seul point d'abord, à savoir de créer en France le drame qui absorbe à la fois les deux genres, comédie et tragédie; plus tard il protesta contre les lois de la césure et de l'enjambement dans le vers, et favorisa de nouvelles coupes de l'alexandrin. Banville, dans le *Petit Traité*, ajoute quelques autres protestations qui se réduisent à peu de chose... Et de tout ce bruit on inféra inconsciemment deux choses : 1°) puisque l'on dirige toutes ses forces sur ces quelques points, de détail en somme, et qu'on laisse le reste, c'est que ce reste est bon, la classification des genres y comprise; 2°) que s'il faut de si furieuses attaques que la *Préface de Cromwell* appuyée de tout le mouvement romantique, et tout un livre de satire terrible comme le *Petit Traité* appuyé de tout le mouvement parnassien pour modifier ces quelques idées, le système traditionnel doit reposer sur des principes inébranlables.

IV

Il y a cependant eu déjà quelques manifestations très nettes du conflit entre les faits et la tradition du genre, même dans le

domaine de la critique. On en trouve des velléités dans des ouvrages comme *le Romantisme des classiques* de Deschanel, par exemple. En outre,les anomalies finiront par s'imposer à nous si le travail minutieux d'études de sources littéraires ne se ralentit pas; déjà nous sommes forcés, même malgré nous, de rapprocher le « fabliau » du moyen-âge et la comédie en étudiant une première ébauche française du *Médecin malgré lui* dans *le Vilain mire;* de même le roman de Renart nous force à nous mouvoir en même temps dans le domaine de la fable; et les tragédies de Racine nous suggèrent des parentés avec les thèmes épiques de l'antiquité, celles de Corneille avec l'histoire de Tite-Live, etc.

Nous avons, de plus, le cas intéressant d'un de nos critiques contemporains les plus connus, M. Brunetière. Il est le seul — j'entends de nos grands critiques — qui se soit occupé depuis Taine de questions de méthode, et il est remarquable que ce soit chez lui précisément que le conflit dont nous parlons se soit accusé; — ou plutôt c'était inévitable, car quiconque regarde, doit voir. Chez M. Brunetière du reste il y a encore une certaine confusion, et cela ne doit pas nous étonner lorsque nous songeons aux éléments hétéroclites qui constituent sa personnalité littéraire, son admiration pour le siècle classique et ses tendances réactionnaires contre l'idéal libéral et démocratique moderne d'une part, et son ambition d'introduire en littérature l'évolutionnisme conçu non pas à la façon toute simple d'un développement mental de l'esprit, mais à la façon dont on le conçoit en sciences naturelles. Il en est résulté dans sa notion du genre littéraire un bizarre mélange de Boileauisme et de Darwinisme.

Remarquons d'abord qu'il emploie ce terme « évolution des genres » dans deux sens qui ne sont pas exactement opposés, mais qui créent une confusion dans nos esprits. Tantôt il veut dire qu'un genre évolue en un autre genre — l'éloquence du XVIIe siècle qui devient lyrisme au XIXe; — tantôt il veut parler de l'évolution dans un genre — par exemple l'évolution de la critique littéraire, dans son premier volume sur *l'Evolution des genres*, et quand il écrit son *Evolution de la poésie lyrique du XIXe siècle*. Encore une fois, ces deux idées de « genres » ne s'excluent pas; cependant — et nous voyons ici le danger de comparer de trop près le monde des phénomènes

physiques au monde des phénomènes psychiques, — l'une repose sur la conception formelle, l'autre sur la conception du genre au point de vue du contenu ou de l'idée. Si l'on essaye de ramener le système de M. Brunetière à l'unité logique, on se verra obligé de constater qu'il a rejeté la notion traditionnelle du genre littéraire dans l'ensemble de l'histoire de la littérature, mais que, chose bizarre, il l'a conservée dans chaque période considérée à part; en d'autres termes, il en a bien vu le caractère formel et vain lorsqu'il est appliqué dans l'histoire dans son ensemble, mais il ne semble pas s'être avisé que sa critique devait nécessairement s'appliquer aussi à l'histoire dans ses parties. Il y a des circonstances accidentelles qui font adopter de préférence telle forme par tels auteurs pour tels sujets, mais ces accidents ne sauraient être élevés en règles; il n'y a pas un lien nécessaire. Dès le moyen-âge, époque de contingences naturelles entre fond et forme, nous constatons au théâtre la coexistence du « mystère » et de la « farce ». Au XVIIe, nous voyons le genre épistolaire servant aussi bien à Balzac qu'à Mme de Sévigné ou Voiture; la forme des Mémoires est adoptée par Tallemant des Réaux, comme par Saint-Simon; au XVIIIe siècle, les questions sociales sont traitées dans le roman aussi bien qu'au théâtre, dans des poèmes lyriques comme dans des pièces satiriques. Et pour prendre enfin l'exemple favori de M. Brunetière, au XVIIe siècle, les grands thèmes lyriques de l'éloquence se retrouvaient par exemple chez un Malherbe, et surtout dans les chœurs des tragédies chrétiennes de Racine, tandis que *vice-versa*, au XIXe siècle, il y avait, à côté des Vigny, des Lamartine et des Musset, des prédicateurs et des théologiens comme Lamennais, Lacordaire, Coquerel, et même, on nous le disait récemment, Leroux.

Il y avait donc une idée féconde dans la suggestion de M. Brunetière relative à la transformation des genres; il ne l'a pas poursuivie jusqu'au bout; d'autres préoccupations l'ont arraché trop tôt à la critique proprement dite pour achever la réforme qu'il aurait pu provoquer.

Les tendances manifestes chez lui sont cependant suffisantes pour nous confirmer encore dans notre thèse. Nous devons brûler ce que nous avons adoré, car le système du « genre », adopté autrefois sans inconvénient, n'est plus du tout adéquat aujourd'hui, étant données les circonstances absolument diffé-

rentes dans lesquelles évolue la littérature. Nous devons renverser les anciennes classifications de nos cours, car, au lieu d'apprendre à nos étudiants à démêler ce qui réellement va ensemble, nous leur donnons l'exemple funeste de mêler les sujets les plus hétérogènes en nous appuyant sur des rapprochements purement formels.

Il est parfaitement vrai qu'en littérature — comme en art en général — la forme a un intérêt tout particulier; mais cette forme est toujours donnée à une idée; l'artiste peint, prêche, décrit, chante, dramatise, raconte *quelque chose*, et la forme ne vaut que selon son adaptation à ce quelque chose. La forme sans contenu n'est rien. Nous devons étudier la *forme de l'idée;* mais selon notre méthode actuelle nous étudions bien plutôt l'*idée de la forme*, ce qui est un contre-sens. C'est comme si au lieu d'étudier une toilette au point de vue de la femme qui la porte, nous étudiions la femme au point de vue de la toilette. Cela sans doute se fait; mais ce n'est pas l'ordre naturel des choses. L'idée de la forme est réellement réalisée quand un tailleur habille une dame et non quand une dame remplit une toilette; car c'est la toilette de bal qui est faite pour la mondaine et la robe de nonne pour la religieuse, et non le contraire, bref, c'est la toilette de la dame, c'est-à-dire qui appartient à la dame, qui est le vrai, et non pas la dame de la toilette, c'est-à-dire la dame qui appartient à la toilette — car je ne suppose pas que nous en soyons encore à avoir oublié que le dicton « l'habit fait le moine » est ironique. Ce qui règne dans le monde frivole de la parure devrait régner dans le règne auguste des arts supérieurs.

D'où il ne faut naturellement pas conclure qu'il soit impossible de comparer deux œuvres littéraires du point de vue de la forme et indépendamment de leur contenu. Rien de plus légitime, et alors, dans cette étude *particulière*, la question de forme serait au premier plan des préoccupations du chercheur. Seulement qu'on ne présente pas cette étude relativement secondaire comme la chose essentielle, et qu'on n'ait pas l'air d'y ramener toutes les autres questions littéraires. Que l'on considère la forme comme se rapportant au fond, et non le fond comme se rapportant à la forme: voilà ce que nous appelons repousser le préjugé du « genre littéraire ».

V

Il ne nous reste plus qu'à donner quelques aperçus de ce que serait l'étude de la littérature selon le nouveau plan, que nous croyons plus rationnel que l'ancien.

Ce n'est pas dans un cours général que l'on verrait le mieux les changements survenus ; nous en avons expliqué plus haut la raison ; en prenant une période après l'autre, peu importe l'ordre adopté dans ces périodes, l'évolution générale des idées de l'une à l'autre ne finirait pas moins par s'imposer à l'esprit. Cependant, même ainsi, les apôtres de la tradition auraient des surprises. Rappelons seulement en passant quelques exemples donnés au cours de cet article. Guez de Balzac cesserait d'être le compagnon inséparable de Voiture, et irait rejoindre Corneille ou Bossuet; Molière, La Bruyère et La Fontaine cesseraient d'être rangés chacun dans un chapitre différent; on ne verrait plus Chénier coudoyer J.-B. Rousseau; le Victor Hugo de la première période et Balzac, l'un en vers et l'autre en prose, seraient considérés comme frères jumeaux et on ne verrait plus un chapitre sur le roman accoupler les noms de Stendhal et de G. Sand.

L'opportunité d'une réforme serait plus spécialement évidente dans des études moins générales.

Au lieu de faire une histoire de l'épopée qui réunit des œuvres aussi disparates que la *Chanson de Roland*, *Tristan et Iseult*, *la Franciade*, *les Martyrs*, *Ahasvérus*, faisons par exemple un cours sur l'idée de patrie dans la littérature, avec ses conceptions si différentes, souvent si opposées, ses mouvements d'action et de réaction. On y parlerait entre autres des épopées du Cycle de France, de la Pléiade, de Bossuet, du Cosmopolitisme du XVIIIe siècle, puis ce serait Chateaubriand, puis Victor Hugo, puis Michelet... et ainsi de suite jusqu'aux rationalistes contemporains : quelle splendide et féconde variété dans l'unité!

Au lieu de faire des histoires de la satire, la satire pouvant être politique, religieuse, morale, sociale, littéraire, faisons-en un sur chacun de ces différents sujets. Disons que nous choisissons la satire morale; nous verrons figurer dans notre étude, outre quelques fabliaux, Marguerite de Navarre, Rabe-

lais, Molière, La Bruyère, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Stendhal, Mérimée, Flaubert, etc.

Au lieu d'un cours sur le lyrisme, faisons-en un sur le sentiment de la nature; d'abord écrasé par l'Eglise du moyen-âge, puis s'affirmant triomphant dans la passion de l'amour chez Marie de France, puis étouffé de nouveau par le triomphe trop absolu des poètes de la Pléiade, la nature maquillée du XVIIe siècle, puis par réaction au XVIIIe le sentimentalisme qui amène à la glorification de l'état sauvage chez Marmontel, Bougainville, etc., surtout Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre... et il n'est pas besoin de rappeler les différentes phases parcourues depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours.

Ou bien encore prenons la religion dans la littérature : quelle variété de nouveau dans l'unité en parcourant quelques chapitres comme les Contes dévôts, les mystères, puis le protestantisme avec Marguerite de Navarre ou Estienne, Calvin, Rabelais même; puis l'autoritarisme de Bossuet et les querelles du Jansénisme et du Quiétisme; puis le scepticisme de Bayle, puis le déisme intellectualiste de Voltaire, et le déisme sentimentaliste de Rousseau; après la Révolution le néo-catholicisme de Chateaubriand, puis Lamartine, puis Victor Hugo, les Ackerman, les Zola, les Maeterlinck, etc.

Quoique la question sociale, séparée de la politique, n'entre réellement dans la littérature, comme dans le monde, qu'au XVIIIe siècle, cependant combien intéressant d'en rechercher l'origine lointaine, les premières manifestations sporadiques et timides! L'Eglise la première a suggéré l'égalité qu'elle devait un jour combattre avec tant d'acharnement : le culte de Marie, en faveur des petits, n'est pas autre chose, et les nombreux miracles de la Vierge contiennent en germe l'idée de la Révolution française elle-même; on verrait ensuite les fabliaux, et des passages épars dans les épopées, tels que la fameuse « Marseillaise du XIIIe siècle » dans le *Roman de Brut*, de curieuses discussions dans le *Roman de l'Escoufle* l'épisode de l'homme des bois dans *Aucassin et Nicolette;* puis le *Roman de Renart*, puis la Boétie : *De la servitude volontaire*... puis silence, sauf peut-être la voix de La Fontaine, jusqu'au XVIIIe siècle.

Suggérons encore une étude systématique de certains groupes de personnes — plusieurs ont du reste déjà été faites : —

Que de sujets intéressants, par exemple, en étudiant le rôle de la femme dans la littérature des origines à nos jours : presque totalement absente dans l'épopée française, puis prenant une prompte et forte revanche dans l'épopée courtoise; les problèmes soulevés par le rôle de la femme en dehors de l'épopée; la mièvrerie du Roman de la Rose et productions similaires ; éclipse de la femme du XVIe siècle par des questions religieuses, philosophiques et littéraires; au XVIIe siècle, la précieuse; au XVIIIe, la femme qui prend spontanément rang à côté de l'homme, jusqu'à ce que Rousseau vienne rappeler qu'il y a autre chose qu'une différence physique entre les sexes. Puis les droits de la passion réclamés pour elle surtout par Mme de Staël, puis George Sand; le romantisme des hommes aussi, puis le bourgeoisisme, puis le féminisme des contemporains.

Sans doute il faudra, pour présenter la littérature de cette façon, beaucoup plus de science, beaucoup plus de discernement et de tact littéraire qu'avec le système paresseux des genres. Mais que d'avantages encore pour la république des lettres quand il ne suffira plus de savoir faire la distinction entre une page de prose et une page de quatre « petites lignes d'inégale longueur avec une marge de chaque côté », ou entre le texte suivi d'un roman et le texte d'un drame interrompu par des noms de personnages, pour prétendre faire de la littérature!

ALBERT SCHINZ.

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

—

Salut ! Maître couché dans ton linceul de gloire !
Ainsi qu'un Conquérant que la victoire endort
Sous le lent battement d'ailes des aigles d'or,
Et dont le nom de pourpre embrase l'ombre noire.

Que le buccin de bronze et l'olifant d'ivoire
Proclament, en défi magnifique à la mort,
Ton œuvre incorruptible où nulle dent ne mord,
Et les siècles promis à ta grande mémoire.

Et Nous, menons un deuil digne de Toi : disons
Aux autans ramassés de tous les horizons
Un thrène fastueux aux rimes triomphales,

Afin que, pour jamais, pleureuses de ton seuil,
Chantent en harmonie ou sonnent en rafales
Toutes les voix du Verbe autour de ton cercueil.

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE.

LA RÉVOLUTION RUSSE

—

Le monde a eu quelque peine à comprendre la portée exceptionnelle, la valeur singulière de la révolution russe. Aux yeux de beaucoup de personnes, les désordres chroniques et systématiques, qui avaient éclaté sur la terre des tsars, pouvaient se clore, sans avoir renouvelé et remué à fond cet immense pays; ils devaient laisser l'autocratie un peu moins forte, la compression moins draconienne, la police moins armée; ils devaient se borner à doter l'empire de quelques institutions consultatives qui n'eussent guère gêné le monarque.

Pour cette catégorie du public, l'accord de Portsmouth fermait l'ère des résistances libérales, des soulèvements populaires et des démonstrations terroristes. Le raisonnement que faisaient nos conservateurs français, et tous les autres conservateurs d'Europe, également intéressés au maintien de la dictature tsarienne, était fort simple. La nation russe, ou mieux, une parcelle de cette nation, avait obéi aux suggestions des agitateurs parce que les armées et les flottes avaient été mal commandées, parce que Kouropatkine et Liniévitch, Rojdeventsky et autres, avaient été vaincus, parce que, devant cette impuissance des chefs de guerre, l'opinion réclamait la paix. La paix était signée, la terreur qui s'emparait des réservistes, à l'idée de courir au devant des Japonais, n'était plus justifiée; les quelques millions d'ouvriers et les dizaines de millions de paysans, qu'opprimait l'autocratie, reprenaient leur labeur ordinaire. La révolution était morte. Elle s'évanouissait avec les causes qui l'avaient suscitée, entretenue, développée.

Cette dialectique était élémentaire : mais elle partait de prémisses erronées. Ce n'était point contre la prolongation d'une guerre désastreuse que s'était élevée la masse du peuple; c'était contre le régime qui avait accepté ou provoqué cette guerre; contre les institutions séculaires qui remettaient la décision à quelques individus; contre le système politique, religieux, économique et social, que la Russie ne pouvait plus tolérer, que

même en dehors de toute guerre, elle eût avant longtemps secoué.

Tel est le premier fait que nous tâcherons d'établir ici, à la lumière de l'évolution industrielle même, que l'Empire a parcourue depuis une quinzaine d'années. Quand on a examiné les rapports des classes en présence, on s'aperçoit que, de plus en plus, la Russie tend à se rapprocher, par sa contexture, des nations occidentales. Non point qu'il faille négliger l'énorme foule paysanne, à laquelle Tolstoï persiste à tout ramener encore ; mais c'est la formation d'un prolétariat de la grande usine qui explique en vérité les convulsions de la Moscovie contemporaine, et c'est le grossissement ininterrompu de ce prolétariat, qui prolongera l'ère révolutionnaire jusqu'à la subversion finale.

Les conservateurs sociaux qui gouvernent à l'heure actuelle, sous diverses étiquettes, les pays européens, ont en effet le tort de nier la valeur des transformations économiques. S'ils avaient analysé avec soin et aussi avec sincérité, les conditions de vie de l'empire tsarien, ils se seraient rendu compte que, sous l'apparente tranquillité de surface, qui régna jusqu'aux abords de la guerre, d'innombrables indices de rénovation se manifestaient. Les maîtres de la Révolution n'ont été ni Gapone, ni Matchouchenko, ni les terroristes qui sacrifiaient leur existence, mais le haut fourneau, le métier mécanique, la vapeur et l'électricité. Les propagandistes n'ont pas été les colporteurs héroïques, qui allaient de ville en ville, au mépris du péril sibérien, distribuer les proclamations des Social-Démocrates — mais les chemins de fer, créés par Witte, par Alexandre III et par Nicolas II pour les besoins de la défense militaire et du commerce. Du jour où furent forés les puits de mine et construites les grandes manufactures de Moscou, de Vladimir et de Lodz, le tsarisme tissa de lui-même l'étoffe du drapeau rouge, et voilà pourquoi l'insurrection prolétarienne ne pouvait se terminer avec la guerre. Elle n'eût pu disparaître qu'avec l'extinction, l'extermination même du prolétariat. Plehve et Serge — peut-être aussi Vladimir et Trépof avaient fait ce rêve de sang. Pobedonostsef, dans l'obscurité de sa pensée, roula sans doute ce projet, qui eût trouvé des exécuteurs : — il était trop tard. On n'accomplit pas deux fois un 22 janvier.

Mais cette révolution russe n'intéresse pas la seule Russie.

Elle est assimilable, par beaucoup de côtés, à la Révolution française de 1789 : non point qu'elle doive suivre un cours analogue, ou aboutir à des conclusions identiques ; — mais comme la grande crise du XVIII[e] siècle, elle aura une répercussion mondiale, et marquera, pour l'ensemble de l'humanité, une date historique. C'est là un autre point que nous nous efforcerons de mettre en relief. Les événements de Pétersbourg, de Moscou, de Kharkow, du Caucase, ne sont pas uniquement des événements russes. La chute symbolique de la Bastille répandit, sur la vieille Europe, le bruit d'un général écroulement. La disparition de Plehve et de Serge, les collisions sanglantes de Vassili-Ostrow et de Varsovie, la grève universalisée d'octobre, ont éveillé, dans les masses du prolétariat international, d'innombrables espérances. L'évanouissement du tsarisme ne libérera pas uniquement les martyrs qui souffrent du silence, et d'une demi-ignorance des faits, dans les cachots sibériens; il n'émancipera pas exclusivement les cent trente millions d'hommes qui gémissaient dans la servitude de la censure, de la police et du Saint-Synode. Il n'est pas un peuple élevé à la pleine expansion de l'existence économique, qui ne doive bénéficier de la ruine de l'autocratie moscovite.

Car cette autocratie poussait ses ramifications plus ou moins dissimulées à travers tout le continent. Les Hohenzollern et les Habsbourg se nourrissaient de sa sève ; les partis rétrogrades de France et d'ailleurs s'appuyaient sur elle, comme sur un réduit central, pour comprimer la classe ouvrière.

De même que la Révolution française donna le signal du soulèvement libéral dans tous les Etats qui confinent à la France, de même la révolution russe ouvrira une phase plus originale du développement humain. Elle ne saurait fournir la même carrière que l'autre, parce qu'elle ne met point aux prises les mêmes éléments; elle ne saurait engendrer les mêmes résultats, parce qu'elle ne s'accomplit point contre les classes privilégiées d'autrefois, mais d'abord contre l'Etat et ensuite contre les privilégiés d'aujourd'hui, les capitalistes de la terre et de l'usine. Fatalement elle dépassera l'ère du capitalisme moderne et du libéralisme officiel, en sapant toutes les forces de coercition qui paralysent les travailleurs.

Si l'on avait dit, il y a dix ans, à nos politiciens professionnels, à nos maîtres d'université, à nos publicistes à gages, que

l'année 1905 verrait la dissolution de l'antique tsarisme, la dispersion de ses pouvoirs aux quatre vents de l'espace, on eût passé à leurs yeux pour un fou dangereux. En dépit de la poste, des chemins de fer, des paquebots à vapeur, du télégraphe, et du téléphone, nous sommes toujours très mal renseignés sur les événements qui se déroulent au delà de nos frontières. Il est vrai qu'ici, à côté de notre ordinaire paresse intellectuelle, s'exerçait la déformation systématique, que l'Europe conservatrice infligeait aux épisodes les plus significatifs.

Cette Europe conservatrice sentait fort bien que son sort était lié à celui des Romanof : que les derniers représentants de cette famille pleine de crimes et d'opprobres succombassent à la colère populaire, qu'un vent de révolte soufflât sur les Terres noires, et c'en était fait de l'édifice social restauré partout, après la dislocation de l'Internationale et l'écrasement de la Commune. On n'ignorait point qu'en face de l'Empire d'Allemagne grandissait la Social-Démocratie ; que l'Autriche-Hongrie était tiraillée entre les groupements ethniques adverses ; que de divers côtés se redressait l'esprit de rébellion contre le gouvernement traditionnel : la Russie devait être soustraite à tout soupçon. Il importait aux pouvoirs publics que sa sainteté parût intangible, et que son ordre autocratique semblât inviolable.

Qui ne se rappelle l'entrée du jeune Nicolas II à Paris, lorsque, César consacré, il visita pour la première fois la France? Les énergies de subversion grondaient déjà dans ses Etats ; son sacre avait coûté la vie à quatre mille huit cents moujiks : les paysans se plaignaient de la famine ; les ouvriers poussaient leur premier appel à l'avenir. Nicolas passa dans la capitale de juin 1848 et de mars 1871 comme il fût passé à Vienne ou à Berlin, au milieu des masses qui criaient et applaudissaient. Le public inconscient n'était point responsable de cette honte. Les coupables, c'étaient les grands hommes républicains qui, jusqu'à l'extrême-gauche socialiste, avaient décrété le silence et l'adulation ; c'était la presse qui encensait, par ordre, en présentant, de la Russie martyrisée, un tableau idyllique.

Les années s'écoulèrent ; on criait, on applaudissait, on encensait toujours ; la grande et la petite épargne versèrent des milliards au trésor pétersbourgeois, collaborant avec frénésie à l'œuvre de sanglante répression que soutenait tant d'ar-

gent. Le terrorisme sévissait dans l'ombre : « secte de fous furieux, bons tout au plus pour le gibet et la fusillade. » Les Social-Démocrates travaillaient les masses, éduquaient le prolétariat, multipliaient les proclamations : « parti négligeable qui, au pis aller, remuait des cerveaux brûlés d'intellectuels aigris. » On voulut ignorer les grands chômages qui, de 1900 à 1903, se succédèrent du Nord au Sud et de la Pologne à la Sibérie Orientale; la grève généralisée du Donetz et de la mer Noire fut cachée avec soin. Les démonstrations armées, qu'organisèrent les syndicats, demeurèrent inconnues du public. Les massacres de Juifs et d'Arméniens apparurent comme des vengeances de races, et l'on rendit hommage même à la clémence des gouverneurs et à la générosité de la police, qui s'efforçaient, disait-on, de réagir contre tant d'atrocités.

Le mot d'ordre était : vénérons, ménageons, exaltons le Tsarisme. Il se sert de Plehwe : respect à Plehwe. Il entretient des armées colossales et des flottes coûteuses. Admirons ces armées et ces flottes, qui doivent être les premières du monde, puisqu'elles sont russes. La politique d'Alexeief, de Besobrasof, de Vladimir en Extrême-Orient, cette politique qui allait entraîner l'empire à un lamentable écroulement, fut signalée comme une conception de génie, qui devait livrer le monde jaune au tsarisme. Quelques très rares organes s'avisèrent de défendre les Finlandais, brutalement frustrés de leurs libertés. On ne discute point les actes d'un Nicolas II. Enveloppé de mensonge, dupé sans trêve par les journaux à grand tirage, convaincu par les invraisemblables inventions de ses hommes d'Etat, de Hanotaux à Delcassé, de Méline à Waldeck-Rousseau, le public français (et tous les autres publics avec lui) apprit un beau jour, non sans stupeur, que le colosse russe n'était qu'une faible statue d'argile. Ces mots : la révolution russe, retentirent soudain, dans le saisissement général, comme l'annonce d'un cataclysme universel. Et pourtant le fait était vrai, et la prophétie était exacte. On ne dit pas que la foule ait gardé rancune de leur mauvaise foi à ceux qui l'avaient indignement trompée : tout au plus a-t-elle maudit le tsarisme, après le 22 janvier, et reporté son admiration, de l'Icône impériale, sur les terroristes anonymes.

La révolution russe ne peut être que prolétarienne et sociale. Ceux qui s'imaginent qu'elle se bornera à limiter l'autocratie

et à fonder les libertés essentielles, ceux qui restreignent les conquêtes d'aujourd'hui et de demain à la promulgation et à l'élargissement de la constitution, se méprennent étrangement. La question de propriété a été soulevée ; elle ne sera plus délaissée. Il ne faut pas oublier que le socialisme, sous ses deux aspects, — sursaut de masse et entreprise terroriste, — est l'initiateur du mouvement insurrectionnel.

Peut-être ce fait primordial avait-il été submergé dans l'énorme afflux d'incidents, qui caractérisèrent les derniers mois. A côté des grèves et des démonstrations armées d'ouvriers, d'innombrables indices, des événements retentissants avaient mesuré l'affaissement vertigineux du pouvoir. Les constitutionnalistes, les délégués des zemstvos, les professeurs d'Université, les médecins et les ingénieurs, les marchands eux-mêmes, las de vivre dans une atmosphère d'oppression et d'espionnage, avaient à leur tour manifesté leurs volontés. L'armée et la marine, travaillées par les différents partis, s'étaient détachées nettement du tsarisme, et pour l'instant nous ne faisons même pas allusion à l'affaire du Kniaz Potemkin. Tous les rouages de l'administration s'étaient détendus ; jusque dans les hautes magistratures, l'attaque contre l'autocratie avait trouvé des complices. Trait significatif, que rien n'égale peut-être pour l'enseignement du public extérieur, ce sont des chefs de sections de ministères, des diplomates, des censeurs, des sénateurs, qui répandaient dans l'Empire les publications interdites ; toute cette bureaucratie jadis si forte, et devant laquelle tremblaient des milliers d'hommes, s'était prise à réfléchir sur le cours des choses, et se retournait contre elle-même. Jusque dans la palais du souverain, l'hésitation avait pénétré. Entre l'ordre de carnage et la capitulation, Nicolas II avait oscillé. C'était dans une heure de flottement qu'il autorisait les massacres de Janvier. C'était dans une autre heure de flottement qu'il avait promulgué un semblant de statut constitutionnel. La Russie n'était plus menée par la volonté du monarque. Ce qui déterminait son histoire, c'était l'anarchie plus ou moins spontanée, qui se répandait de proche en proche.

Cette anarchie, elle s'accusait sous mille formes : ici les gouverneurs et les maîtres de police tombaient sous les coups des terroristes, qui frappaient à coup sûr ; là des milliers d'êtres humains, libres et audacieux pour la première fois, prome-

naient le drapeau rouge, en acclamant le socialisme. Les lois restrictives étaient impuissantes devant ces poussées en masse; les congrès politiques se tenaient en dépit des interdictions administratives et des ridicules sommations des policiers. Les races, longtemps surexcitées les unes contre les autres par les slavophiles centralisateurs, profitaient du tumulte général pour s'exterminer réciproquement. Les généraux n'osaient plus utiliser leurs troupes, qu'ils savaient gagnées à la cause révolutionnaire. On permettait tout ce qu'on ne pouvait empêcher. De temps à autre, le tsarisme s'efforçait de regagner le terrain perdu, par un coup de brutalité qui provoquait de nouvelles explosions insurrectionnelles. Depuis dix-huit mois, la Russie ne travaillait plus : les manufactures ne fabriquaient que par intervalles; les chemins de fer suspendaient à tout instant leur trafic; la terre elle-même n'était plus cultivée; les industries agricoles chômaient sous la pression de la révolte paysanne, qui sévissait dans le Centre et dans le Sud, et dont nous ignorons les détails. Cette anarchie spontanée, qui allait devenir la révolution organisée, évoquait la condition de la France à la veille de 1789. Alors aussi de concession en concession, le monarque glissa à l'abdication de l'absolutisme. Alors aussi, toutes les administrations cessèrent de le servir : les manants brûlaient les châteaux, les courriers ne circulaient plus; la récolte manqua. Nicolas II et ses champions conservateurs de partout avaient pensé que l'octroi de la Douma arrangerait tout; ils avaient oublié seulement que la famine surgissait dans toute son horreur; ils n'avaient pas compris que ce peuple sans argent et sans subsistance ne trouverait plus de refuge que dans la subversion totale du régime. L'acte décisif devait s'accomplir à une échéance plus ou moins brève; il était nécessaire et logique, parce que la crise violente et généralisée ne pouvait se prolonger davantage. Il restait à chercher quels en seraient les bénéficiaires, ou mieux quelle fraction organisée saurait déduire les conséquences de l'état des choses.

C'est ici qu'il convient de faire un retour en arrière, d'analyser les causes profondes des événements. Ce bref aperçu éclaircira les lendemains.

La Révolution française a été, au premier chef, une révolution bourgeoise, — plus politique que sociale; elle a consacré la dépossession de la classe noble au profit de la classe

moyenne, mais cette dépossession était antérieure de longue date aux journées de mai, de juin, et de juillet 1789 : elle s'était échelonnée tout le long du XVIII[e] siècle, de par les transferts successifs de propriétés. La révolution russe sera une révolution surtout, sinon exclusivement, prolétarienne ; elle sera à la fois sociale et politique, — mais la subversion sociale dominera, commandera la subversion politique. Le pouvoir doit passer directement du césarisme, et de la bureaucratie qu'il couronne, à la classe ouvrière, que le machinisme a éveillée, qui, avant de sévir, de frapper, d'exiger, a atteint à la suprême limite de la misère matérielle et morale, — qui, ne possédant rien, revendique l'intégralité du domaine agricole et de la propriété manufacturière. C'est parce que cette classe surgira soudain à la lumière, et qu'en même temps, elle saisira, par sa force autonome, la totalité de la puissance publique, que l'autocratie croulera sur sa base et s'en ira en poussière. On attaque le régime, moins parce qu'il est écrasant et intercepte toute liberté intellectuelle, que parce qu'il paralyse l'élan de la plèbe des travailleurs et lui interdit la plénitude de l'expansion.

De tous les épisodes des dix-huit derniers mois, il ressort nettement que ce prolétariat est l'artisan primordial de la révolution. Les deux journées maîtresses de la crise furent celle où les grévistes de Pétersbourg marchèrent en rangs serrés vers le palais impérial et tombèrent par milliers sous les balles du Préobrajenski, et celle où, à la voix des socialistes de toute nuance, les marins du Kniaz Potemkin donnèrent au drapeau rouge son premier cuirassé. Que signifient à côté de ces incidents surprenants, saisissants, et que l'opinion unanime a accueillis avec stupeur, comme deux leçons suprêmes, les actes de second plan? C'est au nom du droit ouvrier que les hommes des unions syndicales prétendaient haranguer le tsar : c'est au nom du peuple ouvrier que les compagnons de Matchouchenko reprenaient leur bâtiment de guerre à l'autocratie pour le remettre à la nation. Dans l'histoire de l'avenir, ces deux faits prendront l'importance symbolique d'un 14 juillet et d'un 10 août. On oubliera les congrès des zemstvos, les tentatives des Chipov et des Troubetzkoi, les décisions tardives prises par ce qu'on appelle encore là-bas l'élite de la société, même les allocutions enflammées des radicaux.

Dans l'extraordinaire enchaînement de phénomènes, qui constitue la révolution russe, la part de la classe moyenne apparaît sinon nulle, du moins médiocre. Les libéraux de toute étiquette ne sortent de leurs cabinets, de leurs magasins, de leurs études, de leurs officines, qu'après les premières et éclatantes manifestations du prolétariat. Ils délibéraient dans leurs salons, lorsque les premières grèves sanglantes proclamèrent les temps nouveaux; ils délibéraient encore le 22 janvier; ils délibérèrent même si tard qu'aucun d'entre eux ne fut ni exilé ni fusillé. Ils ne prirent quelque indépendance, bien discrète encore, qu'après la disparition de Plehve : ils ne se résolurent à l'action — une action spéculative et verbale, qu'après la disparition de Serge. Il fallut, pour les enhardir, que la demi-tolérance du prince Mirski conférât à leurs discussions une ombre de légalité. Alors, ils purent se poser en conseillers respectueux de l'autocratie, en même temps qu'en adversaires de l'anarchie grandissante. Ce n'est point la guerre avec ses innombrables revers qui les a arrachés à leur torpeur, c'est l'effroi de la révolution prolétarienne; ils ne se sont pas jetés dans la bataille pour seconder la poussée ouvrière, mais pour sauver tout ce qui pouvait être préservé encore du régime social.

En pensant exclusivement à eux, on était en droit de soutenir que la convocation plus ou moins hypocrite de la Douma d'État eût pu couper court aux velléités subversives; mais la conclusion s'affirmait erronée, presque burlesque, quand on songeait au gigantesque effort donné, dans les dernières années, par le prolétariat.

L'introduction, l'extension rapide, vertigineuse, de l'industrie dans l'Empire a déraciné soudain des millions d'hommes, qui jusque-là peinaient sur le sillon. Nulle part, sauf au Japon, la transformation économique ne s'est opérée avec une égale célérité. Il y a trente ans, les petits ateliers pourvoyaient aux besoins du commerce; à la fin du règne d'Alexandre III, la grande manufacture s'implanta partout. Il en résulta que des masses prodigieuses de ruraux devinrent citadins, qu'ils se groupèrent autour des puits de mine, des hauts fourneaux, des filatures, — qu'ils désertèrent pour toujours le village aux horizons rétrécis. Mais une fois à la ville, ils perdirent la docilité des campagnes; ils échangeaient en même temps contre

des salaires plus élevés, mais plus instables, la certitude d'une subsistance médiocre. Serrés contre leurs semblables, ils devinèrent la vertu de l'union; ils eussent découvert un socialisme grossier, rudimentaire, mais agissant toutefois, si des intellectuels conquis de longue date aux doctrines de l'Internationale n'étaient venus leur dispenser des idées claires et des encouragements féconds.

Jusque-là, le tsarisme et la bureaucratie n'avaient trouvé devant eux que des individualités isolées. L'autocratie se heurtait à des personnes, non à des catégories sociales. Le soulèvement de 1825 avait été prêché par quelques nobles esprits, qui ne dirigeaient même pas une faction. Les nihilistes de 1880 n'avaient animé que des groupements peu nombreux. Aucune classe ne se dressait en antagoniste résolu de l'absolutisme.

Ce qui est particulier à la Russie; c'est que,même à une date très récente, elle n'avait point de bourgeoisie. En France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Italie, presque partout, cette bourgeoisie s'était formée, bien avant que le prolétariat ne prouvât son effectif numérique et sa vitalité. Dans l'Empire des Romanow, le prolétariat se constitua avec une tout autre promptitude que la classe moyenne. Celle-ci fut tout de suite débordée; son heure historique fut si brève qu'elle ne sut point la saisir. La meilleure excuse que pussent encore donner les libéraux de leurs hésitations, de leur impéritie, de leur timidité, c'était qu'ils ne parlaient point au nom d'un élément social défini. Le libéralisme en Russie a été la victime du mouvement économique.

Par la force des choses, le prolétariat a donc été appelé à jouer un rôle qu'il n'avait encore tenu nulle part. Ailleurs, il avait servi d'appoint; ici il était le facteur essentiel, le maître des événements, et c'est pourquoi la thèse est ridicule, qui subordonne, à l'explosion de la guerre, la Révolution de 1904-1905.

Cette thèse est d'abord démentie par les faits les plus évidents; l'attaque ouvrière a commencé bien avant l'arrivée des Japonais sous Port-Arthur; les épisodes des dix-huit derniers mois, si pressants soient-ils, ne sont que le grossissement des épisodes de 1903. Logiquement, la poussée destructive des masses populaires devait s'affirmer en dehors de toute conjoncture particulière. Le moment était venu, où il fallait que

levassent les germes déposés dans les organisations, de mieux en mieux disciplinées, des travailleurs.

Ceux-ci se rendaient compte admirablement qu'ils n'éviteraient pas une collision suprême avec l'autocratie. Si la propriété des riches manufacturiers avait été seulement menacée, si les revendications des ouvriers étaient demeurées purement économiques, les conseillers du tzar eussent pu patienter. Mais, en aucun pays, les réclamations ou les doléances des déshérités ne peuvent s'abstenir de prendre un tour politique. Après s'être heurtés au patronat, les prolétaires se brisent contre l'Etat. Les énergies de coercition, que l'Etat concentre, sont nécessairement à la disposition de la classe maîtresse, ou de la catégorie sociale qui apparaît la moins dangereuse pour le pouvoir absolu. Si le tzar avait concédé la liberté de la grève, cette dernière eût impliqué la liberté de réunion et d'association; — de liberté en liberté, on eût glissé au libéralisme, au constitutionnalisme, à la limitation, à l'anéantissement de l'autorité despotique. L'empereur ne pouvait tolérer qu'en face de ses prérogatives de droit divin s'érigeât une plèbe autonome, qui ferait la loi dans l'atelier, et bientôt dans le pays. La logique même du système exigeait qu'il usât de compression envers cette force antagoniste. A l'heure où éclata la guerre russo-japonaise, cette bataille politico-sociale était engagée. Même si la guerre n'eût pas été proclamée, cette bataille se fût déroulée jusqu'à sa solution logique. Les défaites sur terre et sur mer ont seulement hâté l'échéance de cette solution.

L'attaque ouvrière était donc inévitable; inéluctable aussi était le soulèvement paysan.

On a beau déclarer que les 80 millions de moujiks, abîmés aux pieds des icônes, vénèrent profondément la personne tzarienne. La misère est un grand maître : elle triomphe des convictions les plus tenaces ; elle éclaire les esprits les plus frustes. Or, les 80 millions de moujiks ne pouvaient plus subsister sur l'immensité des champs : les lopins de terre qu'on leur assignait étaient trop courts pour nourrir leurs familles accrues ; ils voyaient avec colère grandir les propriétés des bureaucrates, celles de l'Empereur, celles des favoris, celles des établissements religieux. Ils se disaient que Dieu a créé le sol arable pour tous, non pour quelques-uns, si bien que leur

communisme s'imprégnait d'une exaltation religieuse, qui le rendait plus persuasif et plus militant. Lorsqu'on parle du conservatisme du paysan russe, on oublie les déplacements de bornes, les destructions de haies, les incendies de châteaux, les lacérations de titres, les sacs de distilleries et de sucreries, qui se sont multipliés depuis plusieurs années. En réalité, la révolution paysanne a commencé presque en même temps que la révolution ouvrière : elle n'en a pas été l'antagoniste, mais l'auxiliaire et l'alliée. L'expansion du communisme agraire ne doit rien, elle non plus, à la guerre. Même si les Japonais n'avaient pas inscrit à leur actif Liao-Yang et Port-Arthur, Moukden et Tsousima, l'immense majorité des sujets de Nicolas II se seraient rués contre le tzarisme. On connaît maintenant et les vraies causes du mouvement qui travaillait la Russie, et les artisans de ce mouvement. Le libéralisme n'a été qu'un accessoire; la classe moyenne s'est effacée dans la pénombre, en admettant qu'elle ait réellement marqué son existence. Le prolétariat urbain et rural a assumé toute la charge, toute l'initiative des événements. C'est à lui que doit revenir le bénéfice de la dissolution qui se poursuit, et des innovations qui s'annoncent.

Mais en servant sa propre cause, il a servi celle du prolétariat dans le monde entier. Ce n'est un secret pour personne que le tzarisme pesait d'un poids écrasant sur la politique de toute l'Europe. Comme le moindre soulèvement, par ailleurs, eût pu obscurcir son propre avenir, il devait nécessairement proposer ou imposer ses troupes à tout pouvoir menacé. Lorsque la France s'émancipa de l'ancien régime, elle eut à compter avec les Etats qui l'entouraient, et où l'ancien régime s'épanouissait encore en toute sa splendeur. Que la classe ouvrière eût brisé ses lisières, dans l'un quelconque des pays de notre continent, les Cosaques eussent repris l'œuvre commencée en 1849 contre le nationalisme Hongrois. La Sainte Alliance des trois empires n'a jamais cessé de subsister, contre toute velléité subversive des travailleurs.

Si la Social-Démocratie allemande, — ce colossal groupement de trois millions d'individus — n'a pu jusqu'ici donner toute la mesure de son énergie, s'il a restreint son activité à la propagande électorale, c'est qu'en face de ses masses profondes se dressait, derrière l'armée allemande, l'armée du tsar. Que

les congrès annuels eussent donné l'ordre de modifier les formes du combat, qu'ils eussent prêché la désobéissance militaire, et les centaines de milliers de soldats qui campent autour de Varsovie fussent venus prêter mainforte aux troupes fidèles de Guillaume II. L'inertie, que d'autres reprochaient aux socialistes d'outre-Rhin, n'était qu'une prudence peut-être exagérée, mais que l'état même de l'Europe Centrale et Orientale expliquait dans une certaine mesure. Pour que l'attitude du prolétariat germanique changeât, il fallait que le prolétariat russe surgît, et que l'armée russe fût à son tour retenue chez elle ou affaiblie ; or, ces deux dernières conditions se sont à la fois réalisées. La liberté d'action de la Social-Démocratie d'Allemagne a déjà grandi d'autant, et sans doute les événements intervenus depuis un an ne sont pas étrangers à la décision du Congrès d'Iéna touchant la grève générale politique.

Mais le terrorisme des Cosaques s'étendait plus loin encore. Si, dans une circonstance fameuse, à l'heure où le peuple Belge revendiquait le suffrage universel, Guillaume II put le menacer d'une invasion et d'une répression armée, c'est qu'il sentait derrière lui l'autocratie russe consentante. Si les socialistes autrichiens ont été réduits à une demi-impuissance, c'est que François-Joseph eût pu compter sur le concours des Romanow.

Si les réactionnaires et les républicains gouvernementaux de France ont tenu si énergiquement pour l'alliance russe, si, hier encore, ils en revendiquaient le maintien ou la consolidation, c'est qu'ils avaient salué, dans cette alliance, le gage même de leur autorité, la condition essentielle de leur victoire. En ces dernières semaines, si quelques-uns d'entre eux, désertant le nationalisme ou le chauvinisme d'antan, se prononçaient pour l'entente franco-allemande, c'est que le chemin de Paris à Pétersbourg passait par Berlin. Pour être les amis de Nicolas II, il fallait être les amis de Guillaume II. Quelles répugnances ne surmonterait-on pas pour garantir l'ordre social ?

Cet ordre social n'en est pas moins sérieusement compromis. Peut-être nous accusera-t-on de présenter ici des vues hypothétiques ou des conclusions à trop longue portée. Mais les rétrogrades ont fait la preuve de leur ignorance et de leur impéritie. Pour beaucoup de gens, la convocation de la Douma d'État marquait en Russie la fin de la phase des troubles,

l'origine d'une ère nouvelle de développement régulier. Ceux qui soutenaient pareille opinion n'avaient pas suivi avec soin les derniers épisodes de l'histoire russe. Sont-ils mieux informés maintenant?

La révolution avait commencé; la révolution cheminait; même dans les moments d'apparente accalmie, elle progressait et conquérait des milieux nouveaux; puis brusquement, alors que tout semblait apaisé, une explosion trahissait sa marche. Elle devait, elle doit de toute logique triompher, parce que l'attaque l'emporte de mille façons sur la défense.

Lorsqu'elle aura poursuivi quelque peu ses avantages, les conservateurs européens s'apercevront que le prolétariat russe n'a pas seulement battu en brèche l'autocratie des Romanow, mais aussi ébranlé le régime social qui prévaut partout. La Révolution russe, comme la nôtre, régénérera le monde.

PAUL LOUIS.

LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISE
APRÈS 1880[1]

—

I

Immédiatement avant cette date, rien ou presque rien (2). Beaucoup d'auteurs et de livres, mais pas d'œuvre, pas une œuvre vivante, définitive. Les rares écrivains de grand talent — Potgieter, large et massif, avec parfois de sonores et puissants rythmes ; Multatuli, ardent et passionné, mais amoureux du paradoxe et affichant un profond dédain de la forme ; Busken Huet, esprit fin et analytique, formé à l'école de Sainte-Beuve et devenu l'égal du maître ; Allard Pierson, remarquable esthéticien, — ces écrivains étaient morts ou avaient cessé de produire. Et leurs nombreux imitateurs, leurs déca-

(1) Il va sans dire que, dans ce cadre assez étroit, je ne pouvais faire tenir le tableau complet de ces vingt-cinq années de vie littéraire, et il me fallut réduire de moitié mon étude. En conséquence, j'ai cru devoir me borner à caractériser aussi brièvement que possible les quelques figures les plus en vue. Qu'on ne soit donc pas surpris de ne trouver dans ces pages : ni un aperçu raisonné des influences — littéraires, philosophiques, sociales — qu'a subies cette littérature à ses divers moments ; ni un grand nombre d'auteurs plus ou moins importants qui, par leur âge ou la date de leurs écrits, appartiennent soit à la génération de 1880 (tels que Van Groeningen, A. Aletrino, van Nouhuys, J. de Meester — qui avec Cyriel Buysse, le plus hollandais des Flamands, est le meilleur, pour ne pas dire le seul, de nos conteurs, — Mme Roland Holst, etc.), soit à la génération suivante (Frans Coenen, Henri Borel, H. Robbers, G. van Hulzen, Mme Metz-Koning, Mme Scharten-Antink, Augusta de Wit, Adema Van Scheltema — un poète d'un vigoureux tempérament, — etc.) ; ni surtout un aperçu de ce beau mouvement flamand qui, grâce à Styn Streuvels, à Auguste Vermeylen, etc., tient depuis quelques années une si large place dans la littérature néerlandaise. Peut-être pourrai-je plus tard revenir sur tout cela dans une étude complémentaire. En attendant je m'estimerai heureux si j'ai donné aux lecteurs du *Mercure* qui s'intéressent aux lettres néerlandaises une faible idée de ce que ces lettres ont été dans les vingt-cinq dernières années.

(2) Exceptons Jacques Perk (1859-1881), un vrai poète celui-là et qui promettait de devenir notre Keats. Nourri des classiques il rêvait une poésie hollandaise où ils seraient égalés. Il élargit les horizons de l'art, les bornes étroites de la famille et de la patrie ne lui suffisant pas ; chez lui le premier « un idéal d'humanité remplaça l'idéal du patriote ». D'une voix émue et merveilleusement vibrante il chanta l'amour et l'universelle nature. Son cycle *Mathilde* contient déjà d'admirables sonnets qui frappent par la beauté du rythme, l'harmonie du son, l'éclat des images et la vérité de l'accent. Hélas ! la mort l'enleva à la fleur de l'âge ; il n'eut pas le temps de réaliser tous ses rêves et le public ne le connut que plus tard. Il n'en demeure pas moins le précurseur de l'école de 1880 et le père du *Nieuwe Gids*.

dents plutôt, il vaut mieux les abandonner à l'oubli. Busken Huet — avec quelle tristesse! — répétait depuis des années qu'il ne voyait partout que médiocrité. Et en 1888, L. Van Deyssel peignait en ces termes la Hollande d'avant 1880 :

Toute la Hollande était une silencieuse maison de paysan où, glissant sur les contrevents ouverts, entrait le pâle petit soleil d'une calme banalité ; vous y eussiez vainement cherché des hommes; plus rien que les chimériques formes humaines des chemises, camisoles et caleçons qu'on avait mis blanchir sur le gazon. Multatuli survint, et un vent, tantôt brûlant, tantôt glacial, souffla sur le gazon. Des volets s'agitèrent en grinçant, comme pour dire quelque chose; des chemises et des camisoles furent à demi soulevées et s'arrondirent comme si des êtres vivants y rentraient. Mais le vent passé, les volets reprirent leur immobilité, un peu penchés maintenant dans leurs charnières, et les hommes de Hollande redevinrent chemises, camisoles et caleçons aplatis.

En effet, le souffle vital manquait; décadence complète et banale convention sur toute la ligne; dans la langue et le style aucun accent personnel; le mot juste, direct, plastique, on n'en avait cure; l'à-peu-près suffisait ; c'était la mort et la lente décomposition de l'art.

Mais voilà que soudain un immense frisson parcourt la Hollande. Quelques jeunes gens, à peine sortis des bancs de l'école, agitent dans leurs mains fébriles et plantent haut sur cette ruine un drapeau rouge où flamboie cette devise : « Nous sommes la Révolution dans la littérature. » Quiconque passait les entendait crier : « Nous ne sommes pas la continuation *de*, nous sommes la réaction *contre* l'œuvre de nos pères. » Et, dominant toutes les autres, une voix formidable clamait : « L'art, c'est la passion ! » C'était beau, c'était la vie qui revenait!

Il leur fallut un organe, et je vous disais naguère comment en 1886 ils fondèrent *De Nieuwe Gids* (1). Leur rôle fut d'abord plutôt négatif. Ce qui les unit, ce fut l'irrésistible besoin de réagir contre le passé, de conspuer ce passé, de le fouler aux pieds, de l'ensevelir sous le ridicule. Leurs éclats de colère,

(1) On a pu voir dans ma chronique de février la vive résistance qu'ils éprouvèrent. Ajoutons que Multatuli aussi se montra fort hostile au mouvement. Sa correspondance en témoigne en plus d'un endroit: il y qualifie quelque part de petit tour de force la composition de Van Deyssel *Sur la littérature*, un des plus beaux chants en prose qui soient.

leurs sarcasmes, leurs injures, toute cette rage de destruction nous semblent bien exagérés aujourd'hui. On les croyait nécessaires alors. Le public, béatement, avalait tout, vers et prose; et qui pis est, la critique faisait fausse route, maintenant le public dans sa déplorable ignorance. Même le perspicace Huet s'y méprenait parfois et trouvait à louer chez des poétereaux qu'il eût dû mettre au ban de l'art. Tout de même, nos jeunes révolutionnaires allèrent trop loin au début, personne ne trouvant grâce devant eux, pas même le grand Vondel. Ils crurent naïvement qu'ils allaient tout innover, qu'il n'y avait rien eu avant eux, qu'ils n'avaient rien ou presque rien à apprendre de leurs prédécesseurs. Ils en sont bien revenus depuis!

Bientôt d'ailleurs ils s'aperçurent qu'il ne suffisait pas de démolir et que rien ne serait fait tant qu'ils n'édifieraient pas à leur tour. Ils s'y mirent avec ardeur. Ont-ils réussi? Ont-ils mieux fait encore que de révolutionner la langue et le style ? Ont-ils su élever des monuments qui puissent braver les siècles? Un bref examen de leur œuvre nous donnera la réponse. Passons donc aux auteurs.

§

Voici d'abord L. Van Deyssel (1) qui, bien que le plus jeune de la nouvelle école, fut toujours considéré comme son chef.

La superbe chose quand dans cette morne et froide Hollande résonna soudain la voix passionnée et vibrante de Van Deyssel; quand roula ce flot d'ironie,ce torrent d'invectives, noyant l'artificiel et la grossière banalité; quand retentirent ces chants, si jubilants et si mélodieux et si tendres, d'amour, d'adoration et d'extase ! C'était inouï. Personne n'avait osé rêver que la prose néerlandaise pourrait monter si haut.

Dans sa première période littéraire, qui va jusqu'en 1889, V. D. se montre avant tout le fervent, l'enthousiaste admirateur de Zola ; mais dès lors, dès ces fameux chants lyriques où il exalte l'auteur de *la Terre*, c'est la voix de l'*Uebermensch* qui éclate. Oh ! il m'a souvent irrité dans cette première période avec son exclusivisme. Il ne voyait que Zola, il ne jurait que par Zola; hors du naturalisme, hors du zolaïsme, veux-je dire, il n'admettait point de salut. Et pour prouver l'excellence de

(1) Pseudonyme de K.-J.-L. Alberdingk Thijm, né en 1864.

la méthode expérimentale et physio-psychologique, il se mit à faire deux romans : *Een Liefde* et *De Kleine Republiek*, qui n'ont guère chance de vie, malgré de grandes beautés de détail et bien que l'auteur s'y montre déjà le fin ciseleur des mots, le savant modeleur de la phrase et l'extrême sensitiviste — retombant toujours, hélas ! dans l'analyse de ses propres sensations — qu'il a toujours été depuis.

La formidable énergie psychique de Van Deyssel s'est concentrée tout entière sur l'art des mots. De là peut-être qu'il n'est guère philosophe ni penseur systématique. Mais c'est un esprit des plus ingénieux et, à côté d'un croissant besoin de raffinement, il déploie une extraordinaire souplesse dialectique. Une chose curieuse d'ailleurs, c'est qu'en lui la tendresse objective et le sens du grandiose et du gigantesque sont également intenses. Sa nature est essentiellement dominatrice ; il est hanté sans cesse de l'idée de puissance ; et dans son œuvre se manifeste à tout bout de champ un nietzschéisme très prononcé, sans qu'il ait pourtant jamais imité Nietzsche. N'est-il pas étonnant aussi qu'il ait pu parler avec la même admiration, bien que sur un ton moins ému, de Maeterlinck que de Zola ? Quiconque cependant a étudié un peu à fond cette nature complexe et si riche ne s'en étonnera pas. Quant à sa tentative d'entremêler dans sa propre œuvre les sphères émotionnelles de ces deux auteurs, j'aime mieux la passer sous silence, la manière dont il s'y est pris ne supportant guère la critique.

Van Deyssel est catholique de naissance et l'est toujours resté au fond. Cela explique qu'il ait subi le charme du mysticisme catholique de Huysmans autant que de celui, plus païen ou plus panthéiste, de Maeterlinck, et que de sa véhémente admiration pour Zola, — reconnaissant enfin lui aussi que le naturalisme était mort — il ait fini par tomber lui-même dans un mysticisme tout visionnaire : témoin cette monstrueuse *Apocalypse*, avec son admirable neuvième chant.

L'artiste Van Deyssel s'est révélé le plus puissamment non dans ses œuvres créatrices, mais dans ses critiques. Notons-y en passant ce défaut capital : que l'auteur a parfois tenu pour science objective ce qui au fond n'était souvent qu'une analyse assez fragile et objective au possible ; ce dont il est résulté d'étranges confusions, mais aussi d'étincelants jeux d'esprit.

Quoique trop passionné et trop peu objectif pour servir de guide à la masse, il a exercé sur la littérature hollandaise une influence énorme et généralement des plus salutaires. Il ne ressemble du reste à personne, et on ne saurait lui comparer ni Sainte-Beuve ou Taine par exemple, ni aucun des critiques actuels en France ou ailleurs (1). Ceux-là analysent, expliquent, systématisent. Lui est artiste avant tout et le plus souvent un livre n'est pour lui qu'un prétexte à nous murmurer ou à nous crier ses propres émotions ; ce qui n'empêche pas qu'il ait su, au besoin, pénétrer autant que personne toutes les nuances du sentiment et du beau. Si cet homme, au lieu d'écrire en hollandais, avait pu s'exprimer dans une langue plus universelle, en français par exemple, tous les pays l'estimeraient à coup sûr une des plus grandes figures littéraires des temps modernes. Sa passion a été la passion d'un géant. Personne n'a aimé plus ardemment et personne n'a haï avec plus de violence. Le mordant sarcasme, la spirituelle ironie, la véhémente imprécation, la haine fulminante, l'amour extatique, la brûlante admiration, ont trouvé chez lui leur plus haute expression. Je suis loin de prétendre qu'il ait toujours été un artiste parfait. Il s'en faut ! Sa langue, si éclatante et si forte, est çà et là terriblement surchargée, son style souvent incohérent, et parfois les images s'entassent si énormément et d'une façon si délirante qu'on ne s'y reconnaît plus. Mais, sans ces défauts et ces excès, serait-il Van Deyssel, c'est-à-dire une des âmes les plus ardentes qui furent jamais ?

Oh ! je l'ai tant aimé, ce Van Deyssel ! Il m'a si profondément ébranlé chaque fois qu'il déversait les flots de sa passion dans sa phrase si large, si ondulante, aux rythmes si mélodieux et puissants ! Quand je lisais des morceaux comme celui qui commence par les mots : « J'aime la prose », ou bien le 9e chant de l'Apocalypse, ou cette sublime rêverie *Zondagochtend* (Matin de dimanche) et tant d'autres, quelle joie chaque fois ! et comme alors, entendant ces sons si beaux, j'espérais ! Comme j'espérais que le grand prosateur, sortant de son isolement, laissant là son orgueil nietzschéen, dominant sa nature sensuelle, renonçant à la brutale et matérialiste

(1) Le seul critique qu'on ait pu lui comparer est Is. Querido. Mais on verra que celui-ci, non moins lyrique et plus universel, est en outre le plus grand créateur que la Hollande ait eu jusqu'ici.

théorie du pouvoir, écouterait enfin les rumeurs de la lutte universelle et, cessant de ne voir que son Moi, regarderait, comprendrait la grande Vie murmurant et grondant autour de lui, et nous donnerait bientôt, — car il avait la voix et le geste — la large œuvre objective, le grand roman épique et dramatique rêvé mais non encore donné par « l'école de 80 » ! Cela viendra, me disais-je, cela doit venir, et j'attendais, j'attendais ! Hélas ! il ne l'a même plus tenté depuis ces deux romans de sa jeunesse, et je crains bien qu'il ne soit trop tard maintenant.

Son travail littéraire des dernières années est assez faible, en effet, et d'un raffinement poussé à l'excès. Naguère, il publiait un septième recueil de morceaux détachés : *Zevende bundel verzamelde Opstellen* (1). Or, dans la première partie, composée de critiques, il y a encore d'admirables pages, mais les « Poèmes en prose » qui forment la seconde partie du volume, non, ce n'est plus cela ! Ils ne nous intéressent guère, tous ces détails d'intérieur et de toilette, ces minutieux, trop minutieux détails qui font perdre l'ensemble de vue et où l'on ne sent point palpiter la vie.

N'importe ! Si à l'heure qu'il est la littérature néerlandaise peut supporter la comparaison avec les meilleures littératures étrangères, c'est à lui qu'elle le doit en partie.

§

Frédéric Van Eeden — né en 1860 — est, beaucoup plus que Van Deyssel, une nature méditative. C'est peut-être, je ne dis pas la plus en relief, mais la plus intéressante figure de cette belle génération de 1880, et celle aussi dont on a le plus parlé en Hollande dans les vingt dernières années.

Son premier livre, *De Kleine Johannes*, paru dans le *Nieuwe Gids* dès 1886, le rendit célèbre du coup et contribua beaucoup au succès du périodique. Multatuli, qui voyait d'un mauvais œil le grand mouvement littéraire à peine commencé, Multatuli même trouva ce conte fort beau. Et, en effet, le mystique et le contemplatif, le fantaisiste et le réaliste Van Eeden se sont concentrés d'une manière frappante dans cette œuvre, qui fut d'autant plus appréciée que la langue et le style en étaient très simples et fort peu révolutionnaires.

(1) Scheltema en Holkema. Amsterdam.

Il débuta très jeune dans les lettres. Etudiant en médecine, il fait déjà de petites pièces de théâtre qui, malgré leur maigre valeur artistique, eurent beaucoup de succès. Dans ce temps-là aussi il publie, sous le pseudonyme de Cornelis Paradijs, un petit recueil de vers intitulé *Grassprietjes* (Brins d'herbe), un des plus jolis et des plus piquants opuscules qu'il ait faits; il y persifle avec beaucoup d'esprit les rhéteurs et rimailleurs de l'époque, et dès lors il témoigne d'un sens critique plus qu'ordinaire. Promu docteur-médecin en 1886, il se mit à écrire une foule d'études scientifiques, où se trahit déjà une nature très accessible au mysticisme. Il étudia la théosophie, le spiritisme, toutes les sciences occultes — dont il lui est toujours resté un grand penchant à moraliser — et avec le docteur Van Renterghem, un hypnotiseur en renom, il exerça pendant quelque temps la psycho-thérapeutique. Esprit large, ayant fait le tour des idées humaines, il combattit vaillamment tout dogmatisme et mit les meilleures qualités de son style au service de l'ironie et de la raillerie pour arracher à la science son odieux masque officiel.

Van Eeden a énormément de lecture et vaste est sa connaissance de la littérature universelle — plus vaste peut-être que vraiment profonde; mais, par-dessus tout, la sagesse indienne, le bouddhisme et la poésie indo-germanique ont exercé sur lui un puissant attrait. Sa conception de la vie est chrétienne au fond ; ce qui ne l'a pas empêché de faire au christianisme dogmatique une guerre aussi acharnée qu'au grossier matérialisme. Quant à ses ouvrages philosophiques, il s'y est montré caméléon au possible. Tel chapitre nous le fait prendre pour un kantien convaincu, tel autre, suivant immédiatement, est d'un spinoziste ; et l'instant d'après il critique et Kant et Spinoza de façon qu'on se dit : mais non, c'est à un mystique que j'ai affaire. Finalement on ne sait trop à quoi s'en tenir. Aussi, ce que l'un considère comme émanant d'une nature universelle, d'autres le regardent comme provenant d'un esprit faible et hésitant. Cette versatilité donne un caractère équivoque à presque tout ce qu'il dit. Dans une seule chose il est resté conséquent jusqu'au bout : il a toujours estimé davantage un homme vraiment *bon*, fût-il médiocre, qu'un homme *méchant*, eût-il du talent.

Le style clair et simple dont est écrit *De Kleine Johannes*,

Van Eeden l'a toujours gardé dans ses essais et dans ses études critiques. Mais dans ses œuvres créatrices, il est souvent obscur et contourné; on n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, son roman *Johannes Viator* (1892), qui est bien la plus dualiste de ses œuvres. L'apparition de ce livre souleva une tempête d'invectives contre l'homme et le poète. Naguère encore Van Deyssel nommait ce roman le produit d'un esprit grand seulement en apparence, et le disait plein de monstrueuses images et de faux sentiments. Mais défions-nous, car ce jugement fut émis après que Van Eeden avait dit son fait à tout le groupe de 80, sans en excepter Van Deyssel. Quant aux malédictions de Kloos, personne ne les prend au sérieux, tout le monde ayant eu plus ou moins à souffrir de ses folles colères.

Son très remarquable roman : *Van de koele meren des doods* (Des froids lacs de la mort) paru il y a quelques années, et où l'auteur analyse en pathologiste le cœur d'une pauvre hystérique qui se perd elle-même et tous ceux qui la fréquentent, ce roman ne trouva pas grâce non plus devant la critique. La plupart prétendirent qu'il avait donné en tant que psychiatre un livre d'assez haute importance, mais que l'artiste n'y paraissait guère. Van Eeden lui-même affirme au contraire qu'il a recherché avant tout la beauté artistique. Pour nous, notre avis est que le style en est faible, mais que le sujet est traité avec une perspicacité extraordinaire et une grande finesse de psychologie.

Son œuvre qui, après le *Kleine Johannes*, a eu le plus de succès est *Ellen, Het lied van de smart* (Le Chant de la douleur) paru en 1891. Ce long poème, qui contient d'admirables parties, a été loué avec enthousiasme, entre autres par Van Deyssel, qui lui consacra une des plus belles pages de sa prose. Il est vrai qu'un peu plus tard le poète Verwey, beau-frère de l'auteur, y trouva fort à redire, prétendant que l'accent lyrique du poème était emprunté à la Bible et que le reste était imité de Shelley. Fiez-vous donc à vos proches !

Personne dans toute la littérature néerlandaise n'a été outragé et calomnié comme Van Eeden ; on l'a littéralement traîné dans la boue. Multatuli aussi a eu des outrages à subir, mais ils lui vinrent d'une bourgeoisie mesquine, qui ne lui pardonnait pas sa façon rude et soi-disant impie de faire la

guerre à la traditionnelle morale bourgeoise. C'était l'anarchiste qu'on outrageait en Multatuli; car les grands mérites de l'écrivain furent reconnus par ceux-là même qui, sur le terrain religieux et social, se montrèrent ses plus implacables adversaires. Tout au contraire de Van Eeden : ici ce fut à l'artiste surtout qu'on s'en prit. Il me faudrait des pages pour raconter comment il fut ravalé et par qui. La critique, en général, n'est pas tendre en Hollande, il s'en faut! depuis que Van Deyssel l'a habituée à se montrer des plus exigeantes en matière littéraire. Or, Van Eeden semble sa victime préférée. Comme styliste, comme poète, comme auteur dramatique, on l'a quasi mis en pièces, surtout dans les dernières années. Il n'est guère d'affront qu'on ne lui ait infligé. Heureusement le public n'en a pas trop tenu compte, et parmi les critiques aussi, plusieurs, et non des moindres, lui ont rendu justice.

Quant à nous, qui ne connaissons Van Eeden que par ses œuvres et qui ne nous soucions pas des dithyrambes et des malédictions dont il a été l'objet, voici notre opinion. Ses écrits philosophiques et moraux contiennent de nombreuses et de grandes beautés. Si comme poète il ne s'est pas élevé au premier rang, il occupe du moins une belle place au second; car il nous a donné quelques morceaux lyriques vraiment supérieurs et plusieurs courtes poésies d'un charme exquis. Jamais, par contre, il n'a su faire un grand ensemble harmonique et parfait. Son long poème dramatique *De Broeders* (Les Frères) prouva une fois de plus qu'il n'est pas un créateur puissant et qu'il n'a pas suffisamment le don synthétique. Dans toutes ses œuvres, soit en vers soit en prose, on retrouve l'esprit méditatif, tendre et flottant du *Kleine Johannes;* mais aucune ne me semble assez large et solide pour pouvoir braver les siècles. Les nombreuses qualités de l'auteur n'y ont pas suffi. Il faut pour cela je ne sais quoi de génial, d'immédiat et de titanique qui donne à chaque mot, pour ainsi dire, des proportions d'infini.

Insistons encore, pour achever de caractériser Van Eeden, sur son incorrigible et troublant dualisme. Il veut toujours être prophète, mais ses prophéties dénotent tant de suffisance et de présomption que tout lecteur doué de discernement doit conclure : C'est un faux apôtre. Il raille tels savants ou philosophes à cause de leur abstraite sécheresse et de leur étroit

dogmatisme, et il faut avouer que ses railleries frappent juste d'ordinaire; mais il y a ceci d'irritant, qu'il se donne l'air de savoir les choses mieux que personne. Trop souvent sa modestie n'est qu'un masque sous lequel perce un désir incessant de voir prendre pour vrai ce qu'il lui plaît d'avancer. Dans tout ce qu'il dit on entend la voix du chercheur, mais d'un chercheur qui, tout en cherchant encore, prétend avoir déjà trouvé. Or, ce dualisme fausse souvent le sentiment et l'esprit de l'auteur et déroute le lecteur. Van Eeden ne sait pas donner une claire et complètes ynthèse de ses idées sur la vie. Il a probablement lu tous les mystiques allemands modernes, étudié tous les systèmes philosophiques existants, et pourtant sa sagesse essentielle ne s'en est pas sensiblement approfondie. Tout de même parmi ses si pratiques compatriotes, avides et pénétrants observateurs de la réalité, gardiens mesurés et calculateurs des traditions historiques et nationales, c'est bien une figure exceptionnelle. On n'est guère mystique dans « les basses régions au bord de la mer ».

Quant à son influence sur la formation des jeunes talents, elle est à peu près nulle : l'école réaliste et impressionniste n'a rien à apprendre de lui; ce serait lui plutôt qui aurait à apprendre d'elle. Mais où son influence est sensible, c'est sur les natures idéalistes à la recherche d'une beauté à part et en dehors de la réalité. Est-il besoin d'ajouter que cette beauté n'existe pas? Shakespeare et Rembrandt ne nous prouvent-ils pas que l'éternelle beauté naît du mélange harmonieux du réel et de l'idéal? Or, Van Eeden — l'érudit, le réformateur, le mystique, le médecin, l'économiste et le spiritualiste — est resté dans toutes ces formes de vie intellectuelle et psychique fort au-dessous de ces titans.

§

Willem Kloos — né en 1859 — a été appelé *le* fondateur du *Nieuwe Gids ;* et lui-même, dans ses « sonnets injurieux », s'est attribué la gloire d'avoir fondé tout le groupe littéraire qui a pris le nom du périodique. Dans la littérature des vingt dernières années je ne connais pas de talent poétique qui ait fleuri si rapidement et se soit fané si tôt.

Dès son premier recueil de vers il se révéla un des plus fiers, des plus fervents et des plus grands poètes de son temps ;

et tel on le voit encore dans le gros volume de sonnets paru en 1894. Jamais on n'avait entendu en Hollande des chants en vers si sonores, d'un rythme si éclatant, d'une si mélodieuse et large ondulation. Sous tous les rapports, Kloos se montra supérieur à ce pauvre Jacques Perk, tant admiré par lui pour la délicatesse et la profondeur du sentiment, pour la musique de ses vers et le charme poétique de sa courte existence. Ajoutons aussitôt que Kloos, malgré son beau fragment épique *Okeanos* et deux fragments dramatiques, fut grand seulement comme lyrique : sorte de Verlaine, à la voix plus ample que le poète de *Sagesse* (1). Jamais il n'a pu, comme Shelley, faire un grand drame lyrique, et le puissant talent objectif qui crée des hommes vivants et dramatise la vie lui a fait défaut.

Bientôt, dans ses magistrales chroniques du *Nieuwe Gids*, puis dans ses *Quatorze ans d'histoire littéraire*, il se montra grand prosateur aussi. Dans une prose très ample et belle, comme personne n'en avait écrit avant 1880, il analysa d'une façon superbe et hardie, et avec une extrême perspicacité souvent, la redondance et la creuse rhétorique des versificateurs antérieurs au *Nieuwe Gids*. Il bannit au loin la poésie didactique et scolastique et fit la guerre à tous les dogmes littéraires. Il prouva clairement que l'art cérébral est un art faux et mort-né, que pour être poète il ne suffit pas de savoir à peu près son métier, mais qu'il faut avant tout que l'âme vibre et tressaille dans les mots. « La Beauté, disait-il, dort sur le fond de la Vie, mais elle ne se donne qu'à celui qui porte l'ardeur dans son âme et la volonté dans sa main et le baiser sur son front. » Il communiqua aux jeunes poètes une toute nouvelle théorie du son, si je puis dire ; il leur apprit les secrets murmures de la langue et la vie mystérieuse du rythme; il leur dit que le vrai poète se reconnaît à la beauté du son et de l'expression, à la faculté de traduire jusqu'aux plus délicates nuances de l'émotion, à l'harmonie parfaite entre la perception et l'image. Et c'est ainsi que Kloos, poète et critique, exerça une forte et salutaire influence.

Ses recueils de vers sont de valeur très inégale. Il y a des sonnets sublimes et d'autres tout à fait médiocres; les extrêmes s'y touchent. La série de « sonnets injurieux », parue en

(1) Dans ses vers français, imités ceux-là de Verlaine, il a complètement échoué.

1894 à la suite du volume nommé ci-dessus, porte déjà les germes visibles de sa dégénération artistique et intellectuelle. A quoi attribuer cette prompte décadence d'un si magnifique poète ? J'en vois deux causes principales : lui-même s'est énormément surfait — ne s'était-il pas écrié dans un accès d'immense orgueil : Je suis un dieu au fond de ma pensée? et surtout : le sentiment lyrique s'était tellement individualisé chez lui que l'épuisement ne pouvait tarder. Aussi, huit ans à peine après la fondation du *Nieuwe Gids*, son principal fondateur en est déjà aux convulsions de l'agonie. La même année, par suite d'assez dégoûtantes querelles, la rédaction du périodique se dissout et ses membres se dispersent. Kloos s'était montré le plus âpre à la lutte ; c'était lui qui avait distribué le plus d'injures et de coups. Mais laissons là ces querelles peu édifiantes, et constatons seulement que dès lors le soleil du *Nieuwe Gids* penche vers son déclin et qu'aujourd'hui, malgré certains collaborateurs qui ne sont point à dédaigner, il n'exerce plus guère d'influence sur le mouvement littéraire.

Et comme poète et comme critique, Kloos a cessé d'être le « Grand-maître de la langue de Hollande » ainsi qu'il s'intitulait fièrement. Autour de ses vers actuels le silence se fait de plus en plus complet. Et ses chroniques sont loin d'avoir la superbe ampleur et le large rythme de sa prose d'autrefois. On n'y retrouve plus cet esprit fin et cet infaillible coup d'œil ; il s'y répète à l'infini et s'attache indéfiniment à vouloir nous faire sentir l'essence de la poésie. Or, comme il a prouvé jadis par ses propres vers et expliqué dans de pénétrantes analyses ce qui distingue la vraie poésie, ces médiocres et fastidieuses redites ne peuvent qu'irriter le lecteur au lieu de l'instruire.

Kloos — le Kloos des premières années — restera sans contredit un des plus grands poètes de la littérature néerlandaise. Il a eu et a encore de nombreux imitateurs, et bien des sonnets qui se fabriquent actuellement sont inspirés du maître. Les prédictions sont dangereuses ; mais tout semble indiquer que dans la vie littéraire de cet artiste il ne fleurira pas de second été. N'importe ! sa voix fût-elle éteinte à jamais son nom ne périra pas.

§

Le poète Herman Gorter, — né en 1864 — semble la par-

faite antithèse de Kloos. Celui-ci au fond de sa nature a toujours été un classique, admirateur enthousiaste des tragiques grecs entre autres; tandis que celui-là, quoique docteur ès lettres classiques, s'est toujours montré l'opposé d'un classique.

En 1889 il publia son poème *Mei* (Mai), qui forme à lui seul un assez gros volume. Il fut accueilli avec enthousiasme et rendit l'auteur célèbre aussitôt. Gorter s'y montra le premier grand poète de la nature que nous ayons eu en Hollande. Je voudrais, par de nombreuses citations, pouvoir donner à mes lecteurs une idée de cette admirable symphonie. C'est si large et si haut et si mélodieux ! Le ciel y est si pur, l'air si léger, le vent si folâtre, le jour si clair et doré, la nuit si mystérieuse et mystique, les fleurs y brillent de si tendres couleurs, toute la nature y exhale un si suave parfum ! *Mai*, c'est d'un magicien qui, en se jouant, trouve les rimes les plus riches et les plus imprévues, les rythmes les plus variés, les sons du plus jubilant coloris. C'est un chant symbolique du printemps en même temps qu'une puissante effusion de joie humaine; c'est une glorification du beau en même temps qu'une plainte de douleur. Le poème ne s'est pas maintenu partout à la même hauteur ; il y a des affaissements, des parties lâches ; il y a confusion et surcharge ici, et là d'étranges caprices et des bizarreries. Mais tel qu'il est, il n'en constitue pas moins le plus beau chant lyrique de la nature que je sache. Les images y abondent ; il y en a de claires et d'obscures, de hardies, de violentes et de farouches; très souvent elles sont merveilleuses de plastique et parfois larges et simples comme celles d'Homère.

Après *Mai*, Gorter fit paraître un recueil de vers que Van Deyssel salua d'un cri d'extase. Ces poésies débordent d'une frénétique et délirante subjectivité. Sous l'influence de Van Deyssel et du sensitivisme extrême de sa langue, il donna dans ce recueil des choses si baroques et si véhémentes qu'on n'en trouvera guère de pareilles dans n'importe quelle littérature. Visions, rêves, hallucinations et réalités sont jetées pêle-mêle dans ces vers libres, qui sont tantôt magnifiques et d'une admirable simplicité, tantôt troubles à l'excès et absolument incompréhensibles. Van Deyssel leur prodigua son admiration, mais Kloos les accabla d'invectives. Ce dernier avait nommé le chantre de *Mai* le plus grand poète néerlandais; il traita

le poète de ces vers-ci d'idiot — ou peu s'en faut — et de bousilleur balbutiant des sons vides de sens et faisant de notre belle langue un horrible galimatias. Le fait est que Gorter en usait ici de la syntaxe comme un cannibale ferait de la Bible. Oubliant que *verba valent usu*, il coupait des mots en deux, cousait des débris ensemble et forgeait une foule de néologismes; il faisait fi de l'article et de la conjugaison et même supprimait les verbes quand bon lui semblait; bref, un spectacle à faire frémir un classique. La grande majorité ne comprit rien à ces vers, tandis que certains snobs littéraires se mirent à imiter ce qui déjà ressemblait pas mal à une parodie.

Vers cette époque de sa vie, Gorter paraît avoir étudié Spinoza. Il traduisit l'admirable *Ethique* et fit même des vers spinozistes : le grand Juif avait charmé Gorter comme autrefois Gœthe. Mais ce temps d'isolement spirituel ne dura guère. Car en 1897 (1) il apparaît tout à coup dans le camp socialiste. Depuis lors un autre grand Juif, Karl Marx, règne en souverain sur son esprit. *Das Kapital* est devenu pour lui le chant lyrique de l'humanité. Il en est résulté l'année dernière un recueil de vers soi-disant socialistes. Dans ces poésies vibre encore de temps en temps la grande voix de la nature; mais on n'y retrouve plus, en général, la belle fougue et l'émotion spontanée du chantre de *Mai*. Au lieu de cela, je ne sais quoi de cérébral et un ton fanatique passablement irritant. Le dogmatique social-démocrate semble avoir tué le poète.

§

Albert Verwey — né en 1865 — est lui aussi un poète des plus remarquables. Frans Erens appelait Kloos le ténor et Verwey la basse de la littérature hollandaise, et ce mot les caractérise assez bien. Verwey, plus égal, n'a pas l'ardente passion de Kloos et n'a jamais non plus atteint les splendides hauteurs où celui-ci aimait à planer.

Dans son premier recueil : *Perséphoné et d'autres poèmes*, il y aurait déjà de superbes fragments à relever, avec çà et là une allure vraiment épique. Dans les recueils qui suivirent il y a également de bien belles choses. Sa poésie lyrique a souvent un charme pénétrant ; elle vous séduit par la tendresse de

(1) De la même année date son *Ecole de la poésie*. Dans la préface il prétend que les poètes de 1880 se sont formés à l'école de Keats et de Shelley et il se révolte contre leur individualisme outré.

l'accent, la plénitude du son, la variété des rythmes et la justesse des images. Son style est tantôt souple, d'une pureté plastique et d'une étonnante finesse de structure; tantôt hésitant, embrouillé et fort peu mélodieux. Quant à ses tentatives dramatiques, elles ont complètement avorté; Verwey est incapable de créer des figures vivantes, et ses raisonnements plus ou moins philosophiques et parfois d'une effrayante longueur remplacent fort mal le talent objectif et la profondeur psychologique qui lui manquent.

Comme prosateur Verwey a donné également de très réelles preuves de talent. Sa prose se distingue, ainsi que sa poésie, par une certaine élévation de caractère et des allures de grandeur qui ne laissent pas de faire impression. Mais trop souvent c'est d'une emphase et d'une verbosité qui vous lassent. Trop souvent aussi il affecte un air d'importance et de profondeur, bien fait pour en imposer à la masse, et volontiers il pose en découvreur de l'immatérielle beauté.

Il serait difficile d'établir dès maintenant son influence sur la littérature. Les critiques s'accordent mal à son endroit. Kloos l'a toujours regardé un peu comme son élève et traité avec quelque hauteur; Van Deyssel n'a jamais parlé de lui avec amour ou enthousiasme; et les jeunes ne lui sont guère favorables. Mais Van Eeden, qui n'a pourtant point à se louer de ses critiques, le place très haut comme poète, ou plutôt comme travailleur parvenu à synthétiser l'art et la vie. Il estime Kloos, Gorter, d'autres encore, plus riches et plus brillants artistes; mais ils ont abusé de leurs dons, dit-il, tandis que Verwey a concilié un bon goût constant avec l'empire sur lui-même et su établir un harmonieux équilibre entre ses diverses facultés. De telles appréciations, même faites par Van Eeden, n'ont qu'une valeur fort relative tant qu'elles ne sont point basées sur une claire et objective analyse de l'œuvre. Je suis même convaincu que pour beaucoup le jugement de Van Eeden ne compte guère, et je parierais que Van Deyssel et Querido — pour ne nommer que les plus grands — le regardent comme nul et non avenu, attendu qu'ils n'estiment que médiocrement le critique Van Eeden. Quoi qu'il en soit, Verwey occupe une place très importante dans la littérature néerlandaise. Reste à savoir si l'admiration dont furent accueillies ses premières poésies — qui témoignaient d'ailleurs d'un talent

extraordinaire, symbolique et lyrique, et où il y a des beautés de premier ordre — reste à savoir si cette admiration n'a pas fait concevoir à l'auteur une trop haute opinion de lui-même. Je le crains, à en juger par ses productions actuelles. Qu'un poète ait conscience de sa valeur, il n'y a pas de mal; mais qu'il se donne des airs de grand créateur, appelé à faire une œuvre gigantesque, voilà qui devient dangereux, quand toutes ses tentatives passées semblent prouver que cette œuvre ne viendra jamais.

Nous n'insisterons pas sur tout ce que notre littérature et notamment la poésie du dix-septième siècle lui doivent comme philologue (1). Disons un mot cependant de son ouvrage le plus récent et où se sont concentrées ses meilleures qualités : sa *Vie de Potgieter*, le remarquable poète et essayiste qui en 1837 fonda le *Gids*. C'est beaucoup mieux qu'une sèche biographie. Verwey a tâché de donner — et sous plus d'un rapport il y a réussi — un portrait complet de son héros, de dire son développement, son esprit, son caractère, toute sa vie intérieure. C'est un livre de piété, plein de fines observations et témoignant d'un grand sens critique. Sans entrer dans le détail des qualités et des défauts, nous pouvons constater que l'auteur a fait une œuvre des plus originales et qu'il a ouvert au genre une voie nouvelle et plus large. Dans ce livre ressort une fois de plus la grande différence entre les tempéraments de Verwey et de Van Deyssel : celui-ci impétueux, démesuré, d'un formidable lyrisme, celui-là plus réfléchi, plus intellectuel, recherchant l'harmonie, s'exprimant dans une prose plus calme, où cependant on entend parfois l'âme jubiler ou pleurer.

§

Jac. Van Looy — né en 1855 — est une de nos plus imposantes figures littéraires. D'origine prolétarienne et d'abord peintre en voitures, il a su s'élever au rang des grands artistes. Artiste même à double titre : paysagiste de mérite (2) et écrivain créateur. Nous pouvons nous borner au second, d'autant plus que les qualités du peintre ont atteint leur plus haut développement dans l'œuvre du prosateur.

(1) Nous lui devons entre autres *Een Inleiding tot Vondel* (une introduction à Vondel).

(2) En 1883, il obtint le Prix de Rome.

Une de ses premières et plus admirables esquisses : *De Nacht-cactus*, parut dans le *Nieuwe Gids* sous le pseudonyme de *Brouwer*. Elle accusait un sens prodigieux du coloris et un talent descriptif vraiment extraordinaire. Aucune autre langue peut-être n'offre des modèles d'une prose aussi plastique que celle de Van Looy. L'art descriptif prend une large place dans notre littérature actuelle ; mais il va sans dire qu'un tout petit nombre seulement y atteignent à la perfection, et depuis Van Looy le seul Querido, à mon avis, a fait preuve dans cet art d'une incomparable maîtrise.

Je ne sais rien de plus frais, de plus vigoureux et de plus substantiel, pour la langue et le style, que ces deux volumes de Van Looy : *Proza* (Prose) et *Feesten* (Fêtes). Taine prétendait : « La description, même pittoresque et réussie, est de sa nature insuffisante, parce que l'écriture n'est pas la peinture et qu'avec des griffonnages noirs, alignés sur du papier blanc, on ne peut jamais donner qu'une idée grossière et vague des formes et des couleurs ; c'est pourquoi l'écrivain fait bien de ne pas sortir de son domaine, de laisser les tableaux aux peintres, de s'attacher à la matière propre de son art, j'entends aux faits, aux idées et aux sentiments, toutes choses que la peinture ne peut atteindre. » Je n'examinerai pas ce qu'il y a d'un peu étroit dans cette double assertion ; mais je crois bien que Taine se rétracterait s'il lui était donné de lire les « descriptions » de Van Looy. Cet homme peint avec les mots comme d'autres avec les couleurs. Il voit comme personne : pas une teinte, pas une nuance de couleur ne lui échappe ; il rend avec une étonnante virtuosité depuis les plus éclatants jusqu'aux plus subtils effets de lumière, le jeu des nuages, toute l'atmosphérique beauté de l'air et de l'espace ; on dirait que la langue n'a pas de secret pour lui et qu'il se rit de toutes les difficultés. Malgré l'apparente impassibilité de l'auteur, il se dégage souvent une singulière émotion de son œuvre. Car n'allez pas croire surtout que Van Looy ne s'intéresse qu'au monde visible, à l'extérieur des choses, et qu'il n'atteigne pas la vie intérieure et les passions humaines. Qu'on lise, par exemple, *De dood van myn poes* (Mort de ma chatte), on verra combien au fond il est sensible et comme il réagit parfois sur les émotions de la vie ordinaire. Je sais bien que son art est plutôt cérébral et que les qualités techniques y dominent ; mais jamais cela ne se borne

entièrement à un réalisme d'impressionniste qui ne pénètre pas la profonde essence des choses.

Cet artiste s'est développé le plus pleinement dans son dernier recueil : *Feesten*. L'éclat et le coloris du style, la beauté plastique, la sensibilité de l'âme et des sens surtout y sont extraordinaires. Mais Van Looy n'est ni un grand talent dramatique ni un génie vraiment épique, c'est-à-dire un génie capable de faire vivre des mondes, d'animer et de mouvoir des masses, de concevoir et d'exécuter une œuvre grandiose où la vie soit peinte en lignes larges et puissantes, où les événements soient dramatisés d'une façon gigantesque. Parfois il est massif et son allure épique, mais il se perd trop dans les détails pour pouvoir créer un grand ensemble. Aussi n'a-t-il donné jusqu'ici que d'admirables croquis et de petits tableaux d'une admirable facture. Généralement il se borne à une seule figure et il la dessine d'une main sûre et hardie; mais il ne sait pas développer magistralement un motif épique et tragique, ainsi que Querido l'a fait d'une façon si géniale dans sa puissante épopée *Menschenwee*. Non seulement comme créateur, du reste, mais aussi comme manieur du dialogue, Querido l'a bien surpassé. Le dialogue de Van Looy, malgré çà et là de très réels mérites, est souvent d'une justesse phonographique; on y trouve rarement le rythme vivant et la parole vivante qui font de l'art du dialogue un art si à part et si difficile.

Reste que dans n'importe quelle littérature il n'y a jamais eu plus brillant artiste et plus éclatant coloriste que lui. Grâce à des prosateurs comme Van Looy, Van Deyssel et Querido, la littérature néerlandaise s'est élevée définitivement au plan de la littérature universelle.

§

Il convient de nous occuper ici un instant, quoiqu'elle n'ait pas pris part au mouvement dit du *Nieuwe Gids*, de « la femme qui depuis plus de vingt ans fait retentir sa belle et vibrante langue, qui eut à sa disposition un inépuisable trésor, et qui d'une main prodigue continue de dispenser ses richesses ».

Hélène Swarth (à présent Mme Lapidoth-Swarth — née en 1859) débuta par des poésies françaises : trois recueils, *Fleurs du rêve*, *Printanières*, *Feuilles mortes* (1877-1883) réunis depuis en un beau volume : *Premières poésies* (1). Près

(1) Toutes ses œuvres ont paru chez Van Kampen en Zoon. Amsterdam.

de 300 pages de bons vers français par une toute jeune Hollandaise, c'est assez curieux. Dans ces recueils s'annonce déjà la délicieuse poétesse qu'elle sera un jour. Pourtant, elle ne s'y est pas encore entièrement trouvée elle-même. La forme n'a rien de très personnel. J'y sens trop l'influence des romantiques français, de Musset surtout. Le volume est intéressant tout de même. La plupart des motifs qui vont lui inspirer de si beaux accents quand elle se mettra à chanter et à pleurer dans sa propre langue y sont déjà. C'est une âme qui s'abandonne, qui a besoin de s'abandonner. Et partout éclate son infinie tristesse. Au sein de la nature, quand le printemps est le plus beau, le soleil le plus radieux, elle ne réussit pas à saisir le bonheur. Parfois, comme dans *Coup d'aile* ou *Apaisement*, elle veut se persuader que la douleur est vaincue, mais elle revient plus poignante. Son âme « a désappris la joie ».

Dans les recueils hollandais qui suivent, Mme Lapidoth-Swarth nous rappelle encore souvent Musset, le Musset qui chante :

Aime et tu renaîtras, fais-toi fleur pour éclore,
Après avoir souffert il faut souffrir encore,
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Mais combien son accent est devenu plus personnel, combien sa forme plus riche, plus nuancée, plus harmonieuse, combien plus saisissante sa mélancolie !

Elle est surtout la poétesse de l'amour-passion ; toujours son cœur est assoiffé d'amour. Nous avons de plus grands poètes qu'elle ; nous n'en avons pas de plus vrai, de plus sincère, de plus purement subjectif. Son âme répercute tous les échos de la vie : c'est une corde qui vibre au moindre attouchement, une fleur qui tremble au plus léger souffle. Et qu'elle s'épanche en un sourire, en un sanglot ou en cris d'allégresse, presque toujours la forme est impeccable, le style d'une belle et large simplicité, le rythme des plus mélodieux.

Nous la retrouvons avec toutes ses qualités dans le volume *Gedichten* (Poésies) composé des trois recueils : *Blanke duiven* (Blanches colombes), *Diepe wateren* (Eaux profondes) et *Schaduwtuinen* (Jardins d'ombre). Nous y retrouvons aussi son amour de la nature qu'elle peint en de petits tableaux très achevés. Rien n'est plus sympathique et rien n'est plus exquis que ces poésies.

Dans son dernier recueil : *Octoberloover* (Feuilles d'octobre) le vers est toujours aussi parfait, mais l'inspiration me paraît parfois moins spontanée, la source moins limpide et moins abondante. C'est peut-être que, toujours la même mélancolie, les mêmes plaintes, la même désillusion, si variée et si riche que soit la forme, cela finit par lasser un peu.

Quant à ses opuscules en prose, je ne pourrais pas en parler avec le même amour que j'ai fait de ses poésies. Celles-ci lui assurent une belle place dans nos cœurs et la classent au rang de nos meilleurs poètes. A la fin du recueil *Jardins d'ombre* l'auteur s'adresse à ses vers, les enfants de son âme, et leur dit : « Tant que vous vivrez vivra mon nom. » Eh bien ! voilà un nom qui n'est pas près de périr.

Mme Lapidoth-Swarth continue de nous surprendre chaque mois dans le *Gids* par de nouvelles preuves de son beau talent poétique.

H. MESSET.

(*A suivre.*)

SOIR D'ÉTÉ

A Henri de Régnier.

Ton amour méfiant, ô mon amante, brise
Les douloureux efforts de mon cerveau lassé,
Et la gloire entrevue et qui m'était promise,
Sans pouvoir s'arrêter, hélas! aura passé.

Ah! les vers que j'entends en moi-même bruire,
Je ne puis les fixer en un rythme alterné.
Ai-je donc déjà dit ce que j'avais à dire
Et serai-je au silence éternel condamné?

J'ai délaissé ma chambre et refermé ma porte.
Solitaire, je suis le nocturne chemin
Qui se perd dans les champs silencieux. Je porte
Quelques fois à mon front la moiteur de ma main.

Je pense à tous les chants de ma jeunesse brève,
Lorsque je tressaillais sous le divin effroi.
Et que, seul, m'exaltait et me grisait le rêve!
Mais depuis que je vis, la Muse est morte en moi.

Je ne puis achever les vers que je commence ;
Je sens ma tête vide et mon cœur desséché.
Ayez pitié, vous tous, j'ai peur! Cette impuissance,
Est-ce le châtiment d'un ancien péché ?

Sur la route nocturne où je marche et soupire,
Voici toute ma chair longuement s'apeurer ;
Et l'effrayante horreur de n'avoir rien à dire
Me fait hâter le pas et m'oblige à pleurer!

JEAN-MARC BERNARD.

BACH ET SES INTERPRÈTES

—

SUR L'INTERPRÉTATION
DES ŒUVRES DE CLAVECIN
DE J.-S. BACH

—

Que d'opinions différentes et contradictoires sur la manière d'interpréter Bach :

— L'œuvre du grand Cantor est une cathédrale toute faite de majesté. Pour l'exécuter, il faut avant tout faire ressortir les gigantesques lignes archtiecturales du contrepoint, sans se préoccuper des détails...

— L'œuvre de Bach, c'est de la dentelle fine et précieuse. Cherchons-y avant tout l'arabesque savante et compliquée...

— L'œuvre du grand Cantor est faite en granit ; c'est un travail d'Hercule. Pour rester dans le style de cette musique grandiose, rigide et froide, il ne faut pas se laisser guider par un autre sentiment que par le désir d'une objectivité parfaite.

— Oui, — mais pourquoi ne pas ranimer toutes ces beautés sévères ? Si Bach vivait aujourd'hui parmi nous, il aurait peut-être une âme plus palpitante ? Et s'il avait connu nos instruments modernes, il aurait certainement modifié pas mal de choses. Il est mort, c'est à nous de donner à son œuvre la maturité du son et de la saturer des tourments de *l'âme évoluée*. Plus de passion dramatique. Plus d'octaves dans les basses. Plus de force tragique dans l'ensemble...

— Pour conserver le caractère de l'époque, prétendent les virtuoses sobres, il ne faut pas se servir de pédales qui n'existaient pas encore dans ces temps éloignés...

— Les instruments anciens avaient plus de pédales que ceux d'aujourd'hui...

répondent les autres.

Impossible de les citer tous, ces préjugés qui errent dans les conservatoires, salles de concerts, fauteuils de presse. J'ai failli

oublier celui qui est peut-être le plus répandu : c'est que Bach ne fut qu'un Czerny du XVIIIe siècle. Un Czerny génial, qui a écrit des « Clavier und Orgel-Uebungen » fort difficiles et très utiles pour le développement de la main gauche et du quatrième doigt.

Mais il y a encore bon nombre de musiciens qui se tourmentent peu de toutes ces conceptions contradictoires. Pour eux la question est réglée depuis longtemps, car « ils suivent la belle tradition des grands maîtres du piano, notamment celle de Rubinstein ».

Il serait peut-être intéressant de connaître l'avis du grand virtuose sur ce chapitre.

§

Tous les compositeurs jusqu'à Haydn — dit Rubinstein, — nous ont laissé dans une ignorance complète sur leurs intentions au sujet de l'exécution de leurs œuvres et *il n'y a aucun moyen de savoir quelque chose de positif là-dessus* (page 123).

Vous ne trouverez pas aujourd'hui deux musiciens qui soient de même avis sur l'exécution des ornements...

Phil. Emm. Bach a écrit un livre à ce sujet, mais il avait en vue l'exécution de ces ornements sur les instruments de son temps... (page 126).

Seulement nous ne pouvons pas nous rendre un compte exact de ces clavecins, clavicordes, clavicembalos et épinettes. Nous ne connaissons pas non plus la chose la plus importante pour en bien juger, c'est-à-dire la manière de s'en servir... (page 118) (1).

Mais Rubinstein ne va pas si loin que Saint-Saëns et ne conseille pas de nous contenter de lire les partitions et de laisser l'exécution de ses œuvres, dont nous ne pouvons donner qu'une interprétation fausse ou insuffisante.

Au contraire, rempli des meilleures intentions, il cherche des moyens pour remédier au mal et avant tout pour obtenir sur le piano d'aujourd'hui les sonorités des temps passés.

Je ne peux m'empêcher de croire, dit-il, que le piano de Bach avait des dispositions spéciales, qui lui donnaient *divers effets de sonorité*. Je me sens toujours tenté de régistrer dans ces œuvres les forte au moyen de différents touchés et de différentes pédales (p. 122).

J'ai sous la main les deux volumes du *Clavecin bien tem-*

(1) Antoine Rubinstein : *La Musique et ses représentants*, 1892.

péré avec les annotations faites d'après les indications et les commentaires du maître au cours de ses concerts historiques. A côté de quelques appréciations enthousiastes, parfois trop fantaisistes, comme par exemple celle de la fugue en si bémol min. (vol. II. XXII) dans laquelle Rubinstein voit « le chant d'un moujick assis sur un chariot, au milieu de la steppe », nous y trouvons quelques renseignements vagues, — très vagues, sur l'exécution.

Il est évident que sa méthode de régistration, n'étant basée sur rien de précis, dépendait absolument des hasards de son intuition. Mais à chaque page de ses écrits, on voit jusqu'à quel point il se rend compte des grands avantages qu'il y aurait à tirer de la connaissance des instruments anciens.

Non — dit-il — le piano perfectionné n'est pas un progrès pour exécuter les œuvres anciennes... (p. 120). Puisque les œuvres de telle ou telle époque ont été conçues pour les instruments qui existaient alors et qu'elles devaient en recevoir leur expression complète, je pense que ces œuvres perdent plutôt à être jouées sur les instruments d'à présent. — Si Phil. Emm. Bach a écrit un livre sur *la vraie manière de jouer du clavier avec expression*, il s'ensuit donc que l'exécution expressive était possible sur les instruments de son temps (p. 118).

Rubinstein cherche en vain, mais ne voit aucune possibilité de connaître ces instruments de près. Et cependant nous en possédons de beaux spécimens qui sont bien conservés.

— Mais ceux, dit Rubinstein, qui se trouvent dans les musées de Londres, de Bruxelles ne peuvent nous en donner une idée complète, car le temps altère la sonorité du piano jusqu'à la rendre méconnaissable (p. 118).

Cela est vrai, mais les anciens nous ont laissé des écrits forts détaillés sur la construction de leurs instruments et des traités sur la manière de les accorder.

D'une façon générale, Rubinstein va trop loin en affirmant qu'il n'y a aucun moyen de savoir quelque chosse de positif sur la musique ancienne. L'époque n'est pas si éloignée de nous; le XVIIe et le XVIIIe siècle abondaient non seulement en musiciens de génie, mais aussi en théoriciens remarquables, et nous aurions plus de raison à nous plaindre du trop de documents, car une vie ne suffirait pas pour en connaître la moitié. Heureu-

sement cette tâche nous est facilitée par des savants tels que : Spitta, Dannreuther, Pirro, Seiffert, Fuller-Maitland, Shedlock, et plusieurs autres. Et si nous avons parfois quelque doute sur l'exécution de tel ou tel ornement, ce genre de malentendu, souvent insignifiant, existe bien par rapport à la musique la plus récente. Quant à Bach, il nous a bien transmis les indications d'ornements qui se trouvent réalisés par lui en notes sur la 1re page du *Clavierbüchlein* de Wilhelm Friedmann, son système sur la réalisation de la basse chiffrée dans le *Clavierbüchlein* d'Anna Magdalena, et une œuvre théorique à ce sujet, beaucoup plus vaste et détaillée, sous le titre : *Des Königlichen Hof-Compositeurs und Capellmeisters ingleichen Directoris Musices wie auch Cantoris der Thomas Schule Herrn Johann Sebastian Bach zu Leipzigk Vorschriften und Grundsätze zum vierstimmigen Spielen des Generalbass oder Accompagnement für seine Scholaren in der Musik*.

§

Mais je ne veux pas dire par là que la connaissance des anciens instruments et la réalisation juste des agréments et de la basse chiffrée suffisent pour l'exécution de cette musique. Loin de là ! Il y a des obstacles beaucoup plus graves, que Rubinstein n'envisageait point. C'est l'ignorance générale des mœurs, de l'esprit, du sentiment, enfin de l'atmosphère de l'époque. Nous entendons rarement, très rarement la musique du Cantor du XVIIe siècle. On nous donne un Bach modernisé, arrangé à la mode d'aujourd'hui, approprié aux exigences de notre temps.

Bien que deux siècles seulement nous en séparent, cette époque est devenue pour nous un pays lointain, vague et surtout si différent de ce qui nous entoure, de notre vie, de notre art, de nos impressions et de nos conceptions ! Ce qu'on cherche aujourd'hui, ce qu'on aime, ce qui passionne, n'était souvent point dans l'estime des anciens.

§

La *force* et la *puissance !* La *force d'expression* et la *puissance de sonorité :* Voilà les qualités qui sont maintenant les plus recherchées, les plus appréciées dans chaque œuvre musi-

cale. Or, ces idoles de l'art contemporain ne semblent pas avoir été en grande faveur il y a quelque deux siècles.

Dans leurs préfaces, et dans leurs traités de toucher le clavecin, les auteurs recommandent toujours et avant tout la grâce, la finesse et la précision.

L'usage m'a fait connaître, dit François Couperin, que les mains vigoureuses et capables d'exécuter ce qu'il y a de plus rapide ne sont pas toujours celles qui réussissent le mieux dans les pièces tendres et de sentiment (1).

Benedetto Marcello (2) conseille ironiquement aux compositeurs de son temps :

Pour faire de la musique, cherchez plutôt le fracas que l'harmonie...

La Fontaine se plaint de l'excessive sonorité et du vacarme introduit dans la musique à l'époque des guerres de Louis XIV :

Ses divertissements ressentent tous la guerre :
Ses concerts d'instrument ont le bruit du tonnerre
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats...
Ce n'est plus la saison de Raimond ni d'Hilaire (3)
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire!.....
. . . .
De cette aimable Enfant (4) le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis (5) et toute sa musique.
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit et l'oreille et les yeux... (6).

Bach dans ses recherches de perfectionnement rêvait un instrument non pas à la sonorité renforcée, mais au timbre *aussi souple, aussi flexible que possible*. Dans sa préface aux « Inventions » de 1723, Bach dit les avoir écrites pour enseigner le jeu correct et pour aider l'élève à s'approprier *une belle cantilène* (eine cantable Art im Spielem); il dédaigne ceux qui dans leurs compositions ne pensent qu'à la gymnas-

(1) François Couperin : Préface des *Pièces de Clavecin*.
(2) Benedetto Marcello : *Il teatro alla meda*. Milano, Ricordi, 1883.
(3) M[lles] Raymond et Hilaire — deux célèbres chanteuses.
(4) La jeune claveciniste, Marie-Françoise Certain.
(5) Opéra de Lully.
(6) La Fontaine : *Epître à M. de Niert*, 1677. (Ed. Marty-Laveaux, tome V, p. 107).

tique des doigts, en les surnommant « Clavier-Husaren » (1) et il demande pour donner une bonne interprétation d'appliquer les trois principes des rhétoriciens romains : EMENDATUM, PERSPICUUM et ORNATUM, *justesse, netteté et grâce* (2). Et cependant dès qu'il s'agit, à l'heure actuelle, d'une exécution de Bach, c'est la puissance, le formidable, l'écrasant et les élans dynamiques, qui font les frais de la parade. La grâce, l'esprit, la foi naïve et l'élévation sont devenus dans notre grosse vie industrielle des qualités trop menues pour qu'on les applique à un homme de génie.

La musique s'est popularisée, s'est démocratisée. D'après l'expression de Wagner, elle a enfin cessé d'être l'agrément et la servante de quelques élus, de quelques raffinés.

Oui, elle est devenue l'agrément de tout le monde et le « Tout le monde » aime plutôt des effets bruyants, des sensations qui bouleversent le cœur et avant tout le plus de sonorité, une puissance de sonorité :

Il leur faut des coups de tonnerre à tous ces hommes à l'âme quotidienne, à ces auditeurs, qui le soir ressemblent à des mulets fatigués. Il leur faut des remèdes enivrants et des coups de fouets idéalistes... On offre à la taupe des ailes et d'altières pensées, avant qu'elle aille se coucher, avant qu'elle rentre se tapir dans son antre !... (3).

Il faut des explosions de sons, des torrents et des feux électriques pour que l'auditeur fatigué ne s'endorme pas.

§

Cette exaltation de la force et de la puissance ne date que du dernier siècle ; je crois que Berlioz en était un des premiers pionniers. Le dédain qu'il avait pour les anciennes orgues, pour le clavecin qu'il ne connaissait d'ailleurs presque pas, et cette joie infinie qu'il éprouvait chaque fois qu'il pouvait donner le maximum de sonorité se lisent à chaque page de ses mémoires, d'ailleurs si pétillants d'esprit.

Ce terrible morceau, qu'on dirait écrit avec du fluide électrique par une gigantesque pile de Volta, semblait accompagné par les éclats de la foudre et chanté par les tempêtes.

(1) Forkel : *Ueber Johann Sebastian Bachs Leben, Kunst und Kunstwerke.* — Leipzig, 1802 (pp. 23 et 40).
(2) Philipp Spitta : *Johann Sebastian Bach,* volume I (page 666).
(3) Frédéric Nietzsche : *Le Gai Savoir.*

De pareils excès du sublime pullulent dans les écrits de Berlioz. Fort heureusement il ne s'agit pas là de Bach, mais de quelque air des *Huguenots*. Ce « cratère en éternelle éruption » était las des épigones de son temps, qui confectionnaient « de la musique qui berce », et ses sentiments à l'égard des œuvres anciennes ressemblaient à ceux des élèves du peintre David à l'égard de Watteau. C'était d'ailleurs le seul point sur lequel il tombait d'accord avec Cherubini.

§

Cette surestimation de la puissance et du vacarme a présidé aux changements, ou, si l'on veut, aux perfectionnements apportés aux instruments d'aujourd'hui. Voyez l'orgue moderne, cet édifice immense mû par l'eau, l'électricité. Dans son livre sur Bach (1), M. Albert Schweitzer, organiste remarquable et de grande compétence dans la matière de l'orgue, consacre un chapitre à cette question :

L'œuvre de Bach, dit-il, ne saurait guère profiter de la sonorité de l'orgue moderne. Les jeux de fond y ont pris trop d'importance par rapport aux mixtures, ils sont trop nombreux, et ont en même temps trop de volume. Les mixtures de Bach égalant en nombre les jeux de fond étaient beaucoup plus douces que nos mixtures modernes et produisaient *une sonorité intense et fine à la fois* qui mettait merveilleusement à jour le dessin d'une fugue.

Ces fugues, d'après M. Schweitzer, sur l'orgue d'aujourd'hui deviennent *lourdes et massives comme des gravures qu'on aurait reproduites au fusain.*

Et notre grand piano de concert — cette mitrailleuse pour assommer tout un peuple :

Comparez ses gros pieds solides à ceux d'un clavecin, nobles, fins et fragiles, et vous aurez la différence du goût de ces époques.

§

Le renforcement de la sonorité, me dit-on, n'est qu'une conséquence logique de nos grandes salles de concert. — Ce n'est pas juste, la proportion n'est point gardée, la chapelle Sixtine se contentait d'un petit orgue ancien et d'un chœur très restreint, dont, d'ailleurs, Berlioz fut pendant son séjour à Rome

(1) Albert Schweitzer : *J.-S. Bach, le musicien-poète.* Paris, Costallat (p. 419).

ort désappointé. (Il reconnaissait cependant que « cette harmonie des siècles passés venue jusqu'à nous sans la moindre altération de style ni de forme offre aux musiciens le même intérêt que présentent aux peintres les fresques de Pompéi » et « que cette harmonie pure et calme jette dans une rêverie qui n'est pas sans charme... ».)

Dans les plus grandes églises on entendait jadis l'accompagnement des clavecins. Dans la plus petite salle moderne, parfois moins grande qu'un vestibule d'un ancien palais, on trouve des orchestres débordants et des orgues mûs par une force de je ne sais combien de chevaux. On a souvent envie de se boucher les oreilles pour mieux entendre.

§

Les perfectionnements dans la construction des instruments ont dû amener forcément des changements dans le toucher du clavier.

Vous souvenez-vous de cet admirable sonnet de Shakespeare :

Que de fois, ô ma vivante musique, quand tu joues de la musique sur ce bois bien-heureux dont la vibration résonne sous tes *doigts harmonieux*, quand tu *règles si doucement* l'accord métallique qui ravit mon oreille. J'envie les touches qui dans leurs bonds agiles baisent le tendre creux de ta main, tandis que mes pauvres lèvres qui devraient recueillir cette récolte restent près de toi toutes rouges de la hardiesse du bois. Pour être *ainsi caressé*, elles changeraient bien d'état et de place avec les touches dansantes sur lesquelles tes doigts se promènent d'une *si douce allure*, rendant le bois mort plus heureux que des lèvres vivantes...

Et chaque fois qu'il est question dans les écrits des temps passés du clavier, on le voit caressé, mignardé, doucement, tendrement. Ces instruments grêles et fragiles n'auraient pas supporté le tapage moderne à bras raccourcis. « La loi du poing » qui règne maintenant dans l'empire du clavier a suscité d'autres aspirations et de nouvelles ambitions.

Je ne peux pas oublier l'article ou la réclame ingénieuse qu'a publiée une revue américaine (*New-York Music Trade Review*) à propos d'un très grand virtuose :

... Le Maître s'interrompit un instant, mais soudain tomba dans l'extase. Il enfonça ses doigts dans la chevelure, retroussa ses man-

ches, rejeta les pans de son habit, approcha le tabouret et penché en avant se jeta de tout son élan sur le piano. Il le renversa par terre, il le piétina. Le piano rugissait comme un lion, trillait comme un rossignol et sifflait comme une locomotive. Mais le maître implacable ne le lâchait pas de ses mains. Arrivé dans la basse il s'y enfonce jusque dans l'enfer et des tonnerres éclatent d'un bout à l'autre dans les cavernes souterraines. Ensuite, de sa main gauche il donne la chasse à la main droite, la poursuit jusqu'aux plus hautes cimes du discante et de là jusque dans les nues, où les notes deviennent plus aiguës que des épingles. Mais il ne le lâche pas encore. Il mène à l'attaque l'aile gauche, puis l'aile droite, puis le centre, il commande le feu à son artillerie, des bombes, des obus éclatent de tous côtés, explosion des mines, la salle tremble, les lustres dansent, le parquet se soulève et retombe, le ciel se fend !! Le maître s'élance alors dans l'air pour retomber de tout son poids et de toute la force de ses poings sur le clavier. Le piano se brise et éclate en 75.542 trilles et demi-trilles!!...

Les femmes virtuoses tiennent-elles aussi à être à la hauteur et à ne pas rester en arrière, car le plus grand éloge qu'on puisse faire aujourd'hui d'une exécutante est celui-ci : « on fermerait les yeux et on dirait que c'est un homme ».

Le goût d'une époque — quel caprice fragile !

Il n'y a pas longtemps encore qu'on avait l'habitude, à la cour papale, de faire subir aux hommes des sacrifices douloureux pour leur faire obtenir la douceur, la clarté et le charme d'une voix de femme.

Le siècle dernier nous offre le contraire — des femmes viriles.

§

Une opinion très répandue, et appuyée par une autorité telle que Spitta, veut que toute l'œuvre pour clavier de Bach ait été écrite non pas pour le clavecin, mais en vue de notre piano moderne. La raison est toujours la même : la musique de Bach est écrasante, le clavecin est fragile, l'écrasant sur le fragile, vous voyez le danger. On cherche même à baser cette opinion, si commode pour les pianistes, fabricants de pianos, et si flatteuse pour notre progrès, sur quelques documents historiques, notamment sur la prédilection qu'avait Bach, d'après Forkel, pour le clavicorde, et sur le fait que le facteur de piano-forte Silberman en a offert un au grand Cantor.

Ceux qui connaissent la sonorité restreinte mais fascinante du clavicorde ne sont point surpris de l'amour que pouvait avoir Bach pour cet instrument, si fragile et si tendrement expressif. Quant au piano-forte, nous savons que Bach était fort mécontent du premier modèle, mais il paraît qu'avant sa mort il s'est montré satisfait d'un piano-forte dont Silberman lui fit cadeau. L'exactitude de cette anecdote peut être mise en doute, puisque dans l'inventaire après la mort de Bach, où les objets de moindre valeur n'ont pas été omis, le piano-forte de Silbermann ne figure point.

Je viens de lire tout récemment dans une revue française un article dont l'auteur, s'appuyant sur ces deux faits insignifiants, cherche à prouver que le clavecin qui jouait un si grand rôle en France et dans les pays latins n'était point en vogue au delà du Rhin et était presque méconnu par Bach (1).

Voici l'extrait de l'inventaire fait après la mort du Cantor de Leipsick ayant trait aux instruments.

CAP. IV

An Instrumenten

1 fournirt Clavecin, welches bey der Familie so viel moglich bleiben soll	80	»
1 clavecin	50	»
1 dito	50	»
1 dito	50	»
1 dito kleiner	20	»
1 Lauten Werck	30	»
1 dito	30	»
1 Steinerische Violine	8	»
1 Violoncello	6	»
1 dito	16	»
1 Viola da Gamba	3	»
1 Laute	21	»
1 Spinettgen	3	»

Nous trouvons donc chez Bach, après sa mort, cinq clavecins et une épinette, sans compter les trois clavecins à pédales de prix dont il fit cadeau de son vivant à son fils Johann Christian.

(1) *Le Monde musical*, 1905.

Point de piano-forte, point de clavicordes.

La valeur de ces huit clavecins dépasserait le tiers de la somme totale de l'héritage. On peut en conclure que le clavecin jouait plutôt un rôle important dans la vie de Bach.

Les « Variations de Goldberg » et le « Concerto italien » sont composés pour deux claviers. En vue de quel instrument les aurait-il écrits,le clavicorde et le piano-forte n'ayant qu'un seul clavier ?

Le mot allemand « Clavier » manque de précision ; on s'en servait pour désigner aussi bien le clavecin que le clavicorde, et même parfois l'orgue (1).

Spitta, qui semble ne pas connaître de très près la technique du clavecin, pour lequel il ne cache pas son dédain, emploie le mot « Clavier » partout, même là où Bach a très nettement indiqué « Clavicymbel » ou « Clavessin ». Si nous ajoutons encore à cela que le mot « Clavier » signifie dans la langue allemande d'aujourd'hui le piano moderne, nous voyons facilement quels malentendus cette confusion a pu suggérer.

Cependant, pour le premier volume du « Clavierübung » contenant les six parties et paru en 1731, Spitta lui-même, affirme qu'elles sont écrites pour le clavecin et non pour le clavicorde.

Le deuxième volume qui contient le « Concerto italien » et l' « Ouverture française » porte dans le titre même de l'édition revue et corrigée par Bach *vor ein Clavicymbel mit zweyen Manualen.* Le troisième volume du *Clavierübung* contient les préludes pour l'orgue et les duos qui, par l'alternance si caractéristique des deux sonorités, s'imposent au clavecin à double clavier.

Le quatrième volume porte aussi dans le titre : *for's Clavicymbel mit zweyen Manualen.*

Dans le grand *Clavierbüchlein* d'Anna Magdalena nous lisons,en tête des Suites françaises,de la main de Bach : « Suite pour le clavecin » par J.-S. Bach, et « Suite ex Dis pour le Clavessin ». Les concertos ne pouvaient, évidemment, être écrits que pour le clavecin, le clavicorde n'étant pas un instrument qui faisait partie de la musique de chambre.

Pour certaines œuvres qui contiennent des points d'orgue et où les voix sont tellement éloignées l'une de l'autre qu'il est

impossible de les attaquer en même temps, comme la *fugue en la mineur* du clavecin bien tempéré (vol. I, xx), *Cappriccio en mi majeur* (in honorem Johannis Christophori Bachii), *Fantasia con Imitazione* en si mineur, *Sonate Clamat* in D, la *Fugue en la majeur* et autres, Spitta est forcé de reconnaître qu'elles furent composées pour le clavecin à pédale.

Dans son livre *Sur la vraie manière de jouer du clavier*, Phil. Emm. Bach parle des deux instruments du clavicorde, qu'il considère comme l'instrument idéal au point de vue pédagogique, et du *Flügel*. Or le mot *Flügel* dans l'allemand d'aujourd'hui signifie piano à queue, mais au XVIII[e] siècle cela voulait dire clavecin, d'où une nouvelle confusion. Je trouve inutile de donner des preuves à l'appui; il suffit de relire attentivement le traité de Philippe-Emmanuel, qui fait très nettement la distinction entre le *Flügel* avec son *Befiederung* (les plumes qui pincent la corde) et entre les *Forte-pianos*, dont il parle avec peu d'enthousiasme et comme d'une invention récente (1).

Il est trop évident que le caractère polyphonique de la musique de Bach, où les oppositions des sonorités s'imposent à chaque instant, ne saurait pas se contenter des ressources trop restreintes et de la couleur merveilleusement monotone du clavicorde. Le dessin net et précis, les traits libres, hardis, brusques parfois ne correspondent pas non plus au fondant amolli et liquide du timbre de notre piano moderne et ne sauraient souvent pas se passer du clavecin avec ses incisions fines des sons aigus, clairs, ensoleillés. Le pittoresque de cette musique, la gaîté largement épanouie, l'extase mystique et ces éclats lumineux aux couleurs de vieux vitraux, réclament les registres du clavecin avec son bourdonnement mystérieux et avec toutes ses richesses de jeux et de combinaisons sonores.

§

Il m'arrive de lire ou d'entendre dire que tel et tel dans son exécution de quelque Partita ou Suite montre des gouffres profonds de l'âme troublée, des déchirements intimes, des luttes contre l'implacable destin, et que sais-je encore?

(1) Carl-Philippe-Emanuel Bach's *Versuch über die wahre Art Klavier zu spielen*. Berlin, 1769 (p. 8, § 12).

Voici le titre exact et authentique des Partitas : *Clavier-Uebung bestehend aus Prœludien, Allemanden, Couranten, Sarabanden, Gigues, Menuetten und anderen Galanterien. Denen Liebhabern zur Gemuthsergoetzung verfertigt*, etc.

Ce qui veut dire :

Divertissement pour le Clavier, composé de Préludes, Allemandes, Courantes, Sarabandes, Gigues, Menuets et d'autres *pièces galantes*. Dédié aux amateurs pour l'agrément de leur esprit.

Le *Concerto Italien* et l'*Ouverture française* portent une dédicace semblable.

Les *Variations de Goldberg*, d'après ce que raconte Ferkel, ont été écrites pour un élève de Bach, nommé Goldberg, qui était au service du comte Kayserling. Un jour le comte, malade, demanda à Bach de lui composer quelques morceaux d'un caractère *doux et gai* propres à le divertir pendant ses longues nuits d'insomnie.

Les *Suites françaises* ont été dénommées ainsi par les élèves du Cantor pour leurs grandes qualités de grâce et d'élégance.

Pourquoi donc nous impose-t-on dans l'exécution de ces œuvres ces sanglots, ces bonds de désespoir, cette puissance tragique et tout ce pêle-mêle douloureux de l'âme évoluée ?

C'est qu'on ne se contente pas de renforcer la sonorité de Bach, mais on cherche à moderniser l'essence même de son œuvre.

Bach, auteur de pièces galantes, de la musique presque frivole, on va crier au sacrilège.

§

Oui, je le sais. Il y a dans ces chefs-d'œuvre d'harmonie pénétrante autre chose encore et qui importe plus que l'allure élégante, fine et légère qui le séduisait dans l'art français et qu'il nous rend dans ses *Partitas* et dans ses *Suites Françaises*, il y a autre chose encore dans ces prodiges d'imagination et de facture, que la grâce naïve (Caprice pour le départ de son frère), la verve inépuisable, l'esprit et la douceur (*Variations de Goldberg*) et la tendre extase (IV, VIII, XXII et autres préludes et fugues du clavecin du Ier volume, IV, XVIII et autres du second volume). Si j'insiste sur ce point, c'est qu'aujourd'hui on croit rabaisser, rapetisser ce colosse en admet-

tant chez lui tout sentiment qui n'est pas grandeur, puissance et tortillé sublime.

La musique a pour seule fin, dit Bach, l'honneur de Dieu et la récréation de l'esprit.

Sur la première page du petit *Clavierbüchlein* d'Anna Magdelena, Bach a écrit de sa propre main : « *Anti-Calvinismus und Christen-Schule item Anti-Melancholicus*. Le mysticisme, l'inaltérable quiétude, la sérénité apaisante et cette grande foi naïve et ardente dans laquelle il a puisé ses plus belles inspirations, que tout cela est loin de nous ! Entre l'extase recueillie et soumise de l'homme devant son Dieu et entre la grandiloquence présomptueuse de l'homme-Dieu moderne — quel abîme !

Et la Sénérité ! Quelle place restreinte occupe-t-elle maintenant dans notre vie fiévreuse et dans la conception de notre art volcanique ! Dans certaines œuvres à l'envergure plus ample on oublie aussi parfois que la majesté solennelle (toccatas, phantaisie, chromatique) et la « jubilation jusqu'au ciel » (concerto italien) chez Bach sont pleines de dignité et de délicatesse et n'ont rien de commun avec l'insolence de la pompe théâtrale. Le trop de bravoure, le saillant brutal de la grande ligne au détriment des détails est d'un effet déplorable. Comme le gothique, l'œuvre de Bach cherche à atteindre l'infini par cette admirable broderie de sons plus souvent encore que par la grandeur dans la ligne architecturale.

§

Après avoir transformé le patriarche d'Eisenach en homme moderne à la face tragiquement crispée, après lui avoir arraché la solennelle perruque et tout ce qui le ralliait à son temps, à son ambiance, certains se sont aperçus qu'il faudrait tout de même lui laisser quelques traits personnels, quelque qualité à part.

Cela a été vite trouvé : la *sévérité*, la *rigidité* et la *sobriété*.

Cette trouvaille ne semble pas être de longue date. Voici ce qu'écrit Zelter, Directeur de l'Académie Royale de Chant (1), dans une lettre à son ami Gœthe.

Le vieux Bach, avec toute son originalité, fils de son pays et de son temps, n'a pas su échapper à l'influence des Français, notamment à celle de Couperin. On veut se montrer aimable (gefællig

(1) Zelter fut le premier qui entreprit de faire connaître la musique de Bach.

erweisen), il en résulte des œuvres qui ne sauraient rester telles qu'on les produit. Heureusement il n'y a qu'à enlever ces « amabilités, ces couches de légère dorure », et la vraie valeur apparaît aussitôt. C'est ainsi que j'ai arrangé pour mon usage propre beaucoup de Cantates, et mon cœur me dit que, là-haut, le vieux Bach m'approuve par un signe de tête, comme autrefois le bon Haydn : « Oui, c'est bien ».

Il y a cinquante ans on reprochait à Bach de manquer de sobriété et de sévérité, aujourd'hui les « amabilités et les couches de légère dorure » enlevées par des transcripteurs, ou supprimées par l'exécution pompeuse et ampoulée, on est en admiration devant la sévérité et à la sobriété du grand Cantor.

Cette conception nouvelle a engendré quelques règles d'interprétation assez en vogue dans certains conservatoires.

Bach doit être joué lentement (1) sans pédales, sans changement de sonorités, sans nuances, sans ornements, sans ritardando vers la fin, d'une façon sévère, rigide, froide, en un mot, *à la manière classique.*

Les romantiques voient en Bach un volcan tout en feu et flammes ; les classiques nous offrent un Bach en congélation.

§

Zelter n'a pas été le seul.

Qui n'a pas donné des leçons à Bach ?

Dans la conviction que ce génie pressentait les siècles à venir, dans la conviction que toutes ces œuvres sont écrites en vue de nos instruments, de notre orchestre, et de nos conceptions modernes, il ne restait qu'à regretter qu'il n'ait pu être parmi nous pour profiter de notre progrès et de toutes nos conquêtes. Il fallait donc qu'il se trouvât des gens aimables pour apporter quelque changement, retouche ou transformation qu'aurait sans aucun doute faits Bach lui-même. On dit que la plupart des transcripteurs n'ont pour but que d'associer leur nom célèbre à celui — non moins célèbre — de Bach. Non, je veux bien croire que ces collaborateurs posthumes sont inspirés des meilleures intentions et tous comme Zelter sont persuadés que de là-haut le vieux Bach les approuve par un signe de tête : « Oui... c'est ça... merci, collègue ! »

Je ne connais pas la transcription de Zelter. M. Charles

(1) Forkel rapporte que Bach jouait du clavecin dans un mouvement très vif (p. 17).

Widor qui la connaît dit : « Oh, candeur, le signe de tête nous le voyons d'ici : rouge de colère, Bach saisit sa perruque et la lui jette au nez : Ah, tu te permets de gratter ma musique, attends un peu. »

Je crois que le sort des transcripteurs modernes ne serait pas autre...

§

J'ai tenté de donner dans ces quelques notes une idée superficielle de certaines différences entre le goût et l'esprit de l'époque de Bach et de celle d'aujourd'hui. Je ne voudrais pas qu'on me suggère des idées sur la supériorité ou l'infériorité de l'une ou de l'autre. Je ne voudrais pas non plus qu'on me reproche, comme à tous les amoureux du passé, l'ingratitude envers l'évolution, envers les pas en avant, envers le progrès. Je crois seulement que les lois du progrès ne devraient pas êtreplus tyranniques que toutes les autres lois, et ne devraient pas être appliquées en arrière, au passé. Il se peut que le chapeau « dernier cri » et la voilette automobile soient la plus belle coiffure qui ait jamais existé, mais il me serait bien pénible de la voir sur une tête de Botticelli ou sur celle de la Joconde.

— « Mais ce que nous cherchons dans la musique ancienne, me dit-on très souvent, ce n'est pas de ce côté suranné, ce côté démodé, mais ces traits de génie, ces lignes éternelles qui... que... »

L'œuvre de Bach et celles d'autres génies d'il y a quelques siècles sont considérées alors comme des cadavres, dans lesquels chacun insuffle son âme d'aujourd'hui. Vous voyez bien à quoi nous a amenés ce système d'arracher une œuvre d'art à son époque, à son ambiance et d'en faire une devinette: là où l'on voit une cathédrale, l'autre aperçoit de la dentelle, un troisième entend des sanglots, un quatrième « le chant d'un moujick au milieu de la steppe », un cinquième n'importe quoi ou rien du tout.....

Nous autres, nous sommes séduits non seulement par ces traits de génie, mais précisément par ce suranné, par ce démodé, par ce contact vivifiant avec un passé si admirablement lointain, si merveilleusement différent de tout ce qui nous entoure.

On nous a trop rengorgés de tout ce qui est gros, gras, grand, fort et puissant, de tout ce musée de monstres et de bêtes fauves..... en cire, pour que notre âme ne languisse pas après des images plus tendres, plus affinées, après ce « paradis galant » où l'on savait mettre un frein à tout ce qui est brutal. On nous a trop souvent abasourdis avec des mers rugissantes, avec des torrents et des cris de passions de théâtre, pour que notre âme fatiguée ne cherche pas le repos dans la douce quiétude de cette musique sereine, lucide, savante, majestueuse et divinement naïve.

Il est des oreilles qui n'ont pas besoin d'être fouettées jusqu'au sang.

Il est des imaginations qui n'aiment pas être frappées à coups de massue.....

WANDA LANDOWSKA.

UNE VISITE
AU TOMBEAU DE TAINE

—

Nous avons quitté le bateau d'Annecy au débarcadère de Menthon et nous prenons à droite le chemin qui suit le bord de l'eau. Il mène au Roc de Chère qui, devant nous, entre dans le lac comme l'éperon d'un vaisseau : on dirait que ses hautes falaises brunes veulent aller se joindre aux contreforts du Semnoz, qui dominent et assombrissent l'autre rive. Mais, dans la lutte de l'eau et de la montagne, c'est au contraire cette eau bleue si peu profonde, si transparente, qui l'emporte : le roc est un vaincu. Autrefois, il séparait les deux parties du lac; aujourd'hui, elles s'unissent à son pied. Nous lui trouvons une figure d'humilité et de simplicité : ce n'est plus qu'un dos qui se courbe et qui porte comme une hotte un chalet et des bouquets d'arbres encadrés de prairies. De loin, déjà, et bien vainement, nous cherchons à découvrir sous leurs ombrages le tombeau de Taine.

A ces derniers jours de septembre, la campagne semble déserte, abandonnée. Le village n'est pas près du lac. Il n'y a, au bout de notre chemin, qu'un établissement de bains fermé et un hôtel. Il faut quitter le lac, contourner cet hôtel, prendre un sentier qui en longe la clôture et monter à travers les prairies. Partout, dans l'herbe épaisse, fleurissent des colchiques. On revient du côté du lac : le vent d'ouest pousse vers nous de gros nuages qui semblent s'appuyer là-bas sur le Crêt du Maure et le Semnoz, ici sur la Montagne du Veyrier. Ces nuages font sur le lac des taches d'ombre. Nous montons encore. Les feuilles s'envolent, tombent. Elles couvrent le sentier.

Nous atteignons le chalet. Il est entouré d'un jardin rempli de tant de fleurs que le paysage en paraît transformé. Dans mon souvenir, elles ont des couleurs de flamme et de sang : cannas, dahlias éclatants, grappes de sauge cardinale, des tons

de cuivre et d'écarlate qui se composent sur un fond de terre brune un peu rose, dans un cadre de feuillages roux. Cette végétation de fin d'été garde une beauté ardente que nous ne nous attendions pas à trouver là, à côté de ces pâturages, sur le versant nord de ce coteau qui n'a plus rien d'un roc.

On nous montre le tombeau, à gauche, tout près de nous. Nous sommes passés devant, un peu plus bas, et nous n'avons rien remarqué. D'ici encore, ce n'est qu'un fourré de broussailles avec quelques arbres. Une allée y mène, où peu de gens sont passés : l'herbe pousse entre les cailloux. L'enclos est du côté de la pente. Une grille basse ferme l'entrée ; sur deux piliers de pierre, de petites croix de Malte sont incrustées, autour desquelles on a écrit au crayon des noms, des dates ou quelques mots qui témoignent le culte rendu au dieu qui est là.

La grille est fermée et nous ne sommes que des passants. Nous venons voir ce que tout le monde peut voir.

De l'entrée, on aperçoit à quelques pas la dalle tumulaire, au niveau du sol. Il faut descendre et, à grand'peine, dans les hautes herbes et les ronces, faire le tour de l'enclos pour se rendre compte qu'il y a autre chose que cette dalle. Elle forme la voûte d'un monument très simple, avec des portes de fer et une croix au fronton. A l'intérieur est le médaillon de Roty et l'épitaphe latine du philosophe, amant de la vérité.

Le tombeau est encadré de lilas dont personne n'a cueilli les fleurs. A droite, du côté du lac, voici un massif de seringas qui gardent encore leurs boules blanches. A gauche, des arbres et, parmi tous, un châtaignier magnifique qui porte ses fruits. Le vent l'agite, il a de grands balancements harmonieux. Nous distinguons des rosiers, des buissons d'aubépine. Près de nous, des églantiers, des ronces couvertes de mûres. Au milieu de ces inextricables broussailles qui défendent toute approche, une couronne de feuillage est suspendue. Un admirateur a voulu la jeter vers le tombeau du Maître : elle reste accrochée dans un fouillis de branches que le vent secoue et dépouille.

Péniblement, par la pente raide, nous rejoignons le sentier. De là, nous ne voyons plus que la pierre grise du fronton, à peine visible dans la verdure. Sous un vent toujours plus fort, ces buissons, ces arbrisseaux se tordent comme des choses souffrantes dont nous croyons entendre le gémissement. La

seule gaîté de ce coin de terre, c'est quelques fleurs sauvages jaillies de l'herbe, le colchique, fleur vénéneuse, et le jaune pissenlit.

§

Les nuages étreignent les montagnes. Ce paysage sans soleil, aux traits sombres et nets, remplit le cerveau d'images tristes. Ces bourrasques, qui giflent le visage, enivrent aussi : on leur résiste, on marche contre elles, contre la poussière qui aveugle et contre la pluie. Ce qui irrite gonfle d'énergie les cœurs. Mais, devant les forces de la nature et de la vie, d'autres cherchent un abri. Ils s'y cachent et y restent transis. Ils connaissent le froid et l'amertume.

Taine, ainsi, désespéra : — « La vie réelle, disait-il, est si pleine de dégoûts et de souffrances qu'à chaque instant nous devons chercher un asile contre elle. »

Et cet asile, ce contempteur des métaphysiques l'appelait la recherche de la vérité : malgré son zèle et sa science, malgré toute son honnêteté, il cherchait le vrai hors du réel, il cherchait la vérité en la maudissant.

Armé de sa critique expérimentale, il essaya toujours de se persuader qu'il était un homme de science. Il en eut la modestie et la persévérance. Mais s'il voulut faire des expériences de laboratoire, alors que son laboratoire eût dû être la vie et les événements de la vie au cours de plusieurs siècles, il ne put qu'assembler des faits sur le papier. On sait comment il travaillait : — « J'ai le malheur d'avoir l'esprit très resserré et très méthodique. Pour faire une chose, il faut que je m'y mette tout entier ; je ne pense qu'à elle pendant trois mois, six mois, un an et davantage ». Ses idées prenaient corps autour de quelques faits ; elles s'y cristallisaient plus selon les lois de son esprit que d'après la réalité complexe et insaisissable. La réalité n'a pas de principe et elle n'a pas de but, ses lois souvent sont contradictoires. C'est un chaos où le cerveau de Taine mettait de l'ordre. Il en résulte une œuvre précieuse entre toutes, parce que Taine avait du style et une doctrine simple et nette.

Mais voyez-le juger Balzac et s'alarmer de ses audaces : c'est que toutes les outrances de la vie lui font peur. Il craint pour la paix publique si le romancier ose dire que la force et

la ruse triomphent et que l'égoïsme est plus utile que la vertu. Il eut beau faire le brave et vouloir regarder en face « l'homme agissant, l'homme corporel et visible », quand, dans sa besogne d'historien, il tenta de reconstituer les grandes époques du passé, la Renaissance italienne, le siècle d'Elisabeth, la Révolution française : toujours son œuvre resta, comme il l'avouait, l'expression de son tempérament. Et si nous blâmons sa timidité, c'est que nous le retrouvons dans ses livres tel qu'il fut : un monsieur « plutôt petit », maigre, la barbe pauvre, l'œil effacé sous ses lunettes, avec une figure qui s'animait dans la conversation. Il avait l'air un peu gêné d'un professeur distingué. La prudence, la crainte du scandale l'empêchaient de pousser trop loin les conséquences de sa pensée secrète.

Fils d'un avoué de Vouziers, il était d'une *race* de fonctionnaires laborieux, la plupart magistrats : gens habitués à tout entendre, mais retenus par le souci de leur réputation. Nul plus que lui ne se conforma aux exigences du *milieu* où il vécut. S'il se livra à un jeu de massacre sur les bonnes têtes de Maine de Biran, Cousin, Jouffroy et autres, il le fit d'une manière raisonnable pour complaire à ces cinq ou six jeunes gens avec lesquels il vivait, vers 1852, au quartier Latin. L'un était mathématicien, l'autre médecin, un troisième savait le droit, et tous, remplis des nouvelles connaissances positives, raillaient l'enseignement officiel. Il fallait résumer ce que pensaient ces intelligences vives, fécondes. Taine devint le philosophe de sa génération. Ses livres clairs, solidement construits, expriment avec une probité exceptionnelle l'époque, le *moment* où ils furent conçus. Ainsi nul n'obéit mieux que lui aux règles que sa doctrine voulut imposer aux sociétés et aux individus.

Le moment qu'il vécut fut une période de transition. Jamais des changements aussi rapides n'avaient affecté la sensibilité de l'élite humaine. Les découvertes des savants bouleversaient les domaines intellectuels. Devant ces nouveautés, le logicien fut désarmé. Tout échappait à ses règles. Il se défendait l'intuition ou il en était incapable. Il tenta de mettre de l'ordre dans le désordre et, pour y parvenir, il dut chercher des points d'appui dans le passé. Les événements du passé n'expliquent guère le présent. Taine joua le rôle ingrat de donneur de conseils. L'influence de la philosophie et de la littérature sur l'opinion ne fut jamais moins grande que maintenant. Et, pour

convaincre, il était trop raisonnable. Il n'eut jamais l'adresse ni la souplesse de Renan. La partie pratique de son œuvre reste dans les bibliothèques. Ses disciples sont dans l'opposition et on le juge réactionnaire!

§

L'homme qui a le plus étonné Taine, c'est Stendhal. Ce n'était pas un philosophe. Il ignorait les méthodes germaniques qui rendent la pensée subtile et les longues méditations par lesquelles l'esprit prend la dangereuse habitude d'abstraire. On raconte que Taine relut soixante ou quatre-vingts fois *le Rouge et le Noir*. Il y trouvait la connaissance de l'homme tel qu'il est, l'observation précise des caractères et des actions humaines. Par ces lectures continuelles, il eût voulu apprendre à voir comme voyait Stendhal, arriver à choisir aussi bien que lui le caractère particulier qui différencie les individus et démêler avec autant de génie ces intrigues intérieures qui créent dans le cerveau de l'homme tout un monde fait à l'image de la réalité et aussi complexe, aussi insaisissable qu'elle. Mais il n'avait pas la forme d'esprit qui garde l'empreinte de la chose vivante, complète, et sait la ressusciter à volonté. Il a dit : « La seule chose qui en moi se reproduise intacte et entière, c'est la nuance précise d'émotion, âpre, tendre, étrange, douce ou triste, qui jadis a suivi ou accompagné la sensation extérieure et corporelle. » Voilà pourquoi il fut surtout un idéologue, et il le savait si bien qu'en face des plus beaux paysages du monde, il regrettait d'avoir quitté ses livres. On sait que, sur le lac Majeur, pendant les excursions qu'il fit avec M. Maurice Barrès, il resta enfermé dans le salon du bateau. Il lui était indifférent de contempler des objets dont sa mémoire ne pouvait jamais plus reconstituer les traits et les contours. Il préférait regarder la vie dans Stendhal, dans les livres. Sur les mots, les phrases, les idées, il raisonne, analyse. Le logicien triomphe.

Il rêvait. — « Le seul moyen efficace de supporter la vie, c'est d'oublier la vie ». Assis sur un banc, à Venise, « en face des merveilleux épanchements du soleil », il est désœuvré et désenchanté. Il renonce. On peut montrer les lettres et les passages de son œuvre où il renie le pessimisme : nous le

voyons bâiller devant l'Adriatique, devant « cet éternel ruissellement de splendeur qui semble un beau sourire ».

Mots de poète qui nous éblouissent! Il faut bien détourner les yeux de ce buisson ardent, puisque nous aimons la vie, toute la vie.

§

Devant ce tombeau qu'il n'a pas choisi (1), mais qui convient si bien à son caractère, nous nous défendons de lui. Voici quelques arbres sur le versant d'un coteau. Ils grandissent. Ils vieilliront. Les nuages passent. Les pluies assombriront ces pierres blanches. Les siècles leur donneront la noblesse qu'elles n'ont pas encore.

Des hommes respectueux s'arrêteront pensifs sous ces ombrages. Le meilleur d'eux-mêmes, leurs idées les plus hautes, se développeront au souvenir du Taine laborieux qui vécut pour penser. Mais, à mesurer les étapes gravies depuis son époque jusqu'à la leur, ils s'étonneront que cet esprit — qui fut peut-être le plus grand de l'époque où il vécut — n'ait jamais souri de sa propre science.

Avant eux, nous honorons son souvenir. Nous aimons son style violent, éclatant, qui témoigne son ardente vie intérieure. Nous regrettons qu'il ait partagé l'erreur de sa génération en croyant à la science comme à une religion nouvelle, subitement révélée, au lieu de comprendre ce qu'elle garde d'inachevé et de ténébreux.

A tenir devant leurs yeux tant de connaissances qui leur paraissaient essentielles et qui ne sont plus pour nous qu'un abécédaire, ces hommes, qui nous ont appris à penser, n'ont pas su résister à la tentation de tout expliquer par d'ingénieux systèmes. Plus prudents qu'eux, nous savons que la science n'a jamais été qu'un ensemble de doctrines basées sur des faits d'expérience, mais que d'autres faits contrediront demain. Le véritable esprit scientifique dit à ses disciples, comme Claude Bernard : — « Voilà ce que je sais. Voilà ce que j'ai pu faire. Et maintenant démolissez-moi! »

Taine, quelquefois, faillit prendre les manières d'un disci-

(1) C'est un monument de famille que M. Alexandre Denuelle, beau père de Taine, avait fait construire.

ple d'Auguste Comte. Il n'y en a pas de plus dangereuses. Elles sont restrictives. A envelopper la science dans un réseau de classifications et de doctrines et en cédant au besoin religieux d'en harmoniser les parties, on arrive à ne plus tolérer les découvertes nouvelles qui vont déchirer ce dogme.

Il faut reconnaître que Taine finit par admettre que son système n'expliquait pas tout. Sur la fin de sa vie, nul plus que lui n'encouragea la jeunesse. Mais la passion de la logique le possédait toujours. Dans ses promenades à Paris, il avait pris l'habitude d'aller voir tous les jours un platane du square des Invalides. Pour lui, ce platane devint l'image d'une belle existence. Pensée de poète toujours possédé par la manie du raisonnement qui ramène les faits à une unité caractéristique. Tout, dans la vie, pourtant, est dissemblable et, pour connaître et comprendre, est-ce assez d'un bel arbre dans un jardin ?

§

En revenant au bord du lac, nous avons songé à un autre tombeau, creusé, celui-là, sur un vrai roc sauvage, devant une mer tumultueuse. Que de pensées entre ces deux tombes qui sont presque aux deux extrémités de notre terre de France ! Chateaubriand et Taine : que de bons esprits écartelés par les tendances intellectuelles qui s'opposent dans ces deux noms !...

JACQUES MORLAND.

IN MEMORIAM

(Suite[1])

—

Les meilleures choses ont une fin, je tiens à le rappeler ici. Petit à petit, les pages s'ajoutent aux pages, et ces détails, ces attrayants souvenirs de famille s'épuisent. Encore quelques paragraphes, et ils seront achevés, et nous entrerons dans le vif du sujet, si ce mot n'est pas exagéré quand il s'agit d'un mort. Je le répète, il faut se faire une raison, et ne pas s'attrister. Une autre fois, je tâcherai d'être plus long. C'est encore la faute de mon père, d'ailleurs, si je n'ai pas plus à dire, et je n'y suis pour rien. Né quand il avait déjà trente-huit ans, presque toute sa vie d'avant m'échappe. Pas d'homme, non plus, qui vécût moins chez lui. Tant qu'il fut bien portant, je ne l'ai jamais vu à la maison que pour les repas, et le matin quand il se levait, et ainsi toute la partie de sa vie vécue au dehors m'échappe également. Son cours de déclamation, par exemple. Que de jolis traits il devait y avoir à noter, dans ses rapports avec ses élèves, toutes des demoiselles! Chaque fois que j'allais le voir à son cours (le matin, dans son cabinet, au Théâtre Français), j'en trouvais une sur ses genoux. Enfin, il s'ajoute à tout cela que cet homme, qui était si gai et si amusant au dehors, paraît-il, chez lui ne parlait jamais, et encore moins de lui, en aucune façon. Aussi, allez donc faire une biographie complète, dans ces conditions! Je peux même le dire, j'ai encore du mérite, et l'on doit se féliciter de mon dévouement filial, qui m'a toujours poussé à compléter de mon mieux mes souvenirs personnels. On a vu mes « sources », comme on dit. Ce fut d'abord ma tante Fanny, quand elle venait chaque année passer quelques jours à Paris, me traînant avec elle partout, et que, pour me distraire, je la faisais bavarder sur mon père. Ce furent ensuite des articles de journaux, quand il prit sa retraite de la Comédie. Enfin, j'ai eu les confidences de ma

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 201.

mère, à Calais, au milieu de nos effusions. Mon père vivait encore, alors, et je ne croyais pas utiliser de sitôt, moins de trois ans après ! tout ce que me racontait sur lui cette femme si renseignée. Je me rappelle, quand j'allai le voir à mon retour de Calais, et que, lui racontant la mort de Fanny, je lui dis aussi que j'avais revu ma mère : « Est-ce qu'elle t'a parlé de moi ? » me demanda-t-il en sortant de sa somnolence. Si elle m'en avait parlé! Mais je préférai ne pas répondre et je changeai la conversation. Et pourtant!... Je le vois encore, immobile dans son fauteuil, devant ce riche paysage d'un talus de chemin de fer où sans cesse passaient des trains, la tête penchée, toujours silencieux et inoccupé, et si seul aussi, peut-être? Comme il était bien, vivante devant moi, la maxime CCCCXXIII de mon La Rochefoucauld! Qui sait, cependant? Peut-être repassait-il tout de même sa vie, si pleine de carambolages de femmes, et dont il ne lui restait rien qu'une compagne si distinguée, un jeune fils amateur de sports, et moi, si peu fréquent? Je me souviens, il était devenu presque timide avec moi. Je lui aurais peut-être fait plaisir en lui parlant un peu de la plus chic de ses femmes?

Mais quoi ! ces beaux sentiments viennent un peu bien en retard. Je ne les regrette pas, néanmoins. D'abord, ils feront plaisir, comme toujours! et ensuite ils renseigneront un peu sur mes dispositions vis-à-vis du défunt. C'est si vrai qu'au fond je ne lui en veux pas plus que je ne lui pardonne! Les deux s'équivalent et se balancent dans un grand zut! — pour lui, voilà tout. Je vais même jusqu'à une certaine reconnaissance, quelquefois, quand je suis gai, si gai! Ce pauvre père, qui a l'air, à première vue, de n'avoir rien fait pour moi ! Sa « manière » avait du bon, cependant, et je n'ai qu'à m'en louer. « Je t'apprendrai à vivre! » me disait-il de temps en temps. Alors, je ne comprenais pas, je n'étais qu'un enfant. Je me dérobais de mon mieux à ses témoignages d'intérêt en actions et en paroles, courant me cacher sous un meuble dès qu'il arrivait, et plus tard, jusqu'à seize ans, n'ayant de soulagement que lorsqu'il s'en allait. Aujourd'hui, je le reconnais, c'est moi qui ai tous les bénéfices. Ma mère elle-même, l'éternelle absoute, comme je l'appelle dans l'intimité, par cela même, ne manque pas de droits à ma gratitude. En conscience, est-ce que je serais le bonhomme que je suis, si j'avais joui

de la bonne famille d'usage? Personnel jusqu'au déplaisir, libre jusqu'à froisser, sensible jusqu'au ridicule, imparfait au possible, mais moi assez vivement, c'est un assez joli résultat, il me semble? Je n'ai même pas à me plaindre comme auteur, si l'on y réfléchit. Me voit-on avec un père et une mère mariés, qui se seraient fait cocus mutuellement, et obligé de raconter cela? Il n'y aurait pas eu moyen. A chaque instant j'aurais choqué le lecteur. Tandis qu'avec un père et une mère comme les miens!.. Je ne veux pas insister,ce serait de l'immodestie, et les avantages sont si éclatants! Chers bienfaiteurs,sans rire!

Je me rappelle aussi quand nous demeurions rue des Martyrs, ou rue Rodier, du temps de ma vieille bonne, et qu'il m'emmenait avec lui dans son trou de souffleur, à la Comédie. Ah! souvenirs! Nous prenions la rue Fléchier, la rue Le Peletier, le Passage des Princes, et cette longue rue Richelieu, que je devais tant aimer plus tard, à cause de tout ce passé. Il avait toujours l'air d'aller doucement, mais il fallait joliment que je me presse, moi. Que de fois nous nous sommes arrêtés au bureau de tabac, au numéro 62 de la rue Richelieu, lui entrant pour rallumer son cigare, et moi l'attendant à la porte! Arrivés au théâtre, nous disions bonjour à Leclerc, le concierge, puis nous montions. Au premier étage, je disais un nouveau bonjour à Picard, l'huissier de M. Perrin, puis nous montions encore, jusqu'à son bureau. Il prenait ses brochures, me les donnait à porter, pour m'amuser, nous redescendions, et je le suivais sur la scène, où il bavardait un moment avec les artistes, presque tous ses camarades de jeunesse, en attendant les premiers trois coups. Là, j'entendis un jour Céline Montaland lui dire : « Toi, Léautaud, tu finiras en correctionnelle à cause des petites filles. » Nous gagnions alors tous les deux le trou, par le petit escalier qui conduisait au premier dessous, sortant de là à chaque entr'acte, pour aller flâner dans les couloirs, au foyer des artistes, ou dans le guignol des artistes, à gauche au fond de la scène. D'autres fois, j'allais m'asseoir à l'orchestre, les contrôleurs me connaissaient, et j'avais toujours un fauteuil. Qu'elles sont loin, ces soirées! Il ne m'en reste plus que des souvenirs, mais si vifs qu'une toilette que je revois, une intonation de voix restée dans mon oreille, ou les premières notes de la musique de certaines pièces suffisent à m'y reporter comme si elles étaient d'hier. Ce théâtre n'a pas

vieilli, il est vrai. On s'y croirait encore en 1880. Ce sont toujours les mêmes pièces, et il n'est pas jusqu'aux acteurs qui ne soient aussi les mêmes, sous d'autres noms. La seule différence, c'est qu'à cette époque tout cela m'amusait. Je revois également la Comédie telle qu'elle était alors, tous ses coins et recoins, disparus depuis l'incendie de 1900, et les artistes qui y jouaient : MM. Barré, Garraud, Thiron, Laroche, Delaunay, Coquelin aîné, Fèbvre, Got, Boucher, et Mmes Madeleine Brohant, Sarah Bernhardt, Jouassain, Croizette, Bianca, Samary, Bartet, Tholer, Reichemberg. Je ne me vante pas, j'étais là comme chez moi, et tout le monde me comblait de gentillesses. De temps en temps, une actrice m'emmenait avec elle dans sa loge, et je restais là un bon moment, enchanté de toute cette coquetterie musquée qui m'entourait, pendant qu'elle changeait de costume et refaisait sa figure. Quels ravissements j'ai connus aussi, quand on jouait *Le Bourgeois gentilhomme*, à regarder passer, sur des airs de Lulli, les petits ballets des garçons tailleurs et des petits marmitons! J'aimais déjà les choses légères, vives, railleuses, ce qui est triste avec gaieté, sensible sans emphase. Mon père m'aurait voulu plus sérieux, lui, et cela nous séparait un peu, quelquefois. Par exemple, ne voulut-il pas une fois me forcer à paraître dans *Monsieur de Pourceaugnac*, à la scène des enfants? Ce fut toute une histoire. Il s'était mis cela dans la tête, en parlait à la maison. Je résistais de mon mieux, aidé de ma vieille bonne, qui se tuait à lui répéter qu'il se trompait, que cela ne m'amuserait pas du tout. Le jour venu, je le suppliai encore en pleurant de me garder près de lui. Rien n'y fit, et il fallut obéir, et, tout contrit et maladroit, remplir mon rôle, qui était de courir sur la scène avec d'autres enfants en criant. « Ah! papa! Ah! papa! » Ah! oui, ah! papa! Mais le mieux, ce sont mes jours de l'an d'alors, et jusque vers treize ou quatorze ans. Il m'emmenait au théâtre, et là m'obligeait, sous la menace de claques, à aller dire bonjour gracieusement à telle ou telle actrice, presque toutes, je ne veux pas dire leur nom, et je pense bien qu'elles ont oublié tout cela. La raison, on la devine. Je gagnais à ces bonjours trois ou quatre cents francs, et lui empochait. Ce qu'il m'a fait souffrir, alors! On le lui aurait dit, qu'il aurait éclaté de rire. Un père, un père! je vous dis! Maintenant... Ah! dame, maintenant il est là-bas,

au fond d'un trou réglementaire, dans ce délicieux cimetière de Courbevoie, et nous allons nous attendrir, j'en ai peur.

Depuis six ans, il vivait comme j'ai dit, presque totalement paralysé des jambes, pouvant à peine se remuer. Les premiers temps encore, ç'avait été supportable. Il pouvait, en se forçant un peu, aller de temps en temps à son éternel café, se ballader un mètre ou deux dans son jardin. Mais bientôt, impossible de bouger, d'aller même d'une pièce à une autre sans le secours de sa femme ou de son jeune fils, et il n'était plus qu'un vieux bonhomme ni beau ni laid, à demeure dans un fauteuil de style rococo. Depuis une quinzaine d'années, nous vivions séparément. J'allais le voir à peu près tous les quinze jours, le dimanche, et passais là trois grandes heures à m'assommer dans les grands prix, à côté de lui qui ne disait rien, pour ne pas changer. Quelle corvée, ces soins familiaux ! J'en avais déjà assez en arrivant le matin à la gare Saint-Lazare pour prendre le train.

Il paraît que le jeudi 19 février, s'étant levé dans la nuit, il était tombé et n'avait pu se relever seul. Justement, mon frère était venu me voir le lendemain, en flânant. Comme d'habitude, je lui avais demandé des nouvelles de son père, et il m'avait répondu tout au plus ce qu'on répond à quelqu'un qu'on rencontre dans la rue et qui vous fait la même demande. Heureux âge, où l'idée du dernier saut est si loin de soi qu'on n'y songe même pas pour les autres ! Seulement, le lendemain de cette visite, je reçus une lettre de ma belle-mère. Elle blâmait l'insouciance de son fils, mon père était très malade, et il fallait que je vienne, tout de suite. C'était le commencement de la fin, comme disent les bonnes gens.

J'y allai donc. C'était le dimanche 22 février, dès le matin. A la porte de la maison, à Courbevoie, je trouvai mon frère qui s'apprètait justement à aller me télégraphier. Mon père était à toute extrémité, me dit-il. Je montai, j'entrai. Je peux le dire, c'est la seule fois que j'ai senti ce que peuvent être les prérogatives du fils aîné : dès mon entrée, on me laissa beaucoup de place. Mon père était couché, dans la même pose depuis la nuit qu'on l'avait relevé, les jambes mal allongées, un peu l'une sur l'autre, les bras sous la couverture, et le visage un peu rouge, un peu bouffi, déjà très changé. Je me penchai vers lui, l'appelai, l'embrassai, lui parlai. Il avait ouvert un peu les

yeux, et me regardait, et des larmes lui venaient, sans qu'il prononçât un seul mot. Ah ! certes, il devait se rendre compte que le moment était venu, le cher homme ! Autour du lit, nous nous tenions à le considérer, ma belle-mère, mon frère et moi, comme des gens qui ne savaient pas quoi faire.

Enfin, je pris le parti de m'asseoir et d'ouvrir la conversation. Je sus alors que le médecin était venu, et qu'il avait diagnostiqué diverses choses, dont la plus claire était que mon père ne s'en relèverait pas. Ma belle-mère ajouta des considérations sur la tristesse des circonstances, répertoire connu, et je l'approuvai de la tête, abondamment. Quant à mon frère, il se promenait de long en large dans toutes les pièces de la maison, comme un jeune homme qui voyait un beau dimanche de bicyclette de fichu.

Le reste de la journée n'eut rien de très extraordinaire. Mon père allait comme il pouvait, et assis auprès de son lit je lui tenais compagnie. A ce moment, la paralysie, qui avait pris tout le côté droit du corps, n'avait pas dépassé la langue, et mon père avait encore toute sa connaissance. De temps en temps, sa femme, son fils ou moi nous l'appelions, lui parlions, je n'ai jamais trop su pourquoi. Cet homme ne parlait jamais, nous le savions bien, et certes ce n'était pas maintenant... Comme j'aurais donné beaucoup, cependant, pour qu'il lui fût encore possible de parler et qu'il me dise quelles joyeuses pensées vous viennent quand on en est là, si près de la dernière station, celle où vraiment tout le monde descend. Il faisait son possible, du reste. Ne pouvant plus parler, il nous répondait selon ses moyens, par une sorte de son inarticulé, et si sourd, et si fatigué ! Il en fut ainsi jusqu'au soir. Alors, un de ses plus vieux amis, le seul, peut-être, dont la vie ne l'eût pas séparé depuis quarante ans, vint le voir, et lui parla. Il le reconnut très bien à sa voix.

Vers dix heures, je vins faire un tour à Paris, puis revins, deux heures après. Mon père dormait, presque paisiblement. Installé auprès de lui, en compagnie de ma belle-mère, j'attendis le lendemain matin. Je commençais à me dire que tout cela n'était pas sérieux, que le médecin avait exagéré, etc., etc. Mais le matin de ce lundi, à onze heures, au moment de mettre mon chapeau pour aller prendre le train et revenir chez moi, je priai ma belle-mère de lui ouvrir les yeux. Elle lui leva

légèrement chaque paupière, l'une après l'autre. Les yeux étaient déjà tout voilés, presque fixes. Je les vois encore, sans regard. Après tout!...

Ma tranquillité ne devait pas être longue. Cette journée du lundi et la nuit qui suivit, ce fut tout. Le lendemain mardi, à peine levé, je reçus une nouvelle dépêche, me mandant de venir aussitôt. Il fallait bien reprendre le chemin de la gare! Je commençais cependant à être fatigué, et à trouver que les quinze jours d'espace entre les visites à mon père se mettaient à filer un peu vite. Je venais aussi de publier *Le Petit Ami*, paru juste onze jours auparavant, et j'ai beau ne pas être fou de ce que j'écris, j'avais tout de même autre chose dans la tête que des perspectives de décès. « Mon Dieu! qu'il meure et nous laisse la paix! » me disais-je en soupirant, au début de l'avenue de l'Opéra, en débouchant du Carrousel. Pour comble de bonheur, ce mardi où je déambulais ainsi vers une banlieue doublement triste, était mardi-gras. Il l'était même dans des proportions pas ménagées, quelque chose comme un centenaire, ou une « fête » du *Matin*. A peine onze heures, et l'avenue de l'Opéra était déjà pleine de gens qui, la semaine, soigneusement enfermés dans des bureaux, devaient sans doute être très bien, mais qui, ce jour-là, avaient vraiment l'air d'avoir tous un masque, et chacun plus laid que son voisin. J'avais beau faire, tout cela agissait sur moi, et mes habituelles qualités d'émotion en prenaient même un certain tour. Mardi gras! et ce pauvre homme, là-bas, qui ne devait pas aller bien, décidément! J'avais un mot à écrire au Directeur du *Mercure*. J'entrai dans un bureau de poste. Je le renseignai en même temps sur la circonstance où je me trouvais, sur les soins qui allaient me retenir, ce jour-là et d'autres, probablement. « Quelle singulière idée, pour un mardi gras, de s'habiller en mort! » ajoutai-je comme je le pensais au même moment. On ne peut pas toujours faire de l'ironie!

Enfin, j'arrivai à Courbevoie. Mon père n'avait toujours pas bougé. Il commençait seulement à respirer difficilement, le visage un peu plus gonflé, plus rouge, et le front aussi plus brûlant. Son cœur battait à rompre, si fort qu'on l'entendait, et depuis le dimanche soir il n'avait pas rouvert les yeux. Quelle grimace aussi sa bouche faisait déjà, le maxillaire infé-

rieur jeté un peu de côté ! Dieu ne doit pas être beau, pour qu'on fasse une telle tête au moment d'aller le voir. Il n'y avait pas à dire, il était temps de m'installer.

Assis au pied de son lit, le coude du bras droit sur le lit, à côté de ses jambes mal allongées, et la tête dans la main droite, je repris ma pose des jours précédents. J'ai toujours un peu aimé les choses de la mort, et si mes visites à mon père m'avaient souvent ennuyé, je commençais à me rattraper avec importance. Il avait la tête un peu tournée vers moi, gentiment, et je le voyais tout à mon aise. Ah ! comme je l'ai regardé, et regardé, ce visage de mon père en train de mourir, ce visage qui changeait et s'abîmait au fur et à mesure. C'était en moi comme un besoin et je ne sais quoi au monde ne m'aurait pu retirer de là. Un souffle très de circonstance sortait de sa bouche, dont par moment je suffoquais, malgré la fenêtre grande ouverte derrière moi. Mais qu'importait ! Je battais l'air de la main, respirais un peu d'éther, et cela passait. Je profitais alors de ce que j'étais debout pour m'approcher, et me pencher vers lui, afin de le mieux voir. Oublierai-je de ma vie cette tête énorme, si vivante encore d'une si grande tristesse ? Il faut l'espérer, pourtant! Quelquefois aussi je me mettais à genoux à la tête du lit, pour regarder ce que donnait de profil la curieuse grimace qu'il faisait. Quel témoignage de sympathie! J'en étais arrivé à la faire moi-même, cette grimace, et il y avait huit jours que tout était fini, que je la surprenais encore sur mon visage.

Je revins dîner à Paris. C'était encore plus mardi-gras que le matin, comme on pense. Quel contraste avec le spectacle dont je sortais! Ce malheureux, qui claquait là-bas! Comme l'univers en était peu troublé! Partout je croisais des bandes riant, chantant, chahutant, s'aveuglant de confetti. Sur les murs, les affiches illustrées des cafés-concerts montraient de temps en temps leurs petites femmes émoustillées, leurs groupes de vieux marcheurs, s'avançant bras dessus bras dessous sous des titres excitants. Je pouvais apercevoir de loin, de chaque côté des boulevards, les annonces, éclatantes d'électricité, des music-halls de mes rêves. Ah! tout ce mouvement, toute cette atmosphère de vie et de plaisir! Je ne me lassais pas d'admirer et je sentais des sanglots de prix me monter à la gorge. Jamais je n'ai mieux senti que ce soir-là cette sorte de frénésie intérieure

qui me fait désirer par moment de vivre la vie sur des airs de chahuts. « Ah! riez, riez, mais riez donc! » disais-je en moi-même à tous ces gens qui me heurtaient, et j'aurais bien ri aussi, sans me faire prier beaucoup, tant j'étais près du contraire.

Rentré à Courbevoie vers onze heures, je passai la nuit à veiller avec les mêmes profits que j'ai décrits plus haut. Mon père s'entêtait toujours à vivre et le lendemain mercredi, dès le matin, pour savoir enfin à quoi nous en tenir, ma belle-mère et moi, nous fîmes revenir le médecin. Il constata tout de suite un certain progrès. L'attouchement d'un œil, le froissement d'un muscle du bras ne produisirent aucun réflexe. Le cerveau était pris à son tour, plus aucune sensibilité. Seulement ce cœur, qui continuait à battre comme un enragé! Il n'y avait plus qu'à attendre, et pas très longtemps, assura cet homme.

Attendre! c'était assez dans nos moyens, et depuis le dimanche précédent nous ne faisions guère autre chose, malgré nos allures dévouées. Nous y ajoutions même un peu d'impatience, sans trop nous l'avouer. Puisque cela devait si bien finir, le plus tôt serait le mieux. C'est si vrai, aussi, qu'on se fait à tout! Depuis quatre jours que cela durait, nous nous étions mis à la hauteur, et le temps dégringolait tout de même, ma belle-mère à son ménage, mon frère à son bureau, et moi assis commodément à côté de mon père, songeant déjà à ces pages, et en faisant dans ma tête le meilleur brouillon possible. Et puis, c'étaient les manèges habituels, que j'avais déjà vus à Calais, pour la mort de Fanny. Des gens venaient aux nouvelles et il fallait bien les faire entrer. Un coup d'œil au malade, et l'on s'asseyait en rond autour du lit, pour bavarder. On parlait bien un peu du mourant, et de la mort, oui, le premier quart d'heure, mais rien de plus vite épuisé que les sujets éternels, et l'on arrivait vite à parler d'autre chose. On allait même jusqu'à rire, ma parole! Quel brillant il prenait alors à mes yeux, celui qui était étendu là, qui ne disait plus rien, qui ne regardait plus rien, la bouche s'ouvrant seulement automatiquement sous la poussée de son souffle. C'était donc là toute la douleur des vivants pour les morts! Pas même le silence! Pas étonnant qu'il fît une telle grimace, et il se serait certainement retourné du côté du mur, s'il l'avait pu, au lieu de rester comme il était, le visage tourné vers nous. Pourtant, un soupir un peu plus fort, ou un afflux de la senteur qu'il déga-

geait, et l'attention revenait vers lui. « Pour combien de temps croyez-vous qu'il en ait encore? » demandait alors quelqu'un avec intérêt. Mon Dieu! les airs ridicules qu'on a, malgré soi, dans ces moments-là. Comme si cela avait pu servir à quelque chose, je me croyais obligé de me précipiter, d'aller poser la main sur la poitrine de mon père, pour me rendre compte de l'état du cœur, paraît-il, et restais ensuite la main en l'air, sans trop savoir quoi répondre. Heureusement, la question était déjà oubliée, la conversation avait repris, et j'en étais quitte pour me rasseoir. Je me rappelle un coin de cette conversation avant les lettres de faire-part. Inspirée sans doute par le spectacle, une dame mûre, maigre et pas mal ridée (Madame C....t), se mit à parler de sa lassitude de la vie, du vide qu'elle y avait trouvé, et que, vraiment... — Ah! non, par exemple! lui répliqua aussitôt une autre dame, débordant de santé et de formes (Madame C....n). Du moment que j'y suis, j'aime autant y rester le plus longtemps possible ». Deux écoles, comme on voit. C'est cette même dernière dame, très vieille amie de mon père, qui trouva cette si bonne parole pour nous remonter : « Bah! nous dit-elle à un moment, il a eu sa part! il s'est bien amusé! » Bien amusé! vraiment! avais-je envie de lui répondre. Alors c'était si amusant, de son temps? Décidément, le progrès change tout!

Enfin, le soir arriva, et tous ces gens nous débarrassèrent. On dîna, je flânai un peu auprès de mon père, et vers dix heures, avec mon frère, j'allai essayer de dormir un moment, laissant ma belle-mère veiller seule. Mais pas moyen de dormir, et à onze heures, nous étant relevés, ma belle-mère alla se coucher et nous prîmes sa place pour la nuit. La chambre où mon père était couché avait sa fenêtre grande ouverte et il y faisait un tel froid qu'on n'y pouvait rester. Nous avions fait du feu dans la cuisine et nous nous tenions là, mon frère et moi, nous levant tour à tour pour aller voir dans la chambre ce qui s'y passait. Depuis à peu près quatre heures de l'après-midi, mon père agonisait mieux que jamais. La respiration semblait avoir disparu, ou, du moins, ce qu'on entendait était un petit bruit sec, monotone, presque rythmé, quelque chose comme le bruit du claquement de la langue contre le palais, oui, c'est bien cela. Il y avait des intermittences de ralentissement, d'arrêt presque complet, avec des reprises

plus fortes, presque plus saccadées. Rien de trop monotone, somme toute ! Le visage se déformait et se colorait de plus en plus, devenait de plus en plus fiévreux, et la grimace de la bouche s'était encore perfectionnée, pendant que le cœur continuait son jeu précipité. Toujours très ferré sur la poésie, je me rappelais cet alexandrin qu'on prête à Hugo mourant : *C'est ici le combat du jour et de la nuit.*

Riche soirée ! Les trains qui passaient sans cesse et sifflaient de façon si aiguë dans la nuit, nos bougies à demi éteintes à chaque instant par le vent qui nous arrivait, ce hoquet de mourant que nous écoutions tous les deux comme on écoute, pour les compter, les coups d'une heure, tout cela, à la fin, dépassait les convenances. Moi, encore, je réussissais à m'en tirer. Mais mon frère ! Le moment vint vite où, si impressionné, ayant presque peur, il ne voulut plus aller seul dans la chambre de son père. Je le laissai alors tranquille. Toutes les dix minutes, je me levais, allais dans la chambre, prenais la bougie sur la cheminée, et, l'approchant du visage de mon père, je le regardais décéder encore un peu plus. Comme je serais resté là jusqu'au bout, si le froid de plus en plus vif et cette odeur devenue plus remarquable ne m'en avaient empêché ! Depuis l'après-midi, une grande pitié me venait et je m'attendrissais de tout mon cœur, ce cœur en toc que j'ai. Il y avait si longtemps que nous nous étions parlé, tous les deux, que nous nous étions donné la main autrement que machinalement ! Cela remontait bien à plus de vingt ans, déjà ! Comme il m'avait peu aimé, tout de même ! Je ne me rappelais guère de bons gestes de lui à mon égard que pendant mes sept ou huit premières années, quand il me prenait un peu sur ses genoux, quelquefois, à la fin des repas, pour me câliner et me tapoter les joues. Comme il m'avait peu connu, aussi ! Moi qui défaillais presque, en ce moment, rien qu'à me rappeler ses lointaines caresses à l'enfant que j'avais été. Oh ! je ne lui en faisais pas de reproches. Ce n'était plus le moment, et je m'étais aussi expliqué tant de choses, depuis. Il avait beaucoup aimé ma mère. J'étais alors tout ce qui lui restait d'elle, et les rares fois qu'un peu de sentiment lui venait, il devait certainement s'attendrir sur ce petit garçon qui était sorti de ce corps tant caressé. Puis le jour était venu où il avait rencontré la femme qu'il devait finir par épouser, ma belle-mère actuelle.

L'image de ma mère s'était alors trouvée un peu remisée, d'abord, puis davantage, au fur et à mesure, et il en avait été de même pour ses sentiments à mon égard, jusqu'au jour où il avait eu un autre fils de cette autre femme. Le passé avait alors fiché le camp tout à fait, et j'en étais venu à ne plus rien lui rappeler, à être seulement une gêne dans son nouveau ménage, un embarras dans sa nouvelle affection paternelle. Tout cela était assez humain et il n'y avait pas de quoi s'emballer. Il est vrai qu'il y a tant de gens qui veulent l'impossible!... Que d'autres choses encore j'expertisais pendant que j'y étais! Il avait demandé que je vienne, paraît-il?... Oui, oui, c'était convenu, tout était enterré, comme lui, bientôt! et on n'en parlerait plus. Déjà, n'étais-je pas là, seul auprès de lui, comme nous avions été autrefois?... Nous être tant quittés!... Ç'a allait être pour de bon, cette fois-ci... Ainsi je monologuais, pas trop mécontent de moi, malgré ma modestie. Je me rappelais les lointaines années, ah! si lointaines! où il me promenait avec lui dans Paris, en me tenant par la main, lui vieux garçon coureur et sanguin, moi petit gamin qui en avais grand peur. Ce qu'il aimait, ses goûts, les quelques fois que je l'avais vu jouer la comédie me revenaient aussi avec vivacité. La première était bien loin, quand j'étais tout enfant, une matinée à Cluny, où il avait joué *l'Ecole des femmes*, et une autre fois, dans une salle qui se trouvait rue Saint-Lazare et dont le nom m'échappe. Puis, beaucoup plus tard, à Courbevoie, aux concerts de bienfaisance, *Le Bonhomme Jadis, La Joie fait peur*, avec des artistes de la Comédie. Il était bien un peu vieux jeu, comme ses illustres partenaires, du reste, mais quel naturel, quelle aisance sur la scène! Il était vraiment né pour le théâtre, et c'était peut-être vrai ce que j'avais si souvent entendu dire, qu'il était d'excellent conseil en matière théâtrale. Quant à ses goûts, quant à ce qu'il aimait! Il aimait Racine, mais il aimait bien mieux Corneille, et Molière. Et le théâtre de Casimir Delavigne! « On ne fait plus de pièces comme ça! » me disait-il une fois, au sortir d'une représentation de *Louis XI*. Aussi, on pouvait lui parler des pièces nouvelles! Je me rappelais la dédicace de M. de Curel, sur son exemplaire de *L'Amour brode : à Léautaud, son endormeur*. Toute une indication! Ce qu'il m'avait assommé, aussi, vers mes quatorze ans, avec *Le Chien du Louvre*, de Casimir Delavigne, et le *Jocelyn* de Lamartine, me les faisant copier

sans cesse, par pur amour de la poésie! Nous ne nous étions guère entendus, décidément, ni alors ni plus tard. Enfin, il avait été heureux, il avait eu des goûts simples. Il suffisait de la ficelle patriotique dans n'importe quoi pour qu'il le trouvât admirable. Les régiments, le drapeau, les revues, les petites choses de M. Déroulède ou de M. Manuel, et cette exquise *Marseillaise*, le transportaient d'allégresse. Je me le disais avec émotion : certainement, ce qu'il devait regretter le plus, après les femmes, c'était le 14 juillet.

Enfin, à un moment donné, quelques minutes avant deux heures du matin, comme j'étais assis dans la cuisine, auprès de mon frère qui sommeillait, il me sembla ne plus rien entendre dans la chambre de mon père. Je me levai aussitôt et y allai. Ah! le joli souvenir, alors, pour ma collection! Je vis mon père lever la tête, cette tête qui n'avait bougé depuis plus de cinq jours. J'appelai mon frère, qui accourut. Nous étions tous les deux devant le lit, au milieu, tout près, et de la main droite, je tenais la lumière à une courte distance de mon père. La tête levée, il poussa un grand : ah! — sourd, étouffé, puis la tête retomba. Son visage, qui avait tant changé tous ces derniers jours, jusqu'à devenir presque méconnaissable, avait repris tout à coup, dans cet instant, jusqu'au prodige, son expression habituelle. Immédiatement, il releva la tête, fit la grimace de quelqu'un qui veut éternuer, n'y réussit pas, et laissa de nouveau retomber la tête. Immédiatement encore, il la releva, recommença sa grimace d'éternument, éternua enfin, dans un grand bruit, relativement, et pour la dernière fois la tête retomba. A la deuxième, mon frère s'était sauvé, et moi-même, tant j'étais saisi, il m'avait fallu toute ma curiosité pour rester jusqu'au bout. J'allai réveiller ma belle-mère, elle se leva, et tous trois nous revînmes dans la chambre. Mon père avait encore un tout petit souffle, qui s'acheva.

En chœur, alors, nous lui fîmes sa toilette. Lourdeur de cette tête au creux de mon bras, quand je le soulevai pour qu'on lui passât sous le corps le drap qui devait l'envelopper. « Voilà donc ce qui m'a donné la vie! me disais-je en me détournant un peu pour éviter sa vue et que son visage frolât le mien. Ah! séducteur, quel revers! » Au bout d'une heure, ce fut terminé, et d'autres bougies allumées, nous le plantâmes là tout seul dans sa pièce, pour aller dans une pièce voisine

essayer de nous reposer en attendant le jour. Mais le moyen de dormir, je vous prie, et d'avoir un peu de calme, au sortir de ces devoirs? Mon père avait beau maintenant être bien tranquille, et des murs nous séparer. J'entendais toujours le bruit de son râle, ce souffle court et précipité, et l'affreuse odeur ne me quittait pas. Mal étendu sur un mauvais lit, je ne pouvais non plus quitter des yeux la porte de la chambre où je me trouvais, tant il me semblait la voir s'ouvrir et le mort se montrer, doucement, avec ce joli visage que je lui connaissais. Les portes et les fenêtres ne cessaient de battre, secouées dans leurs cadres par le vent. Jusqu'au chat, sous le lit, qui faisait sa toilette et imitait à ne pas ravir la musique d'agonie qui venait de s'achever. Quand serait-ce le jour, la lumière, la vie, que je puisse partir, me donner un peu de distance, passer à d'autres exercices!

Le matin venu, nous allâmes voir un peu le mort. Son visage était déjà jauni extrêmement, et si dur, et si froid! Je touchai le front. Tout à fait la sensation d'un objet d'art. Détail touchant, encore. Une serviette que nous lui avions mise autour de la tête pour lui serrer la bouche avait été si serrée que, sous la pression, le nez s'était un peu courbé et les joues un peu rentrées, changeant tout à fait sa physionomie. « On ne dirait plus le même homme! » disaient même les personnes qui venaient l'admirer. C'était déjà toute une consolation! Puis ce fut le protocole d'usage. Mon premier soin fut d'écrire à ma chère maman. Oh! pas des phrases, non, deux lignes: « Mère très aimée, mon père est mort ce matin à deux heures. » Quand je le disais, que Genève n'est pas ici! J'attends encore la réponse. Quand enfin tout fut en règle, je me dépêchai de revenir à Paris, respirer un peu et prendre des nouvelles de la vie. On le mit en bière le lendemain matin et l'enterrement eut lieu. J'arrivai juste à la maison quand on fermait le cercueil. Dans une attention charmante, un croque-mort, comme je m'approchais, écarta un peu le linceul, à la place de la tête, pour me permettre d'examiner ce père une dernière fois. Je baissai un peu la tête pour le regarder. Comme la mort avait travaillé vite, et comme ce visage s'abîmait déjà, les chairs toutes tombées et flétries, avec deux grandes lignes violettes de chaque côté du nez et sous les yeux, et cette odeur plus soignée que jamais, qui montait vers moi. Je fis signe de la main qu'on

me cachât tout cela, que c'était parfait. Hélas! on ne regarde jamais assez les morts. Sur le moment, on en a de la lassitude, de la nervosité, plein le dos, pour tout dire. Sans aucun gré pour ces fonctionnaires qui vous disent si aimablement : « Voulez-vous le voir encore ? » on leur jette à peine un coup d'œil pressé, pour en finir. « Enlevez-moi cela ! » dirait-on presque, si l'on ne se retenait. Mais après, quel regret, et comme on voudrait que tout recommence, pour les voir encore ! Regret qui commence sitôt la bière vissée, qui dure malgré soi, se ravivant quand on le croit éteint, qui arrive même à se changer en désir, un désir impossible ! Je suis documenté là-dessus, j'en réponds. Donc, on boucla, après avoir placé entre les mains du mort, sans que je m'y intéresse le moins du monde, quelques fleurs que j'avais apportées, puis on le descendit. Ensuite: Messieurs de la famille... et l'on se mit en route. Il faisait un vent du diable, qui me mettait les cheveux en l'air, et j'ouvrais ainsi la promenade, me recoiffant de temps en temps d'une main, embarrassé de l'autre par mon chapeau, mon maintien de cérémonie dérangé à chaque instant. Le pauvre garçon, est-il assez défait ! devait-on se dire avec raison. A l'église, cela se passa très bien, et au cimetière personne ne rappela ses vertus. A midi tout était fini, et une heure après j'étais chez moi, prenant au galop les notes essentielles. C'était le 27 février.

Qu'ajouter après ces belles paroles, ainsi qu'on dit sur les tombes ? Maintenant je n'ai plus de cet homme que des souvenirs, si généreusement partagés avec le lecteur. Il faut bien écrire quelque chose de temps à autre, et j'ai si peu d'imagination ! J'ai aussi son portrait quand il avait trente ans, une grande peinture qui était accrochée là-bas au-dessus de son lit, et que j'ai rapportée avec ma douleur, après l'enterrement. Ce qu'il m'a donné d'agrément les premiers jours, ce portrait ! Je l'avais accroché au-dessus d'un divan, à côté de mon lit, et chaque soir, en me couchant, encore sous le charme de la représentation à laquelle je venais d'assister et ne pouvant m'empêcher de penser à mon père, il me semblait le voir, là, dans l'obscurité, étendu sous son portrait, à deux pas de moi, comme je l'avais vu là-bas, dans sa pose d'agonie, ou mort, comme je l'ai décrit, avec sa mentonnière et une serviette lui fermant la bouche. Même me retourner du côté du mur je ne

le pouvais, tant l'image était forte. « Ah ! ils peuvent être sûrs que je le leur renverrai demain,leur portrait! » me disais-je, agacé, en songeant à mon frère et à ma belle-mère. Naturellement, je n'en ai rien fait et je ne le regrette pas. Maintenant le calme m'est revenu et je trouve que cette peinture ne fait pas mal chez moi.

Un autre enchantement, et qui commence à se passer, c'est la ressemblance que je me trouve avec cet homme. Etre dégagé de tant de choses, et avoir cependant ces attaches physiques avec ce mort! Il me semble que j'en suis moins moi, moins seul et moins libre. Alors, certains soirs j'y songe, en rêvassant avant de m'endormir. Couché comme je l'ai vu, j'adapte à mon visage cette grimace mortuaire dont je viens de faire si bien l'apprentissage, et j'ai beau m'en défendre, nos traits ont déjà tant de ressemblance, j'ai à certains moments des mouvements de visage si pareils aux siens, qu'elle me semble faite tout exprès pour moi. Mourir, et grimacer aussi luxueusement, peut-être! Non, non, ce n'est pas possible? J'ai beau me moquer du style, celui-là, pour la dernière figure, ne m'irait pas du tout.

Heureusement, la vie vous entraîne, son mouvement, ses lumières, ses jeux de personnages et de couleurs, le « grand match » avec ses pannes et ses vitesses. A peine quelques mois, et cela va déjà mieux, et j'espère bien que le jour viendra où je n'y penserai plus. De temps en temps je vais prendre l'air là-bas, à son cimetière. Je piétine un moment sur place, devant sa grille, en tâchant de m'intéresser. Je regarde comme la terre s'est encore affaissée, je calcule le temps, je songe à tout ce qui doit se passer là-dessous, à un mètre ou deux de moi, la bière éclatée, peut-être, et lui... Il doit être joli, pour le coup! Dire que ce corps vécut, s'agita, fit l'amour si brillamment, que cette bouche rit, de ce rire que je revois si bien, qu'un peu de cerveau logeait dans cette tête, et que tout cela n'est plus qu'un amas obscur, fétide, et si vivant encore, et de quelle vie! Je sais, j'ai déjà noté cela, ou à peu près, dans *Le Petit Ami*, à propos de ma célèbre Perruche. Mais est-ce ma faute si je perds ainsi, à chaque instant, quelqu'un de cher? D'ailleurs, tenez, du nouveau. A ces détails près, c'est la même impression, ces visites, que des visites dans une salle d'hôpital, pour voir un malade. On arrive, en apportant des fleurs, d'un air bête. Il y a des gens

un peu partout, à côté d'autres lits. On reste un moment auprès de son malade, sans beaucoup d'utilité ni d'intérêt, regardant autour de soi pour passer le temps, impatient déjà de ficher le camp. Enfin, le moment arrive, on se quitte. « Allons, allons, au revoir, à la prochaine fois. Surtout ne vous faites pas de mauvais sang. Puisqu'on vous dit qu'on reviendra ! » Et l'on file avec un grand ouf ! en se retournant tout de même une ou deux fois, pour faire un petit signe d'amitié.

D'ailleurs, trêve aux attendrissements, n'est-ce pas? Il n'est pas tant à plaindre, ce feu père. J'aurai parlé de lui dans mes ouvrages, et assez suffisamment, il me semble. On n'a pas besoin de se tordre. Ce sera peut-être très important. Même, est-ce que je me trompe ? Je me dis déjà que ces pages sont d'un intérêt considérable et que le lecteur, tout le premier, a vraiment de la chance.

PAUL LÉAUTAUD.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

IX. — Le Divorce.

M. DELARUE. — Cela vous intéresse, vous, ces disputes sur le divorce ?

M. DESMAISONS. — Beaucoup, au point de vue historique, de mon historique. J'ai connu, j'ai éprouvé toutes les variétés du mariage, le mariage temporaire, depuis vingt-cinq minutes jusqu'à dix-sept et dix-huit heures, une éternité ; le mariage caprice, qui peut aller d'une lune à une autre lune ; le mariage de saison, qui dure ce que dure une robe ou une mode ; le mariage indéfini, qu'un rien brise et qui peut résister à tout ; enfin le mariage légal, celui qui permet à la dame d'avoir des jours : les autres ne lui donnent que des nuits.

M. DEL. — Jolie promenade à travers la vie. Vous avez de l'expérience, au moins, et vos arguments pour ou contre seront de poids.

M. DESM. — Quels arguments ? Je ne prends point parti. Ayant goûté à tout, j'ai trouvé à tout un certain charme. Je ne regrette presque aucune de mes aventures, parmi les petites, et aucune parmi les grandes. Il s'est trouvé que ma femme légale était d'une lascivité à toute épreuve, et que ma femme indéfinie était un ange de pudeur et d'amour.

M. DEL. — Ah !

M. DESM. — L'autre ne m'était pas désagréable, parce que j'avais l'âge d'Hercule, lequel mourut, c'est-à-dire devint dieu à trente ans, comme vous le savez.

M. DEL. — Je ne sais rien de tel.

M. DESM. — Enfin, comme ses bontés s'étendaient sur tous mes amis...

M. DEL. — Oh !

M. DESM. — Et sur quelques autres favoris, elle me donna de connaître, après les joies cubiculaires, celles du divorce, qui sont moindres.

M. DEL. — Le divorce, enfin, est un remède.

M. DESM. — Vous croyez ?

M. DEL. — Une solution.

M. DESM. — C'est un accident ajouté aux autres, voilà tout. Il n'y a ni remèdes, ni solutions. Ceux qui croient que le divorce cicatrise toutes les plaies du mariage sont aussi bêtes que les lecteurs de journaux qui croient à ces remèdes guérissant à la fois les brûlures et l'hydropisie. Si j'avais aimé cette femme, le divorce m'aurait-il consolé? Sans le divorce, nous nous serions séparés quand même. Elle ne s'est pas remariée ; ni moi non plus. Malgré quelques progrès dans la liberté des mœurs, le champ du mariage est très restreint pour les divorcés. Et puis vraiment, il faut être bien intrépide pour se remarier, après un tel calvaire de dégoûts. Il est déjà très difficile de régler ses affaires quand on est libre ; cela devient presque impossible, quand on est dans les prisons de la loi. Le mariage civil est une des hontes de la civilisation, une des conquêtes les plus odieuses de la Révolution. En brisant l'obligation du mariage religieux, il ne fallait la remplacer par rien. Le seul mariage sensé est « le mariage de comédie », le contrat d'association que dresse un notaire. Ce mariage, celui de Molière, et qui semble une convention de théâtre, était valable dans l'ancienne société. On pouvait se marier en dix minutes, devant un tabellion et deux clercs. On se démariait aussi facilement. Tallemant raconte l'histoire de quantité de personnages dont personne ne savait s'ils étaient mariés ou non. Le doute leur profitait, jusque dans les milieux les plus sévères. Ces mariages secrets s'appelaient aussi mariages de conscience.

M. DEL. — Mais quand on avait passé à l'Eglise ?

M. DESM. — C'était comme maintenant, quand on a passé à la mairie.

M. DEL. — Oui, mais pas de divorce.

M. DESM. — Le divorce est une conquête protestante, faite sur l'annulation, qui était le droit canonique, le droit catholique. On divorçait, tout comme maintenant. On avait les mêmes plaisirs, les mêmes ennuis, les mêmes dégoûts, mais les mœurs s'étageaient selon des nuances que nous ignorons. L'aristocratie donnait au peuple des exemples de liberté. Depuis, c'est le peuple qui donna à l'aristocratie des exemples de soumission, et l'uniformité règne dans l'esclavage. Des hommes se croient hardis, qui sollicitent de l'opinion l'élargissement du divorce, et ne font que reconnaître, en s'adressant humblement à cette reine despotique, leur propre faiblesse, et sa toute-puissance. Le mariage libre, le divorce par consentement mutuel...

M. DEL. — Quelques idées...

M. DESM. — Vous appelez cela des idées, vous ? Ce sont de vieux souliers...

M. DEL. — C'est le titre de ce livre...

M. DESM. — Ah ! oui. Je ne comprenais pas. Les mots s'usent... Ce qui frappa le plus l'empereur de Russie, en 1815, c'est que tous les Français avaient une montre dans leur gousset. Aujourd'hui, ils ont tous quelques idées dans leur poche. L'un voudrait acheter une automobile, l'autre voudrait divorcer, celui-ci désire être décoré. Ils appellent cela leurs idées.

M. DEL. — Quelques idées...

M. DESM. — Cela vous fait rêver.

M. DEL. — Oui, je me demande si ce n'est pas un livre à garder, un de ceux qui feront rire dans cent ans. Figurez-vous un opuscule de quelque Ducray-Duminil avec ce titre.

M. DESM. — La banalité baroque? Hélas !... le baroque manque presque toujours. Les livres que l'on nous sert, et celui-là d'abord, ne sont que d'honnêtes plaidoyers.

M. DEL. — Honnêtes ?

M. DESM. — Oui, honnêtes, sincères, et si touchants ! La naïveté de l'égoïsme prise sur le fait.

M. DEL. — Et surtout l'incapacité de séparer son intérêt personnel de l'intérêt public.

M. DESM. — Oh ! c'est très difficile et très rare. Et puis, cela demande de tels et si constants efforts qu'on n'a plus le temps de gagner de l'argent.

M. DEL. — Tout de même, gagner de l'argent, c'est amusant. Si nous n'avions pas commencé par cela, serions-nous ici, occupés à bavarder avec désintéressement ?

M. DESM. — Je dis qu'il faut choisir. Nous autres, nous sommes sans prétentions. Nous aimons les beaux livres pour les grâces de leur corps, et les bons livres pour les grâces de leur esprit, et c'est tout.

M. DEL. — Vous dites qu'il faut choisir ?

M. DESM. — J'oubliais. Eh bien, je crois qu'il y a sur le boulevard beaucoup de gens d'une exigence inconsidérée. Ils veulent à la fois gagner beaucoup d'argent et garder l'estime de ceux qui savent dissocier les idées. C'est trop.

M. DEL. — Croyez-vous qu'ils tiennent tant que cela à l'estime de quelques maniaques ?

M. DESM. — Ces maniaques sont leurs juges, et ils le savent. Ils savent aussi qu'ils sont incorruptibles, qu'ils ne peuvent pas ne pas être incorruptibles. Si leur éloge, un jour, sortait de la bouche de ces juges, les juges feraient rire leur auditoire habituel.

M. DEL. — A leur place, je me moquerais bien de ce tribunal !

M. DESM. — Je n'ai pas très bien dit ma pensée. Je vais encore vous lire quelques lignes de Rivarol

M. DEL. — Quelle est cette brochure ?

M. DESM. — C'est une revue qui parut à Hambourg en 1797 et 1798.

M. DEL. — Cela doit être très rare ?

M. DESM. — Très rare, surtout en France, où la police en prohibait l'entrée. Ecoutez : « En vain les trompettes de la renommée ont proclamé telle prose ou tels vers ; il y a toujours, dans cette capitale (à Paris), trente ou quarante têtes incorruptibles qui se taisent : ce silence des gens de goût sert de conscience aux mauvais écrivains, et les tourmente le reste de leur vie. »

M. DEL. — Cela n'est plus vrai. D'abord y a-t-il encore des gens de goût ?

M. DESM. — Voilà une autre question. Qu'en pensez-vous ?

M. DEL. — Je pense que le goût a fait naufrage, et que ce ne fut pas une grande perte.

M. DESM. — Le goût classique, soit. Mais...

M. DEL. — Le goût aujourd'hui, c'est notre sensibilité. « Prends bien soin, dit Stendhal, de n'admirer que ce qui te fait plaisir. »

M. DESM. — M. Brunetière a mis cela à l'envers : « Il ne faut pas admirer tout ce qui nous fait plaisir. »

M. DEL. — M. Brunetière, qui passe pour un esprit ordonné, a tout mis à l'envers. C'est un des hommes de ce temps qui marchent le plus aisément sur la tête.

M. DESM. — Il vous paraît, parce que ses idées sont anciennes. C'est un contemporain de M. d'Andilly.

M. DEL. — Je veux bien, mais Port-Royal ne paraîtrait-il pas, aujourd'hui, une école d'acrobatie ? Vous en avez vu les folies dans les *Rencontres de M. de Bréot* ?

M. DESM. — Delarue, vous ne respectez rien. M. de Régnier est un esprit corrompu par le siècle et on est tenté de lui dire, comme Bouvard à Pécuchet : Ton scepticisme m'épouvante ! Quoi, mon ami, ces vénérables solitaires !

M. DEL. — C'est ce que je me dis, quand je lis le nom de M. Brunetière : Ce véritable solitaire ! On citait de lui cette phrase, il y a quelques jours : « La nature est perverse en son fonds ; il n'est pas de vice dont elle ne nous donne l'exemple, ni de vertu dont elle ne nous dissuade. »

M. DESM. — Mais cela ne veut rien dire !

M. DEL. — Cela veut dire que les plus sages ont des moments où il leur est agréable de faire du trapèze ou de crever des cerceaux.

M. DESM. — Oh ! un académicien !

M. DEL. — Un académicien n'en est pas moins capable de chimè-

res. Connaissez-vous l'histoire de cet autre académicien (des Inscriptions), un certain M. Rossignol, homme fort obscur, mais bien plus savant encore que M. Brunetière ? Il avait composé, en grec, une tragédie sur la prise de Troie, et il se la jouait presque tous les soirs. D'abord, avec l'amas de ses dictionnaires et de ses vieux in-quartos, il construisait la forteresse. Ensuite la tragédie commençait, où le maître jouait tous les rôles, comme Fregoli. Au dernier acte, il se ruait sur le simulacre, qui s'écroulait avec fracas. Après une dernière lamentation, l'académicien exténué s'allait coucher.

M. DESM. — Il était fou.

M. DEL. — Pourquoi ? Il jouait son rêve. M. Brunetière joue son rêve, et ces auteurs qui ont « quelques idées », et nous tous. M. d'Andilly jouait son rêve, qui était de prendre Satan par les cornes et d'avoir les fesses bleues ; et M. Anatole France va jouer le sien, qui est de prouver que Jeanne d'Arc était une folle créature. Il y a des Don Quichottes contre les moulins à vent, il y en a contre l'ordre éternel des choses. M. Brunetière croit que la nature est pleine de vices et que la vertu consiste à se donner des coups de verges sur le derrière. Il est d'accord, en cela, avec plusieurs autorités, et sainte Thérèse, qui avait de l'esprit, n'en usait pas autrement.

M. DESM. — On en a bien abusé depuis.

M. DEL. — On n'en usa jamais que pour se rendre plus apte à conquérir un plaisir. Il faut monter au ciel.

M. DESM. — Et le meilleur moyen pour cela est encore de rester sur la terre.

M. DEL. — Sans doute. Mais écoutez ce que disait naguère un homme qui se dit de science : « Il n'y a rien de plus dangereux et de plus *immoral* que le baiser sur la bouche. »

M. DESM. — Vous l'inventez.

M. DEL. — Je vous le montrerai imprimé.

M. DESM. — L'auteur ?

M. DEL. — Attendez. M. Zola le rendit célèbre en se prêtant à ses mensurations. C'est... Je ne sais plus, mais j'en ai pris note.

M. DESM. — Il y a une sottise scientifique, comme il y a une sottise littéraire, une sottise domestique, etc., etc. Ah ! Dieu ! le pauvre homme !

M. DEL. — Son acrobatie diffère peu de celle de M. de Saint-Cyran ou de M. Lancelot.

M. DESM. — Se donne-t-il aussi des coups de verges sur le derrière ?

M. DEL. — Je ne le pense pas. Cela ne lui servirait de rien.

M. DESM. — Réjouissons-nous dans notre immoralité.

M. DEL. — Ainsi soit-il !

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Claude Farrère : *Les Civilisés*, Société littéraire et artistique, 3.50. — Jules Perrin : *Les Bonshommes en papier*, Fasquelle, 3.50. — Charles Géniaux : *L'Homme de peine*, Fasquelle, 3.50. — Michel Perrin : *Nos petits cœurs*, Fasquelle, 3.50. — *Le Mystère du visage*, Camille Mauclair, Ollendorff, 3 50 — René Boylesve : *Le Bel avenir*, Calmann Lévy, 3.50. — François Gillette : *Aimons*, Plon, 3.50. — André Baumann : *Les Martyrs de Lyon*, Perrin, 3.50. — Louis Besse : *Le Demi-mâle*, Albin Michel, 3.50. — Paul Segonzac : *La Bataille*, Librairie universelle, 3.50. — Armand Dubarry : *L'Amiral Nelson*, Daragon, 3.50.

Les Civilisés, par Claude Farrère. L'auteur, que j'appellerais volontiers : le monsieur qui a lu *Aphrodite*, comme on dirait *la Femme qui a connu l'empereur* de notre bien regretté Hugues Rebell, est un nouveau venu dans les lettres, mais point sans expérience ni talent. A part qu'il prône de temps à autre les lois, la religion et quelques barbares usages établis, ses études de mœurs exotiques sont fort intéressantes, très fouillées, très poussées, osées même, arrivant juste au moment où le public, amateur de piments rouges, rêve de détails curieux sur les affaires Gaud-Toqué et toutes les gentillesses des vices qui sont rois dans les pays de nègres. Il s'agit d'une croisière à Saïgon. Le comte de Fierce, un Français des plus civilisés, exporte les goûts art-nouveau de la France nouvelle. Il est un peu blasé, un peu névrosé, un peu taciturne et ne possède pas une dose énorme de sens moral. Au contact de quelques amis, beaucoup plus intoxiqués que lui par les drogues et les mœurs des cités de plaisirs, sirènes attendant le naufragé de toutes les patries pour le rouler dans une fange singulièrement haute en parfums, le pauvre jeune officier se blase et se névrose de plus en plns. Mévil, le médecin pour dames, Torral, le chercheur d'abstractions, lui apprennent l'un à renier l'amour sentimental, l'autre, à oublier la vieille foi militaire, mais il se dégoûte de la débauche, vraiment trop facile dans ces contrées chaudes, et le sourire de Sélysette, la fille d'un héros, vient heureusement luire sur lui comme le rayon de l'étoile protectrice. Un instant il retrouve son énergie, reprend possession de lui-même et s'efforce de croire à des choses qui jadis lui faisaient hausser les épaules. Il y a aussi un bon type d'amiral dont la condescendance à le découvrir honnête garçon lui remet le cœur en place. Cependant, une heure d'oubli le perd. Il a bu à la coupe des sirènes, il y boira encore et revenant d'une folle partie nocturne il rencontre sa bonne étoile qui est tristement obligée de luire sur un tableau des moins édifiants : le fiancé enlacé par les bras d'une personne court vêtue au fond d'une voiture également de louage. Sélysette s'efface, un nuage obscurcit l'horizon. Fierce se sent aller à la dérive. Il cherche à se venger de la vie des civilisés en coulant bas un grand navire de guerre anglais. Manière barbare d'avoir enfin raison. A ce sujet une très belle page sur l'agonie du vaisseau frappé en pleine

coque par le petit torpilleur qui ne tire qu'à bout portant. Les scènes de *civilisations* exotiques sont admirablement peintes à l'aide d'un style léger et brutal, d'une certaine mondanité froide, très élégante, disant tout, et risquant le mot technique sans un embarras de mauvaise compagnie. Malgré quelques aventures plus que risquées, ce n'est jamais vulgaire parce que ce n'est pas hypocrite. Je n'aime pas la question de principe qui serait qu'on ne peut pas vivre, aux colonies ou ailleurs, sans Dieu, sans maître et sans lois, mais les questions de principes sont simplement des occasions de sortir ses personnelles visions d'humanité. L'auteur des *Civilisés*, le monsieur qui a lu *Aphrodite*, a de bien personnelles visions en dépit des influences *Aphrodisiaques*.

Les Bonshommes en papier, par Jules Perrin. La très vieille affaire Humbert, les dossiers, les testaments, les millions, tout cela fort habilement amalgamé par un écrivain qui rappelle Alphonse Daudet pour la manière tumultueuse dont il remue les idées et les hommes de papiers. Le Saint-Arraille est sinistrement cocasse. Le directeur des *Affaires pendantes*, qui ne peut voir les choses que sous le couvert de l'écriture représente, un amusant fantoche bureaucratique, mais le plus divertissant des bonshommes de cartons c'est bien certainement cette bonne femme de Mme Phétu, ex-accoucheuse.

L'Homme de peine, par Charles Géniaux. Un pauvre diable de breton, laid, contrefait, battu, pas content, qui roule d'avanies en avanies jusqu'à la pire misère. (La pire misère ne serait-ce pas d'aboutir à une idée quelconque de justice sociale?) Livre curieux par une espèce d'oubli voulu de la modernité. Cet homme de peine qui vit au temps des automobiles pourrait également vivre sous Louis XIV, tellement il est en dehors de nos usages domestiques. Je ne crois pas que de nos jours on puisse impunément rouer de coups un citoyen français, fût-il de peine et... breton. Mais Goulot Joseph, natif de Rosnaro-en-Morbihan, doit probablement nous exhiber, au travers de son épais voile de laideurs et d'aventures héroï-comiques, le symbole de tous les hommes de peine.

Nos petits cœurs, par Michel Provins. Il s'agit des cœurs infidèles qui sont toujours si petits qu'un amour en a vite chassé l'autre. On pourrait s'imaginer que je veux parler seulement des cœurs de femme. Lisez *la Race des amants* pour vous assurer du contraire.

Le Mystère du visage, par Camille Mauclair. La perfection de ses petits tableaux demeure le secret de leur peintre. Les peint-il d'après nature? Met-il, avec un art consommé, de la couleur sur de plates et inexistantes photographies, inexistantes parce qu'elles sont la reproduction banale de la vie? On ne sait trop, mais c'est d'un travail achevé, consciencieux, d'un effort toujours intelligent et d'une

pensée extraordinairement mûrie. Rien d'obscur ou de négligé. Rien n'échappe à lumière de cet entendement absolument, délicatement artistique, tous les détails sont en place pour concourir à l'effet d'un ensemble posé, cependant, sans pose. *Nerle Doevryn*, par exemple, a la netteté, la fraîcheur de coloris d'une toile qu'on vient de vernir et en premier plan se détache cet oiseau des îles sur l'épaule du héros, cet oiseau décevant fait de rêves irréalisables et de méchants racontars de portières. Ce qui me trouble, c'est l'absence de défaut dans la toile. Je m'impatiente à constater la perfection du dessin chez un jeune peintre, et celle de l'écriture chez un jeune écrivain m'effraye, parce qu'il ne doit plus lui sembler gai d'écrire. Les chemins déjà courus ne sont pas drôles pour le coureur !

Le Bel avenir, par René Boylesve. L'idylle de cette tendre maman avec son fils au quartier latin est une chose bien amusante, pas du tout forcée. Mme Dieulafait d'Oudart couve son caneton qui veut naviguer... sur le bassin du Luxembourg. Alex, un beau jeune homme, redoute l'ingérance des Chef-Boutonne dans ses affaires de cœur. Son bel avenir n'est guère en péril, parce qu'il a ce qui plaît aux femmes et désarme les mères trop raisonnables. Aujourd'hui on arrive par la chance comme on arrivait jadis par la force. Alex, tour à tour refusé, ajourné, mal reçu, finit par épouser une demoiselle de Quatrespées qui lui rend le patrimoine de la famille, un présent trop tôt gaspillé en l'honneur du bel avenir.

Aimons, par François Gillette. Une jeune femme et un homme mûr. C'est l'homme mûr qui trahit, a des caprices et la jeune femme qui s'arrête courageusement sur la pente du précipice. Un renouveau entre les deux époux parce que le péché, même non consommé, est le meilleur piment de la vertu. Il y a un type de pauvre petite revendicatrice qui meurt sacrifiée tout en méritant mieux que les palmes du martyre. Un roman intéressant, rempli, débordant du fameux égoïsme humain très principalement incarné dans l'homme.

Les Martyrs de Lyon, par Antoine Baumann. Saint Pothin, Irénée, Blandine, et leurs nombreux tourments. Le malheur c'est que chaque fois qu'on nous montre les nombreux tourments de ces gens-là on nous en dégoûte de plus en plus... mais ça n'enlève en rien le mérite de leur historien. A la fin, Epagathus, le noble Romain, épouse l'esclave Epona, une Gauloise qui renie ses dieux par amour.

Le Demi-mâle, par Louis Besse. Il y a eu le *Mâle*, le *Surmâle* et voici le *Demi-mâle*. Le plus étrange c'est que ce demi-mâle ne s'occupe que de femmes. Il tourne autour du *Moulin Rouge* et évolue, crucifié sur la roue ardente, avec toutes les prostituées de bonne volonté. Ça me paraît bizarre. Maintenant il y a des théories sur la direction des ballons et beaucoup de dessins réunis sans motifs. Je ne cherche pas à comprendre, ni vous non plus, étant donnée l'explication

férocement claire de la couverture. S'il est nécessaire de regarder en dessous, comme l'ose cette émotionnante jolie personne... alors je me sauve...

La Bataille, par Paul Segonzac. C'est un scénario de drame dont on aurait fait un roman à la répétition générale. Une fille qui se prostitue pour venger l'honneur de son père et qui finit par se tuer comme son père, parce qu'elle manque à la fois d'argent et de considération. Une œuvre bien parisienne, dit la prière d'insérer, doublée d'une idée bien provinciale qui est de conquérir Paris...

L'Amiral Nelson, par Armand Dubarry. Je ne vois aucun inconvénient à dauber sur les Anglais en parlant tout haut de leurs amours scandaleuses non moins qu'adultères, mais je voudrais que cela fût fait en meilleur français. Sont-ce des *coquilles* qui font dire à l'auteur « lourderie » pour lourdeur, « dédaigneur » pour dédaigneux ?

RACHILDE.

HISTOIRE

La Diète de Finlande. Georges Bellais. — Comte de Gobineau : *Deux études sur la Grèce moderne*, Plon. — Memento.

La Diète de Finlande. — Elle emprunte aux événements actuels un singulier intérêt, cette brochure que des représentants à la Diète ont fait paraître « pour faire connaître les résultats principaux du travail de la diète pendant la session qui dura du 6 décembre 1904 au 15 avril 1905 ». A l'heure où la Finlande échappe — définitivement, peut-on espérer — à l'injustice et à l'arbitraire systématique, cette brochure vient à point pour faire voir une fois de plus combien il était facile au gouvernement russe de garder intacts le loyalisme et la fidélité du peuple finlandais. Il n'y fallait qu'un peu d'honnêteté, le plus vulgaire souci d'engagements solennellement contractés. Hier encore, après cinq ou six années de perfidies et de violences, si le tzar avait daigné prêter quelque attention à la « pétition concernant le rétablissement du gouvernement constitutionnel et de l'ordre légal en Finlande », pétition qui lui fut adressée par les Etats le 31 décembre 1904, il n'aurait pas trouvé aujourd'hui les Finlandais au rang des peuples fortement révoltés contre un pouvoir incapable et féroce.

Dans ce document se précise à nouveau l'esprit juridique et légalitaire des Finlandais. Jamais le tsar n'eut de sujets plus fidèles, plus respectueux des devoirs qui découlaient pour eux du contrat passé en 1806 entre les Etats et le nouveau grand-duc de Finlande, l'empereur Alexandre Ier. Du jour où ce contrat fut outrageusement violé par les règlements impériaux du 3/15 février 1899 et tous ceux qui sui-

virent, les Finlandais ne cessèrent de protester, sans sortir jamais du terrain légal, et sans manquer une fois de faire toucher du doigt au tsar chacun des manquements à la foi jurée que constituaient tous ces nouveaux empiétements sur les droits du grand-duché.

Ceux que soulignent particulièrement la pétition et la présente brochure ont trait au service militaire, que le gouvernement russe voulait imposer aux recrues de Finlande dans des corps russes, et dans n'importe quelle partie de l'empire; à la révocation arbitraire, prononcée par le gouverneur, des fonctionnaires de l'ordre civil et judiciaire; à l'augmentation des dépenses d'administration; aux mesures prises pour bâillonner la presse; à la substitution de la langue russe aux langues suédoise et finnoise dans les actes publics et certains actes privés; à l'extension abusive donnée à l'enseignement de cette langue dans les écoles; enfin à toutes les illégalités, exactions violentes, abus de force commis en particulier dans le gouvernement de Wiborg, et si répétées dans ce district qu'elles peuvent être tenues pour le tableau le plus frappant des persécutions que ce malheureux pays eut à subir depuis que ses maîtres s'avisèrent de sanctionner, par une série de mesures tyranniques un premier manquement aux engagements consentis.

Car ce serait mal connaître les procédés du gouvernement russe que de supposer qu'il ne mit pas toutes les brutalités au service de l'injustice.

L'homme qui incarna le mieux la manière forte, M. de Plehwe, avait installé en Finlande, comme gouverneur, un homme digne de le représenter, le général Bobrikoff: il eut par sa fin l'avertissement du sort qui, peu de semaines après, l'attendait lui-même.

Mais il faut le répéter, de pareils actes, où la violence était repoussée par la violence, n'étaient pas dans le caractère finlandais: ils sont le résultat d'exaspérations individuelles. La résistance de la diète et du peuple finlandais, unis dans une même obstination grave, a presque toujours gardé un caractère légal.

Aujourd'hui l'attentat de 1899 et ceux qui ont suivi reçoivent leur châtiment.

Un vent de libération et de justice, venu des plus lointaines plaines de l'empire, a soufflé sur la Finlande: il a emporté comme une feuille morte le représentant d'un pouvoir traître à ses serments. En voyant descendre le drapeau russe qui flottait sur leurs monuments, les Finlandais ont été vengés d'une opinion perfide, ils ont reçu la récompense de leur courageuse persévérance. Puisse l'autonomie reconquise être durable!

Deux Etudes sur la Grèce moderne. — C'est assurément le grand bruit mené autour du nom de Gobineau qui a poussé la librairie Plon à rééditer ces deux études, qui, bien qu'elles

ne soient pas dépourvues de valeur, ont un intérêt plutôt rétrospectif. Il est assez piquant toutefois de remarquer, comme le fait l'éditeur, que l'un des premiers et son des derniers travaux du comte de Gobineau furent consacrés au jeune royaume des Hellènes.

Le premier est une étude sur la vie du comte Jean Capodistrias, et particulièrement sur un rôle comme président de la Grèce. A cette monographie, aussi bien faite qu'on peut l'attendre d'un jeune homme de vingt-quatre ans, se mêle naturellement la vue en raccourci des luttes pour l'indépendance. Le rôle joué par Capodistrias est apprécié avec sévérité. Pouvant se dire Grec « comme un Belge pourrait se dire Français », cet Ionien devoué pendant toute sa carrière au service de la Russie arrive à se faire demander comme chef par le naissant état, sans lui avoir rendu jamais que d'hypothétiques services. A la tête des Grecs, encore frémissants de la lutte soutenue, vibrants de l'indépendance conquise, il les glace par ses procédés impérieusement hautains, les mécontente en subordonnant leurs chefs les plus vaillants, les plus glorieux à ses frères, à leurs nullités prétentieuses; il les calomnie devant toute l'Europe, leur aliène, inféodé aux seuls interêts russes, l'appui des autres puissances européennes, notamment l'Angleterre et la France, et il tombe enfin sous le coup de révoltés justement exaspérés, sans qu'on puisse dire s'il songeait plus à servir la Russie qu'à travailler pour lui-même.

Il est assez remarquable qu'on trouve en germe, dans cette étude, les idées que Gobineau développa trente ans plus tard dans le travail plus étendu, un véritable livre, qu'il intitula « le royaume des Hellènes » après qu'un séjour de quatre années à Athènes, comme représentant de la France, l'eut mis à même de connaître les choses et les gens de ce pays. Cet ouvrage est autant un pamphlet qu'une histoire, et autant une apologie qu'un pamphlet. Apologie pour le peuple grec, et pour le jeune état qui était alors en proie aux plus âpres attaques, pamphlet à l'encontre de l'Europe, qui fit à ce peuple plus de mal que de bien, et ne le calomnia que parce qu'elle ne pouvait lui pardonner de n'être pas conforme au type que s'en étaient formé les belles dames au début du siècle, d'après le jeune Anacharsis, et plus tard les Philhellènes, les libéraux, les carbonari, les survivants des illuminés, qui sur le seul nom des hétaïries, s'étaient figuré retrouver en Morée leurs ventes ou leurs tribunaux vehmiques. Il se trouve que les compagnons de Botzaris n'étaient pas des Miltiades ni des Thémistocles, ou du moins les Miltiades et les Thémistocles propagés par l'abbé Barthélemy et par la Harpe. Ils n'aspiraient pas non plus au bonheur parfait par le système des deux chambres, et n'avaient point lu Voltaire dans l'édition Touquet. Les vieux débris de l'armée impériale ne pardonnaient point aux palikares de se prêter mal au dressage de l'école de peloton, et de ne mon-

trer qu'une curiosité médiocre pour les arcanes de la charge en douze temps: ils n'avaient qu'une docilité médiocre envers qui venait les régenter plus que les aider. Ce peuple qui, avec un admirable désintéressement, avait jeté dans la lutte tout ce qu'il possédait, qui ne pouvait plus vivre sur un sol dévasté, qui craignait moins l'ennemi que la famine, demandait à l'Europe des ressources, de l'argent, des vivres. On lui envoyait des conseils, des instructeurs et des chefs. Or c'est ce que fut Capodistrias, et c'est pourquoi son œuvre fut stérile.

L'Europe accuse la Grèce d'ingratitude et lui reproche longuement tous les mauvais services qu'elle lui rendit. L'esprit philhellène, l'esprit pseudo-classique, jeune Anacharsis, sévit cruellement quand le roi Othon s'installe avec un état-major d'érudits qui voulaient à toute force revivre les temps de Périclès. En choisissant pour capitale Athènes au lieu de Corinthe, on méconnut une situation géographique qui était une source immédiate de prospérité économique et commerciale; en construisant sur l'emplacement même des vieux quartiers historiques, on s'interdit des fouilles qui auraient donné des trésors.

Que les Grecs d'à présent ne soient pas plus des descendants des Hellènes que les Osmanlis ne sont des Turcs, Gobineau le prouve avec l'empressement qu'explique son souci de la théorie des races. Mais ils ne forment pas moins un peuple, par un caractère et des aspirations communes, un peuple qui méritait de vivre par les exemples de solidarité et de désintéressement qu'il a donnés. L'auteur insiste sur ce point. Il est facile de voir que, connaissant le pays, il avait été blessé, autant qu'un indigène pouvait être, par les railleries superficielles d'un About. Si ce peuple apparut aux Européens rapace et avide, c'est qu'il avait donné pour son indépendance tout ce qu'il possédait. On ne saurait citer un seul individu ni une seule maison qui, s'étant fait un nom dans la période de la création du pays, y ait gagné l'ombre d'une fortune, ni plus ni autre chose que l'honneur de la pauvreté. Voici un trait caractéristique :

Il m'est arrivé un matin de rencontrer dans une rue d'Athènes, qu'on appelle la rue d'Eole, un homme qui avait quitté le ministère depuis peu de jours. Non seulement il appartenait personnellement à une famille dont la situation avait été bonne avant la guerre de l'Indépendance, même au temps des Turcs, mais il avait dû à cet état florissant des affaires domestiques de ses parents d'être envoyé en Italie et en France et d'y recevoir une excellente éducation. Il est à l'heure actuelle un des hommes qui ont rendu le plus de services à leur pays et dont la distinction de manières est des plus séduisante. Je l'ai donc rencontré un matin dans la rue d'Eole, et il portait à la main, au bout d'une paille, trois petits poissons qu'il venait d'acheter pour son dîner.

MEMENTO. — Dans son étude sur *la juridiction du point d'honneur*

sous l'ancien régime et le Tribunal des Maréchaux de France, M. Hubert Pierquin nous fait connaître les origines et la constitution de ce tribunal, les espèces qu'il était appelé à juger et les personnes qui en étaient justiciables. Il faut noter qu'en matière de duel il n'avait aucunement à connaître des rencontres qui avaient eu lieu. Son rôle devait se borner à concilier les parties. M. Pierquin, bien qu'il cite quelques cas de composition, montre qu'il n'a jamais dû arranger que l'affaire d'Alceste et d'Oronte. — *Mozafer ed Dine, Schah in Schah, en France.* — C'est dans la collection de l'*histoire par le bibelot* que MM. L. Graux et Daragon font rentrer ce petit volume : cartes postales, affiches, chanson inédite. Celles-ci est si belle que les lecteurs du *Mercure* en connaîtront au moins le refrain :

Bonjour sa Majesté le Shah
Ah ! ah !
Bonjour ! quel bonheur ! il est là
Ah ! Ah !
Ainsi qu'en la grande ville
Partout à Contrexéville
L'Cœur rempli d'Emoi
Tout le monde dira
Bonjour ! Bonjour ! vive le Shah !..

MARCEL COLLIÈRE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Monsign. Antonio Briganti : *La Chiesa et la Societa moderna*, Perugia, tip. V. Santucci. — L'Abbé J. Lagardère : *Discours et Panégyriques*, Lethielleux.

Si l'on en croit certaines déclarations parfois éloquentes ou plus d'une dissertation en apparence érudite, il y aurait un antagonisme irréductible entre l'Eglise et ce qu'on est convenu d'appeler la Société moderne. La première serait, à ce qu'on prétend, bien vieille pour entretenir des rapports amis avec la seconde, et celle-ci ne pourrait que perdre à suivre la direction d'une aïeule toujours grondeuse, opposée à cause de son grand âge aux innovations les plus légitimes, et en quelque sorte frappée d'une incurable paralysie. Ce qui est mort est bien mort : il faut aller vers l'Avenir. Quel avenir donc ? Un Avenir de science et de liberté croissante, un Avenir où l'homme sera plus homme que jamais et, s'inquiétant seulement d'embellir sa demeure terrestre, ne caressera plus les chimères d'un au-delà déclar inconnaissable. Ces idées, que je résume, sont dans l'air ; elles forment toute la philosophie d'une multitude d'esprits qui se croient ou que l'on dit éclairés ; elles viennent même parfois hanter comme une tentation pénible les croyants eux-mêmes. Ils se demandent, à certaines heures de découragement, si, par hasard, le rôle social de l'Eglise ne serait pas terminé ; il leur semble qu'elle va s'effaçant tous les jours davantage à l'horizon du monde civilisé, et ils conçoivent je ne sais quelle humiliation à se sentir isolés au milieu d'un siècle où l'on

pourrait presque dire que la religion ne compte plus. Il faut bien le reconnaître, le Catholicisme traverse, particulièrement chez les nations latines, qui lui doivent pourtant leur gloire, une crise grave ; mais l'expérience du passé doit enseigner à ses ennemis à afficher avec moins d'impudeur la grossière joie de ce qu'ils considèrent comme leur triomphe. Les succès momentanés de l'erreur en effet ne font que préparer à la Vérité des résurrections plus magnifiques. Dans un livre écrit autant pour la France que pour l'Italie, et qu'il intitule **La Chiesa et la Societa moderna**, un savant évêque, écrivain brillant et chaleureux, développe à ce sujet des considérations dont il ne m'est permis de donner ici que la substance. Est-ce que par hasard, dit Mgr. Antonio Briganti, les temps modernes, plus que ceux qu'ils ont précédés, pourraient se passer des vérités dont l'Eglise est dépositaire ? C'est soutenir un non-sens que de le prétendre, car l'homme, au fond, n'a pas changé et il est appelé, aujourd'hui comme autrefois, à vivre de la vie surnaturelle. Certes la civilisation présente est pleine d'éclat : loin de la condamner dans ce qu'elle a de légitime, l'Eglise applaudit à des résultats qui doivent être mis au nombre des fruits du Christianisme. Toutefois, elle a le devoir de rappeler sans cesse que le progrès matériel est un moyen, mais non un but, et que si, comme il arrive trop souvent, le progrès moral et spirituel ne marche pas de pair avec lui, l'humanité se trouve bien vite engagée dans des voies mauvaises, qui la mènent infailliblement à sa décadence. On en peut dire autant de la science, utile et féconde quand elle reste dans sa sphère, mais funeste quand elle en sort pour opposer aux affirmations souveraines de la Foi des spéculations athées ou matérialistes. La doctrine contre laquelle, en somme, l'enseignement de l'Eglise s'élèvera toujours, c'est l'*Humanisme*, c'est-à-dire, en prenant le mot dans son sens philosophique et non dans son sens littéraire, la doctrine qui prétend que l'homme, né bon, se suffit à lui-même et peut, dans les limites de sa nature, accomplir sa destinée. Mais qui ne voit que la simple observation suffit à réfuter une telle doctrine ?

L'homme est imparfait et il a besoin de lutter sans cesse pour se rapprocher de la perfection ; l'homme aspire à la possession de l'Absolu et, dans la mesure même où il est homme, il ne peut se contenter du fini. La civilisation la plus brillante, les découvertes de la science la plus avancée ne feront jamais qu'étourdir un moment, sans l'assouvir, l'âme humaine, que préoccupe avant tout le problème de sa destinée. Or, sauf la solution que l'Eglise lui donne, ou bien ce problème capital demeure irrésolu, ou bien il ne trouve dans les systèmes philosophiques et les fausses religions que des solutions incomplètes et contradictoires. Il n'est donc pas vrai que l'Eglise ait terminé son rôle ici-bas et doive être désormais reléguée dans le passé,

au nombre des institutions qui ont fait leur temps. Elle a toujours le secret des paroles qui conduisent à la vie éternelle et de celles qui assurent la félicité de la vie présente. Elle encourage la vraie liberté née de l'Evangile, mais elle anathématise cette liberté fausse qui, fille des sophismes du XVIIIe siècle et de la Révolution, ne peut conduire les peuples qu'à l'anarchie. S'il y a donc opposition et conflit, ce n'est pas entre elle et la société moderne, c'est entre elle et les erreurs qui, jetant le trouble dans cette société, la menacent, à bref délai, d'une complète dissolution.

Il faut l'espérer pourtant, les choses n'en arriveront pas à ce point où elles deviennent irréparables. La Société moderne s'apercevra enfin qu'il faut compter avec le Christ et l'Eglise. Pour cette dernière, nous sommes certain qu'elle a les promesses, et quant à la France, comme l'écrivait récemment un éloquent religieux : « Le Catholicisme est sa chair vive, son ossature, ses nerfs, son sang, son cœur. Même ceux qui ne s'en doutaient guère le verront clairement et bientôt. »

Pour ce qui est de l'Italie, Mgr Briganti, à la fin de son livre, exprime l'espérance qu'une entière liberté y sera rendue au Pontife. Il s'attarde à cette belle vision de la Ville-éternelle restituée au Pape et de Florence, la Cité des Arts et de la Beauté, devenue tout naturellement la capitale où siégerait, ralliant ainsi à elle les sympathies catholiques, la maison de Savoie. Il ne paraît pas, humainement parlant, qu'une telle solution soit prochaine. Il nous plaît toutefois d'en accepter l'augure et il nous semble que si quelqu'un est capable par sa bonté, par sa popularité, par l'amour qu'il suscite, de la faire aboutir un jour, c'est bien l'humble, évangélique et doux Pie X.

Nous trouvons aussi une note d'espoir vibrante dans les **Discours et Panégyriques** de M. l'Abbé J. Lagardère. Celui-là est de la race des vrais orateurs chrétiens : il sait dire dans la langue d'aujourd'hui les choses éternelles. Il renouvelle, en les faisant passer par son esprit vigoureux et par son âme sacerdotale, ces antiques sujets : *la Patrie*, *la Vierge*, *les Saints*, *la Famille*. Rarement il nous a été donné de voir réunis, dans une harmonie aussi pleine, la théologie la plus élevée, l'ascétisme le plus ferme, la connaissance exacte des besoins et des plaies de l'âme de ce temps, la richesse enfin d'un style qui sait prendre toutes les formes pour aller au cœur de l'auditoire.

S'il fallait absolument comparer M. Lagardère à quelqu'un, je le comparerais volontiers à l'éloquent et martial évêque d'Orléans. Comme lui il use du pittoresque, car il ne croit pas que la monotonie soit nécessaire à la dignité de la parole apostolique. A la familiarité parfois brusque de l'accent il fait succéder tout à coup quelque fière envolée, et le mystique chant d'orgue se développe, traversé soudain par une éclatante sonnerie de clairon. Avant tout il aime la France. Avec

l'Eglise, elle est sa tendresse ardente et, l'on pourrait dire, sa chère obsession. Il la suit d'un regard d'amour jusque dans ses faiblesses, car il sait que là-même elle porte des générosités merveilleuses. Il voit en elle l'enfant prodigue qui, tôt ou tard, retourne à la maison du Père, la pécheresse qui peut bien être souvent possédée par plus de sept Démons, mais qui rencontre toujours sur sa route le Maître et repand à ses pieds divins les repentirs de son cœur brisé. Il dirait, lui aussi, comme un original écrivain, que, malgré ses misères, elle n'a jamais commis ce péché contre le Saint-Esprit, dont l'Evangile déclare qu'il est irrémissible. Et c'est pourquoi le Christ lui fait miséricorde, c'est pourquoi, dans son histoire, aux grandes chutes succèdent les glorieux relèvements. Mais il lui semble qu'à cette heure elle est en train de perdre sa riche sève :

Il y a, dit-il, en religion, en morale, en philosophie, un scepticisme pratique qui ne laisse rien de stable et rend toute société impossible, parce qu'il affirme que rien n'est mal, rien n'est bien, rien n'est faux. C'est le chancre qui ronge l'âme de mon pays, c'est la tuberculose aux prises avec l'âme contemporaine, le mal des vieillots ; il fait la lâcheté, empêche toute réaction, excuse toutes les sottises. Pour le vaincre, il faut créer à nouveau des *volontés* et des vertus, former des hommes prêts à tout oser et à tout souffrir.

Or le type parfait de ces hommes qui savent vouloir et souffrir, ce sont les Saints qui nous l'offrent. L'orateur les célèbre donc avec un enthousiasme justifié. Pour les donner en exemple à son siècle incliné vers la matière, et fermé, semble-t-il, à tout ce qui dépasse l'horizon des sens, il va même chercher les plus hauts contemplatifs, les âmes les plus élancées vers Dieu, un saint Bernard, un saint Jean de la Croix, une sainte Thérèse. C'est que ces âmes de lumière ont été avant tout des âmes énergiques ; elles ont puisé dans l'extase des forces pour l'action et leur vie crucifiée s'est épanouie en œuvres puissantes et durables. A la fin d'un panégyrique du grand abbé de Clairvaux, je trouve ce passage qui s'applique aux temps présents :

D'où viendra le salut et qui apportera la paix au monde ! N'en doutez pas, une mission aussi sublime ne sera confiée qu'à un saint. Qu'il se soit formé sur les marches d'un trône ou dans la cabane d'un paysan, dans la milice d'un camp ou dans les solitudes d'un cloître, tenez pour certain qu'il ne deviendra le bras de Dieu et le salut de son peuple qu'à la condition d'avoir été préparé, je dirais presque *mérité* et surnaturellement engendré par une pléïade d'autres saints, de solitaires, de vierges et de moines de haute envergure, hommes intérieurs, âmes de granit et d'acier, forgées dans le feu de l'amour divin par le marteau de la pénitence, de la mortification et de l'épreuve.

Ainsi, car je suis malheureusement forcé de borner là mes citations, c'est surtout la vaillance chrétienne que M. l'abbé Lagardère nous

prêche. Je lui souhaite, après avoir été beaucoup écouté, d'être beaucoup lu. Il est de ceux dont la parole passe sur les fibres détendues ainsi qu'un vent sain et tonique. Son éloquence est large, claire, sonore et vivifiante comme l'air des sommets.

LOUIS LE CARDONNEL.

SCIENCE SOCIALE

R. Havard de la Montagne : *Examen de conscience*. Perrin. — *Cournot*, « Revue de métaphysique et de morale ». — *Bonald*, édité par Paul Bourget et Michel Salomon, Bloud. — Abbé Charles Boutard : *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, Perrin. — Joseph Bonnefond : *Le Régime parlementaire sous la Restauration*, Giard et Brière. — Léon Bollack : *Alsace-Lorraine contre arbitrage et désarmement*, Taride. — Memento.

J'avoue avoir un faible pour les livres écrits sous forme d'entretien. Sans remonter jusqu'à Platon, nous avons dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ou dans les *Dialogues philosophiques* de vrais chefs-d'œuvre en ce genre. Nul procédé n'est meilleur pour montrer une idée sous toutes ses faces, et combien de faces a la plus simple théorie politique ou sociale ! J'ai adopté moi-même cette forme pour un de mes derniers livres de sociographie, *Quand les peuples se relèvent*, et je comprends que M. Havard de la Montagne s'en soit également servi pour son **Examen de conscience, causeries sur le temps présent**. Le reproche qu'on pourrait toutefois faire à ce dernier auteur, c'est que ses interlocuteurs ne se contredisent vraiment pas assez ; il y a là un républicain, un royaliste et un impérialiste (cette triade est déjà un peu usée), et comme les deux derniers se passent continuellement la rhubarbe et le séné et que le premier tient le bassin de fort bonne grâce, le lecteur qui n'est pas de leur avis à tous trois trouve que cela se passe par trop en famille. De plus, ces interlocuteurs sont bien ferrés à glace sur les citations, les dates, les références ; le genre entretien comporte moins de précision documentaire ; chez Joseph de Maistre notamment, le départ est fait avec beaucoup d'art entre la causerie qui reste tout le temps vivante et agile, et les notes où « l'éditeur » accumule les justifications. Le livre n'en plaira pas moins à ceux qui pensent comme l'auteur, et peut-être, ce qui serait un fameux résultat, donnera-t-il à réfléchir aux autres. Dans le premier entretien, notamment, il y a de fines remarques sur la vraie pomme de discorde politique qui n'est pas la question constitutionnelle, mais la question religieuse. Que de bonnes gens qui se croient d'un républicanisme farouche et qui blasphémeraient leur déesse s'ils se réveillaient sous la République de Venise ou sous la République de Genève, ou même sous la République d'Athènes ! Je parlais tout à l'heure de Platon ; il suffit d'avoir lu *l'Eutyphron* pour savoir que la ville de Pallas n'avait rien à envier à l'Espagne sous le rapport de l'inquisition.

§

La *Revue de métaphysique et de morale* a eu l'heureuse idée de consacrer un de ses derniers nos à **Cournot**, dont le centenaire, il y a quatre ans, était passé inaperçu. Un des meilleurs articles qui le composent est de Tarde, qui, assez curieuse coïncidence, avait été initié à l'étude de la science sociale par les livres de ce penseur et dont le dernier ouvrage, encore à paraître, aura été consacré à sa philosophie politique. Cet article « l'accident et le rationnel en histoire » est digne des maîtresses pages de Tarde. Il y combat cette thèse de Cournot que l'accidentel ne joue qu'un rôle transitoire et insignifiant. Pour lui, au contraire, l'importance de l'accident est à tout instant énorme. De même que Renouvier a tiré toute une histoire nouvelle du monde de ce simple fait que Marc-Aurèle aurait adopté Avidius Crassus, Tarde se plaît à caresser les idées les plus variées, les plus subtiles. Que serait-il arrivé si ?... A quoi a tenu tel grand fait ?... Cette tournure d'esprit est aux antipodes de celle des gens comme Taine. Pour celui-ci, la Réforme, je suppose, ne pouvait pas ne pas éclater, et autre part que dans les pays germaniques, ni à un autre moment que le XVIe siècle, etc. Tarde est beaucoup moins sûr : « Si Marie Tudor, qui était jeune quand elle mourut, avait vécu quelques années de plus, le protestantisme se serait éteint en Angleterre. » Pourquoi pas ? L'amusant, c'est que, du coup, nous aurions été capables, nous Français, de nous faire protestants, puisque notre catholicisme était fait surtout de loyalisme et d'opposition réflexe à notre vieille ennemie de la guerre de cent ans, et qu'alors l'évolution du monde ayant continué comme si de rien n'était, c'est par le protestantisme qu'on expliquerait notre somnolence, et par le catholicisme qu'on justifierait *l'à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons !*

§

Un autre penseur qui mérite bien que l'oubli ne l'atteigne pas, quoique tout en son œuvre ne soit pas également sympathique, est **Bonald**, dont Paul Bourget et Michel Salomon viennent de publier une anthologie. Ce qu'il y a de bien dans Bonald, c'est la partie négative. Toute sa critique de la Révolution reste parfaite aujourd'hui encore. D'ailleurs quand on critique la Révolution, on a toujours raison. Mais sa partie positive a de quoi faire faire parfois la grimace. Il y a chez lui le même abus de raisonnement abstrait que chez ceux qu'il combat. J'étais bien jeune quand je lus pour la première fois sa *Théorie du pouvoir*, et pourtant je fus frappé par le côté artificiel de certaines de ses constructions, par la manie qu'il avait de citer à tout propos comme pays modèle l'ancienne Egypte, celle, par-dessus le marché,

d'avant Champollion ! Aujourd'hui aussi, il faut un peu se méfier de ceux qui ont toujours Bonald à la bouche ; ce sont des jacobins de droite, plus irritants, peut-être, sinon plus dangereux que ceux de gauche. Mais un livre désintéressé comme celui dont je rends compte sera toujours lu avec plaisir, plaisir doublé par les piquants rapprochements que font les éditeurs entre Bonald et de nombreux penseurs modernes.

§

Lamennais, une tout autre figure, et pourtant non sans points de contact. De Jean-Jacques, Bonald avait pris l'allure raisonneuse, Lamennais, lui, eut la fougue passionnée et désarçonnante. Il y avait en lui deux hommes comme chez Rousseau, mais parce qu'il était mieux équilibré, ce dédoublement de la personnalité n'alla pas jusqu'à la folie, tout en le rendant plus malheureux encore. Peu de figures sont plus souffrantes, plus pitoyables, plus désolées que la sienne. Son nouvel historien, M. l'abbé Boutard, lui rend justice. Comme tant de violents, c'était au fond un faible, et sa première faiblesse consista à se laisser faire prêtre par son saint homme de frère. La lettre qu'il lui écrivit au lendemain de son ordination est à faire frissonner : « Je suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux... Je n'aspire qu'à l'oubli dans tous les sens, et plût à Dieu que je pusse m'oublier moi-même ! »

§

De ce livre sur Lamennais, il est facile de passer à la thèse de M. Joseph Bonnefond sur le **Régime parlementaire sous la Restauration** (de mon temps, les thèses de doctorat en droit étaient moins intéressantes). L'auteur y démontre que la Restauration n'a jamais connu le gouvernement de cabinet ; Louis XVIII ne considérait la Charte que comme octroyée, ce qui l'aurait autorisé à la révoquer, et ce qui permettait en tous cas à Charles X de signer légitimement les fameuses ordonnances, les questions d'opportunité et d'adresse mises à part. Mais en réalité c'était le seul moyen de fonder solidement le régime parlementaire ; celui-ci ne se conçoit qu'avec un pouvoir central très fort ; aujourd'hui encore, le roi d'Angleterre est théoriquement un roi absolu. Dès que le pouvoir central s'affaiblit, le régime parlementaire devient dangereux. Sous une république, il est carrément absurde. Si nous l'avons, c'est que nos lois constitutionnelles de 1875 ont été faites par des monarchistes pour une monarchie. Toutes les autres républiques, suivant en lui l'exemple des Etats-Unis, ont adopté une combinaison tout différente : un pouvoir central très fort, très indépendant des Chambres et pas de gouvernement de cabinet. Le jour où nous aurons reconquis notre bon sens,

c'est ce régime que nous adopterons nous aussi ; notre parlementarisme ne se comprendrait que si le duc d'Orléans était sur le trône et si l'opposition républicaine, au surplus, était nulle. A propos d'opposition, M. Bonnefond est dur pour celle de la Restauration, et sa dureté est juste ; ces soi-disant libéraux de 1815-1830 furent de tristes personnages ; les meilleurs ne valaient pas cher. Guizot s'applaudissait d'avoir fait tomber le duc de Richelieu : « Vous ne voyez donc pas qu'avec ce ministère nous serions pendant des siècles restés en arrière et ne serions jamais peut-être arrivés à la position qui nous est due ! » (C'est Pasquier qui nous a transmis cet étonnant témoignage.) Et Armand Carrel, après avoir si souvent tonitrué contre les émigrés de Coblentz, allait faire le coup de feu sur la Bidassoa contre nos troupes !

§

Les titres un peu longs ont bien leur avantage ; ils dispensent de lire le livre : **Comment et pour quoi la France doit renoncer à l'Alsace-Lorraine. Alsace-Lorraine contre Arbitrage et désarmement**. Voilà qui est clair ; aucun chauvin ne s'y trompera, ni ne s'en inquiétera. Comme toutes les nations se refuseront d'une seule voix à prendre cet engagement général d'arbitrage et de désarmement, la France n'aura pas à renoncer. « Voire, dit Panurge, mais... » ce que veulent au fond les Bollack, les Naquet, les Moch, c'est la renonciation pure et simple. Nation, Christ, généreux dessein, sublime esprit de renoncement, les suggestions pleuvent comme grêle. Ici appelons-en à M. Bollack lui-même : « Demander à la France d'abandonner purement et simplement tous ses espoirs sur l'Alsace-Lorraine est une pure folie. » Dans sa frénésie de pur sacrifice à l'idéal, M. Bollack ne veut pas entendre parler de combinaison payée, d'échange d'une colonie contre le pays annexé : « La France ne peut dignement abandonner des territoires qu'elle a acquis par le sang de ses enfants et dont les peuples ne réclament pas encore de changement dans leur souveraineté. » Alors, que cet écrivain comprenne que nous ne puissions pas davantage abandonner « dignement » l'espoir de ravoir des territoires plus arrosés encore de notre sang et dont les indigènes réclament obstinément le retour à notre commune patrie. D'autant que les récompenses qu'on fait luire à nos yeux sont maigriotes. « Les impôts étant diminués d'un tiers, tous les peuples ressentiront une prospérité sans égale ». Et les retraites ouvrières ? Et le rachat des chemins de fer ? Heureux si les impôts ne sont pas, au contraire, accrus d'un tiers ! « Une floraison inouïe d'art, de sciences, d'inventions s'épanouira sur l'univers ». Ah le bon billet qu'a La Châtre ! « Il sera adopté une langue seconde neutre extranationale... » Le voilà, l'ours ! M. Bollack a inventé une

« langue bleue » et la vogue de l'Espéranto le fait maigrir d'envie. Il est certain que nous pouvons bien faire quelque sacrifice à ce compatriote au nom bien français : L'Alsace-Lorraine contre la langue bleue !

MEMENTO. — Marius Devès : *Le Droit et la souveraineté populaire*, Bloud. Monographe sérieuse. — Albert Bayet : *La Morale scientifique, essai sur les applications morales des sciences sociologiques*, Alcan. Je renvoie à ce que j'ai dit ici de la « Morale » de M. Lévy-Bruhl de qui se réclame l'auteur. — Chatterton Hill : *La Physiologie morale*, Stock. La même chanson sur un air différent et d'ailleurs plus amusant ; c'est en quittant les socialistes qu'on a envie d'embrasser les anarchistes. — L. Houllavigue : *Du laboratoire à l'usine*. Alcan. D'intéressants articles de science plus que de sociologie. — Olpbe Gaillard : *Le Paysan basque à travers les âges*, « Science sociale ». Bon modèle d'analyse sociale. — P. Leroy-Beaulieu : *Spéculations et spéculateurs*, « L'Economiste français ». L'auteur combat ce préjugé que les très grosses fortunes viennent de la spéculation. Tous les spéculateurs se ruinent, dit-il, C'est vrai. Les grosses fortunes de la Bourse ne viennent pas de la spéculation proprement dite, mais de la main mise sur le marché financier, c'est-à-dire de l'usure. Le spéculateur est un joueur qui s'expose, et qui finit en effet par perdre, surtout quand on l'y aide, comme le digne père Humbert aida si bien M. Bontoux. Le grand boursier, lui, se garde bien de spéculer, il manœuvre à coup sûr. Aussi ne meurt-il pas ruiné comme Bontoux, Soubeyran, Secrétan, Lesseps et Jaluzot, mais laisse-t-il 300 millions, comme le baron Hirsch.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

L'Ermitage : Rivarol, sur l'Académie française. — *La Revue des Poètes* et *la Revue hebdomadaire* : J. M. de Heredia jugé par MM. Emile Faguet et J. Lionnet. — *La Rénovation esthétique*. La tradition et M. Armand Point. L'art plus haut que la vie ? L'art tributaire de la vie ? Vers de MM. Verhaeren, F. Vielé-Griffin et René Ghil. — Memento.

L'Ermitage (15 octobre) publie deux opuscules de Rivarol, dont un *Dialogue entre Voltaire et Fontenelle*, écrit en 1784 et d'une telle actualité... Avant sa fondation même, l'Académie Française était raillée. Elle le fut dans la suite, l'est et le sera. Son fondateur n'avait point prévu le rôle véritable de cette compagnie. Il était, en son âme, de perpétuer le souvenir du grand ministre et du grandissime poète qu'il se croyait. Il fut, il est et demeurera, d'exciter la verve ironique des gens de lettres trop spirituels ou trop négligents pour envier l'immortalité mondaine qu'elle décerne et qui, auprès de la Gloire, a l'air modeste d'une peau de lapin comparée à la fourrure du chinchilla.

Voltaire et Fontenelle ont passé le Styx. Ils conversent, comme le peuvent des ombres à qui Rivarol souffle le mot. Or, Voltaire parle ainsi :

Tout était en règle, mon cher Fontenelle, et tout alla dans l'ordre accoutumé : l'Académie parla, on lut les Éloges, tout le monde fut loué, et chacun parut sortir avec plaisir; mais, vous le dirai-je? le nombre admirable des orateurs, le magnifique babil de cet Eloge, toujours ancien et toujours nouveau, le retour des séances, l'éclat des réceptions, tant de choses, en un mot, qui font de l'Académie Française le corps le plus auguste de l'univers, ne font plus aujourd'hui les délices de la nation : le siècle s'est affadi sur le sublime; on s'ennuie à l'Académie. Voilà ce que j'aurais voulu dissimuler à un homme tel que vous; car c'est vous percer le cœur. Je sais qu'on emporte chez les morts les affections qu'on a eues dans la vie; on a toujours du goût pour son premier métier, et si j'en crois là-dessus certains bruits, vous avez rassemblé là-bas sous ces myrtes quelques ombres académiques, vous y tenez des séances; il faut, en vérité, que vous y ayez bien du goût à la chose, pour vous être fait ainsi le secrétaire éternel des morts! N'en rougissez pas; si vous me l'avouez, je vous promets d'aller à vos assemblées une fois tous les siècles. Eh! plût à Dieu que l'Académie n'eût tenu là-haut que des assemblées séculaires; l'inconstant public ne serait pas si tôt dégoûté. Mais je vous le répète avec regret, ce public ne s'en cache pas : il s'obstine à dire que l'Académie ne fait plus rien pour sa gloire et pour ses plaisirs. Quant aux hommes qui soutiennent encore l'honneur de la nation, qu'ont-ils à faire d'académie? Que gagnent-ils à se réunir? C'est aux moutons à s'attrouper; mais les lions s'isolent et se font des empires séparés.

Fontenelle défend l'Académie avec cette mollesse qui est le signe du bon ton et Voltaire termine l'entretien par ces mots incisifs, parce que l'arrivée du sempiternel La Motte, évidemment, l'agace :

Adieu, vous dis-je; il faut quitter les gens quand leur marmotte les prend. Allez, Fontenelle, parmi les Duclos, les d'Olivet et les Trublet, causer sur votre chère académie, pendant quelques milliers de siècles. Pour moi, je vais trouver Sophocle, Horace et l'Arioste; c'est là toute l'académie qu'il me faut. Quant à vous, La Motte, attendez, pour faire votre lecture, la descente de quelques pauvres diables qui font des drames pour l'Opéra-Comique; ou bien, informez-vous d'un abbé de Reyrac, qui faisait un hymne au soleil, en prose, et en un gros volume. Il nous parlait de tout ce que cet astre a vu depuis l'origine du monde; il prétendait malicieusement faire ainsi tomber l'Encyclopédie : vous trouverez ici son âme prosaïque, à moins qu'il ne soit mort tout entier.



La **Revue des Poètes** (10 octobre) insère dans un cadre noir ces lignes belles de netteté où M. Emile Faguet juge le grand, le pur poète que fut José-Maria de Heredia :

La France vient de perdre un très grand poète qui remplit en quelque sorte toute la définition du grand artiste, puisqu'à la fois il continuait une grande tradition et était parfaitement original. Il continuait la grande tradition classique, à prendre le mot dans sa large et vraie acception. Il se rat-

tachait directement à André Chénier, et par André Chénier à Ronsard, et par Ronsard à l'antiquité. Il représentait parmi nous — relisez les immortels *Trophées* — Anacréon, Callimaque, Théocrite, Lucrèce et Catulle. Il avait le vers marmoréen des plus purs Grecs et des meilleurs parmi les Latins. André Chénier vient de l'accueillir en lui disant :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques

et il a répondu : « Est-il nécessaire d'avoir des pensers nouveaux, puisque la poésie a pour matière ce qui n'est ni nouveau ni ancien, mais ce qui est éternel ? »

Et peut-être ont-ils discuté, et peut-être ont-ils été d'accord tout de suite.

Quant à son originalité, c'était son art du ramassé qui est brillant et qui reste clair, art où absolument personne ne l'a dépassé, ne l'a égalé peut-être. A côté de lui, chose stupéfiante, non seulement tous les Parnassiens sont mous et négligés, et tous les Romantiques diffus ; mais André Chénier lui-même est prolixe. Il n'y a que le seul Gautier (dans *Emaux et Camées*), et quelques poètes de l'Anthologie grecque qui puissent rivaliser avec lui, de netteté dans le court et d'étincelant dans le concis.

Ce n'est point à dire qu'il soit le plus grand poète de l'histoire littéraire ; car son imagination n'était pas riche et sa sensibilité ne s'est guère montrée dans ses œuvres ; mais c'est-à-dire que c'est un des deux ou trois ouvriers en vers les plus miraculeux que le monde ait connus. La postérité en sera émerveillée et elle apprendra chez lui plus que chez tout autre, l'art d'écrire.

On regrette presque un tel souci de la perfection absolue, puisque ce soin l'a condamné à produire extrêmement peu. Mais c'est à cette condition, comme l'a si bien senti Malherbe, qu'on laisse deux cents vers indescriptibles, ce qui suffit à une gloire impérissable. Je ne vois qu'une épitaphe à mettre sur cette tombe prématurée et douloureuse, et glorieuse. Au-dessous d'un bas-relief figurant les *Trophées* :

Aes aere perennius.

M. Jean Lionnet donne à la **Revue hebdomadaire** (21 octobre) un bon article sur le maître. On peut désirer d'y corriger quelques opinions, témoin celle-ci : « Il (Heredia) a les goûts d'un Véronèse avec la minutie de facture d'un Meissonier ». — M. Lionnet a excellemment noté la « précision » des *Trophées* et cité, à propos de cette précision, *Mme Bovary*.

C'est avec élégance que M. Lionnet isole le poète des autres parnassiens, et prouve que, seul d'entre tous, il est « impersonnel » et « impassible », dans la rare perfection de son œuvre.

§

Dans la **Rénovation esthétique** (octobre), qui est la « revue de l'art le meilleur », M. Armand Point commence une étude sur *l'Education d'un artiste aux* XIVe, XVe et XVIe *siècles*, dans le dessein d'apprendre aux « jeunes disciples de l'art », « toute la science de l'art ». La préface à cet enseignement est un chaud plaidoyer en faveur d'un idéal respectable dont Richard Wagner a donné la formule

brève et exclusive: « L'art commence où finit la vie ». *Tristan et Yseult*, *les Maîtres Chanteurs* au moins, dans l'œuvre de Wagner, démentent heureusement cette « noble » maxime. Nul ne la pouvait reprendre avec plus d'autorité que M. Armand Point, et nulle voix que la sienne n'était autant digne d'attirer vers les trésors du Passé les yeux et l'intelligence des jeunes hommes :

Seule la *Tradition* peut s'opposer, fatidique et inébranlable, car la *Tradition,* vieille comme la terre et nourricière comme elle, donna à ses fidèles un lait si fort qu'aujourd'hui deshérités et bannis de la table sacrée, une stupeur nous prend à considérer tout ce que cette force put créer dans la joie de l'abondance.

C'est par elle que l'art devint grand, puissant et sublime, car peu à peu la science perfectionna toutes les lois et tous les moyens d'expression, et les artistes purent incarner aisément toutes leurs pensées et leurs sentiments.

Aussi le jour où l'on proclama inutile tout enseignement, suffisante l'étude de la nature, on brisa du coup l'épine dorsale à la peinture, et depuis ce temps elle se traîne misérablement.

Impassibles et muets comme des sphinx, sans la révélation de la *Tradition*, les chefs-d'œuvre restent en partie incompréhensibles.

Leur immuable beauté nous suggère la foi, l'amour ; mais le secret qui les enfanta reste inviolable. Ils ont beau nous apprendre que l'art atteint l'Idéal lorsqu'il y a parfaite harmonie entre la conception et l'exécution, que la Beauté naît de cette perfection ; mais à ceux qui veulent suivre ce chemin, la lumière est refusée.

Un abîme sépare le présent du passé.

L'immense artiste du XIXe siècle, Delacroix, le savait bien, et tout le tourment de sa vie fut d'équilibrer ces deux principes. Aussi que d'études, que de copies d'après Rubens et les Vénitiens. Il cherche à surprendre la conduite normale et savante d'une œuvre, son impuissance le décourage à tout moment : de l'ébauche en grisaille, il saute à l'ébauche en tons ardents; de l'exécution invisible par glacis, il va aux hachures dans la pâte, et dans tous ses ouvrages on retrouve les traces de ces incertitudes. A côté de morceaux superbement exécutés, tout à coup on voit des lourdeurs pénibles. Et je ne veux parler pour le moment que de l'exécution. Si un génie fut découragé, que feront les moins fortunés du sort ?

En dehors des Musées n'y aurait-il pas d'autres sources pour s'instruire sur cette admirable méthode des anciens ?

Oui, car ce que les œuvres taisent jalousement, les manuscrits le révèleront au fond des bibliothèques.

Les leçons de M. Armand Point porteront sur Cennino-Cennini, Armenino, Lomazzo, Alberti, Vinci.

Cennino a terminé, le 31 juillet 1437, un manuscrit traitant de son art, — dont M. Armand Point déclare que « c'est le traité le plus complet, le plus clair, le plus ordonné qui ait été écrit sur cette matière ». On y lit que le temps nécessaire aux études qui font un peintre est de 13 années...

Sans doute, il faut savoir la tradition de l'Art qu'on promet de servir et il faut apprendre son « métier », écrivain, sculpteur ou peintre ! Car la divine Nature, excessive et tourmentée à l'image de l'homme, n'inspire que le bon ouvrier. Sa Vie, principe de tout Art, voilà peut-être une formule défendable? Elle a en tout cas sa tradition, depuis Michel-Ange ou Rembrandt pour les uns, et Villon ou Rabelais pour les autres...

§

La **Belgique artistique et littéraire**, dont le premier numéro a paru en octobre, donne un poème de M. Verhaeren : *Un bateau de Flandre*, si vivant et si beau, parce qu'il l'emprunte directement à la Flandre maritime. De même, l'Italie, ses femmes, ses paysages, revivent en beauté dans l'œuvre des maîtres que révère M. Armant Point parce qu'ils l'accomplirent les yeux ouverts sur leur époque, sensibles à la leçon de ses charmes.

Voici une strophe du *Bateau de Flandre :*

Son mousse et ses marins l'aiment d'amour tenace;
Il était la maison ailée où leur audace
Luttait, parmi les vents rageurs et les courants;
Saints Pierre et Paul, ses deux patrons, étaient garants
De sa fortune heureuse à travers l'aventure ;
Toute voile vibrait autour de sa mâture;
Aux équinoxes d'or, quand son filet plongeait
Vers les turbots nacrés ou les saignants rougets,
Il labourait la mer violente ou tranquille
Avec sa proue ardente ou sa pesante quille,
Dans la candeur de l'aube, ou l'orgueil du couchant.
A sa proue en partance, on entendait un chant ;
Il était un morceau de la Flandre sacrée
Qui dérivait, dans le tangage et le roulis,
Mais qui se ressoudait, sous la main des marées,
Après la journée faite et le butin conquis,
Toujours, au long des flancs de sa dune dorée.

Volontiers, nous reproduisons une partie du fragment de *La Mort de Pindare* que M. Francis Vielé-Griffin a fait paraître dans la revue **Antée** (1er octobre) :

Ceci : ta belle joie de vivre,
Ta beauté blanche,
Ta chair de marbre tiède
Où quelque dieu immobile se délivre,
S'étire et marche ;
Ton pas harmonieux sonnant sa joie,
Ta force souple — tige vive qui ploie —
Ta voix !
Ou qu'elle chante

Ou qu'elle parle et chante encore ;
Ton regard hautain qui sourit de l'or
Crédule à peine au rêve de son rire ;
Ton bras que lance un disque sans effort ;
Ta main que j'ai guidée sur cette lyre ;
Ceci s'en ira, comme fuit ce nuage rose,
Là-bas,
Vers des métempsycoses,
Sans doute ceci s'en ira vers la nuit égale,
Mais il est pire encore que cela :

Ceci, ma joie de te regarder vivre, Idée !

Il y a aussi, — **Ecrits pour l'Art** (15 octobre) — des vers inédits de M. René Ghil : *Ouverture du « Vœu de vivre »*, dont le sens n'échappera à personne :

Horizontale dans la largeur large-ailant
où l'immémoire d'estuaire d'angles lent-
tonnants de houle — est dans le vol du goéland :

tonnante, et qui sépare en spumantes déroutes
elle a haut dominé les limites dissoutes
et, vers quel angle ardu qui vainquait — s'égalant
émergente au phare de Fixités,
qui sait
le rut inapaisé de ses vagues meurtries,
haussait ! ventre du vague énorme et maternel...

Memento. — *Revue des Charentes* (septembre), numéro consacré à Eugène Fromentin.

Nouvelle Revue (15 octobre) : *La mode de la méchanceté*, par M. Pellisson ; *Ingres et Manet*, par M. Gustave Kahn.

Revue Bleue (14 octobre) : *L'Art des jaunes*, par M. Péladan : *Sénac de Meilhan et Choderlos de Laclos*, par M. J.-Ernest-Charles. — (21 octobre) : *L'Idée de l'Etat et la conscience collective*, par M. E. d'Eichtal ; *le Salon d'Automne*, par M. Camille Mauclair ; des « poésies » de M. Paul Harel : *le Lapin ; le Dîner*.

La Revue de Paris (1er et 15 octobre) continue la publication des *Lettres à ma nièce*, de Gustave Flaubert.

Revue Universelle (1er octobre) : *Liège et son Exposition*, par M. Albert Mockel. — (15 octobre) : *Le Parti socialiste en Allemagne*, par M. G.-L. Duprat.

La femme contemporaine (octobre) : *Le féminisme et le mariage*, par M. Th. Joran.

L'Ermitage (15 octobre) contient un article de M. J. de Gaultier sur *le Sentiment de la nature* ; un poème de M. Ducoté : *Pescecola ; De la richesse*, par M. Lucien Jean ; un *Voyage de La Fontaine* narré avec beaucoup d'art, d'émotion et d'ironie, par M. E. Pilon ; — et *la Critique*, par M. Michel Arnaud.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Anecdotes sur M. Ingres (*Le Temps*, 1er novembre). — Une lettre sadique (*L'Intermédiaire*, 20 octobre) — Le Cimetière israélite (*L'Eclair*, 2 novembre). — Sur M. de Heredia (*Le Soleil*, 2 novembre).

Il nous reste un élève, un collaborateur de M. Ingres. Son nom est Raymond Balze. Il a quatre-vingt-sept ans et possède un atelier à l'Institut. Sa gloire est d'avoir copié toutes les *Loges* et toutes les *Stances* de Raphaël. Les *Loges* et deux des *Stances* sont à l'Ecole des Beaux-Arts. Le reste des *Stances*, aux Invalides. Stendhal, en ses *Promenades dans Rome*, a parlé abondamment de ces peintures célèbres, exécutées par Raphaël et ses collaborateurs aux *Loggie* et aux *Stanze*, c'est-à-dire aux galeries et aux chambres du Vatican. L'idée de ces copies appartient à M. Thiers, qui goûtait ce genre d'art instructif. Le majordome du Vatican s'en moquait fort, car les fresques des *Stanze* sont immenses et il disait : A Paris, vous ne saurez où loger cela. Et en effet, après avoir été longtemps roulées, les immenses toiles de M. Balze ont été exilées aux Invalides. On les a vues un instant, paraît-il, en 1873, à l'éphémère Musée Européen où M. Thiers voulait rassembler les fac-similés des chefs-d'œuvre célèbres épars dans le monde entier. Jamais cet homme têtu n'a pu comprendre que l'art est fait pour émouvoir notre sensibilité, et que la copie d'un Raphaël n'est plus qu'une image mnémotechnique : alors une belle feuille grand aigle suffit très bien. Voici l'histoire de ces copies, d'après **le Temps** :

Amaury Duval, dans son livre l'*Atelier d'Ingres* nous raconte cette intéressante anecdote : « Monsieur Ingres était désigné comme successeur d'Horace Vernet à la direction de l'Ecole de Rome ; Hippolyte Flandrin était parti avec les honneurs du grand prix : je fis à la hâte tous mes préparatifs, et quelques jours avant mon départ, ma sœur réunit tous mes amis dans un dîner d'adieux. Si je rappelle cette circonstance, c'est que M. Thiers se trouvait à ce dîner. Il était alors ministre de l'intérieur, je crois, mais à coup sûr ministre, car avant de se mettre à table : « Vous allez en Italie, me dit-il, votre maître aussi ; il est nommé directeur de l'Ecole. Dites-lui donc de ma part que si, au lieu de faire des tableaux comme le *Saint Symphorien*, il veut copier les *Chambres* de Raphaël, je lui allouerai tout ce qu'il me demandera. »

On n'ignore pas que Thiers avait l'idée de fonder un musée de copies, et il tenait à son idée. Il put même la réaliser, en 1871, d'accord avec Jules Simon, alors ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. Ce musée, qui s'appela Musée Européen, n'a pas eu une longue existence. Mais en 1835, Thiers croyait sans doute que son projet avait un bel avenir puisqu'il espérait qu'Ingres n'hésiterait pas à lui donner satisfaction. Le maître lui répondit, à propos d'une copie, que Thiers sollicitait, de la *Transfiguration* : « Monsieur le ministre, maintenant, quand je fais des dessins, je les signe. — INGRES. »

Toutefois, il est certain qu'Ingres déféra au désir du ministre, et il chargea les frères Balze, mandés à Rome, de copier les *Loges*.

« En réalité, me déclare M. Balze, nous commençâmes à quatre l'exécution des *Loges:* Paul Flandrin, Comairas, mon frère et moi. Hippolyte Flandrin, Jourdy et Rousseau se joignirent à nous, pas pour longtemps. Ainsi la première *Loge* fut entreprise par Comairas,reprise par Paul Flandrin, ensuite par Hippolyte, enfin retouchée par M. Ingres. Le travail n'avançait pas vite; il présentait de grosses difficultés. Le maître nous surveillait et nous encourageait. Un jour, pourtant, nous cédâmes au découragement. Paul Flandrin, Comairas, mon frère et moi nous allâmes trouver Mme Ingres pour lui dire que nous donnions notre démission. « Comment, comment! s'écria Mme Ingres, mais votre maître me parlait encore de vous ce matin à déjeuner. Il est très content de vous. — S'il en est ainsi, Madame, mettez que nous n'avons rien dit. » Nous retournâmes à nos échafaudages et à nos pinceaux. Bientôt après, nos camarades lâchèrent la besogne. Nous restâmes seuls, mon frère et moi. De fait, sur cinquante-deux *Loges*,nous en avons copié quarante-sept. Ce travail nous a pris quatre ans.

— Du temps que nous travaillions, mon frère et moi, le pape passait souvent dans les *Stanze* et s'arrêtait devant nos copies. Un jour, Grégoire XVI me dit, en regardant le *Saint Pierre dans sa prison :* « — Cette fresque-ci est le délire des peintres. — Oui, saint père. — C'est aussi le mien. »

« Une autre fois, passant devant mon frère, il lui dit à propos de l'*Incendie du bourg :* « — Je ne vois guère de flammes. — C'est le moment du miracle, reprit mon frère. Saint Léon bénit le peuple. »

« Le pape, se tournant alors vers sa suite : — *Ha ragione il pittore.* Le peintre a raison. »

« M. Ingres nous faisait visite souvent également au Vatican. Quand il arrivait vers la fin de notre séance, nous sortions ensemble et parcourions les rues et les environs de Rome. Son enthousiasme s'exprimait avec une ardeur juvénile. Ces promenades le mettaient de bonne humeur. Je me souviens qu'un après-midi, passant près du tombeau de Néron, le maître nous dit en souriant : « C'est ici que j'ai pris livraison de ma femme. » Ce mot nous amusa. « Mais oui, poursuivit-il, je ne connaissais pas Mme Ingres quand elle me fut envoyée de France. Elle ne me connaissait pas davantage, ou plutôt elle ne me connaissait que par un croquis que je lui avais envoyé, et où je m'étais flatté, me confessa-t-elle dans la suite. Nous nous sommes donc rencontrés et vus ici pour la première fois. J'étais seul, triste, à Rome. Pour me guérir, un ami me fiança, par correspondance, à une jeune personne de sa famille. L'affaire s'arrangea et la future Mme Ingres prit le chemin de Rome. »

« Lorsqu'on venait demander à M. Ingres de peindre un portrait, il avait un mouvement d'impatience; il n'aimait pas le portrait et se plaisait à répéter : « Je suis peintre d'histoire; je ne suis pas portraitiste. » Il considérait cette partie de l'art du peintre comme secondaire. Avec ses amis, il consentait volontiers à faire un portrait; il y consacrait généralement quatre heures, pas davantage : le matin, une heure et demie, et deux et demie dans l'après-midi. Il aimait peindre pendant que son sujet déjeunait. Il soutenait que le portraicturé, les femmes, notamment, ne pensait pas à la pose et était plus naturel. »

M. Ingres admettait ses élèves à l'honneur de la collaboration :

En ce qui nous concerne, dit M. Balze, nous avons mis, mon frère et moi, la main à certaines des œuvres de monsieur Ingres. Par exemple, à la *Stratonice*. Mon frère Paul — mort il y a sept ans — y a peint les colonnes. Ces colonnes remplaçaient la bataille d'Arbelles d'après la mosaïque de Pompéi, ensuite, les travaux d'Hercule dont il ne reste presque rien. Mon frère a fait preuve pour ce tableau de la patience la plus extrême, obéissant toujours aux idées du patron. Moi, j'ai peint les instruments et notamment la lyre. Je me souviens que la *Source* est restée accrochée très longtemps en haut de l'atelier de monsieur Ingres, avec des bas rouges à mi-cuisses ; puis un beau matin, le maître l'a descendue et terminée en quinze jours. Mon frère a fait la cruche et rectifié la perspective des pieds dans l'eau.

§

L'Intermédiaire publie une lettre sadique, c'est-à-dire une lettre du marquis de Sade ; il y désavoue des romans dont on l'a toujours cru l'auteur. Mais, n'est-ce pas un désaveu de circonstance ?

D. A. S. Sade, *homme de lettres aux membres de la Commission sénatoriale de la Liberté individuelle.*

Sénateurs,

Il y a quarante mois que je gémis dans les fers les plus injustes et les plus cruels.

Soupçonné depuis le 15 ventôse an XI d'être l'auteur d'un livre immoral que je vous proteste n'avoir jamais fait, on n'a cessé, depuis cette époque, de me retenir dans différentes prisons sans jamais vouloir me laisser juger, seule chose que je désirasse, puisqu'elle était la seule qui pût faire éclater mon innocence.

M'efforçant à trouver la cause d'un acte aussi arbitraire, je l'aperçois enfin dans l'affreuse coalition de parents dont je n'ai jamais voulu partager, en Révolution, ni les démarches ni les opinions : furieux de mon attachement constant et soutenu, tant à ma patrie qu'à ceux qui la gouvernent, désolés de l'ordre que je voulais mettre à mes affaires en satisfaisant tous mes créanciers, à la ruine desquels ces malhonnêtes gens gagnaient, ils ont adroitement profité du faible instant de crédit offert par leur rentrée en France pour perdre celui des leurs qui n'avait pas voulu les suivre. De là l'époque de mes malheurs, de là leurs mensongères inculpations... et mes chaînes.

Sénateurs, un nouvel ordre de choses vous rend les juges et les arbitres de ma destinée ; de ce moment je vous implore, de ce moment je suis tranquille, puisque cette destinée si malheureuse se trouve maintenant confiée aux mains sacrées du génie, de la sagesse, de la justice et de la raison.

SADE.

Ce 1er messidor an 1er de l'Empire.

§

Un hébraïsant, M. Maurice Pégard, a étudié les inscriptions des tombes juives, anciennes et modernes, et constaté que les formules

n'ont pas changé. Cette race, très vieille, est demeurée, remarque pas très nouvelle, rebelle à toute modification ; ce qui est conforme à la science, les espèces étant malléables en raison inverse de leur ancienneté. Voici ce que dit M. Pégard, dans **L'Eclair**.

Si, dédaignant les allées grandioses et les monuments historiques chers aux pèlerins d'outre-Manche, vous pénétrez au cimetière du Père-Lachaise par la rue du Repos, une cité étrangement déserte, et d'une physionomie particulière, retient immédiatement votre attention. Là, l'urne cinéraire a remplacé la croix et partout, sur les pierres dressées comme de nouvelles tables de la Loi, s'étale une écriture bizarre et compliquée, bien connue de l'épigraphiste. Nous sommes au cimetière israélite.

Or, l'épigraphiste est né curieux, il est même indiscret ; j'en demande bien sincèrement pardon aux mânes des *Beney-Adam* couchés là pour l'éternité, mais qui donc, à ma place, eût pu résister de pénétrer le sens d'inscriptions dont l'aspect rébarbatif a toujours l'air de vouloir cacher quelque chose ?

Je m'attelai donc à la besogne, et comme le lecteur est aussi curieux que moi, il me saura gré sans doute de lui faire part du résultat de mes recherches.

Le type le plus répandu de l'inscription funéraire juive peut se résumer dans la formule suivante :

La femme... (*suivent divers qualificatifs*)
épouse de... (*indication du nom de l'époux*)
fille de... (*indication du nom du père*)
a été retranchée avec une bonne renommée
au jour de... (*indication du jour*)
et a été enterrée au jour de... (*indication du jour et du mois*)
année... (*indication de l'année d'après la date de la création du monde admise par les rabbins*).

A remarquer l'expression sémitique très ancienne *shem tob* (mot à mot ; bon nom) dans le sens de bonne renommée.

Une stèle d'un type d'écriture punique fort archaïque, stèle élevée à la mémoire d'un prêtre de *Shahar* et conservée actuellement au Musée du Louvre, relate déjà une expression analogue ; on y lit en effet : « A cause de ma justice devant lui, il (*Shakar*) m'a placé un bon nom. »

Les principales épithètes servant dans les épitaphes juives à caractériser les femmes peuvent être fournies par les tombes des dames Netter, Seymour, Judith Bermann et Rachel Dreyfus ; ce sont : « l'estimée (*hagashoubah*), l'excellente (*hayagerah*), la modeste (*hatseno'ah*), la bienvaillante (*hahasidah*) » ; pour les hommes, nous avons « juste (*tsadig*), droit (*iashar*), excellent (*iagar*) et, aussi, fils d'amour (*ben dôd*), c'est-à-dire aimé, l'enfant de consolation (*hana'ar menahem*)... rien ne rappelle en général les temps nouveaux ; tout au contraire tend à nous ramener au style funéraire dont les inscriptions puniques et araméennes peuvent être considérées à la fois comme l'origine et le modèle, un modèle qui l'est demeuré.

Les deux exemples suivants pris dans la collection du Louvre suffiront amplement à faire éclater cette analogie ; l'inscription funéraire punique se présente ainsi :

« Cette pierre a été dressée pour Shabalath, fille de Ma'alal ; elle a vécu vingt-cinq ans, épouse de Mashibath'anab, fils de Ri'al ».

L'inscription funéraire araméenne est, à quelque chose près, la même ; qu'on en juge par cette épitaphe, type de celles de Palmyre : « Hélas ! Zabdelnh, fils de Bod'ea, fils de Zabd'atheh, dans le mois de Adar, année 487 ».

La pensée qui présida à l'élaboration de ces deux inscriptions est évidemmedt similaire de celle que nous a révélée la tombe juive.

§

M. Remy de Gourmont a étudié dans **le Soleil** *M. de Heredia et les poètes parnassiens*. Voici la conclusion de cette étude où sont marquées les origines du Parnasse et sa mort :

Faut-il dire que cet homme, aux sonnets impassibles et rigides comme des armures, était doué d'une sensibilité très profonde et qu'il la cachait ? Ce n'est point mon affaire et je ne veux voir ici que le poète extérieur. C'est un talent limité, mais très sûr. On le rapprocha de Malherbe, sans doute à cause de ses origines normandes ; mais si Malherbe produisit peu, s'il était fort difficile sur le choix des syllabes, il n'eut pas le goût de se condenser comme M. de Heredia, en de petits poèmes, tous pareils. Le Malherbe du XIX[e] siècle, ce fut plutôt Leconte de Lisle, réformateur têtu et qui, tel l'ennemi de Ronsard, laissera un nom très connu en tête de poésies qui ne le sont guère, quoique fort belles. Si les parallèles était encore de mode, on mettrait plutôt M. de Heredia en balance avec François Maynard. Honneur encore immense, car Maynard, bien moins lu encore que Malherbe, j'entends lu par plaisir, Maynard est un des meilleurs artisans du vers classique, et son ode, *La Belle Viole*, demeure encore l'une des plus belles pages de la poésie française :

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Il y a un mouvement analogue dans *La Belle Viole* de M. de Heredia :

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive, son front plie.
La violette en fleur se fanera demain.

Il me semble que je préfère ce sonnet apaisé, ou les deux précédents (sur Ronsard ou Pétrarque) et la série des *Bucoliques*, aux vers si souvent cités « Comme un vol de gerfauts, etc. » Çà et là, malgré sa volonté de paraître absent. M. de Heredia s'est laissé entrevoir derrière l'éclatant rideau de pourpre et d'or. Ce sont les mouvements les plus heureux de sa poésie.

M. Detaille, qui n'aime pas les nuances, goûterait peu ce morceau. Ayant à parler du poète au nom de l'Institut, il s'est écrié :

Hier, c'était M. José-Maria de Heredia qui disparaissait, laissant derrière lui une traînée lumineuse, comme ces météores qui passent dans le firmament.

Mettons cela en français, et cela veut dire : M. de Heredia a brillé

un instant, comme un bolide ; ou bien,son nom vivra ce que dure la queue d'une comète.

Mais quel dommage que M. Detaille réserve de tels feux d'artifice pour ses discours.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Don Quichotte*, drame héroï-comique en trois parties et huit tableaux, en vers, de M. Jean Richepin (26 octobre). — VAUDEVILLE : *La Marche nuptiale*, pièce en quatre actes, de M. Henry Bataille (27 octobre). — GYMNASE : *La Rafale*, pièce en trois actes, de M. Henry Bernstein (20 octobre). — NOUVEAUTÉS : *Floreite et Patapon*, pièce en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Pierre Véber (21 octobre). — Memento.

Après d'autres, M. Jean Richepin vient de mettre **Don Quichotte** à la scène, et je ne crois pas qu'il y ait mieux réussi que ses devanciers : peut-être même, dans un drame qui fut joué, voilà deux ans environ, au théâtre Victor Hugo, et qui n'était pas sans mérite, Jacques le Lorrain avait-il indiqué mieux qne n'a fait M. Richepin la méthode à suivre par qui veut rendre théâtral *Don Quichotte*.

L'erreur de M. Jean Richepin a été de suivre avec une excessive fidélité le livre de Cervantès. Il a pensé que le public tenait à voir Don Quichotte combattre les moulins à vent,ou délivrer les galériens. Non, certains épisodes de *Don Quichotte* n'ont rien de dramatique, et la manière même dont le livre est composé fait qu'il ne peut pas, sans d'essentielles modifications, être mis au théâtre. Le mieux serait de ne garder de *Don Quichotte* que le caractère des principaux personnages, et d'imaginer une intrigue où ils puissent le montrer.

D'ailleurs,M.Jean Richepin a-t-il gardé à Don Quichotte le caractère que lui avait donné Cervantès ? Le vieil hidalgo est, d'après M. Richepin, un héros qui vit dans un beau rêve, et son ridicule est singulièrement atténué. Pareille interprétation du personnage avait déjà été donnée : Victor Hugo, dans *William Shakespeare*, prétend que Cervantès lui-même était, au fond, du parti de Don Quichotte. M. Jean Richepin avait bien le droit de suivre, sinon Cervantès, du moins Victor Hugo.

Il y a, du reste, d'heureux morceaux dans le drame de M. Richepin. La fantaisie en est parfois fort aimable, la verve vigoureuse. Et au dernier tableau, quand meurt l'irréductible rêveur, on ne peut se défendre de quelque émotion.

Son physique obligeait M. Leloir à jouer Don Quichotte : il s'est fort honorablement tiré d'une tâche difficile. M. André Brunot est un spirituel Sancho, M. Georges Berr un Ginès de Passamont plein d'entrain. Et n'oublions pas Mmes Marie Leconte, Thérèse Kolb, Rachel Boyer, MM. Dehelly, Delaunay, Croué, Dessonnes, Fenoux.

M. Henry Bataille vient de nous donner une pièce très intéressante — la meilleure peut-être qu'il ait jamais faite — **la Marche nuptiale.**

Grâce de Plessans appartient à une famille provinciale de petite noblesse, et où l'on garde une scrupuleuse fidélité aux idées anciennes. Grâce — est-il besoin de le dire ? — fut élevée dans un couvent, et elle profita si bien de l'éducation reçue qu'elle pensa entrer en religion. Le sens mystique s'exaltait fort en elle. Elle renonça pourtant à son premier projet ; vers la vingtième année, elle revint dans sa famille ; elle y vécut, décidée à ne se donner qu'à l'homme qu'elle aimerait vraiment ; et elle a refusé plusieurs fois des partis que d'autres eussent jugés très sortables.

A vingt sept ans, Grâce fuit la maison familiale. Elle s'est éprise de Claude Morillot, un modeste professeur de musique. Elle a demandé à sa famille d'épouser Claude. L'orgueil des Plessans s'est indigné. Et, simplement, sans d'ailleurs jouer le moins du monde à la révoltée héroïque, Grâce est partie avec Claude. Et tous deux échouent à Paris : Grâce est résignée à partager la misère de Claude.

Comment Grâce a-t-elle pu s'éprendre de Claude ? Claude est un malheureux ; il est humble, timide ; il n'a aucune des qualités nécessaires à la lutte contre le mal ; on sent qu'il ne peut agir sans gaucherie ; il tombe facilement dans le ridicule. Au physique, il n'est guère beau ; il ignore l'élégance. Comment Grâce s'est-elle éprise de lui ?

Le personnage qu'a créé M. Henry Bataille est d'une singulière nouveauté. Grâce est une mystique, une mystique chrétienne, mais qui vit dans un temps où s'effritent les croyances d'autrefois. Un amour joyeux, magnifique, où il n'y aurait pas un peu de dévouement, lui semblerait un amour impie. Elle a renoncé à faire des vœux de religion, et ce fut peut-être parce que se donner à Dieu ne lui semblait pas un réel sacrifice. Grâce, chrétiennement, confond l'amour avec la pitié. Si elle s'éprend de Claude Morillot, si elle est heureuse de s'enfuir avec lui, c'est que, pour la noblesse et la pureté de la vie, elle juge le renoncement seul efficace. Grâce de Plessans se réjouit d'être devenue pauvre ; c'est la pauvreté de Claude, c'est sa médiocrité, son ridicule, sa timidité qu'elle aime. Grâce se supprime toute possibilité de retour dans sa famille le jour où Claude, en amoureux puéril, a, pour lui louer un piano, commis la plus naïve des indélicatesses.

Grâce de Plessans mènerait longtemps, peut-être, une vie d'heureux sacrifice, auprès de Claude Morillot, si elle ne rencontrait pas Roger Lechâtellier, — un riche industriel, qui a épousé une amie d'enfance de Grâce, et par qui le chétif Claude a pu trouver le pain quotidien. Grâce plaît à Roger Lechâtellier ; elle a beau faire, elle a

beau dire, elle ne peut résister aux séductions dont Roger l'entoure. Elle s'aperçoit qu'elle aime Roger, — et de quel amour! d'un amour ardent, charnel. Un pareil amour semble à Grâce une déchéance, un crime. Il n'est pas fait de renoncement et de pitié. Il faut qu'elle s'en punisse. Et d'ailleurs, la beauté de sa vie n'est-elle pas dans le seul fait de s'être donnée à l'homme qu'elle avait choisi? Grâce aurait une vie honteuse, le jour où l'amour de Claude ne serait plus pour elle, un amour idéal.

Grâce de Plessans se tue d'un coup de revolver. C'est par le suicide qu'elle se punit d'avoir aimé Roger Lechâtellier. La punition est terrible, — d'autant plus terrible que, pour une chrétienne, le suicide est un péché. Toute sa vie, et par l'acte même qui la termine, Grâce aura pratiqué le renoncement.

M. Henry Bataille n'a pas négligé les personnages dont il a entouré son héroïne. Le timide, le naïf, le pauvre Claude Morillot nous apitoie sans cesse. Nous sentons combien il est médiocre, combien il est incapable de remporter, dans la lutte vitale, la moindre victoire. Ses joies — de toutes petites joies — sont d'un malheureux. Quand, par amour, il s'est laissé aller à commettre une indélicatesse, son chagrin, son remords prouvent toute la candeur de son honnêteté. Il a des pleurs sincères. Il a agi en enfant, et il a les larmes, les sanglots d'un enfant sage, qui, une fois par hasard, n'a pu résister à la tentation mauvaise, et qui est tout malheureux d'avoir été pris en faute.

Le portrait de Roger Lechâtellier est aussi fort bien étudié. Roger, élégant, hardi, non sans intelligence ni esprit — il comprend fort bien la nature de Grâce, et la définit en termes excellents — Roger fait avec Claude un entier contraste. Grâce l'attire irrésistiblement par le charme singulier de tout son être, physique et moral. Le flirt bientôt ne suffit plus à son amour. Il songera à Grâce avec amertume, plus peut-être qu'avec douleur. Suzanne Lechâtellier, par sa droiture, par sa franchise courageuse, nous intéresse. Une jeune femme que, par deux fois, nous entrevoyons, Mlle Aimée, est très aimablement esquissée, — et nous nous divertissons, un peu cruellement, à voir et à entendre les jeunes filles mondaines, innocentes victimes qu'on mène, sans leur rien enseigner de ce qu'il faudrait, au mariage et à l'amour.

La pièce de M. Henry Bataille est jouée avec le plus grand soin. Jamais peut-être Mme Berthe Bady n'avait trouvé rôle qui lui convînt mieux que le rôle de Grâce. Elle en a rendu avec un art achevé les plus subtiles nuances, et, au dénouement, la force de son jeu nous a singulièrement émus. M. Janvier est parfait dans le personnage de Claude Morillot. Il l'a composé avec la plus scrupuleuse exactitude. Il n'a pas une intonation, pas un geste qui ne soit de la plus intelligente justesse. Mlle Gabrielle Dorziat, dans le rôle de Suzanne, M. Gas-

ton Dubosc, dans celui de Roger, sont d'une excellente tenue; et il serait injuste de ne pas louer Mmes Cécile Caron, Harlay, Yvonne de Bray, Bertile Leblanc, MM. Baron fils et Joffre.

Si, le siècle prochain, on joue encore, dans les classes, au petit jeu des parallèles, et si Emile Augier, Jules Sandeau ni M. Henry Bernstein ne sont pas oubliés, un professeur dictera sans doute, un jour, à ses élèves la matière de dissertation que voici : « Comparez *le Gendre de M. Poirier* et **la Rafale**. » Car il semble bien qu'en écrivant *la Rafale*, M. Henry Bernstein se soit proposé de rajeunir un peu la comédie célèbre où Emile Augier et Jules Sandeau unirent leurs deux génies.

Certes, aujourd'hui, nous estimons la facture de *la Rafale* beaucoup meilleure que la facture du *Gendre de M. Poirier*. Le métier de M. Henry Bernstein est très sûr. *La Rafale* est une pièce rapide, violente, sans complications inutiles. A chaque acte, il y a une scène importante, qui est traitée avec une incontestable vigueur. Il serait puéril de nier le grand talent de M. Bernstein, mais on peut regretter qu'il l'emploie seulement à restaurer la gloire un peu ancienne du parvenu épris de noblesse, et du gentilhomme qui, malgré qu'il soit ruiné, garde une insolente fierté.

M. Henry Bernstein est trop subtil pour faire de Robert de Chacéroy un héros sans reproche. On pouvait même croire, tout d'abord, que M. Henry Bernstein nous présentait un personnage nouveau : le joueur mondain, l'homme à qui un nom connu permet de n'avoir pas d'autre profession que le jeu. L'étude approfondie de ce personnage eût été d'un réel intérêt. Mais M. Bernstein s'est laissé aller au plaisir facile de refaire une scène déjà connue ; et, au dernier acte, Robert de Chacéroy parle un langage qui manque vraiment, de nouveauté, celui de M. de Presle.

Le baron Lebourg — un des rêves de M. Poirier n'était-il pas d'être baron? — a paru dans beaucoup de pièces. Cet homme enrichi qui ne se plaît que parmi les gens titrés, qui a, pour désir suprême, d'être admis dans les grands cercles, ne nous surprend plus aujourd'hui. M. Henry Bernstein lui prête des violences d'attitude et de langage qui eussent répugné, peut-être, aux auteurs d'autrefois, mais il ne renouvelle pas assez le caractère du personnage pour que nous puissions le louer sans réserve.

Le meilleur rôle de *la Rafale* est celui d'Hélène de Bréchebel, née Lebourg. Hélène est une amoureuse ardente, qui, pour sauver l'homme à qui elle s'est toute donnée, risque les plus cruelles aventures. Elle ne ménage pas à son père les dures vérités. La scène entre Hélène et le baron Lebourg est, sans nul doute, la meilleure de toute la pièce : elle suffirait à prouver la maîtrise de M. Henry Bernstein. Il

est certain qu'Antoinette n'eût pas osé parler à M. Poirier comme fait Hélène au baron Lebourg.

Je tiens à dire que le détail de *la Rafale* est souvent excellent. Il y a, au début du troisième acte, une scène tout à fait adroite. M. Bernstein n'a rien négligé de ce qui pouvait éblouir le spectateur. M. Bernstein vous entraîne, il ne vous laisse pas prendre haleine, il faut que vous le suiviez dans sa course fougueuse. Vous ne songez pas, tant qu'il vous tient, à le critiquer le moins du monde ; vous êtes heureux du joug où il vous soumet. C'est plus tard seulement, quand vous êtes loin du théâtre, que vous vous demandez s'il était bien juste que M. Henry Bernstein prît sur vous pareil empire.

M. Bernstein a trouvé, pour *la Rafale*, une interprétation remarquable. Mme Simone Le Bargy est, maintenant, une de nos plus sûres actrices. Elle a joué, sans défaillance aucune, le rôle d'Hélène, et elle mérite d'y être fortement applaudie. M. Gémier prête au baron Lebourg le secours de son très grand talent. M. Duméný rend avec la plus stricte justesse le personnage de Robert de Chacéroy. Et M. Henry Burguet, toujours intelligent, sauve un rôle vraiment très mal venu.

Les vaudevillistes adroits sont nombreux, aujourd'hui, et ce ne sont pas les bons vaudevilles qui nous manquent. Mais il est rare qu'on voie un vaudeville parfait : je crois bien que **Florette et Patapon**, de MM. Maurice Hennequin et Pierre Véber, est un vaudeville parfait; il est construit avec une rigueur merveilleuse. Le difficile, dans un vaudeville, est de faire un dernier acte qui ne soit pas tout à fait insipide. MM. Maurice Hennequin et Pierre Véber ont réussi, dans *Florette et Patapon*, a faire un dernier acte gai : *Florette et Patapon* est un vaudeville parfait.

Et il est joué, pour la joie des spectateurs, par Mlle Cassive et par MM. Germain et Torin.

Memento. — A l'Odéon, reprise de *la Souris*, d'Edouard Pailleron (26 octobre). — Ouverture du théâtre de la Nouvelle-Comédie : deux pièces qui terrifient le spectateur, *les Goules*, de MM. Jean Lorrain et Charles Esquier, et *la Nuit rouge*, de M. André de Lorde, une pièce qui l'amuse, *la Bataille de Mitylène*, de M. Pierre Mortier (21 octobre).

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Concerts Lamoureux : une symphonie de Haydn.—Théatre national de l'Opéra : *le Freischütz*.

Je dois réparation à M. Chevillard — et la fais de grand cœur — à propos de *la Mer*. Probablement, ce n'était pas au point, l'autre

dimanche; le chef et son orchestre se sont réhabilités à la seconde audition, et spécialement dans le premier morceau, merveille du triptyque, qu'instinctivement je préférais, en dépit de l'exécution heurtée ou indécise, et malgré le plutôt tiède accueil d'un public en apparence un peu déconcerté. Plus de force en quelques endroits, de vraie souplesse avec, peut-être, moins de fignolage, et c'eût été parfait. Ce qui le fut, ou presque, à mon très humble avis, c'est la symphonie du vieux **Haydn**, dont la grâce naturelle et précise ne souffre point d'un tantinet de maniérisme XVIIIe. Le bon papa Joseph, pour l'écrire, coiffait sa perruque poudrée, endossait son habit de cour au jabot de dentelles, sans oublier la mince épée, fragile autant qu'inoffensive; ainsi paré, le diamant d'une bague au doigt, princier hommage, il s'asseyait devant sa table et son papier, et remplissait des feuilles sans hésitation ni rature, laissant courir sa plume à l'instar quasiment de Mme de Sévigné. L'œuvre qu'il accomplit de la sorte est si considérable qu'on n'a pas réussi encore à le reconstituer tout entier, à découvrir nombre de manuscrits un peu partout disséminés, sans que l'insouciante modestie du maître ait paru s'inquiéter de leur sort. Durant soixante années il fit de la musique par devoir autant que par plaisir, bien souvent sans choisir son sujet, fournissant ponctuellement aux besoins des chapelles seigneuriales dont il avait la charge, obéissant parfois aux désirs de mécènes, accueillant même, du dehors, et livrant au terme fixé des commandes; l'inspiration toujours prête, fraîche, verveuse, intarissable; heureux de vivre de son art en y trouvant la joie de vivre et l'unique joie de sa vie. Il vécut ainsi simplement, doux d'humeur, gai, pieux et coquet, entre son acariâtre épouse, son violon et son clavecin, admirant l'aristocratie pour son faste et sa politesse, vénérant l'Empereur et Roi, adorant le bon Dieu et cultivant la musique en condigne et cérémonieuse toilette; et ce faisant, sans y penser, sans le savoir peut-être, il créa la Sonate, le Quatuor et la Symphonie *modernes*, livrant, parachevé d'emblée en son harmonieuse ordonnance, le type de la plus belle et de la plus féconde des formes musicales, qui domina tout l'art classique, engendra et régit encore tout le nôtre. Aussi cet ancêtre lointain nous semble-t-il plus près de nous que tels de ses contemporains ou successeurs. Haydn composa sa première symphonie en 1759; Gluck, en 1762, son Orphée; cependant, si l'harmonie du lyrique devance de beaucoup son époque, le symphoniste nous parle un langage qui paraît aujourd'hui plus familier à notre entendement, sinon peut-être à nos oreilles, plus proche du présent que celui même d'un Méhul ou d'un Cherubini postérieurs; nous y reconnaissons la syntaxe de Beethoven, le paradigme de notre rhétorique musicale actuelle. Et ceci, grâce au « développement thématique », lequel, libéré d'abord et amplifié par la dualité puis la multi-

plicité des motifs, est devenu peu à peu le mode inéluctable de notre mentalité logique dans le domaine de l'art des sons, au théâtre aussi bien qu'au concert. A ce point de vue plastique et intellectuel, la symphonie de Haydn est une date ; elle inaugure une ère dans l'évolution des formes et de la dialectique sonores, et marque l'origine de la « musique moderne ». De tout cela, sans doute, l'attrait complexe qui nous séduit en elle. Sa mélodie naïve accuse un archaïsme assez vieillot quoique charmant ou spirituel, une émotion discrète autant que le sourire, une pensée facile, légère, menue parfois, mais sa polyphonie concise est aussi désinvolte que solide et son enchaînement se déroule avec l'imperturbable sécurité d'un syllogisme — gros de toutes les conséquences que nous en connûmes depuis. Evidemment, on ne pourrait plus abuser de cette musique à quoi se délectaient nos grand'mères. Toutefois M. Chevillard a bien raison de nous en offrir un peu de temps en temps. C'est un délassement toujours, souvent même un ravissement de l'esprit. Et d'ailleurs, il la joue fort bien, encore qu'y déployant une sollicitude extrême, des aspirations beethovéniennes, peut-être, à l'excès, et une minutie de nuances que le Père de la Symphonie n'imagina certes jamais, même en rêve ; mais dont peut-être aussi qu'il se déclarerait enchanté. On ne peut pas savoir.

§

Il plut à notre Opéra subventionné de conférer des allures sensationnelles à la reprise d'un ouvrage presque centenaire, perle dédaignée de son caméléon répertoire, et que j'ai souvenance, il y a quelque dix-huit ans, d'avoir entendu dans le dispendieux édifice dont l'Europe nous envie, à tout le moins, l'escalier. M. Pedro Gailhard, en personne, y remplissait le rôle de Caspar, car alors il barytonnait en l'endroit, office que l'avenir bientôt se chargea de démontrer sans pitié lui convenir bigrement mieux que celui de directeur et surtout de metteur en scène. Cela doit faire un drôle d'effet, à coup sûr, aux étrangers qui nous visitent ou qui nous lisent, de rencontrer dans nos journaux le compte-rendu du **Freischütz** après « répétition générale» et « première», mais ceux que la mélomanie exciterait à la curiosité du spectacle en garderont sans doute une ineffable mémoire. Ce n'est pas que notre non-pareil Opéra n'ait fait encore, une fois de plus, tout son possible. Bien au contraire, hélas ! il ne le fit que trop et on sait tout le poids du pavé de sa bonne volonté. L'infortuné Weber, à son tour, en éprouva les toulousaines attentions pour qui, décidément, l'invraisemblable tour de force de toujours et sans fin se dépasser soi-même semble n'être qu'un jeu d'enfant. Certes, on en a depuis assez longtemps l'habitude, en somme, pour retrouver ici sans trop de surprise ou de gêne l'automatisme articulé d'immo-

biles choristes et les évolutions des figurants bien alignés, d'autant qu'en l'espèce rustique, si la joue des paysannes arborait quelque incongrue poudre de riz, les chasseurs, du moins, sacrifiaient avec ostentation à la couleur locale en soulignant, de barbes de trois jours, la vraisemblance de mains sales et d'ongles endeuillés. On s'étonne à peine un instant de contempler la blonde et jouvencelle Agathe, fille d'un maître garde-chasse, sous les traits, la prestance et l'ajustement d'une marquise douairière, car on a lu le nom de Mlle Grandjean sur l'affiche et on n'ignore pas qu'une étoile en vedette a droit au luxe des étoffes, à l'élégance du costume aussi bien qu'à certaine maturité majestueuse. Un analogue privilège excuse la veste de velours par quoi Max et Caspar tranchent parmi leurs « camarades » plus chichement de noir encotonnés et explique suffisamment, chez un gueux braconnier qui s'est vendu au diable, la redondante emphase du geste de M. Delmas non moins qu'une indue corpulence, laquelle n'offusque guère qu'au moment où l'excellent artiste, tombant mort sous un chêne et sous le bras tendu de Samiel, y étale un cadavre sans tête; car alors on ne voit plus rien que son ventre imposant qui bombe entre deux poings et une paire de semelles. Ce sont là choses accoutumées, inévitables ou vénielles, au demeurant, et, avec bien d'autres, inhérentes peut-être à la convention du théâtre. Celle de notre Opéra, néanmoins, s'y distingue par d'insoupçonnables trouvailles dont elle enrichit sans compter le trésor du cocasse. Le divertissement tyrolien, intercalé sous le couvert de *l'Invitation à la valse*, eût tout au plus désarmé par la banalité des ébats, n'était le tutu-crinoline inopiné dont l'apparition de ces dames du corps de ballet vint chatouiller soudain les rates spectatrices. Mais le bouquet, le comble, l'inouï, l'impensable, ce fut la fantasmagorie nocturne de « la Gorge du Loup ». Pour y croire, il faut avoir assisté à la transformation graduelle d'un pourtant fort louable décor en une ménagerie d'hommes-chiens, simio-crocodilocéphales ou chats-huants; il faut avoir vu la « chasse infernale » déambuler *pédestrement* dans un étroit chemin de roches aux sons d'une fanfare de cornistes installés confortablement sur un praticable; puis la grouillante mascarade s'immobiliser tout d'un coup sous le rayon subit d'un projecteur en écarlate apothéose. Oh! oui, il faut l'avoir vu pour y croire, et pressentir vaguement l'inconscience d'une telle... candeur idoine à reculer ainsi sans embarras ni présumable effort les bornes du grotesque. Quelle hottentote matière grise abrite sa purée sous le le crâne de gens capables d'une semblable *sincérité?* Car ils sont sincères, et même avec béatitude; sincères et contents de soi jusqu'à l'expansion débordante dont témoignent les interviews. Cependant, il n'avaient ici qu'à se conformer strictement aux indications du livret pour conserver au tableau fantastique une beauté ingénue ou gran-

diose adéquate à l'admirable symphonie de Weber. C'est ce qu'ils auraient dû, mais ces trop zélés négropathes a ment à montrer leurs talents dont ils sont fiers, et ne respectent volontiers que ce qui s'y appareille avec une aussi péremptoire évidence que la traduction de feu Pacini, par exemple. Le texte allemand du *Freischütz* est naïf, voire à l'extrême, mais naturel et approprié aux personnages; les vers qu'on chante à l'Opéra en font un modèle d'ineptie prétentieuse ou rigolboche — inénarrablement. Le galimatias des récitatifs travestit de braves forestiers en matadors pompeux, l'innocente Agathe en héroïne de mélo-tragédie et, si l'idiotie consacrée du genre fait un peu passer ce qu'on comprend des airs, il arrive, dans les chœurs, qu'on saisisse au passage d'abracadabrantes choses. Il y a, entre autres, vers le dénouement, une entrée fuguée que basses, ténors et soprani se renvoient prestement à mi-voix, saluant la mort impie de Caspar en écho du triple et sententieux avis. « C'est bien la fin d'un scélérat!.. C'est bien la fin d'un scélérat!.. C'est bien la fin d'un scélérat!.. » L'effet est d'un comique irrésistible. Dame! quand notre Opéra s'y met...

La musique, du moins, l'adorable musique fut-elle mieux partagée que le reste? Hélas! Dans l'exécrable salle, M. Taffanel s'évertua, avec la fameuse Ouverture, de presque mériter l'ovation qui en récompensa l'orchestre; mais, sitôt le rideau levé, tout rentra dans l'ordre : à savoir, oscilla du passable au médiocre et quelquefois au pire, à peu d'exceptions près. Il faut l'avouer, la troupe de notre Opéra n'est pas brillante ou, en tout cas, ne le fut guère. Seuls, ce soir-là, M. Gilly et Mlle Jane Hatto ont démontré la possession d'une voix pure et juste, simplement dirigée et nuancée sans recherche affectée ni attentat à la mesure, et, par surcroît, l'intelligence exacte de ce qu'ils jouaient et chantaient. Mlle Hatto, en particulier, incarna une espiègle et délicieuse Annette avec la due simplicité, nonobstant un art consommé dans de scabreuses vocalises. Le larynx de M. Delmas apparut singulièrement las, tandis que M. Rousselière et Mlle Grandjean semblaient surtout préoccupés de faire valoir leurs précieux organes en alambiquant les détails au mépris trop souvent du mouvement prescrit. Le célèbre « grand air » d'Agathe, cet idéal de grâce rêveuse ou enthousiaste, s'en étira péniblement sous le faix de subtibilités déliquescentes. Des autres et moindres interprètes, il est plus charitable de se taire, et on connaît le flegme têtu des choristes. L'ensemble se traîna figé de solennité grandiloquente ou saugrenue, lourd, faux, absurde, — lamentable. Cette « reprise » est une tristesse. On n'a pas le courage, à son propos sinistre, d'évoquer la beauté du chef-d'œuvre immortel ainsi massacré, profané par des barbares imbéciles. Sacrilège inconscient s'il en fut : car, en dépit de l'infatigable, obsédante bonne volonté, ou plutôt, grâce à ses exploits,

il crève les oreilles autant qu'ailleurs les yeux qu'on ne comprend pas plus la musique qu'autre chose, en notre Opéra « national », — et même moins ; encore bien moins peut-être que la mise en scène. L'activité de cet établissement est un miracle de présomptueuse impéritie, un mystère d'inculture et sa subvention, une énigme. On en sort ahuri d'ordinaire, mais la nausée vous prend lorsque c'est l'œuvre du génie qu'on a vu galvauder dans ce Guignol coûteux. Il paraît que le long scandale devrait prochainement cesser. Acceptons-en l'augure pour la dignité de notre art ; toutefois, sans trop y compter.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Fierens-Gevaert : *Jordaens*, Henri Laurens, 2.50. — Raymond Bouyer : *Claude Lorrain*, Henri Laurens, 2.50. — Maurice Fouché : *Percier et Fontaine*, Henri Laurens, 2.50. — Henry Lemonnier : *Gros*, Henri Laurens, 2.50. — Memento.

Le livre de M. Fierens-Gevaert sur **Jordaens** vient à son heure, après la récente exposition des œuvres du peintre à Anvers. Il comble de plus une lacune dans la série des monographies publiées sur les artistes anciens, et complète heureusement les travaux de H. Hymans, Max Rooses et P. Buschmann. C'est le 19 mai 1593 dans la maison anversoise d'un marchand de laines de la rue Haute, que Barbe Van Wolschaten mit au monde Jacques Jordaens. A quatorze ans, le jeune garçon fut placé en apprentissage chez Adam Van Noort, dont il devait en 1616 devenir le gendre, et dont il devait peindre à de nombreuses reprises le visage barbu et rieur. Dès son mariage le fils du marchand de draps vint s'installer près de son père dans la rue où il était né, et seulement quelques maisons plus loin. Et l'endroit lui plaisait assez pour qu'à l'âge de cinquante ans il ait fait bâtir sur le même emplacement son hôtel particulier dont on voit encore des parties, entre autres la façade de l'atelier au fond de la cour rectangulaire. La gloire était venue le trouver là et la fortune aussi.

Jordaens n'est pas seulement le peintre des bonnes ripailles flamandes ; il est aussi l'auteur de nombreux tableaux religieux, et son œuvre la plus ancienne parmi celles qui nous sont connues est précisément le *Christ en Croix* de l'église Saint-Paul d'Anvers. Le *Saint-Martin guérissant un possédé* du musée de Bruxelles fut peint en 1630 pour le maître autel de l'abbaye Saint-Martin de Tournai. Les *Quatre Evangélistes* du Louvre suivirent. C'est l'une des meilleures toiles religieuses du maître, bien supérieure au *Christ chassant les vendeurs du Temple* et au *Jugement dernier* de notre musée, sans doute d'ailleurs parce que la religion en est absente et qu'il ne s'agit là que d'une réunion de portraits, de quatre figures sanguines de braves gens d'Anvers.

La légende ne vaut, pour Jordaens, que quand elle est prétexte à brosser des chairs nues, et c'est ce qui explique le grand nombre de sujets mythologiques dont il est l'auteur. Du reste cette mythologie n'a rien de conventionnel : elle n'est pour lui que l'occasion, et le réalisme s'épanouit triomphalement dans ces orgies de nudités grasses et fleuries. Le *Pan et la Syrinx* de Bruxelles, le *Pan gardeur de chèvres* du Rijksmuseum d'Amsterdam, l'*Enfance de Bacchus* de Cassel, la *Femme de Candaule* du musée de Stockholm en sont les exemples célèbres. Je n'ai pas besoin d'insister sur les banquets et toute la série des *Roi boit :* là encore Jordaens peut donner libre cours à sa verve populaire. On ne compte pas moins de dix versions du *Roi boit :* Adam Van Noort y joue la plupart du temps le rôle du Roi, au milieu de sa famille. Il faut ajouter à cela quelques portraits d'allure magistrale : ceux de Godefroid Van Zurpele et de sa femme dans la collection Devonshire-Chatsworlh, un *Vieillard* du musée de l'Ermitage et l'*Amiral Ruyter* du Louvre. Mais la physionomie de Jordaens serait incomplètement dessinée si l'on négligeait ses travaux décoratifs. Un peintre aussi héroïquement peintre devait forcément être séduit par le format large: la décoration de la *Maison au bois* de la Haye, où il représenta le *Triomphe de Frédéric Henri de Nassau*, et celle de la *Salle d'Orange* permirent à son génie fougueux de s'employer abondamment.

Jordaens ne fut pas élève de Rubens, mais il n'en partagea pas moins avec Van Dyck son héritage artistique : comme je l'ai déjà dit celui-ci devait le continuer en élégance, celui-là en trivialité. Auss tandis que Van Dyck fait école à l'étranger et ouvre la route à toute la peinture anglaise, Jordaens demeure plus strictement local; son tempérament reste un tempérament de terroir et c'est de là que viennent à la fois pour nous ses défauts et ses qualités. Il subit d'ailleurs l'influence directe de Rubens dans des toiles comme son *Silène ivre* de Dresde, ou sa *Vénus et Cupidon* de la Haye; et on le tenait si bien pour un des successeurs du maître que ce fut à Jordaens qu'on s'adressa pour continuer la série des cent douze peintures représentant les *Métamorphoses d'Ovide* et commencées en 1639 par Rubens, pour le château de la Torre de la Parada du roi d'Espagne Philippe IV. Mais si Jordaens ne fit pas école, il eut du moins de nombreux élèves entre autres Jean Boeckhorst et Jean Ulrich Mayer d'Augsbourg. Ceux-ci préparaient les toiles de leur patron qui ne se faisait pas faute de se faire aider par quelques autres confrères anversois : Van Utrecht, Van Es, Boel, et — pour les animaux — Snyders ou Fyt. Car, ainsi que l'écrit M. Fierens-Gevaert, on ne se préoccupait pas alors de savoir quelles mains avaient aidé le maître et seule la beauté de l'œuvre importait. Le peintre dit lui-même que l'une des versions du proverbe *Comme chantent les vieux piaillent les jeunes* et le *Roi*

Candaule furent repris « au point que lui, Jordaens, les reconnaît comme des œuvres originales ».

Son contemporain français **Claude Lorrain** sur lequel M. Raymond Bouyer vient d'écrire un livre, pour la première fois précis et complet, ne se faisait pas faute d'agir de même, et de s'adjoindre Jean Miel, Jacques Courtois, Filippo Lauri ou Francesco Allegrini de Gubbio pour les figures. Il est vrai qu'il y avait un peu pour Claude nécessité et que malgré tous ses efforts pour arriver à dessiner le corps humain, il n'y parvint jamais merveilleusement. Claude Gellée naquit en 1600 à Chamagne, près de Toul : M. Raymond Bouyer s'aidant surtout de Saudrart et faisant justice des légendes propagées par les copistes de Baldinucci a reconstitué au mieux ce que nous pouvons savoir de sa vie. Claude était le troisième enfant de Jean Gellée et d'Anne Padose : orphelin à douze ans, il serait allé retrouver son frère aîné Jean graveur sur bois à Fribourg en Brisgau, puis il aurait été emmené à Rome par un marchand de dentelles de Mirecourt.

C'est la version de Baldinucci. Sandrart est plus prosaïque. La vérité est sans doute que le jeune Claude n'apprenant rien à l'école fut mis en apprentissage chez un faiseur de pâtés et emmené à Rome avec une troupe de cuisiniers lorrains. Il entra donc chez Agostino Tassi, l'élève de Paul Bril, non pas tant comme apprenti que comme marmiton. C'est là évidemment que s'éveille sa vocation, et après un voyage en Lorraine, il revient à Rome, désireux décidément d'y devenir peintre. « Il dépensa, écrit Sandrart, de longues années à ses opiniâtres et pénibles études en plein air, parcourant journellement la campagne de Rome, sans se décourager ni se lasser jamais. Un beau jour, il me rencontra dans les parages de Tivoli, près des cascatelles fameuses, au milieu des rochers abrupts... » Les premières peintures connues du Lorrain sont le *Port de mer*, le *Campo Vaccino* et la *Fête villageoise* du Louvre. Déjà il avait acquis une habileté remarquable comme aquafortiste : le *Soleil levant*, le *Bouvier* font admirablement pressentir ses qualités de peintre de la lumière ; déjà Claude se montre l'ancêtre de Corot, et l'impressionnisme qui commence chez nous avec l'histoire de la peinture se continue par lui. Vers 1635, le Lorrain est assez connu pour avoir des imitateurs, et Sébastien Bourdon fait à Rome un pastiche de lui.

A force de labeur et de persévérance devant la nature, ajoute Sandrart, il parvint à l'imiter avec une telle perfection que les amateurs commencèrent à rechercher partout ses paysages, à les acheter avec empressement ; et ses tableaux se dispersèrent de toute part. Mésestimés d'abord, on finit par les payer cent couronnes d'or et plus ; aussi Claude ne pouvait-il suffire aux demandes, malgré son travail assidu...

Ces amateurs ce sont les Bentivoglio, les Barberini, les Chigi, les Panfili. Les peintures sont l'*Embarquement de sainte Ursule*, le *Débarquement de Cléopâtre*, le *Moulin*, le *Gué*. La série se continue jusqu'à la mort de Claude fixée par M. Raymond Bouyer au 23 novembre 1682. L'auteur a consacré avec raison un chapitre spécial au *Livre de vérité*.

Les dessins du *Livre* rayonnent une magie qui n'est point celle de Rembrandt : tous ombrés et lavés de bistre, ils contiennent déjà l'effet, le clair obscur, le frisson des heures... Ils sont d'un coloriste et d'un poète , 103 sont sur papier blanc et 97 sur papier teinté, rehaussé de blanc au pinceau. Claude s'y exprime. Et « ces feuilles volantes de son génie » offrent plus d'unité que les tableaux dont les figures trahissent des mains étrangères : on ne saurait les comparer qu'à l'idéale bonhomie, au charme fruste des 44 eaux-fortes du peintre-graveur, œuvre inégal où les *Feux d'artifice* ne retiennent que les curieux, mais dont les meilleures planches rivalisent treize fois avec le beau rêve des dessins.

Mais il y aurait trop à citer. Il faut lire le livre de M. Raymond Bouyer sur le maître français, les pages sur Poussin et Claude, celles aussi où la critique étudie excellemment la méthode de travail du grand « luminariste » : c'est assurément un des ouvrages les plus documentés et les plus intelligents, sans phrases creuses, de cette série.

§

L'ameublement se lie de trop près à la décoration des intérieurs pour que l'architecte puisse y être indifférent... La construction est dans les édifices ce que la nature est au corps humain ; on doit l'embellir sans la masquer entièrement. C'est la construction qui, *selon les pays*, *les climats*, les genres d'édifices, donne le motif des ornements. La construction et la décoration sont dans un rapport intime et, si elles cessent de le présenter, il y a un vice d'ensemble...

Ces paroles ont été mises par les architectes Percier et Fontaine en tête de leur *Recueil des décorations intérieures* publié en 1812, On n'y saurait contredire. Elles sont la meilleure condamnation précisément de l'œuvre de ces **Percier et Fontaine** que M. Maurice Fouché essaie dans un récent ouvrage de rappeler à l'attention. Elles sont en même temps la condamnation du style empire dont ces deux architectes s'étaient fait les défenseurs. Car s'il est un style qui ait peu tenu compte justement du pays et du climat, c'est bien le style empire, qui devait emprunter tout ou presque à l'antiquité. M. Maurice Fouché avoue lui-même que Percier et Fontaine n'ont pas tenu un assez grand compte du but d'usage et qu'on peut reprocher à leurs meubles le peu de souci du bien-être et le manque de confort. Mais il ajoute ingénieusement que les sièges n'étaient pas

faits alors pour favoriser la noblesse : ce sont ceux qui conviennent à des hommes d'action...

Après cela je n'aurai pas de peine à reconnaître qu'on ne saurait faire un grief à Percier et Fontaine d'avoir favorisé le développement du style dit « empire ». Il est en effet la continuation presque inévitable du style Louis XVI, non dans ce qu'il eut de meilleur, mais dans les exemples donnés par les meubles de Carlin et de Levasseur. Percier et Fontaine n'ont fait que suivre la mode d'une époque, et j'accorderai volontiers que là du moins ils ont montré une fois de plus comment l'esprit français sait tirer parti avec goût des importations étrangères. Ils ne se sont pas contentés de copier les modèles anciens : ils les ont adaptés autant que possible aux nécessités de leur temps.

Force m'est de passer ici sur les détails de leur vie et de leur production et d'arriver à leur contemporain, le peintre **Gros**, sur lequel M. Henry Lemonnier vient de publier dans la même collection une étude biographique et critique. Gros, disciple de David, est pourtant mieux qu'un élève docile : involontairement il a montré le chemin à Géricault et si certaines de ses grandes compositions nous paraissent aujourd'hui bien froides, du moins l'on ne peut nier le mérite de quelques-uns de ses portraits, car dans cet art du portrait les nôtres se retrouvent toujours, et des pages comme *la Reine de Westphalie* de Versailles, comme le général *Fournier-Sarlovèze* du Louvre suffiraient à conserver sa réputation.

Memento. — La *Revue de l'art ancien et moderne* publie dans son numéro d'octobre des études de M. Paul Lafond sur *Vicente Lopez*, portraitiste espagnol du XVIII[e] siècle, de M. A. Jahn-Rusconi sur les *Collections Colonna et Albani* de Rome, et M. Durand-Gréville essaie de faire rendre à Raphaël la fausse *Fornarina* des Offices.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ANGLAISES

Algernon Charles Swinburne : *Poetical Works*, 6 vols, 36 s. — *The Tragedies*, 5 vol., 30 s. — *Love's Cross Currents*, 6 s., Chatto and Windus. — Robert Bridges : *Poetical Works*, vol. VI, 6 s., Smith Elder. — Laurence Binyon : *Penthesilea*, 3 s., 6 d., Constable. — Henry James : *The Golden Bowl*, 6 s., Methuen, Londres ; Galignani, Paris. — Arnold Bennett : *Sacred and Profane Love*, 6 s., Chatto and Windus. — Oscar Wilde : *Le Crime de Lord Arthur Savile*, 3.50 ; Elizabeth Barrett Browning : *Poèmes et Poésies*, 3.50. traduits par Albert Savine, Stock, Paris. — G. M. Merlette : *La Vie et l'Œuvre d'Elisabeth Browning*, 7.50, Armand Colin, Paris. — Memento.

On sait généralement que M. Swinburne est un poète, et même, paraît-il, un grand poète. Mais beaucoup de ceux qui, en France, prononcent avec vénération son nom, en l'accompagnant d'éloges aussi chaleureux que vagues, n'ont peut-être jamais feuilleté un seul

de ses volumes. Qu'importe! l'essentiel est de paraître « très au courant ». Tout le monde n'a pas la franchise de M. George Moore qui avouait candidement, à cinquante ans, qu'il n'avait jamais lu Shakespeare et qu'il allait enfin s'y mettre. Il s'y mit, en effet, et fut émerveillé. Il est vrai qu'il était plus facile de se procurer les œuvres de Shakespeare que celle de M. Swinburne. Un bon nombre des recueils de l'auteur d'*Atalanta* étaient épuisés, introuvables,et, pour quelques-uns d'entre eux, il me fallut autrefois avoir recours à la Bibliothèque du British Museum. L'an dernier enfin, l'illustre poète a consenti à publier une édition complète de ses œuvres. Ses poèmes ont déjà paru en six volumes. Ses tragédies comprendront cinq volumes dont deux ont paru tout récemment, et il est probable que ses ouvrages en proses, études, essais critiques, nous seront donnés de la même façon

Il est fort difficile de goûter pleinement les poètes étrangers, dans leur langue. Tel qui lit couramment un ouvrage technique, un volume d'Herbert Spencer, ou un roman, restera impuissant devant le moindre des *lyrics* d'un *minor poet*. D'autre part, les traducteurs se risquent peu à traduire les poètes, car, outre le maigre profit à en attendre, les difficultés sont parfois insurmontables. Cependant, jadis, M. Gabriel Mourey traduisit les *Poèmes et Ballades* et M. Albert Savine plus récemment les *Nouveaux Poèmes et Ballades*. Ce sont là de bonnes et fidèles versions qui permettent de se faire une idée du lyrisme ardent de Swinburne. Mais un poète, l'auteur de l'admirable *Chevauchée d'Yeldis*, de *la Clarté de Vie*, de *Phocas le Jardinier* et d'autres poèmes des plus grands d'entre les plus beaux, M. Francis Vielé-Griffin fit du *Laus Veneris* de Swinburne un chef-d'œuvre en français. Quelles que soient l'habileté et la conscience des traducteurs professionnels, leur lyrisme est un peu pédestre, si j'ose dire, mais le hautain génie de M. Francis Vielé-Griffin a suivi superbement l'essor du grand lyrique anglais. Il y a quelques années, je me promenais sur les quais avec M. George Moore et nous parlâmes de Swinburne dont l'auteur d'*Esther Waters* et de *Sister Teresa* récitait de mémoire de superbes fragments. J'en vins à mentionner la version de *Laus Veneris* qu'avait publiée quelque temps auparavant Vielé-Griffin, et je disais combien je l'avais admirée. Nous étions devant l'Institut : « Je veux avoir ce livre », dit Moore et nous allâmes rue de l'Echaudé, où il acheta la plaquette. Sans plus attendre, assis sur un coin de table, il se mit à la parcourir, manifestant à tout instant son étonnement devant la perfection de l'œuvre du poète français, et, comme Georges Moore savait par cœur le *Laus Veneris* anglais, il comparait et admirait. Quelques mois plus tard, j'entrais chez Georges Moore à Londres, et là, sous le portrait que Manet fit de l'écrivain, Moore, qui n'avait pas

encore lu Shakespeare, me récita des passages entiers de la version de Vielé-Griffin. Et cela prouve que seuls les poètes peuvent traduire les poètes.

On savait, par ses essais et ses études, que M. Swinburne était capable d'écrire magistralement en prose; à présent, on sait aussi que le poète aurait pu être un excellent romancier. Autrefois, il y a trente ou quarante ans, avait paru dans le *Tatler*, sous un pseudonyme féminin, un roman par lettres qui ne semble pas avoir étonné particulièrement les lecteurs d'alors. Ce roman était du poète d'*Atalànta* qui l'exhume aujourd'hui sous un nom nouveau **Love's Cross Currents** et le signe. Les ébauches d'amours qui alarment la vieille lady Midhurst ne sont guère des *Liaisons Dangereuses* et l'on ne saurait oublier l'immortel ouvrage de Laclos. Mais ce premier essai d'un grand poète suffit à donner le regret qu'il n'ait pas éprouvé le désir de s'exercer davantage en ce genre. Quelques romans nous auraient peut-être privé d'*Erechteus*, de *Locrine* ou des *Sisters;* alors...

§

S'il nous fallait rapprocher M. Robert Bridges d'un poète français contemporain, nous serions fort embarrassé. Il est classique comme Leconte de Lisle et se tient à l'écart comme Léon Dierx. Mais ces analogies ne le caractérisent aucunement, et tous ceux qui ont lu les six volumes de ses **Poetical Works** savent que sa manière lui est toute personnelle, et que ce sont les sentiments qu'il exprime qui font toute son originalité. Sa métrique est miltonienne et il s'inspire volontiers de l'antiquité : Prométhée, Eros et Psyché, Néron, Achille, Ulysse, Bacchus, Demeter, sont ses héros favoris; ces sujets antiques et primitifs conviennent bien au talent altier, grave et sage de M. Robert Bridges : il n'est pas le poète de la passion désordonnée; dans la joie et la douleur, aux heures tragiques, aux heures triomphales, ses personnages conservent le calme de la sagesse : « Quand leur brillante agitation n'est plus, c'est la paix qui règne : *When their bright stir is o'er, there will be peace.* » A lire ces beaux poèmes et ces admirables tragédies, on passe des moments de « haute mentalité », comme dirait Paul Adam, car le majestueux orgueil des œuvres du poète correspond intimement à la noble fierté de sa vie.

Il n'est pas téméraire de rapprocher M. Laurence Binyon de son aîné, M. Robert Bridges. Ils ont tous deux le culte des mots et du vers traditionnel, et leur inspiration est également classique. Après l'admirable *Death of Adam*, M. Binyon chante la mort de **Penthesilea**. Sans que ce sujet soit d'un intérêt aussi vaste que le premier, il permet au poète d'y décrire des actions et d'y exprimer des

sentiments intensément passionnés. Mais la passion n'est, ici, ni turbulente ni discordante : elle a une grâce sévère et une impeccable harmonie. Andromaque écoutant Astyanax, Penthésilée devant Priam, ou seule avec Andromaque, le combat des Grecs et des amazones, la mort de Penthésilée, et la fureur d'Achille, sont autant de scènes qui évoquent le souvenir des frises du Parthénon ou les belles attitudes des statues antiques. Et toute la poésie de M. Laurence Binyon a cette pureté. S'il compose des poèmes comme *Penthésilée* ou *Porphirion*, il décrit aussi les *London Visions* avec le même lyrisme, héroïque et humain à la fois. Et il fait penser à notre Vielé-Griffin dissertant avec *Phocas le Jardinier* ou chantant harmonieusement les louanges des saintes, et à Henri de Régnier célébrant *Aréthuse*.

§

M. Henry James, nous a-t-on dit parfois, est « le Paul Bourget de l'Angleterre ». Car, pour les esprits ignorants, paresseux et superficiels, il faut à tout prix que chaque pays ait son Victor Hugo, son Balzac, son Jules Verne, ou même son Paul Bourget. C'est commode et ça fait plaisir. Mais, si, non content de ces jugements frelatés, on se donne la peine de lire, on arrive à se former une opinion moins artificielle. Dès les premières pages de **The Golden Bowl**, le dernier roman de M. Henry James, on s'aperçoit tout de suite que cet écrivain ne ressemble pas plus à Paul Bourget qu'à Zola ou à Félicien Champsaur ! Mr Henry James a l'avantage de ne ressembler qu'à lui-même, et cela, depuis environ une vingtaine d'années, du jour où, laissant les vieilles ornières de la routine, il s'est créé une manière et un style personnels, une originalité. Si le génie est une longue patience, M. Henry James est en bonne voie. Chacun de ses romans nouveaux ajoute un fragment parfait à l'édifice irréprochable de son œuvre. Il est un maître constructeur et si son architecture, sobre, sévère, calme, ne séduit pas la multitude, il n'en reste pas moins que l'auteur érige sur des fondations inébranlables le *monumentum œre perennius*, qui lui assurera une place toujours plus belle au premier rang des écrivains d'Outre Manche, alors que nombre de palais pompeux et criards ne seront plus que des ruines abandonnées. L'espace manque ici pour analyser les 550 pages de *The Golden Bowl*, mais quand on l'a scrupuleusement et laborieusement lu, on ne regrette pas son effort. C'est un livre qui se case dans la mémoire et auquel on reviendra souvent.

§

Depuis que je rédige ces chroniques, j'ai eu le plaisir de faire connaître en France un certain nombre d'écrivains anglais dont personne n'avait jamais parlé et dont personne ne se serait soucié si notre *Mercure* ne tenait à honneur d'instruire le plus largement et

le plus exactement possible son public. Voici plusieurs années que je signale les œuvres nouvelles d'un écrivain, M. Arnold Bennett, dont la notoriété grandit en même temps que son talent s'affermit et se développe. Marcel Schwob, à qui j'avais fait connaître M. Bennett et ses romans, professait une grande admiration pour *Anna of the Five Towns* et *Leonora*, et sans aucun doute, il eût éprouvé un vif enthousiasme à la lecture de **Sacred and Profane Love**. C'est un des livres les plus émouvants qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. On n'y peut faire qu'une seule objection : la seconde partie n'a pas cette logique qui donne au roman un tel avantage sur la vie. Cette liaison de l'héroïne avec Ispenlove n'est pas suffisamment convaincante, sans doute parce que le personnage n'est qu'esquissé, et que son caractère paraît quelque peu incohérent. Certaines rencontres semblent un peu trop favorisées par le hasard, mais il y en a dans la vie de plus extraordinaires. La première partie, avec l'étrange équipée de la jeune fille qui rentre au logis pour y trouver la mort installée ; la seconde, avec le brusque suicide de l'homme qui a tout quitté pour suivre l'aimée ; et la troisième, avec la merveilleuse idylle et le triomphe de Diaz l'amant éperdument aimé, tout ce bonheur qu'efface la mort cruelle et peut-être miséricordieuse, sont autant de drames admirables. Cette histoire de la vie et de la mort de Carlotta Peel est narrée en un style remarquablement souple et captivant : des dialogues et des scènes mouvementés, des pages de douleur et de passion, un dénouement brusque, empoignant, qui émeut jusqu'aux larmes, la terrible banalité de ce compte rendu des obsèques, qui clot si éloquemment le livre, doivent assurer le succès de ce roman « que toutes les femmes voudront lire ».

§

Plusieurs lecteurs m'ont fait, ces derniers temps, l'honneur de m'écrire pour me demander la liste complète des traductions en français des œuvres d'Oscar Wilde. J'ai déjà indiqué la très belle traduction des *Intentions*, qu'Hugues Rebell acheva avant de mourir et qu'a publiée en une superbe édition l'éditeur Carrington, avec une préface émue et noble de M. Charles Grolleau. Voici maintenant l'éditeur Stock, qui réimprime la version parue jadis du *Portrait de Dorian Gray*, et nous donne **Le Crime de Lord Arthur Savile**, et autres nouvelles. C'est M. Albert Savine qui, avec sa netteté et son exactitude coutumières, a établi le texte français de ces nouvelles, d'après la bonne édition anglaise, celle avec laquelle on n'est pas exposé à faire de contresens : une courte et sage préface commente l'œuvre, mais le consciencieux traducteur a eu le bon goût de s'abstenir de ces notes imaginatives dont certains amateurs complètent copieusement leurs fantaisistes traductions. Quelques-

unes de ces nouvelles avaient paru déjà dans un recueil que traduisit Georges Khnopff et qui fut publié jadis aux éditions de *La Plume*. En outre, M. Albert Savine nous donne un choix excellent des **Poèmes et Poésies** d'Elisabeth Barrett Browning. Si dans cette version en prose des *Sonnets du Portugais*, de *la Mort de Pan*, du *Jardin Abandonné*, de *la Chanson de Margret*, etc., on ne trouve plus, cela va sans dire, la musique de l'original, on aura tout au moins le sens très fidèle des vers et une idée très exacte du génie particulier à l'auteur d'*Aurora Leigh*. Une longue et substantielle étude préface le recueil, et ceux qui voudraient se renseigner plus complètement se référeront au bel ouvrage de Mad. G. M. Merlette : *La Vie et l'Œuvre d'Elisabeth Browning*, paru récemment chez Armand Colin. Le lecteur constatera, enfin, avec plaisir que M. Albert Savine n'a laissé, dans aucun de ses volumes, de ces erreurs typographiques, de ces coquilles et mastics qui contrarient quelquefois les plus belles intentions.

§

Memento. —Sous le titre d'*Iconoclasts, a Book of Dramatists*, Mr James Gibbons Huneker, publie chez Scribners, à New-York, un recueil d'études fort bien informées sur Ibsen, Strindberg, Gorki, Hauptmann, Sudermann, Bernard Shaw, la Duse et d'Annunzio, Henri Becque, Villiers de l'Isle Adam, Paul Hervieu, Maeterlinck, les Goncourt.

Mr Herbert Strang semble avoir assumé, décidément, la succession de G. A. Henty. Son récent *Brown of Moukden*, comme les précédents *Tom Burnaby, Kobo*, *Harry Rochester*, *Boys of the Light Brigade*, est un récit d'aventures romanesques ayant le mérite d'être vraisemblables ; ce livre, plein de vigueur, de couleur locale, de mouvement et d'intérêt, captivera certainement les juvéniles lecteurs auxquels s'adressent tous ces ouvrages.

Mr John Lane publie une version anglaise de l'ouvrage d'Edouard de Wertheimer : *Le Duc de Reichstadt*. L'auteur qui a eu accès aux Archives de l'Etat, à celles de l'administration de l'Intérieur et de la Guerre, à Vienne, à de nombreuses bibliothèques et collections privées, a découvert un grand nombre de documents inédits et son livre complète ceux de Montbel, de Prokesch, de Welschinger, etc. Vingt illustrations hors texte, portraits peu connus, esquisses et tableaux appartenant à des particuliers, enrichissent encore le volume.

Après avoir rassemblé les chapitres de cet émerveillant ouvrage *Japan by the Japanese*, exposé de l'état actuel du Japon par les personnages les plus compétents et les plus éminents de l'empire du Mikado, Mr Alfred Stead fait œuvre personnelle dans *Great Japan, A Study of National Efficiency*. Un avant-propos de Lord Rosebery précise la portée de ce mot : *efficiency*, si à la mode actuellement en Angleterre. Ce dernier ouvrage ne fait pas double emploi avec le premier ; c'est, après l'exposé, le commentaire — un excellent commentaire — par lequel l'auteur s'efforce de donner en exemple aux nations de la vieille Europe, l'efficace effort du Japon, et l'extraordinaire résultat de sa transformation.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

M. Goucef-Orenbourgsky : *Le Pays des Pères.*

Dans l'*Annonciateur de la Tempête* j'ai montré l'évolution de la littérature russe sous l'influence de l'œuvre de Gorky; c'est surtout le théâtre qui annonce et fait voir en même temps les nouvelles aspirations et l'état d'âme du peuple russe, ainsi que les nouveaux rapports surgis entre ses différentes couches sociales.

Il serait curieux et même nécessaire d'examiner dans une étude à part cette influence de Gorky sur la littérature et sur les jeunes écrivains russes. Nous pourrions constater alors la forte empreinte que sa personnalité et sa manière ont donnée à toute une pléiade *de jeunes* qui ont à l'heure qu'il est la faveur du public et de la critique. D'aucuns vont même jusqu'à prononcer le mot : *école de Gorky.* Il appartient évidemment à l'historien futur d'établir l'exactitude de cette qualification. Quant à nous, nous ne pouvons que constater que tout un groupe de ces *jeunes* dont nous venons de parler peuvent être considérés comme appartenant à une école dont le chef serait Gorky. Ce sont : *Kouprine*, dont le *Duel* — tableau, saisissant de vie, d'une *petite garnison russe* — a obtenu un succès considérable en Russie ; *Iouchkévitch*, dont les récits et les pièces de théâtre présentent des tableaux de la vie des juifs en Russie, pleins d'émotion et de réalité dramatique intense ; *Goucef-Orenbourgsky*, dont les écrits sont consacrés spécialement à la description du clergé russe qu'il paraît connaître à fond, — tous ces écrivains et quelques autres composent ce qu'on est habitué d'appeler en Russie le groupe de Gorky.

Nous aurons peut-être l'occasion d'en parler plus longuement. Ici, et pour aujourd'hui, nous nous arrêtons au **Pays des Pères**, dernier récit de Goucef-Orenbourgsky, le plus fort et le plus remarquable, avec le *Duel* de Kouprine, qui ait paru ces derniers temps en Russie.

L'historien qui voudra chercher dans la littérature de nos jours les origines philosophiques et psychologiques de la grande Révolution qui vient d'abattre en Russie l'autocratie plusieurs fois séculaire, sera obligé de s'arrêter au *Pays des Pères*, qui par le titre et le sujet procède directement des *Pères et Fils* de J. Tourguéneff. Bien que toute l'action et l'intrigue amoureuse du récit — qui a toutes les allures et les dimensions d'un roman — se passent dans le monde du clergé russe, c'est cependant la rupture complète entre les *pères et les enfants* (fils et filles) en général que nous décrit et explique M. Goucef, — les pères qui présentent et défendent le passé, et les enfants qui changent déjà les aspects du présent et luttent pour l'avenir. Et en lisant la description des scènes et des épisodes de cette lutte, nous comprenons pourquoi M. Goucef-Orenbourgsky la fait précéder

de cette épigraphe empruntée à Nietzsche : *Exilés vous devez être du pays de vos pères. C'est le pays de vos enfants que vous devez aimer.* Car autour du monde du clergé russe contemporain c'est, en effet, le tableau de toute la vie des paysans, des ouvriers et des intellectuels qui désertent la cité de mensonge, de servage et d'iniquité des pères et marchent dans le tumulte à l'assaut d'un nouveau monde de vérité, de justice et d'amour. M. Goucef, après la période de propagande et de préparation de Nil et de ses amis des *Petits Bourgeois,* aborde déjà *l'action* des paysans et des ouvriers qui, la propagande achevée, marchant ensemble avec les étudiants, s'insurgent contre les vexations des directeurs de fabriques et contre l'exploitation cruelle des accapareurs ruraux, M. Goucef, au détriment peut-être de la beauté artistique de l'œuvre, embrasse toute la vaste épopée révolutionnaire qui aboutit aux événements des deux dernières années.

Il nous montre une province, Staromirsk (vieux monde), et une cité symbolique, Jitnitza (ce qui veut dire Nourricière), leur bien-être récent et leur misère actuelle provoquée par toutes sortes d'accaparements, de vols légaux et de vexations. Toutes les autorités sont d'accord pour couvrir et même accentuer l'injustice. La presse est matée. Le clergé, tout en faisant ses affaires terrestres, met l'élément divin au service du mensonge de ce monde.

Et le nœud social se serre de plus en plus autour du cou du malheureux peuple. Le drame social est prêt à éclore.

Nous sommes chez le pope Ivan, desservant une des paroisses de la province. Il est au premier abord comme les autres prêtres. Il est exigeant : messes, mariages, enterrements — tout est payé par les paysans, en dons abondants, c'est surtout la « mère-popesse » qui est exigeante en fait d'oies, de veaux, de roubles et autres bonnes choses. La vie de famille de ces deux êtres et de leur petite fillette est malheureuse, leur réunion ayant été une affaire de hasard comme presque tous les mariages dans le clergé rural en Russie. D'amour pas de trace, la popesse étant laide, acariatre et méchante et soupçonnant toujours d'infidélité le pope Ivan, beau, jeune, sain de corps et d'esprit. Un accident vient jeter le trouble final dans ce ménage mal assorti. Un collègue du pope Ivan, le pope Matveï, arrive à bride abattue de sa paroisse chez le pope Ivan et lui raconte que sa jeune femme Pavlinka (Pauline) vient de s'enfuir de sa maison conjugale : connaissant l'intelligence et l'ascendant du pope Ivan sur Pauline, le malheureux époux lui demande d'aller avec lui et d'obtenir de Pauline le retour à la vie commune. Or il se trouve que Pauline aimait le pope Ivan sans que ce dernier s'en soit jamais douté. Pauline, jeune, belle, ardente, née pour l'action, ne pouvait pas se résigner à la vie mesquine, égoïste, souvent cruelle envers les paysans, qui était celle de Matveï, type du fonctionnaire ecclésiastique, réactionnaire et méchant. Elle aimait

secrètement le pope Ivan depuis son enfance, et sans s'en être jamais ouverte à lui, qui, tout au travail et à la joie de vivre, ne s'arrêtait pas aux sentiments et aux pensées qui étaient en lui à l'état latent et n'attendaient que l'occasion pour se manifester. Son entrée en ville avec le père Matveï fut cette occasion. Un nouveau monde s'ouvrait devant lui et le saisit sans retour. Dès la première visite à Pauline, qui s'était réfugiée chez son père, fonctionnaire en retraite actuellement comptable dans une fabrique, le pope Ivan y rencontre la fille du richard Chirokozadoff, un des plus grands ennemis du peuple, qui l'avait dépouillé de ses terres et ruiné. Cette jeune fille, Alexandrine, est en opposition avec toute la vie de son père et, âgée de 22 ans, elle travaille déjà pour le peuple en organisant des cours, des bibliothèques, des conférences pour les ouvriers, pour leurs familles, ainsi que des écoles pour leurs enfants qu'elle pourvoit, avec l'aide des camarades, de nourriture et de vêtements. A peine remis de sa surprise, le pope Ivan est témoin d'une autre scène : justement les ouvriers de la fabrique arrivent en foule chez le père de Pauline, leur bon et doux comptable. pour le prier d'intervenir en leur faveur auprès de l'impitoyable patron et d'appuyer leurs justes réclamations exclusivement professionnelles et économiques. La tenue des ouvriers, leur langage raisonné, la connaissance de leur droit frappent le père Ivan : il ne reconnaît pas son peuple, il ne reconnaît pas son pays. Un nouveau monde d'idées et de sensations fait irruption dans sa vie intérieure et ne le quitte plus. Pauline, elle, en est aussi saisie, et elle commence à entrevoir une direction et une voie pour son besoin d'activité et pour ses aspirations humanitaires. Cependant tous les deux, Ivan et Pauline, par inertie et ne pouvant encore se rendre compte de ce qui se passe en eux, rejoignent le père Matvei qui, lui, ne voit rien et croit que tout s'est arrangé. Ils vont ensemble rendre visite à leur chef hiérarchique. Chemin faisant, une tempête éclate sur le fleuve que nos voyageurs sont obligés de traverser : le bateau qui les transportait faillit sombrer, mais le pope Ivan, avec l'aide d'un paysan, sauve le bateau et tous les passagers, grâce à son héroïsme, à sa force, mais aussi au sang-froid de ce paysan, Alexandre, qui le frappe par ses discours et ses raisonnements d'homme ; décidément le pope Ivan ne reconnaît plus son peuple.

Chez le vicaire nous sommes en plein dans la vie du clergé : prélèvements injustes, ivrognerie, débauche, espionnage, jeu de cartes, affaires commerciales — tout apparaît au père Ivan sous son véritable jour. Mais, à côté de cela, de nouveaux courants ont fait irruption dans ce milieu jusque-là stagnant et pourri. Lors d'une discusson dans la maison du vicaire, où à l'occasion d'une fête presque tout le clergé est réuni, le père Matveï prononce des discours dans le sens de conservation orthodoxe et réactionnaire, accusant les intellectuels et

les meilleurs écrivains de tous les péchés et maux de la Russie et saluant le projet du gouvernement de confier toutes les écoles de l'Empire à l'Eglise. Mais alors une voix s'élève et un coup de tonnerre éclate au milieu de la fête. C'est le propre fils du vicaire qui arrête le fougueux père Matveï, au grand scandale de la Société et à la terreur de son propre père, le vicaire. Il crie les prélèvements que les pasteurs du peuple opèrent sur ce même malheureux peuple « que vous même vous appelez de pauvres brebis ».

Vous êtes des imposteurs, vous êtes des menteurs! Pourquoi tendez-vous vos bras d'esclaves vers les écoles ? Qu'est-ce que vous pouvez enseigner au peuple ? Les chaînes de l'esclavage intellectuel, vous les appelez Vérité céleste, l'éternel Mensonge abject de la vie vous l'appelez le Vrai Suprême.

Et pendant que les vieux proféraient des protestations et lançaient des foudres, les jeunes approuvaient bruyamment le jeune orateur qui poursuivait :

Un nouveau régime social vous balaiera de la face de la terre, il n'en restera qu'une page noire dans l'histoire ! Vous n'êtes pas le sel, mais la boue de la terre! Vous parlez du Kulturkampf en France, vous tracez un parallèle entre vous et le clergé de l'Occident...Vous n'en avez pas le droit. Le clergé de l'Occident est instruit, éclairé, civilisé ! Il a, en la personne du clergé catholique, créé la science, l'art, la littérature, posé la première base de la civilisation contemporaine ! Ce sont des services considérables ! Et quels sont vos services ? De quoi pouvez-vous être fiers ? De cette situation servile et humiliante que vous occupez pendant des siècles au service du fort contre le faible et l'opprimé, ayant oublié le devoir et les traditions apostoliques, l'honneur élémentaire et la conscience !

Vous êtes des esclaves ! Et vous voulez rendre esclaves les autres. Mais je vous le dis, il est impossible d'éteindre l'esprit jusqu'au néant. Il se réveillera... Il s'est déjà réveillé, l'esprit de protestation, le libre et altier esprit de la raison victorieuse. Et elles tomberont en sonnant, vos chaînes rouillées. Viennent les libres prédicateurs de la Vérité... Et vous disparaîtrez dans les ténèbres...

Les vieux hurlèrent... Et le père Matveï cria : « Mais ce sont des discours dignes d'un hérétique et d'un ennemi de la sainte Eglise, comme Tolstoy ! »

Alors l'étudiant sursauta se jeta vers la table et remplit son verre :
— Je propose ce toast : A Léon Tolstoy !

Pendant que le clergé était secoué par ces nouvelles idées et ces discours violents, dans la rue retentissaient les cris des grévistes qui traversaient les rues en chantant l'Hymne de l'Avenir et en l'accompagnant des cris : *A bas*... Ces scènes, ainsi que celle de la réunion publique, à laquelle le père Ivan et Pauline, amenés par Alexandrine, assistent pour la première fois et où ils entendent des accents inconnus jusqu'alors et des discours d'ouvriers, d'intellectuels, de

juifs, — tous unis, tous pénétrés du même idéal, du même amour et de la même espérance, — sont de toute beauté.

Le mécontentement accumulé, le conflit des idées et des intérêts atteignent cependant au paroxysme, et l'explosion éclate foudroyante et terrible. C'est un jour de marché dans la ville. La population est travaillée par un mouvement sourd. Or il se trouve que ce jour-là un groupe de paysans révoltés contre le richard Chirokozadoff et condamnés à la prison doivent être transportés dans la prison de la ville avec leur chef Nazaroff. Beaucoup de paysans du même village sont présents. Au moment où le cortège des prisonniers apparaît, un incident inattendu ou voulu produit des troubles et la foule commence à libérer les prisonniers. Mais la force publique arrive et reprend les prisonniers, et elle fût peut-être restée maîtresse de la place, si en ce moment n'eût apparu l'auteur de tous ces malheurs, le richard Chirokozadoff. A sa vue la fureur de la foule redouble. La révolte devient générale, on libère les prisonniers, on chasse la police, et on entoure en menaçant le richard Chikozadoff. L'étudiant se jette, le revolver en mains, sur Chirokozadoff qui vient d'abattre par un coup de feu un pauvre petit gamin innocent. L'étudiant allait tuer à son tour le richard criminel et haï, lorsque sa fille Alexandrine surgit entre l'étudiant son coreligionnaire et son fiancé et lui crie : Au nom de notre cause et au nom de notre amour, ne tuez pas! Il ne le faut pas !... La foule en fureur commence par brûler le cabaret et à se livrer à des violences. Mais le paysan Alexandre, évidemment un des chefs, se hisse sur une maison et emploie des efforts inouïs d'éloquence et d'ascendant pour « sauver les camarades d'eux-mêmes ». Ce n'est pas là leur œuvre, c'est du calme qu'il faut, ce sont des changements réels, des réformes, et non pas les troubles et la dévastation ; il faut créer et non démolir. Et le peuple l'écoute et se rend à la raison... Mais les prisonniers sont délivrés et le chef Nazaroffa disparu. Les autorités sont mises en branle. On vient chez le vicaire pour arrêter son fils. C'est là qu'on a transporté l'enfant blessé que le père Ivan et Pauline soignent sur les indications d'un médecin, ami des révolutionnaires. Le père Ivan a enfin compris sa vie et choisit sa destinée. Dans un accès de révolte contre un confrère mouchard, il arrache sa soutane et déclare qu'il quitte l'église. Il rompt avec son passé et, à l'appel de Pauline vers une nouvelle vie, il lui répond que, désormais, la main dans la main, ils marcheront dans la vie qui s'est ouverte devant eux, vers l'idéal, vers la liberté et vers l'amour...

Ecoutez les échos qui nous parviennent du grand pays. Ne vous paraît-il pas que ce sont les voix du père Ivan, de Pauline, de l'étudiant, du paysan Alexandre, de la jeune Alexandrine et de ses ouvriers qui retentissent à travers l'Europe?

E. SÉMÉNOFF.

LA CURIOSITÉ

La saison se prépare. — Prochaine vente de la collection Cronier : série de tableaux du XVIIIe siècle. — La bibliothèque de Marcel Schwob : sa physionomie. — *Prix* de quelques livres. — La « Ménagerie » du château de Versailles. — Legs d'une collection artistique à la ville de Remiremont.

Ce n'est pas encore la saison intéressante à l'Hôtel. On n'y trouve guère que des hardes vendues par autorité de justice, et on y coudoie surtout des marchands de meubles d'occasion. Les amateurs s'attardent aux champs, respirant les dernières bouffées d'air pur avant d'absorber les poussières et microbes de la rue Drouot, jouissant des splendeurs dorées de la nature avant de se mettre en quête de paysages artificiels.

On travaille pour eux, en les attendant. Experts et commissaires-priseurs occupent leur activité dans leurs études, leurs « magasins », ou chez les clients : ils élaborent les ventes prochaines, inventoriant, classant, décrivant les objets, composant les catalogues. C'est la besogne vraiment sérieuse : le reste n'est plus que de la parade.

Déjà M. Lair-Dubreuil a choisi les premiers jours de décembre pour procéder à la vente Cronier. Cette nouvelle va mettre en effervescence le monde de la Curiosité. M. Cronier possédait une importante série de peintures du dix-huitième. Il y aura de belles enchères. Toutefois, loin de moi l'ironique affirmation que les créanciers du trop célèbre financier rentreront dans leur argent ! Au surplus, il n'est pas facile de reconstituer une somme de 265 millions ! On la perd plus aisément qu'on ne la gagne.

Est-ce à dire que, même en ce moment, il n'y ait pas à l'Hôtel quelques séances agréables ? A la vérité, on se plut fort à celles où MM. Delestre et Champion dispersèrent à l'encan les livres du pauvre Marcel Schwob. Etaient présents beaucoup d'écrivains, des bibliophiles, des représentants de nos grandes bibliothèques. Pour parler le langage du temps, « il y avait une belle chambrée ».

La bibliothèque de Marcel Schwob ne comptait pas par le nombre des volumes, puisque le catalogue, dressé avec soin et méthode par M. Champion, enregistre à peine 743 numéros : elle ne valait que par la qualité et la diversité. S'il est une chose que nous faisons plus ou moins à notre image, c'est bien notre bibliothèque. Or, Marcel Schwob fit la sienne exactement à sa ressemblance. Il en avait les moyens, c'est-à-dire qu'il possédait des ressources et des loisirs. Donner une idée de sa bibliothèque, c'est faire le portrait de l'auteur de *Spicilège*, du *Livre de Monelle*, des *Vies Imaginaires*.

Schwob fut à la fois un artiste et un savant. A la sensibilité, à l'instinct, qui nous mettent en contact, en communion avec les choses, il ajouta la culture qui nous permet de chercher leur mécanisme, sinon de le savoir. Il voulut frémir, vibrer, palpiter, et il voulut compren-

dre. Il s'entoura donc d'ouvrages d'imagination et d'érudition, et on en distingue de toutes les langues, car Schwob était un étonnant polyglotte. Son goût le portait au pittoresque, à ce qui est curieux, savoureux, d'odeur religieuse et populaire, de caractère subtil, délicat en même temps qu'outrancier. Il aima le Moyen-âge, fit de Villon et de Rabelais ses auteurs de chevet, il lisait des vies de saints et aussi des vies de brigands, de voleurs, d'assassins, de « gueux et de mercelots ». Le *Speculum Passionis*, le manuscrit relatif à sainte Marguerite, la *Vie de saint François* par saint Bonaventure ou par M. Sabatier, n'étaient pas loin des œuvres de Bruscambille ou de Vidocq. Des livres de littérature mystique voisinaient avec des livres de littérature macaronique ou poissarde.

Marcel Schwob recherchait les contrastes et les excitants. C'était un sensitif et un compréhensif, un passionné et un dilettante, un être compliqué et raffiné. Son raffinement s'accuse jusque dans les détails extérieurs. Il ne chérissait pas les livres seulement pour leur contenu, pour ce qu'ils apportaient de nourriture à son esprit. Il fallait qu'ils fussent d'antique lignée, d'un riche et rare vêtement, pour qu'ils ravissent sa vue, son toucher, son odorat! La date de l'édition, la qualité de la reliure, la senteur même du livre lui importaient autant que son sujet. Il n'est donc pas surprenant que les 743 numéros du catalogue aient produit 18.560 francs.

La Ville de Paris paya 520 fr. *le Grand Testament de Maistre Françoys Villon et le petit. son codicille avec le Jargon et les Ballades*, « édition de feu Guillaume Nyverd et Jacques Nyverd, petit in-8 de 48 feuillets non chiffrés ».

M. Champion acquit pour son compte, et au prix de 500 fr., les *Œuvres de Françoys Villon*, revues et remises en leur entier par Clément Marot l'an 1533, petit in-8 de 5 feuillets et 115 pages. La Bibliothèque nationale offrit 315 fr. d'un manuscrit de Pierre de Nesson, poète du XVIe siècle, qui commence ainsi son œuvre :

> Pardonne-moy beau sire Dieu
> Car je voy que je deviens vieux...

et qui la termine par cette touchante prière à la Vierge :

> Ma doulce nourrice pucelle
> Qui de vostre tendre mamelle
> Vostre Créateur alaictastes,
> Donnez-nous, Madame Marie,
> La doulce et glorieuse vie...

A la Bibliothèque nationale échurent encore les *Vrayes narrations de Lucian*, « traduites du grec en latin et de latin en françoys, par Simon Bourgouyn, édition de Galliot du pré, libraire iuré de l'Université ». M. Rahir, marchand de goût et de sens, emporta,

avec une enchère de 550 fr., une fort rare édition des *Cent Nouvelles* imprimée à Lyon « sur le Rosne, par Olivier Arnoullet, demeurant au près de nostre dame de Confort ». Chaque conte est précédé d'une curieuse gravure sur bois. C'est encore à M. Rahir que revint, pour 480 fr., le *Speculum Passionis domini nostri Ihesu Christi*, imprimé à Nuremberg en 1507 et édité avec de magnifiques gravures sur bois.

Une édition in-16 de Rabelais, imprimée en 1542 par Françoys Juste, de Lyon, fit 250 fr. Elle appartient aujourd'hui à M. Henri Lavedan.

Les autres livres furent disputés dans des prix assez doux.

M. Pierre Louÿs en acheta un certain nombre.

Peut-être l'ombre de Marcel Schwob se consolera-t-elle un peu en apprenant que beaucoup de ses chers livres sont tombés dans des mains amies.

§

Le *Journal des Curieux* raconte une histoire aussi vraie, paraît-il, qu'invraisemblable. Il existait dans le parc de Versailles un pavillon qui servait, sous Louis XIV, de Ménagerie. Ce pavillon aurait disparu ! Quelqu'un l'aurait démoli à l'insu de M. de Nolhac, conservateur du Palais, et aurait employé les pierres à divers usages. Ce vandale ne serait autre, assure-t-on, que le propre architecte du Palais M. Marcel Lambert !

§

Un avocat de Remiremont, Me de Bruyères, vient de mourir en laissant à sa ville natale un vaste immeuble et une collection artistique de grande valeur.

Voilà un « beau geste » que les amateurs devraient imiter !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Alphonse Bué : *Le Magnétisme curatif;* Chacornac, 2 vol. 7 »

Dr D. G. Dalgado : *Mémoire sur la Vie de l'abbé de Faria ;* Jouve 2 50

Folklore

G. Maspero : *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne ;* Guilmoto 7 50

Histoire

E. Aknouni : *Les Plaies du Caucase*, trad. de l'arménien par Mme H. D. ; Genève, « Rev. arménienne » 4 »

Henri d'Alméras : *Fabre d'Eglantine ;* Soc. fr. imp. et lib. 3 50

Henri Cordier : *L'Expédition de Chine en 1860 ;* Alcan 7 »

Abbé J. Dasse : *Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de la Nièvre, 1735-1805* ; Mazeron, Nevers 3 50

Hector Fleischmann : *Les Horizons hantés ;* Librairie française » »

G. de Fontaine : *Un faux Louis XVIII. Le Baron de Richemond ;* Daragon » »

Comte de Gobineau : *Deux études sur*

la Grèce moderne ; Plon » »
Jean Lemoine : *Sous Louis le Bien-aimé. Correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la guerre de sept ans (1757-1765) ;* Calmann-Lévy 7 50
A. Pougin : *Pierre Jélyotte et les chanteurs de son temps ;* Fischbacher 7 50
J. Wirth : *Monseigneur Colmar, évêque de Mayence 1760-1818 ;* Perrin 3 50
Baron J. de Witte : *Quinze ans d'histoire, 1866-1881 d'après les mémoires du roi de Roumanie ;* Plon 7 50

Littérature

G. Jean Aubry : *Camille Mauclair ;* Sansot 1 »
Philibert Audebrand : *Derniers jours de la Bohème ;* Calmann Lévy 3 50
Léo Claretie : *Histoire de la littérature française.* T. I et II : *Origines et XVIIe siècle ;* Ollendorff 15 »
René Doumic : *Lettres d'Elvire à Lamartine ;* Hachette 3 »
Emile Faguet : *Pour qu'on lise Platon ;* Soc. fr. imp. et libr. 3 50
Remy de Gourmont : *Epilogues, 3e série (1902-1904) ;* « Mercure de France » 3 50
Charles Méré : *La Tragédie contemporaine ;* « La Chronique » 1 »
Rabelais : *Œuvres*, T. I ; Lemerre 5 »
Léon Séché : *Lamartine (de 1816 à 1830). Elvire et les Méditations ;* « Mercure de France » 7 50

Pédagogie

Louise Massé : *Les Sports à l'Ecole ;* Sansot » »

Philologie

Antoine Albalat : *Les Ennemis de l'art d'écrire ;* Lib. universelle 3 50
Auguste Dorchain : *L'Art des vers ;* Per Lamm 3 50

Poésie

E. Delebecque : *Poèmes ;* Messein 3 50
Gabrielle William Duncan : *Au fil des rêves ;* Theuveny 3 50
Gabriel Fauconneau du Fresne : *Fidélité ;* Messein 3 50
Albert Jounet : *L'Etoile sainte. Les Lys noirs ;* Chacornac 3 50
Victor Lemarchand : *Robert le Diable et Arlette ;* Sansot » »
André Salmon : *Poèmes ;* « Vers et Prose » » »
Charles Vidrac : *Poèmes, 1905 ;* « Le Beffroi » 3 50
Léon Wauthy : *Litanies à la Bien-Aimée ;* « L'Edition artistique » » »

Publications d'art

François Benoît : *Holbein ;* Librairie de l'Art ancien 3 50
Raymond Bouyer : *Claude Lorrain ;* Laurens 2 50
Fierens-Gevaert : *Jordaens ;* Laurens 2 50
Maurice Fouché : *Percier et Fontaine ;* Laurens 2 50
A. Kleinclausz : *Claude Sluter et la sculpture bourguignonne au XVIe siècle ;* Libr. de l'Art ancien 3 50
Henry Lemonnier : *Gros ;* Laurens 2 50
Camille Mauclair : *J.-B. Greuze, sa vie, son œuvre, son époque*, 62 héliogr. ; Piazza 200 »
Romain Rolland : *Les Maîtres de l'art, Michel-Ange ;* Lib. de l'art ancien 3 50

Questions religieuses

J. Aulagne : *La Réforme catholique du XVIIe siècle dans le diocèse de Limoges ;* Champion 10 »
R. P. Dom H. Leclercq : *Les Martyrs. IV. Juifs, Sarrasins, iconoclastes ;* Oudin 3 50
Lettres de Marie-Charles Dulac ; Bloud 4 »
A. Pavie : *Mgr Freppel ;* Lib. des Saints-Pères 2 »

Roman

J. Ballieu : *Conter fleurette*, Sansot 1 »
Antoine Baumann : *Les Martyrs de Lyon ;* Perrin 3 50
Léon Berthaut : *Le Pilote n° 10 ;* Flammarion 3 50
Louis Besse : *Le Demi-Mâle ;* Albin Michel 3 50
Joseph Bossé : *Les deux Amants de Novella d'Andrea ;* Bruxelles, Lamberty » »

Alexandre Cormier : *Maître Belgirate;* Sansot 1 »
Grazia Deledda : *Les Tentations*, tr. de l'italien par T. Albertini et Ed. Maynial; « Mercure de France » 3 50
Armand Dubarry : *L'Amiral Nelson, adultère;* Daragon 7 50
Claude Farrère : *Les Civilisés;* Ollendorff 3 50
Max et Alex Fischer : *Détails sur mon suicide;* Flammarion 3 50
Charles Geniaux : *L'Homme de peine;* Fasquelle 3 50
François Gillette : *Aimons;* Plon 3 50
Jann Karmor : *La Vie et la Mer. Plus qu'Amie;* Sansot 3 50
Camille Mauclair : *Le Mystère du Visage;* Ollendorff 3 50
Maurice Montégut : *Papiers brûlés;* Ollendorff 3 50
Jules Perrin : *Les Bonshommes en papier;* Fasquelle 3 50
Paul Segonzac : *La Bataille;* Librairie Universelle 3 50

Sciences

E. Javal : *Physiologie de la lecture et de l'écriture;* Alcan » »
G. Labadie-Lagrave : *Dans le monde des animaux;* Paulin » »
Emile Picard : *La Science moderne et son état actuel;* Flammarion 3 50

Théâtre

Georges Casella et André de Fonquières : *C'est pas chic*, comédie en un acte ; Sansot 1 »
Alexandre Cormier : *Don Fernand de Catalogne ou le mari imprudent*, comédie en 1 acte ; Sansot 1 »
J. Richepin : *Don Quichotte*, drame héroï-comique, en vers ; Fasquelle 3 50
Jean Rouxel : *Théâtre;* Messein 3 50

Voyages

J. du Taillis : *Le Maroc pittoresque ;* Flammarion 10 »

Divers

Jean Blaize : *Récits à dire et comment les dire ;* Colin 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Dans les Bas-Fonds. — *Le Roman du Renart* au théâtre. — A propos des Lettres d'Elvire. — La Surprise de M. A. S. — A l'Ecole des Hautes Etudes sociales. — Coïncidence. — *Redde Caesari*... — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

« Dans les Bas-fonds ». — En réponse à l'écho paru sous ce titre dans notre dernière livraison, M. Halpérine-Kaminsky nous adresse la lettre suivante :

Paris, 55, rue du Ranelagh,
5 novembre 1905.

Monsieur A. Vallette, directeur du *Mercure de France*,
Paris, 26, rue de Condé.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France*, reproduit une grande partie des lettres de M. Séménoff publiées dans la *Petite République* du 20 et du 21 octobre dernier et quelques lignes seulement de l'interview résumant ma première réponse pour servir de prétexte aux nouveaux développements de M. Séménoff. Je viens donc vous prier de bien vouloir insérer également, dans votre prochain numéro, sinon toute la lettre constituant ma réponse directe à M. Séménoff dans la *Petite République*, du moins les passages qui réfutent les assertions de M. Séménoff que vous reproduisez.

Mais permettez-moi tout d'abord une remarque que, parmi bien d'autres, je n'avais pas eu le loisir et la place de faire précédemment. M. Séménoff, pour « prouver » que l'affaire des *Bas-Fonds* n'a pu être jugée « faute du versement par MM. Helphand et Marchlewsky de la caution exigée », se refère au compte-rendu qui émanerait, suivant lui, des *tribunaux*. Qu'est-ce à dire ? S'agit il d'un compte-rendu

officiel, rédigé et communiqué par le tribunal ? Evidemment non : ce n'est point l'usage, que je sache. Pourquoi dès lors chercher à lui attribuer la valeur d'un document quasi-judiciaire ? Au surplus, il renferme des inexactitudes de fait et d'interprétation qui lui enlèvent non seulement son prétendu caractère officiel, mais même celui d'une information impartiale.

Ainsi, aucune « défense » ne m'a été faite, ni par l'auteur des *Bas-Fonds*, ni par ses « ayants droit », de traduire la pièce. Le procès m'a été intenté, sans justification ni mise en demeure préalables, par MM. Marchlewski et C° alors que ma traduction avait déjà commencé à paraître, convaincu que j'étais dans mon droit de le faire, au point de vue juridique, et couvert, au point de vue moral, par le silence de l'auteur que j'avais avisé.

Quant à la caution *judicatum solvi* à laquelle mes adversaires furent condamnés, voici ce que j'en dis dans la *Petite République :* Pourquoi cette condamnation ? « Nullement en raison de la seule qualité d'étrangers de mes adversaires, comme le prétend avec imprécision M. Séménoff, mais bien parce qu'ils n'ont pas révélé leur véritable nationalité. En effet, Russes ou Allemands, ils n'avaient pas à fournir la caution, en vertu des traités conclus par la France avec leurs pays. Et pourquoi avaient-ils agi ainsi ? Parce qu'évidemment ils s'étaient d'autant plus aperçus de la solidité de ma thèse, qu'étant Russes, ayant traité avec d'autres Russes, par des actes rédigés en Russie, c'est-à-dire dans un pays où le droit à la traduction n'existe pas, ils apportaient des actes non valables. On conçoit que le tribunal de la Seine ait estimé insuffisantes ces justifications et les ait finalement déboutés en les condamnant aux dépens.

« On peut ergoter à l'infini pour savoir si c'est sur la forme ou sur le fond que les juges ont statué. En réalité, l'une et l'autre se confondent dans la même inexistence de justification de la part des prétendus cessionnaires d'un droit inconnu en Russie... »

La signification du jugement n'est donc nullement celle que veut y voir le commentaire du *Mercure de France* assurant « que le tribunal a jugé... qu'il ne pouvait pas juger, faute du versement par MM. Helphand et Marchlewski de la caution exigée ». Et pourquoi ne l'ont-ils par versée et n'ont-ils pas poursuivi l'affaire, sinon parce qu'il ont estimé leur cause compromise ?

Néanmoins, votre revue ajoute : « Il n'est pas moins établi, pour ceux qui connaissent l'affaire, que l'ouvrage a paru d'abord en Allemagne, qu'il était ainsi protégé par la Convention de Berne, et que c'est sans droit que M. Halpérine-Kaminsky l'a publié et fait représenter. »

A quel point l'antériorité de la publication allemande de l'ouvrage de Gorky a été établie, le passage suivant de ma réponse le détermine :

« Dans sa première lettre, M. Séménoff affirme que le texte russe des *Bas-Fonds* a été publié en Allemagne avant de l'être en Russie, et dans la deuxième que des « actes notariés » le prouvent. Or, pour toute preuve, on nous a fourni un reçu, de la poste ou d'une agence d'expédition, constatant l'envoi d'un paquet par MM. Marchlewski et C°, sans autre indication que la date du 5 janvier 1903. Ce paquet contenait-il des exemplaires du texte des *Bas-Fonds*, édité en Allemagne, ou toute autre chose ? rien ne nous le dit. Cependant, c'est sur ce seul « document » que MM. Marchlewski et C° s'appuient pour dater leur publication du 5 janvier 1903. Mais admettons un instant cette date comme réelle, et voyons si l'édition des *Bas-Fonds*, parue à Saint-Pétersbourg, lui est, dans ce même sens, postérieure. J'ai fait ma traduction d'après la *cinquième édition* de Saint-Pétersbourg, visée par la censure, à la date du 18/31 *décembre* 1902. De plus, *chaque* nouvelle édition d'un livre doit être revêtue, en vertu du règlement, d'un *nouveau* visa de la censure. Il doit donc y avoir eu quatre visas précédents à des dates bien antérieures au 5 janvier 1903, donné comme jour de la publication de l'édition de Munich. Il n'est donc pas prouvé, au contraire, que les formalités stipulées par la Convention de Berne aient été remplies. »

Vous voyez comment M. Séménoff « a remis les choses au point » dans sa seconde lettre adressée à la *Petite République.*

Quant au côté moral de l'affaire, et pour ne pas encombrer vos pages d'une question personnelle, je me borne à relever ici d'abord l'allusion de M. Séménoff, d'après laquelle il semblerait que M. Antoine n'attendait que la fin du procès pour jouer la traduction de M. Séménoff. Or, une note publiée par tous les journaux de l'époque constate que c'est bien *ma* traduction que M. Antoine avait reçue, et, au surplus, il m'a proposé de le déclarer devant le tribunal.

Enfin, M. Séménoff dit et répète que je me suis « empressé de profiter » de sa traduction du titre : *Dans les Bas-Fonds*, parce qu'il l'avait mentionné dans une chronique du *Mercure de France*, alors qu'avant lui on avait traduit, en Allemagne, ce titre : *Asile de nuit*. Vous conviendrez tout d'abord qu'il me soit permis de ne pas lire tout ce qu'écrit M. Séménoff et que je puisse, en particulier, ne pas connaître la chronique en question. Mais il y a mieux : « Sans recourir aux lumières de M. Séménoff, dis-je dans la *Petite République*, je n'avais qu'à m'inspirer, en traducteur fidèle, du titre précis donné par l'auteur : *Na dné*, en russe : *Au fond*, ce qui équivaut, étant donné le sujet de la pièce, à : *Dans les Bas-Fonds*. Notez, au surplus, que ma traduction avait commencé à paraître avant la publication en librairie de celle de M. Séménoff. Et puisque, imprudemment, il m'a engagé sur cette voie, je ferai remarquer à mon sévère critique que c'est plutôt lui qui ne traduit pas fidèlement le titre de l'édition russe de Munich dont, pour assurer ses « droits », il dit s'être servi. En effet, ce titre, en russe, est : *Na dné jizni*, ce qui veut dire exactement : *Dans les bas-fonds de la vie* ».

On voit, par cet exemple, la puérilité de la querelle qu'il me cherche.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

§

Le Roman du Renart au Théâtre. — M. Max Rooses, conservateur du Musæum Plantin-Moretus, à Anvers, revendique pour un de ses compatriotes, M. Raphaël Verhulst, la priorité de l'idée de porter le *Roman du Renart* à la scène :

Anvers, le 5 novembre 1905.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 15 septembre (page 319), je trouve un mot de M. Georges Folti, réclamant « la priorité d'avoir porté à la scène la vie étrange de Compère le Renard ». Il prend date pour ne pas se voir accusé dans quelques mois d'avoir imité M. Rostand.

Fort bien, pour autant qu'il s'agisse de la scène française. Mais veuillez me permettre de prendre date également pour un de nos poètes flamands, le plus richement doué des jeunes, M. Raphaël Verhulst. Il y a trois ans, il prit pour sujet d'un drame lyrique les aventures du Renard (*Reinaart de Vos*, comme nous disons). Il envoya son œuvre au concours dramatique organisé par la ville d'Anvers ; le jury, que j'eus l'honneur de presider, lui décerna une distinction exceptionnelle, médaille d'or accordée hors concours. Un de nos jeunes compositeurs choisit le poème comme texte d'un opéra auquel il travaille en ce moment. Le libretto fut imprimé en 1903.

Dans l'ancien *Roman du Renart*, le rusé compère personnifie la malice, l'esprit d'indépendance et de révolte contre le despotisme ; dans le poème de Raphaël Verhulst, il est l'incarnation du génie indépendant de la Flandre s'insurgeant contre le despotisme et ses suppôts.

Ceci soit constaté pour que, dans quelques mois, le poète flamand ne soit soupçonné d'avoir pillé les metteurs en scène postérieurs français du *Roman du Renart*.

Agréez, je vous prie, etc.

MAX ROOSES.

Nous avons communiqué ce qui précède à M. Georges Polti, qui nous répond :

7 novembre 1905.

Mon cher ami,

D'après la lettre que vous avez bien voulu me communiquer, M. Rooses revendique pour son compatriote, M. Raphaël Verhulst, l'antériorité quant à la « dramatisation » du *Roman de Renart*.

C'est que M. Rooses n'a pas fait attention à la date de *Compère le Renard*. L'œuvre de M. Verhulst remonte « à TROIS ans », sans doute ; mais la mienne remonte à QUATRE ans, jusqu'à 1901, comme j'en ai donné les preuves dans la lettre qui accompagna la publication de *Compère le Renard*.

Bien cordialement vôtre.

GEORGES POLTI.

§

A propos des Lettres d'Elvire. — Nous recevons de M. René Doumic la lettre qui suit :

Le 8 novembre 1905.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France*, dans son numéro du 1er novembre, annonçait : « M. Séché vient d'adresser à M. René Doumic la lettre suivante .. »

Le service postal est si mal fait que cette lettre, qui venait de m'être adressée le 1er novembre, ne m'est pas encore parvenue le 8.

Je ne puis cependant attendre davantage pour vous prier d'insérer ces quelques lignes dans votre prochain numéro.

Pour pousser des cris si aigus, il faut que M. Séché se sente dans un bien mauvais cas.

C'est lui en effet, — puisqu'il me force à le dire, — qui, au lendemain de ma publication des *Lettres d'Elvire*, et sous prétexte de réfuter mon article, en a donné dans le *Correspondant* du 25 mars un démarquage. C'est lui qui, dans cet article, et sous prétexte de citations, non seulement m'a emprunté des extraits et la substance de ces lettres, mais s'est approprié le texte intégral de la lettre principale, texte qui m'appartient.

Quant à l'importante « découverte » dont j'aurais méchamment frustré M. Séché, elle consiste en un hémistiche de Lamartine *imprimé depuis plus de vingt ans* dans un volume qui fait partie de la collection des œuvres du poète, et qui est de vente courante. Cela donne une fière idée de celles des découvertes de M. Séché auxquelles leur auteur attache moins d'importance !

Comme d'ailleurs je n'ai pas à ma disposition le vocabulaire d'injures et de grossièretés où puise M. Séché, je me borne à plaindre ce M. Séché de l'état violent où il se maintient depuis dix mois que j'ai découvert et publié ces lettres qu'il n'avait pas su trouver.

Veuillez agréer, etc.

RENÉ DOUMIC.

Nous avons fait part de la lettre de M. René Doumic à M. Léon Séché, qui nous adresse la lettre suivante :

Paris, ce 11 novembre 1905.

Mon cher ami,

La lettre de M. Doumic a évidemment pour but de donner le change à l'opinion, mais s'il croit que je laisserai la discussion s'égarer, il se trompe. Je me bornerai ici à la ramener à son point de départ, c'est-à-dire à ma lettre du 22 octobre qu'il prétend n'avoir pas reçue.

J'ai reproché à M. Doumic de m'avoir emprunté, sans avoir jugé à propos de me nommer, les renseignements contenus dans son petit livre sur l'état-civil de Mme Charles. M. Doumic ne s'en défend pas, donc il avoue : voilà une chose acquise !

M. Doumic me reproche à son tour d'avoir « démarqué » dans mon étude du *Correspondant* son article de la *Revue des Deux-Mondes*, en reproduisant dans le corps de cette étude certaines parties des lettres d'Elvire. Ayant entrepris de détruire la thèse de M. Doumic, je ne pouvais faire autrement que de m'appuyer sur le texte même de ces lettres, pour cette œuvre de juste et saine destruction.

Au surplus, les lettres d'Elvire à Lamartine n'appartiennent pas à M. Doumic, quoi qu'il en dise. Elles appartiennent, par le fait seul de leur publication, à la famille de celle qui les a écrites, et c'est avec son autorisation — dont s'est passé M. Doumic — que j'en ai reproduit dans mon livre sur Lamartine la partie essentielle.

En ce qui concerne ma découverte, qui provoque aujourd'hui le dédain de mon honorable contradicteur, comment se fait-il qu'il l'ait utilisée — après coup — si elle était si négligeable?

Il est bien vrai que les mots « pour expier », que M. Doumic a si mal interprétés, étaient imprimés en toutes lettres depuis vingt ans dans la première version de l'*Immortalité*, mais il est non moins vrai que M. Doumic ne les y avait pas vus, puisqu'il n'en a point fait état dans son article de la *Revue des Deux-Mondes*.

J'ai donc le droit de lui dire qu'il s'est approprié cette découverte, qui reste mienne.

Quant au « vocabulaire d'injures et de grossièretés » qu'il prétend être à ma disposition, si le mot d'Escobar l'offense — et c'est le seul dont je me sois servi pour qualifier ses procédés — mettons qu'il m'a joué tout simplement un tour de jésuite, et n'en parlons plus.

Votre tout dévoué,

LÉON SÉCHÉ.

§

La Surprise de M. A. S.— Bien que la lettre suivante ne soit signée que d'initiales, nous croyons devoir la publier :

1er novembre 1905.

Monsieur,

Dans le dernier numéro du *Mercure* on trouve, à la p. 112, *le Juif Deutz* ; à la p. 150, le *youpin périmé Offenbach*.

Les auteurs veulent-ils dire qu'il y a relation de cause à effet entre la trahison du premier, la musique du second et leur origine à tous deux ?

Je ne pense pas, car, malgré les efforts faits pour découvrir des traîtres juifs, on n'en connaît guère que deux bien caractérisés depuis vingt siècles : Judas et Deutz. C'est vraiment leur faire faire un usage de pauvre que de généraliser leur bassesse et en affubler tous leurs coreligionnaires Quant à la musique d'Offenbach, sans en discuter la valeur morale (!) on peut lui opposer tant de belles œuvres d'origine sémite que l'on renonce même au plaisir de constater que c'est le père de *Claudine* et de *Minne* qui fait le procès du Rire, de la Trivialité, de la Grivoiserie... Je crois même qu'il parle quelque part de *variations gaillardes*, *d'entrain voyou*...

Le fabricateur souverain nous créa besaciers, comme on sait.

Au fond, ces redites injurieuses ne nous émeuvent guère, nous autres Juifs. Nous les considérons comme des poussées malsaines à évolution périodique. Il y a des années de peste, des années de choléra, des années de hannetons.

Mais nous sommes surpris de les trouver dans le *Mercure*.

Votre excellente revue se pique justement de s'affranchir des préjugés, de parler avec originalité à une élite. Elle semble, en l'espèce, manquer triplement à ces visées, et on regrette malgré toute sa sympathie pour votre œuvre d'y rencontrer, au milieu de pur métal, ces scories de basse presse.

Agréez, etc.

A. S.

La surprise de notre correspondant anonyme nous étonne : où aurait-il trouvé ce qu'il a lu sinon dans une revue qui « se pique justement de s'affranchir des préjugés » ? C'est d'être sans examen pour ou contre les gens ou les choses qui constitue le préjugé, et si c'est un préjugé d'être en toute occasion contre les Israélites, c'en est un autre d'être avec eux toujours. Nul n'ignore qu'au *Mercure* se manifestent continûment les idées et les opinions les plus opposées.

§

A l'École des Hautes Etudes sociales, 16, rue de la Sorbonne, s'ouvrira le lundi 13 novembre une section de littérature, sous la présidence de M. A.-F. Herold. Cette année, M. A.-F. Herold fera une série de dix leçons sur la poésie en France de 1870 à 1900, M. Marcel Collière une série de dix leçons sur le roman en France pendant la même période. Ces leçons auront lieu tous les lundis, à 5 heures 1/2.

§

Coïncidence. — On a dit que dans le personnage de Poil de Carotte M. Jules Renard s'était peint lui-même. L'ouvrage dont c'est là le héros a été traduit en allemand par le poète Hugo von Hofmannsthal, sous le titre de : *Fuchs*, appellation donnée couramment en Allemagne aux gens d'un roux violent, aux « rouquins », et qui, traduite en français, redevient Renard.

§

Redde Cæsari (*suite*). — Nous pensions que cette importante affaire était liquidée. Pas du tout. Voici une lettre de M. Francis Vielé-Griffin.

Mon cher ami,

M. Joseph-Renaud voudrait « en finir » avec une discussion qui émeut la presse ; il n'eût tenu qu'à lui de reconnaître avec quelque elégance son erreur — ou de se taire.

Ne perdons pas de vue cette unique affirmation incontestable : le mot *bitter*, dans le sens d'apéritif, nous *vient du hollandais*.

Pour aujourd'hui, citons cet extrait du journal *le Feu* de Marseille sous la signature autorisée M. S. Florimond-Monin :

« La discussion, fort savoureuse, du reste, se poursuit à la même revue sous forme de petits entrefilets intitulés *Redde Cæsari*.

« M. Vielé-Griffin intervint dans ce débat filandreux pour discuter un mot ; un seul : *Bitter*, qui, dit-il, est hollandais.

« M. Renaud proteste que Bitter, substantif, est aussi anglais et il ajoute, comme un bon petit potache naïf : « M'sieu, je l'ai trouvé dans mon dictionnaire ! » (Elwall... 4e sens, s. v. p.).

« *Le Feu* pourrait-il, sans paraître trop cuistral, faire remarquer aux deux belligérants que : quand nous nous commandons complaisamment un *bitter*, *c'est du sens hollandais* que nous usons puisque au sens anglais —et quoi qu'en puisse dire Elwall — il signifie exactement 1/2 pinte de pale ale *obtenable* à tous les *pubs* de Grande-Bretagne et ce au prix uniforme de deux pence.

« Experto crede.

S. F. M. »

Bien à vous, FRANCIS VIELLÉ GRIFFIN.

Mais voici un élément nouveau. M. J. M. Cantilo fait intervenir les Biterrois dans la question :

Cher Monsieur Vallette,

Tout n'a pas été dit sur le mot « *bitter* ».

Voici une étymologie très simple qu'on a négligé de vous proposer : chacun sait que la ville de Béziers est renommée pour son commerce de boissons dites *apéritives*. Or de Béziers on a fait *biterrois*, d'où, pour désigner un apéritif, le mot « biter » L'orthographe primitive de ce mot ne s'est modifiée sans doute que pour se conformer à une manie d'exotisme fort répandue en France.

Aussi bien, donner à ce vocable aujourd'hui français une origine également française, c'est une idée qui ne pouvait venir qu'à un étranger.

Bien cordialement vôtre, J.-M. CANTILO.

§

Publications du « Mercure de France ».

Lamartine, de 1816 a 1830, *Elvire et les « Méditations »* (Histoire de ce livre. La mère de Lamartine. Julie Bouchaud des Hérettes. Elvire. Les sources littéraires des *Méditations*. Les manuscrits de Lamartine. Lamartine et l'école romantique. La tombe d'Elvire. Appendice), volume in-8 orné de 13 planches, 7.50.

§

Le Sottisier universel.

En attendant, je souhaite que la muselière républicaine soit un pas en avant pour la classe des travailleurs. — Marianne, tes enfants veillent sur toi. Tu ne périras pas ! — A. LE RAY, conseiller municipal. *La Dépèche de Brest*, 6 novembre.

Ce dernier a été transporté à l'hôpital de la Charité. Ses deux blessures ne mettent pas ses jours en danger. C'est, d'ailleurs, un bon ouvrier égoutier, estimé de ses chefs. — *Le Temps*, 29 septembre.

Trois œuvres belges triomphèrent, les unes à Paris, les autres à Bruxelles et à Ostende. — *La Belgique artistique et littéraire*, n° 1, page 55.

A bord, le cercueil fut placé dans le faux-pont des secondes, où une chapelle ardente avait été improvisée au moyen de quatre pavillons tricolores. — *Petit Temps*, 1er octobre.

Elle lui demandait, sur-le-champ, s'il aimait la musique. Il respira : cette voie ouverte lui était favorable. — MAURICE MONTÉGUT, *Le Temps*, 29 septembre.

Ils (les petits Chinois) ne tirent pas la queue de leur voisin comme le feraient de petits blancs, qu'ils soient Français ou Anglais. — *La Revue*, p. 402.

Et les deux courants allaient, emportant tout sur leur passage, grossis par des flots d'histoires et de légendes, entretenus par des individus bizarres, dont on avait peu entendu parler dans le passé, qu'on ne devait plus revoir dans l'avenir et qui émergeaient brusquement de la terre de France, comme ces animaux hétéroclites qu'on voit surgir à la surface du sol les jours d'orage. — STÉPHANE LAUZANNE, *Le Matin*, 6 octobre.

Les supérieurs de Gaud signalent son intelligence vive, son activité, son goût pour les travaux les plus variés (linguistique, ethnologie, variole, caoutchouc, etc.). — FÉLICIEN CHALLAYE, *Le Temps*, 26 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

RIVAROL

—

I

PREMIÈRES ŒUVRES : LE LITTÉRATEUR

Sa réputation d'homme d'esprit a beaucoup nui à Rivarol. M. Taine, qui ne se tient pas d'admiration devant Mallet du Pan, n'ose pas louer Rivarol, et il ne le cite même qu'en témoignages de faits insignifiants. Il lui empruntera ses idées, et jusqu'à ses métaphores (1), mais sans oser le nommer. M. Faguet, qui n'a aucun préjugé, pas même celui de l'exactitude, se vante bravement de son intimité avec le diable : « Rivarol, dit-il (2), aussi spirituel que Chamfort, mais beaucoup moins profond, est connu pour son *Discours sur l'Université de la langue française*, couronné par l'Académie de Berlin, pour son *Dictionnaire de la langue française* (3), dont le *Discours préliminaire*, avec des prétentions philosophiques un peu fastueuses, n'est pas un mauvais morceau (4), et par sa collaboration aux journaux réactionnaires (5) du temps, *Journal politique et national* (6), *Actes des Apôtres* (7), etc. Ses mots couraient les salons (8)... Il savait faire le vers ai-

(1) Cf. Le Breton, *Rivarol*, p. 187.
(2) *Hist. de la litt. fr.*, p. 303.
(3) De qui peut-on être connu pour un ouvrage que l'on n'a pas fait ?
(4) Un morceau de 380 pages in-8°.
(5) Le mot est-il perfide ou banal ?
(6) Il n'y a pas cinquante lignes dans les 56 numéros du *Journal politique national* qui ne soient de Rivarol
(7) Dans les 320 numéros, il n'y a pas 30 pages de Rivarol.
(8) Il n'en fréquentait presque aucun, et M. de Lescure, salonnier par excellence, en convient avec tristesse.

mable et léger du XVIIIe siècle... (1). » M. Faguet se vante ; j'ai bien dit. Ainsi, ceux qui ont lu Rivarol le taisent, et ceux qui ne l'ont pas lu le prouvent quand ils en parlent (2).

Tel est, pour employer un mot familier à Rivarol, l'état de la question.

Je pense, après avoir vécu presque une année entière dans son intimité, que Rivarol était un grand et bel esprit dont la floraison fut éclatante et la maturité un peu tourmentée.

Né à Bagnols, le 26 juin 1753, Antoine de Rivarol n'était méridional que par sa mère et sa grand'mère. Les Rivarol venaient du Milanais, plus anciennement de Parme. L'officier, cadet de famille, qui passa en France, vers 1716, et s'y maria, était né à Novare. C'est le grand-père de Rivarol. Son père, de Nîmes, vint à Bagnols, exerça, pour élever ses seize enfants, plusieurs fonctions ou métiers, tour à tour percepteur et fabricant de soie, aubergiste même, dit-on. Il était lettré, faisait des vers et c'est de lui que Rivarol apprit assez d'italien pour comprendre et traduire Dante.

Les premières années de Rivarol à Paris sont demeurées très obscures. On sait qu'il rechercha la protection de d'Alembert, de Buffon, de Voltaire, qu'il porta pendant quelque temps le nom de M. de Parcieux, bonhomme de savant, qui était son grand-oncle, qu'il se lia avec Cubières, Chamfort, Tilly, Champcenetz et qu'il fut enfin présenté à Panckoucke. A partir de ce moment, 1778, on le suit plus facilement. Le *Mercure de France* avait alors une importance qu'aucune revue n'a jamais retrouvée. Son directeur était un intendant à la nomination de l'Etat. Ses rédacteurs recevaient non seulement des émoluments, mais des pensions. Pendant quatre ou cinq ans, çà et là, on devine en quelque coin d'article, parmi des pages qui peuvent être de tout le monde, des phrases qui ne peuvent être que de Rivarol, car dès ce moment la forme de son esprit est fixée : lui seul a ce talent, qu'on a parfois imité en vain,

(1) C'est bien son moindre talent.

(2) Outre les études de Sainte-Beuve, d'Arsène Houssaye, etc., les livres systématiques sur Rivarol sont assez nombreux : Léonce Curnier, *Rivarol, sa vie et ses œuvres* (1858) ; Alègre, *Rivarol*, dans les *Notices biographiques du Gard* (1880) ; M. de Lescure, *Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'Emigration* (1883) ; enfin : André le Breton, *Rivarol sa vie, ses idées, son talent, d'après des documents nouveaux* (1895), de beaucoup le meilleur, et on peut dire le seul, car il efface tous les autres, les rendant inutiles, aux citations près des lettres inédites (Alègre, Lescure).

de décerner ces éloges qui laissent perplexes, soit par leur énormité, soit par leur tour équivoque. Un sot ne pouvait-il pas se tromper à ceci ; il s'agit d'une tragédie où l'auteur amplifie un passage de *Britannicus :* « On ne peut pas se méprendre à cette imitation. Nous observerons seulement que Racine a mis beaucoup moins de vers. Racine n'avait pas tant de fécondité. » Rivarol, malgré la Révolution, conservera toujours cet art de cacher sous un sourire son mépris ou sa colère. Les temps qu'il vécut permettaient l'indignation : il n'y céda jamais que de premier mouvement ; souvent, comme honteux, il reprend en ironie ses premières touches de colère. Dans ses épigrammes sur Mirabeau, on voit toute la gamme de l'esprit de Rivarol, depuis la malice jusqu'au sarcasme. Le sarcasme est italien, l'ironie est française.

Le premier écrit séparé de Rivarol est une *Lettre critique sur le poème des Jardins*, badinage un peu gauche, mais si bien pensé qu'il représente assez véritablement l'opinion de la postérité. L'abbé Delille y est doucement ramené à sa juste valeur. Dès ce moment, Rivarol prend, comme on disait alors, le « sceptre de la critique ». Par ses écrits et aussi par sa parole, par son silence aussi, il va diriger l'opinion. Quand la Révolution le force à devenir critique politique, il avait renouvelé la critique littéraire. A la suite de cette *Lettre*, on imprima bientôt *Le Chou et le Navet*, facétie en vers qui eut, dit Cubières, plus de trente éditions. Rivarol s'amuse, mais même quand il s'amuse, il reste judicieux. Quoi de plus véridique que cette prophétie burlesque sur l'abbé Delille :

Sa gloire passera : les Navets resteront.

Rivarol, autre signe de jugement, ne dédaigna jamais l'actualité. Sa *Lettre sur le globe aérostatique* est un agréable tableau de l'agitation où jetèrent Paris les expériences de Montgolfier et de Charles. Il y a déjà de la philosophie dans cette bagatelle et il juge bien l'honnête Montgolfier, inventeur par hasard, et Charles, « physicien très distingué » (1). C'est là qu'on trouve ce joli mot : « Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit. » Comme tous les mots de Rivarol, il est lié à un texte ; il est une conséquence et non un trait jeté en l'air.

(1) Celui-là même qui devait devenir le mari « très distingué » d'Elvire. Ce Charles fait une singulière liaison entre deux époques littéraires.

Couronné, en 1784, par l'Académie de Berlin, qui réservait cependant la moitié du prix à un sieur Schwab, imprimé la même année par Decker, le *Discours sur l'Universalité de la langue française* parut à Paris dans les premiers mois de l'année suivante. C'est probablement, avec l'*Essai sur le libre arbitre* de Schopenhauer, les seuls beaux fruits des concours académiques. Son succès fut grand, et il le méritait. Si les progrès de la philologie lui ont fait perdre presque toute sa valeur scientifique, la valeur philosophique et littéraire est demeurée intacte. On ne peut, hélas! le lire sans une certaine tristesse, car les temps de l'universalité de notre langue sont sans doute révolus. N'y a-t-il pas une société pour la propagation des langues étrangères en France? N'y en a-t-il pas une autre, d'un but aussi criminel, qui vante, comme « langue auxiliaire », un jargon factice et puéril? Loin de désirer l'universalité de leur langue, un certain nombre d'écrivains, de professeurs et de savants français s'ingénient donc à diminuer son rayonnement. J'ai écrit quelque part, dans l'*Esthétique de la langue française*, je crois : « Les peuples qui apprennent les angues étrangères, on n'apprend plus leur langue. » Et cela se vérifie, de plus en plus : des écrivains allemands écrivent en allemand à des écrivains français; ils se croient sur un pied d'égalité avec nous, et peut-être ont-ils raison, puisque nous leur avons cédé sur tous les points et même sur celui-là. Ce qui eût été insolence du temps de Rivarol est devenu naïveté.

Le *Discours* est donc, à notre heure, bien ironique. Il représente du moins quelque chose de la suprématie de la France à la veille de la Révolution, suprématie que la montée du peuple aux affaires lui a fait perdre, mais qu'elle recouvrera peut-être le jour où les autres nations européennes auront subi les mêmes inéluctables aventures. Ainsi l'ironie n'aurait été que passagère. Il faut lire ce discours dans le futur, si on est capable d'espérance; dans le passé et à sa date, si l'on préfère aux rêves la certitude.

L'universalité de la langue française était une certitude en 1784. Nul, en Europe, ne fut choqué. Et comment en eût-il été autrement? Sur l'invitation de l'Académie de Berlin, sans doute de Frédéric lui-même, Rivarol constatait un fait et tentait de l'expliquer. Ses raisons ne sont pas mauvaises; elles

peuvent se résumer ainsi : une grande littérature servie par une grande politique. Mais la partie la plus neuve du *Discours*, et qui l'est restée, est celle où Rivarol esquisse une sorte de psychologie (1) du langage. Est-ce à lui que l'on doit l'expression de *parole intérieure*, thème récent d'heureuses recherches? Je le crois. Voici le passsge : « Si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée. » Il y a, un peu plus loin, un paragraphe sur l'accord entre les langues et les climats, qui ne me semble pas sans valeur, même scientifique : « La nature, qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi, quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différents, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations. » Sans doute Rivarol a lu Condillac, mais c'était son devoir, comme c'est son mérite d'avoir fait entrer dans la littérature des notions qui n'y avaient pas encore pénétré. Songe-t-on à ce qu'auraient mis de rhétorique, en un tel sujet, un La Harpe ou un Thomas, les grands critiques du moment?

Après un intermède, le *Dialogue entre Voltaire et Fontenelle*, qui est peut-être le chef-d'œuvre de la finesse, Rivarol, surmontant de longues hésitations, donna enfin au public sa traduction de *l'Enfer*. Dante n'était connu en France que de ceux qui lisaient l'italien. On en possédait cependant une traduction complète, celle de Grangier, en vers (1597), mais plus difficile, de beaucoup, à entendre que l'original, et une traduction partielle, *l'Enfer*, par Moutonnet de Clairfons (1776). La seule critique dont soit digne le travail de ce Moutonnet est précisément celle de Rivarol (2) : « Il nous a paru, au premier coup d'œil, que M. Moutonnet était trop doux pour traduire *l'Enfer*. » Répliquera-t-on à Rivarol : « Vous, vous étiez trop prudent, de trop de goût. » Cela serait injuste. Rivarol, excellent logicien, partait toujours d'un principe. Il n'est guère un de ses bons mots même derrière le-

(1) Ou plutôt *physiologie*, mais seulement dans le sens de recherche des causes physiques.
(2) *Petit Almanach*. Supplément.

quel il ne se cache une idée. Dante était inconnu; il voulut le faire connaître, c'est-à-dire donner aux lecteurs du XVIIIe siècle quelque chose de l'impression qu'éprouvèrent, en lisant *l'Enfer*, les Italiens du quatorzième. Il dit cela très bien : « Ce n'est point la sensation que fait aujourd'hui le style du Dante en Italie qu'il s'agit de rendre, mais la sensation qu'il fit autrefois. Si le Roman de la Rose avait les beautés du poème de l'Enfer, croit-on que les étrangers s'amuseraient à le traduire en vieux langage, afin d'avoir ensuite autant de peine à le déchiffrer que nous (1)? » Rivarol répond ainsi d'avance, non seulement à Littré (2), mais à Fiorentino, à Brizeux et aux autres. De toutes les traductions de *l'Enfer*, celle de Rivarol demeure, non pas la meilleure, certes, et encore moins la plus exacte, mais la seule qui ait une valeur d'art, la seule qui soit une œuvre de volonté à la fois et une œuvre littéraire. Il est bien difficile de lire de suite *l'Enfer* de Brizeux, par exemple, et de s'y plaire. L'obscurité déconcerte à chaque pas, et pour réellement comprendre, il faut recourir au texte italien. Ceux qui n'ont pas cette ressource se découragent. Le médiocre mérite des traducteurs modernes est la littéralité; mais comme elle a des limites, ils tombent eux-mêmes dans la périphrase. Rivarol s'est donné bien de la peine pour rendre assez mal ce vers (3) :

Ed egli avea del cul fatto trombetta.

Brizeux, littéral, laisse voir une pudeur typographique qui change aussitôt en grossièreté la franchise de Dante : « Et celui-ci de son c.. avait fait une trompette. » Mais Dante lui-même a reculé devant le mot. Son vers est une périphrase. Cherchez dans les notes de Rivarol (4) : « Le chef répond à ces grimaces par un pet, puisqu'il faut le dire ». Ces touches réalistes, si elles font partie du génie de Dante, y tiennent peu de place; mais où nous voyons des taches, le lecteur du quatorzième siècle ne voyait qu'un point de couleur fondu dans l'ensemble. Selon le principe de Rivarol, sa périphrase, « signal immonde », est peut-être ce que l'on pouvait trouver de plus juste à la fois et de moins choquant.

(1) *L'Enfer*. Avis de l'éditeur.
(2) Dont le travail est un excellent, et méritoire, et utile exercice de philologie comparée.
(3) *Inf*. XXI, 139.
(4) XXIe chant. Note 8.

En bien des passages, il n'a jamais été égalé. Par exemple, au chant XXIX, où apparaissent deux damnés rendus lépreux : « Jamais l'écuyer que l'œil du maître ou le sommeil sollicite ne promène d'une main plus agile son étrille légère, que ne faisaient les deux coupables, ramenant sans cesse leurs ongles de la tête aux pieds, et se défigurant de coups et de morsures pour apaiser l'effroyable prurit qui les dévorait; et comme le poisson se dépouille sous le tranchant du couteau, ainsi leur peau tombait en écailles sous l'effort de leurs infatigables doigts. » Que l'on relise cela dans l'informe balbutiement de Brizeux : «... Elles (les ombres) arrachaient avec leurs ongles les croûtes de la lèpre, comme le couteau arrache les écailles de scare ou celles, plus larges encore, d'un autre poisson. » A propos de cette scène réaliste si bien rendue par Rivarol, M. A. Le Breton (1) cite malicieusement l'appréciation d'un certain M. Despois : « Le *Dante* de Rivarol est poudré et pailleté à la mode de 1784... On y sent le parfum fade du XVIIIe siècle vieillisant et comme une odeur de boudoir... (2) ». J'ai entendu soutenir à un homme de goût que l'Homère de Mme Dacier donnait une impression homérique meilleure que celui de Leconte de Lisle. C'est que, dans une traduction, il y a deux sortes d'exactitudes, celle de l'esprit et celle de la lettre. Mais un grand poète n'a vraiment de sens que traduit par un grand écrivain : avant le Milton de Chateaubriand, il y eut le Dante de Rivarol; les systèmes diffèrent, les effets sont presque pareils.

J'avoue d'ailleurs que cet *Enfer* n'est plus de notre goût. Il ne répond plus à l'idée que, même ignorants, nous nous faisons de Dante Alighieri. Pourtant, il y a encore du charme en beaucoup de ses pages : en nulle traduction l'épisode de Francesca de Rimini n'a plus de douceur que dans celle de Rivarol, et, s'il n'en avait pas gâté la fin, le morceau serait parfait.

(1) *Rivarol*, p. 118.

(2) Ce Despois a écrit, avec la même bonne foi et la même sagacité, un ouvrage dont le titre voudrait être ironique, le *Vandalisme révolutionnaire*, où il prouve aisément que tout en France, et la France même, date de la Révolution Dans un autre genre, le genre badin, M. Deschanel a écrit une *Histoire de la conservation en France*, sans nommer Rivarol. Son raisonnement est excellent : Rivarol n'ayant été ni un acteur, ni un précurseur, ni un fils de la Révolution, ne peut avoir d'esprit. Un peu moins fanatique, les moines du douzième siècle, pour avoir le droit d'admirer Virgile, en avaient fait un prophète. En général, tout le monde est de l'avis de l'abbé Noel, abbé révolutionnaire : « Je ne puis croire, disait-il, qu'un homme qui ne pense pas comme moi soit un honnête homme ».

Il explique son système dans une des notes au xxe chant : « J'avoue donc que toutes les fois que le mot à mot n'offrait qu'une sottise ou une image dégoûtante, j'ai pris le parti de dissimuler; mais c'était pour me coller plus étroitement au Dante même que je m'écartais de son texte : la lettre tue et l'esprit vivifie. Tantôt je n'ai rendu que l'intention du poète, et laissé là son expression : tantôt j'ai généralisé le mot, et tantôt j'en ai restreint le sens ; ne pouvant offrir une image en face, je l'ai montrée par son profil ou son revers : enfin il n'est point d'artifice dont je ne me sois avisé dans cette traduction, que je regarde comme une forte étude faite d'après un grand poète. C'est ainsi que les jeunes peintres font leurs cartons d'après les maîtres. L'art de traduire qui ne mène pas à la gloire peut conduire un commençant à une souplesse et à une sûreté de dessein que n'aura peut-être jamais celui qui peint toujours de fantaisie, et qui ne connaît pas combien il est difficile de marcher fidèlement et avec grâce sur les pas d'un autre. Plus même un poète est parfait, plus il exige cette réunion d'aisance et de fidélité dans son traducteur. Virgile et Racine ayant donné, je ne dis pas aux langues française et romaine, mais au langage humain, les plus belles formes connues, il faudrait se jeter dans tous les moules qu'ils présentent, et les serrer de très près en les traduisant, *vestigia semper adorans*. Mais le Dante, à cause de ses défauts, exigeait plus de goût que d'exactitude : il fallait avec lui s'élever jusqu'à une sorte de création (1), ce qui forçait le traducteur à un peu de rivalité (2). » Il faut juger un écrivain d'après ce qu'il a voulu faire et non d'après ce que nous voudrions qu'il eût fait. Rivarol a entrepris une conquête et l'a menée à bien. Souvenons-nous qu'il a annexé Dante à la littérature française.

Les petits hommes de lettres de l'an 1785 sentirent qu'un écrivain venait de naître, qui n'était pas de leur race. C'est de cette époque que date l'animosité que le monde littéraire manifesta contre Rivarol. Deux œuvres maîtresses parues coup sur coup lui fermaient à jamais tous les cœurs. Lui, cependant, heureux de pouvoir enfin se livrer sans remords à sa paresse naturelle, se reposa pendant quatre ans. Il aiguisait ses griffes,

(1) C'est le mot que reprit Buffon, en disant que son *Enfer* « était une suite de créations ».

(2) Voyez la lettre de Rivarol « Aux auteurs du *Journal de Paris* ».

parfois, un peu comme un chat, tantôt sur le dos de Beaumarchais, tantôt sur celui de madame de Genlis. C'est de cette dernière période que datent ces fantaisies parodiques qui amusèrent tant un public facile à distraire. L'un de ces opuscules, le *Songe d'Athalie*, est demeuré des plus agréables, grâce surtout aux notes et aux pièces ajoutées. La parodie, débutant ainsi :

Savante Gouverneur, est-ce ici votre place?

était lancée sous le nom de Grimod de la Reynière. On feignit, quelques semaines plus tard, que Grimod, indigné, publiait un *Désaveu*. Cela ne suffisait pas : il y eut un désaveu du Désaveu, ou *Vrai Désaveu* de la parodie. Commencée aux dépens de madame de Genlis, la farce s'achevait aux dépens de Grimod, dont elle soulignait les prétentions ridicules. On dit qu'il y a du Champcenetz, au moins dans le *Vrai Désaveu;* c'est possible, mais du Champcenetz surveillé et amendé par Rivarol. Le début du *Désaveu* est bien amusant : « Je prends la plume, sans doute un peu tard, pour désavouer un pamphlet qui ne doit qu'à une apparence de gaîté la tolérance dont il a joui ; mais pouvais-je prévoir, dans ma retraite, l'obstination de toute la France à me supposer le seul genre de hardiesse qui me répugne? Moi qui ai poussé la littérature jusqu'au fanatisme, j'aurais pu ridiculiser des académiciens? Quelle calomnie ! Moi qui ai toujours regardé les femmes comme aussi étrangères à la morale qu'inutiles à la société, j'aurais osé en outrager une qui ne s'est débarrassée si vite des agréments de son sexe que pour mieux entrer dans l'esprit du nôtre (1)? »

Mais les notes sont du bien meilleur Rivarol; celle-ci, sur La Harpe: « On y trouve (au Lycée) tel homme qui, vers l'âge de cinquante ans, n'a été à sa place que là, et auquel on donne mille écus pour le faire parler, tandis que pour parler il les aurait donnés lui-même. Ses revers à l'Académie et ses succès au Lycée viennent de ce qu'à l'Académie il lit ses ouvrages, et au Lycée ceux des autres. Du reste, cet écrivain est de la bonne école, et ses pièces sont toujours des contre-épreuves

(1) Dans le *Vrai Désaveu*, les plaisanteries sont plus grosses : « J'ignorais jusqu'à ce moment qu'il y eût d'autre Garat que le chanteur,.., que M. Gaillard fût de l'Académie... Tout cela me paraît fort étrange, ainsi que M. Bexon, M. Ginguenaud-de-Montbéliard, M. Maison-de-Molière, etc. ». Cela, c'est du pur Champcenetz. Que l'on cherche dans les *Actes des Apôtres* ses plaisanteries sur les députés aux noms ridicules, les Bouche et les Dutrou, les Poule et les Perdrix, les Pétion, les Fricot, les l'Asnon ; sur le citoyen Lanusse déclarant : « Je resterai sur mon siège jusqu'à la mort ».

de celles de nos maîtres. Son style est sans beautés, mais il est sans défauts; et on sent, dans tous les ouvrages de l'auteur, qu'il n'eût point fait de livres, s'il n'y avait point de livres. » Plus tard, mais son impression datait du même moment, il peint Le Brun, homme d'esprit et habile mosaïste, « assis sur son séant dans son lit, avec des draps sales, une chemise sale de quinze jours et des bouts de manche en baptiste un peu plus blancs, entouré de Virgile, d'Horace, de Corneille, de Racine, de Rousseau, qui pêche à la ligne un mot dans l'un et un mot dans l'autre, pour en composer ses vers qui ne sont que mosaïque (1)... »

La Harpe et Le Brun étaient alors deux grands hommes, mais la scène littéraire appartenait aussi aux Baculard, aux Genlis, aux Garat, aux Mouhy, aux Piis, aux Cailhava et même aux Grimod. Cela exaspérait Rivarol, homme de goût. Lui dont le maître était Montesquieu, celui de l'*Esprit des Lois* aussi bien que celui des *Lettres Persanes*, il se sentait parfois rougir en lisant les éloges que se décernaient l'un à l'autre un Saint-Ange et un Ximénès. La poésie dont il venait de goûter l'âpreté dans l'Alighieri, dont Virgile et Racine lui avaient versé la douceur, il la voyait représentée par un Delille et, à sa suite, un Cubières ou un Sélis. Ce Sélis, auteur « de six gros volumes d'épîtres, de dédicaces et de bouquets (2) », n'avait-il pas eu l'audace, dans son prurit de tout louer, « depuis le cèdre jusqu'à l'hysope », d'écrire :

Nivernois au Parnasse est toujours duc et pair?

Rivarol se fâcha. Mais sa fâcherie prit son tour habituel, l'ironie, et vers la fin de l'année 1787, il se mit à rédiger avec beaucoup de soin, de sa belle écriture nette et reposée, les éloges des 650 grands hommes, qui alors se partageaient la gloire. Cela fit le *Petit Almanach de nos grands hommes pour 1788*. Les premières éditions de ce livret contiennent un calendrier. C'est un vrai almanach, comme il y en avait tant, et qui se présentait avec autant d'innocence que l'*Almanach des Muses*, les *Etrennes de Polymnie*, les *Muses Provinciales*, l'*Asile des Grâces* et vingt autres. Mais bientôt les nouveaux grands hommes, d'abord flattés, firent paraître de légers mouvements d'inquiétude. Se moquerait-il? C'est ce que se demandait

(1) *Conversation de Rivarol notée par Chênedollé.*
(2) Voyez le *Petit Almanach.*

M. Fallet : « On a aimé M. Fallet dans *Tibère*, et Tibère lui-même y a beaucoup gagné. Il fallait bien du talent pour rendre Tibère aimable. » M. l'abbé Barthe, de la société anacréontique d'Arras, « excessivement connu pour une fable sur deux carrosses », fut mis en joie par un début si avantageux. « Les propos que tiennent ces deux carrosses sont prodigieux... » Ce *prodigieux* lui sembla équivoque. Il acheva : « Il n'y a guère dans toute la littérature que les chevaux d'Achille qui soient dignes de converser avec les carrosses de M. l'abbé Barthe. V. l'*Iliade.* » Telle est la vanité des poètes qu'il n'est pas sûr que le pauvre M. l'abbé Barthe ait compris; néanmoins, il sentait bien que l'on raillait M. Fallet, et M. Fallet riait avec tout le monde de M. Barthe.

La préface, qui est fort amusante, imagine que l'idée du *Petit Almanach* est née d'une conversation de cercle. On parlait littérature : des grands noms on descendit aux moyens, aux petits, aux imperceptibles. Peu à peu cela devint un jeu, « et ces messieurs, se mettant à disputer de petitesse et d'obscurité, on vit paraître sur la scène une armée de Lilliputiens : Mérard de Saint-Just, Santerre de Magny, Laus de Boissy, criait l'un ; Joli de Saint-Just, Pons de Verdun, Regnault de Beaucaron, criait l'autre ; Guinguené par-ci. Moutonnet par-là, Briquet, Braquet, Maribarou, Mony-Quitaine, et puis Grouvelle, et puis Berquin, et puis Panis et puis Fallet ; c'était une rage, un torrent... » Cependant l'Assemblée croyait « que ces messieurs plaisantaient et n'alléguaient que des noms sans réalité. » L'un d'eux s'écrie alors : « Si vous me poussez, je vous citerai M. Groubert de Groubental, M. Fenouillot de Falbaire de Quingey et M. Thomas Mineau de la Mistringue. A ces mots on éclate de rire, mais le discoureur sortit de sa poche trois opuscules, l'un sur la finance, l'autre sur l'impôt, et l'autre sur le drame, qui prouvaient bien que MM. Groubert de Groubental, Fenouillot de Falbaire de Quingey et Thomas Mineau de la Mistringue n'étaient pas des êtres de raison. »

Là-dessus, il vient à l'un des auditeurs de cette conversation une idée merveilleuse. Que de richesses, se dit-il, et pourtant on croit la nature avare. On ne cite que cinq ou six grands hommes par siècle, et cela porte le peuple à croire que la providence n'est qu'une marâtre, « tandis que si on proclamait le nom de tout ce qui écrit, on ne verrait plus dans elle qu'une

mère inépuisable et tendre, toujours quitte envers nous soit par la qualité soit par la quantité. Si j'écrivais l'histoire naturelle, croyez-vous que je ne citerais que les éléphants, les rhinocéros et les baleines ?... »

Il ne faudrait jamais commencer à citer du Rivarol ; on copie pour son plaisir. Le *Petit Almanach*, cependant, nous paraît un peu long aujourd'hui. Bien des allusions nous échappent et le parfum de certaines plaisanteries s'est évaporé à jamais (1). Il reste cependant un grand nombre d'articles qui valent pour eux-mêmes, quelle que soit la qualité de la victime :

« GUIDI (M. l'abbé). Auteur d'un poème sur *l'Ame des bêtes*. Cet ouvrage, plein d'âme, vivra éternellement. »

« MEUDE-MONPAS (M. de). Quoiqu'il ne soit pas sorti de la charade, cet écrivain a su y déployer une philosophie qui ne refroidit jamais sa marche. »

« MARCHANT et MARCHAND (MM.). Deux poètes aussi distincts que distingués. L'un a fait un poème sur Fénelon, et l'autre des couplets ravissants sur un petit chien.

« LEVASSEUR (M.). Fait la musique de tous ses opéras, ce que personne peut-être n'aurait fait.

« D'AIX DE BUFFARDIN, OU BUFFARDIN D'AIX. Ses épigrammes font honneur à son cœur... »

Plus d'un article, et c'est ce qui fait l'éternelle jeunesse de Rivarol, semble toujours écrit d'hier matin : « On assure que M. l'abbé Jouffreau a mis *Don Quichotte* en vers... Les œuvres de M. Perreau sont déposées aux Français... M. de Pilhes, un des plus laborieux commerçants de poésie qui existe dans l'empire littéraire... M. Pruneau a fait une petite pièce aux Français et s'est tenu coi... M. Rayecki, poète étranger, mais si bien naturalisé dans nos journaux qu'il ne peut plus être distingué de nos jeunes poètes français que par la signature... »

La moralité de cette longue fable critique en 650 couplets se trouve à l'article de M. Roudier : « On ne peut rien affirmer de bien certain sur cet auteur. Il est dur d'être réduit à ces obscurités avec des contemporains. Que sera-ce de tous ces noms-là dans quelques siècles (2)? »

(1) Il l'a prévu, du reste. Voyez l'article *Roudier*. Il a dit aussi dans un *Avertissement* : « Beaucoup de ces notices ne signifient rien. Ce sont les plus ressemblantes. »

(2) Et encore, à un autre article : « La postérité apprendra tous ces détails avec le plus vif intérêt... »

Les éditeurs des *Œuvres complètes*, hommes prudents, ont fait suivre le *Petit Almanach* d'un catalogue, qui, sous couleur d'impartialité, semble demander pardon aux victimes de Rivarol. Ils y ont placé « quelques-uns des noms qui leur ont paru les plus illustres ». Cette amende honorable est bien comique. « Il a paru raisonnable et piquant de faire un rapprochement des articles de quelques-unes des personnes qui se trouvent dans le *Petit Almanach* et des ouvrages qu'elles ont donnés depuis, regardés pour la plupart comme les chefs-d'œuvre de notre scène et de notre poésie. » Depuis cette année 1788, depuis vingt ans, car nous sommes en 1808, Andrieux a publié les *Etourdis;* Arnault, *Marius;* Chénier, *Charles IX;* Cailhava, l'*Egoïsme;* Ducray-Duminil, la *Maisonnette dans les bois;* Demoustiers, les *Lettres à Emilie;* Fabre d'Eglantine, le *Philinthe de Molière;* Fenouillot de Falbaire, l'*Honnête criminel;* Legouvé, le *Mérite des femmes;* Luce de Lancival, *Achille à Scyros;* Vigée, la *Fausse coquette;* etc. Qu'aurait pu trouver Rivarol dans ces œuvres faciles à prévoir et pareilles à tant d'autres qu'il a raillées, sinon de nouveaux motifs à railleries? Il ne s'est trompé que sur Rétif de la Bretonne et, si l'on veut, sur Mercier (1), car il n'est pas certain que son Lemercier soit Népomucène, et son Delaclos n'est pas l'auteur des *Liaisons dangereuses*, ou il l'ignorait. On ne peut lui reprocher d'avoir entravé aucun talent, encore moins aucun génie. Il y a un doigté parfait dans cette œuvre de critique légère, mais saine. On ne dira même pas qu'il a méconnu Beaumarchais, car son injustice, parfaitement consciente, tient à des causes que nous ignorons, mais qui ne semblent pas toutes littéraires. Comme pour l'abbé Delille, Rivarol a été, pour la « fourmilière », la postérité. Qu'il est joli, qu'il marque bien les distances et les proportions, son mot sur Cubières singeant Dorat : « C'est un ciron en délire qui veut imiter la fourmi. » Et que sont les Andrieux, les Lancival et les Legouvé?

M. A. Le Breton a raconté, dans son *Rivarol*, comment se vengèrent Chénier et Cubières, aidés de Cérutti (2) et de

(1) Encore qu'il se borne à les renvoyer dos à dos, sans les juger.

(2) Ancien Jésuite, homme de toutes besognes, pas sans talent, au jugement même de Rivarol (*Conversation notée par Chénedollé*). Grimm a dit de lui : « Il n'y a point un homme de lettres célèbre qui n'ait reçu de lui un tribut d'hommages distingués. Tout cela n'est peut-être pas si loin d'un jésuite qu'on le dirait bien. »

Garat. Rivarol fut, comme un roi, accablé de pamphlets anonymes. Le plus rare et le plus spirituel est une sorte de roman par lettres intitulé *les Bagnolaises* : « Les mots piquants fourmillent dans ce tissu d'inventions ou d'insinuations scélérates... *les Bagnolaises* pourront passer pour le plus bel effort intellectuel dont des gueux de lettres, atteints dans leur vanité, aient jamais été capables (1). » Ceux qui n'aiment pas à séparer le fond et la forme seront encore moins indulgents. Rivarol ne répondit pas, car la pièce que l'on trouve dans les dernières éditions du *Petit Almanach*, et qui s'intitule *les Aveux ou l'Arche de Noé*, est d'un ton bien modéré, si on la compare aux *Bagnolaises* et à la *Satire universelle*. Mais Rivarol ne pouvait se résoudre à déplacer les questions et quand ceux qu'il avait accusés de sottise l'accusaient d'escroquerie, il ne faisait que répondre : « Il nous avait paru que l'oubli, comme un second déluge, gagnant de jour en jour la surface du globe littéraire, le temps de reconstruire l'Arche était à la fin venu ; et nous y fîmes entrer tous les animaux portant plumes, tant les mondes que les immondes, à l'exception de quelques aigles qui se sauvèrent d'eux-mêmes sur la cime des monts. »

Abandonnant au bon moment une lutte inutile, Rivarol, qui eut toujours le sens de la vie, se tourna, comme le public, vers les choses sérieuses. M. Necker venait de publier un livre que l'on discutait avec passion, *De l'importance des opinions religieuses;* Rivarol entreprit de le réfuter. L'odeur du protestantisme l'a toujours incommodé. Une religion à la fois vague et personnelle, qui n'est ni un service d'Etat ni une tradition très solide, lui paraît la dernière des futilités. Il croit d'ailleurs que la morale est indépendante de toutes les philosophies et qu'elle n'a avec les croyances religieuses que des rapports factices. La morale s'apprend, comme les belles lettres et, comme elles, elle est un raffinement. Si le peuple, au contraire, a besoin d'une religion, il la lui faut très précise et très compliquée. Les hommes se sont facilement entendus sur la

Rivarol a dit la même chose (*Actes des Apôtres*, n° 182), mais en termes plus beaux : « Cérutti, avec ses phrases luisantes, s'attache à tous nos grands hommes; c'est le limaçon de la littérature : il laisse partout une trace argentée, mais ce n'est que de la bave. »

(1) A. Le Breton, *Rivarol*, p. 155.

morale ; elle est une par toute la terre. Sans l'Evangile, ils n'auraient jamais deviné : « que les cieux s'ouvraient à une certaine hauteur ; qu'il y avait trois personnes en Dieu ; que la troisième personne descendait en forme de colombe ; que la seconde personne viendrait juger les vivants et les morts ; que le diable entrait dans le corps des gens, etc. Voilà incontestablement ce que l'Evangile nous a appris, et ce que l'esprit humain n'aurait pu imaginer, tant la science est impuissante et vaine ! » Cette fusée voltairienne est fort agréable, mais la page importante de cet essai est celle où il démontre la vanité des principes spiritualistes, de ceux-là même que M. Necker venait, fade imitateur de Rousseau, exposer à un public déjà pénétré d'idées scientifiques. On n'a peut-être jamais mieux dit, ni en meilleur langage surtout : « J'admets pour éléments éternels l'espace, la durée, la matière et le mouvement. Les germes semés partout me défendent de croire que la nature ait commencé, ni qu'elle s'épuise jamais ; je vois que le mouvement, en exerçant la matière, lui donne la vie, qui n'est elle-même qu'un mouvement spontané : je vois que l'exercice de la vie produit le sentiment, et l'exercice du sentiment la pensée... Or vie, sentiment et pensée, voilà la trinité qui me paraît régir le monde.. Je vois qu'il n'y a de mortel sur la terre que les formes et tous ces assemblages d'idées que vous nommez *esprits* et *âmes*... » Et encore : « En brûlant un livre ou un tableau, vous perdez réellement et sans retour l'esprit et le dessein qui y sont attachés ; mais le matériel du livre et du tableau tombe en cendres et s'élève en vapeurs qui ne périssent jamais. Je suis plus sûr de l'immortalité des corps que de celle des esprits : d'ailleurs l'esprit et le corps sont vraisemblablement une même chose ; et celui qui connaîtrait à fond les secrets de l'anatomie rendrait compte de toutes les opérations de l'âme... »

Je ne puis lire cette page, surtout à sa date, sans une profonde admiration : une telle clairvoyance de la science de demain touche au génie scientifique. Rivarol, qui sera encore longtemps, pour les sots, un « réactionnaire », était curieux de toutes les nouveautés, de toutes celles qui augmentent la civilisation, agrandissent l'intelligence, fortifient la société. Il avait étudié presque toutes les sciences et on le trouve au courant de la moindre découverte chimique, celle du blan-

chiment des vieux papiers imprimés (1), aussi bien que de la plus grande, celle de l'analyse de l'air (2). On voit, dans sa lettre au marquis Détilly, qu'un de ses premiers soins à Berlin est de se renseigner sur l'état de l'industrie en Prusse. Dans un autre endroit, il se moque du pauvre Dutens qui avait retrouvé chez les anciens toutes les inventions modernes : « Au reste, comme il y aura de nouvelles découvertes et par conséquent de nouveaux Dutens (3) qui ne manqueront pas de les attribuer aux anciens, je voudrais que celui-ci prévînt ses confrères et trouvât tout d'un coup dans les anciens toutes les découvertes qui sont à faire *in sæcula sæculorum. Amen* (4) ». Les Dutens ne sont rien. Aucune des idées naïves de Rousseau sur les méfaits de la civilisation n'a corrompu la sagesse de Rivarol : à l'éloge de l'homme des bois il oppose, sans nulle affectation de polémique, d'ailleurs, l'homme social ; et s'il trouve quelque majesté dans le genre humain, il sait que c'est une conquête sur son état primitif. C'est ce qu'il expose à M. Necker en lui montrant que « le sort de Dieu a varié comme celui des hommes » et que, à mesure que se développait la civilisation, « il a gagné du côté de l'intelligence ce qu'il perdait du côté de la puissance ». Il lui explique également le bien et le mal par l'activité égoïste propre à chaque être organisé : « Voudriez-vous que les hommes fussent sur la terre immobiles et rangés comme des arbres à côté l'un de l'autre? » Enfin, il achève d'effarer cet homme de Genève en lui déclarant : « J'ai placé la vertu dans la volupté, afin de la rendre plus délicate et plus aimable... »

Quand la Révolution éclata, Rivarol était en train de devenir le premier esprit philosophique de son temps. Renvoyant à plus tard cette gloire, il s'occupa de suivre les événements et, ce qui était plus difficile, de les comprendre.

REMY DE GOURMONT.

(*A suivre.*)

(1) *Carnets*, cités par A. Le Breton, *Rivarol*, p. 95, qui ajoute, et c'est mon sentiment : « J'ai souvent songé à l'ivresse que lui eussent causée les découvertes scientifiques du XIXe siècle... »

(2) *Discours préliminaire*, § V. *Des Nombres*.

(3) Il y en a. *L'Intermédiaire* enregistre très souvent des notes de gens inquiets de savoir si les Romains n'ont point connu l'imprimerie. L'un d'eux a prouvé qu'ils avaient des voitures automobiles.

(4) *Carnets*.

« LE FREYSCHÜTZ » A PARIS
(1824-1841)

—

L'Opéra de Paris reprend cet hiver, après un long abandon, la partition du *Freyschütz* de Weber, dont la première représentation remonte au 7 décembre 1824.

Dès 1823, Weber se montrait disposé à écrire pour l'Opéra ou, tout au moins, à transformer une de ses œuvres pour Paris. Il s'adressait dans ce but à l'éditeur Maurice Schlesinger, fils de son éditeur berlinois :

Dresde, 15 mars 1823.

Ce sera avec plaisir et avec toute la confiance que l'on doit à un artiste distingué que j'enverrai à M. Habeneck la partition du *Freyschütz* (1). Mes vues sur cet opéra sont toujours encore les mêmes, et je ne puis me persuader que le public parisien goûtera le poème de cet opéra. Je serai enchanté de me mettre en rapport avec à M. Habeneck, mais je ne connais nullement les relations qui existent à Paris entre les artistes; et voilà pourquoi je prierai M. Habeneck de vouloir bien avoir la bonté de me faire savoir par vous les conditions qu'il pourra me faire, et qui seront, j'en suis sûr, de sorte à honorer mutuellement les artistes et le temple des arts édifié dans la capitale de la France. Je me crois flatté d'entreprendre la composition d'un opéra dans l'Académie royale de musique, j'accepte volontiers le poème qui sera déjà accepté par l'Académie, pourvu qu'il soit conforme à ma manière de sentir; dans ce cas, je viendrais à Paris pour six semaines ou deux mois, pour connaître les moyens qui seront à ma disposition, afin d'y pouvoir ranger mon travail.

Je n'aime pas presser la besogne, et j'ai une place que je ne puis abandonner trop longtemps. Voilà pourquoi je ne crois pouvoir terminer *tout à fait* l'opéra pendant mon séjour à Paris : mais je m'engagerai de revenir pour la mise en scène. Ce n'est que M. Habeneck qui pourra régler le *quand* et le *comment*, c'est lui qui est, suivant sa position, celui qui doit le savoir au mieux.

Je n'ai pas encore de nouvelles de la représentation du *Freyschütz*

(1) Habeneck était alors directeur de l'Opéra (1821-1824).

22

en Italie ; je sais que MM. Rossi et Graz ont été chargés par M. Barbaja de le traduire, mais j'ai eu des raisons pour ne pas m'en informer plus particulièrement.

Je vous prie de faire bien des compliments de ma part à M. Romberg.

Ma femme vous fait bien des compliments, et moi, je suis, etc.

CHARLES-MARIE DE WEBER.

P. S. — Quelle serait la voie par laquelle M. Habeneck désirerait recevoir la partition du *Freyschütz* (1)?

Ces beaux projets ne se réalisèrent pas, hélas ! et ce fut l'Odéon, alors théâtre lyrique, qui le fit d'abord connaître aux dilettantes parisiens du temps de la Restauration. Après Berlin, où il fut joué pour la première fois, le 18 juin 1821, le *Freyschütz* avait été applaudi à Leipzig (23 décembre), à Vienne (7 mars 1822), à Münich (en avril), à Mannheim (en mai de la même année ; dans cette dernière ville, la partition avait été achetée 24 ducats !) ; il fut bientôt au répertoire de toutes les scènes allemandes. Le 23 juillet 1824, Londres l'applaudissait à son tour (2). A Paris, « sauf le personnage de l'ermite, que la censure avait fait disparaître, c'était une traduction littérale et complète de l'ouvrage allemand » (3) que Castil-Blaze offrait à ses compatriotes ; le titre seul avait été modifié en celui de *Robin-des-Bois*. *Robin-des-Bois* fut accueilli par le public parisien à peu près comme devait l'être plus tard le *Tannhäuser* de Richard Wagner (7 décembre 1824).

Mais, ainsi que le remarque M. de La Laurencie dans son bel ouvrage sur *le Goût musical en France*, ce ne fut point à la musique qu'allèrent les courtes résistances du début. « Malgré lui, rapporte *le Constitutionnel*, le public riait des choses qui devaient paraître les plus sérieuses (4). » — « En France, disaient *les Débats*, nous ne somme pas ennemis de la féerie, mais nous demandons à la scène des miracles

(1) Jules Lecomte. *Le Perron de Tortoni, Indiscrétions biographiques*. Paris. 1863, pp. 83-84. Cette lettre a été signalée par M. Adolphe Jullien dans *Paris dilettante au commencement du siècle* (Paris, 1884, pp. 31-32). M. Jullien considérait alors cette lettre comme « absolument inédite ».

(2) A Milan, le *Freyschütz* ne parut qu'en décembre 1873, au Théâtre Apollo ; à Madrid, en février 1874, il fut chanté par une troupe italienne. Sa première représentation à Lisbonne eut lieu en 1900.

(3) Adolphe Jullien, *Paris dilettante au commencement du siècle, Weber à Paris en 1826*, p. 19.

(4) *Le Constiutionnel, les Débats*, 9 décembre 1824, cités par M. de la Laurencie, *le Goût musical en France*, pp. 247-248.

connus et avoués;... peut-être le moment viendra où, grâce aux efforts de la propagande romantique, les inventions les plus folles de la Germanie seront tellement naturalisées en France que l'on sera certain de se rencontrer sur un terrain connu avec les translateurs de ces folles imaginations (1).. » L'interprétation, qui avait été très faible, n'avait pas peu contribué à la chute lourde, mais non définitive, du chef-d'œuvre de Weber. Castil-Blaze avait espéré un grandissime succès, ce fut une « déroute effroyable, surtout à partir du dernier acte (2) »; l'ouverture cependant fut acclamée, et le chœur des Chasseurs « unanimement redemandé (3) ». Castil-Blaze, ne voulant pas rester sur cet insuccès dont une seule soirée avait décidé, se fit de traducteur « arrangeur », — la chose était assez commune à l'époque, — et refit un nouveau *Robin-des-Bois* à l'usage de ses contemporains. En neuf jours, tout était terminé et, le 16 décembre, le public était convié à l'Odéon pour l'entendre. « Les siffleurs du premier soir revinrent pour achever « le monstre », dit M. Jullien, mais ils trouvèrent porte close : la salle était occupée depuis le parterre jusqu'aux quatrièmes loges. Par surcroît de précaution, l'ingénieux directeur avait non pas loué, mais bien donné les places, en se réservant de bien choisir son public. Pendant dix représentations, le même incident se renouvela; à la onzième seulement, les portes de l'Odéon s'ouvrirent pour tout le monde. Grâce à cet adroit subterfuge, et aux corrections de Castil-Blaze, le succès du *Freyschütz* était désormais assuré. Ce succès depuis ne fit que grandir : la réaction s'était produite, elle fut très vive et se traduisit par une série de trois cent sept représentations (4). »

Castil-Blaze, s'expliquant quelques jours plus tard, sans aucune fausse honte, écrivait dans *les Débats* :

Le pauvre Max est sans cesse tourmenté par ses noires pensées. Les traducteurs (Th. Sauvage avait collaboré avec Castil-Blaze) ont voulu que Tony, son remplaçant dans la pièce française, se montrât heureux un instant. Un joli duo d'*Euryanthe* est venu leur

(1) *Le Constitutionnel, les Débats*, 9 décembre 1824, cités par M. de La Laurencie, *le Goût musical en France*, pp. 247-248.
(2) Ad. Jullien, p. 19.
(3) Ad. Jullien, p. 20.
(4) Ad. Jullien, p. 20.

prêter son concours, et son expression vive et douce contraste avec la couleur sombre et le mouvement agité du trio qui le suit.

A l'apparition de Robin, le public, surpris que le morceau, « présenté d'abord sous des formes colossales, se terminât sans la participation des voix, a paru désirer que le chœur vînt animer cette péroraison et lui prêter son énergie. Des parties vocales ajoutées à la symphonie ont produit un effet excellent à la deuxième représentation (1) ».

Le succès immense de *Robin-des-Bois* encourageant le critique des *Débats* dans ses mutilations des chefs-d'œuvre de Weber, le 14 janvier 1826, parut à l'Odéon *la Forêt de Sénart*, « arrangement » en trois actes d'*Euryanthe*, d'après *la Partie de chasse de Henri IV*, de Collé. Cette fois, Weber se fâcha, et, dans deux lettres adressées à Castil-Blaze et communiquées, par l'intermédiaire de l'éditeur Schlesinger, au journal *le Corsaire*, il fit entendre ainsi ses réclamations légitimes :

Dresde, le 15 décembre 1825.

MONSIEUR,

Il y eut un temps où je regardais comme une des principales jouissances de mon séjour futur à Paris, de faire la connaissance personnelle de l'auteur de *l'Opéra en France* (2), ouvrage auquel je témoignerai toujours toute l'estime qu'il mérite à si juste titre. J'ai été persuadé que je ne pourrais que gagner par la conversation d'un écrivain si plein des plus pures et justes points de vue, et je m'en félicitais déjà d'avance. Jugez, Monsieur, après tout cela (je puis bien le dire) de ma profonde douleur, de voir détruites des belles espérances, par la manière dont vous avez agi vis-à-vis de moi.

Vous vous proposez d'abord d'arranger mon opéra *le Freyschütz*, pour la scène française. Rien au monde ne pourrait être plus flatteur pour moi, et exiger ma plus sincère gratitude ; mais vous ne trouvez pas nécessaire d'en parler au compositeur, ni de lui communiquer vos idées sur les changemens, peut-être inévitables, pour votre public. Vous vous procurez la partition sur un chemin tout à fait illégitime (pour légitime, peut-être, qu'il vous a paru), car mon opéra n'étant ni gravé, ni publié, aucun théâtre ni marchand de musique avaient le droit de le vendre. Enfin l'opéra est mis en scène, et vous m'ignorez encore jusqu'au point de prendre aussi le droit de compositeur pour vous.

Je vois tout cela et j'attends, d'un jour à l'autre, d'être honoré d'une

(1) *Journal des Débats*, 23 décembre 1824, cité par M. de La Laurencie, p. 251.
(2) Ouvrage de Castil-Blaze paru en 1820.

lettre de vous, Monsieur; il m'a paru impossible qu'un homme de votre mérite, de vos points de vue sur l'art, pourrait oublier entièrement tout ce qu'un artiste et galant homme doit à l'autre; au contraire, j'entends dans ce moment que vous venez de publier la partition du *Freyschütz*. Ah ! Monsieur, que deviendra tout ce qui nous est sacré, et sans les avoir même acquis sur un chemin légitime?

Monsieur, je ne m'adresse à personne qu'à vous-même, à votre loyauté, à tous les sentiments nobles que vous avez exprimés tant de fois en parlant de l'art et sur ce qu'on lui doit. Laissez-moi espérer que rien qu'une négligence assez naturelle aux artistes ait pu vous faire oublier tout à fait l'existence du compositeur du *Freyschütz*, et soyez persuadé que je conserverai autant que possible les sentiments d'une véritable estime due à vos talens, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

CH. M. DE WEBER.

Dresde, le 4 janvier 1826.

Monsieur,

Il vous a paru superflu de m'honorer d'une réponse sur ma lettre du 15 décembre, et me voilà, malgré moi, pour une seconde fois dans la nécessité de vous écrire.

On m'a fait part qu'on allait monter au théâtre de l'Odéon un ouvrage où il y a des morceaux de l'*Euryanthe*. C'est mon intention de monter moi-même cet ouvrage à Paris; je n'ai point vendu ma partition, et personne ne l'a en France : c'est peut-être sur une partition gravée pour piano que vous avez pris les morceaux dont vous voulez vous servir. Vous n'avez pas le droit d'estropier ma musique, en y introduisant des morceaux dont les accompagnemens sont de votre façon. C'est bien assez d'avoir mis, dans *le Freyschütz*, un duo d'*Euryanthe*, dont l'accompagnement n'est pas le mien.

Vous me forcez, Monsieur, de m'adresser à la voix publique et de publier dans les journaux français que c'est un vol qu'on me fait, non seulement de musique qui n'appartient qu'à moi, mais à ma réputation, en faisant entendre sous mon nom des morceaux estropiés. Pour éviter toutes querelles publiques, qui ne sont jamais avantageuses tant pour l'art que pour les artistes, je vous prie instamment, Monsieur, de vouloir lever de suite de l'ouvrage que vous avez arrangé, tous les morceaux qui m'appartiennent.

J'aime à oublier le tort qu'on m'a fait; je ne parlerai plus du *Freyschütz*, mais finissez là, Monsieur, et laissez-moi l'espérance de pouvoir nous rencontrer une fois avec des sentiments dignes de votre talent et de votre esprit.

Agréez, etc.

CH. M. DE WEBER

Le Corsaire du 22 janvier 1826 publia ces deux lettres, qui furent suivies le 1er février d'une troisième lettre, signée de l'éditeur Schlesinger, sur le même sujet (1).

Entre temps, le 25 janvier, Castil-Blaze répondait aux lettres de Weber par celle-ci, insérée à la suite de son feuilleton musical des *Débats*, qu'il signait, on le sait, par XXX :

Au Rédacteur.

Monsieur,

On a publié dans un journal deux lettres que M. Ch. M. Weber m'a écrites au sujet des emprunts que je lui ai faits pour former les partitions de *Robin des Bois* et de *la Forêt de Sénart*. La première de ces lettres, n'étant point parvenue à son adresse, est restée par conséquent sans réponse ; je m'empresserai de répondre à toutes les deux en même temps. En parlant de ces lettres, je ne veux point m'engager dans une discussion trop longue; quelques faits pourront fixer l'opinion du public.

Tout opéra composé en France peut être pris par les Belges, les Anglais, les Hollandais, etc. Les Allemands surtout usent largement de cette faculté. On joue à Vienne, à Berlin, à Hambourg, plus de cent opéras français habillés à la mode du pays, c'est-à-dire rendus méconnaissables. Ces opéras ont été traduits, joués à l'insu de leurs auteurs qui n'ont jamais reçu la moindre rétribution, et toutes les

(1) M. Ad. Jullien, en publiant ces deux lettres dans son *Paris dilettante* (pp. 26-29), les a fait précéder des réflexions suivantes : « A part Berlioz, qui indique une piste fausse, aucun écrivain français ou allemand n'a jamais fait la moindre allusion à ces lettres publiées à Paris : aussi m'a-t-il fallu beaucoup de patience pour les rechercher dans les trente ou quarante journaux politiques et littéraires un peu importants qui paraissaient alors à Paris. Je n'ai donc pas envie de voir d'excellents confrères les reproduire demain en se donnant les gants de la découverte ; aussi imiterai-je le silence prudent de Castil-Blaze. Il ne nomme pas dans sa réponse le journal qui avait accueilli la réclamation de Weber, pour empêcher ses confrères de la lire; je ne le nommerai pas davantage pour forcer les miens à tenir compte de ma peine, à moins qu'ils ne préfèrent chercher eux-mêmes à leur tour, — et peut-être ne pas trouver. »

Je puis dire, sans me flatter, que j'ai trouvé ces documents dans *le Corsaire*, sans les chercher, il est vrai, et que c'est en relisant l'ouvrage excellent de M. Jullien, au contraire, que j'ai été surpris de les y retrouver, avec cette note désagréable à l'adresse de ses confrères — de 1884.

M. Jullien a d'ailleurs dû trouver ces documents dans un autre journal que *le Corsaire*, car il y a entre les deux versions de très légères différences. La note qui précède leur publication, citée par M. Jullien, est celle-ci :

« M. Weber, auteur de l'opéra du *Freyschütz* et de beaucoup d'autres ouvrages, a écrit à M. Castil-Blaze les deux lettres que voici » ; tandis que *le Corsaire* imprime ces deux lignes :

« On nous communique les deux lettres suivantes, écrites par M. Weber à M. Castil-Blaze (nous les insérons textuellement). M. Weber est Allemand. » En outre, *le Corsaire*, par une erreur évidente, intervertissait les dates, donnant à la première lettre la date du 4 janvier et à la seconde celle du 15 décembre, erreur facile à rectifier pour le lecteur attentif. Deux journaux au moins par conséquent, *le Corsaire* et l'anonyme de M. Jullien, les publièrent.

partitions de ces opéras sont gravées et publiées en Allemagne. La loi qui veut que la propriété littéraire et musicale expire et s'éteigne à la frontière est réciproque dans ses résultats. En publiant les lettres de M. Weber, on n'aurait pas dû mettre le nom de ce compositeur et le mien en tête du Journal. Je suis parfaitement étranger à toute discussion qui aura pour objet la musique de ce maître, quoique je m'en sois servi ainsi qu'un grand nombre de mes confrères. L'Allemagne m'a pris mon livre de l'*Opéra en France*, et mon *Dictionnaire de musique moderne;* je n'ai point réclamé contre MM. Stoeppel et Trautweins, mes nouveaux éditeurs, j'ai reconnu le droit qu'ils avoient de me contrefaire mes ouvrages, et j'ai été moimême flatté de la préférence qu'ils leurs donnoient. Mais par des représailles,aussi franches que justes, je me suis emparé à mon tour des choses que l'Allemagne a laissées en prise.J'ai acheté à Mayence quarante kilogrammes de partition, dont j'ai tiré le parti qui m'a paru le plus convenable.

Les auteurs ne seront jamais d'accord avec leurs traducteurs. C'est impossible. L'un veut ajouter, l'autre demande la suppression de tout ce qui pourroit nuire au succès. Il est reconnu qu'un opéra étranger ne sauroit réussir chez nous, sur un théâtre françois, s'il n'est disposé d'après notre système dramatique. Il faut donc couper et rajuster la musique, la mettre en scène, et composer un opéra françois avec les élémens pris dans les partitions étrangères.

Si j'avois publié l'ouvrage de M. Weber sous mon nom, d'après l'exemple des Anglois qui jouent un opéra de Grétry, de Méhul, de Boïeldieu, en faisant honneur de la musique à MM. tels et tels, de la ville de Londres, j'aurois eu tort aux yeux de la critique. Mais j'ai dit que *Robin des Bois* était *imité* du *Freyschütz* ; ce qui annonce les changemens dont l'auteur se plaint et dont l'arrangeur se félicite. En effet, *le Freyschütz* arrive à Paris, précédé par une réputation extraordinaire : après bien des invitations, je me décide à le traduire avec mon collaborateur, qui s'en était déjà occupé. Je résolus de ne rien changer à la musique ; je tins parole, autant que les convenances de notre scène me le permettoient. Qu'arriva-t-il? Tout le monde le sait. La pièce fut sifflée et resifflée. Voyant que cet opéra ne pouvait se tenir sur ses jambes, j'imaginai de l'*estropier*, et je le fis avec tant de bonheur que,depuis lors, il a marché d'un tel pas que l'on ne sait point s'il doit s'arrêter un jour ; et cent cinquante-quatre représentations viennent justifier l'opération de l'arrangeur.

Les Allemands s'emparent de tous nos opéras : est-ce par amitié pour la patrie française et pour rendre un hommage éclatant à nos illustres maîtres? Empressons-nous d'imiter leur courtoisie en représentant à notre tour le *Freyschütz*, *Fidelio*, etc. S'appuient-ils de la sauvegarde des lois pour prendre impunément nos productions

littéraires et musicales ? Je ne vois pas pourquoi nous n'userions pas du même droit à leur égard.

Je suis fâché qu'une personne d'un talent aussi éminent que M. Weber ait pu se trouver offensée des changemens que nous avons faits à son opéra pour en assurer le prodigieux succès. A Vienne, tout le rôle de Samiel avoit été supprimé; j'ignore si M. Weber a réclamé contre cette licence. Le but de mon entreprise étoit de faire connaître à la France le chef-d'œuvre admirable de ce compositeur et d'ajouter nos lauriers à ceux que l'Allemagne, la Prusse, la Hollande, l'Angleterre, avoient déjà posés sur la partition du *Freyschütz*.

Veuillez bien agréer, Monsieur, etc.

CASTIL-BLAZE (1).

A ces déclarations presque cyniques du « vétérinaire musical », Schlesinger répliqua en ces termes, qui remettaient les choses au point (la lettre est adressée au *Corsaire* et probablement au journal dont M. Jullien n'a pas cru devoir dévoiler le nom):

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

M. Castil-Blaze ayant laissé écouler trois jours avant de répondre aux lettres de M. Ch. Weber, je n'attendais plus cette réponse et elle ne m'a été communiquée qu'hier. Compatriote et ami du célèbre auteur du *Freyschütz*, chargé par lui de faire à Paris les demandes qui nous occupent en ce moment, souffrez que je repousse en son nom les principaux arguments de M. C. B.

J'accorde que d'après la législation existante toute œuvre gravée ou imprimée est un appât pour les contrefacteurs des pays voisins. Mais en est-il de même de la publication, par un tiers, d'un manuscrit que l'auteur ne destinait pas à l'impression? Telle est la question entre M. de Weber et M. Castil-Blaze. Le dernier fait graver sans scrupule, pour son compte la *Grande partition du Freischütz, Robin des bois*, dont M. de Weber s'est réservé la propriété qu'il n'a jamais voulu vendre à personne, pas même à mon père, qui lui a acheté l'opéra avec accompagnement de piano. M. de Weber trouve la source la plus légitime de gain dans la vente de cette partition manuscrite aux directions théâtrales, et aux auteurs; comment qualifierons-nous l'action de M. C. B. qui, se déclarant l'admirateur du génie de ce maître, lui enlève la plus légitime récompense de ses travaux, et lui interdit, par une publication à bon marché, la faculté de vendre désormais un seul manuscrit. Je ne sais si un tribunal trouverait, dans ses lois insuffisantes sur la propriété littéraire, des peines pour une pareille action ; mais personne ne doute qu'elle soit flétrie à

(1) *Journal des Débats*, 25 janvier 1826.

celui de l'opinion publique. Du reste, je m'en réfère aux propres paroles de M. C. B. auquel j'étais chargé, par M. de Weber, de communiquer ses lettres avant de les publier. « Je sais, m'a répondu M. C.B. devant deux témoins, que MM. Rossini et Weber peuvent me faire un procès et que je puis le perdre, mais comme tout procès, en France, dure au moins un an, selon la tournure que prendra l'affaire, je vendrais mes airs détachés à des marchands de musique, je briserais mes planches des partitions, et comme ma fortune ne consiste pas en immeubles, je leur abandonnerais mon mobilier, qui ne payerait pas les frais du procès. »

J'aurais bien à répondre victorieusement à M. C. B. sur plusieurs autres points de sa lettre, mais celle-ci, peut-être, n'est déjà que trop longue, et je me contenterai de lui dire qu'en Allemagne les traducteurs des opéras français ne perçoivent point de droits d'auteur, qu'on n'y change pas une seule mesure à la musique, et que les deux livres de M. C. B. n'ont point été *contrefaits*, mais traduits. Je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans un de vos prochains numéros.

Agréez, etc.

M. SCHLESINGER.

Marchand de musique du roi, fondé de pouvoirs de M. C. de Weber (1).

Le 25 février, Weber débarquait à Paris, où il séjourna une semaine avant de prendre le chemin de Londres, où il devait s'éteindre. Parmi les visites nombreuses qu'il fit aux artistes ses confrères, il évita avec soin de se rencontrer avec Castil-Blaze, et, s'il alla à l'Opéra applaudir *Olympie*, il se garda bien d'aller entendre le *Robin-des-Bois* ou *la Forêt de Sénart* que le public y applaudissait au moins une ou deux fois chaque semaine.

Les trois cent vingt-sept représentations de *Robin-des-Bois* sont, pour ainsi dire, la préhistoire du *Freyschütz* à Paris. Son histoire véritable commence avec les représentations du Théâtre-Allemand, de 1830 à 1832, qui comprenait parmi ses artistes, la Schrœder-Devrient, August Rœckel, Haitzinger. Ces représentations des chefs-d'œuvre de Weber et de Beethoven, en pleine effervescence romantique, ne pouvaient que rencontrer le plus grand succès, surtout auprès des artistes. Mais le public, le « grand public », qui aime mieux entendre chanter en français que dans une langue étrangère, ne devait voir le *Freyschütz* représenté intégralement, sans coupures et

(1) *Le Corsaire*, 1er février 1826. D'après M. Jullien, cette lettre était datée du 28 janvier.

fidèlement traduit, que dix ans plus tard sur la scène de l'Opéra. C'était, paraît-il, un projet de Léon Pillet, le directeur de l'Opéra, de donner le chef-d'œuvre de Weber « absolument tel qu'il est, écrit Berlioz, sans rien changer dans le livret ni dans la musique (1). » Berlioz, dont on connaît l'enthousiasme ardent pour Weber, enthousiasme puisé aux représentations du Théâtre-Allemand, s'entendit parfaitement avec Pillet ainsi qu'avec le traducteur du livret, Emilien Pacini. « Mais dans cet ouvrage, dit-il, les morceaux de musique sont précédés et suivis d'un dialogue en prose, comme dans nos opéras-comiques, et les usages de l'Opéra exigeant que tout soit chanté dans les drames ou tragédies lyriques de son répertoire, il fallait mettre en récitatifs le texte parlé (2). » Le compositeur accepta donc cette tâche et composa en outre le ballet, obligatoire à l'Opéra, avec des fragments empruntés à d'autres opéras de Weber, *Preciosa* et *Obéron*, plus *l'Invitation à la Valse*.

Le Courrier des Théâtres du 15 mai 1841 annonçait la première représentation pour le soir même ; les 18, 19, 22 et 26, il rendait compte des répétitions, presque au jour le jour. Le 28, il écrivait : « Un habile compositeur, un de nos *excentriques* qui amène petit à petit le public à ses idées, s'est chargé de jeter des récitatifs dans ce qui n'était que dialogue parlé chez nos voisins. » Le 30, la première représentation était annoncée pour le 5 ou le 7 juin. « Et cela sera beau. » La répétition générale, fixée d'abord au 30, n'eut lieu que le 5 juin. « On dit que cet ouvrage difficile a été fait avec talent (3 juin). Il s'agit d'une *traduction fidèle* et non point *d'arrangement* » (4 juin). Et le 7 juin enfin, le même journal imprimait en tête de ses échos : « Fête patronale, aujourd'hui, à l'Opéra. — Lundi, 7 juin 1841, Saint-Weber. »

« M. Richard Wagner, qui vivait alors à Paris, ne fut pas étranger à cet heureux événement et travailla avec Berlioz à surmonter les obstacles que rencontrait ce projet si louable.

(1) Berlioz, *Mémoires*, II, p. 151.

(2) « ..... Ces récitatifs qu'on me demande pour *le Freyschütz*, dit encore Berlioz, parce qu'il est interdit de parler à l'Opéra (sur la scène du moins), devraient être dits d'une façon familière et animée, et non vociférés avec emphase. Mais il est aussi impossible d'obtenir des *chantres* d'opéra cette allure légère, que de faire marcher un éléphant comme un cheval arabe, ou de donner du naturel à un rhétheur. » (Lettre adressée à Jules Lecomte et citée par lui : *le Perron de Tortoni* pp. 85-86.)

C'est du moins lui-même qui le dit dans une lettre au conseiller de la cour Winckler, et s'il exagère son rôle en cette affaire, il dut pourtant faire tous ses efforts pour hâter la représentation du chef-d'œuvre de Weber à l'Opéra de Paris.

« Il faut de nombreux auxiliaires pour y arriver, dit-il en substance ; Berlioz seul ne suffira pas à la besogne, par la raison qu'il « a besoin lui-même de tout le bon vouloir de M. Pillet (le directeur « l'Opéra) pour l'un de ses propres ouvrages. Or, comme le résultat « de son premier opéra n'a pas répondu à l'attente générale, la direc- « tion n'a pas grande envie d'en essayer un second... Il s'est donc « adressé à Schlesinger, qui a de l'influence auprès du directeur, en « sa qualité de directeur d'un journal musical ; c'est un homme d'une « grande activité est très énergique, fils du premier éditeur du *Frey-* « *chütz*... Celui-ci demande une autorisation écrite de la main de « Mme Weber, avant de pousser l'affaire plus loin ; et il faut absolu- « ment qu'elle la lui envoie, afin que la représentation au bénéfice « des héritiers de Weber puisse avoir lieu. » (Lettre résumée d'après un catalogue d'autographes de Laverdet, 30 mars 1863.) (1). »

Le Freyschütz fut, à l'origine, chanté par Mmes Stoltz et Nau, MM. Molinier, Ferdinand Prévost, Bouché, Marié, Massol, Martin et Goyon. Battu conduisait ; Habeneck, empêché de diriger lui-même, avait tenu à prendre place dans l'orchestre.

Le succès du chef-d'œuvre de Weber fut grand et constaté généralement par les journaux. Wagner avait bien critiqué à l'avance, dans la *Gazette musicale de Paris*, la tentative de l'Opéra, mais il n'avait pas manqué de rendre hommage, en passant, au talent respectueux de Berlioz (2).

Cette belle reconstitution ne se maintint pas longtemps sans changements ; repris le 5 avril 1850, le « chef-d'œuvre de Weber, raccourci, mutilé de vingt façons, » dit Berlioz, fut « transformé en lever de rideau pour le ballet ; l'exécution en est devenue détestable, ajoute-t-il, scandaleuse même ; se relèvera-t-elle jamais ?... On ne peut que l'espérer. » Et, le 31 mai 1851, dans un de ses feuilletons des *Débats*, il faisait presque son *mea culpa* pour avoir ajouté des récitatifs au drame allemand. Cette reprise de 1850 devait, trois ans plus tard,

(1) Ad. Jullien, *Airs variés*, p. 320.

(2) *Gazette musicale*, 23 et 30 mai 1841. Cf. dans les *Gesammelte Schriften*, « *le Freyschütz* » et *der Freyschütz*.

Les recettes des douze premières représentations (du 7 juin au 29 septembre) oscillèrent entre 5.766 fr. le 16 juin et 2.783 fr. le 29 septembre, chiffres communiqués par M. Teneo (*le Monde artiste*, 29 octobre 1905).

mêler Berlioz au singulier procès que fit alors, non sans raison, le comte Tycskiewickz à la direction de l'Opéra. Laissons ici la parole à un contemporain, l'auteur du *Perron de Tortoni :*

Un curieux procès va surgir. Un Polonais fixé en Allemagne, Tyszkiewickz, grand musicien, rédacteur de la fameuse *Gazette musicale* de Leipsick, arrive à Paris; il voit sur l'affiche du grand Opéra *Freyschütz*. On sait si le grand et insondable ouvrage est populaire en Allemagne ; l'idée de le voir représenter dans une autre langue, par des artistes nouveaux, sur cette imposante scène, enflamme le dilettante ; il court à l'Opéra, prend une stalle au bureau, entre, s'installe, et écoute.

Or, il paraît que ce qu'il entend le charme peu. L'ouvrage est mutilé ; l'exécution lui paraît déplorable ; il a assisté à une profanation... Il faut qu'il cherche à M. le directeur de l'Opéra une querelle d'Allemand. Le livret en main, portant que l'ouvrage est respectueusement représenté tel qu'Emilien Pacini l'a poétiquement traduit de Frédéric Kind, notre mystifié va trouver le commissaire de police de service à l'Opéra, réclame l'exécution de l'opéra complet tel que l'indique l'affiche, ou la restitution de son argent. Or, comme on ne peut pas lui livrer l'une, et qu'on ne veut pas lui restituer l'autre, il exige un procès-verbal des faits, met le livret imparfaitement exécuté et l'affiche trop prometteuse au *dossier*, et s'en va très-sérieusement furieux, et décidé à faire un procès. Le lendemain, il expose l'affaire dans une lettre lithographiée qu'il adresse à tous les journaux, sans qu'aucun consente à l'imprimer, toute spirituelle qu'elle fût dans sa vivacité un peu portée au delà du grief, et il choisit un avocat, le célèbre Lachaud, un avoué, Oscar Moreau, pour entamer promptement le procès, un curieux procès ; Le comte Tyszkiewicz demande aux tribunaux pour tout dommages-intérêts *une représentation complète du Freyschütz !!*

Les tribunaux se montrèrent aussi sourds aux plaintes du dilettante que le furent jadis les diables de Gluck aux lamentations d'Orphée. L'Opéra fut condamné à restituer au comte *Tyszkiewicz* (l'avocat de M. Nestor Roqueplan (1) demanda comment on pouvait plaider pour l'harmonie avec un pareil nom !) l'Opéra, dis-je, fut simplement condamné à restituer au farouche plaideur les sept francs qu'il avait payés pour sa stalle, — attendu qu'en effet on n'avait pas tout à fait représenté ce que promettait l'affiche... (2).

Or, au cours de ce procès, l'avocat du comte, Me Celliez (et non Me Lachaud), accusa Berlioz d'être l'auteur des mutila-

(1) Roqueplan était alors directeur de l'Opéra.
(2) Jules Lecomte, *le Perron de Tortoni*, pp. 87-88.

tions faites au chef-d'œuvre de Weber. Berlioz, lisant cela, éprouva, dit-il, « un instant d'indécision entre la colère et l'hilarité ».

Mais comment ne pas finir par rire d'une telle accusation lancée contre moi, dont la profession de foi en pareille matière a été faite de tant de façons et en tant de circonstances !

Il faut que Me Celliez ait une grande confiance dans l'historien qu'il a consulté, pour accueillir de pareils documents en faveur de sa cause et leur donner place dans sa plaidoirie. Me croyant néanmoins à l'abri du soupçon à cet égard, en tenant compte de la profonde indifférence du public pour de telles questions, je n'eusse point réclamé contre l'imputation de ce méfait musical.

Mais j'apprends que les journaux de musique du Bas-Rhin y ajoutent foi (il faut avoir bien envie de me croire coupable !) et me maltraitent avec une violence qui les honore. L'un d'eux m'appelle *nigaud* tout simplement. Or voici la vérité.

Les coupures, les suppressions dont s'est plaint à si juste titre M. Tyczkiewicz furent faites dans la partition de Weber à une époque *où je n'étais même pas en France;* je ne les connus que longtemps après, par une représentation du chef-d'œuvre ainsi lacéré, et ma surprise égala au moins celle que j'éprouve aujourd'hui de me les voir attribuer (1).

Une seconde reprise, respectueuse, du *Freyschütz* eut lieu le 25 mai 1870, sous la direction de Perrin, avec Mlles Hisson, Mauduit ; MM. Villaret, David, Caron et Ponsard ; elle fut suivie, le 19 mai 1873, d'une troisième, avec Mlles Devriès, Arnaud ; MM. Sylva, Gailhard (le directeur actuel de l'Opéra), Caron et Bataille; enfin, le nouvel Opéra l'adopta le 3 juillet 1876 : il fut alors chanté par Mlles Baux, Daram, MM. Sylva, Gailhard, Caron et Gaspard (2).

Du 7 juin 1841 au 27 avril 1846, soixante et une représentations avaient eu lieu à intervalles assez réguliers; au 31 décembre 1876, le total s'élevait à cent quatorze; dix ans plus

(1) Berlioz, *Corresp. inéd.*, pp. 200-201, lettre au directeur du *Journal des Débats*, Paris, 25 décembre 1853.

(2) De Lajarte, *Biblioth. de l'Opéra*, II, p. 167.

(3) « L'interprétation est, en général, d'une lourdeur souvent intolérable et d'une solennité presque endormante. L'orchestre lui-même, mollement conduit par M. Deldevez, laisse beaucoup à désirer. On reconnaît une fois de plus que *le Freyschütz*, opéra romantique, n'a jamais été et ne sera jamais à sa place sur la scène trop vaste de l'Académie nationale de musique. » (Noël et Stoullig, *Annales du Théâtre*, 1876, p. 33.)

tard, il atteignait à peine le chiffre de 200, dont *trente* représentations en 1879, sous la direction Vaucorbeil.

Les décors du *Freyschütz* furent détruits lors de l'incendie de la rue Richer, il y a une douzaine d'années, faisant disparaître jusqu'à cette année le nom de Weber du répertoire de l'Opéra.

Robin-des-bois, cependant, n'était pas mort, malgré la traduction exacte de Berlioz et Pacini. Repris le 15 janvier 1835 à l'Opéra-Comique, où il fournit une longue carrière, il parut le 24 janvier 1855 sur l'affiche du Théâtre-Lyrique, chanté par Lagrave, Marchot, Junca, Mmes Delignes-Lauters et Mlle Girard. Onze ans plus tard, la scène de la place du Châtelet reprenait le vrai *Freyschütz*.

J.-G. PROD'HOMME.

POÈMES

—

FLAMBEAU D'ARGENT

Le grand flambeau d'argent où deux femmes s'enlacent
En un enroulement souple et voluptueux,
Où la cire, en brûlant, le long des soirs heureux
Tombe en gouttes d'amour sur les heures qui passent ;

Le grand flambeau d'argent irradie à la nuit
L'immortelle Beauté qu'y cisela l'artiste,
Il mit, tendre poète, un rêve qui persiste
Au beau bras qui s'élance, au doux torse qui fuit ;

Et le geste est si pur, la grâce si lassée,
Le métal sinueux étreint si bien ces corps,
Qu'un souffle ardent paraît les oppresser encor...

Et, moi-même, alangui de la longue veillée,
Je pose un œil troublé sur le groupe qui dort,
Nostalgique regret de leur forme adorée.

DANSEUSE DE TANAGRA

Dans les plis de ton voile où le désir s'irrite,
Tu tiens d'un geste pur le rêve agenouillé;
Toute la joie éparse à l'œuvre de Beauté,
Tu la sers, radieuse, à l'âme qui palpite.

Ta danse est tout le rythme aux poèmes enclos,
Vierge à l'œil incertain dont le doux corps s'effile,
La grâce est dans tes pas et sur ton front tranquille
L'harmonie éternelle a banni les sanglots.

Tu danses, tu souris et le monde est en fête,
Car l'idéal humain tient dans un de tes pas,
Dans ta courbe infinie où l'art pur se complète.

Et, sur les siècles d'or, frêle, tu passeras,
O petite danseuse, au geste qui s'apprête,
Versant ingénument le Beau sur nos cœurs las.

AU MUSÉE

En beauté, toute l'âme au passé ressuscite,
S'éprend furtivement des tendres fronts lassés,
S'éblouit aux brocarts somptueux et froissés
Et s'attarde aux blancheurs d'un beau sein qui palpite.

Tout l'Autrefois *renaît dans la grâce des traits;*
Des yeux clos pour jamais brillent dans la pénombre,
Et la fièvre de vie absente en ce coin sombre
Se concentre et s'exalte aux gloires des portraits.

L'heure s'arrête et songe. Un fin rayon serpente
Et sur la pourpre et l'or met des reflets soyeux,
Glisse un baiser de flamme aux blondeurs des cheveux,

Tandis que sur la nuque en fleur d'une bacchante,
Il fait rougir le pampre et sourire l'Amour,
L'Amour nu qui s'éveille aux caresses du jour.

TRAGÉDIENNE

Son âme a pris au rêve, à la mort, à la vie,
Aux fureurs, aux transports simulés chaque soir,
Un masque aux mille aspects où nous croyons revoir
Le délire de Phèdre ou les pleurs d'Ophélie.

Même au repos il dit, prestigieux pouvoir,
L'émotion factice où s'accrut son génie;
Il semble que l'horreur, l'extase, la folie
Aient laissé leurs reflets au frissonnant miroir

Et la femme en devient terrible et fatidique,
Sphinx vivant qui recèle en ses nerfs surmenés
L'étincelle où s'allume et vibre sa mimique.

Et d'un mot, d'un regard, d'un geste inachevés,
Elle évoque l'Amour, la vision profonde
Des immortels destins et l'énigme du monde.

DEVANT UNE FIGURE DU VINCI

Mystique, insondable figure,
De tristesse et de passion,
Qui reste, en dure obsession,
Comme un clou, comme une brûlure,

Vas-tu sourire ou bien pleurer?
Dis-tu tout bas une prière?
Ou bien ton cœur, vague mystère,
Est-il déjà mûr pour aimer?

Tu sollicites le regard
Par la floraison de ta bouche;
On t'entrevoit sur une couche
Plutôt que sous ce voile épars.

Ta guimpe de religieuse
Laisse ton sein s'épanouir;
Ton corps fait songer au plaisir
Et la tête reste songeuse.

Ton front, du cloître, a la pâleur,
Ta lèvre a la pourpre des joies;
Ton œil, où le regard se noie,
Est une étrange et froide ardeur.

Et cette antithèse vivante,
De cette bouche et de ces yeux,
De cet atour religieux
Et de cette gorge troublante,

Fait que l'on demeure incertain
Devant le brocart qui l'engaîne :
Est-elle vierge, est-elle reine,
Ou bien courtisane, ou nonnain ?

FRANCIS HELLÉ.

LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISE
APRÈS 1880
(*Suite* [1])

En dehors du mouvement de *Nieuwe Gids*, trois autres écrivains de la première heure méritent de nous arrêter un moment : Frans Netscher, Marcellus Emants et Louis Couperus.

Les deux derniers n'ont point participé du tout à ce mouvement. Quant à Frans Netscher, né en 1864 — il n'y a pris qu'une part insignifiante, spectateur quelque peu ironique plutôt qu'acteur. Grand admirateur de Zola, il se fit le théoricien du naturalisme, et naturaliste il est resté ; car malgré son esprit indépendant il n'a jamais pu secouer l'influence de l'école naturaliste et de son chef Zola. Tous ses recueils d'esquisses et de nouvelles le prouvent, depuis *Menschen om ons* (Hommes autour de nous) jusqu'à *Uit de snijkamer* (De la salle d'anatomie) paru naguère et dont le titre déjà dénote l'impitoyable analyseur et le dissecteur littéraire.

Netscher est un esprit systématique entre tous. Un des premiers, en Hollande, il étudia patiemment le monde visible, observa minutieusement la réalité de tous les jours et choisit de « bas sujets » pour ses nouvelles. Si les personnages qu'il met en scène nous intéressent assez peu d'ordinaire, ce n'est point qu'ils ne soient pas intéressants en eux-mêmes, mais c'est que l'auteur est resté trop froid, qu'il n'a guère connu la passion et que, sauf de rares exceptions, il ne réussit pas à nous émouvoir faute d'avoir été fortement ému lui-même. C'est l'objectivité poussée à l'excès. Ses livres sortent de son cerveau plus que de son âme. Dans une prose lucide et souvent vigoureuse il a donné de très beaux détails et rendu d'une manière frappante l'extérieur des choses et des êtres ; mais il n'a pas créé un tout supérieur, pas d'œuvre définitive. Il a pris ses théories à Zola, il ne lui a pas pris son génie. En somme, ce que

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 202.

j'admire le plus en Netscher, c'est la façon consciencieuse dont il remplit depuis dix ans la tâche difficile qu'il s'est imposée : je veux dire la rédaction de la *Hollandsche Revue*, qui est une des plus intéressantes et des plus complètes revues du monde.

§

Mercellus Emants — né en 1848 — poète, auteur dramatique, nouvelliste et romancier, a débuté bien avant 1890. Un précurseur donc, si l'on veut ; mais son influence avait été fort minime, et ses meilleures œuvres, du reste, telles que cet excellent *Een nagelaten Bekentenis* (Aveu posthume) et surtout *Inwijding* (Initiation), ne sont venues que beaucoup plus tard.

Un beau talent que M. Emants, et très sympathique malgré ce que ses personnages ont généralement d'antipathique. Il ne se soucie point d'ailleurs de les rendre aimables. Pour lui, de même que pour Taine, « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre », et tout ce que nous avons le droit d'exiger, nous dit-il, c'est que ses personnages soient vivants et vrais, vrais dans tout ce qu'ils font. Faire vrai, voilà son but unique. Il peint les hommes comme il les voit, sans jamais intervenir de sa personne pour approuver ou désapprouver. Or, d'après lui les mortels ne sont ni absolument bons ni absolument mauvais ; seulement le vice — dureté, égoïsme, lâcheté — l'emporte de beaucoup sur la vertu. Ils font le bien par calcul, ils commettent le crime de sang-froid, sans repentir, sans autre sensation que la peur. Emants est un sceptique, mais surtout c'est un désillusionné ; car nous sentons parfois qu'il a dû cruellement souffrir du manque d'idéal dans le monde qu'il décrit. Ses femmes sont des vaniteuses, des mécontentes ou des hyperesthétiques ; ses hommes des fats, des déclassés et des dégénérés, parfois conscients de leur dégénération. Et cela fait de jolis mariages ! Non, le monde d'Emants n'est guère sympathique, mais l'auteur quand même nous intéresse à ses créations et nous oblige de lire jusqu'au bout. C'est un des meilleurs et des plus impitoyables psychologues qu'il y ait.

§

Louis Couperus — né en 1863 — n'est pas un inconnu à

l'étranger, plusieurs de ses livres ayant été traduits en allemand et en anglais, et deux au moins — pas les meilleurs, hélas ! — en français (1). En Hollande, c'est peut-être le plus lu des auteurs, populaire surtout chez les femmes.

D'abord romancier réaliste, il a plus tard cru devoir réagir — et il n'a pas été le seul contre ce qu'il voyait d'étroit dans le pur réalisme, et il donna libre cours à son imagination, à sa fantaisie. C'était son droit ; malheureusement il lui manque le génie d'un Dante. Même si l'on comparait — et cela ferait une étude intéressante — sa fantasmagorie à celle de Flaubert (dans sa *Tentation de saint Antoine*, p. ex.) je crois bien que l'auteur hollandais aurait le dessous. Couperus n'a point de profondeur philosophique, et l'admirable intuition d'un Keats ou d'un Shelley lui fait complètement défaut. Certes, je ne lui refuse pas la richesse de l'imagination, ni l'éclat et le velouté de la langue, ni une assez grande virtuosité. Mais il y a trop de rechutes, trop d'emphase, trop de fausseté et de clinquant. C'est brillant, oh ! très brillant ; mais souvent cela ressemble étrangement à un beau feu d'artifice ; tant qu'on voit ces soleils tournants et ces lumineuses fusées on admire, on est ébloui parfois ; mais l'impression n'est pas durable ; on s'en revient un peu désillusionné, les sens seuls ont joui, l'âme à peine a été effleurée. Non décidément, je n'aime ni *Psyche*, ni *Fidessa*, ni l'obscur *Babel*. La tentative était louable ; le résultat a prouvé que l'auteur s'est singulièrement mépris sur ses forces. Parti de la terre pour s'élever aux aériennes hauteurs, il n'a pas su s'y maintenir, il est retombé lourdement sur le sol et du coup s'est cassé les ailes. Nous ne nous en plaindrons pas, puisque le voilà, avec ses quatre *Livres des petites âmes*, revenu à la réalité dont il n'aurait jamais dû sortir.

Van Dyssel disait naguère : « Je suis sûr que si, dans cent ans, un juge compétent écrit l'histoire littéraire de ces temps-ci, il dira qu'il y avait aussi un nommé Couperus, médiocre écrivain de feuilletons et de romans, qui dans sa jeunesse a pourtant fait quelque chose de bon. » Espérons que l'avenir sera moins sévère et reconnaîtra que le réaliste Couperus, le peintre d'une humanité moyenne, a fait deux ou trois romans supé-

(1) *Majesté* et *Paix universelle*.

rieurs. Dans aucun il ne me semble avoir mieux réussi que dans *Eline Vere* (1889) qui en est à sa 5e édition (1). Ce fut le premier roman en Hollande s'élevant bien au-dessus des médiocres œuvres nationales ou de l'étranger ; il est resté un des beaux livres de notre littérature. Ce n'est pas encore la grande épopée, mais c'est un des plus forts et des plus tragiques romans que je sache, malgré ce que le style a encore de lâche et de conventionnel. Cette petite, cette charmante Eline avec son immense besoin d'amour, cette pauvre névrosée, comme elle est réelle et vivante ! Oh ! je n'avais pas besoin de la revoir pour me la rappeler, mais tout de même j'ai relu le livre, ces jours-ci, avec un vif plaisir et j'ai ressenti la même émotion que la première fois.

Couperus possède à un haut degré l'art de la composition, et c'est bien quelque chose. Il ne manque pas non plus d'un certain talent épique, je veux dire que, dans un même roman, il sait, comme Tolstoï, faire vivre un assez grand nombre de personnages, chacun dans sa propre sphère. Il l'a prouvé jadis dans *Eline Vere* et récemment encore dans les *Livres des petites âmes*. On pourrait lui reprocher d'abuser de ce don, mettant quelquefois dans un seul roman autant de personnages que d'autres, et de plus vraiment épiques, en mettent dans tout un cycle.

Cet écrivain est toujours énormément productif.

II

Les révolutionnaires de 1880 avaient rendu d'inappréciables services à la littérature. Ils avaient réintroduit la passion dans l'art, remis le culte du mot, du son et du rythme en honneur, donné l'exemple du travail. Ils avaient relevé la poésie de l'ornière où elle gisait tristement ; ils en avaient banni la convention, la banalité, les faits divers. Les mots étaient devenus symboles. On avait exigé « une langue poétique si véhémente, si riche, si vivante, qu'elle pût rendre toutes les passions, toutes les pensées, toute la vie de l'âme de l'homme moderne ». De même pour la prose. Avant 1880 on tremblait à la seule idée de pécher contre la syntaxe, contre les étroites règles du style et d'employer une tournure tant soit peu hardie. La lan-

(1) Van Kampen en Zoon, Amsterdam.

gue semblait stéréotypée à jamais. Les hommes du *Nieuwe Gids* avaient déclaré la guerre aux grammairiens et autres pédants, s'étaient fait leur propre syntaxe, avaient arrangé les mots à leur gré, toujours guidés d'ailleurs par leur sens artistique. « Etre direct en tout » était devenu une loi. Plus d'à-peu-près ni de tristes périphrases, mais le mot frappant, plastique, suggestif. Ils avaient créé une foule d'heureux néologismes et introduit un grand nombre de vocables expressifs. Bref, ils avaient fait de la langue hollandaise une des plus riches, des plus sonores et des plus merveilleusement nuancées. Grâce à eux cette langue était devenue capable de porter les plus fortes créations. Et n'eussent-ils fait que cela, ils auraient droit à la reconnaissance de toutes les générations futures. Nos meilleurs écrivains d'aujourd'hui leur doivent tous quelque chose ; et il est probable que, sans eux, Querido, par exemple, ne serait pas entièrement ce qu'il est, si personnels que soient sa langue et son style. N'a-t-il pas lui-même, dans *Zegepraal*, proclamé Van Deyssel son grand maître ?

Admirables musiciens des mots pour la plupart et possédant à un haut degré le sentiment du rythme, il leur a malheureusement manqué d'être des créateurs de génie. Ceux qui artistiquement étaient le mieux doués n'ont été ni de grands poètes épiques et dramatiques ni de profonds psychologues ; et d'autres, plus riches, plus universels, n'ont pas été assez constamment artistes. Aucun n'a su donner une large synthèse de la vie. Kloos avait dit : « La nouvelle direction qu'a prise la poésie se distingue par un assez fort penchant vers l'épopée, la vraie, la plastique épopée avec de grandes figures et de tragigues situations. » Où est-elle, cette grande épopée promise ? Votre « assez fort penchant » ne vous a fait produire à vous tous que de rares fragments épiques. Van Deyssel, s'adressant aux auteurs d'avant 1880, s'était écrié : « Sur les ruines de ce que vous avez fondé et sur vos cadavres nous dresserons des édifices si hauts et si brillants que, vos yeux devinssent-ils malades à force de regarder, vous n'en pourriez voir le faîte. » Où sont-ils, ces grands édifices ? où ces cathédrales ? Au lieu de s'élever à l'art objectif et de rendre la vie de tous, ils n'ont guère été que subjectifs et lyriques — hautement subjectifs et divinement lyriques, il est vrai ; au lieu de créer des hommes vivants avec leurs passions compliquées et démoni-

ques, avec leurs joies et leurs misères, ils n'ont vu et n'ont chanté que leurs propres émotions et leurs propres sensations; au lieu de montrer les liens éternels qui vont des êtres aux êtres et des êtres aux choses, au lieu de donner une fidèle image des temps agités et grandioses où nous sommes, ils se sont de plus en plus écartés de la vie universelle, de l'humanité générale et se sont dressé sur les hauteurs des temples fragiles où ils ont érigé le culte exclusif du mot et du moi. Aussi, dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis le renouveau littéraire que la plupart parurent épuisés, incapables de se renouveler, condamnés aux redites.

Alors une violente réaction se produisit contre cet art où l'individualisme avait été poussé aux dernières limites. Elle vint d'abord des social-démocrates, de Hermann Gorter surtout et de Mme Roland Holst qui condamnèrent à mort « l'art bourgeois » et voulurent réduire au silence les artistes tant que la société ne pourrait produire un art purement démocratique et socialiste ; puis, de tous les jeunes écrivains qui comprirent que l'art devait se retremper à la vie, à la vie de tous, qu'il aurait à interpréter non plus les joies et les douleurs d'un seul individu, mais les joies et les douleurs de l'humanité. On traita avec un dédain absolu tout ce qui était « littérature » et nécessairement on tomba dans des exagérations ridicules. Au lieu de se mettre en scène soi-même, on agiterait tous les grands problèmes humains et sociaux, on se ferait l'écho de tout ce qui lutte et qui souffre, de l'humanité entière brisant chaque jour un peu ses entraves et s'acheminant pas à pas vers la liberté, vers la lumière.

Pour propager ces idées et former le noyau d'une nouvelle vie littéraire, H. Heyermans, socialiste de la veille, fonda en 1897 *De Jonge Gids* (le jeune Guide). Le titre seul était déjà un défi jeté aux deux « Gids » existants ; il semblait dire : Vous avez bien vieilli vous autres, taisez-vous et faites place aux jeunes. Le nouveau périodique fut dès l'abord extrêmement réaliste, acceptant sans hésiter ce que d'autres refusaient comme trop cru. Il vécut à peine trois années, assez pour exercer une durable influence. Il avait donné naissance à l'école impressionniste et montré à la littérature une voie plus large que celle suivie jusqu'alors: la grande voie de la réalité.

Il serait intéressant d'examiner ici les résultats de cette

lutte, de voir ce qu'a fait la nouvelle génération littéraire et ce qu'il en a été de ses belles promesses. Malheureusement le cadre de cette étude ne le permet pas. Et puisqu'on a dit que toute la littérature actuelle se concentre autour de Heyermans et de Querido — celui-ci infiniment plus génial que celui-là (1) — bornons-nous à ces deux écrivains.

§

Herman Heyermans (né en 1864) est le plus grand de nos auteurs dramatiques et le seul peut-être d'une réelle importance. Sa réputation a d'ailleurs depuis longtemps dépassé nos frontières et même en France il n'est pas tout à fait inconnu.

L'artiste Heyermans a été surfait par quelques-uns, trop décrié par d'autres. Chose curieuse ! lui qui a tant médit des amoureux du mot et traité avec le dernier mépris tout ce qui sentait la « littérature » a recherché autant que personne la beauté et la nouveauté de la forme, est « littéraire » au possible ; et s'il n'a pas toujours réussi — il s'en faut ! — à s'exprimer dans une langue vraiment artistique, ce n'est certainement pas manque de bon vouloir. Dans le même livre — ici je songe surtout à ses soi-disant romans — et souvent à la même page il a d'admirables choses à côté d'autres fort médiocres ou tout à fait illisibles. Sa langue et son style, sans être jamais d'une plate banalité, sont parfois d'un décadent de l'école du *Nieuwe Gids* et souvent le procédé dégénère chez lui en insupportable manie. Nature assez grossière, il a pourtant trouvé des accents d'infinie tendresse, dit des choses profondément senties qui vont droit de l'âme à l'âme. Ce qui lui manque, c'est la grande passion. Il a beaucoup d'esprit, mais un peu terre-à-terre, beaucoup d'humour, mais un peu vulgaire. Impressionniste et réaliste, il ne réussit pas toujours à nous convaincre, n'ayant pas fortement vécu la réalité qu'il essaie de dépeindre. Il a observé aussi patiemment que personne; mais comme il n'est guère philosophe, comme il n'a pas l'esprit synthétique et qu'il n'est pas grand psychologue, il a mieux vu l'extérieur des choses et des êtres, les couleurs, les formes et les lignes, le geste, le regard, le rire ou la grimace, qu'il n'a pénétré la profonde essence de la vie. Aussi,

(1) Le mot est de l'abbé Binnewiertz, un critique qu'on n'accusera pas, je pense, de partialité en faveur de Querido.

malgré ses incontestables et multiples talents (n'oublions pas une entente merveilleuse du dialogue) n'est-il pas arrivé à donner une œuvre définitive. Il a créé de jolis types — trop de types, ma foi, et trop peu généraux — mais jamais un homme si réellement, si tragiquement vivant qu'on ne l'oublie pas. Il étudie ses personnages d'en dehors et ne les construit pas d'au dedans. Chaque fois qu'il a essayé de largement objectiver la vie il a échoué. « Sa psychologie est presque exclusivement décorative », et même dans ses romans on dirait que toujours il songe au public et travaille pour les planches. Il a si peu compris les lois générales de la vie et si peu vu la grande unité sous la disparité apparente que dans toutes ses œuvres, surtout dans ses drames, la tendance saute aux yeux. Et lorsqu'il se met à être symboliste (dans *Allerzielen:* le jour des morts, par exemple) il fait ce que Maeterlinck appelle des « symboles à priori », c'est-à-dire des symboles voulus d'avance et non découlant naturellement de la donnée même. Enfin, c'est trop souvent Heyermans, le socialiste et le propagandiste, le sarcastique, le haïsseur et le dédaigneux, qui parle par la bouche de ses personnages.

Des critiques ont attribué le succès de ses œuvres dramatiques autant à l'acteur, au metteur en scène, au régisseur Heyermans qu'à l'auteur. Le fait est que c'est un très habile homme. Il sait trousser une pièce à la perfection ; il a du flair comme pas un ; il calcule merveilleusement ses effets et sait toujours à l'avance ce qui plaira au public (une preuve en tout cas qu'il n'est pas mauvais psychologue de la masse). Aussi ses drames se soutiennent-ils beaucoup mieux à la représentation qu'à la lecture ; car dès qu'on n'est plus sous l'impression, parfois très forte, de la scène, on commence à se sentir un vide dans l'âme.

Autant pour le moins qu'à son théâtre et plus qu'à ses « romans » Heyermans doit l'immense popularité dont il jouit en Hollande à ses nombreux *Falklandjes*, esquisses qu'il commença de faire paraître sous le pseudonyme de *Samuel Falkland*, dans le journal *De Telegraaf* et qu'il continue à publier régulièrement dans le *Handelsblad*. Ces contes, qui généralement ne tiennent que quelques pages (1), forment

(1) Il y en a de beaucoup plus longs, tel l'amusant et humoristique *Gevleugelde Daden* (Faits ailés) paru naguère chez C.-A.-J. van Dishoeck. Bussum.

chacun un petit récit achevé. Les opinions diffèrent grandement quant à leur valeur artistique. La masse paraît les goûter et les admirer beaucoup, mais plusieurs critiques, et non des moindres, ne les ont pas en haute estime et n'y voient guère que de la fabrication littéraire d'assez mauvaise qualité. Des deux côtés il y a exagération, me semble-t-il ; Heyermans ne surfait jamais la compréhension de son lecteur et il y proportionne son travail artistique ; toujours il se met à la portée du public qu'il sait facile à satisfaire, pas trop perspicace et autant disposé à rire qu'à pleurer. Il ne dédaigne, du reste, ni les trucs ni les artifices pour produire de l'effet et s'emparer de la masse. Ajoutez que c'est un observateur pénétrant, excellant à saisir le ridicule et à le mettre à nu, un esprit humoristique et très lutin, ayant le rire populaire, et vous comprendrez son succès. D'ailleurs, Heyermans ne se réfléchit qu'en partie dans ces *Falklandjes*. Sa nature haineuse n'y paraît même pas. On dirait d'un paillasse qui dérobe son amertume sous les clowneries. Tour à tour il se moque du public et le flatte, chatouille son goût, le fait rire et pleurer, l'angoisse et le rassure, suivant le caprice de sa fantaisie. La galerie s'amuse énormément, applaudit avec frénésie, et le lendemain Heyermans recommence.

Après tout ce qui précède je crois inutile de nous arrêter encore à son grand roman *Diamatstad* (Ville du diamant), où il a vainement essayé d'atteindre à l'épopée. C'est un mélange des plus brillantes et des pires qualités de l'auteur. Il y a çà et là de superbes descriptions et des scènes merveilleusement animées qui font une forte impression ; mais l'ensemble est mal composé et d'une psychologie douteuse ; l'élément tragique y est d'ailleurs passablement grossier, presque toujours à effet et d'une humanité qui s'impose trop visiblement (1).

§

De Heyermans à Querido il y a toute la distance du talent au génie.

Dans une de mes chroniques j'ai déjà eu l'occasion de dire que, de l'opinion des meilleurs critiques, son *Menschenwee*,

(1) Je me permets de renvoyer le lecteur néerlandais, ou sachant le néerlandais, qui voudrait se faire une idée plus complète de Heyermans, à l'article que lui a consacré Is. Querido dans *Groot Nederland* (février-mars). Je ne sais rien de plus large et de plus substantiel que cette admirable étude.

cette superbe épopée de la vie des champs, était la grande œuvre en prose à laquelle aspirait, sans pouvoir y atteindre, la génération de 1880 et que même Van Deyssel reconnut franchement l'impuissance de l'école du *Nieuwe Gids* à fournir un travail aussi gigantesque.

Si intéressante et si utile pour expliquer son développement artistique que soit la vie de ce « self-made man » par excellence, nous ne pouvons la raconter ici. Constatons seulement que, Hollandais de naissance (en 1873 il naquit à Amsterdam au sein du prolétariat), il est issu d'une famille portugaise d'ancienne noblesse et qu'il a donc du sang oriental dans les veines. Est-ce à l'influence de la race qu'il faut attribuer l'éclat éblouissant de son coloris, l'exubérance de son imagination et de sa fantaisie, la puissante ardeur de son tempérament? Pour moi j'incline à croire qu'elle a été pour beaucoup dans la formation de cette nature tout à fait exceptionnelle.

A peine âgé de 23 ans il débuta par un livre des plus remarquables : *Meditaties over literatuur en leven* (1) (Méditations sur la littérature et la vie), qui témoignait déjà d'une personnalité extraordinaire. C'est une série de chants en prose où s'épanche toute une vie de douleur et de joie, de ravissement et de fantaisie, de rêveries philosophiques et d'exaltation lyrique. Le Dr Byvanck, bien connu en France, écrivit sur ce livre dans le *Gids* un article où le perspicace et savant critique fixait l'attention sur ce qu'il voyait de génial dans l'esprit et dans l'art de Querido. Dès lors en effet le génie de l'auteur se révèle, génie encore incomplet et manquant de mesure, aspirant déjà à l'universalité et voulant embrasser la vie entière dans toutes ses manifestations : ce dont il résulta je ne sais quoi d'inquiet et de fiévreux que l'on sent frissonner sur chaque page. Œuvre imparfaite, mais combien large et compréhensive! L'esprit de l'auteur prend son essor vers les temps les plus reculés et, avec une analyse profonde et une plus grande perception, y rattache toute l'existence moderne. Il ne se donne point de repos avant d'avoir concentré en un même point les passions humaines et les manifestations de la

(1) Voici une liste de ses principales œuvres : *Meditaties over literatuur en leven* (2 parties), *Levensgang* (2 volumes), *Menschenwee* (2 volumes), *Over literatuur* et *Zegepraal* (les trois derniers chez De Erven F. Bohn, Haarlem). Bientôt paraîtra un nouveau roman : *Kunstenaarsleven* (Vie d'artiste).

vie en apparence les plus contradictoires. Partout il recherche l'unité et il veut tout synthétiser, depuis les sentiments les plus purement religieux jusqu'aux bas instincts de la brute. Il va sans dire qu'un jeune homme de 23 ans qui, dès son premier ouvrage, vise si haut risque de manquer son but ou de le dépasser, — ce qui est encore une façon de le manquer — et s'expose à faire bien des gestes superflus. La critique hésita, n'y voyant pas clair. Ce livre pénétrant et hardi, si original, si passionné et, par endroits, un peu trop bruyant, dérangea ses habitudes comme l'avaient fait jadis les débordements lyriques et les cris de colère de Van Deyssel. Et puis, n'est-ce pas? quand l'universalité de l'esprit et celle du sentiment se rencontrent dans le même génie, cela frappe toujours d'une sorte de consternation la cervelle de ceux qui sont tout au plus capables d'écrire une jolie nouvelle, une strophe mélodieuse ou même un petit roman bien troussé.

Après ce premier volume de « Méditations », où sont traités tant de sujets et si divers, il publia dans le *Jonge Gids*, sous le même titre, une seconde série consacrée principalement à la littérature et à la philosophie françaises et anglaises du XVIIIe siècle. Il y parle longuement, entre autres de J.-J. Rousseau, Diderot et de Voltaire, et dissèque le théâtre du dernier avec une faculté d'analyse prodigieuse, quasi démonique. Cette seconde partie aussi prouve abondamment qu'il a énormément de lecture et que son esprit a fait le tour des idées et des sentiments humains. Et ici encore la force déployée est extraordinaire. Hautes et puissantes retentissent au-dessus de nos têtes les voix de sa raillerie, de sa colère et de sa véhémente ironie. A côté de pages tout à fait mélodieuses, où murmure l'amour et jubile l'admiration, il y en a d'autres où vibre le mépris et gronde la haine. L'auteur vous entraîne si loin et vous élève si haut, vous secoue si fort et vous accable tellement qu'on a envie de lui crier grâce. Il ne sait pas se borner, il est excessif, démesuré dans ses effusions. Mais l'ensemble subjugue si puissamment, c'est d'une si ardente splendeur qu'on reste muet d'admiration.

Jusque-là nous n'avions eu que des poèmes en prose, des essais lyriques, philosophiques et critiques; rien ne prouvait encore le grand génie créateur qu'il serait bientôt. Mais voilà que soudain il nous surprend par un roman en deux parties :

Levensgang. Ce fut une révélation. Du premier coup il donnait ce que personne en Hollande avant lui n'avait donné dans cette mesure : des chapitres admirablement épiques et des portraits tels qu'on n'en a jamais fait de plus expressifs et de plus vivants. *Bresser* surtout — type du joaillier juif et du parvenu — est une figure si énorme qu'elle excita au plus haut point l'admiration générale. Rien que pour créer une figure pareille, en effet, il faut disposer d'une puissance dramatique, épique et psychologique qui n'appartient qu'aux génies. Aussi, ceux-là même qui sympathisaient le moins aux idées sociales de Querido durent avouer que c'était là « chef-d'œuvre incomparable ». Bien entendu que ce roman fait à vingt-six ans a des taches et des défauts. Il y a tel chapitre, par exemple, qu'on souhaiterait plus court, plus serré ; et puis cela manque parfois de sérénité et d'harmonie et le style est souvent d'un débordement excessif. Et pourtant, même en dehors du « grand chef-d'œuvre Bresser », le livre témoigne de page en page d'un talent herculéen ; et si les scènes pourraient çà et là être plus étroitement liées, elles se déroulent avec un entrain superbe. Tout y est vivant, partout l'auteur crée de l'atmosphère autour des personnages, et c'est d'un clair-obscur et d'un coloris admirables.

Ce fut le premier roman en Hollande d'une conception vraiment grandiose. Personne encore n'avait vu si grand et senti si profond. *Levensgang* fut proclamé « le plus beau livre des dernières années » et l'on prétendit qu'il poussait la littérature dans une voie nouvelle. Quoi qu'il en soit, et malgré deux ou trois passages si réalistes que le goût français s'en choquerait peut-être, c'est une œuvre extrêmement honnête et sympathique ; et puissante est l'émotion que dégage ce roman si frais, si frissonnant de vie, si jubilant de foi et d'espoir, d'un si pur sentiment démocratique.

En 1903 parut *Menschenwee*, qui produisit une sensation immense et dont la publication fut nommée un événement. On a écrit depuis qu'après *Max Havelaar*, le chef-d'œuvre de Multatuli, aucun livre n'a eu autant de succès et n'a autant fait parler de lui que ce roman de près de 800 pages, où se manifeste de la façon la plus éclatante le talent épique, dramatique et lyrique de Querido. On formerait un gros volume rien que des articles que fit éclore *Menschenwee*. Tous les

périodiques et tous les journaux lui apportèrent le tribut de leur admiration. Pendant une année entière ce fut un concert unanime de louanges. Les philistins et les jaloux se turent d'abord, stupéfaits de tant d'enthousiasme. Mais la première effervescence passée, ils se mirent sournoisement à mordiller à cette grande réputation. N'osant méconnaître le superbe tempérament de l'auteur ni la sublimité de ses créations d'hommes, on s'en prit à la langue, aux descriptions : Querido savait à peine écrire et ne savait pas décrire du tout; c'était démesuré, excessif, diffus, et pour varier on répéta : diffus, excessif, démesuré. Ils perdirent leur temps et leur peine ; l'œuvre avait été jugée définitivement l'expression la plus géniale de notre littérature moderne; les jeunes écrivains saluèrent Querido comme leur maître et les meilleurs d'entre eux ne tardèrent pas à subir son influence.

Menschenwee est composé en large symphonie. Querido semble une nature fort musicale et cette musicalité se trahit, autant qu'en sa langue, dans la structure harmonieuse de son œuvre. Le roman est divisé en quatre livres — *Hiver*, *Printemps*, *Eté*, *Automne* — formant ensemble la conception grandiose de la vie des champs. Lentement, majestueusement, les quatre saisons se déroulent sous nos yeux, et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer : le cadre superbe ou la façon gigantesque dont il fait vivre et se mouvoir les hommes dans ce cadre; car il décrit la nature, sous tous ses aspects, avec le même prodigieux talent dont il crée les êtres, si bien qu'on a pu dire de ses nombreuses descriptions qu'elles constituent chacune un chef-d'œuvre à part.

L'une des grandes figures du roman est celle de *Kees* (Corneille), dit le braconnier, une brute que l'auteur a su rendre sympathique. Repoussé partout et haï de tous, le pauvre diable erre par les champs et les bois, farouche et sombre géant rongé de misère et de faim. Au dehors il lui faut lutter contre les gens du village qui le maudissent et l'évitent comme un démon, qui lui refusent le travail alors qu'il ne demande qu'à travailler, qui le poussent au braconnage malgré son horreur du métier. Et chez lui, dans son misérable bouge, il a à combattre la funeste influence de sa femme, une affreuse bigote qui, par ses sourdes et incessantes menées, lui aliène ses enfants et achève la dégénération de sa vie de famille. Kees est

un incrédule; il déteste sa femme et sa belle-mère à cause de leur bigoterie; et les deux mégères à leur tour le méprisent et le tourmentent de la façon la plus infernale pour son irréligion et son esprit de révolte. Tous les malheurs qui accablent cette malheureuse famille, elles les attribuent à son étoile maudite, à ses prétendus crimes. Dans ce nombreux ménage, il n'est qu'un seul être qui l'aime et songe à lui donner un peu de joie: son fils, pauvre petit malade cloué au lit depuis trois ans, qui d'un regard de ses grands yeux doux et intelligents désarme la brute et l'empêche d'assommer sa femme. Kees, qui hait plutôt ses huit fillettes, excitées contre lui par la mère, aime son garçon à la folie. Toujours, partout, le misérable songe au petit; il a pour lui une tendresse touchante et trouve pour lui parler des accents d'une douceur infinie. C'est le seul lien qui le rattache à sa famille, à l'humanité. La mort de l'enfant brise ce lien, c'en est fait de la formidable énergie du père et il s'abandonne à la dérive.

Au travers de cette émouvante tragédie, rendue avec une sobriété et un empire sur soi-même qu'on ne saurait assez admirer, et si largement épique pourtant, si terriblement vivante qu'il faut remonter à Balzac ou à Shakespeare pour rien trouver de pareil; au travers de cette tragédie, l'auteur peint magistralement, dans toute sa dureté et dans toute sa majesté aussi, le lourd labeur des champs; et, mêlée symphoniquement à ces deux grands motifs, l'épouvantable ruine du vieux *Hassel*, père de Kees, un kleptomane dont la vie lamentable est traversée également de longs et tragiques frissons; et à côté de cette figure, d'une vigoureuse plastique et d'une psychologie intense, il esquisse toute la famille du kleptomane : sa femme, atteinte d'un ramollissement du cerveau, sa fille, jeune paysanne un peu trop consciente de sa jolie frimousse, et ses deux fils, vrais hommes de peine aux muscles puissants et aux appétits grossiers.

Il me faudrait trop de place pour dire tous les drames saisissants que contient *Menschenwee*. Elle est si riche, cette œuvre, et si lourde d'humanité qu'elle vous accable et vous écrase de son poids gigantesque. La vie en jaillit et vous inonde de tous les côtés à la fois. La puissance avec laquelle il décrit, par exemple, l'orgie de la kermesse (peinture épique de près de cent pages) tient du prodige. Tous les critiques se sont trou-

vés d'accord pour louer « la force » de Querido. L'un dit : la force de son style et de ses peintures est immense; un autre : énorme est la force avec laquelle il crée ses personnages; et ainsi de suite. C'est que, en effet, on s'épuise vainement à chercher les termes qu'il faut pour qualifier la grandeur de ses visions, la magnificence de ses peintures et la profondeur de sa psychologie. Un jeune écrivain de talent disait dans le *Groene Weekblad* que *Menschenwee* est une œuvre de grand art et que son auteur semble devoir nous donner *le* chef-d'œuvre dont vivra l'art du vingtième siècle comme celui du dix-septième a vécu de la Ronde de nuit de Rembrandt.

On a comparé Querido à Zola et on a dit qu'il était le seul écrivain hollandais qui l'ait égalé. La comparaison, si flatteuse qu'elle soit pour nos lettres, ne me paraît pas heureuse. Je laisse à d'autres le soin d'établir lequel des deux l'emporte pour le talent épique; mais on ne me contestera pas que Querido est beaucoup plus universel que Zola. Si l'on veut absolument le rapprocher de quelqu'un, que ce soit alors plutôt de Balzac; car de même que l'auteur de la *Comédie humaine*, il pénètre toutes les passions de l'homme. En Zola il déteste le naturalisme érigé en système. La méthode expérimentale appliquée au roman, avec son principe philosophique pris à Claude Bernard, c'est jeu d'enfant selon lui et pur dilettantisme scientifique. Il bannit de l'art tout ce qui sent le système ou le dogme. « Romantique jusqu'à la moelle des os », doué d'une fantaisie admirable, esprit philosophique et idéaliste, âme exceptionnellement visionnaire, il n'en est pas moins le plus étonnant réaliste que nous ayons. Créer la vie, et donner une large synthèse, voilà son but unique. Et dans sa fièvre créatrice l'on sent tressaillir et vibrer une passion véhémente tout à fait unique en Hollande et qu'on ne saurait comparer qu'aux ardentes aspirations d'un Vincent van Gogh. Comme Gorki, il connaît les bas-fonds de la société, et sa vie s'absorbe entièrement dans l'existence de ces pauvres humains; il ne les étudie pas d'en dehors pour en faire des types littéraires, mais pénètre au plus profond de leur individualité. Ce qui, d'ailleurs, l'intéresse par-dessus tout — et cela distingue le génie des talents, — ce n'est pas tant l'individu en soi que la somme de vie représentée par cet individu; ce ne sont pas les cas particuliers, accidentels, mais les lois générales, l'essence même de

tout ce qui est. Il note avec une singulière perspicacité les manifestations infiniment variées des tempéraments et les complications profondes des passions, sans jamais systématiser ce qu'il a observé. Sa faculté dramatique, d'une spontanéité extrême, est portée pour une fantaisie souveraine qui embrasse toutes les formes possibles de la vie; et pourtant il étudie la réalité dans ses moindres détails comme s'il y allait de son salut. C'est ainsi que dans *Menschenwee*, par exemple, il déploie une extraordinaire connaissance du métier; il sait tous les secrets de l'horticulture, de l'agriculture, de l'industrie maraîchère, etc. Aussi le Dr Broersma a-t-il pu dire : On ne sait si c'est sa connaissance de la vie des champs qu'on doit le plus admirer ou la peinture qu'il en fait.

Si la critique s'accorde à trouver Querido notre plus grand créateur épique et dramatique, on semble hésiter sur la place qui revient au poète lyrique. Certains, comme le Dr Van den Bergh van Eysinga, donnent la palme au dernier; d'autres préfèrent le premier; d'autres encore — et je partage leur avis — estiment que sa faculté lyrique ne le cède pas aux autres; qu'on ne saurait séparer, pour les examiner à part, les éléments qui constituent sa nature et complètent son génie; qu'il faut le rejeter ou le prendre tout entier, tel qu'il est, avec les défauts qui font partie inhérente de sa grandeur. Chez lui, dit un critique, on ne saurait, comme chez les talents, parler de « dans une certaine mesure », car il faut se soumettre et s'abandonner sans réserve à la force infinie de son esprit et à l'ardeur entraînante de son style; on l'admire au plus haut degré, ou on le craint comme la mort.

Un an après *Menschenwee*, parut un beau volume de critique littéraire : *Over Literatuur*. Dans ce livre il analyse l'œuvre de ses collègues avec une incomparable force de pénétration. Si Van Deyssel fut peut-être plus pathétique et plus constamment lyrique, l'analyse de Querido est incontestablement plus ample, plus profonde et plus compréhensive. Chez peu d'auteurs on trouve d'aussi hautes leçons d'esthétique et un aussi riche développement d'idées.

La grandeur exceptionnelle de son art lui avait valu des jalousies; l'indépendance de sa pensée, la hauteur de son caractère et l'impitoyable rigueur de sa critique, telles qu'elles se montrèrent dans ce recueil, lui firent des ennemis. On ne

pouvait lui pardonner de s'élever, là encore, au premier rang. Faut-il s'en étonner? L'envie ne s'est-elle pas toujours attaquée au génie, et cela ne rentre-t-il pas dans l'ordre des lois immuables auxquelles les plus belles manifestations de la vie de l'âme et de l'esprit ont été soumises de tout temps? Et puis, Querido me semble plus destiné qu'un autre à créer une sphère d'hostilité autour de son œuvre. C'est une nature véhémente, active et militante au possible. Il n'épargne rien ni personne, frappant avec la massue et opérant avec la lancette. Il n'est pas d'ironie plus formidable que la sienne, et son dédain du médiocre dépasse de beaucoup celui de Renan. Et tout de même, à chaque instant, vous tâtez l'homme dans le critique, l'homme qui révèle quand il admire et qui nous montre l'infini là où, regardant nous-mêmes, nous n'avions vu qu'un horizon borné.

Esprit universel, il ne fait partie d'aucune école, il a en horreur les doctrines littéraires et les autres. Il comprend et vénère Novalis aussi bien que Rabelais ; il pénètre la grandeur de Kant autant que celle de Hégel. S'il est socialiste convaincu, c'est en dépit des dogmatiques et des marxistes à outrance. Que les théories et les systèmes se détruisent mutuellement dans leurs conclusions, peu lui importe, pourvu qu'il en puisse déduire l'invariable unité de la vie. Toujours il finit par dégager l'individu de son art pour examiner seulement ce que son esprit et son âme ont communiqué à l'humanité de riches pensées et de beauté durable. Nul autre ne voit avec cette intensité et ne sait grouper avec cette largeur épique les grands mouvements de la vie.

Voilà quelques-unes des réflexions qui me furent inspirées par ses essais critiques et surtout par son dernier livre : *Zegepraal*. Je renonce à donner ici une analyse de cette œuvre de près de 500 pages. Il y a de tout et le tout un peu pêle-mêle : le penseur y songe, le poète lyrique y chante, le poète dramatique y pleure, le poète épique y bâtit. C'est l'histoire saisissante de sa longue et douloureuse maladie, de ses études surhumaines qui faillirent le tuer, des luttes de l'homme et de l'artiste, de son triomphe sur la mort et de son retour à la vie, au travail; mais c'est aussi une haute symbolisation de la vie, et un hymne à l'amour non moins sublime que le Cantique des Cantiques.

A côté de la plus vive admiration *Zegepraal* a provoqué de violentes attaques, parce que l'auteur y a eu le courage de se placer lui-même, en tant qu'artiste créateur, à côté des plus grands génies du monde. A y regarder superficiellement on serait tenté de voir là, en effet, une glorification personnelle d'assez mauvais goût, et certains esprits bornés ou malveillants n'y ont pas manqué ; mais quand on s'est donné la peine d'étudier un peu à fond cette nature puissante on y trouvera autre chose que de la présomption. Les critiques sérieux ont d'ailleurs hautement reconnu qu'après *Menschenwee* il avait le droit de parler ainsi de lui-même. Qu'importe, au reste, puisque voilà de nouveau un impérissable monument de notre langue.

Les défauts de l'écrivain se retrouvent aussi dans *Zegepraal*. Querido, je l'ai déjà dit, est une nature excessivement riche ; or, tout ce qu'il possède, il veut nous le donner à la fois, et c'est trop, beaucoup trop ; par là il fatigue souvent et lasse le lecteur, qui a de la peine à le suivre. Son esprit universel est tellement habitué à examiner tous les côtés des choses qu'il ne saurait se contenter de n'en mettre qu'un seul en lumière. Musique, peinture, philosophie, psychologie et le reste, il les approfondit simultanément avec autant de facilité que d'autres font de chaque matière à part. Cela explique son trop plein, sa passion débordante, sa superbe impétuosité, ses caprices éblouissants et la fougue de ses fantasmagories. Son génie est donc, si je puis dire, le factotum qui lui crée en même temps ses défauts. Et pourtant cette même nature, si grandiose et terrible, si violente que parfois elle semble brutale, a dicté des pages en grand nombre où susurre le silence, où la méditation chante tout bas une sobre et grave mélodie, où l'âme recueillie s'abandonne à la contemplation, et d'autres, non moins nombreuses, où se trahissent une sensibilité et une délicatesse extrêmes.

Un mot pour finir du style de Querido. Dans une étude de Taine sur Shakespeare je relève ceci :

Le style de Shakespeare est un composé d'expressions forcenées. Nul homme n'a soumis les mots à une pareille torture. Contrastes heurtés, exagérations furieuses, apostrophes, exclamations, tout le délire de l'ode, renversement d'idées, accumulations d'images, l'horrible et le divin assemblés dans la même figure... C'est le style de la

frénésie... Tout s'est transformé et défiguré sous l'ouragan de la passion.

C'est joli, n'est-ce pas! Eh bien, voilà une critique que, malgré ce qu'il y a d'outré, on serait un peu tenté d'appliquer au style de Querido. Lui aussi a une audace qui stupéfie, une élévation qui déconcerte, une raillerie qui flagelle, une fantaisie toute-puissante qui éreinte. Lui aussi entasse les métaphores et accumule les images, et elles ne pèchent pas toutes par excès de justesse. En plus d'un endroit son style est exagéré, effréné, manquant d'harmonie et de clarté. Mais aussi, combien on sera frappé coup sur coup de la sobriété magistrale de ses peintures dramatiques et épiques ! Et notez que jamais chez lui on ne sent le travail et la recherche ; cela coule de source, inépuisablement, et on a pu dire de lui qu'il a plus de mots à sa disposition que Carnegie n'a d'écus. Au coloris d'un Delacroix il joint l'immensité d'un Millet. Tantôt il vous jette les mots comme des quartiers de roche à la tête, et l'instant d'après il vous séduit et vous entraîne par la magnificence de son expression, par la suprême mélodie de son rythme, par la largeur épique de sa phrase. Ici on le trouve capricieux et emporté jusqu'à la surexcitation ; et là ses périodes respirent la belle sérénité d'un soir d'été à la campagne. Comme Van Looy il peint avec les mots, et s'il soigne parfois moins les détails il donne une plus forte impression de l'ensemble. Comme lui il voit tous les tons, toutes les couleurs, toutes les nuances de lumière. Il est visionnaire à l'égal des plus grands, et pour traduire ses splendides visions on dirait qu'il emprunte tantôt l'or pur de Rembrandt et tantôt les couleurs de feu de Van Gogh.

Maintenant je suis convaincu de n'avoir donné qu'une idée fort incomplète de ce plus génial de nos écrivains. Mais je n'en finirais pas si je voulais achever de le caractériser. Le moment n'est pas fort éloigné peut-être qu'on pourra lire en français (1) une partie au moins de son œuvre. Ne perdra-t-elle pas trop à la traduction? Je le crains un peu, car le style de Querido est si personnel, si original qu'il me paraît extrêmement difficile de le rendre d'une façon satisfaisante.

H. MESSET.

(1) On prépare en ce moment une traduction allemande de *Menschenwee* et de *Zegepraal.*

PANNEAU

—

A Louis Rasquier.

Le crépuscule hésite au fond des cieux lilas.
L'âme grave du jour tendrement agonise ;
Le précis devient flou, l'imprécis s'indécise,
Les lignes, les couleurs, les sons ont des tons las.

Le vieux parc s'ennoblit de la nuit qui l'estompe.
A chaque pas s'évoque un souvenir royal :
Alhambra, Trianon, Versaille, Escurial
Surgissent tour à tour dans leur deuil et leur pompe.

L'heure se réfléchit au cœur des étangs morts,
Le silence agrandit encor le paysage ;
Seul, d'instant en instant, ainsi qu'un noir présage,
Un courlis prend son vol dans l'air lourd de remords

C'est là que, somptueux, indolents et fidèles,
Comme des fleurs d'exil éparses sur les eaux,
Les cygnes douloureux se confient aux roseaux,
Loin de l'azur brutal qui polluerait leurs ailes

Ils souffrent. Leur candeur revoit la Malmaison,
Les soins de sœur qu'avait la bonne Joséphine,
Quand, s'oubliant pour eux, du pain dans sa main fine,
Elle venait leur faire aimable la prison.

Dans le soir qui s'éteint comme une lampe blonde,
Ils se gazent d'un rose adorable et léger;
Leur col fin que Léda semble encor diriger
Dessine un S très pur sur le champ noir de l'onde.

Mais ils se sont fondus dans l'ombre... ils ont été.
Leur flotte vaporeuse a cinglé vers le rêve,
Et l'œil croirait que c'est un charme qui s'achève,
Si les cygnes, avant leur mort, n'avaient chanté.

OMER SAGNES.

LE SALON D'AUTOMNE

I

J'ai compris en étudiant le Salon d'Automne les quasi unanimes regrets qui précèdent M. Loubet dans sa retraite. C'est, en effet, le président qu'il nous fallait, qu'il nous faut, et je crains fort, s'il s'en va, que les sénateurs et les députés réunis en congrès ne nous rendent pas son second. Qui saura comme lui, pour sommer officiellement son époque, parler sans cesse et ne rien dire jamais, prodiguer les encouragements aux tentatives déjà soutenues par l'engoûment public et se détourner de l'ardente lutte où peinent, hors des chemins foulés et stérilisés par les meutes innombrables des suiveurs, les quelques-uns en qui déjà brille et retentit l'avenir certain, — qui saura comme lui se tenir à sa place, celle du premier magistrat d'une société neutre, creuse et pauvre : hors de la vie? Héros éponyme, en vérité, des classes qui nous gouvernent, il a refusé d'honorer de sa présence l'inauguration de ce Salon! *Mystifié*, l'an passé, au cours d'une promenade morne dans les galeries du Grand Palais, il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait pas; il s'est en 1905 fidèlement tenu parole. Les Artistes Français, c'est entendu; la Nationale, passe encore; mais le Salon d'Automne... ! Serait-ce que le président professât une esthétique personnelle, inconciliable avec les théories et les œuvres de ce Salon? Cette supposition est en elle-même assez gaie : non, M. Loubet n'a rien de personnel. Représentant conforme et insaisissable de la conformité dispersée qui caractérise notre temps, il a une répugnance très logique pour l'individualité qui s'exprime, qui s'efforce, qui désire, qui vit.

Et cela, dis-je, est très logique — et très comique.

Rodin, Carrière, Cézanne, Renoir, Redon, Raffaëlli, Willette, Mlle Claudel; Ingres, Manet : on mystifie M. Loubet en l'invitant à visiter une exposition où sont représentés par quelques-unes de leurs plus belles œuvres de tels artistes!

Mais, soit. Je prête à une négligeable absence l'importance qu'elle n'a pas. Tout de même on s'attriste, en passant, à songer au bien que pourrait faire « un homme dans cette place », s'il était informé, — au mal, aussi, qu'il pourrait empêcher. Vous savez comme la presse a répété pour son compte et multiplié le geste dédaigneux du président pour le Salon d'Automne. Dans des illustrés qui ont l'univers pour clientèle on s'est plu à travestir quelques-unes des plus intéressantes œuvres exposées ou, ironiquement, perfidement, à donner les pires pour les plus significatives. Ce fut un petit scandale, que la faveur ou seulement l'impartialité présidentielle eût pu éviter.

Passons.

Ce qui importe et ce qui est certain, c'est que la bonne foi intelligente ne peut refuser d'admirer dans ce 3e Salon d'Automne la plus belle manifestation collective d'art qui se soit produite depuis longtemps.

Sans doute l'aisée, simple et logique présentation des œuvres, leur juste mise en valeur est pour beaucoup dans cette impression heureuse, et il faut remercier les hommes de goût et de talent qui ont présidé à l'arrangement du Salon, Charles Plumet, le savant architecte, l'artiste rare, et ses précieux auxiliaires, Georges Desvallières, Charles Guérin, René Piot, Paul Baignières, Maxime Dethomas, Achille Ouvré, René Piot, Fernand Piet, Abel Truchet. Ils ont, comme le dit très bien Elie Faure dans la belle préface qu'il a écrite pour le catalogue, « supprimé les catégories : ce Salon est comme un jardin spirituel dont toutes les fleurs mêlées auraient l'harmonie naturelle que la lumière, l'espace et le rhythme secret des choses imposent à la rue, au ciel universel... Le *genre*, ici, est inconnu, c'est l'ordre confus de la vie. » En effet, et c'est l'intérêt aussi de la vie, sa passion et son inquiétude. Mais, d'être bientôt averti qu'il n'est pas dans un lieu factice, dans une sorte de « lieu de raison » ajouté à la réalité du monde, le visiteur, d'abord surpris, ne tarde pas à ressentir cette joie que nous goûtons tous à nous reconnaître dans une atmosmosphère familière, et sa compréhension s'éveille, pourvu qu'il soit sincère, avec sa bienveillance.

L'intérêt propre des œuvres méritait, du reste, ces soins et justifie amplement l'optimisme dont je viens de témoigner.

Je me contenterai d'exprimer de la façon la plus directe et la plus franche les sentiments que ces œuvres m'ont inspirés, — quelques-unes de ces œuvres, car mon idéal n'est, pas plus cette année que les précédentes, de tout dire et de n'oublier personne. J'avertis même que je m'arrêterai fort peu aux objets d'art décoratif et que je négligerai l'exposition du Livre ; ce n'est certes pas qu'elle m'ait paru sans valeur, mais pour en parler comme il convient il faudrait beaucoup de place ; l'occasion me sera certainement donnée, au cours de l'an qui vient, d'étudier avec détail les arts (on disait jadis) mineurs en ces débuts du XXe siècle.

II

Est-ce à la moyenne des efforts qu'il convient de s'attendre pour apprécier une manifestation collective d'art ? J'imagine qu'un savant résoudrait volontiers cette question par l'affirmative, et je pense qu'il se tromperait. Pour connaître les *directions* d'un mouvement spirituel, c'est aux *directeurs* en effet qu'il faut les demander, aux initiateurs, c'est-à-dire aux plus rares esprits, voire aux réprouvés du sens commun. Je ne sais si le suffrage universel correspond ailleurs plus étroitement à la vérité, mais je vois bien qu'en art il la trahit et ne signifie rien du tout.

Faites-en l'expérience, s'il vous plaît, consultez-le au Salon d'Automne, et vous serez logiquement, irrésistiblement amené aux plus fausses conclusions. Vous devrez vous persuader que l'impressionnisme est encore triomphant, que les jeunes artistes s'entêtent à la peinture du morceau, qu'ils préfèrent le paysage à la figure, qu'ils n'ont aucun souci de ce grand ternaire de l'art : la composition, l'expression, la décoration.

C'est du moins ce qu'un bon millier des 1,636 œuvres plastiques réunies dans ce Salon paraît affirmer.

Mais c'est tout justement le contraire qui est le vrai.

Ne nous arrêtons point à ce millier d'œuvres de « seconds » ; pour tant qu'ils se mettent en peine de gesticuler, ils n'en constituent pas moins la matière inerte, le poids mort de la génération. Ils perpétuent des méprises ; particulièrement leur obstination à croire, pour s'épargner les laborieuses recherches, que toute vérité soit dans l'impressionnisme, dénonce leur ignorance du sens vrai de l'art, et de la vie. — Cherchons ce

sens vrai chez ceux qui s'exceptent de cette foule. Ce sont eux qui incarnent et représentent leur temps, et qui le dirigent. Car ces êtres exceptionnels, ces « originaux », ces « types » qu'on croirait détachés de l'époque un peu comme ces blocs erratiques étrangers au terrain où on les trouve, sont bien précisément, au contraire, les figures centrales qui réunissent en elles les caractères autour d'elles épars sur d'innombrables autres figures : des « types », oui, qui expliquent et qui résument un grand nombre d'autres vivants de la même heure, des originaux reproduits à des milliers et des milliers d'exemplaires en qui vont toujours davantage s'effaçant les traits significatifs.

Ces « types », au Salon d'Automne, évoluent eux-mêmes autour des maîtres vivants encore ou déjà disparus qui furent *tous*, à l'instant héroïque de leur production, condamnés par les artistes et les amateurs de bon ton, et desquels pas un ne passa par l'Institut. Ce sont, pour les nommer tout de suite, Rodin, Carrière, Gauguin, Cézanne, Degas, Van Gogh, Renoir. Voilà ce qui donne à cette exposition d'Automne les apparences d'une manifestation révolutionnaire et sans doute ce qui lui aliène les complaisances officielles. Voilà aussi ce qui fait son pur mérite et ce qui assure sa gloire.

Avec des talents évidemment inégaux, mais tous avec lucidité, les artistes dont je parle, les « significatifs » d'ici voient vrai, et, pour atteindre au vrai, remontent bravement, à leurs dépens, avec joie, par delà les traditions déformées, jusqu'aux sources pures. Ils continuent la révolution, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà écrit, mais comme il convient sans doute de le répéter, car c'est la certitude et beaucoup la méconnaissent, — c'est-à-dire qu'ils écartent les imitateurs, les exploiteurs des visions formulées par le génie, pour, à leur tour, s'élever, tenter de s'élever aux sommets où le génie, dans la clarté primitive retrouvée, fit son geste créateur, à la contemplation directe de la nature, à la communion profonde avec la tradition vraie dont tant de vivants méconnus deviennent, morts, les représentants immortels.

— Que restera-t-il de toutes ces petites révolutions? me demandait un artiste pas révolutionnaire et qui a de l'esprit.

— Quand bien même elles ne produiraient pas le chef-d'œuvre incontestable d'où rayonne la lumière et qui révèle à

lui-même l'avenir, il en resterait le témoignage d'une génération consciente, sincère et qui ne veut pas être trompée. Ce serait un résultat déjà, et qui mérite la sympathie et le respect. Mais il en restera plus et mieux, de ces petites révolutions quotidiennes et personnelles, dont je ne sais quelle incompréhension, de je ne sais quoi conservatrice, trouve à sourire. Les grandes espérancces sont permises : Guérin, Maillol, Martel, Rouault, Naudin, Prunier, Matisse, Dejean, Girieud, Lempereur, Desvallières, Dethomas, Dufrénoy, Lacoste, Van Dongen, Flandrin, Bernard, Boutet de Monvel (je cite au hasard du souvenir, en désordre, ces noms, vous en lirez d'autres tout à l'heure et, hors du Salon d'Automne, j'en sais d'autres encore) : tous ces artistes travaillent; oui, il restera quelque chose « de ces petites révolutions ».

Et je viens de nommer quelques-uns des *exceptionnels* dont je parlais, des significatifs,— des affirmatifs, de ceux qu'il faut interroger si l'on veut connaître les directions de la manifestation présente. Tous, à bien peu d'exceptions près, sont préoccupés du sens décoratif de l'art ; presque tous ne retiennent déjà plus de l'impressionnisme qu'un conseil général de se plaire à la peinture claire et d'étudier directement, scrupuleusement, la nature.

Plusieurs, il est vrai, sont encore hésitants. Dans cette hésitation qui s'attarde, pour combien est le tort de l'heure ? Pour combien est-il dans l'erreur de tels qui, exceptionnels aussi, le sont négativement?

III

Je ne crois guère que la critique violente, même si elle procède de la vérité, y ait jamais ramené personne. A quoi bon essayer de décourager des tentatives inutiles ou même négatives dont le temps rapide aura bientôt fait justice à jamais, surtout quand elles n'arborent pas de fausses couleurs de victoire ? Laissons les naïfs s'indigner de bonne foi de la place usurpée dans ce salon par le douanier Rousseau. — On ne saurait, du reste, dire sans injustice que ce brave homme soit dépourvu de tous mérites ; sa peinture peut n'être pas très nécessaire, est-elle plus inutile que celle de M. Lefèvre? Il y a même des qualités décoratives dans ce tableau qu'une trop longue étiquette désigne (« Le lion, ayant faim, se jette sur

l'antilope, la dévore », etc...) et qui semble l'agrandissement colorié d'une gravure sur bois, illustration d'une vieille bible allemande. En tout cas, M. Rousseau n'est pas de ceux qu'on puisse décourager, et s'il n'a guère bougé depuis l'époque déjà ancienne où Gauguin pince-sans-rire le présentait à M. Degas un peu déconcerté : « Un grand peintre »..., le bon douanier montre du moins qu'il est décidé — à continuer, et sa persévérance est inoffensive.

Plus grave, certes, et plus dangereuse est l'erreur d'artistes doués, comme M. Bonnard ou M. Vallotton, M. Hermann Paul ou M. d'Espagnat. Ils ont leurs admirateurs, entre lesquels de très estimables esprits, et leurs imitateurs, qui ne sont pas tous négligeables. Méconnaîtrais-je le charme, l'harmonie des tonalités rares de la *marine* et du *paysage* de M. Bonnard ? l'agrément des féeries nocturnes — *Panthée*, *Soir antique* — de M. Vallotton ? l'esprit que dépense M. Hermann Paul dans ses pastels ? l'habileté dont fait preuve M. d'Espagnat dans ses combinaisons de lignes et de couleurs qui voudraient nous suggérer le sens d'un grand décor ? Ce n'est pas l'effort que je conteste, ni la sincérité ; mais c'est la nature de cet effort, ce sont ses tendances mêmes que je critique, et je voudrais signaler la méprise de cette sincérité. Pour essayer de tout dire en un mot dont on pourra sourire : la tendresse manque. Et cette absence stérilise tant de science et d'adresse. Les figures de M. d'Espagnat ont d'artificielles grâces, menteuses. Les caricatures, peut-être involontaires, de M. Hermann Paul grimacent de vilaines pensées. Le *Sommeil* de M. Bonnard, cette femme vautrée, recule au plan des choses l'apparence humaine et c'est une nature morte exagérée, vraiment, fausse. Quant aux nus de M. Vallotton, il les a regardés d'un œil froid, il les a peints d'une main sèche : et en dépit des éléments réels de beauté, ils sont laids ; il est impossible de ne pas voir que M. Vallotton s'assujetit à une formule contre quoi s'insurge la vie.

Pour combien dans ces erreurs, disais-je, le tort de l'heure ? Cette sécheresse, je la retrouve dans la rue, sur les visages crispés et durs de mes contemporains. Elle est un effet de la dispersion, qui non seulement nous sépare les uns des autres, mais encore nous divise intérieurement, divorce notre sensibilité d'avec notre intelligence...

Sans m'attarder à ce chapitre des rigueurs nécessaires, je signalerai une autre erreur, celle de la fausse grâce, exemplairement l'erreur de M. Guirand de Scevola, et une autre encore, celle de la vigueur qui ment, l'erreur de M. Niederhausern-Rodo, et j'insisterai en quelques mots sur ce dernier. On sait que ce sculpteur fut chargé du monument de Paul Verlaine, voilà dix ans. A diverses reprises il nous montra des fragments de sa composition — laquelle est fort compliquée — et l'an dernier un groupe de muses, morceau dont j'ai signalé avec plaisir la belle et puissante harmonie. Mais il apporte, cette année, un buste de Verlaine (en marbre : définitif, alors ?) qui est inacceptable. Ceux qui ont connu le grand poète ne pourront voir là que sa caricature. Furieux, fiévreux, avec des grossissements de traits qui le trahissent, l'auteur de *Sagesse* et des *Fêtes galantes* apparaît sous les dehors d'un épouvantail. Ce n'est certes pas *lui*, ou du moins ce n'est pas, en admettant qu'à certains douloureux instants de sa vie martyrisée il ait pu de loin ressembler à cela, le souvenir qu'il faut éterniser de lui. Verlaine avait de belles heures de douceur sereine, de grandeur admirable où il se rejoignait lui-même dans les hauteurs de sa conscience si extraordinairement lucide. Alors il abdiquait toute colère et c'est à ce Verlaine-là que nous devons quelques-unes des plus belles pages de la poésie française. C'est lui que Carrière a vu et qu'il a exprimé dans son précieux portrait, — c'est lui qu'il fallait tâcher de voir, — et c'est lui seulement que l'avenir connaîtra.

IV

Et je me hâte, après ces constatations où je n'ai point pris de plaisir, vers les artistes et les œuvres qui m'ont donné la joie d'admirer, sans laisser toutefois, quand l'admiration comporte des réticences, de les dire. — On m'excusera de donner sans recherche plus ou moins ingénieuse ou arbitraire d'ordre mes souvenirs, mes notes au cours de plusieurs visites ; ne sera-ce pas imiter un peu la méthode adoptée, dans ce Salon, pour le groupement des œuvres qui voisinent — au gré, dirait-on, du hasard, d'une libre harmonie, en réalité ?

M. Maillol s'exprime enfin dans la plénitude de sa forte pensée et de son grand talent. Sa femme nue, assise, un coude au genou, est une œuvre considérable, d'une simplicité ample,

d'une puissante massivité. Vue de face et un peu sur sa gauche, selon le plan qui dérobe le bas des jambes et ne laisse rien soupçonner des plans gauches et du dos, elle est même tout à fait belle. Lui reprochera-t-on d'évoquer dangereusement la Nuit de Michel-Ange? Sitôt en effet que cette comparaison, appelée par l'attitude de la figure et par les recherches de force qui caractérisent l'exécution, s'est installée dans l'esprit, il est inévitable qu'on devienne un peu sévère, peut-être injuste pour le jeune statuaire. Où l'on croyait d'abord reconnaître les traits de la vigueur on est tenté de ne plus voir que d'injustifiables exagérations, des boursouflures; ces saillies significatives que le grand maître demandait aux os, aux nerfs, aux muscles, se sont arrondies, amollies dans l'œuvre moderne, et c'est à l'excessive richesse de la substance graisseuse qu'elle doit l'importance de sa masse. D'où les lignes flasques et gonflées à la fois des bras, des jambes et ce dos dont les courbes sans noblesse compromettent la majesté de l'ensemble. Engagé dans ce chemin des comparaisons, il est inévitable qu'on remonte jusqu'aux Grecs primitifs, auxquels M. Maillol pense, si je ne me trompe, bien plus souvent qu'aux héros de la Renaissance, et jusqu'aux Egyptiens, et c'est alors sa simplicité même qu'au nom de ces maîtres suprêmes on serait conduit à discuter. Mais de tels rapprochements seraient, je le répète, souverainement injustes si au moins on ne se hâtait de souligner le grand honneur qu'ils font à M. Maillol. Même s'il y succombe la défaite est glorieuse et c'est beaucoup, je pense, qu'à propos d'un vivant, d'un artiste jeune encore, s'imposent de tels souvenirs.

Les deux bustes de femme de Jean-René Carrière procèdent d'une esthétique vérifiée par de nombreux chefs-d'œuvre dans un art frère et nous promettent d'autres chefs-d'œuvre qui seront personnels sans être les imprévus phénomènes d'une génération spontanée. Car je ne suis pas de ceux qui reprochent aux enfants du grand Carrière d'avoir écouté avec attention et de mettre en pratique avec fidélité les enseignements paternels. Il est même très évident qu'ils ont pris, avec le parti de la fidélité, celui de la sagesse, et ce qu'on voit qu'ils font n'est pas pour leur mériter nos blâmes ni leur inspirer des regrets. René Carrière se développe logiquement, largement; ses envois de cette année témoignent d'une aisance et d'une

certitude dont il n'avait pas encore fait preuve. Mme Lisbeth Delvolvé Carrière évolue dans sa voie, en cherchant toujours de plus près les passages discrets et le lien des choses; ses fleurs nouvelles, qui se prolongent au delà de leur forme apparente pour se rejoindre dans l'air où se mêlent aussi leurs parfums, disent une sensibilité plus affinée de jour en jour et doucement douloureuse. Mme G. Margueritt, dans de simples études de plantes potagères, dessinées, gravées, manifeste aussi ce sens de l'ininterrompu des lignes vivantes.

Dans cette même féconde atmosphère de la pensée de Carrière se signale Mme Séailles. Ses portraits, qu'on devine d'une vérité profonde, procèdent d'une double recherche, picturale et psychologique, et c'est le drame de la rencontre des sentiments sur un visage avec les effets de lumière qui ne se contentent pas de les laisser voir, qui les commentent harmonieusement.

Une autre femme, qui peint des portraits aussi, Mlle Dufau, inquiète. Le désir de plaire, qui ne fut jamais bien caché, se livre et se proclame, aujourd'hui, trop ouvertement, on dirait presque trop uniquement. Auprès des siens, les visages peints par M. Lavery paraissent durs, et pourtant... Ce n'est du reste pas à dire que M. Lavery manque de talent.

Avouons que Mme Marval elle-même apparaît, cette année, avoir trop sacrifié à la grâce. Et puis, toutes ces têtes si semblables les unes aux autres, presque identiques! On regrette la splendide exposition des derniers Indépendants. On la retrouvera.

Il n'est que juste et on est heureux de constater le plein épanouissement du talent de Charles Guérin. On l'imite beaucoup (à quoi bon citer les noms des imitateurs?); signe de maîtrise consentie par les pairs de la veille. Je ne sais pourtant si sa vision est susceptible d'une autre interprétation que la sienne. Mais qu'attend-on pour lui donner à faire de grands, de vastes décors? Nous pouvons être assurés que nous avons en lui un décorateur délicieux; laissez-nous voir s'il possède, avec le charme, l'abondance et la force.

Et j'ai plaisir encore à noter les progrès importants, le développement toujours plus large de M. Pierre Laprade. Coloriste ardent, audacieux, d'un bel œil, celui-ci aussi songe aux splendeurs du décor pictural.

Du reste, ce dernier trait caractériserait les tendances d'un nombre considérable des artistes présents, parmi les meilleurs. N'est-ce pas un décorateur exquis que M. Vuillard ? Les peintures qu'il expose aujourd'hui, datées d'une dizaine d'années, sont même, proprement, des panneaux décoratifs. On lui reproche d'imiter la tapisserie jusqu'à tromper l'œil. Pourquoi ce jeu ne serait-il pas permis, et de quoi se plaindrait l'œil, s'il est délicatement amusé? J'imagine que cette imitation a été dictée à l'artiste par la destination même de ses compositions; ce sont des ornements peints pour l'embellissement de nos intérieurs modernes, et la nécessité de s'en tenir, pour des motifs d'harmonie générale, de concordance avec les objets, les meubles, les tableaux même, aux gammes grises et aux nuances sourdes, a tout naturellement appelé les tons éteints et doux de la tapisserie, de la laine; il faut admirer sans réticence, ceci admis, le parti que l'auteur a su tirer de ces ressources limitées. — M. Roussel, dans une pensée voisine de celle de M. Vuillard, se meut plus librement et témoigne d'une imagination plus rare encore, plus poétique. Quelles compositions vraiment délicieuses que ses *Nymphes* et surtout sa *Bacchanale* encore pourtant à l'état d'esquisse!

Et c'est dans la décoration aussi que Georges Desvallières paraît avoir trouvé l'apaisement de sa pensée inquiète, douloureusement partagée entre le culte de l'antiquité et le goût du modernisme, tyrannisée par les leçons de Gustave Moreau et les conseils de Toulouse-Lautrec. Sa *Frise* et ce Christ appuyé à l'épaule de Madeleine sont deux œuvres d'une beauté austère et forte, significatives d'un départ serein pour le point idéal où se rejoignent les routes de Grèce et de Judée. — Même les illustrations de cet artiste pour *Rolla* sont bien moins des illustrations proprement dites que des décorations réduites.

M. Rouault nous réserve certainement de grandes surprises. Qu'elles soient prochaines! Tous les amateurs clairvoyants lui ont voué la plus solide estime, et la plupart s'attristent de le voir s'attarder dans la contemplation douloureuse des pires misères morales : *Filles*, *Prostituées*, *Forains*, *Cabotins*, *Pitres*, ces titres confessent un pessimisme entêté et ne mentent pas; l'exécution sombre de ces visions désolantes leur correspond avec une trop fidèle exactitude. M. Rouault

traverse une nuit tragique. Elle semble pourtant s'éclairer faiblement. *Crépuscule*, dit encore un titre : est-ce celui du soir ou celui du matin?

M. Henri-Matisse se plaît, croirait-on, à déconcerter les espérances. La sincérité de ses recherches n'est pas en question, mais elles étonnent. On craint que des dons supérieurs s'y dépensent sans définitif profit. Toutefois, si sa peinture inquiète, ses dessins rassurent.

J'aurais pu compter Gaston Prunier parmi les décorateurs, et quoi de plus décoratif, en effet, que ses paysages de ville et de montagne, de constructions et de ruines dont j'ai plus d'une fois entretenu les lecteurs du *Mercure?* Mais il « bouge », et deux études de têtes — *N'a qu'un œil* et *Prosper Charbonnier* — nous ouvrent sur son talent des perspectives imprévues. Nous attendions bien qu'il arrêterait un jour son regard sur le visage humain et qu'il apporterait dans cette étude ces qualités de force sensible et de compréhension personnelle que nous admirions dans ses paysages. Nous voyons bien la vigueur et l'intelligence, nous sommes un peu surpris de ne pas retrouver la sensibilité tout entière d'un des artistes les plus vibrants que nous connaissions, dans ces figures rudes, rudement exécutées, un peu même dans le sens caricatural.

Un autre artiste qui bouge, M. Charles Milcendeau. Ce dessinateur primitif, ce peintre familier des intérieurs ouvriers en Vendée se mondanise presque — *La Dame à l'ombrelle jaune* — et fait regretter le Milcendeau d'hier.

Girieud, dans ses fleurs franchement traitées en plein éclat. *Tulipes*, *Pivoines*, *Iris*, confirme l'espérance que de récents essais nous avaient inspirée de saluer bientôt en lui un coloriste pur et fort. Des vitraux, des images d'Epinal, annoncent d'autre part qu'il garde le dessein d'intervenir dans les formes. Encore un que le décor tente et qui lui est destiné.

Edmond Lempereur, lui aussi, a les dons d'un coloriste-né. Il se détourne sans violence, dans une recherche personnelle, du mouvement impressionniste pur.

Deux nouveaux venus — ou du moins deux artistes jusqu'à ce jour peu connus encore — payent leur droit d'entrée par des œuvres maîtresses. J'aurai sûrement l'occasion de les retrouver à loisir, je les signale : Eugène Martel et son *Cabaret*

des Sœurs Athanase, Bernard Naudin et ses seize dessins, *la Musique*. On sent qu'une grande tendresse se cache sous l'âpre peinture de Martel et sa composition témoigne d'un sens profond de la vie, d'une extrême intelligence. — Bernard Naudin a réalisé l'alliance intime de deux arts en ces images dessinées qui rejoignent les impressions vagues et puissantes de la musique. Je n'hésite pas à le dire, ceci est de l'art le plus haut, le plus émouvant, l'art d'un grand artiste.

Je voudrais m'arrêter devant l'admirable *Place des Vosges* de M. Georges Dufrénoy, en qui je saluais déjà l'an dernier un peintre de race. Il est de ceux dont on peut suivre avec sécurité le développement constant fait de hardiesses raisonnées, soutenues de fortes études. — Et je voudrais aussi vous retenir devant la *Lumière électrique* de Dario de Regoyos, un effet d'une si extraordinaire réussite.

Et les savants dessins de Lepère ! Et les merveilleux dessins rehaussés de Dethomas ! Et l'exposition, considérable de toutes manières, du sculpteur-peintre Bourdelle ! Et les paysages *à thèmes* de Maufra ! Et le beau visage que M. Hœtger place sur un torse peut-être insuffisant ! Et les très fines statuettes de Louis Dejean ! Et les objets que la main si artiste de M. Henri Hamm sait sculpter dans la corne ! Et les sept vases flammés, d'une matière solide et retentissante, d'une forme sobre, de M. Félix Massoul ! Et la Louise Michel et la composition décorative statuaire de M. Derré !

Mais, n'ayant plus la place qu'il faudrait pour les analyses même sommaires, et malgré l'engagement que j'ai pris, prudemment, d'être incomplet, je veux du moins avoir nommé Chamaillard et O'Connor, fidèles à Gauguin, Ouvré, de qui les études gravées (*les Mélomanes*) sont d'un si consciencieux talent, Scott-Dabo, encore un nouveau-venu, paysagiste subtil de la mer, Audra, trop prudent, Iturrino, Jean Puy, Roby, Sunyer, Vernet, Friesz, Lacoste, Maurer, Morrice, Van Dongen, Bouche, Bernard Boutet de Monvel, Camoin, Degouve de Nuncques, Dezaunay, Dusouchet, Flandrin, Alcide Le Beau, Piot, Sue... Et combien j'en oublie !

V

Au-dessus de ces nobles efforts, jeunes pour la plupart et tout vibrants encore des frémissements de l'orgueil en pleine

lutte, de l'amour en pleine conquête, planent les maîtres, dans la sérénité de la possession certaine qui va s'élargissant toujours, selon les lois d'un accomplissement harmonieux et conscient.

Des œuvres de Rodin, en nombre important, sont réunies dans une salle à part. Il faut applaudir à cette marque de déférence ; elle signifie clairement qu'on a, ici, le sens vrai du mérite supérieur et de la gloire. — Cet ensemble donne assez nettement, pour qui connaît l'immense effort de Rodin, une synthèse cursive et réduite de ses travaux. Et c'est toujours avec un sentiment nouveau de gratitude admirative qu'on écoute, quand Rodin parle. Il y a là des groupes charmants, à demi prisonniers encore du marbre et suggérés par des modelés, sommaires, d'une exactitude souveraine qui leur confère on ne sait qu'elle vie élémentaire d'une extraordinaire intensité ; une Minerve, dont l'héroïque beauté fascine; des bustes, notamment celui de mon confrère Gustave Geffroy, d'une vérité, d'une réalité profondes. Et puis, il y a des fragments, un torse sans tête qui voisinerait glorieusement avec tel autre torse antique et fameux, un corps d'homme, aussi décapité, dont les bras et les jambes se tordent dans une émouvante arabesque. Ces fragments, toutefois, malgré leur incontestable beauté, soulèvent des critiques; on craint que l'amour du maître pour les merveilles statuaires de l'antiquité telles que l'injure des siècles nous permet de les connaître, c'est-à-dire mutilées, n'égare sa pensée. Faire soi-même et de parti-pris l'œuvre du temps, produire des nouveautés marquées dès leur naissance par les années, n'y a-t-il pas là une erreur? « Croyez-vous, me disait le sculpteur Durio, que si Phidias revenait parmi nous et pouvait voir dans quel état ses œuvres nous sont parvenues il ne serait pas désespéré? » Cela semble plausible, et il y a pourtant beaucoup à dire. Comment ne pas voir, d'abord, que la sculpture antique fait aujourd'hui, pour nous modernes, partie intégrante de cette nature dont elle reste la plus haute expression humaine? Le séjour dans la terre, les mutilations mêmes, la patine ont ajouté à ces images de la vie ordinaire une vie propre, une autre vie, auguste et mystérieuse. Telles en effet qu'elles nous ont été transmises, elles vibrent plus intensément peut-être qu'elles ne faisaient sous le ciseau de Phidias ou de Praxitèle. Leurs blessures les

rendent plus touchantes, elles ont la beauté des arbres atteints par la foudre. Elles « sont », enfin, dans la vie au même titre que les arbres et comme les autres produits organiques des éléments. Et puis, sommes-nous bien assurés que les Grecs eux-mêmes n'aient jamais pratiqué la sculpture fragmentaire? Cette question a donné lieu à de nombreuses, ardentes ou savantes controverses, et elle n'est pas encore résolue. — Quoi qu'il en soit, les fragments de Rodin sont beaux ; ceci doit nous suffire. Mais il serait sans doute regrettable qu'un exemple de si haut tombé suscitât des imitateurs indiscrets...

Carrière a choisi pour titre à la plus importante des toiles qu'il expose ce mot : Tendresse. C'est le titre de son œuvre entière, de son œuvre immense. Et d'année en année, de page en page, nous approfondissons avec lui le sens illimité de ce mot, de ce verbe créateur. Jamais encore peut-être il ne lui avait donné tant d intensité, tant de douceur aussi. Et cette émotion qui nous prend irrésistiblement devant ce geste d'amour, cet éternel baiser de la mère à l'enfant que nous croyons voir pour la première fois, ne nous empêche pas d'admirer la puissance picturale de l'artiste, la souveraine harmonie des lignes qui s'enveloppent, des nuances et des tons qui concertent l'atmosphère et en précisent la vérité. Cela est composé comme un poème et comme une symphonie, selon de grandes lignes directrices, avec de constants rappels, dans une magnifique et significative unité. Des portraits environnent cette toile; celui d'une des filles du peintre, peut-être la merveille de son exposition; celui d'Anatole France, rayonnant d'intelligence; celui d'Elisée Reclus, aux yeux pleins d'énergique bonté; celui de Mlle Bréval, si délicatement modelé dans un mouvement de grâce où se laisse deviner une indicible tristesse. Et ces effigies, d'exécution si sûre et si souple, sont des conquêtes d'âmes. Les modèles de Carrière ne songent pas à lui mentir, ne sauraient lui mentir.

Les tableaux de Paul Cézanne effarent le public et réjouissent les artistes; tout le public, pas tous les artistes. Je ne pense pas qu'entre lui et un poète l'entretien se passionne. Un peintre. Pleinement un peintre ? s'il l'était pleinement, entre lui et le poète l'entretien se passionnerait. Seulement un peintre, admirable et inégal. Il s'enferme parfois dans la cryptographie d'une technique difficile, et parfois il s'exprime avec

la simplicité d'un enfant ingénu et génial. Il est inquiet, mais uniquement de savoir si ses valeurs sont justes, et l'humanité dans ses tableaux n'a que la valeur d'une valeur.

Dans les tableaux de Renoir aussi. Les visages de ses femmes sont des scènes où il ne se passe rien, vides. Ses femmes nues sont des jardins; chairs en fleurs, en fruits, aussi vivantes, vivantes de la même vie que ces admirables natures mortes : *Plat de prunes*, *Melons et fruits*. Et la sensualité que ces jardins charnels éveillent n'est que de la gourmandise. Je pense qu'il y a deux arts comme il y a deux amours et que cette façon-là d'aimer — délicieuse — n'est pas le grand art.

Les *fleurs*, l'*Ophélie*, le *panneau décoratif* d'Odilon Redon habitent une atmosphère hors de l'espace et du temps, d'une étrange et noble pureté. J'entends bien qu'à cet art candide les adroits n'entendent rien. C'est trop simple ! Mais cette simplicité est solide. C'est la simplicité d'un sage enchanté de visions vierges, tantôt somptueuses et surprenantes, tantôt sévères, blanches, câlines. Il faudra bien qu'on finisse par reconnaître en Odilon Redon l'un des plus riches inventeurs de formes, l'un des plus savants assembleurs de couleurs franches dont puisse s'honorer l'école française.

Peut-être suffirait-il, pour s'élever au respect qu'exige de ceux qui veulent le comprendre un artiste de cette lyrique distinction, d'examiner, après ses œuvres, sans transition, les pastels de Chéret, si gais, si creux, si jolis, si falots, — puis de revenir à Redon...

M. Raffaëlli montre deux toiles anciennes, très intéressantes, *la Réunion publique* et *le Dimanche au cabaret*. La première a vraiment le sens et le mérite d'un tableau d'histoire, moderne infiniment; l'orateur en action, dans le geste dominateur qui impose à la foule la chaîne des paroles, le poids d'une conviction, Clemenceau est là tout entier, d'une saisissante vérité physique et morale; et les écoutants sont des portraits aussi. L'autre œuvre, une scène d'humble douleur ouvrière, le veuvage d'un homme du peuple assis au cabaret, est d'un effet un peu immédiat peut-être; ce n'est pas du Coppée, c'est plus amer, ce n'est pas du Zola, c'est moins lourd; tout de même... Mais combien je préfère ces pages d'autrefois aux récentes, à cette *Cathédrale de Furnes*, à cette *Maisonnette blanche*, à cet *Effet de neige*, petites choses indifférentes.

Adolphe Willette a mis tout son esprit dans cette *Eve* qui joue à la corde avec le serpent du Jardin pour corde à sauter. Des anges, et l'un d'eux c'est l'auteur, égaient d'un peu de musique la sauterie. Adam, béatement couché entre les pattes d'un lion édénique, dort. Des personnes difficiles refusent de prendre plaisir à cette plaisanterie. J'en aime la bonté, la folie, et l'éclat charmant des franches couleurs. Peut-être serait-elle plus savoureuse dans un espace moins vaste et dans un cadre plus simple. Mais il est probable que Willette n'a choisi ni le cadre ni les dimensions de cette décoration pour un bal.

Armand Guillaumin tient une place à part entre les impressionnistes de l'autre génération. On peut contester qu'il ait rien créé, on ne nommera pourtant pas les maîtres qu'il invite et, sans marquer un enthousiasme extrême pour cette peinture si vibrante et pourtant froide, à l'auteur de ces quatre variations sur le même thème — paysage de vallée entre des collines — on ne peut refuser le respect dû à l'un des plus habiles virtuoses de ce temps.

Le groupe en bronze, *Abandon*, de Mlle Camille Claudel est une des plus belles choses qu'on puisse voir ici. Mlle Claudel avait bien souvent affirmé ses titres à la maîtrise. Cette œuvre récente fait voir qu'elle les garde. Je ne connais rien de plus touchant et de plus noble que le mouvement de cette femme en ce moment d' « abandon », rien de plus purement ému que cet embrassement de l'homme aux bras ouverts, avides et reconnaissants, qui reçoivent et qui donnent. Tout ce qu'il y a de sacré dans le geste de l'amour qui répond à l'amour, Mlle Claudel l'a mis dans cette œuvre magnifique, aux plis larges, aux détails habilement sacrifiés à l'effet de l'ensemble, et si vraie au delà de l'immédiat réalisme !

VI

Je me suis réservé de conclure par les expositions rétrospectives ; brièvement.

Ingres, Manet...

La promesse d'un ensemble de peintures et de céramiques japonaises avait fort intéressé le public artiste. Avouons en toute franchise que l'effet a trompé notre espérance. Rien là que d'avance on ne connût, et même nous savons telles estampes, aisées à trouver chez les marchands spéciaux, pour

lesquelles nous donnerions tout cet un peu quelconque et du reste par trop succinct bazar exotique du grand Palais. Il n'y a pas lieu d'y insister et on peut même présumer que les organisateurs du Salon d'Automne, quelque prochaine année, voudront, sur ce point particulier, nous dédommager d'une véritable déception.

En revanche, les deux ensembles d'Ingres et de Manet constituent le plus utile, le plus bienfaisant enseignement de beauté qui depuis longtemps nous ait été donné.

. Le résumé, suggéré, du moins, par l'opposition la plus expresse qu'on pût souhaiter, de la peinture française au siècle qui fut celui de sa plus éclatante gloire. Peut-être regrettera-t-on qu'à ces précieux exemples — d'un adorateur de la forme humaine en soi et abstraction faite du lien qui la relie à toutes les autres formes, d'un statuaire peintre comme Ingres, et de ce maître absolu du tableau de chevalet, cet artiste sûr qu démêla du premier regard dans l'impressionnisme alors nouveau ses éléments en effet durables et sut les discipliner selon les exigences de « l'art du tableau », Manet, — ne se soit pas ajouté le conseil plus essentiel encore sans doute d'un grand poète de la peinture, d'un voyant de la vie profonde en mouvement, comme Delacroix : alors la leçon eût été complète et les vivants eussent pu, devant cette trinité sublime, entendre retentir la voix auguste du passé conviant l'avenir et lui révélant le but certain... Il est vrai que, l'année dernière, le Salon d'Automne rappelait à notre admiration le plus magique ordonnateur de fêtes picturales de la seconde moitié du XIXe siècle, Puvis de Chavannes.

Il ne m'apparaît pas que ma tâche indiquée soit d'étudier en eux-mêmes, à propos de leur heureuse présence au Salon d'Automne, Ingres et Manet. Après tant de livres consacrés à ces grands artistes est-ce donc à dire qu'il n'y ait plus à parler d'eux? Je pense au contraire que la postérité ne cessera de leur demander des révélations; le génie visité par la vérité est une source intarissable. Mais Ingres et Manet ne sont point ici, en quelque sorte, pour leur compte. La résurrection de ces morts, leur présence parmi les vivants a le sens et la portée d'un rappel et d'une confrontation. « Vous souvient-il de nous? Faites-vous mieux que nous? Ce que vous faites *se tient-il* auprès de ce que nous fîmes? » C'est à ces questions qu'il fau-

drait répondre. Qui osera? On a envie d'attendre qu'Ingres ou Manet veuillent bien reprendre la parole, car l'indépendance, la clairvoyance et le désintéressement habitent, il faut l'espérer, le pays où maintenant ils ont leur atelier. Je ne veux pas craindre, au moins, que la Jeunesse les y ait suivis. Et pourtant, à parler non pas des maîtres parvenus au sommet de la vie, mais précisément des jeunes d'aujourd'hui, des « tout à fait-jeunes » et des « jeunes-encore », je n'en vois guère en qui je sente ni cette alacrité, cette allégresse, cette consciente frénésie sans cesse présentes et actives chez Ingres ou chez Manet, ni même cette sensualité puissante de l'un ou cette exquise élégance bienveillante du second. C'étaient des natures avides d'affirmation, des esprits enivrés de certitude...

CHARLES MORICE.

UNE AVENTURE MORALE

I

Un rayon du soleil couchant jaunissait l'écran sous lequel Jacques Darbot gravait dans une plaque de cuivre. Sur les vitres supérieures de la croisée se découpait un paysage de toits où l'humidité de l'automne avait déjà assombri le bleu des ardoises et avivé le rouge des cheminées.

Darbot se leva, rangea ses outils et sa plaque, décrocha l'écran de toile et ouvrit la croisée. L'air était doux. De légères fumées se dissipaient en brumes bleuâtres et rousses.

— Venez voir le beau Ziem, dit-il en se tournant vers moi. Vous connaissez ses premières études, ses impressions d'Amsterdam? Il a peint admirablement des couchers de soleil urbains. Alors que Claude Lorrain bâtit, pour encadrer ses ciels enflammés, des palais imaginaires, qu'il ennoblit en quelque sorte le royaume du soleil, Ziem a peint simplement les maisons qu'il voyait, maisons anciennes aux toits surchargés de bâtisses et de moulins, ou même maisons banales, dites « de rapport ». De ces dernières,il existe des études fouillées à la mine de plomb jusque dans les moindres détails des consoles et des ornements vulgaires. Ce sont là les digues entre lesquelles ruissellent des crépuscules.

Il demeura quelque temps silencieux; puis il reprit, les regards perdus sur les toits où les verrières des escaliers étincelaient, rondes ou coniques, comme d'énormes topazes :

— Mais ses tableaux, comme ceux du Lorrain, sont déserts. Rien n'y parle « à l'âme, en secret, sa douce langue natale ».

Tous les coloristes ont senti et traduit la volupté des soleils couchants en automne. Chez bien peu cependant l'œuvre d'art est complète comme chez les Vénitiens, profonde comme en ces tableaux que Titien appelait ses poèmes. Tous se sont trop préoccupés du monde extérieur. Tous sont allés jusqu'au fond de ce qu'ils croyaient être la nature et qui n'est que

l'apparence. Bien peu se sont doutés que la nature n'est belle et vraie qu'autant qu'elle est toute pénétrée de notre pensée. Ils ont étudié, analysé, imité les aspects du monde. Pour Titien, au contraire, la nature se transforme et s'harmonise dans le miroir somptueux de sa propre âme.

La lumière est belle, qui passe à travers les arbres obscurs, éclate dans l'ombre en mille soleils, caresse une herbe molle, baigne d'une vapeur d'or les palais assis au bord de l'eau. Mais tout cela nous séduit sans nous satisfaire. Il y faut une femme à la Giorgion.

Toute volupté se condense là et de là rayonne à nouveau sur le paysage. C'est le foyer d'élection où la lumière converge et qui donne à la lumière sa raison d'être et sa parfaite beauté.

Darbot soupira.

— Ah ! notre vie mesquine, perchée au bord d'un toit, dans une cage vitrée où l'on grimpe après le bonjour à la fruitière, à la concierge ! Pensez à la vie d'un Véronèse à la villa Barbaro, dans la société et la collaboration de Palladio et de Vittoria ! Alors la femme était vue par les artistes comme un thème inépuisable de belles inventions, comme la reine joyeuse et bienveillante d'un monde florissant. Aujourd'hui, les lois bourgeoises en ont fait notre pareille, mais il est de belles femmes qui comprennent encore que c'est pour elles une déchéance. Rappelez-vous, mon ami, ce dîner dont parle Benvenuto. Chaque convive s'était piqué d'y conduire une femme qui surpassât les autres en beauté. On les plaça toutes d'un côté de la table. « Derrière elles était un magnifique espalier de jasmin sauvage d'où leurs figures se détachaient avec tant de grâce qu'on ne saurait l'exprimer. »

— A propos, dit-il brusquement, ayant l'air d'énoncer comme par hasard une pensée qui, je le sentais bien, le tourmentait depuis mon arrivée ; je pars à la fin de la semaine.

— Où allez-vous?

— Dans un village perdu de la Provence, non loin de la mer. Une cabane dans les pins et la lavande, m'écrit-on.

— Ah ! vous allez chez des amis ?

— Des amis, vous l'avez dit, oui... ce sont des amis...

— Vous resterez longtemps ?

— Le sais-je? Le plus que je pourrai... ou bien... peut-être... reviendrai-je aussitôt...

Nous nous tûmes. Nous étions accoudés à la fenêtre. En bas la vaste cour de l'hôtel s'emplissait d'ombre. De notre point de vue élevé, les rues nous apparaissaient comme des rivières de brume, tandis que l'horizon avec ses dômes se dissolvait dans la lumière.

Darbot tourna vers moi son regard tranquille, et, d'une voix douce :

— Vous devez me trouvez étrange, ce soir.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Aussi bien, reprit-il, avec votre discrétion incorrigible, vous ne me demandez rien, alors que pour parler je n'attends que votre question ; j'hésite à vous mettre de mon propre mouvement au courant d'une histoire trop personnelle...

— ... Qu'il vous serait peut-être pénible de raconter ?

— Non, cela me soulagerait. Songez que je suis seul et que je connais votre cœur. Et puis, j'ai besoin, dirai-je, d'être conseillé ? non, plutôt d'être approuvé par vous. Entre gens de notre sorte, le rôle de l'amitié consiste, non pas à faire l'un envers l'autre le pédant, mais bien à justifier par des raisons nouvelles une résolution dont rien ne saurait nous détourner. Il faut que vous m'aidiez à combattre la nécessité conventionnelle que nous sommes toujours tentés de confondre avec la nécessité morale ou simplement logique. Car nous autres peintres, comme disait le Véronèse, nous prenons de ces licences que prennent les poètes et les fous.

Au fait, mon ami, voici.

Il me tendit une lettre :

« Mon cher Jacques,

« Quel que soit l'état d'esprit où vous trouvera cette lettre, lisez-moi jusqu'au bout, je vous en prie. Vous m'avez pardonné lorsque je suis partie, mais depuis je ne sais ce que sont devenus vos sentiments pour moi. Peut-être m'avez-vous oubliée ? J'ai peur d'être à présent plus loin de vous que vous n'êtes loin de moi.

« Voici, le plus brièvement possible, ce pourquoi je vous écris :

« Depuis notre séparation, je suis à Andiol avec Pierre. Pendant les deux premières années, nous avons vécu modestement mais sûrement. Pierre allait à des époques fixes à

Paris d'où il rapportait du travail et où il vendait tant bien que mal ses tableaux. La dernière fois, il revint avec une grosse commande d'illustrations, pour un volume de luxe, à livrer dans un délai fixé. Malheureusement, sitôt rentré, il s'alita, se remit au bout de quelques jours, commença de travailler. Mais la maladie le reprit, plus grave cette fois. Cela dure depuis plus de six mois. Il nous a fallu, pour vivre, demander des acomptes à l'éditeur. Nous avons ainsi reçu la moitié de la somme promise, après quoi l'éditeur a refusé toute avance jusqu'à la livraison de la commande. Maintenant, c'est la misère. Pierre est toujours malade. Dès qu'il se met au travail, la tête lui tourne. S'il s'obstine, il perd connaissance.

« Le village, ayant appris notre fausse situation, nous était déjà hostile. Nous devons aujourd'hui à tous les fournisseurs et je ne puis plus sortir sans être injuriée. Nos amis... mais vous savez, n'est-ce pas, comme ils oublient.

« Que faire ? Je ne me suis résolue à vous écrire que le jour où la situation m'est apparue sans remède, mais dès les premiers ennuis, je songeais à vous comme à notre seul espoir certain. Pierre ne voulait pas d'abord, et puis il m'a laissé faire... Nous ne vous demandons pas d'argent, nous n'en voulons pas. Mais venez. Un mois vous suffira pour mener à bonne fin toute la besogne en retard. Et l'argent reviendra, et Pierre, étant soigné, se rétablira plus vite, et nous pourrons nous remettre à vivre, grâce à vous.

« Je sais que ce que je vous demande est étrange, et peut-être, car il faut tout dire, peut-être cruel. Mais vous me comprendrez. Je vous connais, vous me saurez gré de m'être confiée à vous. Et vous nous sauverez, vous ferez cela, parce que c'est très bien. Pour nous, nous vous offrons un automne tout embaumé de lavande mouillée avec les beaux arbres sombres que vous aimez et de grands ciels roux et or.

« JEANNE. »

— J'irai, dit Darbot, j'irai dès que je le pourrai.

Je posai la lettre sur un coin de la table et demeurai sans répondre. Je songeais : Comme cet amour s'est maintenu vivace en lui ! Il suffit d'une lettre imposée par la nécessité pour que tout en un esprit si sage soit bouleversé !

Peut-être Darbot lut-il dans ma pensée,car il reprit aussitôt :

— Certes, le plaisir et le devoir de rendre service à une femme que j'ai aimée sont pour beaucoup dans ma décision. Mais soyons sincère. Ce n'est pas là seulement ce qui me pousse à partir. J'ai aussi, pourquoi ne pas le dire ? le désir de la revoir, de vivre quelques jours auprès d'elle...

Il hésita encore et ajouta :

— Et puis un certain orgueil de montrer comment j'ai pardonné, oublié...

— On n'est orgueilleux que d'avoir accompli des tâches difficiles, peut-être impossibles... Vous avez pardonné, sans doute, ou mieux, vous pardonnez chaque jour, mais vous n'avez pas oublié.

— Si vous entendez par oublier perdre jusqu'au souvenir, non, certes, je n'ai pas oublié. Et quand je dis « le souvenir », j'entends par là, non seulement la persistance en l'esprit des faits eux-mêmes, mais aussi la survivance des états d'âme qui les accompagnèrent. Si d'autre part oublier signifie ne plus regretter, j'ai oublié, ou plutôt, j'oublie...

Darbot demeura pensif devant le ciel gris bleu où des étoiles luisaient vaguement. Une cloche sonna, d'autres lui répondirent. Leurs sons prolongés se perdaient en tremblant dans l'azur assombri et y tissaient comme une trame d'argent sonore.

— Toute sensation ne me parvient plus qu'à travers elle. Ces cloches, chaque fois, me rappellent des heures passées à la fenêtre par ces soirs d'automne où l'amour s'évapore de toute la surface de la terre. Chaque son, chaque nuance est un ambassadeur qui me parle d'elle.

Comme vous me comprendriez si vous l'aviez connue! Gaie, fine, les lèvres rouge mat, et ces yeux tour à tour calmes et passionnés où nous nous plaisons à voir un reflet des sentiments qui nous agitent. Mais sa qualité maîtresse était justement cette franchise impatiente, incontinente, effrénée, qui la sépara de moi, et qui fut pendant notre vie commune ma jouissance la plus neuve, la plus durable, la plus intime. A l'encontre des autres femmes, elle aimait fougueusement la vérité, la confessait au péril de tout, avec une désinvolture de gavroche amusante et tout à fait exquise. Elle avait une jolie âme nue, toujours au soleil.

— Et lui? demandai-je.

— Avec elle j'avais l'illusion de m'évader du monde bourgeois qui nous étouffe. Nul intérêt social ne la sollicitait. Elle vivait toute en dehors de la société. Voilà, mon ami, le secret de mon incurable ennui. Ce que je regrette à jamais, c'est cet esprit rare par le commerce duquel le mien était en quelque sorte simplifié, réconforté, réjoui. Vous rappelez-vous le divin *Chant de la Danse*, de Nietzsche? (Et Darbot prit le livre sur la table.) Des jeunes filles dansent dans une prairie entourée d'arbres. Elles s'arrêtent à l'aspect de Zarathoustra. Mais celui-ci : « Je suis l'avocat de Dieu devant le diable : et le diable est l'esprit de la lourdeur. Comment saurais-je, ô légères, être l'ennemi des danses divines ? »

Et quand, la danse finie, les jeunes filles se sont éloignées : «... Il y a quelque chose d'inconnu autour de moi qui regarde pensif. Comment! Tu vis encore, Zarathoustra? — Pourquoi? A quoi bon? Par quoi? Où vas-tu ? Où ? Comment ? N'est-ce pas folie de vivre encore? — Hélas! mes amis,c'est le soir qui s'interroge en moi. Pardonnez-moi ma tristesse! — Le soir est venu: pardonnez-moi que le soir soit venu ! »

Oui,mon ami, pardonnez-moi que le soir soit venu !...Vous voyez que mes regrets sont d'ordre philosophique, non pas ardents, mais tièdes, d'une tiédeur qui chatouille.

Personne ne danse plusdans la forêt!...Il ne manque même pas aux sensations qui m'enveloppent sans cesse cette pointe de douleur qui ravive la jouissance prolongée.

Quant à lui, continua-t-il, revenant sur ma question,un bon diable gros et grand, adonné à des travaux minuscules. Je le pris avec moi pour m'aider aux besognes courantes dont j'étais alors encombré. Il copia si bien ma manière que très souvent des amateurs éclairés confondirent nos estampes. Il arrivait le matin à l'atelier, après un copieux repas à la crèmerie, et travaillait presque tout le temps sans parler. La patience et la dextérité de ses mains énormes étaient admirables. Et son esprit était comme ses mains, appliqué et délicat, non sans quelque puérilité. Un matin, je ne le vois pas venir. J'attends jusqu'au lendemain et je vais m'informer de lui à son domicile. Il était parti sans laisser d'adresse. Je rentre et me mets au travail. Jeanne, la figure à l'envers, allait et venait par l'atelier. Je ne pose aucune question,car je pressens vaguement

un désastre, et mille indices se coordonnent dans mon esprit. Mais Jeanne (je la vois encore, blanche et la voix toute changée) s'assied sur la table en face de moi et sans ambages me dit qu'elle a décidé de partir avec Pierre. Ah ! mon ami ! Je vis tout de suite qu'il n'y avait pas à combattre! La vérité m'aveugla tout à coup. Je me jugeai sur-le-champ, déjà vieux, d'esprit réfléchi et même morose, forcément monotone et trop « prévu » après dix ans de vie commune, mes idées toutes faites, mes théories immuables.

Lui au contraire, jeune, fort, exhalant la gaîté intarissable d'un sang riche et de larges poumons, cerveau non encore moulé dans les catégories et les systèmes, mais recevant directement toute impression et découvrant chaque jour le monde...

Nous nous quittâmes sans querelle...

La nuit avait empli la croisée, et la triste confidence venait à moi d'une âme qui, rassurée par l'ombre, se dépouillait de son dernier voile. Je refermai la fenêtre. Nous descendîmes dans la rue.

— Qui dira, me dit Darbot, quel poète, désertant une fois les parcs et les lagunes, dira la joie de celui qui sent approcher la nuit et passe, seul et roi, au bras d'une femme aimée, parmi la foule qu'il ignore, comme un marin traverserait l'hostile océan sur une barque miraculeuse !

II

Le lendemain, je trouvai dans ma boîte un mot de Darbot : « Je pars ce matin, vous écrirai. »

Quelques heures après me parvenait une lettre couverte d'une écriture dansante tracée au crayon.

« *Jeudi, en wagon.*

» Je le sais, votre première pensée en lisant mon billet a été : « Comme il est vite parti! Quelle impatience! » et, peut-être aussi : « Quelle faiblesse! » Et cependant... Ma résolution, vous le savez, était prise. Ce retard de quelques jours que je m'étais imposé devait-il être profitable à quelqu'un ? Aurait-il suffi au moins à me créer l'illusion d'une indépendance que du premier moment j'avais abdiquée? Parce que nous différons d'accomplir un acte, nous nous figurons (habiles que

nous sommes à muer en force notre faiblesse) avoir assuré une victoire à notre volonté. L'hésitation causée par les raisons contraires qui nous sollicitent, nous la transformons jusqu'à en faire une preuve de notre libre arbitre.

» Pour moi, le seul acte de volonté possible en cette circonstance consistait, après avoir vu clairement la solution inévitable, à céder aussitôt.

» Me voici donc emporté, sans impatience, et le dirai-je même? avec un secret désir d'être retardé, vers ce village d'Andiol où je vais en quelque sorte visiter mon fantôme et revivre des heures que je croyais à jamais défuntes. Et la musique des bielles rythme, comme un cruel accompagnement à l'italienne, les infatigables pensées dont mon cerveau se matagrabolise.

» Comme l'esprit est malhabile à se voir d'avance, fût-ce pour un jour! Je croyais, par les réflexions qui suivirent la lecture de la lettre de Jeanne, avoir prévu mes états d'âme, au moins jusqu'à mon arrivée à Andiol. Quelle présomption! Je suis parti, et ce fait simple me bouleverse plus que tous les raisonnements qui l'ont précédé. Dès que le train s'est mis en marche, j'ai senti se détacher de moi et s'anéantir en quelque sorte la foule des idées (préjugés, sentiments d'amour-propre) qui m'avaient sollicité et retenu jusqu'à cet instant. Ma situation désormais m'est apparue claire et sans complications. L'acte que j'accomplissais s'est justifié du seul fait que j'avais commencé de l'accomplir.

» Rien, pour frapper notre esprit, ne vaut le concret. Le monde, la société nous fait dévier de la norme, crée chaque jour des déformations insensibles qui aboutissent à des monstruosités. Mais le fait, en tout temps identique à lui-même, aussi pur qu'à l'origine, nous secoue, et, comme il adviendrait d'un membre luxé, remet l'articulation en place et rétablit l'ordre de nature.

» Avec quelle force aussi ce train aveugle, m'emportant malgré moi vers l'endroit où je crois vouloir aller, me fait sentir l'impulsion de la Destinée, l'impulsion de toutes les forces obscures qui ont précédé cet instant!

» Si je veux lutter contre ce pouvoir qui m'entraîne, et, naïf autant que Jules Simon qui prouvait la liberté en levant trois fois le doigt quand il le voulait, si je m'arrête à l'une des sta-

tions et laisse le train partir sans moi, que ferai-je, en ce pays inconnu, en ce désert physique et moral, ayant quitté ma maison et rompu avec mes idées d'hier, n'étant pas arrivé au but de mon voyage et n'ayant pas encore subi l'emprise des idées de demain? Que ferai-je, si, par un coup de folie, je refuse la main du destin, notre seul guide?

» A bientôt, mon ami. Je vais donner cette lettre à la poste de Valence. Déjà le paysage semble paré d'un reflet d'Italie. Je vois des cyprès de fresque, et, derrière, d'énormes nuages, pareils à des blocs de marbre blanc qui auraient roulé du ciel... »

Cette lettre fut suivie de quelques autres que je publie suivant l'ordre chronologique, en les allégeant de tout ce qui n'a point de rapports avec l'objet principal du séjour de Darbot à Andiol.

« *Samedi, 14 octobre.*

» La tiédeur de l'air, le vert profond des arbres dont les feuilles persistantes disent qu'ici l'été ne meurt jamais, la tranquillité parfaite de ce coin de terre, et puis, surtout, la joie intime d'accomplir une action où ma sensibilité et ma raison trouvent une satisfaction égale, voilà ce qui fait mon bonheur présent. Mon séjour à Andiol n'est pas une villégiature, avec l'ennui inévitable qui nous attend partout où l'on va se distraire ; c'est une station sentimentale. Et vous savez que nous sommes à l'âge du sentiment, à l'âge où le cœur moins facile à se laisser prendre, trouve plus de charme à se livrer, à l'âge où l'on cherche l'aventure, où l'on en est plus vivement touché tout en étant moins sujet à y succomber et à en souffrir. Nos cœurs, mon pauvre vieux, pour avoir baigné dans la vie sont comme ces fruits trempés aux fontaines pétrifiantes. Heureusement, l'armure qui les couvre n'est pas de pierre, mais de verre, transparente et sonore...

» Je voulais d'abord arriver ici par surprise. J'ai renoncé à ce dessein par quoi je me donnais un peu l'allure « Persée », d'un sauveur miraculeux débarquant par le chemin des airs. Jeanne, prévenue par le télégraphe, était à la gare. Nous allâmes aussitôt à la maison où Pierre m'attendait sur le seuil, pâle et voûté, les épaules couvertes d'un mauvais fichu de laine. Il serra la main que je lui tendais et ne dit rien, pas même ces

phrases banales qui accueillent le voyageur. Nous entrâmes et restâmes quelques minutes assis sans parler. Les sentiments qui nous subjuguaient à cette heure tenaient si fort à la nature même de l'être que chacun de nous les devinait chez les deux autres sans qu'il fût besoin de les exprimer.

» — J'ai faim, m'écriai-je le premier, mettons-nous à table.

» Ce disant, je découvris les provisions dont j'avais eu soin de bourrer mon sac au dernier buffet.

» Tout en mangeant, nous avons parlé du livre à illustrer. C'est un roman espagnol. Les nombreuses études que j'ai dessinées au cours de mon récent voyage à Séville, et que vous connaissez, me seront d'un grand secours. Prenez-les à mon atelier et envoyez-les-moi au plus tôt, car je compte me mettre dès demain au travail. »

« *Vendredi, 20 octobre.*

» Vous vous étonnez, mon ami, ou plutôt je devine à certaines réticences de votre réponse que vous avez été surpris de mon silence sur ma première entrevue avec Jeanne. Je ne vous ai rien dit, parce que, à proprement parler, je n'ai rien éprouvé. Il en a été de ce « revoir » trop attendu comme de beaucoup d'événements auxquels on s'est trop préparé d'avance. Retrouver une femme à laquelle on a fortement et longtemps pensé, c'est revenir dans la ville où on a passé son enfance, relire le livre qui à quinze ans nous a tenu éveillé toute la nuit. L'imagination n'agrandit peut-être pas, elle n'embellit sans doute pas davantage, mais elle déforme à coup sûr, suivant les contours de notre esprit. Il s'ensuit que la brusque expérience nous cause toujours quelque surprise, car le réel n'épouse jamais exactement la forme de notre souvenir.

» A la gare et pendant la première soirée, je n'ai vu que des détails matériels : une figure plus fraîche, un corps mieux en point. Il semble que le passé ait sa pudeur — ou sa coquetterie —, et répugne à se livrer à nous de prime abord. Aussi n'ai-je ressenti d'autre émotion que celle — très forte, mais brutale et point durable — de retrouver devant moi, de toucher cette figure, vivante et parlante, et ce corps, tout près de moi... Mais rien ne m'apparut de ce que j'aimais, de ce qui renaît ici maintenant, peu à peu, comme les fleurs des rideaux quand le jour commence.

» J'ai reçu mes études. Merci. Je travaille maintenant tous les matins. L'après-midi, je revois mes dessins, puis, dès que le soleil tombe derrière les pins qui entourent la maison, nous allons, Jeanne et moi, *goder l'aria buona.*

» Nous suivons de préférence un chemin argileux qui escalade un coteau inculte d'où l'on aperçoit au loin la mer. A nos pieds s'étend la plaine diaprée comme un tapis d'Orient. Des haies d'iveteaux et de cognassiers séparent les enclos où serpentent les rubans d'argent du canal d'arrosage.

» Ce n'est plus l'air enflammé de l'été, mais une haleine humide, tout alourdie d'odeurs de moisissure, de champignons et d'herbes écrasées. La lumière s'en accroît d'autant, par un phénomène analogue, je pense, à celui qui rend si éclatante l'atmosphère des villes bâties sur l'eau.

» Mon esprit, parfaitement calme, cessant d'être tiraillé par les théories des jeunes peintres et dégoûté par l'impuissance ou la monotonie des vieux, s'en retourne vers les grands Italiens, comme vers sa patrie d'origine. Je les retrouve ici, ces paysages si souvent admirés au Louvre, au Brera, aux Uffizi, ces paysages simples et profonds, sans *effet*, et qui sont comme le souvenir du monde vu par une intelligence sincère et sereine.

» Je mène l'existence contemplative, la plus proche assurément de l'état naturel, et qui consiste à laisser les choses s'épancher en nous au lieu de s'efforcer de les concevoir et de les déformer suivant une esthétique préétablie.

» Et, pour que ma joie soit complète, j'ai près de moi le fantôme de l'Amour.

» Que dis-je : le fantôme ? L'amour lui-même, si l'amour ne consiste pas seulement en la possession, en quelques gestes ridicules, mais bien dans l'intelligence de l'un par l'autre et dans la confiance de l'un en l'autre. Que la prise de possession matérielle soit d'abord nécessaire pour fixer et cristalliser autour d'un acte physiologique les tendances, les sensations, les souvenirs d'un esprit incertain et d'une sensibilité naissante; cela est vraisemblable. Mais que notre volonté imprime une fois sa marque profonde, rien ne l'effacera. Un autre fait à présent les gestes ? Que m'importe !... »

« *Jeudi, 26 octobre.*

» Je ne pensais pas, dans ma dernière lettre, que mon rai-

sonnement touchant le fond de l'amour dût recevoir aussitôt des événements une confirmation un peu brutale, il est vrai, mais définitive.

» Nous avions formé depuis quelque temps le dessein d'aller passer un jour au bord de la mer. Hier, le soleil assez chaud s'étant levé dans un ciel pur, nous partîmes à pied, Jeanne et moi. Pierre, dont la santé va s'améliorant depuis mon arrivée, nous accompagna pendant deux ou trois kilomètres jusqu'au sommet de la colline d'où nous dévalâmes assez rapidement par des chemins forestiers. L'eau bleue, vibrant sous le choc des premiers rayons, étincelait entre les feuilles jaunes comme du lapis dans de l'or. L'odeur de l'automne, qui nous conduit si infailliblement à l'amour par la mélancolie, venait à nous des herbes à demi flétries que la rosée couchait au fond des talus, et aussi de ces bourgeons et de ces fleurs tardives qui ne doivent porter ni feuilles ni fruits.

» Vous dirai-je qu'après avoir agité des idées semblables, tout en marchant silencieusement, nous en vînmes, à un détour du chemin où les arbres nous cachaient de toutes parts, à nous regarder en même temps sans qu'un seul mot fût nécessaire pour nous crier l'un à l'autre la pensée qui nous serrait la gorge et nous chavirait les yeux ? Je ne touchai pas Jeanne, je ne m'approchai même pas d'elle, car cela nous aurait perdus. « Allons, venez-vous ? » m'écriai-je, et je partis le premier, à grands pas. De ce moment, nous avions rompu, si je puis dire, le charme que l'automne, le souvenir, et l'occasion nous avaient jeté. Nos pensées prirent un tour différent. Pour moi, je roulais dans ma tête : « J'ai bien fait de résister. Enfin, voilà une aventure d'amour qui ne se termine pas suivant les gestes du pompier et de la bonne. » Et mille autres raisons : l'hospitalité à ne point trahir, la maladie de mon hôte, et que j'étais venu à lui comme un sauveur... Malgré tout, je ne discernais pas bien la raison plus forte qui m'avait fait reculer tout d'un coup, comme instinctivement. J'éprouvais, chose curieuse, un besoin secret de me justifier vis-à-vis de moi-même de ma conduite.

» Il faut conclure, me dis-je, et chasser tout ce brouillard.

» Nous étions arrivés au bord de la mer. Là j'étais tranquille. Le rivage était plat et devant nous, tout près, quelques

barques se balançaient. Je m'assis sur le sable à côté de Jeanne et lui dis tout d'un coup :

» Rentrons chez vous, Jeanne. Nous ne pouvons pas rester » plus longtemps tous les deux seuls. Malgré mes paroles brus- » ques, votre franchise ne vous permet pas de faire l'étonnée. » N'en disons donc pas plus long. Mais cette explication était » nécessaire; tout s'est passé le mieux du monde. »

» Pour ma part, avant ces paroles, je n'étais pas encore rassuré, car est-on jamais sûr de soumettre le désir, surtout quand l'occasion une fois évitée peut se présenter l'instant d'après, plus précise, inévitable ? Ce fut un peu drôle, mais pas mal du tout. Et je me dis que notre victoire venait peut-être de ce que nos âmes étaient montées au ton de l'héroïsme parce que trop de choses s'étaient liguées pour notre défaite.

» Nous reprîmes, sûrs de nous cette fois, le chemin déjà parcouru. Jeanne songeait.

» A une muette interrogation de mes yeux, elle répondit :

— » Je me demande pourquoi, tout en jugeant que votre » conduite, tout à l'heure, était, non pas même noble, mais » simplement conforme à la raison, je vous en garde malgré » moi encore quelque rancune. Je m'aperçois, non sans honte, » qu'il m'est malaisé de vous pardonner ceci, que vous ne » m'avez point considérée comme un instrument de plaisir.

— » Vous vous accusez, vous êtes sauvée, répondis-je de » ce ton sacerdotal que l'on prend dès que l'on croit sérieu- » sement à sa supériorité morale. Nous serons heureux et cal- » mes après cette aventure, car la force de l'amour charnel » réside surtout en son obscurité, en ces tentations multiformes » et confuses qu'une franche explication suffit à dissiper. »

» J'étais content de moi, cela se voit assez aux paroles que je tâche de vous transcrire le plus fidèlement possible. Une gracieuse invention de Jeanne, symbolisant en quelque sorte notre sagesse récente, vint mettre le comble à ma joie intérieure.

» Nous gravissions d'un bon pas le chemin que des chênes trapus, au feuillage cuivré, bordaient capricieusement. Le ciel, à l'est, s'était couvert d'une écume grise et violette qu'un vent des régions élevées éparpillait en éventail sur le ciel vert.

» Jeanne cueillit une menue branche de chêne, quelques feuilles d'or roux qu'on eût dit ciselées pour orner un piédes-

tal, et, me les présentant : « On dit, dans ce pays, que, pour » avoir de beaux songes, il faut mettre sous les coussins de » son lit des feuilles de laurier. Gardez cette branche en souvenir » de moi. Je veux que plus tard, une nuit, quand vous serez » seul, vous la placiez sous votre oreiller. Il me plaira d'être » alors évoquée par vous, purement, à l'heure des songes » luxurieux. »

« 3 novembre.

» Je me suis décerné la couronne de chêne! ou, ce qui revient au même, je m'en suis trouvé digne, puisque je vous ai raconté la chose sans rire. Et vraiment, un peu semblable en cette circonstance à un eunuque qui serait fier de l'enfant de sa femme, j'étais ivre de l'orgueil que nous donnent les actes que nous croyons issus de notre volonté. Pour un peu, j'allais ériger ma conduite en acte surhumain et dire : Voilà ce que *j'ai fait!*

» Aujourd'hui, la pluie tombe, réduisant en boue les feuilles de chêne... J'éprouve un plaisir amer à faire sauter de l'ongle les écailles du fard que nous étendons sur notre « moi », pour notre propre délectation, ainsi que des prostituées qui se maquilleraient par vice, pour rester chez elles, sachant qu'il ne viendra personne.

» Seul à seul, je me suis demandé : Qu'aurais-tu fait, si tu avais eu dix ans de moins? — Eh! parbleu! je l'eusse reprise! me répondit une voix jeune, et la morale n'en eût pas été frappée à mort! En vérité, qu'ont à voir ici la morale, la loi universelle, l'honneur, la fidélité et toutes les autres duègnes un peu niaises que nous avons nous-mêmes instituées nos gardiennes? Gardiennes faciles à corrompre d'ailleurs. Je me fusse conduit tout différemment : de la même bouche grave, par mille subterfuges espagnols, elles m'eussent trouvé des excuses, des justifications, voire des lounnges.

» J'ai agi comme un sage parce que les années ont maté en moi ce feu de la jeunesse, cette ardeur à la copulation qui est peut-être la plus haute et la plus certaine des vertus! Vertu facile à pratiquer, direz-vous? Et pourquoi toute vertu serait-elle, par définition, d'accès difficile, d'autant plus admirable qu'elle nous a coûté plus d'efforts? Ne sommes-nous pas en cela les victimes d'une tendresse hypocrite envers nous-mêmes?

Le renom de vertu ne serait-il que le loyer de notre labeur? Ne saurait-il exister de vertu naturelle et le bien n'est-il que le fruit de la volonté? De la femme qui prodigue en souriant sa beauté, ses caresses, ou du moine sale qui travaille sans relâche à son salut, quel est à votre avis le plus vertueux?

» J'ai parlé à Jeanne comme un pédant, croyant lui parler comme un sage. C'est pourquoi son esprit s'est d'abord révolté. Car un moment, tout un jour, j'ai cru à la sagesse, j'ai « gobé » cette duperie, ce mensonge que les hommes se transmettent comme le palladium de la grandeur et de la force humaines, et qui n'est qu'une misérable béquille, bonne tout au plus à étayer notre orgueil que le monde fait trébucher à chaque pas.

» Il est sage, dit-on. Entendez : Il sait vivre selon le monde, se plier aux événements, supporter l'inévitable, profiter du fortuit. Et l'homme admire cette adresse qui lui permet de croire à sa force. Sagesse, excuse de malades, nécessité d'impotents travestie en dogme éternel, imperfection devenue vertu. Sagesse que la tempérance, sagesse que l'égalité d'âme et même la résignation qui n'est que la peur anticipée des répressions qui suivent les révoltes. Et la prudence aussi est une sagesse : nous la partageons avec les escargots et les cloportes. Le langage de la sagesse est l'ironie, qui n'est que la grimace de l'envie s'achevant en sourire. Le langage de la sagesse est l'apologue : l'animal proposé en exemple à l'homme. Le langage de la sagesse est l'apophtegme, la sentence, quelque chose d'analogue aux prières que l'on mâche sans les comprendre, à ces *tephilim* que les juifs suspendent à leur cou sans pouvoir déchiffrer le verset qu'ils contiennent...»

« *8 novembre.*

» Je ne sais si Jeanne a raisonné intérieurement comme moi, ou plutôt, je suis certain que les pensées que je vous laissais entrevoir dans ma dernière lettre ne lui ont pas apparu, même confusément. Mais le résultat est le même. Elle s'est complètement, et pour toujours, détournée de moi.

» L'instinct, qui est encore le plus certain de tous les critères moraux, a modifié, par une action peut-être inconsciente, le fond de son jugement. Elle ne me pardonnera pas, je le sens, ma « pose » morale. Non pas que, mesquinement, elle

se sente offensée de ce que je l'ai refusée — ce sentiment, comme elle l'a trahi sur-le-champ, n'a été qu'une ombre vite dissipée — non, elle a l'obscur dégoût de ma lâcheté fardée d'héroïsme, et de l'orgueil facile à satisfaire au contentement duquel je l'ai sacrifiée. Elle m'en veut de l'avoir avilie pour me rehausser à mes propres yeux, et d'avoir imaginé une faute pour me donner la jouissance aisée de la blâmer chez elle, tout en paraissant moi-même l'éviter au prix des plus douloureux efforts. Elle sent que le véritable amour n'a point cette force hypocrite et que, y eût-il faute, mieux vaut la faute spontanée que la vertu trop sûre d'elle-même.

» Je vais partir au plus tôt. Moi, le défenseur de la loi morale, je suis seul ici à être honteux et gêné.

» J'avais l'occasion d'accomplir une aventure joyeuse et d'un ragoût sentimental assez rare. Je pouvais, dans un décor plus beau et fait à souhait pour les amours délicates, revivre un peu ma jeunesse, plus savoureusement; goûter en dilettante ce fruit inespéré d'une autre saison; à cette époque de la vie où l'on sent le plus la fuite du temps, avoir l'illusion d'un retour du temps sur lui-même...

» Mais j'ai suivi la loi morale. Je n'y trouve aucune satisfaction, car il n'y a que ceux dont l'orgueil a bouché la perspicacité et encrassé la finesse qui puissent jouir de ce qu'on appelle le triomphe sur soi-même. Ceux-là seuls ne découvrent pas les basses raisons de tout acte moral accompli sans témoins.

» Et voilà que je me reprends à raisonner, incapable de boire la vie à même la source, sans la filtrer et l'affadir.

» Ah! comme elle a bien fait de me lâcher! — Je me suis répété cela pendant une heure. »

III

Jacques, à peine de retour, était venu frapper à ma porte. Il était maintenant assis devant moi, un brin de romarin de là-bas faisant une tache bleuâtre au revers de son veston. Nous causions de choses et d'autres, des paysages provençaux, des événements parisiens, mais nous ne pensions tous deux qu'à la récente aventure. Et tout à coup, après un silence, répondant à nos réflexions muettes, Darbot s'écria :

— Quelle misère! Lorsque, suivant le mot de Marc-Aurèle,

je m'éveille de mon ivresse, que je me rappelle à moi-même, ayant compris que c'étaient des songes qui me troublaient, que je rouvre bien les yeux et regarde ce que je vois comme je regardais ce que je voyais, quelle disproportion visible entre le fait et les divagations qu'il suscite!

— Oui, répondis je, mais les divagations sont tout l'intéressant de la vie. Car les faits sont pareils aux figurants de théâtre, peu amusants et peu différents les uns des autres. Ils ne sont présentables et susceptibles de nous distraire qu'après être passés au vestiaire de notre imagination. Un auteur a réduit à trente-six le nombre des situations dramatiques. Trente-six! Combien en pourrait-on compter pour nous, qui ne menons pas une vie dramatique?

Jacques poursuivit sans m'entendre: — Le tourment moral qui me travaille depuis le soir où dans mon atelier je vous lus la lettre de Jeanne, bien loin d'être fini, semble avoir redoublé. Et la question est d'autant plus agaçante qu'elle est à présent insoluble. Ai-je bien fait? Ai-je mal fait? Je n'en sais rien. J'eusse pris le parti contraire que peut-être j'en eusse recueilli un mécontentement aussi grave. Le mieux, somme toute, est de suivre sa nature et d'aller jusqu'au bout de son impulsion, comme font les hommes vraiment agissants.

Il est certain que celui qui s'est trompé par coup de tête a moins de regret que celui qui s'est trompé par réflexion. Il met la Nature de complicité avec lui; tandis que l'autre, par une illusion que rien ne peut dissiper, qui survit à tous les raisonnements, s'attribue toute la responsabilité de son acte. Il en souffre, il s'attarde à souffrir, il prend goût à sa souffrance, et de ce jour il devient une non-valeur dans le travail de l'humanité.

Car le véritable mal moral, celui qui retarde la vie et qui pourrit l'action dès son germe, c'est de tout considérer sous les espèces de la morale, d'introduire un concept moral dans toutes nos résolutions. Nos actions n'en sont pas améliorées, car nul ne songe plus aujourd'hui à défendre la liberté, et rien n'arrive que par la mécanique.

Mais ces habitudes d'esprit nous fatiguent sans résultat, par une sorte d'onanisme; elles nous détournent et nous dégoûtent du monde. L'esprit du molinisme s'est emparé de nous. Il a remplacé les casques par des bonnets carrés, mis des doc-

teurs où il y avait des héros. Par lui, et par ses disciples inconscients, les mâles les plus hardis sont châtrés dès le berceau avec les ciseaux inévitables du bien et du mal et la cordelette de l'analyse.

Car le propre du héros, c'est l'énergie, et l'énergie, c'est de suivre instinctivement les grandes lois de l'Etre, non d'exécuter en tremblant les douteuses conclusions de nos analyses. Au lieu de diminuer les choses par les coupes et les dissections, le héros les grandit à sa taille, les proportionne à ses besoins, à ses envies. Un Gattamelata, un Sforza, dans un coin de l'Italie, ont des jouissances égales à celles d'un Napoléon dominant l'Europe.

C'est que le fait, vous l'avez dit, le fait n'est rien. Une seule chose nous donne la jouissance ou cause notre peine, c'est notre activité intérieure et le mode suivant lequel elle se déploie, cette activité, le dernier résidu qui demeure au fond de ce creuset pareil à un gouffre qu'est l'examen de la conscience. Le fait, quel qu'il soit, en tous temps, sous toutes les latitudes, est infime, il est nul, car il est inexplicable et ne marque même pas d'un reflet l'eau fuyante des siècles. Le fait? il se produit sans que nous ayons pu le prévoir, et déjà il n'est plus. Le souvenir le déforme, le grandit ou l'annihile et ne le voit jamais dans ses relations vraies avec le reste du monde, également disparu dans le même instant. Notre œil n'est qu'un point toujours transformé où se réfléchit un point d'espace pendant un point de temps.

Tout le reste, coordination, comparaison, explication, toute l'analyse morale et ce que nous appelons pompeusement la recherche de la valeur absolue des actes, n'est que songes et juxtaposition, entrelacement, combinaison de songes. Toute joie, et peut-être toute moralité naît du jeu libre des forces naturelles...

— Mais qui diable, demandai-je, vous pousse, mon ami, à philosopher de la sorte, sans crier gare et qu'avez-vous à évoquer ici la doctrine de Pyrrhon?

— Eh! vous ne le savez que trop! Je pose quelques emplâtres philosophiques sur ma plaie encore fraîche, sur cet amour informe que je ne puis ni anéantir tout à fait ni faire revivre. C'est comme un vêtement qu'on n'ose plus remettre et qu'on ne peut jeter. C'est surtout pour les choses du cœur qu'il est

vrai de dire : On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. Et si je vous ai débité des abstractions peut-être ennuyeuses, pardonnez-moi au nom de notre égoïsme. J'avais besoin de préciser avec votre aide les idées que ma mésaventure récente me suggérait ; j'avais besoin aussi, pour ma tranquillité, de rejeter au courant universel la coupe d'eau que j'avais cru y puiser.

Dès que nous voulons le soumettre à notre volonté, le monde nous déçoit si fort que nous avons besoin de reprendre posture et de couvrir de quelque magnificence — scepticisme ou mépris — notre ridicule déconvenue. Il convient alors que, dépouillé des guirlandes qu'y appendit notre croyance, le monde nous apparaisse gigantesque et compliqué à l'infini, pour que se justifie notre défaite, infime et rudimentaire, pour que se console notre désillusion.

Ainsi les meilleurs esprits bouleversent, suivant leurs moindres émotions, l'ordre universel. Car nous sommes pareils, en toutes nos pensées, à la tête du monde ou dans notre cuisine, à ces pauvres pisse-goutte qui s'enflent l'imagination pour peser sur leur vessie, appellent, afin de pouvoir couler à l'unisson, les cataractes du ciel et prononcent le πάντα ῥεῖ avec plus de ferveur qu'Héraclite lui-même.

RICHARD CANTINELLI.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

X. — Quadrille

M. DESMAISONS. — J'avoue que cela m'a bien amusé. Pourtant...

M. DELARUE. — Comment vous ne trouvez pas cela excessivement comique ?...

M. DESM. — Excessivement, si vous voulez. Mais voilà, le comique ne doit pas être excessif. J'ai trouvé qu'ils tombaient dans le burlesque. Ce ministre des postes, qui s'en allait régir l'agriculture, l'homme de la marine tout à coup appelé à surveiller les magistrats, et celui de l'intérieur, qui n'est qu'une sorte de grand policier, devenant, en dix minutes, le temps de se faire boutonner des guêtres et cirer la moustache, le directeur de l'armée française, tout cela c'est trop imité d'Offenbach, cela manque vraiment d'originalité et d'imprévu.

M.DEL. — Vous êtes difficile. Connaissez-vous la série des Arlequins : *Arlequin roi*, *Arlequin empereur*, *Arlequin valet*, *Arlequin odalisque*, *Arlequin Esope*, *Arlequin franc-maçon* ?

M. DESM. — Je voudrais bien lire *Arlequin odalisque*.

M. DEL. — Cela n'est pas plus drôle qu'Arlequin ministre de la guerre.

M. DESM. — La vie n'est qu'une Arlequinade ; elle n'est amusante que lorsque personne n'y est à sa place. Ah ! voir un danseur à l'observatoire et M. Haraucourt à l'Académie ! Je n'ai pas l'esprit mal fait et je m'accommode des situations les plus bouffonnes. Non, mon ami, je ne suis pas de ces esprits chagrins qui voudraient que le ministre de l'agriculture sût distinguer un radis d'avec un navet.

M. DEL. — Hé ! ce n'est pas toujours si facile. Mais est-ce que nous n'eûmes pas la joie, l'autre jour, d'un ministre des Beaux-Arts qui n'avait jamais entendu parler de madame Geoffrin ?

M. DESM. — C'est quelque chose. J'aime les gens incultes et les ministres incapables. J'aime ces gens qui se font offrir dans les gares des « apéritifs d'honneur » !

M. DEL. — Ce qui vous fait rire me fait rire aussi, mais après cela me rend triste. Le patriotisme...

M. DESM. — Ah ! laissez ce vilain mot. On ne doit pas parler de cela. Le patriotisme est chose convenue, régléed'avance. Etre anti-patriote est un peu bête, si l'on n'a des raisons personnelles, mais crier son patriotisme est bien plus bête encore.

M. DEL. — Qui a commencé? Car c'est un dialogue, et ils se répondent.

M. DESM. — Les patriotes, assurément. Un Hervé est la conséquence logique d'un Déroulède. Il faut toujours compter avec l'esprit de contradiction, surtout dans un peuple aussi jaloux que la France de son ingratitude intellectuelle et sentimentale. Nous avons besoin d'institutions à fronder. Les voltairiens d'aujourd'hui voudraient détruire l'Eglise : c'est tuer la poule aux œufs d'or de la plaisanterie facile. Qui oserait aujourd'hui créer le type du colonel Ramollot ? L'armée n'est plus assez estimée. Quand les imbéciles commencent à prendre une question au sérieux, les gens sérieux cherchent d'autres sujets de conversation.

M. DEL. — Il vient de paraître, contre l'armée, un pamphlet assez curieux.

M. DESM. — Oui, je l'ai lu. Mais le titre est d'une ironie qui grince des dents : *Pour la patrie !* L'auteur a le mérite de n'avoir pas de talent...

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Je ne ris pas. C'est un mérite, quand il y a tant de faux poètes qui en ont trop, et du plus mal appris. De plus, il a de la logique et des idées générales.

M. DEL. — Oh ! il est bien soumis à sa caste. Ancien professeur, il parle en professeur...

M. DESM. — C'est ce que j'appelle n'avoir pas de talent. Il ne fait pas le singe.

M. DEL. — Peut-être parce que ce n'est plus à la mode.

M. DESM. — Peut-être. Enfin, il dit beaucoup de choses raisonnables.

M. DEL. — Je crois bien, un normalien !

M. DESM. — La raison est leur catéchisme, mais la raison est-elle raisonnable ?

M. DEL. — Je ne comprends pas.

M. DESM. — Et moi, pas beaucoup, mais les derniers maîtres s'expriment ainsi.

M. DEL. — Soyons à la mode.

M. DESM. — C'est très important. Mais voici ce qu'il y a de raisonnable dans ce pamphlétaire, c'est sa haine pour la caserne.

M. DEL. — C'est vrai.

M. DESM. — L'internat, la caserne, l'hôpital sont les trois horreurs, les trois négations de la civilisation.

M. DEL. — Qui a inventé la caserne?

M. DESM. — Il paraît que c'est Vauban. Avant lui, les soldats logeaient chez l'habitant. Une ordonnance de 1723 pria ensuite les villes de faire bâtir des casernes pour décharger les bourgeois de cette incommodité. La caserne est une conquête des riches sur les pauvres. C'est aussi un fait de centralisation, et une économie.

M. DEL. — A quoi sert-elle ?

M. DESM. — En temps de guerre, à rien. En temps de paix, à tyranniser les hommes. En quoi est-il nécessaire de coucher en chambrée pour apprendre à tirer à la cible?

M. DEL. — Si on nous entendait, on nous croirait anarchistes.

M. DESM. — Dissocier les idées, c'est faire de l'anarchie. Il serait si facile de rendre le service militaire agréable, désirable même. Pourquoi les deux ou trois années passées à apprendre le métier de soldat seraient-elles plus dures que les années passées à apprendre le métier de médecin? Quand les hommes seront moins stupides, cela arrivera peut-être, le soldat sera un étudiant qui suit des cours, et non un forçat qui est condamné à la chaîne parce qu'il a vingt ans.

M. DEL. — Cela coûterait très cher.

M. DESM. — Moins que vous ne croyez. On délivrerait des bons de logement et de nourriture valables en de petites auberges ou des petits ménages du genre ouvrier ou paysan. Les soldats aisés ne s'en serviraient pas. Il y aurait les boursiers et les autres : tous libres, d'ailleurs, comme des étudiants, et tenus seulement de suivre les cours.

M. DEL. — Et l'égalité?

M. DESM. — L'égalité par déchéance? Celle qui consiste à condamner un homme civilisé à cohabiter avec des rustres? Mais ne voyez-vous pas que l'anti-militarisme est précisément né de cette égalisation stupide. Les trois quarts des soldats, n'était la servitude, trouveraient à la caserne un régime meilleur que chez eux. L'autre quart y trouve un régime infernal. Sorti de là, il se plaint, il se plaint avec raison. N'est-ce pas de la démence de prendre un jeune homme intelligent et instruit et de le condamner pendant de longs mois à répéter des exercices qu'il a sus dès les premières leçons?

M. DEL. — Et l'esprit militaire?

M. DESM. — L'art de dire des grossièretés et de ne plus savoir dire que cela.

M. DEL. — Enfin, nous voilà arrivés aux milices.

M. DESM. — Je ne sais pas, mais il me semble que tout vaut mieux que la caserne. Elle empoisonne la vie de l'humanité. Le jeune homme, dès que ses sentiments deviennent conscients, voit se dresser devant son avenir les murailles de cet ergastule; et l'homme qui a passé par là en garde une tare éternelle dans son esprit...

M. DEL. — Et dans sa chair.

M. DESM. — Les statistiques le disent. Je n'ai pas été soldat.

M. DEL. — Ni moi non plus. Cela nous manque peut-être. En somme, nous parlons de ce que nous ignorons.

M. DESM. — Nullement. A moins que tout le monde ne mente. Ne pourrions-nous pas, ayant lu cinquante voyages aux Etats-Unis, apprécier la civilisation américaine ?

M. DEL. — Vous feriez peut-être un excellent ministre de la guerre ?

M. DESM. — Un bibliophile ministre de la guerre, serait-ce plus insensé que ce que nous voyons ?

M. DEL. — Insensé? Au point où nous en sommes, pouvons-nous dire cela? Quel général appliquerait vos idées ?

M. DESM. — Oh! je ne désire pas violemment que l'on applique mes idées, ou plutôt les idées dont je vous parle. Cela me plairait. Mais puisque les hommes ne le veulent pas.

M. DEL. — Ils voudraient peut-être, s'ils savaient.

M. DESM. — Cela serait toute une révolution. Si les hommes avaient un peu d'esprit, ils seraient ingouvernables, et s'ils en avaient beaucoup, ils n'auraient pas besoin d'être gouvernés. En attendant, ils oscillent de bagnes en geôles et de geôles en casernes. Voyez la dernière invention de M. Bérenger. Les filles qui veulent fuir les coups de leur père alcoolique, la tyrannie de l'atelier, l'enfer de l'ouvroir, et s'en aller, mon Dieu! oui, faire la noce, il les fait traquer dans les gares. On la réintègre, la fille désordonnée, à l'asile pieux, où, sous l'œil maternel des bonnes religieuses, elles gagnent six sous par jour, qu'on leur donne quand elles sortent de la maison et qu'on ne leur donne pas quand elles restent; on la réintègre à la ferme où maître et valets la culbutent (style Zola) en vomissant le cidre ou le sale vin dont ils sont gorgés; on la réintègre à l'atelier de lingerie où on la paie trente sous pour quatorze heures de travail; on la réintègre au taudis où l'homme, vert d'absinthe, la soumet à sa bestialité. Saintes joies de la famille, de l'atelier et de l'ouvroir! « Grâce à ce système, dit M. Bérenger, je paie mes chemises trois francs de moins, et ces g... veulent aller boire du champagne à Buenos-Aires! » M. Claretie, qui est fin, quand il ne fait pas la bête, pour être estimé de M. Brunetière, constate qu'on a vu de ces malheureuses contentes de leur sort, et préférer des peignoirs de soie aux torchons des dames de Saint-Michel! Ingrates! Songez à la noble bourgeoisie qui a les yeux fixés sur vos mains diligentes! Ah! tu veux te prostituer, misérable, mais c'est la ruine pour les gens bien pensants! Veux-tu que nos filles, à nous, les bourgeois, soient réduites à aller « faire l'Olympia ou les Folies-Bergères »? Un peu de raison, que diable! Et la guillotinée par persuasion reprend son fil et ses aiguilles :

Les doigts fatigués et usés,
Les paupières pesantes et rougies,
Une femme était assise, couverte de haillons,
Poussant son aiguille et son fil —
Pique — pique — pique! —
Dans la pauvreté, la faim et la boue!
Et pourtant d'une voix douloureuse
Elle chantait le chant de la chemise!

M. DEL. — Hum!
M. DESM. — Ouf!

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Georges Delbruck : *Au Pays de l'Harmonie*, Perrin, 3 fr. 50. — Iann Karmor : *Plus qu'Amie*, Sansot, 3 fr. 50.— Hugues Lapaire : *Le Fardeau*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *Papiers brûles*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Philippe Chaperon : *Le Toit des autres*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Gabriel Faure : *L'Amour sous les lauriers-roses*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Jacques Frehel : *Le Pré urseur*, Plon, 3 fr. 50. — Léon Berthaut : *Le Pilote n° 10*, Flammarion, 3 fr. 50. — Charles-Henry Hirsch : *Le Tigre et Coquelicot*, Librairie Universelle, 3 fr. 50. — Max et Alex Fischer : *Détails sur mon suicide*, Flammarion, 3 fr. 50.

Au Pays de l'Harmonie, par Georges Delbruck. Ce livre n'a aucune prétention littéraire, déclare son avant-propos, et c'est justement pour cela qu'il paraît mieux fait que les autres. Ne rappelons ni Jules Verne ni Wells à son sujet. Jules Verne, qui ne pensait écrire que pour les collégiens, écrivait mal, car il est impossible de relire un livre de Jules Verne passé un certain âge. Wells, malgré son humour, n'est jamais drôle dans le sens où les Français entendent ce mot, et sa philosophie ne se place pas à la portée de tous les lecteurs. L'auteur du *Pays de l'Harmonie*, lui, demeure très simple sans cependant écrire pour les enfants; il s'attaque aux plus ardus problèmes philosophiques en une langue tellement claire qu'il est compris avant d'avoir ennuyé. Son secret est de choisir toujours entre celui qui écoute et celui qui instruit la réflexion de celui qui ne sait pas pour la développer aux dépens de celui qui sait. Or, le lecteur aime bien qu'on s'occupe de ses personnelles ignorances avec cet air de bonhomie, lui indiquant qu'il n'a pas tort de rechercher la lumière, mais que son esprit est la meilleure excuse de ses tâtonnements. Flattant les goûts du jour, M. Delbruck met son héros dans la peau d'ours mal léché d'un chauffeur amateur, un garçon de trente ans qui possède vingt-cinq mille francs de rente et a roulé dans tous les pays. Il est entiché de vitesse, naturellement, comme tous les bons Français de notre époque, et il se sent tourmenté du désir affolant d'étonner son monde par une course vertigineuse d'un nouveau genre. Il cherche à inventer son petit moteur, lui aussi. Il découvre, en effet, un certain dirigeable qu'il ne peut pas diriger du tout, et il part, la

tête la première, pour un voyage sans but précis, mais héroïque. Il arrive au centre de l'Afrique, dans une contrée inconnue, après une nuit de route aérienne. Je ne vais pas vous raconter ce qu'il trouve là en descendant de machine, mais je crois que vous ferez sagement d'y aller voir ! Sans tirades socialistes et sans développements scientifiques, vous y apprendrez comment une peuplade sauvage de gens extrêmement civilisés vit à l'abri des principaux tyrans qui malmènent l'homme : le besoin d'argent et l'ambition, par exemple ; comment l'amour libre se concilie admirablement avec les plus pures lois de l'hygiène et de quelle façon la musique parvient à adoucir les mœurs. Le projet de retour aux anciennes coutumes en compagnie de la déesse Apia, qui monte une Libellule mécanique et se propose de gouverner Paris en peau, est sûrement la page la plus amusante que j'aie jamais lue sur de pareilles acrobaties... psychologiques. La mauvaise humeur de l'amant chauffeur, qui se moque de tout sauf de ce qu'on pense dans les salons parisiens, est d'une ironie délicieuse. Chose étonnante, la fantaisie abracadabrante du cadre qui entoure ces discussions pseudo-mondaines ne gâte en rien leur naturel, tant le héros apporte de preste aisance à ses ripostes. On se sent avec lui et pour lui partout où il passe. C'est un convaincu qui ne blague qu'en face du danger ou des choses sérieuses, mais ne transige point devant les modes. Cet agréable livre est-il moral ? Je ne crois pas qu'on puisse en permettre la lecture à sa fille. Seulement il est plein de jolies pensées, de jolies peintures, et il console de tous les romans sentimentaux de cette époque où le sentiment analysé va généralement d'un adultère en herbe à un adultère épanoui, faisant regretter un libertinage plus sain, sinon plus ample.

Plus qu'Amie, par Iann Karmor. Il s'agit d'une idylle franco-russe. La vierge slave dans toute sa... dépravation et le Français blasé dans toute sa naïve retenue. (Ce roman contient en outre un curieux document sur la prise de la banque turque par les Arméniens.) Cette petite Russe qui essaye ses poisons sur ce pauvre officier de marine me semble la plus vénéneuse des floraisons septentrionales. De ce que le perce-neige sont tout de même moins blancs que la neige on peut conclure qu'ils ou elles salissent la neige. Nos demi-vierges, moins savantes, n'ont pas encore l'aplomb d'exiger l'amitié de leurs amis, mais Marie Astrowsky entend qu'on la respecte. Elle se pâme et se garde. Ça s'appelle d'un assez vilain nom en médecine. Le pauvre diable d'homme de mer y perd son langage de loup. La jeune personne s'exile pour aller élever des enfants qui, heureusement, ne seront pas les siens, et elle est fiancée à un personnage demeurant dans la coulisse. Après avoir montré, entre deux hublots, tout ce qu'une fille peut raisonnablement montrer de chair lorsqu'elle sait se laver, la petite Russe parle, écrit, traduit comme un docteur,

mais, l'heure arrivée des séparations irrévocables, elle regrette amèrement le dénouement dont elle n'a pas osé vouloir... de peur des suites, sans doute, car ces doctoresses ont toutes les sciences moins le courage de l'expérience, et le roman prend fin sur les adieux précipités du marin, qui doit en avoir assez si j'en juge par l'impatience du lecteur. Ce livre est fort intéressant, d'une élégante corruption. Je doute fort qu'il amuse nos alliés, par exemple, car il déshabille un peu leurs jeunes professeurs d'idéologie femelles. En tous les cas, il est sincèrement franco-russe, il peut servir à nous mettre en garde contre la nihiliste vierge. Il n'est pire inspiratrice de luxure, décidément.

Le Fardeau, par Hugues Lapaire. Une étude de mœurs villageoises très intéressantes. Claude Jacquet, le pauvre garçon assoti par une petite paysanne ambitieuse, vole un gros magot pour elle, mais elle ne veut pas plus de l'homme que du magot, parce qu'elle rêve d'un théâtre plus vaste que son village pour le déploiement de son luxe. Elle ira courir à Paris, et le garçon demeure en tête à tête avec son magot. Il laisse accuser un malheureux contrebandier de son crime. Plus tard, il s'efforce de le sortir de la misère; mais le marchand d'allumettes crève de chagrin en apprenant qu'il n'avait pas d'ami, rien qu'un compagnon intéressé à son silence. Claude Jacquet finit par épouser Solange revenue au pays sans le sou et repentante. Ils unissent leurs remords. Le fardeau, c'est toujours l'argent enfoui dans l'aire de la grange et dont on a hérité sans pouvoir s'en servir.

Papiers brûlés, par Maurice Montégut. Au temps de la Commune, ce n'est pas hier, un sac bourré de papiers, une fortune de cinq ou six millions, tombe aux pieds d'un honnête petit et tout jeune employé du ministère des finances. Il cache ce sac chez lui sans trop savoir ce qu'il en fera, puis, l'ordre rétabli, il assiste à la reconstitution des valeurs disparues et passe sa vie à hésiter devant le crime. Il hésite si bien que sa maîtresse, mourant de misère chez lui, s'en va terminer son agonie ailleurs, et il ne prend le courage de voler l'État (ce voleur de tout le monde) que pour payer les dettes de sa femme, qui est loin de valoir sa maîtresse. On brûle enfin tous les papiers maudits quand il est bien prouvé que tout le monde fut lâchement honnête. Le type du mouchard amateur et celui de l'homme d'affaires aux différents noms sont deux curieux personnages très sinistres et très bien présentés. Quant au héros, à la fois craintif, courageux, aimant, voulant le mal et sans force pour l'exécuter, aussi peu créé pour le crime que pour la vertu, c'est bien un homme en chair et en os. Pour cela surtout qu'il est vrai, il plait et on le plaint de bon cœur.

Le Toit des autres, par Philippe Chaperon. L'humble histoire

d'un triste amant, un artiste du temps des batailles romantiques, introduit dans l'intérieur d'un bourgeois conservateur sous Napoléon III. Nous assistons au défilé de toute la vie fin d'empire du Paris travailleur et du Paris qui s'amuse, avec, au refrain, pas mal de vieux airs des opérettes jadis à la mode. C'est une habile reconstitution de toute une époque qui expire dans les dernières convulsions de la Commune. Le mari et l'amant ayant disparu, la femme reste seule, gardant un fils qu'elle aime doublement pour les deux pères qu'ils n'eut pas, devant les ruines de son foyer.

L'Amour sous les lauriers-roses, par Gabriel Faure. Ça, c'est des exercices de littérature pour snobs. Le double adultère peu ou prou perpétré dans le cadre de luxe italien qu'il est d'usage d'évoquer quand on à rien de mieux à fiche. Ma femme est la perfection. Son amie est la perfection. Je suis un monsieur tout à fait comme il faut, et nous avons tous les instincts de *celui qui sommeille*, vous savez lequel je veux dire ? Effeuillez là dessus des fleurs de lauriers-roses, secouez les cyprès de la mort, mettez les mots de Beauté ou de Volupté en majuscules, citez à propos ou sans propos du Mme de Noailles et servez chaud, ça fera toujours plaisir à une femme du monde tourmentée des instincts du cher ange, animal-roi ! Moi, d'ailleurs, ça ne me déplaît nullement, du moment que ça peut distraire le petit animal de ces dames, et en disant ça je ne suis pas plus difficile que l'auteur qui n'ambitionne pas davantage ; seulement, ce qui m'exaspère, c'est *l'état d'âme* inspiré par le *voluptueux paysage*. Je n'admets pas qu'on ne puisse faire l'amour qu'en Italie. Alors, qu'est-ce qui va rester à ceux qui ne voyagent pas ? Le retour du mari à la saine morale ? L'amour sous les choux d'où sortent les petits enfants ? Merci bien !

Le Précurseur, par Jacques Fréhel. Une colonie de femmes dirigée par une femme qui leur apprend à labourer la terre. On sème, on récolte, on prospère. Les pauvres délaissées ou les pauvres dégoûtées viennent demander asile à ce couvent de nonnes platoniciennes dans le bon sens du mot. Il n'y a ni lois ni religion, mais un grand amour de la nature qui doit tout remplacer aux yeux de ces malheureuses. On travaille en beauté pour le bien commun et on attend le Messie... qui, en dépit de l'hérésie des religieuses de la congrégation du Paraclet, demeure toujours l'homme. Il vient sous les traits du grand coureur d'aventures, le noble marin, et les deux représentants de la race du *Précurseur*, d'Etienne de Solminihac, s'unissent, car l'amour du prochain se prouve presque toujours en commençant ou en finissant par l'amour tout court. J'ai bien peur que les félicités de la lune de miel fassent oublier de marier les autres. Et ce sont justement les autres qui sont les plus à plaindre.

Le Pilote n° 10, par Léon Berthaut. Le drame de la mer.

Vingt fois, le courageux Pascal Aubert aura sauvé le navire sur le point de faire naufrage et il sera toujours glorieusement rentré au port en ramenant les victimes arrachées à la gueule du monstre. Mais la mer ne pardonne jamais, parce qu'elle est la femme, et quand elle saura que son dompteur est à la veille du bonheur, elle lui fera un dernier signe, lui donnera son dernier rendez-vous d'où il ne reviendra plus. Ce roman, malgré sa grande sentimentalité, contient des documents très intéressants sur les sociétés de sauveteurs et les mœurs administratives navales.

Le Tigre et Coquelicot, par Charles-Henry Hirsch. L'éloge n'est plus à faire des œuvres de ce jeune homme parti de chez nous avec le bagage du poète : *La Vierge aux Tulipes*, *La Possession;* mais que va-t-il arriver lorsqu'il se sentira définitivement sacré comme écrivain à la mode par une étude naturaliste, mettons une histoire naturelle pour employer ses propres termes, devant laquelle ont reculé certainement les plus hardis naturalistes de jadis? Je n'ai rien lu d'aussi vivant, d'aussi sincère et de plus cynique, en un mot de mieux fait aux belles époques des *Assommoirs*. Donc, les seuls poètes sont capables de tout!

Détails sur mon suicide, par Max et Alex Fischer. Ainsi va la vie! Ces deux auteurs gais sont horriblement funèbres. Il faudrait défendre aux enfants de jouer avec les cordons de sonnettes; seulement, comme ça fait beaucoup de bruit, ils aiment ça, les petits polissons. Je désespère complètement de leur éducation. Ils ne respectent plus rien, rien, Madame, pas même l'esprit de l'escalier... l'Esprit de l'escalier, celui qui revient quand il n'y a plus personne pour en avoir peur. Je vous le dis, en vérité, ça finira mal!

RACHILDE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

F. T. Marinetti : *Le roi Bombance*, trag. satirique en 4 a., en prose; Soc. du Mercure de France, 3.50. — Jeanne France : *Envieux et Enviés* (Petits drames ignorés); éd. de France-Semeuse, 1 fr.— Jehan Rictus : *Dimanche et Lundi férié, ou le Numéro gagnant*, p. en 1 a.; éd. de la Revue littéraire de Paris et de Champagne, 1 fr. — Alexandre Cormier : *Don Fernand de Catalogne, ou le Mari imprudent*, com. galante en 1 a.; Sansot, 1 fr. — Georges Casella et André de Fouquières : *C'est pas chic*. com. en 1 a.; Sansot, 1 fr.— Jean Thorel : *La Race*, com. en 4 a ; libr. Molière, 2 fr. — Littérature théâtrale (*la Rafale* de M. Bernstein). — Charles Méré : *La Tragédie contemporaine;* bibliothèque de la Chronique, 1 fr. — Memento.

Sur les terrasses du château de Bombance, les sentinelles qui veillent dans la nuit se renvoient les unes aux autres le cri : « Sauce Tartare tar... tare », qui va se perdant peu à peu dans le lointain...

Veillez bien derrière les créneaux, ô Sentinelles, en vous promenant la fourchette sur l'épaule! Car, roulés dans leurs manteaux, au bas

des murailles, dorment d'un sommeil agité les Affamés du royaume des Bourdes.

Ni les incantations poétiques de l'*Idiot* lauréat, ni les homélies du père *Bedaine*, prélat concordataire(1), ni les commentaires ingénieux dont le ministre *Béchamel* et autres marmitons du Bonheur Universel (toujours futur, bien entendu) accommodent l'enivrante lecture des Menus officiels ne suffisent plus à calmer l'appétit des Bourdes, surexcité par les apéritifs discours — seule nourriture qui leur soit donnée — du révolutionnaire *Estomacreux*. Il vit de ce Progrès : la dilatation d'estomac. Elle devient telle qu'elle amène des scènes d'anthropophagie. (On sait d'ailleurs que ce vice n'est nullement primitif; et rien ne prouve en somme que nous n'y reviendrons point.)

Le « palais » une fois emporté d'assaut, **le roi Bombance** avec ses fidèles une fois dévorés dans une monstrueuse orgie par les révoltés — ou plutôt, comme de règle, par leurs chefs — ceux-ci, gonflés à éclater, entendent, avec effarement, monter du fond d'eux-mêmes les voix de leurs victimes. Dès lors, contenants et contenus s'identifient. Jusqu'au très prosaïque journaliste *Canard*, en qui le crâne de l'*Idiot* bouche l'orifice anal, de sorte qu'il lui remonte aux lèvres des métaphores et même des vers, à la stupeur du public! Ce dernier, bien entendu, n'a pas senti, un instant, diminuer sa faim. Loin de là, son hébétante dilatation d'estomac ne fit que croître au spectacle de l'orgie révolutionnaire ; mais quoi! n'est-ce pas ici, encore une fois, le saint progrès?... Une nausée générale d'*Estomacreux* et du gouvernement provisoire rejette debout, devant leur épuisement, *Bombance* et ses ministres, couronnés des râteliers emportés au passage, et restaurés, fortifiés de ce qu'ils ont dévoré dans leurs récentes demeures.

— En vérité, prêche le P. Bedaine, l'Estomac humain n'a jamais cru que sa faim présente fût normale. Il a toujours cherché en arrière ou en avant un festin paradisiaque...

— Age d'or des Anciens, que nos Socialistes affirment voir, sans lunettes, dans l'avenir, et traduction grossière de l'Appétit supra-terrestre par quoi nous appelle, mais individuellement, donc utilement, l'Au-Delà. Ici-bas il ne produit qu'excréments et vomissements; ainsi le proclame, au dernier acte, Sainte Pourriture, reine de la Terre : —

C'est moi qui accouple les fleurs obscènes, plus chaudes et désirantes que des vulves! Et je me manifeste dans l'éclosion d'une rose, dans la décomposition d'un cadavre, dans le sourire d'un enfant et dans le hurlement d'une tigresse en rut!... Quand je parais, le rythme de la vie s'accélère fré-

(1) Signalé à M. Louis Sonolet, auteur d'un essai sur le *Prêtre à la scène*, dans **l'Art du Théâtre** (no d'octobre) — où l'on trouvera aussi, avec d'excellentes études de MM. Séché et Acker, des instantanés, presque beaux, de la danseuse Mata-Havi.

nétiquement, et la Destruction hâte ses ravages !... Ne dites pas : « Nous mourrons demain... Je vis !... J'étais mort ! » Mais dites plutôt : « Je suis une parcelle *du cadavre* éternel et vivant de la nature ! »

On a écrit, récemment encore, trop d'absurdes commentaires sur Rabelais. J'ai pensé qu'il fallait saisir la présente occasion d'analyser sur le vif la part d' « ésotérisme » contenue en un poème de même famille que le sien :

— « L'œuvre a été conçue, me répond de Milan M. Marinetti, par un jour d'été torride, dans une vaste salle populaire toute empestée de sottise brutale et alcoolisée par la plus rouge des éloquences, durant un de ces duels oratoires que *Turati* (qui ressemble à mon « réformiste » *Béchamel*, cuisinier du Bonheur Universel) et *Labriola*, qui ressemble, avec infiniment plus de talent et de savoir, à mon révolutionnaire *Estomacreux*, donnaient en spectacle à trois mille ouvriers. » — « Au début de la tragédie, m'explique une seconde lettre, c'est des funérailles de *Crispi* qu'il s'agit quand la foule parle du tout puissant cordon-bleu *Ripaille... Syphon*, cuisinier du Bonheur Universel, ressemble beaucoup à *Ferri.* »

L'imagination emportée du poète a construit le reste, — l'imagination, c'est-à-dire cette généralisation *qui ne doit épargner aucun parti* (avec les Papimanes trop zélés, Rabelais bafoue les grotesques Papefigues) et faire ainsi plus vrai que l'histoire, selon le mot immortel d'Aristote.

Moins les personnages ont ce caractère légendaire, plus, sans doute, les clefs en seront aisément maniables, mais moins aussi nous intéresseront-ils. *Les Œuvres des Autres*, de Mme France, avaient pour modèles des contemporains illustres, donc un peu légendaires déjà ; et l'on rêvait devant son jeune Poète Dramatique, réduit depuis plusieurs années à l'impuissance par la maladie de sa collaboratrice et cherchant anxieusement autour de lui l'affabulation originale à jeter au public. **Envieux et Enviés** montrent combien il faut plaindre tant d'apparents triomphes, tant de faux bonheurs ; mais *la Clef de l'énigme*, *la Proie pour l'ombre*, *Devant une tombe* ni même *le Prince lointain* ne tirent assez d'imprévu du moins étudié des péchés, du moins voluptueux et que nul n'avoue, comme si chacun tenait à y demeurer asservi !

Une remarquable vérité de dialogue élève, en la farce de M. Rictus, presque jusqu'au mimodrame la première scène, où se querellent un « mastroquet » et son épouse. Il y a un comique réel dans la cour qu'ils font au bohême affamé, détenteur du **Numéro gagnant**, et surtout dans l'émotion où celui-ci, par eux enivré, se dégrise net devant les avances de la mégère. Au dénouement, quelque incertitude d'allure laisserait croire que l'auteur le vit, d'abord, tragique.

Il faut préférer assurément, à **Don Fernand de Catalogne**, le beau titre que portait, au XVIIe siècle, la nouvelle de Brémond (ou,

plutôt, attribuée à Brémond) : *le Double cocu.* Mais M. Cormier a eu raison d'en mettre en vue le joyeux caractère scénique : il pouvait, toutefois, en reproduire avec moins de fidélité le dialogue, afin de l'alléger, et tirer parti davantage du Mari muet.

C'est pas chic : on doit, selon la morale du vaudeville, coucher avec la femme de son ami..., encore que cela sente l'inceste. — De **la Race**, également représentée, je n'ai pas à détailler les qualités qui lui vaudront, outre le succès à la rampe — lequel n'a guère d'importance, puisque forcément éphémère — celui, autrement réel, d'être lu, c'est-à-dire joué sur un théâtre qui ne périt point. — Pourtant, de **la Rafale**,« cette pièce âpre et SUPERBE, *sans concession* », comme s'exprime M. Mendès, le si autorisé représentant de la Littérature emmi la Presse, je me reprocherais de ne point citer, d'après le même *Journal*, même n°, quelques phrases empruntées à la scène, paraît-il, capitale : « — Vingt ans de conduite pour *naufrager*, un beau soir, AUTOUR d'un tapis vert, *comme un galopin*, *comme un neurasthénique*, *comme un* RIEN DU TOUT...... Comme une pauvre *poire*, je *lâche le contenu* de mon portefeuille, un assez gentil *matelas.* » Et je cite presque au hasard !

Est-ce **la Tragédie contemporaine** ? Je l'imagine, puisque M. Mendès admire « la formidable Vie qui anime, possède, emporte » (hélas, non) l'éloquent personnage, et que M. Charles Méré, d'autre part, en son élégant opuscule sur ladite tragédie contemporaine, nous conseille de la « puiser aux sources de la Vie. » Toujours la Vie ! ô cette formule trouvée dans la corbeille aux papiers du Zola vidé...

Qu'on m'excuse : mais je crois plutôt que *le dernier mot* du drame (et sa raison d'être) c'est... la Mort.

MEMENTO. — Le *Monde Artiste* a publié d'intéressants documents sur Rouget de l'Isle « folliculaire violent et très goûté dans les milieux réactionnaires » : jeté en prison d'ailleurs par la Convention, repoussé des cadres de l'armée par Napoléon, l'auteur de la *Marseillaise* ne reçut d'emploi que de Louis XVIII, une croix et une pension que de Charles X.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Emile Magne : *Scarron et son milieu;* Société du Mercure de France. — Lucien Perey : *Une Reine de douze ans, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie,* reine d'Espagne ; Calmann-Lévy. — Dr Cabanès : *Le Cabinet secret de l'Histoire*, en 4 séries ; Albin Michel. — Memento.

Scarron et son milieu, par Emile Magne. — Avec les études d'A. de Boislisle, de Morillot, d'Ed. Fournier, d'Henri Chardon, etc., sans compter les anciens, depuis Tallemant jusqu'à Bruzen de La Martinière et à La Beaumelle (on connaît les fantaisies de ce dernier), l'on possède, sur la vie et l'œuvre de Scarron, un répertoire

documentaire assez complet, mis au point par les précisions récentes d'H. Chardon. M. Emile Magne, dont les recherches personnelles sont si intéressantes, a pu, semble-t-il, aborder son sujet, assez libre de préoccupations d'ordre érudit, et, dans une matière déjà en partie préparée, laisser à son talent et à sa facture cette vive et libre allure dans les limites du savoir, qui fait le charme rare de son livre.

Sur deux points controversés de la vie de Scarron, la baignade intempestive dans l'Huisne, au Mans, origine, dit-on, de sa maladie, et l'intoxication définitive par la drogue de La Mesnardière, M. Magne accepte comme acquis ces deux faits que nous persistons à considérer, surtout le dernier, comme douteux (1). Mais ces faits sont de tradition, et ils n'ont, au fond, qu'une importance relative, les causes de l'infirmité de Scarron restant multiples : la baignade, et la drogue, si l'on veut, et ajoutons-y, à coup sûr, les excès de jeunesse, et peut-être un tempérament arthritique.

Né à Paris en 1610, fils d'un conseiller au Parlement, élevé entre un père, remarié, que sa roideur quinteuse avait fait surnommer l'Apôtre, et la plus cruelle des marâtres, dans un premier milieu de ladrerie et de petites misères où le sens du burlesque put de bonne heure s'insinuer en lui, Scarron, être inconsistant et « trémulant », d'abord absurdement destiné à la magistrature, fut, par une décision définitive non moins saugrenue, éduqué en vue de l'Eglise. Après une préparation fantaisiste à Paris, il obtint, comme on sait, un canonicat, au Mans, diocèse de Mgr de Beaumanoir. Son long séjour dans la patrie des chapons, marqué par un voyage à Rome, à la suite de son patron, finit fort fâcheusement dans les premières atteintes du mal terrible qui le fit quasi cul-de-jatte. De retour à Paris, il se mit, pour augmenter ses maigres ressources (la deuxième femme de son père avait réussi à le dépouiller de la plus grande partie de son héritage), à faire avec succès du théâtre, et n'en mena pas moins, aux environs de la Place Royale, une vie assez précaire, « au gré des infortunes et des misères ». Une pension d'Anne d'Autriche lui était irrégulièrement servie. Il ne l'avait plus au moment de la Fronde, où sa *Mazarinade* fut l'Iliade de tout cet énorme cycle de pamphlets et de libelles qu'inspira la haine de l' « illustrissimo facchino ». La paix revenue, et quelque abondance passagère, il épousa, en 1652, Françoise d'Aubigné, et vécut avec elle 8 ans encore dans cet hôtel de la rue Neuve-Saint-Louis où défila toute la société brillante du temps, luxueux logis qui n'en fut pas moins bientôt, pour rentrer dans le style de la vie de Scarron, l' « hôtel de l'Impécuniosité ».

(1) « Dussions-nous être à notre tour taxé d'ignorance, dit M. le Dr Cabanès, dans son *Cabinet secret de l'Histoire* (tome III, *Le Cul-de-Jatte Scarron*), nous ne connaissons pas de médicament capable de produire de tels effets ». (Capable de vous rendre à l'instant complètement perclus.)

On verra tout le détail de cette existence macaronique dans le vivant et superbe ouvrage de M. Emile Magne. Vivant, c'est là le mérite qu'il faut signaler avant tout. Sauf erreur, — ou alors il nous faudrait recommencer pour notre compte les recherches de l'auteur, — le nouveau biographe n'a pas apporté un nombre sensible de nouveaux faits biographiques ; aussi bien, n'avait-il pas à découvrir cette existence. Mais ce qui lui appartient bien en propre, ce sont ses recherches sur les entours de Scarron, sur son milieu. A vrai dire, ce sont plus que des entours, c'est plus qu'un milieu que l'auteur nous restitue ; c'est toute une époque, toute une période historique.— Servi par ces recherches dont l'économie lui est propre, son rare sentiment de l'histoire et de la littérature de ce temps a fait merveille. Depuis l'admirable *Lorenzaccio* de M. Pierre Gauthiez, nous n'avons pas rencontré un pareil don d'animer l'histoire. Vous aurez dans les précédentes études que la vie de Scarron a inspirées un tissu serré d'exposés et de discussions biographiques et littéraires, toute la besogne scientifique faite et à peu près achevée, — et c'est énorme ; ce que vous n'y trouverez point, c'est, du moins à ce degré, cet art qui fait voir une époque en même temps qu'un caractère, qui combine autour des diverses phases de la vie de Scarron des cadres composés de tout l personnel haut et bas d'une société, avec ses mœurs, ses passions e sa culture propres. L'auteur nous mène de la sorte à une représentation théâtrale de l'hôtel de Bourgogne, à la foire Saint-Germain, tableaux d'une belle touche verveuse ; — puis en province, au Mans, patrie des chapons et du *Roman comique*, patrie si bien retrouvée par le double effort de l'érudition de M. Chardon (on sait qu'il a donné les clefs définitives du *Roman comique*) et de l'analyse historico-psychologique de M. Magne ; — puis au Marais, à la Place-Royale, où nous pénétrons à sa suite dans ces pavillons monumentaux dont chacun « murait une grande famille, ses hauts faits et ses scandales » ; — puis à travers le Paris de la Fronde, vaste sarabande de parlementaires, de seigneurs brouillons et de populace, menée par ces trois gnômes, Gondi, déjeté, Conti, bossu, et Scarron, cul-de-jatte, sarabande vue, ici, sous son aspect le plus grimaçant, côté des libellistes et des pamphlétaires faméliques ; — enfin, dans l' « hôtel de l'Impécuniosité », foyer d'élégance et de culture, où trône sur sa chaise d'infirme, le roi du burlesque, sous le beau regard calme de Françoise d'Aubigné, résignée à « l'ultimatum de la misère », — à quoi d'autre ? — « au centre d'un cercle de grands seigneurs et de jolies femmes.

Ce burlesque, M. Emile Magne l'a décrit en de nombreux commentaires. Il nous a fait entrevoir aussi, en de discrètes et émouvantes insinuations, dans l'épisode de la visite au noble Poussin, durant le voyage de Rome, dans la liaison avec la pure Mlle de Hautefort, le

désir de beauté qui souffrait et pleurait, qui sait ? tout au fond du pauvre être.

Une Reine de douze ans, par Lucien Perey. — On sait que Philippe V, fondateur de la branche des Bourbons d'Espagne, eut deux femmes, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie et Elisabeth Farnèse. La vie de celle-ci seule était bien connue jusqu'ici (1). Marie-Louise de Savoie vient à son tour de trouver son biographe en M. Lucien Perey. Nous n'avions encore sur la première reine d'Espagne de la maison de Bourbon que l'étude de Frédéric Sclopis et les pages de W. Coke, dans son ouvrage sur l'*Espagne et les Bourbons*. C'est ce dernier auteur qui semble avoir compris tout le premier le mérite du rôle soutenu par la première femme de Philippe V durant la guerre de la succession d'Espagne : « Cette reine enfant (elle avait alors 15 ans) fit plus pour conserver l'Andalousie à la Couronne (lors de la descente des Anglais devant Cadix) que le pitoyable gouvernement à la tête duquel elle était ». M. Perey a partagé l'opinion de l'historien anglais, et il a fait avancer tout au premier plan cette figure, jusqu'ici assez effacée, d'une reine que la mort enleva à vingt-cinq ans d'un trône où elle était montée encore enfant.

N'ayant point à recommencer, après M. Baudrillart, le récit détaillé des rapports de Philippe V avec la cour de France, M. Perey s'est surtout attaché, en se servant de la correspondance de Marie-Louise et en puisant dans les Archives royales de Turin, etc., à déterminer la part qui revient à la jeune reine dans cette politique. Cette part est très grande. La première femme de Philippe V sut, par sa bonne grâce, concilier à son peu démonstratif époux le cœur du peuple espagnol, et, d'un autre côté, entretenir chez Louis XIV le bon vouloir sans lequel la nouvelle monarchie n'eût pu subsister longtemps. Ses lettres à l'aïeul sont celles d'une petite-fille très soumise, mais cette soumission n'empêche point l'intelligence de se montrer, l'esprit, le charme, et l'entente des affaires. Le grand roi donna peu à peu sa confiance à cette « gamine » couronnée, femme de si bonne heure, et vraie femme, non seulement pour les grâces et l'attrait, mais encore pour la vaillance du caractère.

Au reste l'histoire de M. Perey n'apporte aucune modification essentielle à ce que l'on savait de cette première partie du règne de Philippe V. L'intrigante, imposante et belle princesse des Ursins apparaît toujours, dans sa charge de camerera mayor, comme le vrai maître de cette cour. La volonté de Philippe V ne comptait guère, et la princesse eut l'adresse de se faire aimer de Marie-Louise. Le seul obstacle à sa domination ne pouvait venir que de l'ambassadeur de

(1) Voyez sur Elisabeth Farnèse l'ouvrage de M. Casimir Stryienski : *Un gendre de Louis XV*. Mercure d'août 1904.

Louis XIV, tout naturellement homme de confiance du monarque, qu'il s'appelât d'Harcourt, d'Estrées ou Gramont, auprès du jeune couple royal. On connaît les démêlés de Mme des Ursins avec le plus gênant de ces surveillants, l'irascible cardinal d'Estrées, qui s'y brisa becs et ongles. Elle faillit elle-même y perdre une première fois sa place et dut aller jusqu'à Versailles chercher la permission de retourner en Espagne.

Nous regrettons que M. Perey ait écourté le récit de l'entrevue de cette maîtresse enjôleuse avec le roi-soleil. Ce récit eût été pour le moins fort piquant ; il eût achevé de nous faire connaître le caractère de Mme des Ursins. Prendre sous son influence deux enfants, le roi et la reine d'Espagne, c'était faisable ; mais venir à bout de Louis XIV, le plus ferme et le mieux équilibré des hommes, et qui était fort irrité contre elle, cela c'est le rare. Au reste, à la façon dont M. Perey présente les faits, il ne semble pas que Mme des Ursins ait voulu, comme on le lui a reproché, détacher Philippe V de Louis XIV. Cette idée absurde de rêver une autonomie à la Charles-Quint pour les Bourbons d'Espagne était digne d'un songe-creux comme Albéroni et non d'une avisée et pratique commère comme la princesse des Ursins. Elle voulait surtout étendre et consolider sa situation personnelle, faire en sorte que tout passât par ses mains, comme pour son amie, Mme de Maintenon, et jusqu'aux messages directs de Louis XIV à son ambassadeur. Son but, très égoïste, — de réelle affection pour ses jeunes maîtres, pas l'ombre, sa sécheresse à la mort prématurée de Marie-Louise est remarquable, — paraît avoir été de se servir de Philippe V (de Louis XIV) pour avoir voix au chapitre lors des négociations de la paix d'Utrecht, et se faire adjuger, dans le partage, un morceau princier, par exemple cette « souveraineté » aux Pays-Bas (cent mille livres de rentes en terres), qu'elle ne put d'ailleurs obtenir.

Le récit de la guerre de succession, pour tout ce qui ne se passe pas en Espagne, est des plus sommaires, et le plan de l'auteur ne comportait pas du reste de développements de ce côté. Les opérations en Espagne, notamment au moment de l'invasion de l'Archiduc (siège de Barcelone), sont exposées avec plus de détail. La situation de l'Espagne à cette époque fait songer à celle qui devait résulter, un siècle plus tard, d'une autre guerre de succession. Mêmes dispositions douteuses de l'aristocratie espagnole, même impuissance d'un gouvernement artificiellement importé ; mêmes interventions étrangères (Anglais et Autrichiens) ; Mme des Ursins et l'ambassadeur représentent assez bien les maréchaux proconsuls et rivaux ; et, comme Napoléon, Louis XIV est trop loin : les ordres arrivent lorsque déjà la situation a changé.

La seule différence, qui fit la fortune de la branche espagnole, c'est

que la masse du peuple, grâce à la reine, était quelque peu affectionnée. Et surtout Louis XIV représentait un principe monarchique autrement fort et autrement compréhensible pour les Espagnols que celui de Napoléon. Le livre de M. Lucien Perey est une contribution importante à l'histoire de l'établissement bourbonien en Espagne. Il est orné d'un portrait de Marie-Louise de Savoie et augmenté de quatre courts appendices, qui, semble-t-il, eussent pu tout aussi bien prendre place dans le corps même de l'ouvrage.

Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès. — M. le Dr Cabanès, en réimprimant en quatre séries son *Cabinet secret de l'Histoire*, a complètement remanié et surtout considérablement augmenté son texte primitif. Douze chapitres entièrement nouveaux ont été ajoutés. En outre l'ordonnance générale de l'ouvrage a été modifiée, et elle est assurément plus claire. Dans cette réimpression, les deux premiers tomes sont consacrés aux rois de France; le troisième s'occupe de la pathologie de divers personnages célèbres, tandis que le quatrième, joignant en quelque sorte l'exemple au prétexte, se compose surtout d'études sur des médecins ayant soigné de grands personnages, ou ayant été de façon ou d'autre mêlés à leur vie.

Citons quelques titres de chapitres. Tome I, pour la pathologie des Valois : « François Ier est-il mort de la Ferronnière? » — « La stérilité de Catherine de Médicis »; pour la pathologie des Bourbons : « Une galanterie du Vert-Galant ». — Louis XIII mérita-t-il d'être appelé le Chaste? » — « Un péché de jeunesse de Louis XIV ». — « La grande opération » (la fameuse fistule de Louis XIV).— « Les maladies de Louis XV. » Tome II : « L'anaphrodisme du Dauphin » (Louis XVI). — « Comment fut consommé le mariage de Louis XVI.» « L'accusation d'Hébert » (la monstrueuse accusation d'inceste avec le petit dauphin inventée par Hébert sur le compte de Marie-Antoinette). — « Les superstitions de Napoléon ». — « La claudication du comte de Chambord. » Dans le tome III, à côté des pages sur Marat, Charlotte Corday, Couthon et le marquis de Sade, on lira surtout une magistrale étude sur le cas pathologique de J.-J. Rousseau, analyse la plus complète, à notre connaissance, de la psycho-physiologie du philosophe. Le Tome IV contient, dues à leurs propres médecins, des « observations » de personnages illustres, Louis XI, Richelieu, Mme de Pompadour, Talleyrand, Garibaldi, Gambetta (dont un récent article du *Mercure* a raconté la mort de façon définitive), et enfin l'affaire Musset, Sand, Pagello. Cette nomenclature donne une idée de la richesse historico-physiologique de cet ouvrage.

Nous ignorons, — et nous ne pouvons songer à rechercher dans ce bref exposé, — quels résultats généraux peuvent s'obtenir par cette méthode.

Jusqu'ici ces recherches semblent n'avoir d'autre but qu'elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles ne s'attachent qu'accessoirement à marquer le rapport qu'il peut y avoir entre la santé des personnages historiques et les événements dont ils furent les acteurs, ce qui empêche une telle enquête d'avoir toute sa portée historique. Nous croyons, soit dit en passant, cette méthode beaucoup plus efficace, du moins pour établir le rapport de cause à effet, lorsqu'il s'agit des écrivains ou artistes et de leurs œuvres; et nous disons cela d'après M. Cabanès lui-même, d'après ce que nous ont appris, par exemple, ses longues recherches sur Rousseau.

Il est vrai que si l'idée d'appliquer la science médicale à l'Histoire est fort ancienne, ce n'est que depuis peu de temps qu'on applique cette science avec méthode, avec suite. Il faut multiplier les observations : alors on aura peut-être le spectacle — un peu sinistre — d'une cohue de tempéraments poursuivant et consommant, mis aux prises, leurs réactions particulières.

Les événements seront la formule de la résolution de ces multiples conflits physiologiques, et... et... il serait fort amusant, en attendant, de généraliser là-dessus. Il vaut mieux souligner l'intérêt propre des études de M. le Dr Cabanès, intérêt parfois même *excessif*. Etait-il bien nécessaire, par exemple, de consacrer tant de pages à démontrer, par des arguments médicaux, l'inanité de la monstrueuse et sadique invention du louche Hébert, touchant les rapports de Marie-Antoinette et du Dauphin? A certaines heures bestiales des bouleversements sociaux, il y a de la sorte certaine intensité de délire hystérique, certaine frénésie de stupre qui ne relève que du dégoût, qui, du moins, ne vaut, comme document et élément de procès, que pour le procès des bourreaux et non pour celui des victimes!

Les quatre volumes de M. le Dr Cabanès sont rédigés avec un sang-froid tout professionnel qui n'exclut pas l'esprit. La lecture en est agréable, sauf quelques passages cruels. Nous n'avons pas besoin d'en recommander l'érudition. (Pour la pathologie de Richelieu, si passionnante, l'auteur aurait trouvé quelques détails curieux dans les *Ruelles, salons et cabarets*, d'Emile Colombey, que goûtait et qu'estimait Sainte-Beuve ; le détail, entre autres, des crises nerveuses, où le ministre, exaspéré de tension cérébrale, se mettait à galoper à quatre pattes en criant, ce qui lui rendait, comme l'eût fait une bonne colère, ou une passe d'amour, sa force de tête). L'ouvrage est enrichi de gravures hors texte et complété par une table générale des matières, une table des noms de lieux et une table des noms cités.

Memento. — Dans une leçon inaugurale professée au Collège de France sur la *Formation de l'unité Française*, et publiée en brochure chez Champion, M. Auguste Longnon a résumé avec beaucoup de force et de relief la

thèse traditionnelle qui attribue la formation de cette Unité à la dynastie capétienne. Il montre les arrondissements successifs du domaine royal et la fixité du principe d'hérédité par primogéniture de mâle en mâle qui permit ce développement continu dans une même maison ; ce principe d'hérédité, qui nous paraît aujourd'hui si naturel, fut au contraire une conquête merveilleuse sur l'instabilité des choses et une création exceptionnelle par rapport au droit successoral assez irrégulier observé dans le reste de l'Europe. Il y eut aussi les apanages qui, aux mains des frères puînés des rois, contribuèrent à former cette unité. C'est, en quelques pages, la vision de l'effort d'une famille sur une matière ethnique et dans un cadre géographique donnés : « Essentiellement l'Allemagne est une race, l'Italie est une langue, la Grande-Bretagne une île de l'Océan ». Nous, nous ne sommes aucune de ces choses. « Nous sommes un royaume, nous résultons de l'accroissement séculaire d'une couronne. »

Dans une brochure sur *la Lutte entre Maurepas et Necker* (Société Parisienne d'édition), M. Paul Audebert résume, on ne peut plus sommairement, la rivalité du sceptique ministre grand seigneur (son fameux recueil de chansons est au moins un titre à la reconnaissance de la postérité) et de l'honnête Génevois. Rien, dans ce résumé, qu'on ne connût déjà, sauf quelques détails, dont un assez intéressant relatif à la divulgation (qui causa la première retraite de Necker) du mémoire sur les Assemblées Nationales, où, comme on sait, le ministre avait consigné ses projets. Ces détails sont puisés dans la correspondance inédite d'un contemporain, le chevalier de Pujol, ardent partisan de Necker. M. Audebert cite également Mercy, l'ambassadeur de Joseph II, autre ami de Necker. Ce mince opuscule est complété par des extraits, donnés en appendice, d'une étude sur le ministre de Louis XVI par M. Henri Carré.

Les Mémoires du chevalier Henry Hériot de Vroïl (1785-1855), officier de la garde royale pendant les Cent jours, publiés (chez Champion) par M. A. Hériot de Vroïl son petit-fils, sont plutôt des souvenirs que des mémoires, et plutôt des notes d'agenda que des souvenirs. Dans ces notes écrites au jour le jour, le chevalier H. de Vroïl relate ses multiples pas et démarches comme maire de la commune d'Etrepy (Marne) durant la campagne de 1814 : Réquisitions, fournitures, etc. Il salue le comte d'Artois à Vitry. Puis, au retour de l'Ile d'Elbe, étant d'ancienne famille royaliste, il va rejoindre le roi à Gand, et, après Waterloo, lui fait escorte jusqu'à Paris comme officier dans les chevau-légers de la garde royale. Détails intéressants pris sur le vif, notamment durant la bataille de Waterloo. On crut à Bruxelles les Anglais battus, durant toute la journée du dix-huit. Le chevalier quitta le service en 1819. Après son mariage, il se retira dans son château et sa terre de Rocquincourt, où il vécut jusqu'à sa mort (1855).

Un détail philologique qui peut aider à faire l'histoire du mot « romantique ». Passant par l'Angleterre pour se rendre à Gand, Hériot de Vroïl décrit ainsi la campagne aux environs de Kingston : « sites parfaitement diversifiés, le terrain jouant de la manière la plus romantique. » Or, nous sommes en 1815 et l'officier, s'il a l'éducation de son rang, ne montre aucune culture littéraire. C'est simplement un petit gentilhomme campagnard qui prend du service auprès de Louis XVIII. Il écrit sans le moindre apprêt et pour lui seul. Ne peut-on pas en conclure que le mot « roman-

tique » avait à ce moment un sens tout positif, technique ; employé comme nous venons de voir, il paraît être plutôt quelque chose comme un terme d'architecte paysagiste.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Congrès international de philosophie ; 2e session, 1904 ; Rapports et comptes-rendus publiés par le Dr Claparède, secrétaire général du Congrès, Genève, 1905 ; H. Kündig, éditeur.

Le deuxième **Congrès de philosophie** s'est tenu à Genève du 4 au 8 septembre 1904, sous la présidence d'honneur d'Ernest Naville et sous la présidence effective de M. J. Gourd, professeur à l'Université. Il a réuni 362 adhérents de tous pays. Au cours des séances il a été présenté et discuté 75 mémoires ou communications sur des sujets divers de philosophie générale, de psychologie, de philosophie des sciences, d'histoire de la philosophie, de logique, de morale et de philosophie appliquée. Dans la section de philosophie générale, les mémoires de MM. Rauh sur *la position du problème du libre arbitre*, Chartier sur *les rapports entre la science et l'action*, Bergson sur *le paralogisme psycho-physiologique* ont été très remarqués et ont provoqué d'intéressantes discussions. M. Bergson, notamment, a eu l'occasion d'exposer devant un public nombreux, avec son impressionnante lucidité, les thèses originales et profondes dont il est l'auteur et que ses ouvrages avaient déjà signalées à l'attention du monde philosophique. Dans la section de logique, M. Couturat a magistralement retracé les travaux si curieux qui, dans ces dernières années, ont pour ainsi dire renouvelé la théorie des sciences mathématiques. M. Vilfredo Pareto a fait connaître une conception remarquable de l'économie politique et sociale. Un mémoire de M. Boistel, professeur à la faculté de droit de Paris, a mis au point la question juridique des personnes morales, en rapport avec l'état présent des sciences politiques. M. Darlu a traité de *l'Etat dans la démocratie*. M. Giard (de la Sorbonne) et M. Reinke ont parlé du néo-vitalisme et de la finalité en biologie.

Dans les séances générales, le programme et l'esprit du congrès ont été nettement expliqués. M. Gourd, dans la séance d'ouverture, loua cette disposition nouvelle des philosophes qui ont appris à sortir de leur cabinet solitaire pour mettre en commun les conclusions de leurs recherches. MM. Boutroux, Naville, Windelband et Lasson firent ressortir tout ce qu'il y a d'actuel et de positivement utile dans la spécialisation des sciences philosophiques et dans l'histoire proprement dite de la philosophie. De l'ensemble des travaux du congrès s'est dégagée finalement l'impression que, désormais, la philosophie ne saurait, pas plus que les sciences spéciales, se passer de ces assi-

ses internationales périodiques. Après la réussite du premier congrès en 1900, à Paris, dû à l'initiative de quelques Français, et après l'éclatant succès du congrès de Genève, l'épreuve est faite, et elle est concluante. Une commission permanente, composée de délégués pour toutes les langues de l'Europe, préparera l'organisation des futures réunions. A la demande des délégués allemands, le troisième congrès de philosophie se tiendra à Heidelberg en 1908.

LOUIS WEBER.

SCIENCES

Binet Sanglé : *Les Prophètes Juifs. Etude de psychologie morbide;* Dujarric. — G. Labadie-Lagrave : *Dans le monde des animaux ;* Paulin. — Javal : *Physiologie de la Lecture et de l'Ecriture ;* Alcan.

J'ai failli ne pas lire le livre que M. Binet-Sanglé vient d'écrire sur la **Psychologie des Prophètes Juifs.** En effet, je venais à peine d'ouvrir ce volume consacré par un médecin que je sais érudit à une critique que je voulais croire scientifique et sereine de cas qu'il annonçait comme pathologiques, que la page 2 m'offrit les lignes suivantes :

Les dégénérés mystiques ne se rencontrent pas seulement, comme on pourrait le croire, dans les asiles d'aliénés : ils emplissent les asiles spéciaux qu'on appelle les monastères. Je m'engage, je le sais, sur un terrain brûlant. Sans doute l'humanité a traversé la période éruptive. L'une des conséquences du progrès scientifique a été l'extinction graduelle des mauvaises passions. La croix de la Saint-Barthélemy ne souillera plus nos portes, et nous n'entendrons plus le râle des penseurs sortir des bûchers de l'Inquisition. Le Roi-Soleil a emporté, dans le pourpre de son déclin, jusqu'au souvenir de la chamillarde et des missions bottées de Louvois, et de ces temps où la foi se mesurait à la haine, il ne restera bientôt plus que les statues d'Etienne Dolet et de Michel Servet, debout sur nos places publiques comme des remords de bronze.

Ces choses se mettent volontiers sur des affiches, en période électorale ou en temps de grève, mais au seuil d'un livre sérieux... c'est un peu décourageant.

J'ai passé outre et vraiment je ne le regrette pas, car le livre est intéressant. L'auteur considère les prophètes juifs comme des dégénérés hallucinés, et il accompagne les différentes phases de leur biographie, ou plutôt les citations des textes des livres sacrés, de commentaires d'anatomie et de physiologie nerveuses qui lui permettent d'établir l'état actuel de nos connaissances à ce sujet et de revenir sur certaines idées personnelles déjà exposées par lui dans les journaux spéciaux. Comme M. Binet-Sanglé écrit clairement et ne se perd pas en prétentieuse érudition, la lecture de son livre sera pour tout homme intelligent l'occasion de comprendre ce qu'est le neurône, ce

que produit la contractilité de ses prolongements, la théorie ingénieuse des neurodiélectriques, le mécanisme de la suggestion, etc., et de faire quelques incursions dans la pathologie mentale. Le livre se poursuit ainsi, tout entier consacré à grouper des arguments, tirés d'observations rétrospectives et de cas cliniques contemporains pour établir le bien fondé du diagnostic posé dès le début. Pris par le souci de la documentation, très sincère dans l'exposé d'une thèse qui a bien des chances d'être exacte, l'auteur a abandonné ces propos déclamatoires et erronés indignes de lui qui nous avait inquiété tout à l'heure, et n'y fait guère penser qu'à un seul endroit, page 40, où se trouve une invocation à la science écrite dans un langage hyperbolique et d'une foi désordonnée qui rappelle la jolie lettre d'un libre-penseur imaginée par Remy de Gourmont dans un *Episode* de 1889 :

Mon vocabulaire scientifique ne diffère pas beaucoup de celui de mon collègue [l'abbé Lemire]; il se compose de mots abstraits que je suis incapable d'expliquer et d'un tas de formules qui sont sans doute aussi vaines que les siennes. Je dis : les martyrs de la Science ; je dis que la Science est infaillible, la Science a tiré le monde des ténèbres de l'erreur. Rien ne peut prévaloir contre la Science. Toutes ces phrases-là, à un mot près, sont dans le catéchisme que je faisais répéter à ma petite fille pendant les dernières vacances. Nous ne sommes peut-être que des bigots d'une autre sorte dont la crédulité est exploitée par un clergé de professeurs et de savants, qui rit de nous voir aussi dociles.

§

Dans le délicieux livre que le Dr Emile Ménière, mort il y a quelques jours, a composé en réunissant la correspondance de son père, Prosper Ménière, savant exquis et délicat lettré, on lit le récit du voyage que ce dernier, en compagnie de son ami Jules Janin, fit un jour de l'année 1854, au château de Monceaux, en Bourgogne, où Lamartine était retenu au lit par une attaque de goutte. A un moment donné on parla de l'intelligence des chiens : le poète, empoigné par son sujet favori, se mit à citer des exemples, Janin et Ménière suivirent, et ce fut un enthousiasme.

Je songeais à cette histoire en lisant le livre que M. Labadie-Lagrave a intitulé : **Dans le monde des animaux**. *Scènes de la vie intellectuelle et morale des bêtes.* Inépuisable d'anecdotes, ce livre, écrit très simplement par un homme aimant les animaux pour les gens qui les aiment, contient aussi une foule de renseignements qu'on est tout aise de connaître et qu'illustre toujours un exemple puisé aux sources les moins suspectes. Il ne faut pas d'ailleurs ménager sa confiance et suspecter à priori la sincérité de celui qui a été le seul témoin du fait qu'il vient raconter.

Presque toute l'échelle animale est représentée dans ces tableaux vivants qui se déroulent sous les yeux du lecteur intéressé : araignées,

serpents, kangourous, harengs, phoques, etc... Une histoire curieuse racontée par M. Labadie-Lagrave est celle de M. Louis Robinson cherchant à vérifier sur le nouveau-né la descendance simienne de l'homme.

Les petits singes naissent doués d'une extraordinaire vigueur de poignet. C'est pour eux une question de vie ou de mort. Il faut qu'ils soien assez forts pour se tenir accrochés aux épaules de leur mère pendan qu'elle se sert de ses quatre mains pour grimper en haut des arbres. C'est à cette condition seulement qu'ils peuvent se soustraire aux dangers sans nombre dont les jeunes animaux vivant à l'état de nature sont menacés chaque jour. S'ils lâchent prise ils sont perdus. L'homme conserve-t-il encore en entrant dans la vie quelques vestiges de la puissance musculaire précoce de ses aïeux préhistoriques ? Pour répondre à cette question M. Robinson a présenté son index à son jeune fils âgé d'une heure qui a saisi de ses deux deux petites mains le doigt paternel et est resté suspendu dans le vide pendant seize secondes.

Cette expérience fut renouvelée sur un grand nombre d'enfants, et il s'en trouva un, à peine âgé de trois semaines, qui se maintint deux minutes quarante-deux secondes à la force du poignet.—En général, à la fin du premier mois, cette particularité s'atténue, puis disparaît.

Comme on le voit, dans ce livre écrit pour tout le monde, les sujets les plus compliqués sont abordés, mais ils sont envisagés à un point de vue accessible à tout le monde. Si ce qu'on appelle la *vulgarisation* est une chose abominable, car elle s'efforce de mettre au niveau d'esprits incapables de les accueillir des idées ou des faits qu'on déforme en les simplifiant, il en va autrement de ces œuvres qui apprennent à mieux observer les choses facilement observables de la vie courante, à mieux se familiariser avec les divers éléments du milieu où l'on est né et où l'on vit.

D'autre part on ne pourra arriver à connaître bien l'intelligence animale que grâce à la contribution de chacun. Je ne parle pas du témoignage de ceux qui, comme M. Hachet-Souplet, se sont adonnés spécialement à l'étude et au dressage des animaux ; de ceux qui, comme le Dr Maréchal, veulent nous entraîner à ce paradoxe de la supériorité des animaux sur l'homme... non ; il s'agit tout simplement pour chacun (pour peu qu'il soit curieux) de vouloir observer, d'essayer de comprendre, et surtout de sincèrement raconter.

§

Rien n'est plus digne d'éloges que l'inlassable activité de M. Javal, On dirait qu'il veut prouver au Destin qu'il se joue de la terrible infirmité qu'il en a reçue, et que, ayant passé sa vie à chercher les moyens de préserver de la cécité les yeux des autres, frappé lui-même aujourd'hui, il ne saurait s'arrêter dans son apostolat.

Le livre qu'il vient de publier, **Physiologie de la lecture et de l'écriture**, est non seulement le résumé d'une expérience déjà

longue, mais aussi et surtout la *synthèse pratique* de tout ce que cette expérience peut conseiller d'utile dans toutes les circonstances où les yeux ont un rôle à jouer, — dans toute la vie. Tout ce que ces deux mots : ÉCRIRE, LIRE contiennent d'efforts dans le passé, de desiderata pour l'avenir, d'activité puissante dans le présent, est exposé dans un langage simple comme celui d'une conversation où quelqu'un de très au courant des dessous scientifiques de l'écriture et de la lecture et de leurs applications journalières, consentirait à faire l'éducation d'auditeurs aussi variés que directement intéressés : hygiénistes, éducateurs, architectes, imprimeurs, graphologues.

Ce livre est l'apologie de la clarté.

ALBERT PRIEUR.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

J.-A. Dulaure : *Des Divinités génératrices chez les Anciens et les Modernes*, Mercure de France, 3.5o. — Gaston Sortais : *Excursions artistiques et littéraires*, P. Lethielleux, 2.5o. — E. Siou-Gelley et G. du Wallon : *L'Ile Saint-Louis à travers les âges*, édit Pierrot, 26, rue des Petites-Ecuries, 1.5o. — Jules Huret : *De New-York à la Nouvelle-Orléans*, Fasquelle, 3 5o.— Président Th. Roosevelt : *En Amérique, Chasses et parties de chasses*, Dujarric, 3.5o.

Publié en 1805 et réimprimé pour la dernière fois à petit nombre vers 1884 par ce précieux éditeur qu'était Isidore Liseux, le petit livre de Dulaure sur les **Divinités génératrices** était quasiment devenu introuvable et le *Mercure de France* a été heureusement inspiré en le donnant à nouveau pour inaugurer sa collection documentaire. — Dulaure, auteur d'une *Histoire de Paris* que l'on recherche encore, qui fut surtout un esprit pointilleux, un érudit, un collectionneur d'anecdotes amusantes, est un assez proche parent, pourrait-on dire, de Collin de Plancy, dont le *Dictionnaire des Reliques* a fourni tant de racontars faciles et superficiels aux amateurs de plaisanteries anticléricales. Lui aussi, dans un ouvrage à thèse inspiré par le laborieux travail de Dupuis sur l'*Origine de tous les cultes*, et où il prétend rattacher les rites phalliques à la religion primitive du soleil, a éprouvé le besoin, sous prétexte de donner le tableau des mœurs aux époques correspondantes, de parler non seulement des saints auxquels on transféra les vertus et les attitudes du vieux Priape, mais de l'intempérance reprochée au clergé, de ses concubines, de la lubricité des religieuses, des peines indécentes portées contre les adultères et des cérémonies outrageantes des procès de divorce, du droit de cuissage, des ceintures de chasteté, des anciennes *abbayes* de filles publiques, de l'obscénité de la littérature d'autrefois, des fêtes des fous et de l'âne, des flagellations, des processions en chemise, etc..., le tout pour établir qu'avec de telles habitudes la survivance du culte du Phallus au Moyen-Age et même à l'époque moderne n'avait rien qui fût susceptible de choquer. — M. Van Gennep, qu

ajoute au volume de Dulaure un chapitre complémentaire de renseignements, en a du reste très bien fait la critique lorsqu'il met en garde contre ce que peut avoir de contraire aux faits une systématisation que l'auteur, dit-il, jugeait à la fois sa grande découverte et son excuse. Il n'est pas très sûr en effet que les hommes aient inventé primitivement un culte du Soleil pour y rattacher « celui de la génération et des organes par quoi elle s'opère ». On sait de plus aujourd'hui que certains rites agraires ont été confondus avec des rites phalliques, et même pour ceux que l'on doit admettre comme véritables, l'erreur fut de les séparer d'un ensemble d'actes symboliques, de les décrire à part et ainsi d'en modifier souvent le sens. Encore pourrait-on insister sur le ton général adopté dans ce récit, plein de réticences pudiques qui semblent un peu bien naïves en un tel sujet, et dont l'affectation se remarque d'autant mieux que Dulaure indique une signification philosophique et religieuse à des cérémonies que l'ignorance seule fait trouver scandaleuses ; qu'il les explique par les croyances et en montre la portée. Cependant il s'indigne et s'écrie ; il se refuse à « souiller davantage l'imagination du lecteur », déclame sur ces « dissolutions monstrueuses » et ces « outrages à la nature », — puis rapporte le texte en latin. C'est en somme le procédé un peu sot du moraliste. Les notions de pudeur et d'impudeur sont toutes relatives, et lui-même convient qu'il est absurde de juger les pratiques d'un autre âge avec les idées du temps actuel. Quant à ses observations, beaucoup sont justes. La grossièreté des mœurs, sous bien des rapports, est caractéristique au Moyen-âge, même en partie jusqu'au XVIIe siècle, et personne n'y trouvait à reprendre ; encore au XVe, on estimait divertissant de servir sur les tables seigneuriales des pâtisseries obscènes ; il faut se rappeler, dans Brantôme, les livres à images qui donnaient les portraits des plus grandes dames de la Cour, la coupe dans laquelle le duc d'Anjou leur présentait à boire, la manière dont l'Estoile parle de la Cour de Henri IV, où il y avait « presse à mettre la main aux braïettes ». Les représentations dites indécentes ont d'ailleurs subsisté très tard, même sur nos cathédrales, toutes mutilées maintenant. Celles de Rouen, de Reims, sont célèbres à ce propos. A Sens, on a logé dans les caves de l'Officialité quantité de pierres descendues des hauteurs de l'église parmi lesquelles sont des gargouilles monumentales où les vieux imagiers prirent soin d'indiquer soigneusement la différence des sexes, — les femelles ouvrant d'énormes vulves poilues, les mâles gratifiés de testicules qui seraient suffisants pour jouer aux boules. Les représentations phalliques qui figuraient, paraît-il, autrefois sur la portail de Toulouse et en plusieurs églises de Bordeaux devaient être également assez nombreuses en France, car on en retrouve encore soit gravées sur la pierre, soit réduites à des dimensions d'objets

portatifs, à titre d'amulettes. Sans parler des priapes ailés des Arènes de Nîmes, qui sont bien connus, je puis signaler ainsi au musée lapidaire de la Sainte Chapelle de Laon, une figure au trait, sur une dalle, un homme nu brandissant du poing son phallus menaçant ; au musée Lécuyer, de Saint-Quantin,un phallus de bronze avec clochette et petite chaîne, sans doute analogue à ceux que l'on suspendait aux chars des triomphateurs. On en a même mentionné un en silex, trouvé en 1869 dans le rû de Grivette, près Betz (Oise), reproduit dans les *Mémoires du Comité archéologique de Senlis* (1878) et à Préciamont, également dans l'Oise, un monolithe de grès, haut de plusieurs mètres, dégagé d'une sablière et que les habitants érigèrent au milieu de la place, sous un nom qu'en toute honnêteté on ne peut traduire que par celui de *phallus* de Préciamont.

Le livre de Dulaure, qui reste en attendant une curiosité unique, a quelque peu vieilli et pourrait être refait avantageusement.

§

Chez Lethielleux, M. Gaston Sortais a publié, sous le titre **d'Excursions artistiques** et littéraires, une suite d'entretiens, articles et comptes-rendus où il est question de l'art antique, — fouilles d'Elatée, Ithaque, le Parthénon des Guerres Médiques; de la mort de Laocoon d'après le récit de Virgile et le groupe du Belvédère ; les jeux séculaires d'Auguste et le *Carmen sæculare* d'Horace ; la plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique, dans la catacombe de Sainte-Priscille, etc. L'ouvrage se termine par une étude sur Adam de Saint-Victor et Jacopone da Todi, deux poètes de Notre-Dame, et des notes sur le dôme d'Orvieto. — M. G. Sortais a surtout voulu donner un livre de lecture pour les classes.

La monographie de **L'Ile Saint-Louis à travers les siècles**, de G. Siou-Gelley et G. du Wallon, résume à peu près tout ce qui peut être dit sur ce quartier si caractéristique, aux aspects délaissés de province, avec ses hôtels historiques, ses rues étroites, ses quais abandonnés qu'ombragent les derniers beaux arbres de Paris. L'histoire de l'île Saint-Louis, formée par la réunion de l'Isle Notre-Dame et l'Isle aux Vaches, est assez courte, car l'on ne commença guère à y bâtir qu'au XVIIe siècle, et en somme il y avait ici fort peu à glaner. L'événement le plus important, dont le quartier du reste garda un terrible souvenir, fut la chute du Pont-Marie, advenue le 1er mars 1658 par suite d'une crue de la Seine, entraînant vingt-deux des maisons qui s'y trouvaient bâties et une soixantaine de personnes. Pendant la Révolution, l'île Saint-Louis devint l'île de la Fraternité. — Son seul édifice est l'église, bizarre avec son clocher ajouré de ronds comme une charpente de fer, et une horloge posée en manière d'enseigne. Mais l'intérêt de ce coin de Paris, c'est sa physionomie vieillotte. On

y est en plein XVIIIe siècle, — il y a même encore une boutique qui date de Louis XV, — et sur ces quais déserts, au long de ces vieux hôtels,— hôtel de Bretonvillers, hôtel de Thorigny, hôtel de Lauzun, logis surannés dont la noblesse échappa jusqu'ici à l'utilisation industrielle et à la lèpre de réclames qui salit les majestueuses façades du Marais, il n'est pas de plus poignante impression qu'au soir, un crépuscule d'hiver, lorsque le vent chuchote au coin des ruelles. De loin en loin un roulement assourdi de voiture, l'omnibus qui détale en grand fracas de patache; et là haut, aux étages dont les hautes fenêtres trouent de clarté la pierre noire, on imagine facilement, en de vastes pièces, quelque douairière toute chenue, d'anciens pages de Charles X, toussotant au coin du feu, — et qui parfois se rappellent le ministère Guizot ou ce qu'on racontait de leur temps sur l'usurpation de M. de Buonaparte.

§

Le voyage de Jules Huret, **En Amérique, De New-York à la Nouvelle-Orléans**, est une des enquêtes les plus intéressantes et les plus précises qu'on ait faites ces dernieres années sur la vie, pour nous toujours si déroutante et inquiétante, de la grande république des Etats-Unis. Jules Huret, qui est un curieux très averti et un observateur sagace, avait bien les qualités requises pour un travail de ce genre, d'une abondance et d'une complexité qui imposent de voir, connaître, pénétrer les mondes les plus dissemblables, entrer partout, s'informer de tout, s'assimiler suffisamment enfin les notions les plus diverses pour donner au lecteur une idée de cet ensemble à part, monstrueux et multiple que constitue aujourd'hui la civilisation nouvelle d'Occident. D'une écriture alerte, nette, son livre, par le soin, l'exactitude du détail, arrive à donner une impression frappante de choses vues, senties, éprouvées ; on y sent trépider la vie fébrile, brutale et surabondante de l'Amérique; on y a conscience de ses appétits énormes, de ses entreprises colossales, de ce besoin comme instinctif, devenu comme un trait naturel et national d'orgueil, de toujours vouloir faire grand, démesuré, de battre et de surpasser le Vieux Monde. Je ne saurais en si peu de lignes détailler les chapitres, citer des croquis et des notes ; le livre est à lire d'un bout à l'autre; il faut le suivre à travers les villes, les universités et collèges, les rues, les théâtres, visiter les hôtels et les banques, les fondations et les villas des milliardaires, écouter ce que le voyageur rapporte des choses de sport et de l'éducation physique, du négoce et de l'industrie, du luxe, des femmes,de toutes les manifestations de l'activité yankee. Jules Huret donne également des indications précieuses sur l'impérialisme américain, et sur la question nègre des pages soigneusement documentées. — Un second volume, sur lequel

je compte revenir dans une prochaine chronique, complète cette publication avec le trajet de San-Francisco au Canada.

Sur l'Amérique encore, et formant en quelque sorte la suite d'un précédent ouvrage, la *Vie au Rancho*, je signalerai dans la traduction Albert Savine les **Chasses et Parties de chasse** du président Th. Roosevelt (*Hunting trips of a ranchman, Parties de chasse d'un ranchero*, dans l'édition américaine), qui remonte comme le premier à l'époque où l'auteur habitait les « Mauvaises Terres » du Missouri et s'occupait d'élevage. Le président Roosevelt s'y montre toujours enthousiaste dans ses exploits et les relate souvent d'une façon attachante; ses descriptions évoquent de curieux paysages; des chapitres comme ceux qui racontent l'extermination de « Sa Seigneurie le Bison » et les hécatombes honteuses par lesquelles on a sauvagement dépeuplé de leur faune des contrées entières de l'Amérique septentrionale arrivent même à une certaine émotion dont on doit tenir compte à un chasseur aussi convaincu. Le titre est excellent pour une bibliothèque cynégétique.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Retraite du général Galliéni. — Pierre Quillard: *L'Indo-Chine en danger*. — Le Meeting de protestation contre les crimes coloniaux. — Lieutenant Pauilhac : *Promenades lointaines*, 1 vol. in-8,5 francs. Plon, Nourrit et Cie. — Marc le Goupils : *La Crise coloniale en Nouvelle Calédonie* (Publication de la science sociale). — M. Pierre et la *Flore générale de Cochinchine*. — Memento.

Le général Galliéni a donné sa démission de gouverneur général de Madagascar, et le gouvernement lui a donné comme successeur M. Victor Augagneur, médecin député socialiste de Lyon. La lettre par laquelle le général a démissionné témoigne hautement de sa bonne opinion de soi. Il y aurait fort à dire sur l'œuvre accomplie par le général Galliéni à Madagascar, durant ses neuf années de gouvernement. Le cadre de cette rubrique est malheureusement trop étroit. Le fait d'avoir duré neuf ans n'est pas insignifiant. Depuis Sieyès les temps n'ont pas changé. Vivre est toujours un mérite. Un des bons amis de M. Augagneur m'a déclaré que c'était un « cuistre autoritaire ». Je ne sais.

Quelques naïfs se sont étonnés de cette nomination et ont douté des capacités administratives du nouveau vice-roi de la grande île : qu'ils se rassurent. M. Augagneur, — et c'est là la suprême beauté de l'administration, — ne pourra guère modifier l'organisation construite par son prédécesseur. De même M. Beau n'a pas touché à l'œuvre de M. Doumer. Tout au plus l'a-t-il laissé péricliter. Une réglementation abondante et serrée, comme celle dont le général Galliéni a pourvu Madagascar, est un tissu rigide. L'autoritarisme socialiste du

député de Lyon s'y briserait, en admettant qu'il le voulût maltraiter. Madagascar continuera d'être un pays pauvre, « la grande désillusion », comme l'appelle M. Chailley-Bert. Quant aux économies rêvées et promises, un mythe et un mensonge, vieille habitude de bonimenteur électoral.

§

Dans l'*Européen* du 28 octobre dernier, M. Pierre Quillard a consacré un long article à **l'Indo-Chine en danger**. L'auteur rappelle les craintes auxquelles donna naissance la publication du rapport apocryphe du baron Kodama, craintes confirmées par les nombreuses agressions commises contre les agents des douanes et régies, par la propagande des sociétés secrètes et par l'état perpétuellement troublé de la frontière du Quangsi et du Yunnan, fissure ouverte sans contrôle possible à tous les fauteurs de désordres.

Examinant le régime des impôts, il critique l'impôt foncier direct perçu sans qu'un cadastre régulier ait été préalablement établi, et il condamne les impôts indirects, les régies vexatoires de l'opium et du sel, le fermage arbitraire des alcools. A ce sujet je relève une erreur : l'impôt sur la noix d'arec sera aboli à dater du 1er janvier prochain. Il s'élève encore contre les pénalités exagérées édictées par la réglementation en vigueur, et qui, pour une simple fraude douanière, envoient l'indigène au bagne.

Il signale la faute commise par les successeurs de M. de Lanessan qui ont préféré le système de l'administration directe au système jusque-là suivi de l'administration indigène conservant aux mandarins leur prestige et leurs anciennes attributions. Il s'élève encore contre les gaspillages énormes du service des travaux publics, et surtout contre la conception artificielle de l'unité indo-chinoise qui, dépouillant les budgets locaux au profit du budget général, achemine progressivement la colonie vers des déficits croissants. M. Pierre Quillard indique quelques réformes désirables tant au point de vue fiscal qu'administratif et conclut par cette phrase excellente de M. Sombsthay, qui paraphrase un vieux proverbe annamite : « Quand on entre dans un fleuve, il faut en suivre les détours ; quand on entre dans une maison il faut en suivre les usages », et qui est, par voie de comparaison, la condamnation sans appel de la politique actuellement suivie en Extrême-Orient.

Si j'analyse aussi complètement l'étude de M. Pierre Quillard, c'est qu'elle me paraît constituer une parfaite critique d'ensemble des résultats jusqu'ici obtenus en Indo-Chine par notre administration. Mais je ne saurais être d'accord avec l'auteur sur les remèdes qu'il préconise et qu'il a empruntés en partie au puissant réquisitoire du commandant Bernard contre l'œuvre de M. Doumer. Un individu

alcoolique ne saurait sans grand danger pour sa vie passer sans transition à une absolue sobriété. Il en est de même pour cet organisme social qu'on nomme une colonie. Notre administration en Indo-Chine s'est engagée dans une voie où elle ne saurait, sans inconvénient, brusquement rétrograder. La machine est énorme. Sa marche formidable brise des vies humaines, oppresse des consciences. C'est entendu : l'arrêter net, il n'y faut point songer. Le budget général exige chaque année 30 millions de piastres. « C'est exagéré, dit-on. Des réductions s'imposent ». Or, des engagements sont pris auxquels la colonie ne peut se soustraire. Le budget général, substratum financier de cette fiction unitaire qu'est l'Indo-Chine, constitue le gage des emprunts contractés. Le diminuez-vous aux recettes ? Les dépenses, automatiquement toujours mêmes, se dressent menaçantes. Les établissements de crédit dont le consortium a permis de contracter 300 millions d'emprunt réclament, protestent. Les influences capitalistes, la force d'aujourd'hui, d'hier et de demain, agissent et le statu quo persiste. La fatalité antique n'était pas un mythe. Elle se manifeste à cette heure sous cette forme, l'argent, nécessité inéluctable. Une réduction est-elle enfin consentie, par exemple, la suppression de l'impôt sur la noix d'arec récemment décidée ? Cette suppression entraîne un trou de 600.000 piastres au budget qu'il faut combler. Comment ? Par l'augmentation d'une autre taxe.

M. Bernard a préconisé l'emploi des 80 millions disponibles sur le dernier emprunt à l'amortissement du budget dépenses et à l'entreprise de travaux d'irrigations. Mais la loi de 1898 a décidé autrement de l'emploi de ces fonds et il serait vain de demander au Parlement de se déjuger.

Voici pour le point de vue fiscal. Au point de vue administratif, il s'agit de reconquérir le cœur des Annamites. C'est une illusion louable mais quasi mystique. Toutes les mesures proposées jusqu'ici dans ce sens sont chimériques quand elles ne sont pas nuisibles : témoin cet envoi d'Annamites en France qui doivent, aux termes d'une résolution récente, venir ici étudier nos mœurs, s'imprégner de notre civilisation occidentale. C'est bête à pleurer. Les fils de mandarins qui viendront dans la métropole conserveront intacte leur mentalité asiatique, et quand ils auront circulé sur nos boulevards, visité nos lupanars, quand ils auront été initiés à la bassesse de nos marchandages politiques, ils reviendront en Indo-Chine pleins de mépris pour ces Européens, pour ces Français à l'âme trop diverse et contradictoire.

Non, le remède n'est pas dans ces chimères. Il conviendrait simplement d'envoyer en Indo-Chine, comme gouverneur général, un homme qui, tout en maintenant l'édifice existant, apporterait pièce à pièce les modifications, les tempéraments désirables. Œuvre de modé-

ration, de tact et d'expérience. D'expérience, donc de temps, et j'entends par là que cet homme devrait disposer d'un laps de temps indéterminé et ne pas être à la merci de la première combinaison politique venue.

Songe-ton à agir ainsi? Non. M. Beau retourne en Indo-Chine. Nabab fastueux, il va continuer, tant que M. Bourgeois le soutiendra, d'étaler là-bas sa paresse et son incapacité notoires. Des critiques de M. Quillard, il ne tiendra nul compte, car il ne les aura pas lues; et l'Indo-Chine poursuivra sa marche au fossé fatal voulu par nos politiciens qui, pour ignorer totalement et nier ensuite psychologie et métaphysique, consommeront définitivement et à bref délai, — j'en appelle au témoignage de M. Bernard, — le divorce de l'âme blanche et de l'âme asiatique.

Que notre administration ne s'inspire-telle des excellents principes posés par un professeur américan, M. Reinsch, dans son ouvrage : **Colonial administration**:

Un principe est clair; c'est que notre civilisation ne peut être propagée ni par nos lois, ni même peut-être par nos conseils et que la seule influence véritablement civilisatrice, c'est l'exemple librement suivi (*exemple freely followed*).

Formule qu'il faut traduire ainsi, d'après M. Arthur Girault :

Nous devons nous abstenir scrupuleusement de toute tentative d'assimilation. Les indigènes nous imiteront si bon leur semble, mais il faut que le mouvement vienne d'eux. Il n'y a qu'à laisser faire la loi d'imitation en lutte avec la loi d'hérédité.

Que ne s'inspire-t-elle enfin de ces lignes de M. Albert de Pouvourville :

Si nous nous faisons familiers avec l'idée universelle jaune qui est précisément la métaphysique de la tradition primordiale, *de la Voie du ciel*, nous aurons tout ce qu'il faut pour gouverner les jaunes, pour nous faire aimer et obéir d'eux. Là, à l'inverse des autres races qui mettent leur sensibilité dans leur gouvernement, il suffit pour commander un jaune de lui prouver qu'on connaît sa tradition......

Mais, hélas ! après cinq ans de séjour en Indo-Chine, M. Doumer ignorait Confucius !...

§

Le Comité de protection et de défense des indigènes et la Ligue des droits de l'homme avaient organisé, le 31 octobre dernier, une réunion de protestation contre les mauvais traitements infligés aux indigènes dans les colonies françaises. La séance fut joyeuse. M. le docteur Barot affirma :

« 2/10 des coloniaux sont atteints de criminalisme, 5/10 s'en tiennent aux abus de pouvoirs et aux sévices. » L'assemblée conclut

en adjurant le gouvernement de faire respecter dans toute l'étendue du domaine colonial « les principes fondamentaux de la justice et du droit ». Toujours la même rhétorique vide de sens. Et, à ce sujet, je me rappelle cette anecdote que me contait dernièrement un administrateur colonial : « Ayant un jour à sévir contre un indigène du Fouta Djalon, je décidai d'être clément et, convoquant les marabouts du village, je leur narrai l'histoire du Christ, à titre d'exemple, sa crucifixion et ensuite sa résurrection.

» Le plus vieux marabout m'interrompit à ce point de mon apologue et me dit : — « Qu'a fait le Christ à ses meurtriers quand il fut ressuscité? » — « Il leur a pardonné ! » — Une douce hilarité accueillit ma réponse et le vieux marabout me déclara : « Ton christ ne devait pas se sentir le plus fort, sans quoi il les eût crucifiés à son tour.... »

Paix universelle, justice, droit, Frédéric Passy ! qui donc a parlé du crépuscule des Idoles ?

§

M. le lieutenant Pauilhac, dans **Promenades lointaines**, étudie avec netteté les mœurs et la tendance des populations du Sahara et du Moyen-Niger. Cet officier expose nombre d'idées heureuses. Je ne saurais pourtant être d'accord avec lui sur la nécessité d'endiguer le prosélytisme des Musulmans. Lutter de parti pris contre l'Islam dans ces régions serait une grosse faute et je doute que la religion de la Terre rencontre beaucoup d'adeptes à Tombouctou. A noter en passant que l'auteur combat vigoureusement et non sans logique tout projet d'établissement d'un chemin de fer transsaharien. La vieille balançoire de la voie ferrée créant la vie aurait-elle enfin vécu ?

§

Dans la *Science sociale*, M. Marc le Goupils consacre un article sérieux et documenté à la **Crise coloniale en Nouvelle-Calédonie**. Les conclusions sont fort pessimistes. Les remèdes, pratiques comme toujours, ne sont que vaguement indiqués, et je soupçonne fort M. Demolins de n'avoir accueilli cette étude qu'en raison de ses tendances anti-administratives, d'ailleurs justifiées en l'espèce.

§

Pour terminer, je signalerai enfin en même temps que le décès de son auteur, M. Pierre, professeur au Muséum, une œuvre qui, pour être inconnue du grand public, et pour n'être pas achevée encore, présente les caractères d'un véritable monument scientifique, c'est la **Flore générale de la Cochinchine**. Les fascicules parus de cet ouvrage sont appréciés dans toute l'Europe, sauf en France, et les documents botaniques laissés par M. Pierre suffiraient à établir

la réputation d'un nouveau Linné. Puissent cinquante années de labeur assidu d'un véritable et grand savant n'être pas tout à fait perdues !

Memento. — *Les Annales Coloniales* publient une série de réponses faites à une enquête sur les rapports de l'Europe et du Japon et leur situation respective au lendemain du traité de Portsmouth.

— Dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française* d'octobre, M. Franconie envisage sérieusement, dans un article consacré à l'Emprunt indochinois, l'achèvement au terme fixé du réseau des voies ferrées d'Indochine. Où diable l'auteur, s'est-il documenté ? 80 millions sur 200 restent encore disponibles, attendons leur épuisement.

— Dans les *Questions diplomatiques et coloniales* du 1er novembre, M. Roger Dorient expose les causes des succès des Japonais dans la guerre d'Extrême-Orient. Cet article eût été fort intéressant s'il avait paru le 8 février 1904.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Une lettre d'amour (*L'Eclair*, 13 novembre). — La Vieillesse de M. Harpignies (*Le Temps*, 4 novembre).

Dans un pilier de la vieille église Saint-Pierre, à Montmartre, on a trouvé un parchemin sur lequel était écrit (l'**Eclair** en a donné une intention de fac-similé) :

Jehan de Gisors mande saluz damesele Aelis de Lisle, comme la fenme el monde que plus il aime, qui ne lui appartiengne, et si saciez de vérité que il vous aimme en tel maniere comme homme (nt) sa suer ; et si poez avoir en lui altre tel fiance comme en un de vos freres u en deus, por l'amor de sire Felipe et por la vostre ; et si saciez de vérité que il ne vodreit plus vers vos ne me fere ne mesdire que vers sa mere.

Et saciez de vérité que ces lettres furent escrites al belvarz, et cil qui les escrist ne vos conut unques nemei. Deu vos en jur.

Dex vos saut.

Nous ne citons ce texte que faute d'un meilleur. M. Enlart, qui a étudié l'original, en donne cette traduction :

Jean de Gisors mande salut à damoiselle Aelis de Lisle, comme à la femme au monde qu'il aime le plus quoiqu'il ne lui appartienne [d'avoir ces sentiments].

Et sachez en vérité qu'il vous aime, comme on aime une sœur ; aussi pouvez-vous avoir en lui la même confiance qu'en un de vos frères, ou en deux, pour l'amour de sire Philippe et pour le vôtre. Et sachez, en vérité, qu'il ne voudrait méfaire ni médire envers vous plus qu'envers sa mère.

Et sachez, en vérité, que cette lettre fut écrite au boulevard (sur le rempart) et que celui qui l'écrit n'a jamais reçu de vous une faveur quelconque ; il vous le jure devant Dieu.

Dieu vous sauve.

La trouvaille est due à M. Sauvageot, qui restaure en ce moment cette église. Le parchemin était au fond d'un trou de boulin, dans un pilier, avec un rameau de buis et un morceau de verre émaillé. La commission du Vieux-Paris, mise en possession de la merveille, l'a envoyée au Musée Carnavalet. Cependant M. Enlart, pressé de questions, a dit :

— Cette pièce me semble écrite par un chevalier qui était sur la brèche (al belvarz). Il voulait, au moment où il exposait sa vie, donner à une dame de qui on avait quelque peu médit, à cause de lui, une attestation authentique et solennelle d'innocence.

Ce certificat, fût-il de complaisance, il est d'un galant homme...

Ce n'est pas Jean de Gisors — j'ai retrouvé un Jean de Gisors qui vivait bien à cette époque — qui a écrit la lettre. Elle a été hâtivement tracée. Beaucoup de mots sont exponctués.

Cette lettre a été dictée : à preuve *poez savoir* au lieu de *poez avoir*. L'écrivain a entendu la liaison sans faire attention au sens ; ce que l'auteur même de la lettre n'aurait pu faire.

Ce scribe était Normand, comme le chevalier qui devait être son maître (écuyer ou chapelain ; s'il était chapelain, il a pu suggérer le billet à la suite d'une confession). L'orthographe *u* pour figurer le son *ou ;* l'orthographe *vodreit* appartiennent aux pratiques normandes.

— Votre science conjecture et ressuscite, mon cher maître ; voyez-vous comment le billet vint là où M. Sauvageot l'a trouvé ?...

— La dame qui avait reçu cette lettre semble y avoir attaché une grande importance, pour l'avoir cachée dans l'église. Le reste est hypothèse...

C'est très bien ; mais des savants de l'Académie des Inscriptions ont émis des doutes sur l'authenticité de cette lettre d'amour...

§

M. Harpignies est très intéressant : d'abord parce qu'il est un peintre de grand talent ; ensuite parce qu'il a quatre-vingt-sept ans et qu'il est parvenu en excellente santé à cet âge respectable, et cela en dépit de toutes les théories des hygiénistes et des médecins.

M. Harpignies prend tous les jours son absinthe ; il aime la bonne chère et la veut accompagnée de vin de Bourgogne. M. Harpignies, dit la science, devrait être depuis longtemps couché dans la tombe, ou, pour le moins, sur un lit de douleurs. Car il est plus alerte que bien des jeunes gens et que la plupart des hommes de soixante ans. Il trouve la vie bonne, vue à travers l'opale de sa boisson chère. Ce vieillard, qui devrait trembler, peint d'une main ferme. Il fait des courses dans la campagne, son chevalet sur le dos ; il se lève du matin et brave la rosée, comme le soir il brave l'absinthe meurtrière.

Si les marchands de spiritueux étaient intelligents, ils répandraient son portrait, avec son âge, avec sa signature et cette déclaration :

— On me blague un peu, dit-il, en considérant la couleur de sa boisson vert pâle aux reflets de la lampe... Eh! que m'importe, puisque je ne commets nul excès, que je me porte à merveille et qu'à cette heure d'avant-dîner je suis au paradis!

Il dit encore :

On trouve quelquefois chez moi de la peinture médiocre, mais jamais du mauvais cognac.

Il appelle l'absinthe « l'herbe sainte ». Il appelle l'heure de l'absinthe « l'heure sacrée ».

Il demeure à Saint-Privé, dans l'Yonne. **Le Temps**, qui donne ces détails, dit encore :

La maison de M. Harpignies est élégante, vaste, commode, au sommet du petit village qui domine le Loing, entre une vieille et curieuse église à la haute flèche pointue, et un parc qui reste assez inculte pour que les arbres y puissent pousser sans contrainte. L'ensemble est harmonieux et pittoresque. Devant l'église, deux médiocres auberges qui composent, avec quinze ou vingt autres maisons basses, tout le village : c'est en ces hôtelleries sommaires que logent, l'été durant, les jeunes disciples avides des conseils sur le terrain; et vous imaginez de quelle popularité jouit dans la région l'homme qui est la cause d'une telle activité.

Harpignies, dès son lever, s'installe devant une toile. Il peint jusqu'à midi. C'est le travail essentiel de la journée : trois heures de labeur régulier et productif, tableaux pour les expositions et commandes pour les éditeurs, Après-midi, repos, lecture des journaux de Paris, absorption intégrale du *Temps,* et, à quatre heures, promenade au village. C'est de tradition. Si le peintre néglige la rue, l'unique rue de Saint-Privé, les gens de l'endroit s'émeuvent et prient les disciples de faire respectueusement observer au maître qu'il leur doit cette traversée quotidienne. Alors, jusqu'à la nuit. Harpignies parcourt les environs, s'arrêtant près du chevalet qu'ont dressé les élèves et distribuant réprimandes ou compliments. C'est l'heure de l'apostolat, qui a pour cet ami de la jeunesse un charme particulier; et quand il rentre au logis, ce vieillard de quatre-vingt-sept ans a l'allure gaillarde qui fait l'envie de tous les villageois.

D'ailleurs il m'a confessé qu'il était ainsi parfaitement heureux :

— Le matin, devant mes pinceaux, je cherche et je m'émeus; l'après-midi, à travers champs, je précise mes études, prenant note de croquis; le soir, entre du vieux vin et de vieux amis, je m'enthousiasme à parler d'art et de musique; je suis heureux, je suis heureux! »

Il vint habiter ce pays en 1878, sans le connaître. Il souhaitait posséder quelque part, dans un coin où il y aurait des arbres, une maison de repos, et le curé d'un village voisin signala ce domaine en vente à certain de ses parents qui s'occupait de placer par là des peintures sur vitraux. Ce parent, de sa propre autorité, décida que c'était bien, et Harpignies fut déclaré sur l'heure acquéreur sans le savoir. Il m'a conté cela dès que nous fûmes installés dans le clair salon qui lui sert d'atelier et que décorent de nombreuses esquisses, ébauches éclatantes de couleur pour des toiles pro-

chaines. C'est une surprise indicible que trouver une telle verdeur chez ce vieillard : le geste est nerveux, sec, droit, et la main dressée vers l'horizon n'a pas le plus léger tremblement ; la parole est forte, sonore, abondante, et les anecdotes savoureuses se succèdent sur tous les hommes qu'il a connus, les événements qu'il a traversés, en conteur malicieux et spirituel, mais sans amertume ni regrets. La vie est belle ; et si ceux qui la peuplent lu semblent parfois un peu sots, il leur oppose son indulgente bonhomie.

Si l'on veut rendre un médecin perplexe et faire fuir un hygiéniste il faut leur parler de M. Harpignies. Il est le scandale de la science, comme il est l'honneur de la peinture.

§

On lisait dans **le Figaro** du 8 novembre :

Si les usages académiques étaient de remplacer un poète par un poète, M. Edmond Haraucourt, dont la candidature fut posée hier, serait le successeur tout indiqué de M. José-Maria de Heredia...

M. Haraucourt dicte bien...

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Renaissance : *Bertrade*, comédie en quatre actes, de M. Jules Lemaître (4 novembre). — Folies dramatiques : *Volcan d'amour*, vaudeville en trois actes, du « Matin » (9 novembre). — Memento.

C'est par humilité, sans doute, que M. Jules Lemaître a donné **Bertrade** au public. Jadis il voulut faire ses preuves d'homme d'esprit, et, par des nouvelles, par des comédies, voire par des critiques, il y réussit assez bien. Maintenant, il veut faire ses preuves d'honnête bourgeois, respectueux de toutes les idoles, et il y réussit admirablement. Il fut un temps où M. Jules Lemaître raillait, et avec la pire cruauté, les romans et les drames de M. Georges Ohnet. Aujourd'hui, les timidités de *Bertrade* nous feraient croire à des hardiesses dans *le Maître de forges*.

Et pourtant, à ouïr, dans *Bertrade* même, certaine scène, il semble que M. Jules Lemaître n'ait pas tout perdu de son ancien génie. Pourquoi son esprit d'humilité le pousse-t-il à écrire, à produire sur le théâtre *Bertrade*? M. Jules Lemaître a voulu, je pense, grandir encore le renom de Mmes Marthe Brandès, Anna Judic, Juliette Darcourt, de M. Guitry. Quel mérite il faut aux acteurs pour donner tant d'éclat à la terne *Bertrade* !

Il n'y aurait rien à dire, ou presque, de **Volcan d'Amour**, — un vaudeville campagnard assez triste, mais que jouent assez gaiement Mmes Guitty, Yrven et Clairville, MM. Matrat et Milo, — si la pièce n'avait été représentée aux Folies Dramatiques, et si, au lieu

de l'être par un auteur, elle n'était signée par un journal, *le Matin*.

Il y a quelques années, M. Richemond prit la direction des Folies Dramatiques, et l'on s'aperçut bien vite qu'il s'entendait au mieux avec M. Deval, directeur de l'Athénée. De cela, on ne s'étonna pas outre mesure, dès qu'on sut que M. Richemond et M. Deval étaient soutenus par les mêmes commanditaires. La Société des Auteurs dramatiques, quelque temps auparavant, avait déclaré qu'elle ne traiterait plus avec les directeurs qui posséderaient deux théâtres : il lui sembla que M. Richemond et M. Deval, agissant tous les deux pour le compte d'une seule société, n'étaient pas réellement indépendants l'un de l'autre, et qu'on pouvait, en somme, considérer l'Athénée et les Folies Dramatiques comme ayant, sinon le même directeur, du moins la même direction. Elle observa les gestes de MM. Deval et Richemond et de leurs commanditaires.

Bientôt, le bruit courut que les commanditaires de MM. Deval et Richemond allaient prendre d'autres théâtres dans Paris ; des conventions avaient été conclues — certaines, dans la suite, furent rompues — avec les directeurs ou les propriétaires de diverses salles ; on méditait de réaliser le trust des théâtres parisiens. La Société des Auteurs vit là un danger ; elle décida qu'elle lutterait contre le trust futur, et, comme le traité qu'elle avait consenti à M. Richemond touchait à son terme, elle refusa de le renouveler. C'était obliger M. Richemond à ne rien représenter qui fût d'un membre de la société, c'est-à-dire d'un auteur déjà joué en France. La Société annonça que, quand l'occasion s'en présenterait, elle agirait de même à l'égard de M. Deval, et qu'elle ne traiterait avec aucun directeur qu'elle saurait affilié au trust.

Quelques auteurs avaient des pièces reçues par M. Richemond ; pour se conformer aux statuts de la Société, ils devaient les retirer. Ils furent mécontents. M. Michel Carré, l'auteur de *Volcan d'Amour*, qu'on répétait aux Folies Dramatiques, fut plus mécontent que tous les autres. Il protesta contre les dures exigences de la Société. Il fit dire, néanmoins, qu'il retirait sa pièce ; mais, quelques jours après, on apprenait que *le Matin*, se mettant du parti de M. Richemond, lui fournissait une pièce, — pièce qui, par une rencontre singulière, était intitulée, comme celle de M. Michel Carré, *Volcan d'Amour*. Parmi les membres de la Société des Auteurs, il en est quelques-uns qui donnent raison à MM. Richemond et Deval, au *Matin* et à M. Michel Carré, et qui proclament insupportable une tyrannie qu'ils affirment et dont ils se croient victimes.

Je ne prétends pas que l'organisation actuelle de la Société des Auteurs soit parfaite, mais il est excellent qu'une pareille société existe, et tout l'effort des auteurs devrait tendre à la maintenir puissante. Seuls parmi les hommes qui s'occupent à des métiers artistiques ou littéraires, les auteurs dramatiques ont su se grouper assez forte-

ment pour que leurs intérêts ne souffrissent pas trop ; il serait étrange qu'ils renonçassent aux avantages conquis.

Qu'on suppose dissoute la Société des Auteurs dramatiques. L'auteur sera à la merci des directeurs de théâtre. La situation des écrivains qui ont déjà obtenu des succès ne sera sans doute guère modifiée; et, pourtant, ceux-là même seront obligés à des marchandages qui, aujourd'hui, leur sont épargnés. Mais quel sera le sort des inconnus, des débutants? Ils seront réduits aux discussions les plus humiliantes avec les directeurs. On sait que, malgré la vigilance de la Société, les auteurs nouveaux souffrent souvent, de la part de directeurs avides, les plus pénibles attaques : ce qui, aujourd'hui, n'est ou passe pour n'être encore que l'exception, deviendra bien vite la règle : on voudra rogner, le plus qu'on pourra, sur les droits d'auteur; on essayera de n'en pas donner, on s'efforcera d'amener l'écrivain à faire les frais de sa pièce; on ne jouera bientôt plus que les pièces *à frais d'auteur*. Seuls, les gens très riches pourront s'offrir le luxe d'être auteurs dramatiques.

Pour les pauvres gens qu'attirera, malgré tout, le théâtre, il leur restera peut-être d'aller travailler dans des officines où l'on fabriquera des pièces. Il nous amuse de voir une pièce signée *le Matin :* l'avenir nous réserverait-il de ne plus voir sur les affiches de spectacles que des signatures analogues? Chaque journal aura son équipe d'auteurs dramatiques, ou encore chaque agence théâtrale. Et ces malheureux verront un jour la nécessité de former un syndicat, pour se défendre contre ceux qui les exploiteront.

Peut-être est-il nécessaire de remanier la Société des Auteurs, mais il ne faut pas la dissoudre. Elle a rendu de grands services, elle en rend encore tous les jours. Si l'on juge que les statuts de la Société ont besoin d'être améliorés, qu'on en demande la révision, qu'on prête à cette révision le plus attentif concours, mais qu'on veille scrupuleusement sur l'existence de la Société. Les groupements professionnels sont précieux ; il faut se garder de les disperser, quand ils existent.

L'utilité de la Société des Auteurs est prouvée par son attitude même à l'égard du trust. Les auteurs, comme tous les autres ouvriers du théâtre, ne gagneraient au trust que s'ils le réalisaient eux-mêmes, ce qui pour l'instant n'est guère possible. Il était logique qu'ils se missent en grève contre un patron dont ils n'auguraient rien de bon : si la société n'existait pas, la grève eût-elle pu avoir lieu?

Memento. — Au Théâtre Sarah-Bernhardt, reprise de *Pour la Couronne*, un drame où il y a des vers généreux, et dont l'auteur, M. François Coppée, s'apitoie sur le sort d'un homme faussement accusé de trahison (6 novembre).

A.-FERDINAND HEROLD.

ART MODERNE

Expositions de MM. Kees Van Dongen (*Galerie E. Druet*, 114, faubourg Saint-Honoré), Clary-Baraux et Jules Contant (*L'Indépendance artistique*, 20, rue Le Peletier), Camoin, Derain, Dufy, Manguin, Marquet, Matisse, De Vlaminck (*Galerie B. Weill*, 25, rue Victor-Massé). — H. Baudin : *L'Enseigne et l'Affiche*. — Memento.

M. Kees Van Dongen, l'artiste hollandais, — de qui plus d'une fois j'eus l'occasion déjà, volontiers rencontrée, de parler ici, — nous montre des œuvres datées de périodes différentes dans sa jeune vie. Je crois toujours en lui,sans l'admirer toujours ; je pense même qu'il se trompe souvent, mais j'admire que des erreurs (peut-être les miennes) ne soient jamais indifférentes et provoquent impérieusement la pensée. Il ose tout, et l'on est tenté de proférer à propos de lui les plus grands noms de Turner à Van Gogh. La comparaison, moins injuste qu'injustifiée encore, renonce prudemment, sans que l'estime ait souffert. Dans ses plus récentes tentatives, ce jeune homme, imbu des doctrines impressionnistes, vite et sûrement au fait des procédés tachistes ou pointillistes, a imaginé, selon des vues de la plus logique hardiesse, de confronter avec la source même de toutes les lumières les systèmes inventés pour exprimer la lumière, et il s'en est pris au ciel, aux nuages, au soleil. La combinaison, la collaboration des hasards heureux qui attendent l'esprit mi-clos et les yeux mi-ouverts quand nous regardons au loin et en haut, dans l'immédiat infini des apparences d'au-delà, offre à l'artiste l'occasion de réalisations surprenantes, comme ces *Nuages* où apparaissent un visage de femme aux lèvres béantes, un sein, une tête enfantine, formes un peu précisées sans doute, mais qui tout de même habitent les nues considérées par un homme. Moins significatives et en elles-mêmes moins plastiques, ces perspectives de ciels, où flottent de lourds nuages blanc-crème laissés à leur informe majesté d'éléments. Je n'admire pas pleinement ces essais, que je crois comprendre : quelqu'un de jeune et de fort est en train de se dégager. Non sans regret je m'attarde à des études plus anciennes, à tel paysage dans une gamme de gris si délicatement nuancés, effort traditionnel par quelqu'un qui sait le sens vital de la tradition : car je veux m'assurer que les hardiesses d'aujourd'hui rejoindront les fines et précoces maîtrises d'hier pour nous donner la joie de respirer une fleur nouvelle ajoutée à l'immémorial bouquet.

Dans le copieux ensemble de tableaux qu'il expose à l'Indépendance artistique M. Clary-Baroux fait preuve d'adresse et de plusieurs des grâces secondaires qui sont d'ordinaire assez volontiers *permises* par le public. On veut, par exemple, qu'il soit un coloriste et je n'y contredis pas,mais c'est donc un coloriste très calme ou de qui l'émotion, c'est moi sans doute qui ai tort, n'a pas suscité la mienne. Le re-

gard erre parmi ces trente paysages sans être nulle part inévitablement retenu. On peut pourtant faire un choix, préférer les *Bords du Canal à Esbly* aux *Bords de l'Eure près du Château de Neuilly* et plus sûrement peut-être la *Neige au village*, d'une délicatesse certaine. Hélas! partout, devant les œuvres decet artiste, j'ai le sentiment qu'un esprit distingué m'entretient en fort bons termes de choses dont l'intérêt vital nous échappe à tous deux. Si toutefois c'est à M. Jules Contant qu'il faut, ainsi que la simultanéité de leurs efforts nous y invite, comparer M. Clary-Baroux, on ne saurait hésiter ; M. Contant est un trop complaisant voisin. — Ces deux exposants sont probablement l'un et l'autre très jeunes, et je ne voudrais certes pas peiner de jeunes artistes que je sentirais « en recherche ». Mais je ne vois guère, chez ceux-ci, que les élèves trop dociles de plusieurs maîtres. La prudence, une certaine prudence, la leur, est en art la pire des témérités.

Ce n'est pas, du moins, par prudence que risquent de pécher les artistes habituels de la galerie Weill. Henri Matisse, Albert Marquet, Manguin, Raoul Dufy, Derain, Charles Camoin, voilà des jeunes aussi, mais des jeunes qui cherchent ! Faut-il toujours louer leurs audaces ? Elles sont à l'ordinaire logiques, souvent expressives, parfois heureuses. Ils hésitent encore, ils subissent encore des influences contradictoires, et même — car c'est le plus grave reproche qu'on leur doive adresser et ils le méritent tous — ils ont un trop souci exclusif de la technique. Cela dit, hâtons-nous d'ajouter que leur sincérité est évidente, leur effort, courageux et probe, qu'en plus d'un le talent, même s'il s'oriente où pour mon goût je regrette de le voir aller, est incontestable. M. Henri Matisse, qui pour l'heure tourne avec une si âpre résolution le dos au succès (au succès seulement ?), a quelques-unes des plus précieuses qualités du peintre. Il se montre, du reste, ici plus sage qu'on ne le voit au Salon d'Automne. Cette dernière observation viserait justement aussi M. Camoin; j'imagine que son *Vésuve* est une chose déjà ancienne. M. Dufy est en plein développement ; il acquiert la solidité qui longtemps lui manqua, et ses études d'arbres lui font honneur. Les études de M. Manguin, notamment ses *Fêtes nautiques* et sa *Tête de femme couchée*, sont vraiment d'un coloriste ; et j'en dirai autant de la *Nature morte* de M. Marquet et des *Rochers sur la mer* de M. Derain. — Mais les violences de M. de Vlaminck étonnent et rebutent, sans rien révéler.

Il est à désirer que M. Henry Baudin reprenne et développe son intéressante publication sur **l'Enseigne et l'Affiche**. Ce n'est pas que les documents précieux n'abondent dans cet opuscule de près de cent pages. Mais l'architecte genevois s'y est délibérément réduit, le plus souvent, à limiter son regard aux intérêts de sa Ville. On ne le lui reproche pas, et c'est sans doute ainsi qu'il devait *com-*

mencer. Il fera œuvre plus utile, encore que ce premier essai ne soit pas vain, en approfondissant l'objet de son étude et en élargissant au point de vue international les conclusions auxquelles il sera logiquement conduit.

« Rien ne serait plus curieux et plus instructif, a-t-il dit lui-même, qu'un livre qui serait en quelque sorte la philosophie de l'enseigne appliquée à l'étude du passé et du présent, car l'enseigne est l'expression caractéristique d'une foule de manifestations de la vie humaine ». Ce livre reste à faire, il est nécessaire, il viendrait demain à son heure et nous l'attendons avec confiance de M. Henry Baudin.

Memento. — Dans *L'Art décoratif* (septembre), M. Gustave Soulier rend compte de la 6e exposition internationale d'art à Venise et insiste fort opportunément sur les principes qui ont présidé à l'organisation de la section française. On y a voulu, dit-il, « créer non la salle neutre où les tableaux sont assurés de rester en valeur, sinon en chaude communion, mais la salle riche et complète en son ordonnance, où les tableaux rentrent dans l'harmonie d'ensemble et participent à la décoration, soutenus par l'ambiance et reliés les uns aux autres ». L'effet a correspondu au désir exprimé dans ce beau programme et la Salle Française a été pour les exposants des autres nations, où prévalait le principe « de la salle sobre, faite *pour* les tableaux », l'objet d'unanimes envies. Il est juste d'ajouter que M. G. Soulier lui-même faisait partie, avec MM. Albert Besnard et Alexandre Charpentier, de la commission désignée pour l'organisation de l'exposition française.

M. Arsène Alexandre, dans *L'Art et les artistes* (octobre), publie une intéressante étude sur le grand sphinx hollandais, l'incomparable Van der Meer de Delft.

M. J.-C. Holl (*Cahiers d'Art et de Littérature*, octobre) résume et apprécie favorablement l'enquête du *Mercure* sur les Tendances actuelles des arts plastiques et consacre des pages enthousiastes au peintre allemand Raphael Lewisohn.

Je signale dans *Les Arts de la Vie* l'important article d'Edmond Pilon sur Jordaens, dans la *Revue des Falsifications* la série de M. Ch. Franche sur la falsification des œuvres d'art et le commerce des faux, dans *L'Art*, *Chérubini* par Adolphe Jullien.

La publication des admirables reproductions d'œuvres de Vincent Van Gogh se poursuit à Amsterdam (Uitgave van M. Versluys) pour la joie de tous les bons amoureux d'art. La même maison d'éditions d'art nous donne (*Moderne Kunst Werken*) de délicieuses images de Millet, Daumier — celle-ci, particulièrement, une merveille ! — Corot, Decamps, Fantin-Latour, et tout un album consacré à cet exquis Hollandais si mal connu en France, Mathijs Maris.

La peinture allemande (*Kunstausstellung Oldenburg 1905*), telle que nous la décrit le Dr K. Schaefer dans les *Deutsche Kunst und Dekoration* (octobre) et telle que nous la montrent les nombreuses reproductions du fascicule, abonde en œuvres intéressantes, mais ne se dégage point — et pour l'heure il faut l'en louer — des influences françaises.

Dans *Kind und Kunst*, de jolies effigies d'enfants anglais, empruntées à Peter Lely à Joshua Reynolds.

M. Henry Provensal écrit dans *La Vie Normale* (septembre) une « Lettre ouverte à Charles Morice ». C'est une réponse à certaine question naguère par moi posée, à propos d'une composition architecturale, à son auteur. Il s'exprime en termes qui font le plus grand honneur à son caractère, qui témoignent de sa science et de sa sincérité, qui appellent et rencontrent la sympathie.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Dans le Félibrige : La suppression des Maintenances. — Un nouveau groupement : La *Freirié Prouvençalo*. — Une félibrée à Aix-en-Provence. — Une porte triomphale à Maillanne.

Le Félibrige vient, récemment, de subir une de ces crises dont il est coutumier, mais qui prouvent du moins la vitalité de ce mouvement littéraire et décentralisateur. Il se peut que le Félibrige soit malade, mais, en tous cas, il n'est pas mort, et nous parlerons encore quelquefois de lui.

On sait que le Félibrige forme, depuis 1876, une association divisée en quatre groupes principaux nommés **Maintenances** et représentant chacun un grand dialecte : telles sont les Maintenances de Provence, de Languedoc, d'Aquitaine et de Limousin. Ces groupes se subdivisent eux-mêmes en un grand nombre de groupements particuliers, locaux, appelés Ecoles. A la tête des Maintenances sont un syndic, des vice-syndics, et un secrétaire ; à la tête des Ecoles, un cabiscol, un sous-cabiscol, et un secrétaire. Représentant toutes les Maintenances et les Ecoles se trouve le consistoire félibréen dont le bureau est composé de deux chanceliers, des assesseurs, un par Maintenance, et, enfin, du capoulié ou grand-maître du Félibrige.

Or, cette savante organisation, à laquelle le génie politique de Mistral a présidé, avait surtout grand air sur le papier : en réalité les deux bases sur lesquelles tout s'appuyait, les Maintenances et les Ecoles, étaient depuis longtemps vermoulues et même mortes. Après de longues discussions, il fallut bien se rendre à l'évidence, et, l'an dernier, faire ratifier par le consistoire l'abolition des Maintenances qui s'étaient abolies d'elles-mêmes. L'honneur de cette décision, vraiment héroïque pour qui connaît l'esprit *mainteneur* des félibres, revient à M. Pierre Dévoluy, le capoulié actuel.

Désormais, les quelques Ecoles qui subsistaient encore n'avaient plus aucun lien entre elles. C'était l'anarchie, ou presque, et l'on conviendra que, pour des cerveaux latins épris d'ordre, grands amateurs de hiérarchie, la situation ne laissait pas d'être inquiétante.

C'est alors que, sur l'initiative de M. Pierre Dévoluy et de quelques

jeunes félibres tels que Paul Roman, Valère Bernard, Contencin, fut proposée la création d'un groupement nouveau, plus vaste et répondant mieux aux besoins actuels que les Maintenances, c'est la **Freirié Prouvençalo**, dont le règlement a été arrêté le 26 mars 1905, et qui vient d'avoir à Aix-en-Provence, le 22 octobre dernier, sa première assemblée générale.

La *Freirié Prouvençalo*, — dont le nom a été admirablement trouvé, car il renferme les sens divers de : fraternité, réunion (φρατρία) et *frairie*, qui signifie partie de plaisir et de bonne chère (ce qui est inséparable de l'idée qu'on se fait du bon félibre) — a un règlement conçu dans un esprit très large. En voici les principaux articles :

Article 1er. — La *Freirié Prouvençalo* est une fédération indépendante de félibres et de groupes de félibres. (Nous entendons par félibre celui qui, de quelques manière que ce soit, exalte la patrie provençale.) Son but est de fraterniser entre éléments felibréens, de se pénétrer, de se seconder, et d'entretenir entre tous un lien d'action. Son but est encore de favoriser l'expansion des Lettres, des Métiers et des Sciences d'esprit provençal et, principalement, de la langue.

Article 2. — En dehors de toute limite territoriale, tout félibre et tout groupe de félibres, ont pouvoir, à leur libre jugement, de s'associer à la *Freirié Prouvençalo*... Egalement, la *Freirié Prouvençalo* pourra se fédérer, par simple accord, avec tout groupe : académie, société, cercle, etc., travaillant dans un sens méridional, en dehors du Félibrige, mais n'ayant pas de but politique ou religieux.

Comme on le voit l'esprit qui anime la nouvelle association est beaucoup plus libéral que celui qui animait les anciennes maintenances. La *Fréirié* n'intéresse pas seulement les félibres, mais tous ceux qui travaillent pour la Provence : artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, poètes, savants, etc. De plus, autrefois, le syndic de la maintenance gouvernait tout d'en haut. Aujourd'hui le mot d'ordre ne vient que de l'accord commun. Enfin, si, dans cette fédération, la langue occupe un rang prééminent, elle n'en est pas le but unique. Toutes les sociétés qui œuvrent dans un sens provençal peuvent se fédérer à la *Freirié*, aucune imposition relative au parler ne leur est faite, elles restent tout à fait libres.

Le besoin d'une organisation pareille était senti de tous, puisque les adhérents sont venus très nombreux. Au jour de la fondation, on a compté plus de cinq cent cinquante membres. Des dissidents, des félibres isolés qui n'avaient jamais voulu s'affilier à une Ecole quelconque y sont venus. Les Ecoles elles-mêmes, grâce à l'élan donné, ont repris une vie active. C'est ainsi que l'*Escolo de Lar*, à Aix en Provence, qui n'avait que quinze membres, en a, à cette heure, plus de cinquante. De nouvelles Ecoles se sont même créées : l'*Escolo d-*

la Santo-Baumo, l'*Escolo d'ou Ventour*, l'*Escolo de la Targo*, l'*Escolo Mistralenco*, etc., Martigues, Draguignan, Nice, les Saintes-Maries entrent dans le mouvement et le nombre des adhérents atteindra certainement mille à la fin de l'année.

La première assemblée générale du 22 octobre a été particulièrement brillante. La vieille cité d'Aix s'était parée pour recevoir ses hôtes et elle avait aménagé pour leur réunion la salle des Etats-généraux. Le maire, M. Cabassol, prononça à cette occasion un discours en provençal d'une fort belle tenue félibréenne : « Dans cette salle des Etats où vous avez eu la bonne idée de vous réunir pour la première fois, il y a le souvenir de toutes les gloires de la patrie. Vous savez qu'autrefois il y avait ici des portraits de grands Provençaux et, magnifiquement retracée, la commémoration des grands actes de notre histoire. Il y avait surtout — je ne veux parler que d'elles — les quatre filles de Raymond-Bérenger, les quatre reines, comme on les appelait : Marguerite, femme de Saint-Louis; Eléonor, reine d'Angleterre ; Sancie, épouse de Richard de Cornouailles; Béatrix, qui régna avec Charles d'Anjou... Vive Aix, Messieurs ! c'est ici que se fit le *Roumavage dei Troubaire* dont nous avons, il y a deux ans, célébré le cinquantenaire ; c'est ici qu'étudia Mistral, que fut écolier le chanteur de la *Grenade*... » Après la harangue du maire, celles des organisateurs, l'approbation des statuts et le départ, au son des tambourins, vers le lieu du banquet et de la cour d'amour. Cette dernière cérémonie n'avait pas attiré moins de vingt-sept poètes qui vinrent, tour à tour, déclamer des vers devant sept dames assises sur une estrade, à l'ombre des platanes. La récompense était une couronne en plumes de paon agrémentée d'un baiser de la reine.

Après ces fêtes innocentes, renouvelées du bon vieux temps, il n'est pas mauvais, pour montrer encore une fois la distance qui sépare les revendications félibréennes écrites de leurs habituelles réalisations, de lire les lignes qui annoncèrent ces mêmes fêtes : « C'est pour l'action commune que nous allons de l'avant ! L'heure est venue de revendiquer, tous ensemble, nos droits majeurs, de fortifier notre esprit et contre la centralisation qui nous tue et contre les inerties qui nous tiennent courbés sous le joug !... Groupons-nous ! Qu'aujourd'hui les hommes volontaires se rassemblent hardiment et, demain, se lèvera pour notre Provence immortelle une ère de lumière et de féconde espérance ! »

§

Je trouve, dans l'*Eclair* du 6 octobre dernier, le récit d'une visite à Frédéric Mistral par M. Jacques Rocafort, récit dont je détache le passage suivant qui nous montre Mistral projetant d'embellir son village natal d'une **porte triomphale**. On sait que, déjà, le poète

a fait placer dans la Mairie de Maillanne un grand tableau de Valère Bernard : la *Farandole*, et que c'est une de ses idées les plus constantes et les plus belles que chacun doit travailler à orner sa cité. Mais laissons parler M. Rocafort :

On entre chez Mistral comme chez soi. J'ai pu, sans rencontrer personne, ouvrir la grille d'entrée, traverser le jardin jonché de figues noires, franchir le seuil de cette demeure symbolique, moitié maison française, moitié mas provençal ; j'avais déjà pénétré dans le cabinet de travail quand, averti par l'appel de ma voix, Mistral apparut, toujours droit dans sa haute taille, sa tête puissante fièrement plantée sur de larges épaules, avec ce grand air qu'on lui connaît d'olympien simple et souriant. A peine si l'argent de la moustache et de la barbiche a pris un éclat plus franc que l'an passé.

Il me montra une grande feuille de papier bleu qu'il tenait à la main ; j'y vis les plans et devis d'une sorte d'arc de triomphe,façade, côtés, dimensions en hauteur, en largeur :

— Je vous savais architecte, lui dis-je, mais de beaux palais poétiques...

— De ce que vous voyez là, je ne suis pas l'architecte, dit-il, mais seulement le donateur. Les poètes font des folies, voici la mienne. Si vous vous rappelez, il restait de l'enceinte fortifiée de Maillanne une porte à l'entrée de la ville ; elle n'était pas belle, mais c'était ancien, c'était un souvenir. Elle portait encore les traces des guerres de religion, les traces des balles du capitaine Dupuy de Montbrun, quand les huguenots du Dauphiné vinrent ravager la Provence. J'aurais voulu qu'on la conservât, l'administration l'a fait raser. Alors l'idée m'est venue de la remplacer à mes frais par une œuvre d'art, une porte monumentale, de la largeur de la route, dont j'ai commandé le projet que voici à M. Véran, l'architecte d'Arles.

— Magnifique geste, repris-je.Il rappelle celui des grands donateurs des villes flamandes et des républiques italiennes. Rome aussi est semée des témoignages de la magnificence des papes.

— C'est cela même. Il faut, par tous les moyens en notre pouvoir, orner chacun notre province, leur donner conscience d'elles-mêmes en même temps que leur fournir des sujets d'orgueil. Il faut correspondre au *Genio loci*, au génie du lieu...

Et l'entretien se poursuit, mais comme il va bientôt verser dans la politique (nous sommes à *l'Eclair*, que régente M. Judet), nous l'arrêterons là.

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

« Armide » à la Monnaie. — « Les Perses » au Théâtre du Parc. — Epilogue de divers Congrès. — Rapports de MM. Gilbert, Fierens-Gevaert et Sluys. — Un livre sur la Forêt de Soigne, par Sander Pierron. — La « Belgique littéraire et artistique ».

Le Théâtre de la Monnaie vient de nous donner *Armide* de Gluck, dans des conditions vraiment dignes de ce chef-d'œuvre. Mme Félia

Litvinne tint le rôle principal avec tout le prestige de sa belle voix et toute la flamme de son généreux tempérament dramatique. *Armidè* comptera même parmi les meilleurés réalisations de cette vaillante artiste. Mme Litvinne s'est complètement assimilé le personnage, elle lui a prêté l'ardeur, la fougue, les transports de la passion ou les ferveurs de la tendresse; elle a mis en relief le combat qui se livre entre son amour et sa liberté, combat dont les alternatives rappellent ce qui se passe dans l'âme d'Isolde à la fois l'ennemie et l'amante de Tristan ou dans celle de Brunehilde en qui la divinité finit par abdiquer au profit de l'amour. Elle excella surtout dans ce sublime troisième acte dit de la Haine, dans cepremier air : « Ah, si la liberté me doit être ravie! » dans ses appels à la Haine avec cette pathétique imploration : « Sauvez-moi de l'amour, rien n'est si redoutable », enfin dans cette prodigieuse sortie, dans ce complément que le génie de Gluck ajouta après coup au poème de Quinault : « Amour, puissant amour, viens, calme mon effroi... »

Le ténor Laffitte assura aussi une interprétation très applaudie au rôle de Renaud. Les autres rôles étaient confiés à MMmes Bourgeois, Eyreams, Maubourg, Carlhant, à MM. de Cléry, Bourbon, Atchersky et Forgeur, qui s'en acquittèrent tous à la satisfaction générale et concoururent à un excellent ensemble.

M. Gevaert, le gluckiste le plus autorisé depuis Berlioz et Wagner, avait présidé à cette restitution modèle et vraiment idéale d'*Armide* comme il présida à celles non moins parfaites et inoubliables d'*Orphée*, des deux *Iphigénie* et d'*Alceste.*

Quant à la féerie qui intervient dans le drame avec des prestiges sinon irréalisables du moins extrêmement difficiles à opérer, MM. Kufferatt et Guidé sont parvenus à lui assurer tous ses effets. Pour la partie matérielle de l'entreprise, ils rencontrèrent des collaborateurs aussi dévoués que pour l'audition musicale. Le consciencieux chef d'orchestre, M. Sylvain Dupuis, eut pour allié, sur la scène, le régisseur M. De Beer et un maître de ballet comme on en rencontre bien peu, M. Ambrosiny. Les pantomimes, les cortèges et les danses furent réglés pour le mieux de l'illusion. L'épisode des naïades, l'île enchantée, le jardin des Plaisirs, autant de Tableaux suaves dans lesquels tous les éléments s'accordaient sans un accroc, sans une faute de goût, sans une disparate, et qui nous rappelaient ces lignes enthousiastes d'Hector Berlioz, après une représentation d'*Armide*, à Berlin, dirigée par Meyerbeer : « Je voyais autour de moi s'enlacer des bras charmants, se croiser d'adorables pieds, se dérouler d'odorantes chevelures, briller des yeux de diamants et rayonner mille enivrants sourires. La fleur du plaisir mollement agitée par la brise mélodique s'épanouissait, et de sa corolle ravissante s'échappait un concert de sons, de couleurs et de parfums. Et c'est Gluck, le musi-

cien terrible qui chanta toutes les douleurs, c'est lui qui sut ainsi reproduire en musique cette étrange idéalité de la volupté rêveuse, du calme dans l'amour! »

Un de nos peintres les plus distingués et les plus lettrés, M. Fernand Khnopff, avait dessiné les costumes délicieusement chimériques taillés dans des étoffes exquises de tons et de nuances, et le décorateur, M. Duboscq, était parvenu à brosser des intérieurs ou des paysages en harmonie avec la langueur, la rêverie, la radieuse sérénité ou aussi le fantastique et la terreur des milieux créés par les enchantements de la magicienne.

Au moment où je vous écris, le succès de ces représentations d'*Armide* va toujours croissant; le chef-d'œuvre fait des salles combles, et le public, d'abord attiré par les splendeurs du spectacle, en sort souvent converti et affilié à la religion du beau musical et poétique. MM. Kufferath et Guidé ont donc fait de noble et bonne besogne.

§

On n'eut pas une moindre impression du grand art et de haute poésie aux récentes matinées littéraires du Parc consacrées aux *Perses* d'Eschyle, joués dans la remarquable traduction de votre collaboteur, le poète Ferdinand Herold, avec discrète musique de scène par Xavier Leroux. Les quatre représentations furent précédées d'une conférence faite par le traducteur même tout désigné pour dire au public les choses essentielles sur le théâtre grec et la poésie primordiale. M. Herold s'acquitta de sa tâche, nonseulement en érudit, mais en poète. Les désastres de la Russie dus à l'aveuglement et à l'orgueil de l'autocrate prêtèrent à la pièce d'Eschyle une poignante actualité que le journal l'*Eventail* constatait en ces termes :

Qui oserait dire qu'au fond ce chef-d'œuvre n'est pas le chef-d'œuvre qu'il est, rien que parce qu'il est errant, vivant encore, vivant éternellement? C'est la vie, sa vraie force, cette jeunesse immortelle du plus vieux Grec qui vient, du bout de 2377 ans, nous éclairer des faits qui, passés sous nos yeux, nous émurent hier!... Et ce fut prodigieux d'intensité cette scène où Xercès, rentré de Salamine, sans ses navires, sans ses armées, devant les vieillards qui lui demandent compte de sa folie, se roule à terre, hurlant de douleur, tel un Nicolas de Russie! « Plus de navires! Plus de navires! » Devant son peuple rugissant : « Ah! dit Xerxès, ne vois-tu pas ce qui reste de ma puissance? Ce carquois vide! » Et cette parole d'un vieillard du chœur, quand la défaite du roi est annoncée : « La langue des hommes ne sera plus enchaînée! Le peuple est affranchi! Qu'il parle hardiment puisque le joug de la force est brisé! »

N'est-ce pas terrible d'actualité?

L'interprétation de la tragédie ne laisse rien à désirer. Mlle Huart, voilée de blanc, puis de noir, fut superbe de ligne et de ton; M. Jahan, eut la grandeur voulue pour l'apparition du roi Darius. M. Verman-

dele exhala du fluide héroïque dans la belle scène du vaincu de Salamine. Le chœur et la figuration furent aussi à la hauteur.

§

Au « Congrès pour l'extension et la culture de la langue française » qui se tint à Liège du 10 au 13 septembre et où M. Hubert Krains présenta l'intéressant rapport dont je vous ai parlé, sur la Littérature d'expression française en Belgique, M. Eugène Gilbert a examiné de son côté la question si grave de « la critique littéraire dans les revues périodiques ». Après avoir constaté le déclin désastreux de la critique littéraire dans les journaux, le rapporteur a mis son espoir dans les revues périodiques lesquelles « n'étant pas éphémères comme la plupart des journaux, mais présentant au contraire un caractère de durée presque indéfinie, pourront apporter aux écrivains de même qu'au public un précieux concours par une organisation sérieuse et rationnelle de la critique. » M. Gilbert a signalé comme exemple à suivre la façon dont on procède au *Mercure de France* pour la revue des livres. « Il est à désirer, dit-il, que, comme dans cette publication, nous trouvions dans les périodiques à côté d'une ou de plusieurs études consacrées à l'examen des œuvres les plus intéressantes par leur nouveauté ou capitales par la portée qu'elles peuvent avoir, un ensemble de notices brèves qui embrassent la plupart des ouvrages d'imagination dignes d'être signalés. » Plus loin M. Gilbert exprime encore l'avis que « sans qu'il soit question d'apprécier les tendances générales ou l'esprit du *Mercure de France*, cette publication réalise le mieux le type de la revue littéraire, sachant envisager les œuvres objectivement et désireuse d'unir un constant souci de tenue esthétique aux justes préoccupations d'une information vaste et immédiate. »

A signaler aussi un rapport de M. Fierens Gevaert « au Congrès International d'expansion économique mondiale » dans lequel il s'occupa des artistes belges à l'étranger. Ce rapport est à lire en son entier. C'est de bon résumé historique et je dirais presque d'intéressante statistique artistique si ces deux mots ne hurlaient de se voir accouplés quoiqu'ils riment millionnairement. L'érudit professeur à l'Université de Liège retrace brièvement mais clairement l'exode définitif ou les voyages d'études entrepris dès les époques les plus reculées par nos nationaux, aux pays étrangers. En s'occupant de ce mouvement d'émigration au XIXe siècle et à l'époque présente, M. Fierens Gevaert indique en passant l'annexion de Paris par les écrivains belges. Il rappelle que les Gustave Vaes, les Wilder, les Jean Rousseau furent les premiers qui tentèrent la fortune littéraire, au centre même de la production française. « Ils préparèrent les voies à G. Rodenbach, qui le premier réussit brillamment ; puis vinrent Mae-

terlinck, Demolder, Verhaeren, Mockel, Van Lerberghe, Francis de Croisset, tous fixés à Paris, tous notoires à des titres et des degrés divers. Camille Lemonnier, émule des grands romanciers qui firent suite à Flaubert, est rentré en Belgique, où la jeunesse littéraire l'entoure de la plus chaude admiration. »

M. Fierens Gevaert aurait pu ajouter qu'il n'est plus indispensable aujourd'hui que l'écrivain se transporte en personne dans la capitale de la France pour y faire sa trouée et se faire valoir auprès du public français. Depuis longtemps déjà les éditeurs parisiens accueillent les livres de nos bons auteurs et le *Mercure de France*, notamment, a fait dans son catalogue une part très flatteuse et relativement, considérable à nos poètes et à nos romanciers, pour ne citer, outre les noms des Belges établis à Paris, mentionnés par A. Fierens Gevaert, que MM. Louis Delattre, Hubert Krains, Max Elskamp, Paul Gérardy, etc., etc.

Puisque je vous parle de rapports intéressants, je vous signalerai aussi ceux présentés par M. Sluys, directeur de l'Ecole normale d'instituteurs à Bruxelles, au Congrès international de l'Art Public, et dans lequel ce pédagogue, bellement progressiste, préconise une intervention la plus large possible, de l'art dans l'enseignement primaire. « Il ne s'agit pas, dit-il, d'y introduire des cours spéciaux d'art, mais de donner à toutes les activités scolaires un caractère esthétique, de placer les enfants dans un milieu imprégné d'art, de les exercer aux éléments primaires de l'art ». Et M. Sluys ajoute : « Pour préparer les enfants à la vie par la science de l'art il ne faut pas les enfermer entre les quatre murs d'une classe, mais bien les conduire le plus souvent possible hors de l'école, afin de les mettre en présence de beaux spectacles naturels, leur apprendre à les observer et à les sentir; leur faire découvrir les harmonies des choses. »

§

Bruxelles s'enorgueillit à juste titre et se réjouit surtout de cette grandiose et vénérable forêt de hêtres, la forêt de Soigne, qui commence pour ainsi dire à ses portes pour s'étendre à des lieues et dans toutes les directions, ménageant aux promeneurs et aux excursionnistes les sites les plus variés et les plus romantiques. Les peintres, notamment Hippolyte Boulanger et, plus anciennement, Jacques d'Arthois, avaient déjà célébré le « Zonienbosch », quelques écrivains l'avaient chanté, Lemonnier dans son *Mâle*, Picard dans *Mon oncle le Jurisconsulte*, d'autres encore, mais aucun historien n'avait entrepris de consacrer à cette merveille sylvestre l'ouvrage complet, le monument définitif qu'elle mérite. Cette lacune vient d'être comblée. Un de nos bons écrivains, M. Sander Pierron, a achevé enfin le livre de grand format et de près de 600 pages dans lequel il étudie la forêt

de Soigne à tous les points de vue, comme cette simple énumération des chapitres en témoignera : la topographie, l'histoire, la flore, la faune, les maisons seigneuriales, les établissements religieux, les chantres. Véritable travail de bénédictin qui n'avait même jamais été tenté et qui semblait presque incompatible avec notre époque de fièvre, de hâte, d'improvisation, d'arrivisme et de cabotinage ! C'est pourtant un jeune qui est parvenu à la mener à brillante et solide fin. M. Charles Bulens, un éditeur intelligent, a donné à ce livre une belle et somptueuse toilette. Au point de vue typographique, l'*Histoire de la Forê: de Soigne* est digne de sa valeur scientifique, artistique et documentaire. Plus de 116 gravures dont nombre de planches hors texte en rehaussent l'attrait. La couverture dessinée par M. Louis Titz synthétise agréablement cet ouvrage dont le succès était déjà assuré avant même que notre direction des Eaux et Forêts, faisant preuve d'initiative, l'eût pris sous son patronage.

§

Aurions-nous enfin la revue belge espérée ? On le croirait à voir le second numéro de cette *Belgique artistique et littéraire* dont je vous signalai la fondation l'autre jour. Entre autres bonnes pages ce fascicule contient des souvenirs d'Albert Giraud, des notes du commandant Charles Lemaire, une étude sur l'*Ambidextre* de Picard par Dina C.P. Meddor, une délicieuse comédie en un acte et en vers de M. Valère Gille, un courrier de Paris d'André Fontainas, un courrier d'Angleterre de M. Jean Delville, enfin des chroniques signées Louis Delattre, Picard, Sander, Edmond Pierron, Aug. Joly, Blanche Rousseau, Henry Maubel, André Ruyters, sans oublier la suite d'un roman de Paul André, des vers de Picard et un travail philosophique du professeur Georges Dwelshauwers.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Adalbert Stifter : *Studien*, mit einer Einleitung von Johannes Schlaf, 2 vol. Leipzig, Insel-Verlag, M. 7.50. — Louis Benoist-Hanappier : *Le Drame naturaliste en Allemagne*, Paris, Félix Alcan, 7 fr. 50. — Memento.

Adalbert Stifter. — Le 23 octobre les pays allemands ont célébré, sans bruit, le centième anniversaire de la naissance d'Adalbert Stifter. Quelques admirateurs du poète ont présidé à l'inauguration d'un monument que lui a érigé sa petite ville natale, Oberplan en Bohême. Ce fut une fête sans apparat et les rares articles que publièrent, à propos du centenaire, les journaux et les revues d'Allemagne ne seront pas non plus faits pour rendre populaire un nom cependant cher à un grand nombre de lettrés. A peu près inconnu en France, Stifter possède depuis longtemps une renommée qui va bien au delà

de son pays natal. Mais l'élite seule sut s'intéresser à ses chefs-d'œuvre. Les éditions complètes que l'on publie aujourd'hui raffermiront sans doute son prestige, mais ne l'étendront guère. On a même constitué des Archives pour réunir tous les documents qui le concernent et à Prague une société a commencé la publication d'une édition savante de ses ouvrages. Son biographe, M. Klein, a recueilli des lettres et des manuscrits inédits. Voilà Stifter rangé parmi les classiques.

Pour nous, contentons-nous de le suivre dans les deux volumes de ses *Etudes* que vient de réimprimer, dans un format commode, le *Insel-Verlag*. M. J. Schlaf a muni cette édition d'une courte préface où il essaye d'analyser le talent de Stifter. Cet Allemand de Bohême qui eut le bonheur de vivre à une époque où les luttes politiques n'étaient pas au premier plan de toutes les préoccupations, ce catholique convaincu, dont la foi put s'exercer sans obstacle, mais aussi avec bonté et sans fanatisme, cet homme fruste et timide coula d'heureuses années dans la ville autrichienne de Linz où il était inspecteur scolaire. Amoureux de la nature et de la solitude, très impressionné par la beauté des choses, il s'appliquait à noter ses émotions, tout d'abord sans souci de littérature, mais préoccupé plus tard de leur donner apparence de récit ou de conte. C'est ainsi que vint au jour en 1843 ce recueil qu'il intitula modestement *Etudes* et qui reste son meilleur ouvrage.

Jean-Paul l'influença beaucoup à ses débuts, et dans la forme baroque de certains de ses contes, avec ce désordre voulu dans la composition, il y a beaucoup de l'auteur de *Siebenkæs*. La puérilité idéaliste de la *Vallée de Campan* faisait ses délices. Heureusement que les nouvelles et les romans de Gœthe lui furent une nourriture plus solide. Le goût pour les sciences naturelles était le propre du maître de Weimar, et telle description de *Wilhelm Meister* ou des *Affinités* devait tomber chez Stifter sur un terrain fécond.

Il s'appliqua sa vie durant à pénétrer la méthode de Gœthe. Dans ses analyses de la vie simple il avait sans cesse son grand modèle devant les yeux. Deux ans avant sa mort, pendant la guerre de 1866, Stifter cherchait encore des consolations dans l'étude du grand Olympien.

« Je lis tous les jours quelques pages du *Voyage en Italie* de Gœthe », écrivait-il. La prétendue immobilité de Gœthe ne le choque point, et sa foi catholique n'est point troublée. Mais il s'indigne contre les dénigreurs :

Ces gens-là se doutent-ils seulement de ce que sont les mystères insondables de la nature humaine? Parce qu'ils sont des nains ils crient que celui-là est un monstre. Parce qu'ils ne possèdent pas de mesure pour sa moralité, ils l'appellent immoral.

Stifter fut un paysagiste de talent. Sa conception de l'art est curieuse. Par son goût pour la vie intime il se rapproche beaucoup des peintres de l'école de Düsseldorf au commencement du XIXe siècle. La sévérité dans la forme, la pureté antique de la composition, rehaussées par un élément romantique, voilà ce qui caractérise Stifter, aussi bien qu'un Hasenlever ou un Hildebrandt. M. Schlaf en a fait l'observation. Mais il y a chez Stifter plus qu'un romantique rétrograde. Si son idéal est souvent celui de Tieck ou de Hoffmann, s'il s'inspire de l'*Esthétique* de Jean-Paul, il s'élève cependant à une conception de l'art qui est bien près de cette religion que prêcha John Ruskin. Dans une préface à *Bunte Steine*, volume publié en 1852, il a tracé une sorte de programme qu'il serait intéressant de rapprocher, dans ses grandes lignes, des doctrines du penseur anglais.

Un essai intitulé *La Poésie et ses fonctions* précise encore ses aspirations vers la réalisation d'un art complet. Ici le nom de Novalis nous vient sous la plume. Ecoutez :

« Le véritable artiste n'a jamais de tendances, si ce n'est celle de réaliser le beau. » Et plus loin : « La beauté suprême c'est le monde. Quand l'homme crée, il imite des morceaux de la nature et, parce que ce qui est le plus proche de lui-même c'est lui-même, ce sont des souffrances et des joies humaines, des sentiments et des états d'âme humains qu'il entrelace pour en faire un ensemble naturel. »

Dans *l'Arrière-Saison* il dit encore :

Le véritable artiste fait son œuvre comme fleurit la plante; elle fleurit, serait-elle même dans le désert, sans que jamais œil humain ne tombe sur elle. Le véritable artiste ne se pose jamais la question de savoir si son œuvre va être comprise ou non. Ce à quoi il donne une forme, il le voit, clair et net, devant les yeux, comment saurait-il imaginer que des yeux purs et intacts ne le puissent point voir ? Et comment l'artiste ne devrait-il pas considérer comme beau pour les initiés ce qui est véritablement beau ? D'où viendrait autrement que quelqu'un fasse une œuvre merveilleuse sans que son entourage ne la saisisse? Il s'étonne parce qu'il a cru qu'il n'en serait pas ainsi. Ce sont les plus grands, ceux qui précèdent leur peuple, qui se trouvent à une hauteur de sentiments et de pensées que le monde qui les entoure ne peut atteindre que par leur œuvre même...

Des conceptions aussi simplistes ne sont pas toujours tolérables. Il faut lire Stifter et ses paysages intimes, baignés dans l'atmosphère de quelque Germanie d'autrefois, dans la tendre verdure, à l'ombre d'un petit bois, au-dessus du bruissement d'un paisible village.

§

Le Drame naturaliste en Allemagne. — Le beau livre de M. Louis Benoist-Hanappier est dédié à M. Paul Lacombe, auteur d'une *Introduction à l'Histoire littéraire*, et ce sont les méthodes de

son maître que le jeune professeur au lycée de Caen applique à l'étude du plus récent mouvement dramatique en Allemagne. L'auteur aurait pu grouper les écrivains notoires qui, chez nos voisins, se sont distingués au théâtre, analyser leurs pièces et nous raconter les péripéties de leur vie. C'était là faire œuvre de simple reporter et les visées de M. Benoist-Hanappier sont plus hautes.

Les historiens de la littérature, écrit-il, qui, en étudiant un écrivain, s'attachent exclusivement, ou par-dessus tout, à mettre en relief ce par quoi il se distingue de ses confrères, ce qu'il y a en lui de plus individuel, font tout ce que l'on voudra, excepté œuvre de savants. Ce qui importe, au contraire, c'est de dégager ce qui se rencontre de commun entre les écrivains ou un certain nombre d'écrivains appartenant au même pays, à la même période, ou cultivant le même genre poétique. Car, encore une fois, le fait isolé n'a, scientifiquement, aucune valeur. Il ne sait arrêter notre attention que dans la mesure où il se répète. « Tout commence à l'état de singularité, d'événement. La première tragédie française où les trois unités soient observées, la *Scphonisbe* de Mairet, croit-on, est un événement jusqu'à ce que l'exemple soit imité. Il l'a été, et cet événement a engendré dès lors une institution.

Suivant les indications de M. Lacombe l'auteur examine donc, l'« institution » du théâtre naturaliste en Allemagne. L' « histoire de l'institution » lui fait étudier l'état de décadence où se trouvait le théâtre allemand après la guerre, les symptômes de renaissance, caractérisés par les efforts des deux théoriciens MM. Schlaf et Holz, réalisés par M. G. Hauptmann dans son drame *Avant le lever du soleil*, et enfin le triomphe naturaliste. C'est ensuite, dans l' « analyse de l'institution », l'étude des thèmes et de la technique (action, caractères, langage, dialogue, interprétation) ; et enfin, dans la « critique de l'institution », la recherche des origines et des éléments du genre, aujourd'hui retombé dans le néant.

Il était curieux de voir, présenté dans son ensemble, un des courants les plus intéressants de la littérature européenne dans ces vingt dernières années. M. Benoist-Hanappier a attelé à ce travail sa patience de bénédictin et son érudition prodigieuse. Il juge avec sympathie et sait mettre en valeur tel ou tel écrivain au détriment de tel autre. Hauptmann est mis à la place très élevée qu'il mérite, mais on n'enlève pas à Holz et à Schlaf le bénéfice d'une invention qui fit la fortune d'un disciple mieux doué. Quant à M. Sudermann, dans l'ensemble du mouvement, son rôle est celui du fin limier qui sait reconnaître d'où vient le vent et qui s'oriente en conséquence. A peine si, pour les œuvres des cinq dernières années, nous avons pu découvrir chez M. Benoist-Hanappier quelques erreurs de perspective. Le désarroi de certains anciens naturalistes, évidemment, devait le troubler. Il démêle mal la double influence du genre *gœthien* (chez

30

Hoffmannsthal par exemple (et du genre *café-concert*) chez Frank Wedekind) qui troublera peut-être encore, en la prolongeant de quelques années, l'agonie définitive du théâtre allemand.

Ce mouvement dramatique, qui va de 1889 à 1897, n'a jamais été étudié dans son ensemble en Allemagne. M. Benoist-Hanappier en écrivant une simple thèse de doctorat a donc fait une œuvre parfaitement originale dont les Allemands peuvent eux aussi tirer profit. M. Richard M. Meyer a eu la loyauté de s'en souvenir dans le *Litterarisches Echo* (1er novembre). S'il appartient à la France de donner à l'Allemagne ses idées, il lui appartient aussi de montrer l'usage que sa voisine en a fait.

Avouons qu'à envisager les lettres européennes dans leur ensemble, ce n'est pas grand'chose. Curieux, certes il l'est sous bien des rapports ce mouvement qui avorta si piteusement, floraison tardive sur un champ désormais infertile. Un nom seul, parmi tant d'autres, atteignit une renommée universelle : Gerhart Hauptmann; et, si l'on considère l'œuvre du poète silésien parmi onze pièces de théâtre, une seule submerge, les *Tisserands*, dont il ne faut pas oublier que la vogue vint de motifs qui n'ont rien de littéraire.

Nous aurions voulu une autre conclusion à l'ouvrage de M. Benoist-Hanappier. Le goût allemand, sorti de la platitude du vaudeville, après dix ans d'efforts pour s'habituer à un art littéraire, est piteusement retombé au vaudeville. Durant ces dix années, des auteurs sont nés. Ils n'ont pas fait de chefs-d'œuvre, mais enfin des œuvres intéressantes. Ils étaient une douzaine au moins, susceptibles de faire des progrès, de s'appliquer, de travailler encore avec probité, sinon avec génie. Ces auteurs n'ont pas cinquante ans maintenant. Que sont-il devenus ? N'est-ce pas la faute au « milieu allemand » s'ils se sont découragés, s'ils produisent mal, à moins qu'ils ne produisent rien du tout, s'ils sont, comme tant d'autres, à jamais frappés de stérilité? Voilà ce qu'il importait de savoir.

Memento. — La *Revue germanique* a publié, hors de série et sous les auspices de la « Société de Philologie et de Littérature modernes » et de la « Société d'histoire moderne », un fascicule spécialement consacré au centenaire de la mort de Schiller et qui, portant la date du mois de septembre, a paru seulement ces jours-ci. En voici le sommaire : Charles Schmidt : *Le « sieur Gilles » citoyen français*. — Charles Andler : *Deux sources médiévales de la « Fiancée de Messine »*. — E. Spenlé : *Schiller et Novalis*. — Fernand Baldensperger : *Schiller et Camille Jordan*. — J. Dresch : *Schiller et la jeune Allemagne*.— A. Tibal : *Schiller et Hebbel*. — Auguste Ehrhard : *Schiller et l'Autriche*.

Dans *Nord und Süd* (novembre), on trouve, non sans stupéfaction, un portrait de M. Emile Combes accompagné d'une étude rétrospectivement dithyrambique de M. Hans Lindau que nous avions déjà vu en meilleure compagnie.

Hochland (novembre) contient une étude de M. J. Hengesbach sur l'œuvre de René Bazin, avec d'assez singulières réflexions au sujet des *Oberlé*.

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

Les Poètes nouveaux. — J'ai publié naguère, ici même, une interview de M. Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, sur la jeune littérature espagnole. Le docte professeur m'avait dit, en somme : « Tout va fort mal et les nouveaux valent moins que les anciens. » — J'ai voulu interroger sur le même sujet un poète, un grand poète. J'ai dit à M. Ruben Dario : « Que pensez-vous des jeunes poètes espagnols? » Et l'auteur admirable des *Cantos de Vida y Esperanza* m'a répondu :

— « La première chose que l'on remarque dans la poésie espagnole contemporaine, c'est un changement profond. L'émancipation intellectuelle est un fait aujourd'hui acquis chez nous, et aussi l'européanisation, ou pour mieux dire l'universalisation de l'âme espagnole. Dans mon *Espagne contemporaine*, j'ai parlé du mouvement qui, sous l'influence du symbolisme français, transforma les lettres hispano-américaines. Ce mouvement, beaucoup plus tard, se fit aussi sentir en Espagne, et donna une vie nouvelle aux Lettres espagnoles. Ce mouvement abolit la sujétion au modèle académique qui avait fini par créer l'uniformité de l'expression littéraire. On ne se proposa plus de faire des vers de telle ou telle manière, à la Fray Luis de Leon, à la Zorrilla, à la Campoamor, à la Nunez de Arce, ou à la Becquer. On s'abandonna à l'individualisme, à la libre manifestation des idées, à l'envol poétique sans entraves. Et cela nous valut une floraison nouvelle, et jusqu'alors inconnue. Le niveau des esprits s'éleva. Jusqu'à ces dernières années, les poètes castillans — le grand Zorrilla excepté — ne figuraient qu'au second ou au troisième plan parmi ceux d'Europe. Aujourd'hui, parmi les jeunes d'Espagne, il en est que l'on peut, sans crainte, comparer aux meilleurs des autres pays. La qualité s'est bonifiée, grâce à la brèche enfin pratiquée dans l'antique muraille féodale. — Je vous citerai quelques-uns de ces poètes :

« Antonio Machado est peut-être le plus complet de tous. La pensée de son vers en fait la musique. Il a peu écrit, mais beaucoup médité. Sa vie est celle d'un philosophe stoïque. Il sait exprimer ses rêves en phrases profondes, et s'enfermer dans l'existence des choses, dans la nature. Tel de ses vers sur la terre eût enchanté Lucrèce. Il a un orgueil immense, néronien, diogénesque, et l'admiration sincère de l'aristocratie intellectuelle. Quelques critiques ont voulu voir en lui un continuateur de la tradition classique, de la tradition lyri-

que nationale. Je le tiens, au contraire, pour l'un des plus cosmopolites, des plus généraux, et,partant, des plus humains de tous nos poètes.

« Son frère Manuel, qui a vécu à Paris pendant quelques années, est très différent de lui : il est fin, subtil, exquis. Nourri de la plus pure sève française, il semble écrire en français des vers qui ont sûrement été pensés dans cette langue. Il se révèle dans beaucoup de ses poésies par exemple dans ses *Caprices*, au titre goyesque — comme un verlainien de race. Profitant des éléments phonétiques du castillan, il a su obtenir ce que n'ont pas pu obtenir en français bien des continuateurs du Faune prodigieux. Ses *ariettes* sont parfaites. Quant à ses tentatives de vers libres, et à ses résurrections des vieux mètres, elles sont d'un virtuose, d'un artiste de la parole.

« Don Ramon Perez de Ayala est un poète asturien, mais qui est aussi castillan et cosmopolite. Jeune, riche de printemps, souriant, subtil de pensée, amant de la liberté, rêveur, don Ramon Perez de Ayala paraît se complaire à exhumer les lyriques antiquailles, les parchemins poussiéreux, les fleurs séchées entre les pages du bréviaire de quelque archiprêtre, ami des Muses. Il est absolument un poète du xxe siècle, avec toutes les ressources d'esthétique des meilleurs poètes hispano-américains contemporains, et une fière indépendance d'esprit qui lui fait dire ce qu'il pense le plus simplement du monde. Il faut vous dire qu'en ceci la simplicité est une difficulté très grande. Don Ramon Perez de Ayala s'exprime parfois avec des réminiscences classiques, fouillant le champ centenaire et fécond avec l'aide des bœufs paisibles de Berceo et de Juan Ruiz ; et sa charrue, d'une marque très moderne, entr'ouvre la terre non moins bien que les socs les plus anciens. — J'ai lu *La Paix du Sentier*, première manifestation de cette âme enthousiaste. L'auteur a trop de talent pour que nous puissions penser à rire de ses accents prématurés de douleur fatale à peine entrevue. Sa poésie est un printemps sentimental, déjà rouillé par l'automne. Elle est pleine de sensations rurales et familiales, qui la font involontairement comparer à celle de Francis Jammes. Elle est d'un moderne achevé. Qu'il est rare de noter de la joie dans les âmes modernes, sous quelque latitude que ce soit ! Perez de Ayala n'est pas une exception. De la tristesse hypersensible de Juan R. Jimenez à celle presque rustique de *La Paix du Sentier*, la différence n'est pas grande. Elle est toute de décor, d'ambiance, de musique. Le poison subtil est le même. Il y a amour naturellement dans les deux amours de la vérité, amour à l'antique, amour de clair-de-lune et d'adoration romantique. Le sexuel est sans importance, quand la première illusion se présente les bras chargés de fleurs. Quand le poète des *Jardins lointains* remarque que ses princesses d'illusion ont des seins blancs et roses,

c'est qu'un faune-diable, — Verlaine peut-être — d'un mot, dit tout bas à l'oreille, l'en a fait s'apercevoir.

« Chose qu'il faut surtout signaler : Perez de Ayala est un poète de ceux qui pensent. Les influences nouvelles, pour lesquelles s'est transformée la poésie castillane,ont fait naître, avec la rénovation de la forme, l'amour des idées. — Un écrivain de grande valeur, M. de Unamuno, dédaigne les idées, sans s'apercevoir qu'elles sont notre unique produit, la seule preuve que l'arbre humain existe. Notre ipseisme n'est pas une fantaisie, et le philosophe, lorsqu'il a dit : « Je pense, donc je suis ! » a exprimé une grande vérité. Pensons donc, mais que le penser n'exclue pas en nous le sentir, car le sentiment prend aussi naissance dans notre machine cérébrale. Le palais de Psyché est dans notre boîte crânienne, là où Cajal et ses compagnons vont chercher de l'inconnu, dans la mine même des pensées.

« Antonio de Zayas est un poète diplomatique, un grand seigneur de la famille des vieux poètes hidalgos, épris de noblesse, de prouesses, d'héroïsme et de pompe. Malgré tout, son vocabulaire, son élégance décorative et les bonds désordonnés de son pégase le font classer parmi les innovateurs. Parfois sur des pensers nouveaux il fait des vers antiques; et d'autrefois il en fait de nouveaux sur des pensers antiques. — Le vers libre,en Espagne, malgré les heureuses tentative de Manuel Machado, n'atteint pas encore à la licence que lui ont donnée certains versificateurs français. Les vers d'Antonio de Zayas sont volontairement assujettis à un rythme général qui jamais ne se brise, ni ne se relâche. Dans *Paysages* il en est d'admirables, et l'on trouve, dans ce même recueil, une oraison pour l'âme de Philippe II qui suffirait, partout ailleurs, pour rendre un poète célèbre. Quelques-uns des sonnets de Zayas se ressentent de l'influence hérédienne; les autres, de celles des grands auteurs du siècle d'or : Quevedo et l'admirable Gongora.

« J'ai déjà publié, quelque part, mon appréciation sur le plus subtil et le plus sentimental des poètes espagnols : Juan R. Jimenez. — Je disais de lui : « Fuyant l'imitation et le pastiche, il a appris à être soi-même, et il exprime son âme en des vers simples comme des lys, et musicaux comme une eau de fontaine. Ce poète est un malade qui vit dans un sanatorium de Madrid. Ne cherchez donc pas, dans sa poésie, de joie débordante, ni des guirlandes de rires. A peine y trouveriez-vous, parfois, un sourire de convalescent,

Convalescente di squisiti mali,

un sourire pâle, mais dans lequel s'insinue un des plus grands mystères de la vie. »

« Amoureux de toutes les formes, Francisco Villaespesa suivit toutes les manières, jusqu'à ce qu'enfin il découvrit la sienne. Il

exprime maintenant ses propres rêves, il chante son monde intérieur et cela d'une façon séduisante et charmante. — Encore un qui a beaucoup souffert, et pour qui la Douleur a été un grand Maître.

« En résumé : un mouvement se dessine depuis quelque temps, et a déjà donné de bons résultats. — Il n'est pas niable qu'on subit aujourd'hui une influence cosmopolite, mais principalement française et italienne, d'annunzienne pour mieux dire. (Villaespesa et Pujol — ce dernier un jeune poète qui promet beaucoup, très sentimental, très musical, très élégant, très poète pour tout dire).

« On trouve encore, chez ceux surtout qui visent à l'Académie, des gestes du passé, des livrées mentales, des poésies à l'instar de..... — Mais les autres dominent. — Il en est un surtout, don Andrès Gonzalez Blanco, qui s'est imposé dès ses débuts. Ses vers dénotent une grande mentalité, ou, comme l'on disait autrefois : une grande inspiration.

« J'en oublie sûrement, et des meilleurs. Qu'ils me pardonnent! Ils ont ce qu'il faut pour sortir de l'oubli involontaire où je les laisse, la jeunesse et le talent. — Et vous, vous manqueriez de place pour accorder à chacun quelques lignes. »

Ainsi m'a parlé le plus grand poète castillan de notre époque.

E. GOMEZ-CARRILLO.

VARIÉTÉS

Un Centenaire oublié : Gratry (1).— On pourrait s'étonner que, dans un temps où le retour à la tradition prend volontiers les formes d'un fanatisme nouveau, on ait si peu songé au centenaire de l'apologiste du XVIIe siècle, au philosophe et au théologien de la tradition, Joseph-Auguste-Alphonse Gratry.

Il naquit à Lille en 1805, commença ses études au Lycée de Tours pour les achever à Henri IV. A en croire ses *Souvenirs de Jeunesse*, il pensait et rêvait en latin. En 1824, il obtint au Concours général le premier prix de dissertation française et le second prix de dissertation latine. C'était un fort en thème.

A cette époque, dit-il, il était presque athée, il se laissait « emporter par le torrent du jour, comme un tronc d'arbre par la masse des eaux, sans nul mouvement propre, sans autre élan que celui des flots qui bondissent » (*Souvenirs*, p. 28). Mais il est pris soudain de doutes, de craintes, de visions. L'algèbre et la géométrie, dont il épuise les formules, ne peuvent lui donner la certitude qu'il recherche. La science n'a pas expliqué l'éternelle énigme. Il se tourne vers Dieu. Avant M. Brunetière, il proclame la faillite de la science. Il entre à

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 132 : *Une tentative de conversion d'Alfred de Vigny*, par le Dr Cabanès.

l'Ecole polytechnique et partage son temps entre la méditation de l'Evangile et ses travaux scientifiques. En 1827, il sortait de l'école avec le grade d'officier d'artillerie. Cependant, il venait d'acquérir une certitude morale; il démissionne malgré les objurgations de sa famille, de ses chefs, de ses amis. Durant quelque temps, il donna des leçons pour vivre puis enfin, après de rapides études théologiques à Strasbourg sous la direction de M. Bautain, il entre au monastère de Bischenberg. Il reçut l'ordination sacerdotale à Strasbourg en 1832, professa au petit séminaire de cette ville jusqu'en 1840. Cette même année, il fut reçut docteur ès-lettres à la suite de deux thèses sur la rhétorique et sur la méthode, et nommé directeur du collège Stanislas à Paris. Il s'adjoignit comme collaborateurs Ozanam, Charles Lenormant, Desains, Leverrier. En 1846, il se démit de son poste et, peu de mois après, acceptait les fonctions d'aumônier à l'Ecole Normale Supérieure.

Tout à coup, Gratry entre dans la polémique, par une attaque à fond contre M. Vacherot, directeur littéraire de l'Ecole et le représentant le plus autorisé de l'hégélianisme français. Il écrit les *Sophistes et la Critique*. Mais, par délicatesse, avant de pousser plus avant, il se démit de son aumônerie pour accepter la place de vicaire général à Orléans auprès de Mgr Dupanloup. Il publiait alors trois ouvrages qui continuent l'esprit de Malebranche : *La Connaissance de Dieu*, *La Connaissance de l'Ame*, *La Logique*. Le premier surtout de ces traités est une sorte de réfutation du panthéisme, le dernier est consacré à la recherche de la raison suprême et des meilleures formules de discipline morale. Il avait fondé la philosophie catholique du dix-neuvième siècle.

Reçu à l'Académie Française, comme successeur de l'historien des ducs de Bourgogne, M. de Barante, il ne cessait point de produire. Par sa *Philosophie du Credo*, il déterminait, a-t-on dit, la conversion de Lamoricière.

Partisan des méthodes inductives d'analyse, il se réconcilia pourtant avec les déductions scientifiques et s'appliqua à concilier la science et la religion. Mais voilà qu'au milieu de ses polémiques contre le rationalisme il se sentit saisi d'une immense pitié pour les misères humaines. Il se mit à étudier les causes de souffrance de l'humanité, la guerre, l'esclavage, le paupérisme, les révolutions. Il avait récemment achevé *la Morale et la Loi de l'Histoire;* il composa *la Paix, méditations historiques et religieuses.*

Il meurt en 1872 à Montreux, sur les bords du lac de Genève.

Un des premiers, l'abbé Gratry au XIXe siècle préconisera l'exemple du passé, le culte des mots en des formules qui semblent être écloses d'hier :

Se retremper dans le spectacle de la lumière des arts, dans le commerce

des grands esprits, dans les pèlerinages vers les absents, dans les amitiés saintes, dans les ligues sacrées pour le bien, et puis enfin dans quelques jours de sévère solitude, en face de Dieu tout seul, dernier terme du repos de l'année, — qui, de loin, paraît seul austère, mais, de près, est bien doux, — ne serait-ce pas là du repos? Une vie bien ordonnée, enfin, consacrerait tout son automne de la vie à Dieu surtout, à l'amour qui vient de Dieu, à la charité pour les hommes, au côté substantiel de la science, aux espérances précises du ciel, au recueillement vrai en Dieu; c'est-à-dire à cet unique travail que l'oracle imposait à Socrate dans sa prison, pendant les quelques jours qui le séparaient de la mort, lorsqu'il lui dit ce mot que nous ne savons pas traduire : *Ne faites que de la musique;* mot qui doit signifier qu'il faut finir sa vie dans l'harmonie.

Mais ces beautés du soir de la vie ne sont que des illusions pour la plupart des hommes; pour presque tous la réalité est bien autre. La vie entière ne peut finir dans l'harmonie sacrée, dans le saint et fécond repos, plein de germes que doit développer la mort pour le monde d'en haut, que si chacune de nos années et chacun de nos jours ont su finir par le repos sacré : car l'automne de la vie ne recueille que ce que chaque jour a semé!

(*Les Sources*, V.)

Ce style, où l'on reconnaît la vigueur sonore et nourrie de Bossuet, placerait l'abbé Gratry parmi les meilleurs écrivains du dernier siècle, s'il n'avait déjà pour ce rang la gloire d'avoir été le précurseur des meilleurs esprits traditionnalistes d'à présent.

On lit encore son éloge de la Nuit dans les méditations publiées par Mgr Perraud, évêque d'Autun.

Il protesta au nom de la poésie intérieure, au nom de l'idéalisme contre les entraînements éphémères et successifs de la fausse science. Depuis, les élites, même celles qui n'ont rien retenu de la foi catholique, se sont rapprochées des doctrines morales de l'abbé Gratry.

Nous avons vu les idées qu'il avait défendues reprises, il y a vingt ans, par une partie de la jeunesse, nous la retrouverions facilement chez Huysmans ou Paul Bourget. Voilà pourquoi il convenait de rappeler la vie et la pensée de celui dont trop de littérateurs ont oublié le nom et qui, bien qu'il ait méprisé l'art pour l'art, fut un parfait écrivain. Cela seul, en dehors de sa foi confessionnelle, mériterait qu'on se souvînt de son centenaire, même si nous ne savions pas quels respects ont pour sa mémoire certains des cerveaux les plus puissants d'aujourd'hui, un Boussinesq, par exemple!

ERNEST GAUBERT.

LA CURIOSITÉ

Vente Georges Rodrigues. — Collection N. de G... — Un aperçu de la collection Cronier. — La vente Jaluzot.

C'est bien le cas de manger des merles à défaut de grives... Nous en sommes encore, à l'hôtel Drouot, aux expositions misérables. J'ai

visité celle du mobilier du banquier Georges Rodrigues. Ce banquier a fait faillite. Ce devait être un honnête homme! Encore que l'on puisse se demander comment un banquier qui dirige normalement ses affaires, qui vend et achète des valeurs, non pour son compte, mais pour celui de ses clients, peut arriver à faire faillite. Je ne chercherai pas à résoudre ce problème: je note simplement que le mobilier de M. Georges Rodrigues fut un « honnête » mobilier. Il était à peine luxueux et l'art n'y était que maigrement représenté. A peine ai-je pu remarquer un petit panneau de Monticelli, deux pastels de Degas, une assez belle gravure d'après un tableau de Huet, une peinture du XVIIe siècle, dont les personnages, par leurs traits, rappelaient ceux de Franck. Et c'est tout. Comme meubles, on pourrait retenir un salon Louis XVI recouvert en tapisserie. La tapisserie paraissait être de l'époque: je n'oserai pas en dire autant des bois.

A la vente, d'ailleurs, les enchères furent plutôt molles.

L'exposition des objets ayant composé la collection de M. N. de G... me laissa une impression un peu meilleure. On y voyait quelques belles étoffes anciennes et deux ou trois anciens tapis d'un riche coloris, dont l'un éveillait même les convoitises de M. Cognac, le directeur de la Samaritaine, brûlé en ce moment d'une louable passion d'amateur. Le reste n'était que du déballage où se heurtaient les choses les plus disparates: des objets du Moyen-âge à côté de faïences de Chine, des armes persanes à côté de manuscrits grecs, des vieux cadres à côté de soies japonaises. M. N. de G..., on le voit, avait des goûts fort variés.

En somme, on attend, pour s'émouvoir, la vente Cronier, qui commencera le 4 décembre, et dont Me Lair-Dubreuil dirigera les vacations. Ce sera l'évènement de la saison d'hiver. Déjà un superbe catalogue a été dressé par les soins de M. Georges Petit. Il reproduit, et de manière splendide, les principaux tableaux. Et ainsi, nous savons que les pièces sont de choix. Fragonard est représenté par le *Billet doux* et par la *Liseuse*, Chardin par le *Volant* et les *Osselets*, Watteau par les *Amants endormis* et par le *Lorgneur*, Nattier par le *Portrait présumé de Mme Toqué*, Gainsborough par un *Portrait d'homme* et par la *Promenade dans le parc*, Thomas Lawrence par le *Portrait de Miss Day*, Reynolds par l'*Esquisse du portrait de Lady Stanhope*, Romney par la *Jeune laitière*, Perronneau et Quentin de La Tour par plusieurs pastels.

Les modernes abondent également. Ils occupent dix-huit numéros du catalogue. De Corot nous verrons le *Pâtre* et une *Vue d'Etaples*, de Diaz le *Printemps* et l'*Automne dans la forêt*, de Jules Dupré la *Mare* et le *Troupeau*, de Troyon les *Vaches à la lisière du bois*, de Daumier les *Amateurs*, de Delacroix *Hercule et Alceste*.

Ces aperçus permettent de constater que si M. Cronier s'intéressait

beaucoup aux sucres, il ne négligeait pas complètement les arts. Et peut-être aurait-il mieux valu pour lui qu'il s'intéressât plus aux seconds qu'aux premiers!

Le 27 novembre, — c'est-à-dire un peu trop tard pour que j'en puisse parler dans ce numéro,— aura lieu la vente d'un autre sucrier malheureux, M. Jaluzot. Je ne manquerai pas d'y assister, d'autant plus que M. Jaluzot est une de mes vieilles, vieilles connaissances. Mais il y a loin de la collection Jaluzot à la collection Cronier!

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

L. Brehier : *Les Basiliques chrétiennes;* Bloud » 60

L. Brehier : *Les Eglises romanes;* Bloud » 60

L. Brehier : *Les Eglises byzantines:* Bloud » 60

L. Brehier : *Les Eglises gothiques;* Bloud » 60

Bibliographie

Pierre Aubry : *Esquisse d'une bibliographie de la Chanson populaire en Europe;* A. Picard » »

Histoire

J. Barbey d'Aurevilly : *De l'Histoire;* Lemerre 3 50

A. Billot : *La France et l'Italie. Histoire des années troubles 1881-1899;* Plon, 2 vol. » »

Gaston Boissier : *La Conjuration de Catilina;* Hachette 3 50

Bresnitz von Sydacoff : *Le Mystère russe;* Paulin 3 50

F. Buhl : *La Société israélite d'après l'Ancien testament;* Lethielleux 2 50

Drs Cabanès et L. Nass : *La Névrose révolutionnaire;* Societé franç. d'imprim. 4 »

G. Capon et R. Yve-Plessis : *Fille d'Opéra, Vendeuse d'amour. Histoire de Mlle Deschamps;* Plessis 15 »

Pompilius Eliade : *Histoire de l'Esprit public en Roumanie au XIXe siècle. L'occupation turque et les premiers indigènes, 1821-1828*; Société nouv. de librairie 4 »

C. Funck Brentano : *Vendus comme esclaves, récits authentiques de l'insurrection des nègres-marrons sur la Rivière Rouge (1858);* Dorn 3 50

Guillaumin : *Les Derniers Républicains;* Victor Havard 3 50

E. de Lauzac de Laborie : *Paris sous Napoléon. Administration, Grands travaux;* Plon 5 »

Lieutenant-colonel Péroz : *Par vocation. Vie et Aventures d'un soldat de fortune (1870-1895);* Calmann-Levy 3 50

G. Sortais : *Le Procès de Galilée,* étude historique et doctrinale; Bloud » 60

M. Van Vaernewick : *Troubles en Flandre et dans les Pays-Bas au XVIe siècle,* Van Oest 35 »

Baron Jehan de Witte : *Quinze ans d'histoire;* Plon » »

Littérature

René Doumic : *Etude sur la littérature française;* 5e série; Perrin 3 50

J. Ernest-Charles : *Les Samedis littéraires,* 4e série; Sansot 3 50

Georges Le Cardonnel et Charles Vellay : *La Littérature contemporaine (1905),* « Mercure de France » 3 50

L. Levrault : *La Fable;* Delaplace » 75

Florian Parmentier : *La Physiologie morale du poète et de ses conséquences sociales;* « L'Essor » 1 50

Péladan : *La Clé de Rabelais;* Sansot 1 »

Richard Wagner et Mathilde Wesendonk: *Journal et Lettres, 1853-1871,* trad. de Georges Knopff; Berlin, Duncker, 2 vol. 7 »

Musique

M. D. Calvocoressi : *Liszt;* Laurens 2 50

Lionel Dauriac : *Rossini;* Laurens 2 50

P.-L. Hillemacher : *Gounod;* Laurens 2 50

Philologie

P. Schéfer : *Dictionnaire des Qualificatifs ;* Delagrave » »

Philosophie

Adolphe Landry : *Principes de Morale rationnelle;* Alcan 5 »

E. Thouverez : *Les Grands Philosophes, Suart Mill ;* Bloud » 60

Poésie

Xavier Bailly : *Amour et badinage ;* Messein » »

Léonce Depont : *Le Triomphe de Pan ;* Plon 3 50

Emile Despax : *La Maison des Glycines ;* « Mercure de France « 3 50

Jehan de la Pillerie : *Au hasard;* Messein 2 50

Henri Liebrecht : *Les Fleurs de Soie ;* Sansot 3 50

Publications d'art

Fierens Gevaert : *La Renaissance Septentrionale et les premiers maîtres des Flandres ;* Bruxelles.Van Oest » »

J. Grand Carteret : *Lui ;* Per Lamm 3 50

Tei-San : *Notes sur l'Art Japonais. La Peinture et la Gravure;* « Mercure de France » 3 50

R. de Warsage : *Histoire du célèbre théâtre liégeois de marionnettes ;* Van Oest 3 50

Questions religieuses

Georges Fonsegrive : *Catholicisme et libre-pensee ;* Bloud » 60

Newmann : *Méditation et prières*, trad. par Marie Agnès Perate; Lecoffre » »

J.-B. Piolet : *La Religion catholique en Chine ;* Bloud » 60

J.-B Piolet : *Le Catholicisme en Indo-Chine ;* Bloud » 60

Baron de Vogelsang : *L'Ecole sociale chrétienne ;* Bloud, 2 vol. 1 20

A. Vogt : *Le Catholicisme au Japon ;* Bloud » 60

Roman

Henry Bordeaux : *Jeanne Michelin ;* Sansot 1 »

Philippe Chaperon : *Le Toit des autres ;* Fasquelle 3 50

Gaston Cotelle : *L'Inutile effort ;* Flammarion 3 50

Georges Delbruck : *Au pays de l'Harmonie ;* Perrin 3 50

Grazia Deledda : *Les Tentations*, traduit de l'italien par E. Albertini et Ed. Maynial ; « Mercure de France » 3 50

Albert du Bois : *La Candide Tribu des Adorateurs de Cuistres ;* Sansot 1 »

Robert Duquesne ; *M. Homais voyage ;* Librairie Universelle 3 50

Félix Duquesnel : *Le mystère de Gaude ;* Calmann-Lévy 3 50

Gabriel Faure : *L'amour sous les lauriers roses ;* Fasquelle 3 50

Gabriel Francy : *Comme dans un conte. Axel ;* Colin 3 50

M. Gerald : *Donna Beatrice ;* Colin 3 50

Charles-Henry Hirsch : *Le Tigre et Coquelicot ;* Librairie Univers., 3 50

Hugues Lepaire : *Le Fardeau ;* Calmann Levy 3 50

C. Macler : *Contes arméniens ;* Leroux 5 »

J. Massabuau : *Nos maîtres ;* Plon 3 50

Péladan : *La Licorne*, « Mercure de France » 3 50

Armand Praviel : *Péché d'Aveugle ;* Perrin 3 50

Alphonse Séché : *Contes des yeux fermés ;* Sansot 3 50

Theo Varlet : *Le dernier Satyre ;* « Le Beffroi » »

Colette Yver : *Comment s'en vont les reines ;* Calmann-Lévy 3 50

Souvenirs de Léonard, coiffeur de la Reine Marie-Antoinette, introduction et notes de Maurice Vitrac et Arnould Galopin ; Fayard 1 50

Sciences

D. Binet-Sanglé : *Les Prophètes Juifs. Des origines à Elie ;* Dujarric 3 50

Sociologie

Pierre Félix : *Essais sur les principes fondamentaux des gouvernements ;* Librairie des Saints-Pères 7 50

G. Morache : *La Responsabilité ;* Alcan 5 »

Marc Stéphane : *Aphorismes, Boutades et Cris de révolte*, « Cabinet du Pamphlétaire » 1 »

Théâtre

Lorenzy de Bradi : *Le Crime du Masque*, tragédie en 3 actes ; Combet 1 »

Léon Morel : *Antoine et Cléopâtre;* drame de Shakespeare, trad. en vers; Hachette » »

Mathias Morhardt . *L'Esprit nouveau ;* Librairie Molière 3 50

Jehan Rictus : *Dimanche et lundi férié ou le numéro gagnant ;* « Revue littér. de Paris et de Champagne »

Voyages

Isabelle Eberhardt : *Dans l'ombre chaude de l'Islam ;* Fasquelle 3 50

Pierre Gauthiez : *Milan ;* Laurens 3 50

Dr E. T. Hauny : *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt (1798-1807)*; Guilmoto 7 50

Edouard Rod : *Reflets d'Amérique ;* Sansot 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Dans les Bas-fonds. — Les Musées de province. — Une rectification. — Un monument à Villiers de l'Isle-Adam. — Alfred de Musset en Amérique. — Le Dîner du Quatorze. — Les chauves-souris et le poète-lauréat. — *Redde Cæsari...* (suite). — Nos tables pour l'année 1905. — Les envois des livres au *Mercure de France.* — Publications du *Mercure de France.*— Le Sottisier universel.

« **Dans les Bas-fonds** ». — A la lettre de M. Halpérine-Kaminsky que nous avons publiée dans notre dernière livraison, M. E. Séménoff répond ce qui suit :

Paris, le 16 novembre 1905.

Mon cher Directeur,

M. Halpérine-Kaminsky avoue lorsqu'il parle, puis, la réflexion venue, il se dément lui-même. J'ai déclaré dans la *Petite République* que la polémique en question était bien finie pour moi. Mais M. Halpérine-Kaminsky, au lieu d'expliquer l'affaire telle qu'elle est, l'embrouille à plaisir, sous prétexte de « réfuter mes assertions ». L'affaire est simple et se réduit à ceci : M. Halpérine-Kaminsky a traduit et fait représenter une œuvre de Gorky sans son autorisation et après que cette autorisation avait été donnée à d'autres. C'est clair et net. Et lorsque, au nom du principe des droits moraux et matériels des auteurs, j'élève la voix, M. Halpérine-Kaminsky commence par un demi-aveu, et, se ravisant, se lance dans des explications à côté, lequelles d'ailleurs sont autant d'inexactitudes. Voyons ces inexactitudes. J'ai dit que l'affaire des *Bas-fonds* n'a pu être jugée faute du versement par les représentants des droits de Gorky de la caution *judicatum solvi* et j'ai cité le compte-rendu publié à l'époque par tous les journaux. M. Halpérine-Kaminsky ne l'a pas contesté alors. Il veut le commenter à présent en disant *qu'on peut ergoter (sic) à l'infini pour savoir si c'est sur la forme ou sur le fond que les juges ont statué.* Mais il ne faut pas ergoter du tout : il avoue lui-même que c'est sur la question du *judicatum solvi* que les juges ont statué. Ils n'ont pas statué sur le fond — c'est un fait que tous les efforts de M. Halpérine-Kaminsky seront vains à démentir. M. Halpérine-Kaminsky aborde avec le même bonheur la question de l'antériorité, confondant cette fois bien volontairement les dates.

Le reçu de poste dont parle M. Halpérine-Kaminsky est en réalité deux reçus, accompagnés d'une lettre du libraire de Leipzig, M. Vollkmar, constatant l'expédition par l'imprimerie Rosenthal et Cie « du premier envoi de Berlin du paquet contenant *Na dné jizni* (Dans les Bas-fonds) de Gorky, à la date du 5 janvier 1903 ». Et dans le même dossier — que M. Halpérine-Kaminsky a dû bien étudier — sont versés des documents émanant des imprimeurs, éditeurs et censure de Saint-Pétersbourg et prouvant que : les bonnes feuilles des *Bas-fonds* n'ont été envoyées à la censure que le 23 decembre-5 janvier 1903 que l'impression n'a commencé que le 7-20 janvier 1903 et n'a fini que le 25 janvier-7 février de la même année ! Donc, en Allemagne, l'œuvre a paru le 5 janvier et à Saint-Pétersbourg *après* le 7 février. C'est encore clair. Quant à la date du 18-31 décembre 1902, que M. Halpérine-Kaminsky cite aussi courageusement, elle vise *la couverture du livre et ses annonces*, qui n'ont rien à voir avec le texte ! M. Halpérine-Kaminsky n'est pas plus

réconcilié avec la vérité lorsqu'il met en cause M. Antoine. Je n'ai pas besoin d'entretenir les lecteurs de mes pourparlers avec M. Antoine *avant* M. Halpérine-Kaminsky. Il me suffit de dire qu'avant de partir, l'année dernière, dans sa tournée pour l'Amérique, M. Antoine m'a fait l'honneur de m'écrire *une lettre*, où il dit qu'il jouerait la pièce de celui en faveur duquel les juges se prononceraient. D'ailleurs, le fait d'avoir porté la pièce à M. Lugné-Poe aurait pu dispenser M. Halpérine-Kaminsky de *relever mon allusion à Antoine*. Antoine n'a rien à voir dans la situation que s'est créée M. Halpérine-Kaminsky, ni d'ailleurs Lugné-Poe, dont j'ai reçu une lettre charmante qu'il serait très utile et intéressant de lire devant les tribunaux.

Reste le point capital : le point de vue moral, déjà bien éclairé par ce qui précède : « le silence de l'auteur » (Gorky), que M. Halpérine-Kaminsky dit avoir « avisé ».

Sait-on comment et quand M. Halpérine-Kaminsky a avisé Gorky? Exactement le 7-20 mars 1903, lorsque sa traduction des trois premiers actes de la pièce avait déjà paru dans trois livraisons successives de la *Revue bleue*, et *après* que les *ayants droit* de Gorky *avaient déjà commencé leur action contre* lui — Halpérine-Kaminsky. Cette lettre sera, elle aussi, produite, comme d'ailleurs tous les témoignages écrits et oraux recueillis par les intéressés, afin d'édifier les juges sur la question, sur *toute la question*, ainsi soulevée à l'occasion des *Bas-fonds*.

C'est dire que dans cette polémique je n'ai pas du tout « cherché une querelle » à M. Halpérine-Kaminsky, comme il veut le faire croire. La question est plus haute et vise les droits *moraux et matériels* des auteurs.

Et la preuve que les *pointes personnelles* du traducteur en question me laissent indifférent, c'est que je laisse sans réponse aucune tout ce qu'il a cru pouvoir dire me concernant personnellement et qui est vraiment « puéril ».

Votre bien confraternellement dévoué,

E. SÉMÉNOFF.

§

Les Musées de province.

13/11/05

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro du *Mercure*, M. Marguillier résume excellemment la question des musées de province. Si je m'associe entièrement aux vœux qu'il forme pour leur meilleure organisation, il ne me paraît pourtant pas, comme à lui, qu'en mettant à leur tête « d'anciens élèves de l'École du Louvre et de l'Ecole des Chartes exactement renseignés sur l'histoire de l'art » on puisse y parvenir sûrement.

Les garanties que donnent les diplômes de ces Ecoles sont assurément nécessaires, elles ne sont pas suffisantes. Il ne suffit pas d'être savant pour être un bon conservateur, ni de pouvoir sans erreur — en admettant qu'on puisse tenir pour infaillible la science des archéologues — étiqueter les objets dont on a la garde. Un savant est souvent un spécialiste qui néglige et qui méprise ce qui n'appartient pas à l'époque et à l'école qu'il étudie. Il ressemble souvent à un botaniste capable de reconnaître la famille et la variété d'une plante, mais pour qui la plante séchée et jaunie de l'herbier a tout autant d'intérêt que celle qui se dresse, épanouie, verte et pleine de sève, dans les champs. La plante n'est plus pour lui la parure de la terre, la joie des yeux, c'est un spécimen, un échantillon. Ce grand botaniste serait un mauvais jardinier.

Les œuvres d'art ont besoin d'être soignées comme des fleurs. Que des savants nous disent leur histoire, leur provenance, c'est tant mieux, mais ce n'est point la principale affaire des conservateurs. Souhaitons que les musées ne soient pas des herbiers. Il y a des tableaux qui, comme les fleurs, aiment le soleil, et d'autres l'ombre; il faut leur assurer longue vie et respecter leur déclin, il faudrait enfin, et je voudrais que l'opinion des vrais amis des belles choses l'obtînt, qu'une école à créer, une école destinée à l'enseignement de ce que doit savoir un conservateur concernant la *conservation* nous donne, outre les garanties des Ecoles du Louvre et des Chartes, de nouvelles et indispensables garanties.

Veuillez agréer, etc.

J. F. SCHNERB.

§

Une rectification.

Mon cher ami,

Voulez-vous avoir la bonté d'insérer la lettre suivante, que j'ai reçue de Mme Leo Errera, la veuve de l'éminent savant que la Belgique a récemment perdu ?

J'y tiens d'autant plus qu'il n'y a jamais eu aucun doute dans mon esprit au sujet de la priorité des travaux de Leo Errera par rapport au livre de M. Dastre : il ne me semblait même pas que, sur une chose si évidente, une confusion quelconque pût se faire dans l'esprit du lecteur.

Votre dévoué,

ALBERT PRIEUR.

Voici cette lettre :

Monsieur,

Dans votre article du 1er septembre sur le livre de M. de Varigny, se trouve une phrase qui pourrait faire supposer que les hypothèses de M. Dastre au sujet de la génération spontanée ont été publiées avant le travail de mon regretté mari, M. Leo Errera : « *A propos de génération spontanée* ».

Cet essai de philosophie botanique a paru dans la *Revue de l'Université* de Bruxelles en mai 1899, tandis que le livre de M. Dastre, « *La Vie et la Mort* », date de 1903.

Je me souviens du reste que cet auteur s'est référé aux travaux de mon mari dans des chroniques scientifiques de la *Revue des Deux-Mondes*.

Je suis sûre, Monsieur, que vous voudrez bien faire cette petite rectification dans votre prochain article du *Mercure de France*.

Je vous remercie infiniment d'avance et vous prie de recevoir, etc,.etc...

MADAME LEO ERRERA.

§

Un monument à Villiers de l'Isle-Adam. — La ville de Saint-Brieuc, pays natal de Villiers, a décidé, sur l'initiative de M. Félicien Soulier, publiciste, d'élever un monument à Villiers de l'Isle-Adam. A côté du comité local, présidé par le maire de Saint-Brieuc, il se constitue à Paris un autre comité composé des personnalités les plus connues des lettres et des arts.

§

Alfred de Musset en Amérique. — On annonce la publication à New-York en 10 volumes des œuvres complètes d'Alfred de Musset traduites en anglais. Il existe déjà de Musset des versions nombreuses de pièces de théâtre et de poèmes, et la nouvelle édition projetée indique que la popularité dont l'auteur de *Rolla* jouit auprès du public anglo-saxon n'est pas en décroissance. Cependant, on interdit la pièce de Bernard Shaw : *Mrs Warren's Profession* et certains poèmes de Walt Whitman sont toujours considérés comme *obscene matter*.

§

Le Dîner du Quatorze, où se réunissent mensuellement les membres du Comité des Fêtes Humaines, dont Eugène Carrière est le président d'honneur et Charles Morice le président, a été particulièrement intéressant en novembre.

Dans une réunion antérieure, le Comité avait décidé d'organiser « la Fête du Travail » et d'en soumettre le plan aux pouvoirs publics. Ce projet reste à l'étude. Mais, en attendant qu'il aboutisse — et il y faudra un peu de temps — l'accord s'est fait sur une idée d'une réalisation plus simple et plus

prochaine : *la décoration du boulevard Saint-Michel aux jours de fête* (réplique à la déplorable décoration municipale de l'avenue de l'Opéra).

La plupart des écrivains et des artistes présents ont signé l'engagement de collaborer à la composition du programme définitif. Nous relevons les noms suivants : Georges Lecomte, René Ménard, Vernet, Eugène Gaillard, Girieud, Lempereur, Georges Le Cardonnel, Raoul de Saint-Maur, Vogel, Dethomas, Charles Milcendeau, Henri-Matisse, Henri Hamm, Charles Lacoste, F. Massoul, Eugène Montfort, Crucy, Pietro Mazzini, Durio, Juan de Echevarria, Lacroix, Cabrero, Léon Riotor, Charles Saunier, Albert Mockel, André Fontainas, Veinante, Charles Morice.

Les membres du Comité, absents au banquet du 24 novembre, ont été avertis.

§

Les Chauves-souris et le Poète-Lauréat. — Le Poète Lauréat qui, en Angleterre, a « succédé » à Alfred Tennyson, s'appelle Alfred Austin. Son lyrisme sédatif et perclus avait séduit la vieille reine Victoria, mais ne suscite aucun enthousiasme chez les lecteurs. Lors de sa nomination, M. Alfred Austin fut soudain célèbre, car la verve sarcastique des journalistes s'exerça assez férocement contre lui : depuis, la renommée de Kipling, de Newbolt et de quelques autres a permis de l'oublier, et ses odes patriotiques sont accueillies avec indifférence. Malgré cela, une agence de coupures, un Argus londonien de la presse offrit récemment ses services au poète officiel, qui griffonna sur une carte cette laconique réponse : « M. Alfred Austin ne se soucie pas de payer les morsures de chauves-souris. » Jadis, Zola prétendait, pour des raisons différentes, mais de la même façon, avaler chaque matin quelques crapauds...

§

Redde Cæsari... (*suite*).

Cher Monsieur Vallette,

M. Vielé-Griffin annexe à la discussion tantôt une purge, tantôt M. Florimond-Monin : les résultats ne peuvent qu'être les mêmes...

J'ai déclaré plusieurs fois que je tenais peu à l'humble plaisanterie qui motiva (?) l'intervention de M. Vielé-Griffin ; elle n'est d'ailleurs plus en cause.

Mais je maintiens que le mot *bitter* dans le sens d'apéritif appartient à la langue anglaise au même titre qu'à presque toutes les langues européennes — quelle que soit son origine.

Qui soutiendrait que la ménagère qui achète un « *bifteck* » ou du *macaroni*, l'entraîneur qui appelle un *jockey*, le mécanicien qui demande si les *rails* sont en état, ne parlent pas français ? M. Vielé-Griffin soutient une théorie identique.

J'ai dit ici même, dans l'avant-dernier numéro, que *bitter* désigne aussi une sorte d'ale, et que, contrairement à l'affirmation de M. Vielé-Griffin, ce mot pour désigner une purge doit se joindre au substantif *apple*.

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

J. JOSEPH-RENAUD.

§

Nos tables pour l'année 1905 seront contenues, ainsi que nous l'avons annoncé déjà, dans la livraison du 15 décembre prochain.

§

Les envois de livres au « Mercure de France » pour la bibliographie doivent être adressés à l'administration de la revue et non aux titu-

laires des rubriques. Nous ne saurions trop y insister, car la répartition est faite par l'administration. En adressant les ouvrages directement aux rédacteurs, on risque, s'ils ne rentrent point dans leur rubrique, de n'avoir pas de compte-rendu.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA LICORNE, roman, par Joséphin Péladan, vol. in-18, 3.50.

LA MAISON DES GLYCINES, poèmes, par Emile Despax, vol. in-18, 3.50.

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE (1905). *Opinions des Ecrivains de ce temps*, accompagnées d'un Index des noms cités, par Charles Vellay et Georges le Cardonnel, vol. in-18, 3.50.

LES TENTATIONS, de Grazia Deledda, traduit de l'italien par E. Albertini et Ed. Maynial, précédé d'une étude sur Grazia Deledda par Ed. Maynial, vol. in-18, 3.50.

NOTES SUR L'ART JAPONAIS, *La Peinture et la Gravure*, par Teï-San, vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Un ordre du jour antimilitariste. Rome, 12 décembre (par téléphone de Turin)... « Le jour où le peuple sera debout, il peut être sûr que nous déchargerons nos armes sur les veaux d'or qui, parmi les voluptés, donnent l'ordre des tueries fratricides. » — *L'Eclair*, 13 novembre.

Mucius Scœvola, qui défendit à lui tout seul un pont contre toute une armée...— Henri Rochefort, *L'Intransigeant*, 17 novembre.

L'ignorance et la superstition ont attribué à la lune des influences qu'elle ne peut avoir: ainsi l'on a cru que la lune d'avril, ou lune rousse, gelait les plantes; c'est faux; mais il est vrai que les nuits sereines du mois d'avril nuisent à la végétation lorsque la lune brille. — *Dictionnaire Gazier*, article *Lune.*

... Soit qu'ils prévoyassent quelque danger... — Lenôtre, *Le Temps*, 21 novembre.

Je ne l'ai vue que d'un peu loin (à dix heures du soir), mais pour sûr elle n'était pas trop grande, brune, les yeux bleus. — *Le Temps*, 19 novembre.

Dans dix ans, la caisse du Trésor sera pareille au radeau de la Méduse. — *L'Express du Midi*, 21 novembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

LES
DEUX TRISTESSES DE VIGNY

—

« La douleur n'est pas *une*, écrit Vigny en 1857. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiègent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire. Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre *inoffensive comme un serpent familier.* »

Dans cette lutte incessante d'une âme fière contre les objections que la vie suscite à notre quiétude, Vigny a remporté plus d'une victoire : et c'est faire tort à sa vaillance que d'attribuer à la trahison de Mme Dorval, ou à l'indifférence du grand public à l'égard du poète, un retentissement infiniment prolongé sur sa conception de la vie. Mais sa pensée n'a jamais réussi à réduire tout à fait et à désarmer deux idées auxquelles se ramène l'intention de son œuvre presque entière: l'une est l'émouvante question de la *souffrance de l'innocent*, et se rattache au problème du mal et à la morale religieuse; l'autre, qui est de nature plutôt sociologique et pratique, pourrait s'appeler la *faillite des aristocraties*.

Sous des formes diverses, poème, roman, drame, Vigny n'a guère fait que poser, animer et symboliser des données qui se rattachent à ces deux irréductibles inquiétudes. « Un moraliste épique », se définit-il en 1834; et il nous autorise ainsi à chercher, par delà les affabulations qu'il jugea convenables à

son dessein, l'intention vivace qui s'inscrivait dans le sujet du poème, dans l'intrigue du roman ou du drame.

Il nous invite aussi à découvrir plutôt dans la région des idées que dans celle des sentiments ses plus tenaces adversaires et les ennemis véritables de son repos. « Le cœur existe bien, moralement parlant... mais c'est une chambre obscure dont la lumière est la tête. » « Le cœur n'est que l'écho du chant qui résonne en haut, sous les voûtes divines de la tête. »

I

La souffrance de l'innocent est un aspect trop évident de l'éternel problème du mal pour que toute méditation un peu haute ait jamais cessé, depuis qu'il y a des hommes, de s'en plaindre ou de s'en irriter. Peu d'époques cependant ont été hantées par ces questions autant que celle où se place la jeunesse de Vigny. En s'ingéniant à concilier avec les dogmes chrétiens les événements inouïs d'un quart de siècle sur lequel on avait le loisir de philosopher désormais, en tentant d'appliquer à la société ou à l'humanité quelques-unes des doctrines que la morale religieuse formule à propos du salut individuel, — le mouvement d'idées de la Restauration semble avoir donné à ces recherches une sorte d'actualité plus frémissante. Les notions de responsabilité, de palingénésie, de réversibilité, où pouvait se résumer et se formuler la loi morale de l'histoire, n'ont peut-être jamais autant occupé l'attention des écrivains et du public. Parmi ces solutions proposées à l'anxiété humaine, celle de Joseph de Maistre semble avoir bouleversé Vigny. Le chapitre XXXII de *Stello*, intitulé : *Sur la substitution des souffrances expiatoires*, met dans la bouche du Docteur Noir un exposé indigné de la thèse qui fait le centre des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable... L'effusion du sang est expiatrice. » Le Docteur Noir n'a pas assez de colère pour dénoncer ce « cri de la bête carnassière » qu'il perçoit sous la voix de l'homme. « O Pieux Impie! qu'avez-vous fait? Jusqu'à cet Esprit falsificateur, l'idée de la Rédemption de la race coupable s'était arrêtée au Calvaire. Là, Dieu immolé par Dieu avait lui-même crié : *Tout est consommé*. N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de la chair humaine? Non. — L'orgueil humain

sera éternellement tourmenté du désir de trouver au pouvoir temporel absolu une base incontestable, et il est dit que toujours les sophistes tourbillonneront autour de ce problème, et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la vie!... »

Et la première détresse de Jésus, au Mont des Oliviers, sera de prévoir qu'une thèse comme celle-là sera rattachée à son sacrifice de pardon :

> Père libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
> La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
> Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
> « Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »
> Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
> Des dominateurs durs escortés de faux sages
> Qui troubleront l'esprit de chaque nation
> En donnant un faux sens à ma rédemption.

L'ancienne loi qu'espère abolir Jésus au *Mont des Oliviers*, et que sa mort volontaire doit remplacer par une conception nouvelle de la rédemption,

> Pour l'offrande des corps recevant les esprits,

avait souvent, sans doute, été sanctionnée par un sacrifice d'innocents exigé par Dieu même. Le *Déluge* en est un, et Vigny n'a pas manqué de mettre en tête du « mystère » qui porte ce titre cette épigraphe empruntée à la Genèse : « Serait-il dit que vous fassiez mourir le juste avec le méchant! » Car le châtiment ordonné par Dieu frappera le couple vertueux en même temps que les générations impies :

> La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère...
> La pitié du mortel n'est point celle des cieux.
> Dieu ne fait point de pacte avec la vie humaine :
> Qui créa sans amour fera périr sans haine...

La *Fille de Jephté* est un autre « cas » de cette exigence incompréhensible du sombre Dieu d'Israël : un pathétique nouveau s'y ajoute, parce que ce n'est plus un élément aveugle, comme dans le Déluge, mais un homme et un père, qui doit se faire l'exécuteur des hautes œuvres de Dieu; et la victime expiatoire est sa fille unique :

> Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance.
> En échange du crime il vous faut l'innocence:

C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
Je lui dois une hostie! ô ma fille! et c'est vous!

L'holocauste offert au Golgotha a-t-il désormais aboli les rigueurs d'une justice aussi déconcertante, et substitué à ses exigences un principe d'équitable rémunération? C'était bien le sens et la portée de l'acte libérateur de Jésus :

Du sacrifice humain si j'ai changé le prix...
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
Et l'autre libre...

Et c'est ainsi que la terre tout entière comprit le message rédempteur :

Un soir il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète,
Il a le front sanglant et le côté meurtri,
Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète,
La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri! »
(*Destinées.*)

Mais Jéhovah refuse de prononcer ce décret de la Toute-Puissance qu'attendaient les mondes haletants et qui eût affranchi les mortels des antiques servitudes. Jésus, au moment où il va accomplir un sacrifice qui eût pu être le commencement d'une ère vraiment nouvelle, est torturé jusqu'à la défaillance par cette conviction qu'il va

.... la quitter, cette indulgente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Le Mal, ce n'est pas l'expiation, c'est la souffrance imméritée; et le Doute n'a pas d'argument plus fort que la persistance de ce mal ici-bas, ni que la promesse des compensations et des réparations de l'au-delà, faite par le christianisme à cause de l'injustice et de l'iniquité irrémissibles du monde.

« La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité. » Cette éternité même, d'ailleurs, comporte de nouvelles iniquités : le christianisme a admis pour le ciel « les *peines éternelles* qui ne sont qu'une *éternelle vengeance* ».

Ses dogmes ont repris, pour rendre compte de la souffrance et de la mort, l'hypothèse de la culpabilité et du châtiment,

même dans des cas où tout s'était opposé à la simple possibilité du péché : comment dire que le Masque de fer, dans la *Prison*, expierait des fautes, alors qu'on l'a toujours mis hors d'état d'en commettre aucune? Il s'indigne contre cette théorie, soutenue par le prêtre qui l'assiste :

Oui, regardez-moi bien, et puis dites, après,
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts;
Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe...

Sauf sur un point, — la croyance de l'homme à sa liberté, — la continuité s'est donc affirmée entre l'ère antique et l'ère chrétienne; et les sombres déités qui pesaient de leur poids inexorable

.... sur les cheveux dressés des races éperdues

ont repris, au nom de la Grâce, le poste qu'elles avaient abandonné à l'heure émouvante où un monde nouveau paraissait devoir se dégager de l'ancien monde de la fatalité et du sacrifice injuste.

Quoi d'étonnant que Dieu ait vu se dresser contre lui les grands Révoltés? Ils ne sont que les avocats

.... de l'accusation
Qui pèse de partout sur la création!

La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. (*Journal d'un poète.*)

Et non pas des hommes seulement, puisque Eloa, la sœur des Anges, ne serait peut-être pas tombée sans « l'admiration » et « l'amour secret » que lui inspira le grand Réprouvé. Née pour la consolation, éclose d'une larme versée par Jésus sur un mort qu'il aimait, elle a sympathisé avec celui qui n'avait point admis sans murmure l'iniquité de la création et qui s'était séparé de Dieu. La pitié d'Éloa, sans doute, a été surprise, et sa charité s'est à son insu nuancée d'impureté; mais le principe en était noble, et elle rêvait d'arracher à sa solitude et à sa damnation celui qui portait la peine d'une noble révolte et qui pouvait dire sans mensonge :

C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.

La « justification de Dieu », comme disait Vigny, reste à faire. La majorité des hommes par indifférence, et quelques-uns par stoïcisme « subissent leur prison », et « tressent de la paille », bien qu'ils ignorent « la faute de leur procès ». Qu'elle soit une œuvre simplement manquée ou une œuvre ébauchée et s'acheminant à grand'peine vers sa perfection, la création ne peut nous satisfaire : « dans les deux cas, soyons humbles et incertains. » Mais gardons-nous d'adhérer à l'ordre apparent établi dans le monde. Et le byronisme de Vigny s'est plu à imaginer souvent l'accusation directe de Dieu par la créature, le suicide du jeune homme « illustre et malheureux » qui se tue pour affliger et punir le créateur (1), le genre humain ressuscité jugeant l'Eternel et lui demandant « pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence (2) »?

Du moins — telle semble être la pensée de Vigny — l'homme devrait-il, dans la sphère d'apparente liberté qui lui a été concédée par le christianisme, éviter d'infliger des douleurs et des peines imméritées : cette iniquité mystérieuse du mal métaphysique, pourquoi se compliquerait-elle encore du mal social? Mais la loi qui domine presque toujours la justice humaine, et même, on peut le dire, toute la vie sociale, n'est-ce pas celle qui donne *à chacun selon ses actes :* et qui saura ce qu'elle comporte d'iniquité réelle? Ne valons-nous pas mieux ou moins que nos actions, et doit-on fonder un grief contre nous sur l'insuffisance de notre œuvre, quand notre bonne volonté a été trahie par notre pouvoir ?

C'est assez de souffrir, sans se juger coupable
Pour avoir entrepris et pour être incapable...
Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence.

(*La Flûte.*)

Sans doute, certaines « culpabilités » paraissent à Vigny fondées en raison et acceptables à la conscience. C'est ainsi que l'extermination des races sauvages et leur annihilation par les peuples cultivés, si monstrueuse qu'elle puisse sembler, n'a rien que de justifié à ses yeux. Non qu'il juge, avec Joseph

(1) *Journal d'un Poète*, page 104.
(2) *Journal d'un Poète*, page 253.

de Maistre, qu'elles soient « dévouées et frappées d'anathème » ou que, « puisqu'elles sont malheureuses et insensées, elles sont criminelles et justement punies de quelque faute d'un ancien chef » : cette réversibilité fait horreur au Docteur Noir. Mais elles sont, écrit Vigny à Mlle Maunoir, « *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable ». Et son poème de la *Sauvage* symbolise l'absorption justifiée du « chasseur Abel », « sans but, sans loi, sans âme, » par les descendants de Caïn le laboureur :

> La loi d'Europe est lourde, impassible et robuste ;
> Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.

Hélas! pour un cas de rigueurs humaines où la conscience et la raison peuvent trouver leur compte, combien de prétendus châtiments qui ne sont que des cruautés! « Tous les crimes et les vices viennent de la faiblesse. Ils ne méritent donc que la pitié! » Mais les leçons de mansuétude données par Jésus sont bien oubliées : quand lui-même enseignait à pardonner à la Femme adultère :

> Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre.
> S'il se croit sans péché, qu'il jette la première...

c'est l'adultère précisément qui semble avoir la mort pour salaire obligé (*Dolorida*) ; et pourtant l'homme fort et qui ne veut pas s'arrêter à « quelque cruauté grossière et basse » ou à « un pardon dédaigneux » — comme a fait longtemps Samson avant le jour de crise de la *Colère* — peut choisir, comme le duc dans *Quitte pour la peur*, « une miséricorde qui ne manque pas de dignité ». Il est bon, écrit Vigny à Mme du Plessis, à propos de cette pièce, « de montrer une vengeance de bon goût, qui est en même temps une noble et généreuse protection, un pardon, et une réparation ». Et dans son *Journal :* « Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de *Bonjour : — Pardon !* car les plus forts ont fait la loi. » C'est là, en effet, dans les rigueurs dont *l'enfant malade* est accablée par la religion et le monde conjurés, l'exemple auquel Vigny s'est peut-être le plus attaché d'une répartition foncièrement injuste des sanctions, et d'une répétition, dans l'ordre

social, de ces iniquités de l'ordre métaphysique dont sa pensée n'a guère cessé de souffrir.

II

La « faillite des aristocraties », comme on est tenté d'appeler ce qui fut, chez Vigny, le principe d'une autre irréductible tristesse, pourrait être considérée, à la rigueur, comme une des formes que prend le problème du mal dans la vie des sociétés. Constater, comme Vigny s'est consumé à le faire, que la direction des choses humaines n'est point réservée aux plus dignes, c'est évidemment inscrire, sur la liste des « crimes de Dieu », un grief qui peut être rapproché de celui de l'iniquité dans les sanctions et les peines.

Cependant il est probable que l'importance prise, dans la pensée de Vigny, par cet autre douloureux problème n'a pu manquer d'être fortifiée par les incertitudes et les compromissions du demi-siècle où il a vécu, depuis la folle tentative d'une Restauration et d'un retour au passé jusqu'à l'incohérence et la dispersion de la République de 1848 et jusqu'à l'ordre tout extérieur et matériel du second Empire.

Le prestige récent de la grande Epopée et d'une puissance toute militaire laissa quelque temps son éblouissement aux prunelles d'une génération « qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue... », et l'on put croire, même après 1815, que la nécessité des temps faisait de l'armée l'aristocratie de fait, la noblesse agissante et réelle d'une époque dont la guerre « semblait l'état naturel ». Officier, Vigny dut reconnaître son erreur, et *Servitude et grandeur militaires* sortit de ce qui fut, en somme, une première déception, la constatation de la méprise qui continuerait à faire de l'armée, dans les temps de paix, une nation dans la Nation. « L'Armée moderne, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. Elle se sent honteuse d'elle-même, et ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle est ; elle se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'Etat ; ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas... » Quant à l'ancienne noblesse, qui prétendait reprendre, avec le retour des Bourbons, ses anciens privilèges et sa place d'élection dans le pays, elle n'a pas fait longtemps illusion à Vigny : « cette race morte socialement depuis 1789 », comme il l'ap-

pelle dans son *Journal*, ne pouvait pas plus, pour lui, lier partie d'une manière efficace avec le droit divin qu'avec la souveraineté du peuple, les deux principes qui servaient de pôles à la politique du temps. Cette annihilation effective de la noblesse en France avait des causes déjà lointaines dans l'histoire : c'est la série de ces causes que Vigny voulait étudier dans une suite de romans dont *Cinq-Mars* est le premier : le pouvoir royal y procède, à l'égard de l'aristocratie de naissance, à une sorte de désarmement qui ne laissera plus qu'une apparence d'autorité à l'hérédité des titres et des noms, et n'aboutira plus jamais à des alliances salutaires. Dès lors, les nobles auront beau être des courtisans, des privilégiés, ils ne seront plus d'un vrai secours à la royauté dans le pays.

« Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient plus se reprendre... » Connaissant d'ailleurs « l'incapacité d'une cour à manier les affaires publiques » (Avant-propos de *la Maréchale d'Ancre*), Vigny, comme bien d'autres, n'a été attaché à la Restauration « que par honneur et par acquit de conscience » et n'a regretté que par principe, après 1830, cette « race de Stuarts » que ses partisans avaient en vain voulu défendre malgré elle.

Mais vers quelle aristocratie se tournera le régime de Juillet, dont le « trône de carton » ne saurait être à lui seul une suffisante assise ? Vigny semble avoir cru plus que de raison à la constitution d'une élite de l'intelligence qui aurait eu peut-être sa part efficace dans la direction des affaires publiques. Ce n'est pas sans intention qu'il avait mis en tête du chapitre XX de *Cinq-Mars* une longue épigraphe, empruntée à Lamennais, et qu'on pouvait juger prophétique, sur « la royauté du génie, dernières ressources des peuples éteints. Les grands écrivains... ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander, laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement ». Des ordres à l'avenir ? peut-être ; mais au présent ? Le génie, sacré divin par sa solitude même, et qui expie sa divinité par de rares et subtiles souffrances (*Moïse*), est-il assuré d'être suivi vers les terres promises qu'il entrevoit? Le poète ne s'est pas rallié sans difficulté à la solution rési-

gnée qu'il proposera dans *la Bouteille à la Mer :* le message lancé, à tout hasard, aux âges futurs; et de *Stello* à *la Maison du Berger*, en passant par *Chatterton* et *le Mont des Oliviers*, sans compter mainte page du *Journal*, il a noté les incompatibilités — durement constatées souvent et rendues manifestes par la vie — qui séparent de l'action efficace les dépositaires des vérités supérieures : indifférence des uns et hostilité des autres, fausse interprétation donnée par les disciples mêmes aux préceptes du maître, prostitutions de pensée qui entachent l'honneur de l'élite pensante, incapacité de subsister pour le rêveur qui n'est que cela et qui se refuse à être autre chose. Si bien que voilà encore une aristocratie qui, pratiquement, semble peu viable. « Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Egypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin. » Et le génie, loin d'être placé sur le pavois d'où il dirigerait la marche des peuples, est à peine toléré dans les rangs : il court souvent, affirme Vigny, le risque de mourir dans l'abandon et la détresse.

Cependant, si Vigny admettait, en 1832, que « l'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle », il a toujours pensé que la constitution d'une aristocratie était le vrai problème du temps. Il n'a pas cru que la puissance effective de l'argent suffisait à créer une élite. « Il n'y a plus, écrit-il en 1841, dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne: c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre. » Or, le personnel politique du régime lui semblait aussi éloigné que possible des conditions où il aurait voulu voir s'exercer cette noblesse des intelligences; l'espèce de *da capo* par lequel il a rattaché le poème des *Oracles*, en 1862, à la deuxième partie de la *Maison du Berger*, témoigne assez du mépris où il avait tenu les doctrinaires du gouvernement en même temps que les démagogues de l'opposition, à cause de leur dédain également coupable pour la conscience et l'idéal:

Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains...

et encore :

Maîtres en longs discours à flots intarissables !
Vous qui tout enseignez, n'avez-vous rien appris ?
Toute démocratie est un désert de sable ;
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes
Que le souffle de flamme un matin a surpris.

Car c'est l'écoulement incessant de ce « parterre toujours renouvelé » de la comédie politique, et la fragilité de ses « fleurs sans lendemain », que Vigny redoutait surtout dans les suprématies conquises sur la place publique ou dans « le jeu des assemblées ». Il n'y avait point là ce principe de stabilité qu'il eût voulu voir acquérir à une élite dans la nation, afin d'éviter le « sinistre niveau de sable » qu'il se proposait de dépeindre dans un projet de poème intitulé *le Désert*. « Le désert, hélas ! c'est toi, démocratie égalitaire, c'est toi, qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sable amoncelés. » L'aristocratie toujours défaite et toujours reconstruite de la politique avait pour lui le vice de n'être pas un élément durable dans la nation, et d'accomplir ainsi une œuvre passagère,

L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.

A défaut de l'instable supériorité que dispensent les assemblées, convient-il, au gré de Vigny, de faire large crédit au principe d'*association*, modalité nouvelle d'une aristocratie de fait et de circonstance, pouvoir important, en tout cas, dans la vie des sociétés modernes ? A voir le peu d'enthousiasme avec lequel il a parlé de l'école saint-simonienne, l'un des premiers exemples de groupement laïque, et l'un des plus radicaux, qui

Ecrase les débris qu'a faits la Liberté,
Y roule le niveau qu'on nomme Egalité,
Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête,

il semble bien que Vigny ait appréhendé, en moraliste, quelques inconvénients qu'une excessive extension des groupements peut entraîner. Il redoutait, sans doute, que le principe d'association risquât d'atténuer le ressort de l'action indivi-

duelle. « Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul dans le désert, » écrit-il dans son *Journal*. Ce développement de l'esprit grégaire est pour les volontés et les intelligences une des conséquences possibles de l'enrôlement des individus dans les cadres des collectivités : il ne peut être évité que si chacun conserve la faculté d'entrer à la fois dans des groupements sociaux différents, divergents mêmes, ayant chacun sa fin particulière et ne répondant que sur un point aux tendances de l'individu. Pour les consciences, d'autre part, les associations ont l'inconvénient que présentent en général toutes les assemblées : celui de diminuer le sentiment de la responsabilité. « Les Anglais ont un proverbe qui dit que *les corps n'ont point d'honneur*... C'est la consolation que se donne une assemblée pour mal agir, et contre la morale publique et contre la loi naturelle quelquefois. » N'est-ce pas là un risque que l'excessif développement des associations risque de faire courir aux unités qui les composent ? « Etant né gentilhomme, écrit Vigny dans un projet de *Stances*, j'ai fait l'oraison funèbre de la noblesse, la noblesse écrasée

Entre les rois ingrats et les bourgeois jaloux.

» Etant poète, j'ai montré l'ombrage qu'a du poète tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple.

» Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le *gladiateur* sacrifié aux *fantaisies politiques* du peuple ou du souverain.

» J'ai dit ce que je sais et j'ai souffert. »

Et sous une autre forme, le *Journal* a inscrit la même constatation. « *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires* (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions. » Ces lignes de 1833, Vigny n'aurait-il pas été prêt à les reprendre, après *Chatterton*, après *les Destinées*, en allongeant de quelques titres encore la liste des œuvres qu'il y citait lui-même ? Il est permis, en tout cas, d'ajouter, à cette évocation de trois « noblesses » jugées impossibles, des catégories nouvelles auxquelles Vigny s'estimait le droit de dénier les vertus de fait ou les titres de noblesse auxquels se peut reconnaître une aristocratie.

III

Telles sont les deux sources où s'est abreuvé surtout le pessimisme de Vigny; et certes, il s'y trouvait en suspens assez d'absinthe et de fiel pour que la bouche du poète en pût savourer longuement l'amertume. A côté de cette double inquiétude où s'arrêta le plus volontiers sa méditation, qu'étaient les autres raisons de souffrir ou de s'indigner ? Son stoïcisme a su émousser leur pointe; ni sa mortification d'amant trahi, ni le long rôle de garde-malade qu'il dut remplir auprès de sa femme, ni la mélancolie de voir sa renommée de poète éclipsée par les gloires plus éclatantes d'hommes qui ne lui paraissaient pas supérieurs ne l'ont assombri aussi continuement. Et même dans l'ordre intellectuel, quelques hauts sujets de détresse ou de résignation où l'on a voulu voir le principe de toute sa tristesse ont été plutôt des épisodes que des thèmes continus de son pessimisme. L'indifférence de la Nature lui a arraché un jour un cri d'effroi et de haine : mais il ne pouvait y avoir là de déception véritable et d'angoisse prolongée chez un homme qui avait toujours préféré « la majesté des souffrances humaines » à ce qu'il appelle, dans une de ses lettres, « le silence et l'immobilité de la verte nature » ; nulle rancune à trouver glacé un cœur qu'il n'avait guère invoqué, et vers lequel ne l'avait porté aucune effusion lamartinienne. La solitude morale, le sentiment que « l'on ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur », la misère de la Psyché esseulée qui cherche en vain avec qui échanger son secret, — (1) cette nostalgie-là elle-même n'a pu hanter jusqu'à l'agonie un homme pour qui « la solitude est sainte » et qui se félicite d'avoir « sur son caractère une double enveloppe de taciturnité ».

Au lieu que le retour des deux thèmes d'angoisse qui se dissimulent sous presque toutes ses œuvres témoigne d'une obsession autrement prolongée, profonde et vivace, qui donne sa vraie unité à la pensée de l'écrivain et à l'attitude de l'homme. Ce fut là, à l'oreille de Vigny, le murmure le plus obsédant du Docteur Noir, et ce n'était pas trop de toute la résistance d'une âme fière pour ne pas lui faire toujours écho; car « le Docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste,

(1) P. Bourget.

de désespérant, doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce que la poésie a de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie. »

Faut-il regretter que, dans ce dialogue émouvant, Vigny ne se soit haussé que par instants jusqu'à la réponse des optimistes et des forts ? Lui qui se refusait à croire à la formidable, mais équitable, répartition des peines qu'admettait un Dante, lui qui, plus qu'un Shakespeare, estimait la volonté capable de lutter avec la destinée, il n'est pas allé tout à fait jusqu'à faire de l'effort le principe de rédemption et de salut qu'un Gœthe proclamait. Lui qui, d'un autre côté, saluait à la fin de sa carrière le « pur esprit » comme le « roi du monde » il n'avait pas accepté cependant toutes les conditions de cette royauté; il n'avait pas discerné que si les seules idées mènent le monde en effet, c'est en tant qu'elles sont les seuls supports des faits, les plus sûres traductrices et les excitatrices les plus efficaces des actes et des vouloirs des hommes, non parce que les penseurs les imposent à l'obéissance et à la déférence des masses ; il n'avait pas vu que des « aristocraties », sans cesse refaites et sans cesse dissoutes, il est vrai, et qui n'existent que le temps de justifier leur existence, sont très compatibles avec ce qu'il appelait la « démocratie niveleuse », et très assurées d'exercer sur elle une légitime action.

La grandeur de Vigny n'a pas été de dire *oui*, malgré tout, à la vie ; elle est plutôt dans ce silence qu'il glorifiait comme le vrai stoïcisme d'une âme endolorie et d'un esprit averti, qui ne veulent cependant pas s'abandonner et fondre en vains gémissements. On sait avec quelle fermeté il resta fidèle à cette religion d'honneur et de vaillance. En édifiant à l'écart sa chapelle muette et un peu mystérieuse, il n'a pas trop failli à la prévision qui lui fut faite un jour et qu'il rappelle dans une de ses lettres : « Il m'a été prédit dans mon enfance que je deviendrais un grand saint et que je construirais une église. »

FERNAND BALDENSPERGER.

POÈMES

—

LA MENACE

« Vous aimerez un jour peut-être ce visage
Qui vous plaît aujourd'hui
Par le trouble, le mal, l'angoisse et le ravage
Que vous faites en lui.

Car vous aurez alors, pour l'œuvre de vos charmes,
Un douloureux regret,
Et ce temps vous verra maudire avec des larmes
Ce que vous aurez fait.

A ces yeux détournés, à cette bouche lasse
Vous chercherez en vain
Que l'amer souvenir disparaisse et s'efface
De votre long dédain,

A moins que, par orgueil, luttant contre vous-même,
Vous vous disiez tout bas :
Que m'importe qu'il souffre et qu'il pleure et qu'il m'aime,
Puisque je n'aime pas.

Et pour, de son image importune et morose
Eloigner votre esprit,
Vous cueillerez l'odeur de la plus rouge rose,
Que juin gonfle et mûrit.

Vous penserez à vous et à votre jeunesse
Et à votre beauté,
A la langueur, à la couleur, à la tendresse
De ce beau ciel d'été,

A des pays lointains, à des villes lointaines,
Au delà de la mer,
A des palais, à des jardins, à des fontaines
Qui s'élèvent dans l'air.

Vous fermerez en vain sur ces beaux paysages
Vos yeux, et, malgré vous,
Vos yeux se rouvriront pour revoir ce visage
Qui vous sera plus doux,

Plus doux que le printemps et plus doux que l'automne,
Que la terre et le ciel,
Plus doux que cette lune ardente, courbe et jaune,
Couleur d'ambre et de miel. »



LE REPROCHE

« Quoi! vous avez ma vie avec tout mon visage
Et mon corps qui est nu
Et qui frissonne tout du don et de l'usage
Que vous en avez eus!

Quoi! votre bouche avide a respiré ma bouche
Et je fus en vos mains
Celle qui vit et qui soupire et dont on touche
Le doux ventre et les seins!

Et vous avez senti sous ma poitrine lisse
Mon cœur battre à grands coups
Et toute cette angoisse, hélas! avec délice
Que j'éprouvais de vous!

Vous avez vu ma peur, ma peine et ma faiblesse,
Que dis-je ? et mon désir
Et sa rougeur et sa folie et sa bassesse
En face du plaisir.

Vous avez eu mon corps, mon cœur et mon visage ;
Vous savez, orgueilleux,
Que c'est sur votre chère et redoutable image
Que se ferment mes yeux ;

Vous m'avez contemplée anéantie et nue
De la nuque à l'orteil,
Et suppliant ainsi l'aurore revenue
D'arrêter son soleil.

Et vous pourriez parler aux hommes d'autre chose
Que du goût de ma peau,
Vous pourriez en riant respirer une rose
Sans me nommer tout haut ;

Vous pourriez écouter les propos et les rires,
Les paroles, les voix,
Vous pourriez vivre encor comme un autre et sans dire :
Sachez qu'elle est à moi.

Si vous m'aviez étreinte ainsi, nue et farouche
Et vile entre vos bras
Sans que tout votre amour criât par votre bouche,
Vous ne m'aimeriez pas ! »

HENRI DE RÉGNIER.

LA VIE DE M. PAQUES

—

A Jules Bertaut.

... aidant au bon temps... supportant le mauvais... et faisant la barbe à tout le monde.
(Le Barbier de Séville.)
« ... il faudra venir me voir sur le Grand Bé et être fidèle à ma mémoire. »
CHATEAUBRIAND, *à Julien Daniélo, son secrétaire (dernière entrevue).*

Une figure douce et rosée, animée, malgré l'âge, de deux petits yeux vifs, parée d'une barbe courte et blanche; un front très ample enfoui à moitié sous une mince calotte d'atelier en velours bleu; la propreté la plus irréprochable dans toute la personne; la mise simple et cossue de ces vieillards qu'on voit, dans les tableaux flamands, assis près de la fenêtre, en méditation; les mains petites et délicates; le sourire aimable; l'accueil amène et discret; tel se présente, au physique, M. Pâques. Au moral, M. Pâques, dont la pensée est fine et teintée de bonhomie, n'est ni moins souriant ni moins doux. M. Pâques vit de souvenirs et ceux-ci sont rangés avec art dans son clair cerveau propre et dans son cœur ému.

On m'avait dit souvent :

— Allez voir M. Pâques. Il a connu Juliette et René, et, de sa main de coiffeur, a frisé les cheveux blancs de Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois ; il a rasé jadis, sous Louis-Philippe, MM. Ampère et de Chateaubriand. C'est un sage et charmant vieillard; il a gardé de son temps la mémoire attendrie...

J'allai voir M. Pâques. Je montai, un matin, au pied de la colline de Montmartre, l'une des larges avenues qu'encombrent, jusqu'à midi, un double rang pressé de verdurières et de camelots; je pris la petite rue étroite et provinciale, qui s'élève en pente légère de l'avenue vers la Butte; je m'arrêtai devant l'une de ces antiques demeures à façade usée semblable à toutes celles que Balzac, en son temps, a cent fois décrites; je montai le vieil escalier étroit, m'arrêtai au second étage, devant une porte modeste et banale, et sonnai. Un court ins-

tant, l'espace d'une minute, des pas sourds et traînants marchant vers le seuil; enfin la porte qui s'ouvre. Je suis chez M. Pâques.

Le bonhomme est petit, un peu frêle, comme enfoui dans un large fauteuil aux bras amples, du genre Voltaire; il est coiffé de sa calotte et ses deux pieds douillets chaussés de pantoufles à fleurs reposent sur un coussin que, sans doute, jadis, Mme Pâques broda.

La pièce dans laquelle M. Pâques reçoit, entouré de sa chatte noire et de sa gouvernante, est ancienne et fanée comme lui-même; les cadres démodés, de vieux daguerréotypes ornent seuls les grands murs que recouvre un papier effacé; les rideaux sont ternis et, dans les angles, les meubles, scrupuleusement propres, trahissent un long usage. La petite pièce est simple et recueillie; le seul tic-tac égal d'un coucou de bois l'anime ou, parfois, le crissement rapide que font, en frottant le parquet ciré, les ongles de la chatte noire. Ici tout est paisible et doux, peuplé du passé. Un rayon de jour tombe sur M. Pâques et son visage ancien, le baigne de soleil pâle et tiède et le réchauffe un peu; les yeux brillants s'animent, dans la face blanche; on est surpris; on ne sait par quel heureux hasard ce vieil homme oublié, vestige d'un bel âge de gloire et de plaisir, put se garder si bien jusqu'à nous et vivre, inaperçu, au milieu de tant de souvenirs, dans ce coin isolé du Montmartre turbulent.

M. Pâques a le geste onctueux, enveloppant, comme ecclésiastique; il fait signe et vous prenez place. Puis un silence. M. Pâques attend; il se recueille et sourit. C'est le moment, alors choisi, de laisser tomber les mots évocatoires, la petite phrase courte et magique qui va redonner la vie, un instant, à tout le vieil homme ému:

— Ainsi, monsieur Pâques, vous connûtes Chateaubriand ?

Un sursaut; un éclair dans le regard ranimé. Et M. Pâques répond :

— M. le Vicomte était en effet de mes amis; je l'ai beaucoup connu...

M. Pâques est très vieux. Il a quatre-vingt-dix ans, mais ses souvenirs sont frais et vivaces; il les confie souvent et les écrit parfois. Je dirai la longue et belle vie de M. Pâques.

§

« M. Pâques, dit Tony Révillon, est né dans un petit port de la Manche (1). » Ce petit port est même un grand port, car c'est Boulogne-sur-mer. Ce dut être par un matin de cloches et d'avril (car le nom de M. Pâques est plein de carillons) que parut au monde l'enfant qui devait devenir, plus tard, selon le mot d'un de ses biographes, « un barbier de qualité (2)». On ne sait rien de son enfance, sinon qu'elle fut douce et chétive et se passa dans le décor de cette ville de marins. De la boutique de M. Chauchois, qui donnait sur la rade, le jeune Pâques observait par les vitres, en faisant ses débuts et rasant les clients, le jeu des voiles blanches sur le fond de la mer et du ciel. Cela lui donna, en même temps que le goût du rêve, le désir des voyages. « La jeunesse dorée boulonnaise et l'état-major de la garnison » encombraient bien, au dire de M. Pâques, la petite boutique de son maître, mais ce qu'enviait le jeune provincial, c'était le plus haut destin d'un coiffeur de grande ville. Paris l'attirait. Il résolut d'y venir et, lesté, pour toute fortune, de cinquante francs en luisantes pièces de cent sous, le jeune homme quitta les siens, prit la diligence et vint se présenter, à Paris, près la Sainte-Chapelle, au bureau de placement des coiffeurs. Il débuta d'abord chez un posticheur qui l'occupa, tout le jour, à tresser des *circassiennes* pour les dames. Mais la fortune veillait sur lui. « J'avais — dit M. Pâques — l'intuition des exploits du célèbre Barbier de Séville. » Le hasard servit M. Pâques. Quelqu'un le présenta au duc de Brunswick, ce prince excentrique qu'une révolution avait chassé de ses Etats et qui menait à Paris une brillante vie luxueuse. Le duc trouva le nouveau venu timide, respectueux, diligent, habile en son art, et se l'attacha. Mais bientôt M. Pâques eut à faire ses malles; le duc partait en Angleterre emmenant avec lui les gens de sa maison. Ce sont là les débuts réels de la vie aventureuse du barbier de qualité que n'allait pas tarder à devenir M. Pâques.

Alors le dandysme régnait à Londres. Le souvenir de Byron et du divin Brummell commandait encore à la mode; mais celle-ci devenait plus française et c'est du comte d'Orsay que

(1) PAQUES : *Le Coiffeur de Chateaubriand*, avec notice de Tony Révillon. Paris, se trouve chez l'auteur (1872).
(2) JOSEPH GALTIER : *Un barbier de qualité* (*le Temps*, 17 février 1904).

les jeunes lords élégants imitaient désormais le pli des cravates, l'humeur plaisante et les manières. D'Orsay était populaire, régnait, en vrai *lion* qu'il était, sur le troupeau nombreux de la *fashion*. Le duc de Brunswick le voulut connaître et, le connaissant, lui parla de M. Pâques. Le beau comte réclama, pour lui-même, les soins du coiffeur français ; et ce fut là, pour ce dernier, après celle du duc, la seconde des têtes historiques qu'il eut l'honneur d'accommoder. Nul — mieux que M. Pâques — ne savait, avec plus d'art et de souplesse, manier le fer à friser, verser sur la chevelure le vinaigre et l'huile de Macassar. Ainsi M. Pâques acquit de la renommée ; les dandys se le disputèrent au point de tenter de le garder ; mais M. Pâques était fidèle, tenait au duc, quitta Londres après lui, le suivit à Birmingham, puis à Oxford. Là, notre Français trouva la ville en rumeurs, le public houleux et, de toutes parts, les hôtels assiégés d'étrangers. M. Pâques apprit, par son maître, que tant de gens ne se pressaient que pour venir entendre, le soir, au théâtre, Mme Malibran. Le duc lui-même, épris de la belle voix de Maria-Félicia, avoua n'avoir quitté Londres que dans le dessein d'approcher de cette femme de génie. Le duc avait des titres, sut les faire valoir, fut reçu en effet, et là, comme chez d'Orsay, M. Pâques, le fer et la houppe en main, put se glisser et s'offrir. Le sourire divin de Garcia Malibran accueillit comme il faut le maître et le suivant. M. le duc soupira, mais M. Pâques frisa, et, plus heureux que le prince, fit pencher sous ses mains d'artiste cette tête adorable...

C'était en 1836. Garcia Malibran, brisée encore de l'affreuse chute de cheval qu'elle avait faite à Londres, souffrant déjà du mal sourd qui devait l'emporter, sentait sa fin prochaine et, selon le cri de Musset, savait « qu'au sortir du théâtre un soir dans son linceul il faudrait la coucher ». Alors Maria-Félicia avait vingt-huit ans et se faisait plus belle, et sa voix admirable se faisait plus vibrante, à mesure que s'approchait, pour elle, le sublime et fatal instant où cette unique artiste, mêlant l'art et la mort, devait expirer, en chantant, dans le duo ultime d'*Andronico*.

C'est un soir, à la veille même de jouer, que la grande cantatrice, se voulant plus agréable et toujours plus parée, appela auprès d'elle, au théâtre d'Oxford, le Figaro du prince. La loge était tendue de soie rose ; Maria-Félicia, perdue dans un frou-

frou de soie et de satin, était à sa toilette. A la vue éblouissante de cette femme unique, M. Pâques manqua défaillir; toutes les cloches de son cœur, toutes les cloches de Pâques, sonnèrent, dans sa poitrine, leur carillonfou. Et, depuis tant d'années, depuis cet unique instant, il en est demeuré, à la plume naïve du bon vieillard, le léger tremblement.

« Que de richesses ! s'écrie, en se remémorant l'image de Mme Malibran, le digne et brave homme. Que d'éclat dans le satin de ses épaules nues et des adorables contours dont un tissu transparent et capricieux ne dissimulait qu'à demi les teintes empruntées au lys et à la rose ! » Et M. Pâques ajoute, se souvenant du trouble où le mit pareille vue : « Je fus ébloui ; mon cœur bondit dans ma poitrine ; mes jambes faiblirent, à la pensée que mes doigts, en développant et disposant la chevelure, allaient bientôt effleurer tous ces trésors... Mme Malibran avait tant de grâce, de poésie, de pureté dans toutes les lignes, d'attraction dans les mouvements ou dans les formes, qu'on était forcé de l'admirer, *de tomber à ses pieds ou de chercher un appui.* »

Quoique très ému, M. Pâques sut se montrer si habile et sa coiffure se trouva si parfaitement réussie qu'il parut bien qu'il eût, ce soir-là, ajouté au triomphe de la grande Ninette. Les rappels augmentaient en se succédant. Enfin, toute vibrante encore de l'espagnole ardeur de Rosina, la Malibran quitta la scène, regagna sa loge, trouva à sa porte le sensible et savant coiffeur. Lui, à nouveau, pensa mourir. Mais elle, avec son grand charme simple, lui jeta, d'une voix rapide, ces mots charmants : « A demain, faites-moi aussi belle. »

La Malibran passa. Encore quelques soirées, et la « harpe vivante attachée à son cœur » allait se briser d'un coup. Mais cela, dans le bruissement du satin, le mouvement, le charme et la musique qui montaient d'elle, au moment qu'on ne pouvait deviner. Elle passa. Et, de cette minute de gloire avant le deuil, M. Pâques a gardé, pour toujours, le parfum au cœur.

§

M. Pâques voyagea longtemps, quitta Oxford et Manchester, vit les montagnes d'Ecosse « où — dit-il — les fleurs abondent, délicates, surtout les roses sauvages qui s'épanouis-

sent aux flancs de tous les chemins ». Mais son cœur élégiaque était frappé ; ce coiffeur sensible ne pouvait point se consoler de la perte de Maria-Félicia ; la mort de la diva — en lui montrant le néant de la gloire et de la fortune humaines — l'avait incité à ne voir, dans l'avenir de sa position, qu'un objet de crainte et de lointaine défiance. Bientôt la nostalgie s'empara de sa pensée ; M. Pâques, en présence de l'ennui qui faisait de son existence la plus amère de toutes, n'hésita point à rompre avec la fortune, prit congé de M. le duc, revint à Londres, prit la mer, revit Boulogne et bientôt Paris. Là, M. Pâques apprit à se perfectionner encore dans son art, fréquenta, au Palais-Royal, la belle académie de coiffure où les leçons de Croizat, de Hamelin et de Mariton ne tardèrent point à faire de lui l'un des maîtres du moment. Peu après, l'amour occupa sa pensée, anima, une fois de plus, le carillon de son cœur ; si bien que, féru de passion, le barbier sentimental prit femme et se maria. Il fallait vivre. « On crépait peu dans ce temps-là, » dit M. Pâques ; mais on faisait des postiches. Engagé à forfait par le célèbre Monin, le jeune artiste qu'était M. Pâques vint s'installer, avec son épouse, au quatrième étage d'une maison qu'occupaient à la fois, rue Saint-Honoré, le café de la Régence et Lepaute, horloger du Roi. Ce fut le temps des veilles laborieuses. « *Que de nuits passées sur ma tête de bois !* » dit justement M. Pâques. Mais aussi que de triomphes ! On se trouvait près des Français ; c'était le temps, déjà, des batailles romantiques, et M. Pâques, maintes fois, fut appelé à donner ses soins à Frédérick Lemaître, à l'acteur Lafond « toujours frisé au petit fer avec les cheveux courts », à la grande Rachel ; c'est lui enfin qui coiffa, pour *Mademoiselle de Belle-Isle*, l'illustre Mlle Mars.

Ce furent là de beaux moments et M. Pâques connut que sa profession est noble et l'égale des autres arts, puisque, sans le secours du fer et du peigne, aucun de ces grands acteurs et de ces femmes divines n'eût osé se risquer à paraître sur la scène d'un théâtre. Mais ce ne sont point là encore les plus parfaits des jours de gloire que M. Pâques ait vécus. Ceux-ci seulement vont commencer et se marquer, pour lui, de l'éclat de tout le lustre littéraire. M. Pâques, las de toute la factice gloire dramatique que lui offraient ses clients des Français, songeait de pratiques plus nobles et de plus illustres têtes.

Alors celle de M. de Chateaubriand était à vendre et le petit coiffeur de la rue de Grenelle-Saint-Germain, à qui vint succéder un beau jour M. Pâques, la céda à ce dernier pour trente francs, payables, suivant le contrat, après un mois d'essai et l'agrément de l'illustre écrivain des *Martyrs*...

M. de Chateaubriand habitait alors, 112, rue du Bac, un appartement, au rez-de-chaussée, ouvrant de plain-pied sur une petite cour plantée d'arbres et de massifs que dominait le grand et beau jardin des Missions Etrangères. Ayant renoncé au monde et à la politique, M. de Chateaubriand, tout occupé de la rédaction de ses *Mémoires*, menait, rue du Bac, pour l'unique fois de sa vie peut-être aux côtés de Mme de Chateaubriand, une existence paisible et casanière. C'est là que le vit M. Pâques pour la première fois. M. Pâques était introduit le matin, après que l'illustre écrivain avait pris le chocolat ; parfois M. le vicomte n'avait pas achevé ; M. Pâques attendait, en causant avec le secrétaire. « M. de Chateaubriand était de petite taille, chétif; son front haut, très développé, révélait le génie. Je le vois encore, dit M. Pâques, assis dans un grand fauteuil, ayant, à sa gauche, la cheminée où pétillait un feu clair en toute saison, car il était frileux. A sa droite se trouvait une table chargée de papiers, de livres et de journaux politiques et littéraires de tous formats et de toutes nuances; tout cela pêle-mêle et dans un admirable désordre. J'étais autorisé, ajoute M. Pâques, à prendre, dans le tas, les journaux qui me convenaient ; chaque jour j'en emportais trois ou quatre pour la plus grande satisfaction des clients de ma petite boutique. La bouilloire contenant l'eau qui devait servir pour la barbe clapotait devant l'âtre. Je rasais sur place... »

Le repas achevé, M. le vicomte prenait place au fauteuil, ramenait sur ses jambes maigres les pans de sa robe de chambre. Alors commençait la quotidienne séance où tous trois travaillaient, M. Pâques rasant M. le vicomte, M. le vicomte dictant ses *Mémoires* et le secrétaire les écrivant. Ces séances n'allaient pas toutes seules; plusieurs durèrent deux et jusqu'à trois heures. Parfois M. le vicomte s'arrêtait pour relire et corriger, le savon au menton; M. Pâques, respectueux, se reculait tenant le plat à barbe ou la serviette. Un grand silence. Au dehors seulement, dans les arbres du jardin, la petite plainte du vent qui passait, ou dans l'âtre, le crépitement du

bois sec, le bruit des étincelles. M. Pâques employait le temps de ces interruptions à recueillir, un par un, de son grand homme, des cheveux dont il fit, plus tard, des tableaux. « M. Pâques, dit Tony Révillon, jouissait de son client. » Le fait est qu'il l'adorait et que sa vénération, pour M. de Chateaubriand, atteignait le plus naïf et touchant fanatisme.

Le repos et la lecture finis, M. de Chateaubriand reprenait le plat et la serviette ; le respectueux secrétaire couvrait à nouveau d'écriture régulière les hauts feuillets blancs, et cependant que le fer de M. Pâques courait sur son menton, M. de Chateaubriand pensait à la phrase qu'il allait dire et la construisait mentalement. Quand celle-ci était aussi parfaite que le souhaitait son goût, il faisait signe ; M. Pâques s'écartait, le secrétaire s'inclinait sur la feuille, et d'une voix grave, lente et mesurée, M. le vicomte dictait. Il dictait ses souvenirs. C'était toute sa vie qu'il rappelait par lambeaux devant son barbier et son secrétaire. Parfois c'étaient de solennels tableaux historiques : « LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, dictait alors M. de Chateaubriand, *qui faisait, en ce moment, beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid ; il n'eût pas été ce qu'il était si le génie n'eût été là... Bonaparte m'aperçut et me reconnut ; j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait ; les rangs s'ouvrirent successivement ; chacun espérait que le consul s'arrêterait à lui ; il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçais derrière mes voisins. Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit : « M. de Chateaubriand... »*

L'instant était solennel. Pas un bruit, pas un souffle. M. Pâques, muet d'admiration, buvait, l'une après l'autre, ces belles paroles définitives ; et c'était son orgueil d'en jouir avant tout le public !

M. de Chateaubriand mettait tout son cœur dans ses *Mémoires*. Lui-même a dit qu'ils furent « l'objet de sa prédilection ». Il y avait travaillé dans ses voyages diplomatiques, à Dieppe et à Londres, dans sa retraite isolée de la Vallée-aux-Loups ; il y travaillait encore à Paris. Et ce n'étaient point toujours de grandes scènes de l'histoire ou d'imprévues rencontres avec Washington et Napoléon, bien faites pour flatter son orgueil, que dictait ce merveilleux maître de la phrase et

du style. Mais c'étaient souvent de plus doux souvenirs; c'étaient les ombres des années chères, les formes des amoureuses et des amies qu'évoquait, devant le tombeau de son cœur, ce grand désolé. Mesdames de Caud et de Beaumont revivaient alors dans le souvenir attendri de René. M. Pâques écrit que M. de Chateaubriand, loin d'être aussi froid qu'on l'a dit, était sensible et pleurait. La fois où il commença de dicter cette divine page sur la mort de Madame de Beaumont : « ... *Un jour je la menai au Colisée; c'était un de ces jours d'octobre tels qu'on en voit à Rome...* » Il ne put y tenir plus longtemps, laissa couler ses pleurs, et, dit M. Pâques, « mouilla de larmes la page de ses *Mémoires.* »

C'étaient là de beaux instants; mais tous n'étaient pas si sombres; il en était de plus riants que M. Pâques a contés. « M. le vicomte, dit M. Pâques, aimait beaucoup les petites chroniques, les historiettes drôlatiques; connaissant son goût, j'en faisais provision; en cas de disette j'inventais (*sic*). Et lui de rire comme un enfant à gorge déployée. » Parfois madame de Chateaubriand, quoique souffrante et chagrine, forçait le sanctuaire et pénétrait. « Bien que froide et peu contente, dit M. Pâques, elle me témoignait beaucoup de bienveillance et *avait avec moi le petit mot pour rire.* Assez fréquemment, s'adressant à son mari, elle disait en entrant : « Eh bien! ami, que t'a raconté M. Pâques? Quelle nouvelle t'a-t-il apportée? » L'excellent homme répétait mes fariboles en les amplifiant et était pris d'une nouvelle quinte d'hilarité ». Mme de Chateaubriand avait une perruche qu'elle affectionnait. Cette perruche n'aimait pas les barbiers ; elle assourdissait M. Pâques de ses cris et lui piquait de grands coups de bec les pans de son habit; une fois même elle sauta sur son épaule. Quoique patient à l'ordinaire, M. Pâques ne le fut pas ce jour-là, et, d'un bon coup de blaireau, savonna le bec de l'inconvenante. Ce sont là les aimables souvenirs de M. Pâques sur Chateaubriand. Le poète et le barbier se comprenaient et se confiaient l'un l'autre. Un jour, M. de Chateaubriand, pour sceller cette vieille et durable amitié, fit don au coiffeur d'un précieux souvenir; il lui offrit la canne de jonc avec laquelle, au temps de *l'Itinéraire*, il avait gravi les pentes du Sinaï. Ce sont là de belles années. Et, malgré l'âge ancien qui l'accable de son poids, le doux coiffeur-philosophe y songe

comme on sait que les amants, même vieillis, songent, le soir venu, aux années de leur bonheur.

§

Jamais l'épithète de « barbier de qualité » ne sembla s'appliquer mieux à M. Pâques qu'en ces années — hélas ! lointaines — de gloire romantique. L'honneur d'accommoder, chaque matin, de « rajeunir » à l'aube de chaque jour, pour ses admirateurs et la postérité, M. de Chateaubriand valut, au petit coiffeur de la rue de Grenelle, une belle réputation. Sa boutique, bientôt très fréquentée, devint le charmant cénacle où l'art de la coiffure et celui des belles-lettres se trouvèrent confondus en un culte commun. C'était là comme un petit Institut, une docte Académie; plusieurs des personnages les plus illustres du siècle s'y venaient faire couper les cheveux et raser la moustache. Et les célèbres barbiers de Séville et de Pézenas, que l'histoire et le roman se plaisent tant à vanter, ne virent jamais autour d'eux, comme il advint pour M. Pâques, un tel empressement de personnes de qualité.

La petite boutique s'ouvrait de plain-pied sur la rue, à deux pas de la rue du Bac et de l'Abbaye-aux-Bois. M. de Chateaubriand en était le Dieu invisible; M. Pâques tenait antichambre de ses nouvelles et ne les communiquait qu'avec mystère et respect. M[me] Pâques régnait au comptoir; un garçon de confiance promenait tout le matin, sur les plus illustres joues de France, un inlassable blaireau et le grattement du rasoir, dans la modeste échoppe, ne s'interrompait que pour laisser tomber, de quelque lèvre immortelle, un distique, une sentence ou quelqu'un de ces propos bien sentis à quoi se reconnaissent les hommes de mérite.

— « Au premier de ces messieurs ! » comme dit M. Galtier.

Et le premier de ces Messieurs c'était le baron Thénard, le célèbre chimiste, ami de Gay-Lussac et de Berthollet. « Sa statue est à Sens », dit M. Pâques. C'est bien possible ; mais son génie était à Paris et ce restait le point d'orgueil de M. Pâques de conter partout comment son client, de fils d'humble cultivateur, était devenu savant distingué, chargé du cours de chimie transcendante au collège de France et qui, mieux est, pair de France et baron.

Le second de ces Messieurs était Jean-Jacques Ampère, l'ami

de Ballanche et de Mme Récamier. Cet homme fameux n'avait pas hérité de son père que la seule aptitude aux lettres et aux sciences; il en avait reçu aussi le don de la plus extraordinaire distraction qu'on ait vue depuis La Fontaine. « Ainsi, dit M. Pâques, je l'ai vu souvent, venant d'être rasé, non lavé, prendre son chapeau et ouvrir la porte pour sortir, ayant la serviette au cou. Une autre fois, c'était cette même serviette qu'il mettait dans sa poche, la prenant pour un mouchoir ».

Un troisième client, parmi tous ceux que M. Pâques eut l'honneur de servir,se recommandait par son assiduité.C'était un jeune secrétaire de Lamartine, encore obscur et qui fit quelque bruit plus tard, dans la critique, sous le nom de Paul de Saint-Victor.Alors Saint-Victor n'était pas encore ce « beau » qu'admireront, plus tard, chez Magny, entre Gautier, Flaubert et le prince Napoléon,les garçons stupéfaits, mais c'était un modeste débutant,pas très riche,qui ne payait pas souvent M.Pâques et ne se faisait pas faute,pour les lire mieux à l'aise, d'emporter les journaux.

D'autres noms seraient encore à citer parmi lesquels M. Pâques s'honore de compter quelques personnes du sexe. La princesse Metcherski était de ce nombre ; M.Pâques l'allait coiffer à domicile ; mais Mme Eugénie Niboyet, le bas-bleu socialiste de 48,directrice de la feuille émancipatrice *la Voix des Femmes*, l'auteur des *Deux Frères*, de *Lucien* et de *Quinze jours de vacances*, venait bien elle-même rue de Grenelle, bruyante, excentrique, toujours fiévreuse, se débattant, et sous le fer et la houppe, ne parlant que des réformes, jugeant les ministres du roi, et toute seule, au milieu de ces Messieurs ébahis,proclamant le temps de la République. Quant à Mme Récamier nul ne la voyait ; elle partageait, chez M. Pâques, avec M de Chateaubriand, la haute immunité d'être coiffée chez elle, aux jours et aux heures qu'elle voulait. M. Pâques se rendait, pour elle seule, à l'Abbaye-aux-Bois. « J'allais souvent chez elle, écrit le digne Figaro ; malgré son âge elle était encore fort bien et très spirituelle. » La chambre à coucher de Juliette était bien, comme M. de Chateaubriand l'a décrite, « ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël et d'une vue de Coppet au clair de lune. Sur les fenêtres étaient des pots de fleurs... La cîme d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil, des clochers pointus cou-

paient le ciel et l'on apercevait, à l'horizon, les collines de Sèvres ». M. Pâques pénétrait là comme dans un sanctuaire. Alors la reine de la mode et de l'esprit n'était plus l'élégante déesse que David et Gérard ont peinte dans tout l'éclat de sa gloire et de sa beauté, au temps où la recherchaient les princes et les poètes. Mais c'était une bonne vieille, douce et coquette, inspirant la vénération et dont le dernier triomphe était de tenir à elle, par le seul lien de l'esprit, M. de Chateaubriand. M. Pâques la venait coiffer souvent. « Je lui ajustais ses papillotes, dit-il, et nous faisions ensemble la petite causette. » Celle-ci était tout occupée de M. de Chateaubriand. « Comment l'avez-vous trouvé? demandait-elle à chaque instant, à M. Pâques, pendant la dernière maladie de son illustre ami. » Mais M. Pâques était bon, prudent et délicat. « J'avais toujours soin, écrit-il, de dire qu'il allait beaucoup mieux. »

Hélas! ce mieux ne put pas durer. On sait avec quelle hauteur M. de Chateaubriand avait écrit, en 1846, en préface à ses Mémoires, cette phrase orgueilleuse : « Le 4 septembre prochain, j'aurai atteint ma soixante-dix-huitième année ; il est bien temps que je quitte un monde qui me quitte et que je ne regrette pas. » M. de Chateaubriand, en effet, déclinait peu à peu ; ses forces et sa vue se perdaient ; il pensait, dans les heures moroses, à ce pan de roc breton, à ce coin du Grand Bé malouin, où, selon son désir, il allait pouvoir dormir, dans la paix immortelle, « au bord de cette mer qu'il avait tant aimée ». On était en 1846 ; M. de Chateaubriand laissa se passer deux ans avant de voir accomplir son vœu funèbre. Mais dès qu'on sut, dans la petite boutique, parmi les habitués de la rue de Grenelle, que le dénouement était proche, ce fut une consternation que les événements les plus violents, même ceux de juin 1848, ne furent pas capables de diminuer. M. de Saint-Victor, M. Ampère se pressaient aux nouvelles ; M. Thénard venait, plus de vingt fois par jour, chez M. Pâques. Quant à ce dernier, abattu, pâle et courbé, il ne faisait plus de l'aube au soir, que le chemin de la rue du Bac. Survint le moment inexorable. M. Pâques en a trop bien décrit le deuil et avec trop d'émotion pour que nous tentions de substituer notre récit à ses pages. « Ce que tout le monde redoutait — écrit-il — arriva. Chateaubriand, usé par la maladie, rendit son âme à Dieu. Je fus témoin de sa dernière agonie ; sept

personnes étaient présentes; il y eut, au moment suprême, une scène déchirante; Mme Récamier se jeta sur le corps déjà refroidi de l'homme célèbre qui nous quittait, et d'une voix que brisait la douleur, elle l'appelait par son nom. Hélas! personne ne répondit; la mort est impitoyable.

« La pauvre femme, n'ayant plus ni force ni courage, me pria de couper, pour elle, une mèche des cheveux du défunt. J'en pris plusieurs que je distribuai aux personnes présentes. Béranger était du nombre, ainsi que l'abbé Deguerry, depuis curé de la Madeleine, otage de la Commune. »

Le lendemain le corps de M. de Chateaubriand fut embaumé. M. Pâques arriva, peu après, rue du Bac, et, de ses mains d'artiste, accommoda, pour la dernière fois, sur le front refroidi de son illustre client, les mèches que l'âge avait blanchies. Ici le récit de M. Pâques s'élève au pathétique; et ce n'est point trop de dire que le grand Bossuet lui-même ne trouva jamais, pour exposer le néant de toutes les vanités de l'homme devant la mort, de semblables accents d'oraison funèbre : « Je revis, dit M. Pâques, cette chambre, où, chaque matin, je causais si gaiement avec lui. Quel changement! quelle tristesse! Il était là, immobile, dormant du sommeil éternel sur son petit lit blanc bien simple dont quatre montants en fer soutenaient le baldaquin, vêtu d'un surplis blanc, les mains couvertes de gants de même couleur et la tête coiffée. La bouche qui dictait les *Mémoires d'Outre-Tombe* était fermée pour toujours; un voile noir couvrait la table sur laquelle il les écrivait; les papiers et les livres dont elle était encore chargée la veille avaient disparu. A leur place s'étalaient la plaque de l'ordre du Saint-Esprit, toutes les croix et tous les rubans *dont cette poignée d'argile qui s'appelait Chateaubriand avait été honorée.* »

Le grand malheur de cette mort laissa M. Pâques brisé; la petite boutique de la rue de Grenelle-Saint-Germain elle-même en acquit de la tristesse; la santé de M. de Chateaubriand, n'inquiétant plus personne, les pratiques s'en allèrent. Enfin le coup de grâce arriva. Ce fut le 11 mai 1849, quand on apprit que la recluse vénérable de l'Abbaye-aux-Bois venait de succomber à l'attaque du choléra. Il sembla, pour M. Pâques, que le mal qui frappait Mme Récamier éloignait de lui, pour toujours, ce qui restait vivant de M. de Chateaubriand. Mme Récamier mourut chez sa nièce, défendue, mais en vain,

contre le mal affreux, par MM. Ampère et Cazalès. Elle prit, dit-on, dans la mort, une surprenante beauté, mais M. Pâques ne fut point admis à la contempler, pleura de douleur et ne trouva d'adoucissement à son deuil infini qu'en s'efforçant de revivre, par le cœur et l'esprit, ces années de gloire trop rapide où le génial écrivain et sa sublime amie, confiants l'un dans l'autre et se servant de M. Pâques comme porteur de nouvelles, s'aimaient dans leur coiffeur.

§

M. de Chateaubriand avait écrit, en rapprochant dans son esprit le lieu de sa naissance de celui de la sépulture qu'il avait choisie : « Mon berceau a de ma tombe; ma tombe a de mon berceau. » Cette parole triste et fatale avait frappé, dans sa beauté concise, le littéraire M. Pâques. Celui-ci devenait morne, élégiaque et plaintif; le regret de son grand homme le laissait accablé ; et c'est pour évoquer mieux son souvenir persistant que M. Pâques entreprit le voyage de Saint-Malo. Le tombeau du Grand Bé était à peine achevé et se dressait, à présent, devant l'étendue de la mer; M. Pâques en releva le croquis dans ses notes; puis, le cœur bouleversé d'émotion, fit le pèlerinage de la maison natale de son ancien ami. On sait que celle-ci est située, la troisième à droite, en entrant par la place Saint-Thomas, dans l'ancienne rue des Juifs; c'est une demeure ancienne qu'occupe *l'Hôtel de France*. M. Pâques y entra, connut la chambre fameuse, en dessina le plan exact et revint à Paris. Là il usa ses loisirs à recopier ses dessins, à les agrandir et à retracer, avec les cheveux de M. de Chateaubriand, la tombe et le berceau de son dieu disparu (1).

Une telle piété, d'autant plus sincère qu'elle était plus naïve, toucha plusieurs personnes à un point incroyable. Béranger fut du nombre et ne se fit point faute d'adresser souvent, à M. Pâques, de précieux témoignages d'une exquise sympathie. « Je vous suis toujours reconnaissant, écrivait-il une fois à ce maître des barbiers, des cheveux de l'illustre défunt dont vous m'avez fait présent. » Cette amitié ne s'en tint pas là et le fameux chansonnier poussa les convenances jusqu'à convier chez lui le poétique coiffeur. M. Pâques prit le chemin de

(1) L'un de ces tableaux, envoyé par l'auteur à l'exposition de New-York, se perdit ou se brisa. M. Pâques a fait don du second à Carnavalet.

Passy, vit la petite maison « à barreaux verts » qu'habitait alors, rue Vineuse, le souriant épicurien. M. Pâques ne se tenait pas de joie. « Eh quoi, s'écrie-t-il, avec une douce emphase, moi pauvret, simple coiffeur, j'allais prendre place à la table de Béranger, une place que plus d'un prince eût été heureux et fier d'occuper! » M. Pâques avoue que, pour cette fête, il s'était mis sur son « trente-et-un »; « le déjeuner, dit-il, était pour dix heures. A neuf heures et demie, je tirai le cordon de la sonnette du chantre de la gloire et des amours. Ce fut Lisette qui me reçut. » A ce nom le cœur joyeux de M. Pâques, guéri de la tristesse où le départ de M. de Chateaubriand l'avait laissé, n'a plus que pensées aimables et folâtres; il éclate en chansons :

> Si vous saviez, enfants,
> Comme j'étais gentille
> Quand j'étais jeune fille,
> Je parle de longtemps !
> Teint frais, regard qui brille,
> Sourire aux blanches dents,
> Grisette de quinze ans,
> Ah ! que j'étais gentille !

Tant de grâces troublèrent M. Pâques. Il vit Lisette devant lui, douce et moqueuse, lui tendre sa petite main, et, comme il était galant, M. Pâques prit cette blanche main tendue et la baisa...

Le déjeuner eut lieu à l'heure fixée. M. Pâques s'assit entre Lisette et Béranger. « Un autre convive de petite taille, au visage austère, à l'œil profond, ascétique, vêtu d'une redingote noire étriquée, » survint qu'on n'attendait pas; c'était M. de Lamennais, l'un des fidèles de Passy. Lisette servait. « La conversation, dit M. Pâques, demeura, jusqu'à la fin, vive, animée, légèrement érotique et égrillarde... » Ah ! ah ! M. de Lamennais, voici que M. Pâques va conter vos petites frasques ! Mais M. Pâques est brave homme et muet comme un Terme. Et nous ne connaîtrons rien des petits propos lestes de M. de Lamennais ! « Un délicieux moka que Lisette servit » acheva pour le mieux cette petite fête intime où le coiffeur des grâces eut l'honneur de prendre place entre l'apôtre de Dieu et le poète des amours.

M. Pâques aimait la gloire et le génie; le mérite l'étonnait.

Et il eût tout donné pour le seul orgueil d'approcher, un instant, quelque fameux auteur. Ainsi se fit-il beaucoup de relations et, parmi ces dernières, celle qui le rapprocha un instant de Jules Janin est des plus drôlatiques. Le critique des *Débats*, se trouvant de passage à Londres, eut recours, pour une fois, aux soins de M. Pâques, à l'époque de retour dans cette ville. Le moment de payer venu, le coiffeur n'accepta point de monnaie, se nomma, vanta ses exploits brillants et ne voulut recevoir, de Janin, qu'un modeste autographe. Flatté, mais malicieux, le maître critique ouvrit son *Guide de l'étranger dans Londres*, et voici ce que, d'une plume rapide, il écrivit, en première page, en manière de souvenir, devant le barbier stupéfait :

M. Pâques a rasé Chateaubriand ;
Il en rasera bien d'autres !

M. Pâques, sans mot dire, accepta le présent ambigu, revit la France et Paris, puis, l'esprit perdu de doute, commença de méditer sur la secrète allusion de ce malin distique. « Depuis tantôt un quart de siècle, écrit en 1872 l'excentrique perruquier, je m'appliquai à chercher le sens de ces lignes brèves comme un verset du Koran. » L'examen de l'autographe, comme on le voit, dura assez longtemps, mais le sens ne s'en put découvrir. C'est alors que M. Pâques tenta un grand coup.

« Dans l'intérêt de chacun, écrit-il sérieusement, *et pour éviter un malheur* (?), l'idée d'un pieux pèlerinage me vint; je résolus d'aller demander au sphinx le mot de l'énigme.» C'est-à-dire que M. Pâques alla chez Jules Janin. « La petite ville dont Chaillot est le faubourg, ajoute le coiffeur de Chateaubriand (les gémonies sont près du Capitole !), a, de tout temps, eu le privilège d'héberger les grands hommes. » Là, comme au jour fameux de la fête chez Béranger, M. Pâques se mit sur son « trente-et-un »; mais — hélas ! — une cruelle déception l'attendait. « Ici, écrit M. Pâques très fâché, je demande à mes lecteurs la permission d'achever l'histoire de mes relations avec le *personnage* dont il s'agit. Ils verront les ravages que vingt et quelques années peuvent exercer, non seulement sur notre physique, mais, ce qui est pis encore, sur notre intelligence et sur notre cœur. »

Diable ! Que s'était-il donc passé de si insolite ? Quelle mouche avait piqué M. Pâques ? Jules Janin avait-il refusé sa porte

au barbier de qualité? Que nenni! M. Pâques se présenta à Chaillot, se nomma au majordome et fut parfaitement reçu. « Je suivis, narre encore le chevalier du fer, mon introducteur, croyant me diriger vers le cabinet de travail de l'écrivain; lorsque, tout à coup, une porte s'ouvrit avec fracas, le nom de Pâques retentit, et, glissant sur la pente, je me trouvai malgré moi, au milieu d'un salon splendide, peuplé d'une foule de gens sur le retour, plus ou moins décorés, plus ou moins grotesques, des habitants de Chaillot ou des académiciens. »

Et voilà le malheur, le grand malheur de M. Pâques : c'est que son nom ne rappelait rien à Jules Janin et que celui-ci, hébété, demeurait muet devant l'arrivant, ne sachant de quel clocher cet intrus lui tombait. M. Pâques comprit le malaise qu'il provoquait. « Je faisais ombre dans le tableau, dit-il lui-même ; les yeux se fixèrent sur moi ; *il y avait un point d'interrogation sur toutes les lèvres.* » Mais Jules Janin ne se rappelait toujours pas; le nom de M. Pâques, la rencontre à Londres et l'histoire du distique, tout cela ne lui disait rien. Alors M. Pâques n'y tint plus; tant de bêtise l'irritait; il lui fallait confondre son ancien client; et, d'un geste ample et dédaigneux, se portant au devant de l'assemblée, l'illustre Figaro salua d'un geste et dit :

— Messieurs, c'est le coiffeur de Chateaubriand que vous avez devant vous!

Cela jeta un froid, « un froid de rasoir », dit de manière assez divertissante l'un des panégyristes de M. Pâques. Mais ce n'est point tout et l'histoire ne se clôt pas là. La querelle du barbier et de l'académicien s'envenima au point que M. Pâques, pris d'audace, revint, une autre fois, à l'offensive, força les portes, se présenta devant le critique et jura ses grands dieux qu'il ne sortirait point que M. Janin ne lui eût livré le sens de l'autographe.

Ici la scène atteint au plus haut comique; le mépris de M. Pâques pour son illustre client devient tout ce qu'il y a de plus écrasant. « Il se redressa, dit-il, autant qu'il est possible à un angle obtus (*sic*), et me dit, d'un ton hautain où la boursouflure n'était pas exempte d'aigreur :

« — Après tout, Monsieur, si j'ai écrit ce que vous me dites, je n'étais pas, à cette époque, membre de l'Académie française.

Mon titre ne saurait plus me permettre de fourvoyer mon nom... »

Tant de redondance n'émut point M. Pâques. Il se redressa sous l'outrage. « Je devins pourpre, écrit-il, mon sang reflua au cœur.

— « Monsieur, répliquai-je vivement, le nom de celui qui a l'honneur de tenir une plume, si modeste qu'elle soit, en vaut bien un autre. Chateaubriand et Béranger, qui m'ont honoré de leur bienveillance et de leurs autographes, valaient mieux que beaucoup d'autres. »

C'était là une pointe droite au cœur du critique. Jules Janin en demeura anéanti. Et, depuis, M. Pâques n'eut plus que mépris pour son souvenir. « Je réclamai mes papiers que le célèbre podagre me fit chercher — écrit-il — dans plusieurs tiroirs d'un meuble que je ne pouvais atteindre et je m'enfuis, écœuré. » Avouons qu'il y avait de quoi et que cet illustre Janin était un cuistre considérable.

§

Je connus M. Pâques au déclin de sa longue vie active. C'est, aujourd'hui encore, un souriant vieillard d'une bonhomie douce et qui conte volontiers, avec beaucoup d'aisance, les épisodes d'un temps dont il fut l'une des gloires. M. Pâques a des lettres et le sait bien montrer; il cite à l'occasion, aime beaucoup les *Notes sur l'Angleterre* et surtout leur auteur. Seulement le prénom d'Hippolyte, que portait M. Taine, lui déplaît à l'extrême. Alors M. Pâques s'est arrangé; il a débaptisé M. Taine, et, tranquillement, l'appelle Henri, Henri c'est plus simple. « Henri Taine a dit cela; Henri Taine pense ainsi. » C'est pratique et moins cocasse...

M. Pâques aima le monde et les grands, il rechercha les hommes d'une grande célébrité et ne choisit ses clients que parmi ceux d'une noblesse éprouvée. Le monde lui rendait bien ses hommages, et ce reste un fait notoire que, dans l'histoire de la coiffure, depuis Jasmin et Léonard, M. Pâques est le barbier qui reçut le plus d'honneurs et devint le plus célèbre. M. Pâques se plaît à rappeler souvent que la haute considération où le tenaient ses augustes pratiques était portée au point qu'un jour de visite le valet de chambre du comte Ferri-Pisani s'étant permis de dire à son maître : « Monsieur

le comte voici le barbier » se vit vertement réprimandé et menacé de ses gages s'il n'apprenait pas, à l'avenir, à nommer autrement M. Pâques.

Le luxe de la brillante société impériale valut au coiffeur romantique le dernier des grands succès de sa carrière capillaire. M. Pâques, ayant suivi la cour à Fontainebleau, avait accès au palais et se vit bientôt l'objet de la faveur des princes, princesses et maréchaux. Mais M. Pâques avait le goût du changement; son cœur aventureux ne se lassait point de courir vers de nouvelles conquêtes; c'est ainsi qu'il voulut accompagner l'armée à Châlons et quitta Fontainebleau avec elle. Mais M. Pâques, comme l'Empereur, ne voulut point laisser, sans lui offrir ses regrets, cette cité fameuse. Ces adieux sont touchants et peuvent naïvement, dans les lithographies, parodier ceux de 1814. En voici la péroraison : « Adieu, Fontainebleau, adieu pêle-mêle de châteaux amoncelés au milieu d'un déluge d'arbres et de rochers; Fontainebleau, œuvre de dix siècles et mosaïque de toutes les architectures; Fontainebleau avec ses vastes et magnifiques galeries, ses antiques chapelles, ses somptueux appartements, ses mystérieux boudoirs, tous ces lieux étincelants d'or et de peinture où regorgent les chefs-d'œuvre de la Renaissance et les merveilles de l'école française. Fontainebleau avec ses délicieux jardins... ses immenses treilles aux raisins dorés... Ses lacs en miniature où se mirent et leurs bords gracieusement ombragés et l'éclatante blancheur des cygnes qu'on y voit mollement bercés par l'onde. Adieu!... Adieu!... Non, au revoir! Au revoir! pittoresque vallée!... »

Aujourd'hui M. Pâques est devant moi; et il est très âgé. Mais M. Pâques est un sage. « Ne quittez jamais la rampe que le pied sur le palier », a-t-il écrit lui-même. C'est un conseil prudent et digne d'un honnête homme. M. Pâques le suivit et s'en trouva content. Ainsi est-il venu tout doucement jusqu'à nous, escorté d'ans et d'honneurs et suivi de ses souvenirs. Ceux-ci sont délicieux et, par leur naïveté, créent autour du bonhomme une atmosphère exquise de piété fervente.

Un instant M. Pâques fait un geste. Une armoire s'ouvre avec autant de solennité que le divin tabernacle, au jour pieux du dimanche, devant la main du prêtre. M. Pâques prend un petit globe de verre, le découvre et me montre une sébille où

se trouvent un vieux blaireau et le reste d'un savon sec. Ce sont là les derniers ustensiles de barbe de M. de Chateaubriand. Un parchemin, datant de 1848, signé de François Louiset, « le valet de chambre de M. le vicomte », de Burg Georges, tailleur, et de Clément, ébéniste, atteste l'origine authentique de ces objets. M. Pâques ne contemple ceux-ci qu'avec émotion ; il les gardera jusqu'à sa mort et ne les léguera qu'aux Musées. Un instant je suis ébahi et je contemple avec respect ces reliques du grand homme qu'aima M. Pâques. Mais le petit coucou de bois est moins respectueux et se met à saluer l'heure de son chant ironique. Au même instant l'impertinente petite chatte noire, tirée de son sommeil, allonge sa patte et joue avec le pinceau de barbe de l'illustre écrivain. C'est une profanation et M. Pâques, doucement, donne deux ou trois tapes à sa chatte familière...

M. Pâques, un peu essoufflé, se rassied. D'avoir rappelé à lui, du fond de sa prime jeunesse, ce cortège des fantômes qu'il a chéris, son cœur bat un peu plus fort, un peu plus vite, ses joues sont rosées et son œil brille ainsi que celui des amoureux. Ah ! père Pâques, père Pâques, puissent-elles sonner longtemps encore, dans votre vieux cœur d'enfant, leur carillon de souvenirs, les belles cloches de votre nom, les cloches en fête de votre passé !

EDMOND PILON.

LA-BAS, AU LOIN

—

Oh ces îles au bout de l'univers perdues
Et leurs grèves de leurs villes que les mirages
Rejettent jusqu'aux nuages
Et retiennent, avec quels fils d'argent,
Avec quels liens en or bougeant,
Aux clous des astres suspendues!

Mon cœur et mon esprit en ont rêvé souvent.

Mon cœur disait: « Sur leurs forêts, le vent
Passe plus doux qu'en aucun lieu du monde,
L'ombre y est tendre, amicale et profonde
Et se parfume, avant d'entrer dans les maisons,
Au toucher clair des floraisons,
Dont les seuils s'environnent;
La lumière que jette à la mer le soleil
S'y brise, ainsi qu'une couronne
Dont chaque flot emporte un diamant vermeil.
Aucun ongle de bruit n'y griffe le silence.
Sans alourdir le temps, les heures s'y balancent
De l'aube au soir, ainsi que lianes en fleur,
Autour des arbres bleus dans la molle chaleur.
L'unanime sommeil des bois gagne les plaines;
La brise passe avec des doigts de miel;
Les lignes d'ombre et d'or des montagnes lointaines
Dans le matin léger vibrent au fond du ciel. »

Et mon esprit disait: « Les plus beaux paysages
Sont heureux d'abriter, sous leurs roses, les sages;
L'homme désire en vain être celui

Qui pousse une lumière au delà de sa nuit
Et s'évade de la blanche prison
Que barrent les rayons de sa propre raison.
Tout est mirage : espace, effet, temps, cause;
L'esprit humain, depuis qu'il est lui-même, impose
Au front tumultueux de l'énorme nature,
Sa fixe et maigre et personnelle architecture.
Il s'avance, s'égare ou se perd dans l'abstrait.
Les clous des vérités ne s'arrachent jamais,
Malgré l'acharnement des ongles et des mains,
D'entre les joints soudés d'une cloison d'airain.
Nous ne voyons, nous ne jugeons que l'apparence.
Qui raisonne complique un peu son ignorance.
L'ample réalité se noue aux rets des songes
Et le bonheur est fait avec tous ces mensonges. »

Mon cœur et mon esprit parlaient ainsi
Un soir d'effort lassé et de morne souci,
Quand le soleil de mon pays n'était plus guère
Qu'une pauvre et vieillote lumière
Errante aux bords de la terre.

Mais tout mon être ardent qui brusquement puisait
Une force rugueuse, âpre, soudaine,
Dans le rouge trésor de sa valeur humaine,
Leur répondait :
« Je sens courir en moi une ivresse vivace,
J'ai la tête trop haute et le front trop tenace
Pour accepter la paix et le calme mineurs
D'un doute raisonné et d'un savant bonheur,
Là-bas, dans un abri, aux confins d'or du monde.
Je veux la lutte avide et sa fièvre féconde
Dans les chemins où largement me fait accueil
L'âcre existence avec sa rage et son orgueil.
L'instinct me rive au front assez de certitude.
Que l'esprit pense ou non avec exactitude,
La force humaine, en son torrent large et grondeur,

Mêle le faux au vrai sous un flot de splendeur.
Hommes, tout affronter vaut mieux que tout comprendre.
La vie est à gravir et non point à descendre :
Elle est un escalier gardé par des flambeaux
Et les affres, les pleurs, les crimes, les fléaux,
Et les espoirs, les triomphes, les cris, les fêtes,
Grappes de fer ou d'or dont ses rampes sont faites
S'y nouent violemment en une âpre beauté.

Et qu'importe souffrir si c'est pour s'exalter
Jusque dans la douleur, la crainte et le martyre
Et savoir seul, au fond de soi, comme on s'admire!

ÉMILE VERHAEREN.

RIVAROL[1]

—

II

LE POLITIQUE

§ 1.—*Le Journal Politique National.*

Pendant l'été de 1791, alors que les positions étaient bien prises, les partis formés tels à peu près qu'on les verra jusqu'à la fin, Chamfort venait encore passer la soirée chez Rivarol, rue Notre-Dame-des-Victoires (2). L'un est républicain, l'autre royaliste; l'un de nature sombre, hier encore désenchanté, se fait doux et sourit aux événements; l'autre, d'humeur agréable, hier encore consolé de tout par un bon mot, se fait amer et s'afflige. Chamfort croit que l'humanité, après quelques jours de voyage difficile, va entrer dans les avenues du bonheur : il en voit les premiers arbres, il devine le palais d'Armide. Rivarol éprouve un sentiment tout contraire : du château de civilisation où il jouit de la vie, il entend gronder l'orage ; il a mis la main à la fenêtre et les premières gouttes de pluie qu'il a recueillies sont des gouttes de sang : il croit que la société va périr.

Tous deux se sont trompés : la Révolution n'a presque rien changé à la condition des hommes. Le bonheur universel n'est pas venu, mais l'anarchie n'a pas duré, et dix ans plus tard l'ordre régnait en France, à peu près comme sous Pisistrate, et un peu mieux que sous Louis XIV. Tous deux, d'ailleurs, eurent des destins parallèles : Rivarol dut s'enfuir pour éviter la mort, et Chamfort demanda à la mort de le consoler d'avoir vu, à peine née, mourir la liberté.

Chamfort n'a pas laissé d'écrits politiques dignes de lui. Il resta jusqu'à la fin un homme de lettres, et c'est dans la partie littéraire du *Mercure* qu'il dessina, assez vaguement, ses idées, cependant que dans la partie politique, appelée aussi *Journal*

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 203.
(2) Tilly, *Mémoires*, t. V.

de Genève (1), Mallet du Pan, suivant de près Rivarol, analysait avec une impartialité triste et défiante la tragédie des événements. Rivarol, plus souple, était du jour au lendemain devenu, non pas un homme politique (2), mais, ce qui est assez différent, une tête politique.

L'abbé Sabatier de Castres, conseiller clerc au Parlement, et qui avait joué un petit rôle lors de l'Assemblée des notables, se croyait appelé à en jouer un grand, quand on appela les Etats généraux. Comme tout le monde, il rêvait d'un journal. Rivarol n'était pas loin du même dessein. Sa paresse se laissa vaincre, et l'on vit paraître, le 12 juillet 1789, le prospectus du *Journal politique national*. Il ne faut pas le lire si l'on veut deviner les intentions de Rivarol, car le morceau n'est ni de sa main, ni de ses idées.

Parmi les mensonges accumulés plus tard par Sabatier pour masquer ses vols (3), il y en a d'amusants : « Dans le temps que cet écrivain logeait chez moi, à Versailles : Vous avez, me disait-il, de l'esprit et beaucoup d'idées, mais il vous manque le talent qui fait valoir le génie, et c'est ma partie. Vous trouvez l'or en lingots ; laissez-moi faire, je le façonnerai en meubles, en bijoux et en monnaie (4). » Il y en a qui ne sont peut-être pas tout à fait des mensonges : « M. Rivarol, que j'avais attaché comme malgré lui à la cause royale et religieuse (5). » Il est certain qu'en 1789 il souhaitait, comme tous les bons esprits, des réformes. La médiocrité de la cour lui faisait pitié, ainsi que le désordre des finances, et le pouvoir absolu était loin d'être son idéal. Nourri de Montesquieu, il désirait toutes les libertés compatibles avec l'exercice normal de la souveraineté : ses idées politiques étaient les idées anglaises. L'édifice avait besoin de réparations ; mais il estimait les murs encore très solides. Jamais il ne put admettre qu'il fût

(1) Il y a un mot de Rivarol sur cette habile duplicité de Panckoucke. Il estimai beaucoup Mallet, et, quand il eut cessé le *Journal politique national*, c'est le *Journal de Genève* qu'il recommande à M. de Gaste.

(2) Il ne se mêla jamais d'aucune élection, dit Pelletier, *Dernier Tableau de Paris*.

(3) Il déroba à Hambourg les manuscrits de Rivarol et les publia sous son nom, en les dénaturant, malheureusemen : *De la Souveraineté*, Altona, 1807.

(4) Cette phrase même est pillée de Rivarol : « L'esprit qui trouve l'or en lingots, ajoute aux richesses du genre humain ; mais le talent façonne cet or en meubles et en statues qui ajoutent à nos jouissances, etc. » *Discours préliminaire*, § VI. Les facultés et opérations habituelles de l'esprit. »

(5) *De la Souveraineté*, p. 15.

nécessaire d'abattre une maison sous prétexte d'en refaire le toit ou d'en ramoner les cheminées.

Il devint contre-révolutionnaire le jour où il constata qu'au lieu de maçons, de couvreurs et de peintres, on convoquait les démolisseurs. Cela lui parut excessif.

Les idées sont si faciles à manier, que c'en est désespérant. Elles sont d'une docilité lâche ; elles se prêtent à tout. Pas d'obstacles. S'il s'agit de constructions dans l'esprit, la perfection ne coûte aucun effort. Bien plus, la logique générale ne sera satisfaite que si la perfection est atteinte, c'est-à-dire le problème résolu. Mais qu'au lieu de manier des idées on manie des réalités, on se heurte aux lois de la physique. C'est ce qui arriva au parti des philosophes et à ses représentants, les Constituants. Ils vinrent munis de principes abstraits et, croyant que l'homme était une abstraction, furent très surpris de trouver une résistance matérielle. Ils crurent qu'ayant dit : tous les hommes sont égaux, tous les hommes, en fait, allaient devenir égaux, et leur étonnement fut extrême de voir qu'après leurs paroles souveraines il n'y avait rien de changé. Ils se trouvèrent, pareils à des chimistes qui auraient déclaré : tout pouce cube de toute matière pèse le même poids. Rivarol trouva cela très comique.

Tandis que tant d'hommes distingués, intelligents même, allaient à la Révolution, poussés par le sentiment, Rivarol restait au rivage, attaché par la logique. C'est un état d'esprit dans lequel on a toujours tort, parce que le maître de la vie, c'est le sentiment. Les révolutionnaires, qui se croyaient des intellectuels, étaient des sentimentaux : toute l'intelligence, entre Mirabeau et Bonaparte, est du côté de la contre-révolution, et c'est pour cela qu'elle a été vaincue. Qu'importent les Rivarol, les Lauraguais, les Mallet, que peuvent-ils contre les Camille Desmoulins, les Danton, les Marat, qui sont la conscience sentimentale du peuple ? Il ne s'agit pas de cultiver la logique et l'esprit, mais d'émouvoir la sensibilité. Le peuple sera toujours avec ceux qui lui promettent le bonheur contre ceux qui lui démontrent que le bonheur est chimérique.

Le peuple fit, sans le vouloir, la révolution dont l'Assemblée, sans le savoir, lui avait donné les principes. On ne voulait que des réformes, des réparations, mais les ouvriers furent si maladroits qu'ils attaquèrent l'édifice à la base et qu'il s'é-

croula. Cela fit les ruines que l'on sait : des malheureux pris sous les décombres, il coula un fleuve de sang. L'intrigue, la bêtise, la méchanceté et la folie s'étaient mêlées, dès la première heure, au dévergondage du peuple. On crut que cela passerait. Mais il ne devait plus jamais y avoir, jusqu'à Bonaparte, d'autre autorité que la peur. Dans un sursaut tout animal, la peur, enfin, se révolta contre la peur. La Révolution vint mourir anémiée, abrutie, dans les bras de la tyrannie militaire qui n'eut qu'à serrer un peu les doigts pour étrangler cet être hagard, vêtu de chiffons sanglants. Après le 10 août, il n'avait jamais plus été question du peuple que pour l'envoyer se faire tuer à la frontière. Il obéit bravement. Ces pauvres gens, que les émigrés et Rivarol, lui-même, appellent les Carmagnols, se battaient bien. Ils étaient fanatiques, étant nationalistes. La révolution avait été nationaliste dès le premier jour. Un des griefs de Paris contre la reine est qu'elle était Autrichienne. La contre-révolution fut cosmopolite.

On ne peut pas suivre la révolution entière dans les écrits de Rivarol. Il quitta la France le 10 juin 1792, averti que l'on songeait à l'arrêter. Il était trop raisonnable pour souhaiter le martyre. Suleau attendait la mort avec emphase; Champcenetz la brava avec bonne humeur. Rivarol, dont la foi était d'ailleurs assez médiocre, profita, comme il le dit lui-même, d'un moment où ses ennemis préféraient encore sa fuite à l'embarras de sa capture, et il passa à Bruxelles. Dès lors, sans se désintéresser des mouvements intérieurs de la France, il n'y fait plus dans ses écrits que des allusions philosophiques. Réaliste, Rivarol ne parle volontiers que de ce qu'il a vu, de ses propres yeux. Ce critique veut avoir été témoin. On a intitulé *Mémoires* une réimpression du *Journal politique national*. C'est inexact, mais moins trompeur que l'on ne serait tenté de le croire : le *Journal politique* est, presque toujours, le récit d'un spectateur. Dès la fin de 1789, Rivarol avait été obligé de se dérober, au moins de temps à autre; bientôt, il devint difficile à un homme aussi connu, et qui avait tant d'ennemis, d'aller regarder de trop près les événements : de là son silence et quand il se décide à quitter la France, c'est qu'il faut choisir entre l'exil et la mort (1). Stendhal, à propos des fusillades de

(1) « Si la Révolution était arrivée sous Louis XIV, disait-il plus tard, Cotin aurait fait guillotiner Boileau. En m'en allant, j'ai échappé à quelques jacobins de

Lyon, dit qu'il n'a jamais pu comprendre « le courage mouton » de tous ces gens qui se laissaient arrêter sans résistance : « Ce n'est point ainsi, continue-t-il, qu'il faudrait agir, si par impossible la Terreur reparaissait en France. On doit se faire tuer en essayant de tuer l'homme qui vous arrête. Un jeune homme ne se laisserait pas enlever de chez lui et conduire en prison par deux vieux officiers municipaux. Chaque arrestation deviendrait une scène pathétique, les femmes s'en mêleraient; il y aurait des cris, etc., etc. La mode viendrait de faire sauter la cervelle à qui veut vous arrêter (1). » La mode, voilà le mot juste. Du temps de Rivarol, la mode était de quitter la place ou de se résigner à la prison et à la mort, conséquence presque inévitable. Le système de Stendhal n'est venu à l'esprit de personne, parce que les Français, habitués à l'autorité, la respectaient jusqu'aux mains des criminels et des fous.

Le *Journal politique national* est formé de deux séries d'articles qui s'entremêlent. La première, et la plus importante, constitue, sous le titre de *Résumés*, une histoire de la première année de la Révolution, depuis la convocation des Etats-Généraux jusqu'un peu après les journées d'octobre. Rivarol estime qu'à ce moment la révolution est faite. Et c'est juste. La seconde série est formée d'articles séparés, de notes, qui souvent paraissaient en même temps dans les *Actes des Apôtres*. Le ton des *Résumés* est celui de l'histoire; dans le reste du journal, c'est le polémiste qui reparaît : Rivarol applique aux petits hommes de la grande révolution le procédé d'ironie qui lui avait si bien réusssi contre les grands hommes de la petite littérature. Il semble qu'il l'ait encore perfectionné; cependant, les événements ont marché si vite et les hommes se sont développés si rapidement qu'il faut parfois un effort pour bien comprendre. Que peuvent valoir aujourd'hui des railleries, même très fines, contre le Robespierre de 1790, contre le Marat de 1790 ? « Si M. de Mirabeau est le flambeau de la Provence, M. de Robespierre est la chandelle d'Arras. » Voilà le défaut de la littérature politique : un coup de vent, et elle n'a plus de sens. Les écrits littéraires restent; des actes politiques, on ne retient jamais que le der-

mon *Petit Almanach.* » Ils y foisonnent : Collot d'Herbois, Fréron fils, Pons de Verdun, etc.

(1) *Mémoires d'un toursite,* I, p. 165.

nier. « M. Marat, l'ami intime du peuple... », c'est très joli, mais il faudrait, pour goûter cela, lire l'histoire de la révolution, comme un roman, en commençant à la première page. Nous avons tous, dans tous les partis, commencé par la dernière, et ce que nous demanderions volontiers au polémiste de 1790, ce serait d'avoir deviné, dans les comparses de ce moment, les premiers rôles de l'acte suivant. Cela n'est pas possible, parce que la fortune politique n'est que par hasard en rapport logique avec la valeur personnelle des hommes. On peut prévoir Napoléon dans Bonaparte, et Rivarol n'y a pas manqué (1), mais on ne peut prévoir le terroriste dans Pons de Verdun ou dans Carnot, fournisseurs de l'*Almanach des Muses*. Pour goûter le Rivarol léger de ces années-là, il faut choisir ses victimes.

Les *Résumés*, sans se gonfler jamais jusqu'à l'emphase, et, au contraire, tout en demeurant spirituels, sont d'un style très soutenu et très riche. Il n'y a pas un autre écrit de la même époque, en aucun parti, qui puisse, même de très loin, être comparé à ces pages d'histoire. On a dit, un peu rapidement, que la période révolutionnaire avait été littérairement inféconde. N'eût-elle produit que le *Journal politique* de Rivarol qu'elle serait encore un des moments heureux de la littérature française. Comme il s'agit d'opinions politiques qui continuent d'avoir cours, on ne propose à l'admiration que la forme des jugements eux-mêmes. Quant aux idées, il est difficile à un esprit impartial de ne pas les accueillir volontiers, quand il les voit si belles et rehaussées par des ornements d'un art si sobre et si pur. Sa bonne foi est d'ailleurs entière. Rivarol ne donne jamais l'impression d'être un homme de parti, et même quand il sera, par l'intermédiaire de M. de la Porte, le conseiller indirect de Louis XVI, il ne lui ménagera pas les vérités les plus dures et même les plus impertinentes. Il faut donc admettre cette déclaration : « Les écrivains sont tous plus ou moins corrompus par l'événement. On ne nous fera pas sans doute le même reproche. Nous avons écrit sans

(1) « Il sera plaisant de voir un jour les philosophes et les apostats suivre Bonaparte à la messe en grinçant des dents; et les républicains se courber devant lui. Ils avaient pourtant juré de tuer le premier qui ravirait le pouvoir. Il serait plaisant qu'il créât un jour des cordons et qu'il en décorât les Rois ; qu'il fît des princes et qu'il s'alliât avec quelque ancienne dynastie... Malheur à lui s'il n'est pas toujours vainqueur ! » Se souvenir que Rivarol est mort le 11 avril 1801.

prédilection et sans amertume, sans crainte et sans témérité, mais non sans obstacle et même sans péril (1). » Il est sans illusions ; il sait qu'il a pris le mauvais parti, c'est-à-dire celui qui contredit l'opinion dominante, celui qui expose « à la fureur de la populace », alors le vrai souverain. « Oui, mais c'est le parti honorable. Nous le soutiendrons avec courage, jusqu'au rétablissement de l'ordre, et le même esprit qui nous fait braver les injures et les menaces de tant de furieux nous fera supporter le silence et l'oubli des princes (2). »

Ce que défend Rivarol, c'est l'ordre général des sociétés, c'est la civilisation. Il la sent en péril et s'en prend beaucoup moins au peuple qu'au pouvoir : « Il faut plutôt, dit-il durement, pour opérer une révolution, une certaine masse de bêtise d'une part, qu'une certaine dose de lumières de l'autre. » Si la cour avait été aussi éclairée que le moindre petit cercle provincial, qui ne l'était guère, les désirs du peuple auraient été devinés ; quelques satisfactions utiles en auraient brisé la force. Ces désirs, trop longtemps insatisfaits, sont devenus des idées et, comme telles, invulnérables. « On ne tire pas des coups de fusil aux idées (3). »

Suivre Rivarol tout le long de ses résumés, ce serait donner un abrégé de l'historique des premiers mouvements révolutionnaires, et c'est bien inutile. D'ailleurs des récits comme celui des journées d'octobre ne se résument pas, car ils valent par les détails dont l'ensemble est composé. Ce que l'on retient d'une première lecture de ces pages tragiques, ce sont les idées brillantes dont elles sont semées. Rivarol, qui ne rédigea jamais, sinon sous forme de notes à utiliser, ce que l'on appelle des aphorismes ou des pensées, excelle à résumer un développement en quelques-uns de ces mots qu'il est désormais impossible d'oublier. Justes ou injustes, vrais ou faux, il n'importe, et c'est affaire de sentiment : ils ont la beauté des choses achevées et définitives.

S'il réprouve le despotisme, « qui ne laisse de porte à la liberté que l'insurrection », il sait qu'un peuple qui sort du despotisme « ne goûte de la liberté, comme des liqueurs violen-

(1) *Journal Politique National*, Ire série, n° 8, *Résumé*.
(2) *Ibid.*, n° 12. *Avertissement*.
(3) *Journal Politique National*, première série, n° 5, *Seconde Lettre à l'auteur du Journal*. Ces lettres sont de Rivarol.

tentes, que pour s'enivrer et devenir furieux (1) ». Il rappelle aux agitateurs, que, « lorsqu'on soulève un peuple, on lui donne toujours plus d'énergie qu'il n'en faut pour arriver au but qu'on se propose... »

« Il faut aux peuples des vérités usuelles et non des abstractions, et lorsqu'ils sortent d'un long esclavage, on doit leur présenter la liberté avec précaution et peu à peu, comme on ménage la nourriture à ces équipages affamés qu'on rencontre souvent en pleine mer, dans les voyages de long cours. »

« Pourquoi révéler au monde des vérités purement spéculatives? Ceux qui n'en abuseront pas sont ceux qui les connaissent, et ceux qui n'ont pas su les tirer de leur propre sein ne les comprendront jamais et en abuseront toujours. »

Et il montre fort bien que le peuple, incapable de concevoir cette sorte d'égalité métaphysique que l'Assemblée s'amusa à proclamer, voulut conquérir aussitôt l'égalité réelle, et se livra au pillage et au massacre des récalcitrants. M. Taine a trouvé dans ce chapitre du *Journal Politique* (2) le cadre presque complet de son développement sur « l'anarchie spontanée » ; les petits faits qu'il a recueillis sont intéressants, mais ce ne sont que des pièces justificatives. La philosophie politique est dans Rivarol. M. Taine explique la Révolution ; Rivarol la fait comprendre (3). Le tome III des *Origines de la France contemporaine* ne gagne pas à être lu après le *Journal Politique National*. De la philosophie politique, on tombe dans le fait-divers. Les deux œuvres, à vrai dire, se complètent : l'un fournit à l'autre ses notes et références.

Peut-on, sans plaisir intellectuel, lire ceci, écrit, non par un historien venu tard et qui conclut, mais par un contemporain, un spectateur : « Les philosophes actuels composent d'abord leur république, comme Platon, sur une théorie rigoureuse ; ils ont un modèle idéal dans la tête, qu'ils veulent toujours mettre à la place du monde qui existe. » Quelquefois, il s'arrête dans un récit pour laisser tomber une réflexion de la plus belle, quoique de la plus amère philosophie : « S'il existait sur la terre

(1) Taine redit cela, beaucoup moins bien : « La toute-puissance subite et la licence de tuer sont un vin trop fort..., etc. » *Origines*, III, ch. II, § 6.

(2) Première série, n° 9, *Résumé*.

(3) D'un mot, qui ne semble qu'un mot, il éclaire tout : « Les Etats-Généraux du Palais Royal ». Cela eût donné une figure au chapitre peu substantiel de Taine, *Origines*, III, ch. II, § 4.

une espèce supérieure à l'homme, elle admirerait quelquefois notre instinct, mais elle se moquerait souvent de notre raison. C'est surtout dans les grands événements que nos efforts, suivis de tant de faiblesse, et nos projets, accompagnés de tant d'imprévoyance, exciteraient sa pitié. Il a fallu que la vanité de l'homme confessât qu'il existe une sorte de fatalité, un je ne sais quoi qui se plaît à donner des démentis à la prudence et qui trouble à son gré les conseils de la sagesse. C'est à la brièveté de notre vue qu'il faut s'en prendre. Si nous apercevions les causes avant d'être avertis par les effets, nous prédirions les événements avec quelque certitude ; mais toujours forcé de remonter des effets aux causes, l'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent et à trembler pour l'avenir. »

Remonter des effets aux causes, ce qu'on ne peut faire dans l'action, il faut le faire, sous peine de n'être qu'un compilateur ou un chroniqueur, quand on se livre à la critique de l'action. C'est le grand souci de Rivarol et c'est aussi ce qui donne à son *Journal* la valeur d'un traité de philosophie politique. Et quand il a trouvé les causes secondes, immédiates, soudain il s'élève et généralise. Après avoir, une fois de plus, déploré la médiocrité de Louis XVI et ses goûts tantôt puérils, tantôt barbares, il ajoute : « Il faut des rois administrateurs aux états industrieux, riches et puissants : un roi chasseur ne convient qu'à des peuples nomades (1). »

Nous avons encore une illusion, c'est que les hommes de la Révolution, s'ils furent souvent criminels, furent grands jusque dans leurs crimes. Mais il semble bien que c'est confondre, comme un spectateur naïf, la valeur de la tragédie avec celle des acteurs. Rivarol accorde aux deux partis une égale médiocrité. Il ne peut juger valablement de la tragédie, puisqu'on n'en est encore qu'au premier acte, mais les acteurs sont très insuffisants : « La cour a déployé une profondeur d'ineptie, d'imprévoyance et de nullité d'autant plus remarquable qu'il n'y a que des hommes au-dessous du médiocre qui aient figuré dans la révolution. Je ne crains pas de le dire : dans cette révolution si vantée, prince du sang, militaire, député, philoso-

(1) *Journal Politique*, Ire série, n° 14, *Résumé*. — Le 5 octobre, quand l'émeute arrive à Versailles, le roi chassait à Meudon. Rivarol note avec soin ce détail si caractéristique. Taine, qui accumule tant de petits faits sans valeur, le dédaigne.

34

phe, peuple, tout a été mauvais, jusqu'aux assassins (1). »

Rivarol fait de la philosophie, mais non de la métaphysique. Il raisonne des causes sensibles, il ne s'amuse jamais à remonter au delà. Aussi lui est-il permis de railler l'Assemblée nationale et ses grands principes, les célèbres principes de 1789. Il nous la montre appelée à faire un livre nécessaire, la Constitution, et s'attardant à la préface. Il s'agit de la Déclaration des droits de l'homme. Rivarol a dit plus tard de ce morceau qu'il était « la préface criminelle d'un livre impossible (2) ». Dans le *Journal Politique*, il l'appelle simplement, ce qui est plus juste, « la préface dangereuse d'un livre nécessaire ». Il est facile aujourd'hui de bafouer cette métaphysique enfantine, quoiqu'elle ait repris faveur. Elle parut éblouissante aux contemporains de Rivarol; il fallait alors bien de la perspicacité pour en sentir à la fois la bouffonnerie et le danger. La bouffonnerie : parce que c'est une dérision de dire à l'homme social qu'il naît libre et demeure libre, alors que toute vie n'est qu'un tissu d'obligations; parce que c'est encore une dérision que de proclamer que tous les hommes sont égaux, alors que l'inégalité des qualités et des conditions physiques, intellectuelles et sociales est un fait inéluctable et universel. Le danger : parce que, les hommes étant bêtes et vaniteux, le peuple, prenant au mot ces principes, allait refuser d'obéir aux lois et tâcher d'abattre toutes les supériorités visibles.

Camille Desmoulins se chargea d'abaisser ces nuages à la portée de la populace : « Ma devise est celle des honnêtes gens : point de supérieur (3). » Cependant, de même qu'aucune secte religieuse, sinon composée de fous, n'a pu appliquer les préceptes de l'évangile, aucun gouvernement, et même insurrectionnel, n'a jamais songé à prendre au sérieux des principes qui sont la négation de toute vie sociale. Il en est de même de la souveraineté du peuple, sur laquelle on peut s'en tenir à l'explication de Rivarol : « La souveraineté est dans le peuple. Oui, sans doute; mais elle y est d'une manière implicite,

(1) *Journal politique*, IIe série, n° 19. *Résumé*.
(2) *Discours préliminaire : Récapitulation*.
(3) On lui a fait, au Palais-Royal, une statue bien digne de la bassesse de tels sentiments. Les gens du peuple, quoique favorables au personnage, ne peuvent la regarder sans rire. Cette double dégradation de l'art, et par l'œuvre et par le sujet, est très nuisible aux mœurs. Comment faire croire au peuple, après cela, que l'art est utile dans une nation?

c'est-à-dire à condition que le peuple ne l'exercera jamais que pour nommer ses représentants... La souveraineté est dans le peuple, comme un fruit est dans nos champs, d'une manière abstraite. Il faut que le fruit passe par l'arbre qui le produit, et que l'autorité passe par le sceptre qui l'exerce(1).» Comment ces divers principes, si on avait tiré leurs conséquences logiques, conduisaient droit au communisme, Rivarol l'explique ensuite. Les socialistes d'aujourd'hui trouveront là d'excellents arguments pour un partage rigoureux, entre tous les hommes, des biens et de la puissance civile. On en parlait déjà en 1789; on en parlera longtemps. La révolution, depuis le temps qu'elle dure, n'a encore jamais rien fait de sérieux pour le peuple; il est aussi mécontent et se dit aussi malheureux aujourd'hui qu'au temps où Rivarol écrivait : « Ce n'est pas le peuple, ce ne sont pas les pauvres, au nom desquels on a fait tant de mal, qui ont gagné à la révolution; vous le voyez, la misère est plus grande, les pauvres plus nombreux, et la compassion est éteinte... (2). »

Les *Résumés* s'achèvent sur le récit des journées d'octobre. C'est un des plus beaux chapitres d'histoire de la littérature française. Le pittoresque n'y enlève rien à l'éloquence et la fermeté du style y est égale à la netteté de la pensée. Quand un contemporain a écrit l'histoire de ce ton-là, la besogne est faite; il n'est plus besoin que de quelques éclaircissements. Comme s'il eût redouté de se mesurer avec un pareil maître, Taine a presque escamoté ces journées d'octobre, qui sont pourtant comme la clef de voûte de la révolution française. Il a soin, d'ailleurs, là plus que jamais, de ne jamais citer Rivarol, pourtant témoin oculaire, cela est évident. Quant au *Journal Politique National,* si prompt à en référer aux Montjoie et aux Malouet, il semble en avoir ignoré l'existence (3). L'histoire de Néron néglige Tacite.

(1) *Journal Politique.* Ire série, n° 18. *Résumé.*

(2) *Journal Politique.* IIe série, n° 1. *Résumé.* Comment ne pas citer ces *mots,* jetés çà et là et qu'on retrouve avec tant de plaisir, en relisant : « Le dogme de l'égalité absolue, c'est l'eucharistie des philosophes. — En général le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger, et sa majesté est tranquille, quand elle digère. »

(3) Il connaît, comme nous l'avons dit, la réimpression partielle, sous le titre de *Mémoires.* Taine suit Mallet du Pan, comme Mallet suivait Rivarol. Il appelle Mallet « le plus compétent, le plus judicieux, le plus profond observateur de la révolution ».

Voilà un nom un peu grand. Il ne me serait pas venu à l'esprit, ces rapprochements ne nous intéressant plus, mais ce fut le cri des contemporains. La comparaison semble écrasante; elle n'écrase point, du moins par le ridicule. Rivarol, dans son *Journal*, s'est élevé très haut, et il n'y a vraiment, dans la littérature française, aucune œuvre à comparer à celle-là (1). Montesquieu écrivait à loisir. Qu'un homme ait improvisé, à raison de deux articles par semaine, en une telle époque de fièvre, un journal politique d'une valeur aussi certaine comme document, comme style et comme pensée, cela enchante l'imagination comme un beau spectacle intellectuel. C'est un tour de force, mais de ceux que l'on peut appeler des tours de génie. Ecoutez-le encore un instant: « L'Assemblée nationale, en écrasant tous les corps intermédiaires, n'a fait qu'achever en France l'ouvrage des rois. Dès que l'Etat pourra donner une armée au prince, cette armée lui donnera l'Etat (2). »

Mallet du Pan n'eut qu'une fort petite influence sur la pensée de ses contemporains. L'arsenal où puisent tous ceux qui combattent la révolution, c'est le journal de Rivarol. Ses ennemis mêmes, et Camille Desmoulins, qu'il a raillé, reconnaissent sa valeur. Et c'est sans doute ce qui explique l'immunité dont il jouit jusqu'à juin 1792. Les jacobins qui avaient des lettres se sentaient, malgré eux, subjugués par cette parole puissante et toujours si décente, en un temps d'injures, qu'ennemis de ses idées il leur fallut un effort pour devenir ennemis de l'homme même. « J'ai vu trop tard pour en profiter, écrivait Burke à Claude-François de Rivarol, en 1791, les admirables annales de monsieur votre frère. On les mettra un jour à côté de celles de Tacite... (3). » Voilà le mot. On le trouverait dix fois dans les écrits du temps.

Croirait-on que, presque en même temps que son tragique récit des journées d'octobre, Rivarol écrivait pour les *Actes des Apôtres* (4) la délicieuse bouffonnerie intitulée *Explication d'une charade* ? C'est pourtant certain, et quoique le mor-

(1) « Personne, pas même Michelet... » dit M. Le Breton, à propos du récit des journées d'octobre, et c'est vrai.

(2) *Journal Politique*, IIIe série, no 4.

(3) *Lettre de M. Burke sur les affaires de France et des Pays-Bas;* 1791. Burke en avait profité sans le savoir par ses correspondants de Paris qui lui communiquaient les idées de Rivarol. C'est ainsi que les *Réflexions sur la révolution de France* ont tant de rapports avec le *Journal Politique National.*

(4) No 94.

ceau ne soit pas signé et que rien n'ait jamais prouvé qu'il fût de Rivarol, il est de lui, assurément. Il n'y avait qu'un homme en 1790 capable de donner à la satire politique ce ton de finesse. Le *Journal Politique* contient aussi, çà et là, des pages amusantes, par exemple la *Lettre sur la capture de l'abbé Maury à Péronne*, où il se laisse aller si joliment au plaisir de railler à la fois amis et ennemis : « Puisque le déguisement et la peur n'ont rien changé à la figure que le ciel m'a donnée, dit l'abbé aux gens de Péronne, je ne vous nierai pas, comme tout autre le ferait à ma place, que je ne sois l'abbé Maury. » On y trouve des anecdotes révolutionnaires bien caractéristiques : « Les Parisiens, qui passaient pour un bon peuple, ont manifesté dans ces temps-ci une férocité inouïe. Le jour où, sur un simple soupçon, ils cherchaient partout le marquis de la Salle pour le tuer, deux hommes, montés sur le réverbère qui servait de potence, criaient au peuple : Messieurs, le premier venu, puisque nous n'avons pas le marquis de la Salle (1). » C'est bien ce mélange de plaisanterie et de férocité dont parlera Rivarol, beaucoup plus tard, dans une lettre à son père (2). Ne se croirait-on pas chez le coiffeur : « Le premier de ces messieurs ? » Il compare la prise de la Bastille au passage du Rhin, qui ne donna de mal qu'à Boileau, puis : «... L'Europe n'a pas tardé à savoir que le gouverneur de la Bastille n'avait pas donné aux habitants de la capitale le temps de montrer leur courage. M. de Launay avait perdu la tête, avant qu'on la lui coupât (3). » Rivarol ne prend au sérieux que ce qui est vraiment sérieux. Pouvait-il deviner que cette prise de la Bastille, où on allait comme à un spectacle annoncé, deviendrait le premier mystère d'une religion nouvelle? Ceux qui virent pendre le charpentier Jésus dirent le soir à leurs amis : « Nous avons vu pendre », puis mangèrent leur soupe avec satisfaction.

Camille Desmoulins disait dans sa brochure, *la France*

(1) Ire série, n° 10.

(2) «... Je quittai Paris le 10 juin 92 fort à propos ; car on vint, sept jours après, soit pour me massacrer, soit pour me mener à l'échafaud. Les brigands dirent en entrant chez moi : « Où est-il, ce grand homme ? Nous venons le raccourcir. » C'est un des caractères de la Révolution, que ce mélange de plaisanterie et de férocité... » (Lettre du 12 mai 1797.) M. Taine, toujours triste, n'a guère vu que la férocité.

(3) Ire série, n° 13.

libre, quelque chose comme : Que n'ai-je le style de M. de Mirabeau ! Rivarol apprécie la brochure, en disant à l'auteur, qui comprit peut-être le lendemain : « Nous commencerons par féliciter M. Desmoulins, en lui apprenant qu'il a précisément le style de M. de Mirabeau... (1). »

Il a une haute idée de son office de journaliste politique : « Il faut au monde des nouvelles ou des nouveautés, mais un homme qui pense ne peut se résoudre à être le juré crieur de tant de petits événements dont la rapide vicissitude sert d'imagination aux journalistes et de pâture à la curiosité. Dans une grande révolution, il ne considère que les événements qui influent sur la fortune publique, et il écrit l'histoire que voudra lire un jour la postérité... Une idée vraie, une réflexion juste consolent ou ramènent les esprits ; mais la foule des folliculaires ne cherche que des crimes, ou des malheurs. Tel homme qui a déjà dénoncé trois ou quatre mille conjurations aux Parisiens n'a pu encore leur donner une idée (2). » Quelle leçon dans ce morceau hautain, et non seulement pour les journalistes, mais pour les historiens mêmes !

Le *Journal Politique National* n'était pas sans effarer un peu le commun de ses souscripteurs. La classe lisante, en s'élargissant tout à coup, s'était enrichie de curieux peu habitués à l'abstraction. Ils écrivaient donc, demandant que l'on se mît à leur portée. Cela donna lieu à Rivarol de rédiger un *Avertissement* (3) de la plus belle impertinence : « Quelques-uns de nos lecteurs, chefs de municipalités, députés ou suppléants du Tiers-Etat, se sont plaints du style des *Résumés*. Ils prétendent que cette manière d'écrire *donne trop à penser et qu'il n'existe point de journal où l'on áit si peu d'égards pour eux*. Ils demandent nettement un style plus *familier*, plus *populaire* et, pour tout dire, plus *national*. C'est donc pour leur plaire que M. Salomon (4), notre éditeur, leur a donné l'*Adresse aux Impartiaux*, insérée dans le numéro 10. On ne se plaindra pas, je pense, des airs de hauteur de cette prose-là, ni de l'aristocratie du style... Nous comptons sur la reconnaissance

(1) Ire série, n° 16. «... Mirabeau, c'est un barbare effroyable en fait de style...» *Conversation de Rivarol*, notée par Chênedollé.
(2) IIe Série, n° 1.
(3) IIe Série n° 11. L'*italique* est de Rivarol.
(4) C'était lui-même et non, comme le croit P. Malassis, l'abbé Sabatier, dont il était séparé depuis longtemps.

de ceux de nos lecteurs auxquels la prose des *Résumés* a donné des soucis. Mais nous les avertissons que nous ferons rarement le sacrifice de notre manière, et que nous ne donnerons que fort peu de ce style aisé qui leur plaît tant... »

Ce journal, quoique écrit sur un ton « qui donne trop à penser », n'en eut pas moins un très beau succès. Il était tiré à grand nombre, fut réimprimé plusieurs fois et rapporta à Rivarol des sommes si considérables qu'elles lui permirent de vivre libéralement jusqu'à son arrivée à Hambourg. Les historiens patriotes de la Révolution ont essayé de faire croire qu'il n'y avait plus en 1790 que deux partis, celui du peuple et celui de la cour ; c'est bien grossier ; il y en avait beaucoup d'autres, et notamment celui des idées, celui de la discussion philosophique. Par une singularité, qui doit sembler illogique aux esprits légers, ce parti des idées pourrait s'appeler aussi le parti réaliste.

(*A suivre.*)

REMY DE GOURMONT.

L'AUTEUR

—

Il y a quelques années, je voulus m'amuser à construire un auteur, un littérateur fait de chair et d'os — comme on construit un pantin en réunissant des morceaux de bois, commandés par une seule ficelle.

J'aurais pu essayer de développer le goût de la littérature dans un jeune homme, auquel la vie montante donne un grand désir de vivre ; mais je résolus de prendre plutôt une femme, parce qu'elle est une argile mieux malléable et qu'il est plus facile de s'en procurer une.

Sous prétexte de mariage, je m'introduisis dans une famille, où on élevait avec des soins jaloux, pour le mari futur, une jeune fille de dix-huit ans. On avait pour elle partagé la vie en choses convenables et inconvenantes, et on ne lui laissait pas connaître les secondes : on faisait parvenir jusqu'à elle l'air, la lumière, les aliments, et on ne lui parlait pas de l'amour, veillant autour de son corps, comme on veille autour d'un tonneau plein d'un vin précieux, pendant que le vin élabore avec une sûreté mystérieuse son goût de soleil.

Si, pour mon expérience, je choisis cette jeune fille plutôt qu'une autre, parmi celles que je pouvais approcher, c'est qu'un jour j'avais vu ses yeux briller comme d'un plaisir défendu, pendant que ses mains touchaient une étoffe, et je l'avais alors entendue dire : « Oh ! voyez les belles couleurs ! » avec une exaltation de bon augure.

Je ne lui dis pas mon but d'en faire un auteur : j'en aurais fait une précieuse ridicule ; je lui assurai seulement que je l'épouserais quand j'aurais fini quelques études déjà commencées de zoologie.

J'eus d'abord des attitudes tour à tour sentimentales et cavalières, ne voulant pas l'effaroucher ; car un esprit qui se bute est comme ce voyageur qui, engagé dans un mauvais chemin, s'écarte de plus en plus de la route qu'il devait prendre. Mais

je pensais en moi-même : « Petite fille, il faudra perdre avec moi toute pudeur et commencer bientôt à vivre ; vous voudriez vous attarder dans le calme familial ; vous êtes dans votre famille comme dans un bain et vous ne sentez même pas la douceur de l'eau : vous verrez, dans quelque temps, comme ce bain vous apparaîtra délicieux, quand vous le regretterez. »

Un jour que nous avions longtemps parlé des prairies sentimentales, des oiseaux, et de la beauté de l'amour pur, elle s'abandonna tout entière et je la pris avec lyrisme, cependant que mes phrases, variations faciles, cachaient, comme un masque au doux sourire, la face tordue du Désir.

Je calmai ensuite quelques remords qu'elle eut, en lui démontrant que ce n'était qu'une « affaire de temps », puisque nous devions nous marier bientôt. Elle reprit son attitude de langueur passionnée et je lui demandai alors : « A quoi pensez-vous? » elle me répondit : « A rien, je suis heureuse! » C'était une réponse ridicule et je vis qu'elle n'était pas encore prête à être un auteur, puisqu'elle ne pensait à rien en présence de sa joie.

Pour commencer sa formation, je mis de la glaise dans ses mains et la priai de modeler quelques formes géométriques, telles qu'un cube, une sphère, des pyramides.

Elle fit un grand pas, quand elle comprit qu'un cube a six côtés.

Je plaçai devant elle divers objets, comme modèles : je lui appris ainsi à regarder toutes les choses, à reconnaître qu'on peut en faire le tour de la main, qu'elles ont des profils différents et que l'air est tout heureux d'entrer dans les trous, de glisser sur les bosses d'un fauteuil ou d'un arbre.

Mon but était de lui apprendre que, devant un paysage, il ne faut pas avoir seulement une sensation béate faite de la bonté de l'air qu'on respire et de la liberté de l'espace qui s'ouvre devant les yeux ; mais il faut savoir regarder le paysage : y voir des plans successifs, les suivre du regard jusqu'à l'horizon, donner enfin à ses yeux la joie de remplir le but de leur vie, qui est de voir.

... La faisant ensuite dessiner, j'essayai de lui montrer que, par une illusion curieuse, des lignes sur un seul plan peuvent faire des objets dans l'espace et je lui parlai de ce peintre italien qui souvent, au milieu de la nuit, réveillait sa femme en la

secouant fortement; quand, dressée sur son lit, elle demandait en se frottant les yeux si le feu avait pris à la maison, le peintre lui disait : « N'as-tu jamais pensé combien la perspective est une belle chose ? » J'essayai ainsi de réveiller cette jeune fille de son inconscience.

... Puis sur les tableaux du Louvre et du Luxembourg, je lui montrai la joie des couleurs, les rouges chantant, les bleus de vitraux, les verts tendres ou criards, les jaunes, les violets et j'aurais voulu que les seuls noms des couleurs, rouge, jaune, bleu, vert — leur son dans l'air ou leur forme sur le papier — suscitassent devant elle de grands plans coloriés et lumineux.

... Me servant de ce que les femmes ont généralement un nez bien formé pour apprécier les parfums, je lui rappelai qu'un peu de liquide d'un flacon qu'on débouche peut évoquer en nous une pensée joyeuse ou triste, ou voluptueuse jusqu'à la pamoison.

Je ne donne ici que des indications sur ma méthode de professeur de sensualité. Ma fiancée fut d'ailleurs une élève appliquée; mais ma tâche devint plus difficile lorsque je voulus faire entrer dans ce cerveau de femme une idée de la Beauté. J'utilisai pour cela sa voix qui n'était pas très mauvaise et qu'avaient développée des parents prévoyants; quand elle venait de chanter, je lui disais : « Comprenez, ma petite fiancée, les couleurs et les formes ont des rapports, font des accords bons ou mauvais, créent un rythme, aussi bien que les sons » et je la ramenais devant les œuvres des sculpteurs et des peintres...

Dès que je crus lui avoir fait entrevoir la beauté des statues et des tableaux, je lui demandai de reprendre le modelage, le dessin, la peinture, pour qu'elle vît confusément que tout se tient dans le monde, que nous donnons des noms différents — « les couleurs, les formes, les sons » — à la symphonie universelle pénétrant en nous par les portes différentes des yeux, des doigts et des yeux, des oreilles.

Un moment, j'aperçus en elle une grande ardeur pour le modelage, je lui enlevai aussitôt la glaise; car il ne convient pas que le littérateur s'immobilise dans un art qui risquerait de le contenter et de le dégoûter des mots; mais il faut que, désirant tous les arts sans pouvoir les posséder, essayant vai-

nement de faire avec des mots de la sculpture, de la peinture, de la musique, il passe toute sa vie insatisfaite à recueillir comme un vase toute l'angoisse humaine.

Je tâchai enfin de donner aux pensées de mon élève quelque logique, oh ! très peu ! car beaucoup d'intelligence émousse les sensations (Victor Hugo était bête et Taine n'était pas un artiste), je voulais seulement en elle de l'attention à son âme, le goût de s'écouter sentir, et si je puis dire l'intelligence de la sensibilité.

... Un jour, j'arrivai chez elle comme finissait un bal blanc où elle avait beaucoup dansé ; elle vint vers moi et me dit : « Voyez, l'air est fait de telle sorte que les couleurs des objets sont vivantes aujourd'hui ; je sens que moi-même j'ai les lèvres très rouges. » Sa voix, entrecoupée par le mouvement de la danse, se brisa légèrement, devint plus haletante, ses yeux brillaient et ses joues étaient chaudes : je la pris pour la seconde fois ; je fus plus grossier qu'au premier jour ; je voulais lui donner une conscience nette de son corps en faisant avec lui un jeu ardent ; elle répondit à mes gestes indécents par des gestes accordés sur les miens. Sa voix se faussa tout à fait et j'entends encore cette voix rauque crier des phrases semblables à celle d'une catin quelconque au moment du rut.

Elle se rhabilla ; puis, assise, les yeux candides fixés par le rêve, elle me raconta un souvenir d'enfance ; c'était comme une chanson très lente, avec une sorte de rythme si lointain que, pour le suivre dans toutes ses courbes, il fallait tendre l'oreille ; c'était un récit mystique, si beau et si pur que je fus surpris, moi qui avais pétri cette âme ; mais en écoutant mieux, je perçus dans ce murmure religieux des images lointaines où l'on retrouvait les sensations bonnes et chaudes et lourdes et impudiques ; comme en écoutant le murmure d'abord continu d'un arbre on croit distinguer le froissement des feuilles, le chant des oiseaux, des bruits d'insectes, toute une vie amoureuse.

Les jours suivants, je fis lire à cette femme quelques livres et je l'entendis s'écrier : « C'est beau de pouvoir ainsi exprimer ses sensations ! » J'ajoutai aussitôt : « La belle chose que d'être auteur !... A la fin d'une représentation donnée sur une scène construite dans des arènes du Midi de la France j'ai vu la foule enthousiaste appeller l'auteur par de grands

cris, exiger sa venue. Il arriva, tout petit, au fond de l'arène au milieu de la scène vide, et il porta la main à son front tout ébloui... Un grand espace fourmillant de têtes, inondé de soleil, s'agitait, vibrait, hurlait vers lui. Je le vis redresser fièrement la tête et boire cette joie sauvage ; il tendit les bras en avant et les ramena sur sa poitrine, dans un geste de remerciement, qui paraissait plutôt vouloir saisir la foule et la lumière et les serrer contre soi. »

... Je dirigeais ainsi l'éducation de la jeune fille que j'avais choisie un jour de désœuvrement, quand je fus interrompu par la maladie de son frère, un petit garçon d'une dizaine d'années. La marche déjà rapide du mal se précipita tout à coup et l'on découvrit avec un étonnement sacré que l'enfant allait mourir ; je fus introduit dans la chambre... Autour du lit, étaient le père, la mère et ma fiancée ; ils tordaient leur bouche pour ne pas pleurer fort ; on épiait la figure de l'enfant encore vivant, qui venait de prononcer quelques mots étonnés devant sa propre faiblesse et demandant pardon de faire ainsi de la peine à ses parents ; on cherchait affreusement par quels gestes on pourrait écarter la mort qu'on sentait dans la chambre, entrée impudemment dans cet intérieur familial si chaud, malgré les fioles de toutes les couleurs qui prenaient des airs de philtres mystérieux. Dans toutes les mémoires, revenaient des moments du court passé de ce petit garçon qui agonisait : on entendait encore ses phrases puériles et l'on revoyait sa figure fraîche aux grands yeux confiants dans la vie... Les sanglots étouffaient dans les gorges ; il semblait que plus rien n'était utile dans le monde ; on espérait un peu un miracle ou la chute de la maison...

Quand elle me vit, ma fiancée me dit entre ses larmes : « Les gestes qu'on fait dans cette chambre, les mots qu'on prononce, ne vous semble-t-il pas qu'ils s'arrangent d'eux-mêmes, comme s'ils voulaient être écrits ? » J'eus un frisson de joie, je sentis au-dessus de mon front se dresser la plume de Méphistophélès : l'œuvre était accomplie.

J'abandonnai cette jeune fille et ne l'épousai pas, n'ayant plus rien à en faire et sachant bien que je serais renseigné sur les moindres faits de sa vie future par les livres qu'elle ferait paraître.

PIERRE GRASSET.

L'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES PÊCHES MARITIMES EN GRANDE-BRETAGNE[1]

—

J'ai décrit précédemment ici la manière dont les Anglais pratiquent la pêche sur la mer du Nord, et, dans un second article, je me suis arrêté aux résultats économiques qui en sont la conséquence. En même temps, je comparais ses résultats à ceux obtenus en d'autres pays, particulièrement en France. L'organisation pratique de la pêche chez nos voisins d'Outre-Manche, celle des transports du poisson frais chez nos voisins belges et allemands contribuent puissamment à nous placer vis-à-vis d'eux dans un état d'infériorité manifeste, alors qu'il nous serait très possible, si non de les battre, tout au moins de les concurrencer avantageusement sur les divers marchés. J'ai laissé entrevoir (et c'est sur ce point que je veux m'arrêter un instant aujourd'hui) combien leur organisation scientifique de la pêche, très complète, très étendue, et internationalisée, exerçait une heureuse influence sur le rendement de cette industrie nouvelle qui a prospéré chez eux avec une rapidité inouïe depuis une dizaine d'années(2). Dans les ports de pêche anglais de la côte Est, il n'est pas rare de rencontrer des armateurs, simples matelots au début de leur carrière, possesseurs aujourd'hui d'une dizaine de chalutiers à vapeur, et intéressés dans les fabriques connexes de glace artificielle, d'engins de pêche, etc., qu'ils ont contribué à créer : ces hommes ont conquis en dix ans des fortunes s'élevant à deux et trois millions.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 195, 198.
(2) Le prix de vente du poisson en Grande-Bretagne atteignait, fin de septembre 1905, 7.606.841 liv. sterl., en augmentation de 723.656 liv. sterl. sur la période correspondante en 1904. C'est la progression énorme de ces dernières années qui se continue.

Il ne faut pas l'oublier : à côté d'eux prospèrent des compagnies qui ont engagé dans la pêche chacune de dix à douze millions en moyenne.

Cette richesse que l'application de la vapeur au chalutage a permis d'aller récolter en abondance dans les fonds sous-marins, il était à craindre qu'elle ne s'épuisât, et que les bancs de pêche, soumis au chalutage intensif, ne fussent bientôt entièrement dépeuplés. Les marins anglais ont coutume de dire : « Laissez tomber votre montre à la mer : le premier coup de chalut ne la ramènera pas ; le deuxième ne vous la rendra peut-être pas encore ; mais vous pouvez être certain de la retrouver au troisième. » Rien ne démontre d'une façon plus frappante combien les coups de chalut sont donnés près les uns des autres : pas un recoin des lieux de pêche qui échappe à leur action. Ces conditions toutes nouvelles exigent une réglementation sévère, afin d'empêcher les abus qui détruiraient un patrimoine naturel que les vivants se doivent de transmettre intact aux générations futures. C'est la vieille fable de la Poule aux œufs d'or une fois de plus remise en action.

Les Hollandais en ont méconnu la morale pendant un temps : ils ne trouvent plus à l'heure actuelle de poisson dans leurs eaux territoriales désertes, et ils aperçoivent clairement la nécessité de condamner le régime de liberté pour revenir à l'institution et à l'observation de règlements protecteurs.

Cette réglementation doit être beaucoup plus scientifique qu'administrative : sa base essentielle se trouve dans une science de date récente : l'Océanographie. L'étude des mœurs, des conditions de vie et d'habitat des poissons, permet désormais au savant de dire aux marins où, quand et comment ils doivent raisonnablement pêcher, et de les renseigner sur les migrations de ces bandes innombrables de poissons sur lesquelles vivent des populations entières, qui meurent lamentablement de faim lorsqu'elles se présentent seules au rendez-vous attendu, et que la moisson dont elles se nourrissent leur fait défaut.

Dès le début, les Anglais comprirent l'intérêt capital que présentait pour le développement des pêches maritimes celui de l'Océanographie, et cela bien avant l'application de la vapeur au chalutage, en un temps où la nécessité des renseignements que peut fournir cette science se faisait sentir avec moins

d'intensité qu'aujourd'hui. Les divers voyages d'exploration accomplis précédemment en avaient fourni les premiers éléments, en nombre insuffisant cependant pour que l'on pût encore songer à en faire un tout complet, un corps d'études capable de constituer une science. Là était la lacune qu'il s'agissait de combler.

En 1872, le gouvernement anglais confia à une mission de savants un navire de la marine royale, le « Challenger », qui appareilla de Plymouth, le 21 décembre de cette année, et ne rentra en Angleterre que le 24 mai 1874, après avoir couvert 127.650 kilomètres, opéré 387 sondages dont quelques-uns atteignaient 7.000 mètres, et 110 dragages dont quelques-uns à près de 6.000 mètres. Les documents, les observations recueillis en quantité au cours de ce voyage furent ensuite étudiés, classés, non seulement par les membres de l'expédition et par des savants anglais, mais encore par ceux de leurs confrères européens que leur spécialité désignait plus particulièrement. Il résulta de ce travail d'ensemble la publication d'un gros ouvrage qui couvre plusieurs rayons de bibliothèque. Là sont véritablement les premières bases de l'Océanographie, désormais constituée en tant que science. Il n'est que juste de rappeler la part prise à ces travaux considérables par un homme sans la haute compétence et la haute autorité duquel ils n'auraient peut-être pas vu le jour, Sir John Murray, le même qui publie en ce moment les résultats extrêmement curieux de ses études sur le régime des lacs d'Ecosse.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire des travaux qui ont suivi; on sait la part prépondérante qu'y a prise le prince de Monaco. Aujourd'hui l'Océanographie est une science précise, et les premiers résultats qu'elle a fournis donnent tout lieu d'augurer très favorablement de son avenir, et de la classer au rang de celles dont l'utilité pratique est la plus immédiate, et l'une des plus productives. Elle est appelée à jouer un rôle à la fois social et humanitaire.

La Grande-Bretagne est le pays où les pêches maritimes ont atteint leur plus grand développement, motif suffisant pour jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation scientifique, de date récente, qui aujourd'hui s'efforce de diriger, de réglementer la pêche et de renseigner les pêcheurs au mieux de leurs intérêts.

Il est bon de rappeler avec quel soin jaloux le gouvernement britannique gouverne... mais ne fait pas autre chose, laissant autant que possible chacun agir à sa guise dans sa sphère, et les initiatives privées se produire et s'affirmer, ce qui ne manque pas en Angleterre. Cette méthode explique bien des diversités administratives qui nous étonnent, nous surtout, qui, dans les moindres détails de l'administration, et même ailleurs, sommes habitués à rencontrer, visible et tangible, le doigt de Dieu..... je veux dire de l'Etat Sacro-Saint.

En Angleterre, le ministère de l'Agriculture et des Pêches ne dispose en propre d'aucun laboratoire, d'aucune station maritime. Le laboratoire de Plymouth, un des plus considérables du monde, un des mieux aménagés, et qui s'égale presque à celui de Naples, est une œuvre d'initiative privée. Il a été créé, organisé, par la « Marine biological Association », qui en assure l'entretien et le fonctionnement, sous la haute direction du docteur Allen. A ce laboratoire est adjoint un bateau de recherches ; son action s'étend surtout sur la Manche où il est tout à fait regrettable qu'un laboratoire français ne le soutienne de sa collaboration, sur le rivage opposé, en vue de communiquer des résultats plus complets à la Commission internationale dont le siège est à Copenhague, et à laquelle le Gouvernement français, seul parmi les puissances intéressées, n'a pas cru devoir prendre part.

Sur la mer d'Irlande, le professeur Herdman, de l'Université de Liverpool, a organisé un petit laboratoire à l'Ile de Man. A Dublin, c'est le Fishery Board lui-même, à l'inverse de ce qui se passe en Angleterre, qui a créé un service d'études océanographiques dirigé par le docteur Holt, et a mis à sa disposition un navire de recherches.

Plus au Nord, à Millport, dans un îlot situé à l'embouchure de la Clyde, la « Marine biological Association for the west of Scotland », encore une œuvre d'initiative privée, a installé un laboratoire doté lui aussi de son bateau de recherches. C'est Sir John Murray qui a le plus activement contribué à la création de cette institution. La caractéristique en est dans les nombreuses facilités qu'elle procure aux étudiants désireux de pousser plus à fond leurs études de biologie marine : ils ont à leur disposition le bateau de recherches qui récolte pour eux les échantillons dont ils ont besoin, une série de cuves à diver-

ses profondeurs où court constamment l'eau de la mer et où ils peuvent placer leurs échantillons en observation, les instruments et les produits chimiques nécessaires, et même le vivre et le couvert, pour un prix tellement bas qu'il en est presque nominal.

Sur la mer du Nord, le Fishery Board d'Ecosse a installé un laboratoire officiel à la baie de Nig, près d'Aberdeen ; il en a confié la direction au docteur Wemyss-Fulton, tandis qu'au Museum du Collège de Dundee le professeur d'Arcy-Thompson est son conseiller scientifique. Les statistiques du Fishery board d'Ecosse sont particulièrement remarquables.

Un peu plus au Sud, à Saint-Andrews, le professeur Mac-Intosch poursuit une œuvre remarquable dans le très beau laboratoire qui est sa chose.

A Newcastle-on-Tyne, le professeur Meek s'efforce en ce moment de construire le nouvel anneau qui va continuer sans interruption cette chaîne jusqu'à Lowestoft, où M. Garstang a été placé à la tête du second laboratoire de la « Marine biological Association », qui étend ainsi le champ de ses investigations à la fois sur l'Atlantique, la Manche, et la mer du Nord.

Soit isolément, soit en relation les uns avec les autres, tous ces laboratoires étudient activement les mœurs des espèces de poissons les plus fréquemment pêchés dans les eaux où opèrent les marins anglais. Les poissons capturés par les chaluts des navires de recherches sont marqués et rejetés à la mer, et les pêcheurs qui les reprennent ensuite sont priés de les signaler aux laboratoires. Ainsi l'on a découvert que des poissons plats, par exemple, accomplissent en trois ou quatre jours des trajets considérables, nageant en moyenne à une allure de trois milles à l'heure. De même les migrations des poissons qui voyagent par bandes, les courants, les lieux de frai, etc., sont observés d'aussi près que possible, et ces divers phénomènes sont consignés sur des cartes, d'un enseignement précieux. Et ensuite les observations recueillies, les amas de documents accumulés, sont réunis en d'énormes volumes comme celui que vient de publier tout récemment le Fishery Board d'Ecosse. Ce travail va s'ajouter à ceux que centralise la Commission internationale : leur ensemble produit une des œuvres les plus remarquables que la science moderne ait mises au

jour, et à laquelle on ne saurait trop regretter que la France, pourtant bien intéressée dans la question, ait refusé de s'associer.

D'autant plus que la conséquence pratique la plus claire qui en résulte se résume ainsi : les pêcheurs anglais dirigent leur pêche rationnellement; les pêcheurs français en sont réduits à se fier uniquement à leur instinct.

La partie n'est pas égale.

Ici encore, deux chiffres en diront plus que toutes les dissertations auxquelles on serait tenté de se livrer par amour de la littérature : malgré la collaboration des initiatives privées, et venant s'y ajouter, une somme de 6.300.000 fr. est consacrée annuellement par le gouvernement britannique à subventionner les études et les recherches océanographiques ; au même objet, le gouvernement français consacre 35.000 fr. ! Les pêcheurs bretons implorent en ce moment le secours de l'Etat : au lieu de lui demander des rentes (ce qui est du reste une tendance générale de nos compatriotes), ils feraient bien mieux de lui demander de les assister efficacement en leur faisant dire par ses savants où se sont évaporées ces sardines et ces morues qu'ils ne parviennent plus à joindre, alors que les pêcheurs anglais et américains savent parfaitement où les trouver. Il est bon d'ajouter que quand l'Etat aurait indiqué aux pêcheurs bretons où pêcher, il leur faudrait, pour s'y rendre utilement, renouveler leur outillage moyenageux.

La question totale se dresse en Bretagne avec un caractère aigu : elle ne peut être résolue que par l'intervention de la science océanographique, et l'application à la pêche maritime des procédés industriels modernes (1).

Ce simple exposé des organismes scientifiques britanniques ayant l'Océanographie pour but ne serait pas complet si je ne mentionnais à côté d'eux (avant qu'il soit longtemps on pourra dire au-dessus d'eux) une société de fondation encore récente, qui s'est groupée autour de Sir John Murray, sous le

(1) N'est-il pas extraordinaire, par exemple, de voir que des pêcheries du Portugal passent en ce moment aux mains des Allemands? Vingt-cinq chalutiers à vapeur de cette nationalité pêchent au large des côtes portugaises et vendent leur poisson à Lisbonne, sans revenir en Allemagne. Les Bretons qui refusent de s'absenter de chez eux pendant plus de six mois, et d'embarquer sur des navires outillés à la moderne, ne sont-ils pas les premiers coupables de leur situation présente? N'en voyons-nous pas là une preuve flagrante? — Tous autres remèdes seraient purement empiriques et momentanés. Ils ne guériraient rien.

patronage du *Challenger*. Cette société a ceci de particulier que chacun de ses membres, quand vous lui en parlez, vous répond : « Oh ! ce n'est qu'une petite société !... » Petite, en effet, en ce sens qu'elle ne comprend que vingt-cinq membres : mais ses statuts lui interdisent d'en avoir davantage. Et les vingt-cinq membres qui la composent sont des biologistes, des météorologues, des hydrographes, etc., qui comptent parmi les plus réputés du Royaume-Uni. La plupart sont jeunes. La *Société du Challenger* n'a pas de président : un seul secrétaire suffit à assurer le fonctionnement de son existence, mais ce secrétaire est un homme entièrement dévoué à la science, remarquablement actif et énergique, le docteur G. Herbert Fowler.

Avec de tels éléments, avec les conseils du savant averti et de l'homme d'expérience qu'est Sir John Murray, avec la vigueur, l'entrain et le savoir de ses collègues, on peut le prédire, sans risquer de se tromper beaucoup : la *Société du Challenger* tiendra avant peu la tête des sciences océanographiques, et formera un de ces corps savants qui sont la gloire de la nation à laquelle ils appartiennent, et constituent un des plus beaux fleurons de la couronne de lumières qui brille au front des peuples civilisés.

HENRI MALO.

L'AMOUR FESSÉ

—

Écrit en septembre 1865 par M. Calixte Vidal (de la Gontrie).

Ma sœur Jacqueline Lassort est venue ce soir me surprendre en ma retraite bordelaise de la rue du Vieux-Huchoir. Elle est entrée dans l'asile de la science environnée par un turbulent concert de frous-frous soyeux et d'éclats de rire. Comme elle est jeune et comme elle est belle! Bien que ma mère l'ait eue d'un second mariage et que je sois presque de seize ans plus âgé qu'elle, nous nous aimons très tendrement. Elle est arrivée ce matin pour choisir ses robes d'hiver et, demain, le train l'emportera de nouveau vers les Pyrénées et sa maison de Sérimonnes. Cette fois encore, elle n'a point oublié son pauvre grand. Elle m'a conté ses achats: elle a surtout parlé avec enthousiasme d'une robe de bal en soie ambrée avec des entre-deux en « blonde de Caen ». Moi, je contemple les yeux noirs de Jacqueline et ses lourds cheveux couleur de seigle mûr... A n'en point douter, voici une robe qui, de Sérimonnes à Tarbes, fera, cet hiver, bien des envieuses et vaudra bien des jaloux à ce bon Lassort.

Mais déjà ma sœur, en faisant la moue, a promené ses regards sur les objets maussades qui m'environnent. Voici les farouches *in-folios*, rangés en bataille sur les rayons de la bibliothèque, ou tristement épars sur le sol ainsi que des guerriers après le combat; voici mes instruments d'astronomie, les télescopes dont les lentilles, dans l'ombre, sont braquées comme des yeux luisants et mauvais; voici mes papiers noircis de grimoires, et les boîtes de mes violons alignées sur le sol, comme de petits cercueils où, pour un temps, les âmes musicales des mélodies sommeillent; et voici partout la poussière des choses et, sur mon front, celle des souvenirs, qu'on nomme la mélancolie.

Et Jacqueline me gronde :

— Oh! le vilain, qui reste enfoui dans son trou, au lieu de revenir au pays, où il ne quitterait plus jamais sa petite sœur qui l'adore!...

Elle s'est jetée à mon cou et parle à présent tout près de mon âme. Ah! si c'était possible de partir avec Jacqueline, de recommencer la suite des jours et de les laisser couler doucement auprès d'elle, là-bas, dans la maison où je suis né, où elle vit heureuse à présent! Si la source des larmes ne s'était pas tarie à la longue, si je pouvais pleurer, devenir faible comme un enfant et me laisser guider par cette petite main, si c'était possible, mon Dieu!

Et Jacqueline dit encore :

— Ecoute; le soir, mon mari et moi, nous poussons quelque fois nos promenades jusqu'à ta demeure. Si tu savais comme le parc de la Gontrie est beau en ce moment! Bien avant d'y arriver, on sent l'odeur des magnolias; ils sont en fleurs; c'est une fête... Calixte, il faut revenir, il faut rouvrir les portes, il faut oublier.

Oublier!

Si Dieu le permettait, est-ce que cette grâce ne s'épanouirait pas en moi aujourd'hui, par ce bel après-midi d'été finissant, tandis que je sens contre mes joues, Jacqueline, la fraternelle caresse de vos bras et, dans ces tristes yeux, la jeune clarté des vôtres?...

Comme d'habitude, je ne réponds rien aux tendres supplications de ma sœur; je reste immobile près d'elle, les yeux cloués au sol ou perdus dans le vague; puis je lui dis, d'une voix bien humble, bien suppliante, comme si je craignais qu'elle ne fût fâchée de mon entêtement :

— Petite sœur, je vais m'habiller, me faire très beau; tu prendras mon bras... je serai si heureux... Nous irons dîner ensemble, et puis je te conduirai où tu voudras... Ce sera charmant de rentrer pour quelques instants dans la vie à côté de toi... J'avertirai Mme Lanselme, mon intendante; tu dormiras dans ma chambre et elle fera mon lit dans la bibliothèque, ici...

Jacqueline m'embrasse encore. Je la quitte pour aller « me faire très beau ».

Oublier, Seigneur (1)!...

(1) Le lecteur sera gêné, durant ces premières lignes, par telle ou telle allusion à

*

Nous sommes allés dîner presque hors ville, dans un cabaret d'été où se réunit la jeunesse élégante. Jacqueline prenait naïvement plaisir à sa beauté. Les dandys se rapprochaient de nous, parlaient à voix haute pour attirer son attention et faisaient des mines en son honneur. Quelle jolie gaîté! Une fois elle s'est penchée vers mon oreille en murmurant :

— Ils te prennent pour mon mari. Comme je m'amuse! Et toi? Est-ce que cela ne t'amuse pas, d'être mon mari?

Charme tout puissant de l'innocence! Je crois que j'ai pu sourire... Mais, hélas! qu'est-ce que cette enfant est allée dire là?

Ensuite nous avons écouté un opéra dans le théâtre solennel, somptueux et laid, œuvre de l'architecte Louis. La Déesse Musique peut-elle vraiment trouver en lui un temple digne d'elle? Quelle vaine prétention ont les hommes de la vouloir loger dans ce monument massif où elle ne doit déployer ses ailes qu'avec dégoût! Quels entrelacs d'immatérielles pierres, quelles effarantes et vertigineuses tours dressées jusqu'aux nuages lui fourniraient la demeure que sa divine essence est en droit d'exiger? Quel Piranèse pourrait rêver les escaliers fantastiques qui figureraient les ascensions par lesquelles elles nous amène jusqu'à la sphère des esprits errants?... En vérité la Musique n'a de temples que dans les âmes qu'elle daigne élire; et c'est, d'ailleurs, une profanation de la faire servir à la seule délectation des oreilles, alors qu'elle porte en elle des forces péremptoires que notre devoir est d'utiliser.

En rentrant nous avons, Jacqueline et moi, parlé encore de Sérimonnes. A présent ma sœur dort, derrière cette cloison, et sourit à de jolis songes où miroitent des robes de soie ambrée ornées de dentelles anciennes. Petite sœur, dormez; moi, solitaire, je vais veiller ici toute la nuit. J'écouterai le vol tumultueux des souvenirs s'ébattre en soulevant d'anti-

des événements qu'il ne connaît pas encore. Mais notre dessein bien arrêté est de ne rien changer aux notes de M. Vidal de la Gontrie (Calixte-Léonce). Un appendice explicatif, à la fin de l'*Amour fessé*, rendra compte de tout ce qu'il y a nécessairement de mystérieux dans cette sorte de préface et, entre autres choses, jettera quelque clarté sur les opinions tout au moins singulières que M. Vidal de la Gontrie professe un peu plus loin sur la musique. Avant qu'il ne nous raconte les aventures lamentables dont il fut témoin dans son enfance, que les curieux se contentent de savoir qu'il n'eut guère lui-même à se féliciter de la bonté du destin. (Note de l'Editeur.)

ques poussières. Et, déjà, les voici tous... Mais il en est un dont le fantôme passe et repasse inexorablement devant mes yeux. Attendez-vous, ô Spectre, les honneurs funéraires que l'infortuné Elpénor demandait au vieil Odysseus, dans le pays des Cimmériens couverts d'ombre et de nuées. Soit donc! Acceptez le récit que j'entreprends à présent, que je ne puis plus ne pas entreprendre. Les bruits du dehors se sont tus; quand je tourne la tête, je vois, par la fenêtre, l'arête d'un toit découper un fastueux lambeau de nuit semé d'étoiles; ma plume glisse doucement sur le papier; une race effrontée de petites souris blanches, nourries jadis par la vieille dame qui me précéda en ce logis, aiguise ses dents sur mes bouquins et fait, par instants, grincer le silence; je devine à côté de moi, dans la chambre, un souffle paisible, égal, heureux...

Puissiez-vous dormir ainsi toute votre vie, ma sœur Jacqueline!

I

Au creux d'une vallée pyrénéenne, dans un horizon étroit de montagnes bleues, c'est Sérimonnes, et son clocher pointu où luit un coq dans la lumière, et ses maisons qui grimpent le long d'un versant, serrées et grises comme un troupeau las et couvert de poussière. L'immobilité accablante des monts pèse lourdement sur les hommes; dans le sommeil de la nature le village semble endormi. Je le revois surtout tel qu'il était aux jours de l'été, quand les rayons du soleil s'amassaient dans la vallée ainsi qu'un liquide brûlant dans un vase, je le revois comme si je me trouvais encore sur la terrasse de notre maison qui était la plus haute au flanc de la montagne : à mes pieds, nul mouvement ne signalait la vie, nul bruit humain ne vibrait; et, comme on entendait toujours le grondement fougueux du Gave d'Orio sur les roches, la voix de l'eau avait fini par n'être plus pour moi que la voix elle-même du silence.

Les hommes y étaient rudes et tout près de la terre. Ils se coiffaient d'un béret bleu, cambraient fièrement leurs torses dans des justaucorps de bure olivâtre, et leurs jambes nerveuses étaient serrées aux mollets par des lanières de cuir. Ils croyaient farouchement en Dieu, mais, le jugeant sans doute trop lointain pour qu'il valût la peine de s'en inquiéter beaucoup, ils préféraient prendre garde aux sorciers dont les ma-

léfices peuplent les nuits noires. Après au labeur, ils torturaient tout l'an le ventre de la terre et, instruits dès l'enfance à épier sa fécondité, ils allaient, le front penché vers elle, jusqu'à la mort. Le sol déjà pierreux du val ne donnait que des maïs et des fèves maigres, mais, pourvu que les hivers ne fussent point trop rigoureux, les vignes de raisins blancs, qu'on laissait se marier follement aux branches des arbres, fournissaient en automne un vin piquant et capiteux. En mars les perce-neige et les jacinthes sauvages fleurissaient à foison sur les pentes, puis, tandis que la neige des glaciers diminuait aux sommets des pics lointains, la neige des lilas s'épanouissait sur la vallée; et, durant la fin du printemps et les mois d'été, c'était un immense et lent concert de parfums auquel chaque semaine ajoutait une gamme nouvelle et dont le ton changeait selon que les pluies mouillaient les plantes ou que le soleil les frappait dru.

C'est là que je suis né, en l'an mil huit cent vingt-sept, précisément le jour de Chandeleur, et, quand je replie sur lui-même l'écheveau de mes jours, c'est au penchant de la vallée de Sérimonnes, dans la maison qui dominait tout le village, que le fil de ma destinée échappe à mon souvenir en se perdant au milieu des ténèbres d'où nous sortons tous. J'y ai grandi près de ma mère et de ma grand'mère, mon père étant mort l'année même de ma naissance pour avoir bu d'une source glacée après s'être échauffé tout un jour à courre les lièvres. Pour ce qui est de ma mère, sa tendresse et la mienne furent unies l'une à l'autre par des liens si serrés et je me suis si peu éloigné d'elle durant le temps qu'elle a vécu, qu'à peine je la puis distinguer de moi-même. Tout autre était l'amour que je portais à ma grand'mère et j'ai tort, apparemment, d'écrire ici le mot amour, car elle n'excitait guère en moi qu'un vif intérêt; elle était, dans mon âme, assez voisine des objets amusants ou curieux que le monde offrait à mes sens naïfs et, notamment, de ces livres remplis d'histoires extraordinaires que je trouvais dans mes souliers aux matins de Noël et que je lisais ou me faisais lire pendant les jours froids.

Grand'mère de Castel-Baigts était une personne fort robuste encore, bavarde, tapageuse et grondeuse; mais je la savais peu redoutable; ses colères, qui étaient fréquentes, duraient d'autant moins qu'elle les faisait sonner plus haut.

Sa vie avait été assez diverse. Dans son enfance, les de la Gontrie, riches et bien en cour, avaient mené grand train à Versailles; ce nom revient assez fréquemment dans les mémoires et les chroniques de l'époque; le père de ma grand'mère, Pierre de la Gontrie, homme aimable, poli et ingénieux, fut pour Louis XVI une manière de confident; il lui donna de précieux conseils sur l'art de fabriquer les serrures; et le cadet, Sébastien, abbé de Lucernay, fut tenu pour la seule personne dont la Polignac pouvait supporter la compagnie, quand ses coliques lui donnaient des humeurs noires.

La Révolution venue, toute la famille se réfugia dans ses domaines pyrénéens; le bruit du canon et des idées nouvelles ne retentit jamais jusque-là et, même aux jours les plus tourmentés, Sérimonnes, comme par le passé, dormit paisiblement dans son lit de montagnes bleues. Pierre de la Gontrie, devenu veuf, ne sut bientôt plus que faire de sa grande fille turbulente, que la solitude ennuyait; en désespoir de cause il lui enjoignit de se marier avec un gentilhomme du pays, M. de Castel-Baigts. C'était un grand chasseur et un bon buveur; peu patient de nature, il battit sa femme d'importance, toutes les fois que la chasse et le vin lui en laissèrent le temps; mais elle le lui rendit bien. Au fond, ils s'aimaient beaucoup et ma grand'mère n'aurait sans doute pas gardé de son mari un mauvais souvenir, si elle n'avait découvert à sa mort qu'il avait beaucoup joué dans les tripots des villes voisines, et si malheureusement qu'elle était à peu peu près ruinée. Elle en prit du reste assez facilement son parti; sur certains points son caractère était devenu fort accommodant et c'est ainsi qu'elle laissa ma mère se marier avec un simple bourgeois, quand le désir lui en vint : « Il faut bien, disait Mme de Castel-Baigts, marcher avec son temps. »

Pour dire le vrai, elle avait fini par voir d'un œil indifférent les événements aller leur train parce que, tandis qu'elle avançait en âge, elle laissait son esprit reculer vers le passé, et vivait de plus en plus au milieu de ses souvenirs. Et les objets familiers de ses souvenirs, ce n'étaient point les jours de Sérimonnes, ni M. de Castel-Baigts, mais sa plus lointaine jeunesse : Versailles, le roi, la reine, et tout ce monde prestigieux qu'elle avait traversé en sortant du couvent.

Seul l'amour de ses paons et de son chien Némorin la rat-

tachait à la vie réelle. Les paons vivaient en liberté dans le jardin ; l'après-midi, elle les appelait, et les nobles bêtes, reconnaissant sa voix, venaient picorer sur la pelouse les grains qu'elle leur lançait. Quant à Némorin, c'était un affreux petit animal qu'un ami lui avait rapporté de Chine ; sa peau grisâtre était presque nue, à cela près que des touffes de poils maigres et sales poussaient au bout de sa queue et au-dessus de ses yeux, lesquels étaient bombés et luisants comme des billes de jais : frileux et hargneux, il grelottait perpétuellement et grondait. Ma grand'mère l'adorait, le prenait dans ses bras, le laissait retomber, le couvrait de baisers et de coups en lui racontant des histoires. Sa tendresse pour moi devait se confondre à peu près avec celle qu'elle nourrissait pour Némorin ; en tout cas elle manifestait l'une et l'autre de la même manière. Je n'aimais pas les coups, ses baisers m'étaient indifférents, mais ses histoires me charmaient.

Comme elles ont jadis bourdonné dans ma tête, ces histoires en qui mon imagination retrouvait si facilement le charme mystérieux des contes de fées !... Voici la reine Marie-Antoinette, blonde sous la poudre à l'égal de Marsya et de Viviane... Elle joue dans les jardins de Trianon fleuris comme ceux de l'enchanteur Merlin... Et voici encore la belle Lamballe, avec sa bouche de sang qui s'épanouit sur des dents blanches en un perpétuel sourire... Un jour d'automne, la reine légère et son amie, vêtues comme de simples dames, se sont échappées du Château. Oui, c'est l'automne; contre le ciel bleu gris les arbres sont d'or et, bien que nulle brise ne souffle, des feuilles s'envolent et tombent lentement, lentement, une à une, comme à regret, sur l'herbe, au bord du Grand-Canal ; jamais l'odeur du buis ne fut si pénétrante... La reine et son amie fuient en se tenant par la main et, parfois, gaiement émues à la pensée qu'on peut les suivre, elles se retournent, regardent : là-bas le Château rougeoie dans un embrasement de soleil; toutes les vitres lancent des flammes. Pour qui est le bûcher que le soleil allume aujourd'hui sur l'immense terrasse? Des cloches sonnent... Pour qui est ce glas?

A l'entrée des bois, la reine et Lamballe ont rencontré ma grand'mère :

— C'est la petite de la Goatrie. Hé ! petite, veux-tu venir avec nous?

Et les voici parties toutes les trois. Déjà le Château a disparu derrière les arbres. La forêt frémit et embaume ; les noires myrtilles sont mûres, et les fugitives s'en barbouillent les lèvres en riant... Il y a aussi des violettes d'automne qui sont plaisantes à mettre dans les cheveux ; Antoinette en a tressé une couronne pour son amie, et la pose sur la belle tête aux yeux verts et tranquilles... Alors elles s'embrassent longuement et leurs joues sont rosées. Et parfois, à présent, comme lasses, elles s'arrêtent, s'assoient sur les mousses et disent à ma grand'mère :

— Petite, va donc chercher d'autres fleurs.

Ma grand'mère fait semblant de disparaître, mais, sournoise, elle se cache derrière un arbre, et, de là, elle voit la reine et Lamballe, qui s'embrassent, qui s'embrassent...

— Grand'mère, pourquoi s'embrassaient-elles comme cela?

— Hé! parbleu, parce que... Ah! mon Dieu! comme tu es insupportable! Tiens, attrape cette giffle, et si tu m'interromps encore je ne raconterai plus mes histoires qu'à Némorin...

Et la promenade s'est poursuivie, et elles ont tant et tant couru qu'à présent elles ne savent plus guère où elles sont. C'est l'orée du bois, et elles voient se dérouler devant leurs yeux des prairies et des prairies, après lesquelles les bois recommencent. Les oiseaux chantent à voix lasse et une grande douceur tombe du ciel.

Soudain la reine retient par le bras sa compagne :

— N'allons pas plus loin, ne nous faisons pas voir, regarde : à l'ombre de ces arbres, devant nous, un jeune homme...

— Il écrit sur un bout de papier, puis lève les yeux au ciel. Un poète... C'est à coup sûr un poète que nous allons surprendre, ma chère!...

— Approchons-nous tout doucement; que les feuilles ne craquent pas sous nos pieds... Mais comme nous sommes faites! Où trouver de la poudre et du rouge?... Nos lèvres sont barbouillées de myrtilles et de mûres et nos cheveux désordonnés sont mêlés de violettes...

Mais tant pis! Elles apparaissent dans la lumière. Le jeune homme fort galamment se lève et salue. Sans doute ces belles égarées vont lui demander leur chemin. Non, elles se sourient, lui sourient et semblent fort embarrassées d'elles. Il y a quelques instants de silence :

— Mesdames, dit ensuite l'inconnu, oserai-je vous prier de prendre place en ces fauteuils que la seule nature a fabriqués?... Le soir est doux, et, après cette rencontre imprévue, nous pouvons connaître ici quelques instants de causerie et de rêve dignes des âges les plus naïfs et les plus charmants.

— En effet, Monsieur, nous voici tout à fait loin du reste des hommes, répond Antoinette ravie... Cette nature solitaire m'enchante, et je maudis des temps où le monde nous enchaîne presque toujours par des liens d'une sévère rigueur. Oublions cela : nous sommes pour un moment bergers en Arcadie, et je voudrais qu'il y eût près d'ici le temple d'un Dieu antique : nous ne manquerions pas de le remercier par une offrande de violettes.

— Seriez-vous donc, Madame, pieuse aux vrais Dieux?

— Hélas! répond la reine, j'aurais souhaité de vivre aux jours où ils étaient visibles ailleurs qu'en leurs statues. Mais ils sont morts à présent.

Une vive rougeur monte aux joues du jeune homme. Il sourit énigmatiquement :

— Les Dieux ne sont pas morts; les Dieux ne peuvent pas mourir; ils se cachent à nos regards parce que nous les avons méprisés; mais ils sont là, dans l'ombre, tout près de nous... Moi, qui me sens presque exilé en ces temps-ci, je me plais à les chercher dans les plaines heureuses d'Ile de France. J'espère les retrouver un jour... oui, j'espère. Et quand vous m'êtes apparues tout à l'heure, rayonnantes de jeunesse, de beauté et de soleil, j'ai cru enfin que la nature, apaisée par ma piété, écoutait ma prière, et vous envoyait vers moi, vous deux et cette enfant, joyeuses, couronnées de violettes, et traînant après vous l'odeur des bois, nymphes riantes et échauffées d'avoir joué avec des Faunesses.

— Vous êtes un sage, Monsieur; je vois que les vaines agitations de notre temps ne vous troublent guère; vous aimez mieux écouter les murmures charmants de votre rêve que les cris forcenés de ceux qui, se disant philosophiques, veulent pousser l'Etat dans un abîme, où, sans nul doute, ils seront engloutis les premiers.

L'inconnu devient grave :

— C'est vrai, Madame, que les Dieux dont je vous parlais sont des Dieux aimables, et qu'on ne saurait trop en rêver.

Mais il est une autre divinité, la plus grande, certes, et la plus désirable, dont les hommes attendent anxieusement la venue parce qu'elle doit leur donner le bonheur et la sagesse. S'ils l'appellent et s'ils la cherchent, il les faut approuver, même s'ils s'abusent et prennent un fantôme pour elle, même s'ils errent à sa poursuite, même si nous en souffrons, et même...

— Et même ?...

Le jeune homme regarde étrangement la reine et dit :

— Que sais-je?

Un souffle de tristesse semble courber ces fronts prédestinés. Tous se taisent; puis la reine s'efforce de sourire.

— Allons, Monsieur, le soir descend et l'on doit s'inquiéter de nous ; il faut que nous rentrions. Adieu! Adieu!...

Elle lui tend sa belle main à baiser, fait quelques pas, puis revient vers lui.

— Voudriez-vous, Monsieur, me dire votre nom?

— Que vous importe?... Un nom peut-être à jamais obscur!

— Il me serait doux de m'en souvenir.

— Je m'appelle André de Chénier.

Le vent s'est levé et, cette fois, c'est une avalanche de feuilles mortes. Il fait déjà froid; oui, c'est bien l'automne, un indéfinissable, un immense automne, l'automne de tout, dirait-on. Et le soleil, au fond du ciel, est rouge, et les nuages, qu'il enflamme au-dessous de lui, semblent, ruisselant de cette tête tranchée, des flots de sang qui coulent et tombent au fond de quelque immense abîme.

A quoi donc me suis-je laissé aller, et que revenez-vous faire au-dessus de ma tête penchée, belles histoires du temps jadis?... C'est vrai, vous avez à ce point nourri mon enfance que je ne sais plus vous séparer des images qui lui étaient offertes par la réalité; vous êtes ici à votre place et le cours régulier de ma pensée y devait naturellement entraîner l'une de vous... Mais à présent rentrez dans l'ombre, contes de ma grand'mère où le fantôme sanglant et poudré d'une reine passait, contes de ma vieille bonne Ursule où les loups-garous hurlaient en bondissant à travers la campagne nocturne et contes où se déroulaient à l'infini les aventures que je prêtais avant de m'endormir aux bergers qui, près de leurs bergères,

jouaient de la cornemuse sur les rideaux de mon petit lit... Les souvenirs sont devant moi comme jadis devant le roi errant les têtes vaines des morts accourus en murmurant du fond de l'Erèbe; qu'un seul d'entre eux, l'inexorable, s'approche à présent de la fosse où bouillonne le sang noir.

★

Ce fut une brillante journée d'avril et plus que jamais le beau temps remplissait les cœurs de joie, car c'était le jour où Sérimonnes célébrait sa *bote* ou fête votive qui était placée sous la protection du bienheureux Marc.

J'allais sur mes six ans. De grand matin, la vieille Ursule entra dans ma chambre et rangea près de mon lit mon costume neuf. Je me levai précipitamment pour pouvoir l'admirer tout à mon aise. Il était question de ce costume depuis fort longtemps : on m'avait promis que, si j'étais sage, je porterais culotte pour la bote. Cette perspective m'avait comblé de joie. Aussi, lorsque j'aperçus le pourpoint bleu pâle à boutons de nacre, la large casquette de velours qu'ornaient des glands d'or à la dernière mode et surtout le pantalon de coutil crème qui était resserré en manière de guêtres sur les mollets, je conçus une idée très nette des progrès que cet événement faisait accomplir à ma personne. Je me sentais tout à coup très grand, très fort et prêt à marcher victorieusement vers l'avenir. Et ainsi je roulais dans mon âme des pensées d'orgueil.

Lorsque je fus habillé et que je me fus promené devant la glace, il me parut que je devais être tout près d'égaler les bergers de mes rideaux dont j'inventais chaque soir l'histoire avant de fermer les yeux, et qui étaient devenus mes parangons chéris de vaillance, de vertu, et de beauté. Du reste, les compliments que me firent, tant aux vêpres qu'à la messe, les amis de ma famille ne me laissèrent aucun doute à cet égard.

Je sus garder jusqu'au retour des vêpres une attitude et des pensées conformes à la dignité de mon nouvel état; à savoir une démarche grave que n'intéressaient plus la couleur des cailloux ou les sauts mécaniques des sauterelles, une certaine onction dans les gestes de mes mains gantées de frais, et sur mes lèvres un mépris indulgent pour toutes choses. Mais le temps se fit long et cette gravité me parut de mauvais goût. Vers le milieu de l'après-midi je me surpris en train de grim-

per dans les marronniers pour cueillir à même les feuilles les hannetons endormis dont les ventres marbrés et les fauves élytres farineuses étincelaient à portée de ma main dans les rayons du soleil. Ce fut à cet exercice périlleux qu'il m'advint de déchirer largement mon pantalon neuf. L'accident était tout au moins possible, mais je n'ai jamais été philosophe et il m'affecta profondément.

J'interrompis sur-le-champ ma chasse aérienne, fort inquiet de savoir si le dommage était réparable. Les grandes personnes n'ont aucune intelligence et, par suite, aucune pitié des infortunes qui frappent les petits; on me répondit par une fessée bénigne, il est vrai, mais fort vexante, et ce qu'il y eut de plus triste, c'est que je dus reprendre les jupons que je croyais avoir délaissés pour toujours. Concevez-vous la honte d'un papillon qui se verrait redevenir chenille? Déchu de ma gloire, je méditais pour la première fois et fort amèrement sur la vanité des grandeurs et des joies humaines.

Ce fut là, en vérité, une affaire considérable. Mais soudain, au moment de mes réflexions et de ma tristesse, j'entendis dans le jardin des cris d'indignation auxquels des sanglots répondaient. J'allai voir, et je compris que ma mère et ma grand'mère chassaient Marinounette Cantarel, la petite servante; je ne manquai point d'exagérer très fort la portée de cet acte. Depuis mon enfance j'avais toujours vu autour de moi les mêmes domestiques, Marinounette, Ursule et Guilhem Cabrit; si donc Marinounette quittait notre maison, ce devait être à la suite d'un crime irréparable, et cousin germain de celui qui fit fermer les portes de l'Eden derrière nos premiers parents. Je questionnai ma mère sur ce méfait; il devait être des plus horribles, car maman m'assura qu'à mon âge il m'était impossible d'entendre parler de cela. Aujourd'hui je reconstitue facilement le drame tel qu'il dut se passer. Marinounette avait entendu le printemps à la manière des pauvres bêtes qui vont courbées vers le sol et louant Dieu. Avril!... les boucs riaient dans leurs barbes auprès des chèvres, les hannetons, sur l'herbe, tombaient des arbres, immobiles et liés, les couleuvres, le soir, au fond du jardin passaient par couples près des viviers et, en voyageant, cinglaient l'air vibrant comme d'une double lanière. Pauvre Marinounette! elle avait en son cœur simple accueilli les conseils de la saison et les invites d'un voisin, et ma grand'-

mère, bien que les pages les plus éloquentes de Rousseau eussent fait les délices de sa jeunesse, n'avait pas jugé favorablement cette religion naturelle.

Tant et si bien que, dans le salon où ma mère, elle, et moi nous nous trouvâmes réunis quelques minutes plus tard, elle n'essayait même pas de mettre d'entraves aux paroles ardentes que la colère lui dictait. Bien sage, à l'écart, je me réjouissais, sans même oser me l'avouer, de ce que la mésaventure de Marinounette avait fait oublier la mienne. Mais c'était d'une âme fort troublée que je considérais la succession précipitée des événements. Un malheur, dit-on, n'arrive jamais seul; c'est, peut-être, que la douleur et la tristesse qu'il laisse après lui jettent leur ombre sur les événements quelconques qui le suivent... En vérité, après avoir déchiré mon pantalon et vu chasser la servante, je prévoyais encore je ne sais quoi d'extraordinaire et même de redoutable. En silence, dans mon coin, sans guère m'occuper des images éparses par terre, j'écoutais les pas de la destinée en marche vers moi.

J'attendais. J'avais bien raison.

La colère de ma grand'mère n'avait pas encore pris fin que Guilhem Cabrit, fort effaré, annonça que Mme de la Gontrie était là et demandait à voir ces dames. Après quoi, il resta sur place, tournant son béret dans ses doigts, comme si le son même de sa voix, en confirmant ce fait, l'eût accablé de stupeur. Mais la fureur de ma grand'mère crut à tel point, et son discours devint si tumultueux que, dans ma mémoire, il en est seulement resté une sorte de bourdonnement confus entrecoupé de quelques paroles distinctes...

— Brbrbrbroum.... une gueuse, ma fille, que mon pendard de frère alla ramasser dans l'Opéra.... une danseuse.... brbrbroum.... Moi vivante, elle n'entrera pas ici, je le jure.... brbroum...

Ma mère la laissa dire, puis parla tout doucement. Cette pauvre femme, insinuait-elle, payait après tout fort cher en ce moment les erreurs de sa jeunesse; mais cela n'apaisa point Olympe de Castel-Baigts. Il fut ensuite question de moi. J'étais l'unique héritier de Mme de la Gontrie, il ne fallait donc pas l'accueillir trop mal. La discussion n'en fut pas moins fort longue avant que ma grand'mère ne se laissât convaincre.

— Soit, dit-elle enfin, je la recevrai, pour l'amour de vous

et du petit. Mais n'espérez pas, ma fille, que je lui fasse un accueil très tendre.

Guilhem Cabrit, toujours immobile, attendait les ordres. Ma mère dit :

— Faites entrer Mme de la Gontrie.

Mme de la Gontrie entra. Elle s'avança vers ma grand'mère; elle chancelait d'émotion. A l'antique cartel, quatre heures sonnaient, et le coucou vint faire son apparition : « Coucou !.. coucou... » Cette voix indifférente et comme ironique parut augmenter le trouble de la visiteuse. Elle s'arrêta, salua deux ou trois fois de la tête et bégaya :

— Ma belle-sœur, je...

Mais cette dernière avait trop présumé de sa bénignité. Elle se leva soudain, rouge de fureur. Il lui suffisait, du reste, de voir qu'elle intimidait les autres, pour que le courage bruyant qui lui était naturel s'accrût. J'eus peur qu'elle ne sautât au visage de la nouvelle venue tant l'élan de son indignation était impétueux. Fort heureusement elle n'en fit rien. Mais elle jeta loin d'elle l'ouvrage de tapisserie auquel elle était occupée et, le poing tendu vers ma tante, s'écria :

— Gaupe !

Après quoi elle partit précipitamment. Nous entendîmes le bruit des portes malmenées sur son passage et les aboiements rêches de Némorin qui, prenant fait et cause pour elle, avait bondi à sa suite.

Ma tante suffoquée se laissa tomber sur un fauteuil, puis de silencieuses larmes coulèrent sur ses joues ; alors ma mère se rapprocha d'elle et l'embrassa. C'était, je crois, la première fois qu'elle la voyait véritablement. Mais l'âme de maman était un beau vase de bonté et de mansuétude. Or il y avait longtemps que ma tante avait perdu l'habitude d'être cajolée ; sa douleur contenue se donna libre cours; ses sanglots furent bruyants que scandait le tic-tac monotone du cartel. Jusque-là je n'avais point bougé. Il semble aux petits enfants que les grandes personnes soient des manières de divinité qui s'irritent parfois ou s'attristent, mais qui ne pleurent point; ces larmes mirent ma tante au même niveau que moi, qui pleurais souvent, et je l'en aimai ; et je sus aussi la plaindre, car pour qu'une grande personne en vint là, elle devait apparemment avoir été victime d'un malheur immense, que mon intelligence

pressentait sans le comprendre, et devant qui je m'arrêtais, comme au bord d'un abîme, la pensée vacillante et les yeux troubles. En tout cas je me persuadai que le mieux était de régler ma conduite sur celle de ma mère; de moi-même j'allais embrasser ma tante et quand elle m'eut rendu ce baiser et m'eut pris sur ses genoux, ce fut la première fois que je vis son sourire.

On ne peut pas pleurer toujours, ni même longtemps. Plus encore que le bonheur nous cherchons la consolation de nos peines et nous ouvrons nos âmes à tout ce qui paraît devoir nous l'offrir. Les bonnes paroles de ma mère calmèrent ma tante; tout fut arrangé. Elles se mirent à parler de ces humbles et douces choses dont les vies sont tissues. On me laissa parfois l'occasion de placer quelques mots et, dans l'orgueil de me sentir volontiers admiré, je ne tardai pas à oublier les émotions récentes.

Maman promit qu'elle irait souvent à la Gontrie :

— Je laisserai ma mère tempêter, madame ma tante, disait-elle; je la connais, elle s'en lassera très vite.

— Surtout, répondit ma tante, envoyez-moi souvent cet enfant. N'est-ce pas, petit Calixte, que tu veux bien venir à la Gontrie. Tu joueras avec Cécile Laubamont.

— Son père est-il ce M. Laubamont qui vit comme un sauvage au-dessus de vous, à Balem, en pleine montagne, avec ses alambics et ses cornues ?

— C'est lui-même; les bergers de là-haut le croient sorcier, et se signent quand, au crépuscule, ils aperçoivent à la lueur rouge des fourneaux sa haute taille qui se profile derrière les vitres. C'est simplement un brave homme, un peu fou, qui oublie parfois au milieu de ses études l'existence de sa fille. Je vous avoue que j'en suis presque heureuse, car ainsi la petite Lilette est presque toujours à la Gontrie. Elle est jolie comme un cœur, et, souvent, je m'amuse à m'imaginer qu'elle est à moi... Je suis sûr, Calixte, que Lilette et toi vous serez bons amis. Et puis je te donnerai une arbalète pour chasser dans le parc...

Dès lors, la Gontrie m'apparut comme une puérile terre promise, féconde en gâteries et bourdonnante de jeux. Mais, plus fortuné que le peuple hébreu, je devais l'atteindre le surlendemain du jour où ma tante,qui représentait ici la divinité,

m'en eut révélé l'existence. Je partis de fort bon matin accompagné par Ursule. J'étais heureux; la journée promettait d'être belle et, comme j'avais reconquis mes pantalons enfin réparés, j'allais dans la fierté satisfaite de mon cœur.



Après une demi-lieue de route au fond de la vallée, sur le bord du Gave, on atteint un petit bois au pied même de la montagne; le Gave disparaît après un coude brusque dans un étroit ravin; la route s'arrête là; un sentier qui la continue grimpe au milieu des rocs; au bout de ce sentier on aperçoit, tout là-haut, de maigres arbres et un château presque ruiné: c'est Balem, où habitait M. Laubamont, le *fatilié* (1); et, au crépuscule, on voyait flamber les fenêtres... A l'endroit où la route finit, un portail s'ouvre sur le petit bois; quand on connaît les lieux, on peut déjà distinguer au milieu des feuillées un toit de briques rouges. On s'avance par une allée de hauts sapins et de chênes centenaires dont les troncs noueux semblent à chaque instant tourmentés par un ouragan insensible. Poursuivons. Un parc se dessine : aux sapins et aux chênes se mêlent les magnolias et les buis; et voici encore des bosquets de lilas dont les grappes, au printemps, embaument. Mais des chiens aboient et, soudain, au détour de l'allée, apparaît la maison; c'est une longue chartreuse; on accède à la grand' porte par un perron fort imposant au bas duquel on remarque deux statues de femmes; une d'elles joue de la flûte et l'autre sourit sous la lèpre moussue des années. Les plantes grimpantes, lierre, glycines et vignes folles, encadrent presque toutes les fenêtres, derrière lesquelles tombent d'uniformes rideaux blancs. Les chiens, quatre grands dogues, sont postés sur le perron, les yeux étincelants, les crocs luisants à l'ombre de leurs babines baveuses; ils sont immobiles sur leurs jambes tendues et, seules, leurs queues s'agitent d'un égal mouvement, dans la satisfaction du devoir accompli. Un grand bassin circulaire s'étend devant la maison; un jet d'eau y jaillit d'une coupe aux mains d'une sirène; au bord du toit, les lézards gris glissent, les passereaux et les pinsons pépient. C'est la Gontrie, ou du moins la Gontrie telle que je l'ai vue pour la première fois; car aujourd'hui les rideaux blancs ne

(1) Sorcier.

sont plus là ; les fenêtres sont closes ; les quatre grands chiens, serviteurs fidèles, sont partis pour les pays obscurs où vont après la mort les pauvres âmes des bêtes, à qui le paradis ne s'ouvre pas ; et, comme la vie lente et silencieuse des choses prend fin elle-même, une des deux statues, celle qui souriait, fut jetée bas et brisée par une tempête d'hiver...

Ma tante lisait à l'ombre. Tout près de là une petite fille jouait ; le bruit de mes pas lui fit lever la tête ; je vis son visage à travers de lourds cheveux noirs qu'elle écarta bientôt de la main pour me regarder mieux. Et ma tante dit :

— C'est ta petite amie Lilette ; embrassez-vous.

Elle se laissa faire, puis, tout de suite, m'apprit ce qu'elle attendait de moi. Nous nous comprîmes très bien, car nos pensées, comme nos corps, étaient de même taille. Je devais l'aider à construire un château dans le sable ; il nous tint occupés toute la matinée, mais quand il fut terminé et entouré d'une clôture de brindilles, nous tombâmes d'accord pour le déclarer fort beau. Pourtant, une sorte de tristesse pesait sur moi ; je dis à Lilette :

— Le château est joli, mais, ce qui m'ennuie, c'est que nous ne pourrons pas l'habiter...

Il est bien que ces paroles aient été dites par moi le jour où ma vie commença véritablement. Quand viendra l'heure de la mort, combien de châteaux aurons-nous bâtis où nous ne serons jamais entrés ?

Le premier jour, le premier jour ! La vie commence ; un château bâti dans du sable et une première tristesse qui vient on ne sait d'où.... Une petite fille que l'on rencontre... Ce n'est rien qu'un bébé charmant, frêle et faible comme toi-même (pourquoi, pourquoi as-tu peur ?). Tu vas vers elle ; une pauvre femme au cœur blessé t'a dit : « Embrasse-la ; voici ta petite amie. » La douleur t'a conduit sans le savoir vers la douleur ; on t'a passé le flambeau, et c'est la liqueur de tes larmes qui, comme une huile précieuse, alimentera la flamme après les larmes des autres. Le baiser enfantin a scellé le pacte ; tu viens de regarder ton destin en face ; à présent, pour toujours, il y a près de toi deux yeux noirs que tu verras jusqu'à ce que les tiens se ferment, et cette petite fille, c'est toute ta vie...

Tout cela je l'ai pressenti presque aussitôt.

Il n'est que de connaître sa route pour aller au but et la destinée n'est jamais si implacable que pour ceux à qui elle s'est révélée de quelque manière. Certains l'ont entrevue dans des songes; elle est apparue à mon enfance dans les lignes et les couleurs d'un tableau. Mais ici je n'ai plus qu'à raconter ce qui fut sans chercher à l'expliquer, de même qu'il faut subir la vie sans se fatiguer à la vouloir comprendre, de même qu'il faut écouter, sans vainement chercher d'où elles viennent, les voix qui nous donnent des ordres dans les ténèbres où nous marchons tous et que la plupart des hommes, abusés par leur consolante ignorance, prennent pour des cris volontaires partis du fond même de leurs âmes. Sans doute, lorsque quelqu'un des miens lira ces lignes, il se rassurera facilement en se souvenant de ce que je fus : pauvre fou d'oncle Calixte! la folie lui vint de bonne heure!... Ah! de tout mon cœur, je lui souhaite de penser cela... Et pourtant, lorsque je ne serai plus de ce monde, si l'un des enfants qui vous naîtront, Jacqueline, prend possession de la Gontrie, qu'il soit plein de crainte lorsqu'il fera rouvrir les portes closes.



Lilette n'était pas là et la pluie tombait.

Il est tellement d'instants de notre vie qui passent indifférents à nous-mêmes que nous revoyons éternellement ceux qui nous furent précieux pour quelque raison. Ils restent en nous, pareils à ces cailloux brillants que le petit Poucet semait le long de la route et, dans la nuit de la forêt intérieure, lorsque nous revenons vers le passé, ils attirent nos regards et nous aident à nous retrouver nous-mêmes. Comme tout est présent en moi! Il me semble que je revois encore à travers la vitre où j'appuyais mon front une grappe de glycine que courbaient dans leur chute régulière des gouttes d'eau glissant du même point du toit. Ma tante m'avait prêté des livres d'images, mais, ce jour-là, je ne leur trouvais aucun intérêt. Soudain, dans le couloir un trousseau de clefs tinta aux mains d'un domestique qui passait, et ce bruit me ramena immédiatement vers un de ces rêves auxquels mon imagination s'amusait pendant des semaines, d'autant plus passionnément qu'elle ne tardaient pas à leur donner toute la valeur de la réalité.

Au fond du couloir qui séparait l'intérieur de la maison

était une porte que je n'avais jamais vue ouverte. Que se passait-il derrière la porte? Comme j'étais voluptueux et artiste à ma façon, je me serais bien gardé de questionner personne afin qu'une réponse toute simple ne vînt pas détruire d'un coup mes chères terreurs. Car j'étais charmé d'avoir peur. Le soir, le long des haies, quand je voyais une blancheur étrange ou une forme équivoque, je n'essayais pas de la bien regarder pour me rendre compte : j'avais vu la Dame blanche ou le *loupérou* (1). Et le soir, dans mon lit, avant que ma mère ne s'éloignât de moi, je lui disais, en cet instant où les petites âmes balancées entre la veille et le sommeil s'expriment déjà comme si elles rêvaient :

— Maman, tu ne l'as pas vu, toi, le *loupérou*, quand nous passions sur la route?...

Maman souriait, haussait les épaules et disait :

— Allons, dors.

Sa douce moquerie me vexait profondément, mais ne faisait que m'assurer davantage de l'exactitude de mes visions. Et j'avais pour son aveuglement quelque pitié. Puis, quand la lampe était éteinte, tandis que des lunes de toutes les couleurs sortaient de mes yeux grands ouverts pour aller danser contre les murs, je voyais nettement auprès de moi, et non plus en moi, les êtres mystérieux que j'avais créés.

Certes, il devait y avoir derrière la porte fermée, à la Gontrie, les prodiges les plus effrayants ou les plus baroques. D'ailleurs, j'étais assez irrité de ne point parvenir à inventer une histoire qui pût dignement illustrer cette vague épouvante. Mais un matin, en me conduisant à la Gontrie, ma mère me conta la Barbe-Bleue. Ce fut pour moi une révélation. La chambre au bout du couloir, la porte à jamais fermée... Et la vieille gouvernante, qui s'appelait Anne!... n'était-elle pas la même que Sœur Anne, elle qui tous les soirs faisait semblant de coudre sur le plus haut degré du perron, comme en ces temps où le frère de ma bonne tante, la pauvre Madame Barbe-bleue, était arrivé si à propos... Mon Dieu! ma grand'mère ne répétait-elle pas à qui voulait l'entendre que mon oncle avait été un bien mauvais sujet ?. Elles dormaient donc là leur dernier sommeil, les sept Princesses pâles et sanglantes, en leurs robes de noces, et je n'avais, pour les voir, qu'à retrouver la clef-fée... Tels

(1) Loup-garou.

étaient les raisonnements que je me tenais pour la centième fois et jamais plus qu'en ce jour de pluie et de désœuvrement leur évidence ne m'était apparue impérieuse; tout à coup, convaincu au point d'en oublier ma timidité, je poursuivis ma pensée à haute voix :

— Ma tante, je sais pourquoi tu penses à des choses, en regardant en l'air; je le sais : tu as été reine autrefois, puis bien malheureuse...

Les yeux de ma tante interrogèrent les miens avec une sorte de curiosité affolée ; puis, secouant sa tête sous sa coiffe de dentelle et de jais :

— Mon pauvre petit, répondit-elle, tu ne pensais sans doute pas dire si vrai.

Comme sa voix était triste! Je demeurai devant elle confus et fort piteux, baissant la tête et n'osant pas tourner mes regards de son côté parce que je sentais les siens fixés sur moi. Et je murmurai bien doucement :

— Est-ce que tu me permets d'aller jouer?

Je sortis du salon, bouleversé d'avoir vu m'apparaître ainsi toute nue la vérité de mes songes. Mais dès cet instant je ne sais quel irrévocable élan m'entraînait vers la porte, je m'y abandonnai. Et, d'ailleurs, qu'avais-je à craindre? Si j'avais possédé la clef magique, je l'aurais évidemment jetée au fond du puits, ou dans les eaux du Gave, par crainte de la tentation. Mais je ne l'avais pas. J'appuyai ma main sur la poignée, je savais bien que la porte ne s'ouvrirait pas ; je ne risquai donc rien à la pousser ; je le fis... Et, soudain, j'entendis grincer les gonds, je sentis le battant fuir devant moi, et le soleil, qui luisait follement après l'averse, me frappait à la face dans le corridor sombre.

J'entre et je regarde autour de moi. C'est une chambre comme les autres chambres, à cela près qu'on trouve étrangement en elle ce recueillement mélancolique des choses qui se sont déshabituées d'être frôlées par les hommes. A mon arrivée, elle dormait véritablement ; à présent, la table sous un tapis vieillot, les chaises et les fauteuils où l'on ne s'assied plus, le lit où depuis longtemps n'a dormi personne semblent me considérer avec étonnement et tristesse. Sur une console, dans une cage dorée, un oiseau de bois peint est perché, les ailes étendues, le bec ouvert. Mais au-dessus de

la cheminée, en plein soleil j'aperçois un tableau; je l'examine un instant, puis je voudrais revenir vers des objets qui m'intéressent davantage, vers l'oiseau, par exemple; mais c'est en vain, mes yeux ne peuvent plus le quitter, et je sens que je dois le regarder encore... J'y pense : il paraît que Léonard de Vinci inscrivit sur la toile de la Joconde une formule magique; d'où l'attrait singulier qu'a le visage de cette femme; on me conta même jadis que d'aucuns étaient devenus fous pour avoir contemplé ce chef-d'œuvre trop longtemps : peut-être celui qui peignit le tableau de la Gontrie, et qui certes n'était pas un grand artiste, était-il un grand magicien? — Peut-être.

Sur la lisière d'un bois, dans un pré où les marguerites sont grandes comme les arbres, sous un ciel plein d'oiseaux volants qui figurent assez bien des colombes, des Satyres ont attaché l'Enfant Amour au socle sur lequel sourit la statue de sa mère. A présent, dansant joyeusement, ils frappent de verges ses fesses nues; le marmot divin pleure d'indignation et de rage ; il tente de briser ses liens et sa bouche s'ouvre comme pour crier à l'aide. Mais de partout le chœur des chèvrepieds arrive vers lui, triomphant et vindicatif ; une vie équivoque et silvestre grouille sous la feuillée, de rousses toisons se devinent derrière les haies, des cornes pointent entre les branches ; au loin, dans un sentier, un villageois et une villageoise, portant des javelles et des corbeilles, passent indifférents. C'est tout...

Et je demeure là, les bras ballants, les yeux écarquillés, et cette fascination est si puissante que je n'ai point pensé à être désappointé... Je n'ai pas trouvé les sept Princesses mortes ; mais il y avait mieux que cela dans la chambre fermée, et, en cet âge où l'on distingue encore mal son bonheur d'un pot de confitures, n'est-ce pas toute ma destinée que je viens d'y pressentir obscurément?

Des pas se rapprochèrent : c'était la vieille Anne qui me cherchait pour le goûter :

— Tu étais donc là?... Il y a un quart d'heure que je te cherche... Que regardes-tu? Cette image?... Tu vois, c'est un petit garçon qui n'a pas été sage ; et les diables lui donnent des coups de bâton.

Je la considérais gravement, et j'étais bien sûr qu'elle ne disait pas vrai.

— Allons, viens!

Mais je cherchais désespérément un moyen de ne point partir encore. Je questionnai Anne, qui était encline à bavarder :

— Qu'est-ce que ceci... et cela... et cet oiseau ?

— Cet oiseau, répondit Anne, c'est ton oncle Barnabé qui l'avait fabriqué. Il avait mis dans son cœur une machine qui le faisait chanter : je ne sais pas quel était le système. Ton oncle est parti, nous avons tous perdu le secret, et le petit oiseau ne chante plus...

Ma pauvre tante, lorsque je vous revis quelques minutes plus tard, mon âme, en vérité, était prête à comprendre toute votre tristesse et il ne me restait plus qu'à connaître l'histoire de votre vie.

A présent, je la connais.

(*A suivre.*)

CHARLES DERENNES.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XI. — Le Lapin.

M. DESMAISONS. — Vous croyez que c'est la police qui a fait lancer une bombe sur la voiture du roi d'Espagne?

M. DELARUE. — Je n'ai pas dit cela.

M. DESM. — Quel était son intérêt?

M. DEL. — Mais je n'en sais rien.

M. DESM. — Ces bombiers que l'on acquitta, et qui par conséquent étaient des bombiers innocents, car la justice est impeccable...

M. DEL. — Eh bien?

M. DESM. — Croyez-vous que leur capture fût si importante?

M. DEL. — Ah! J'ignore tout de ce monde singulier.

M. DESM. — Ne pouvait-on, pour les prendre, si l'on y tenait si fort, trouver un moyen moins dangereux?

M. DEL. — Oh! le danger que l'on ne court pas soi-même!

M. DESM. — Sans doute. Alors, vous y croyez?

M. DEL. — A quoi?

M. DESM. — Aux crimes de la police.

M. DEL. — A ses crimes, non, à sa bêtise peut-être. Nous appliquons notre intelligence à vouloir comprendre la bêtise, nous n'y arriverons jamais. Je crois que tout est possible.

M. DESM. — Et ces gens qui passent le précieux temps de la vie à doser des fulminates dans de petits tubes de verre, vous les trouvez très malins?

M. DEL. — Je les trouve bêtes. Et vous, les trouvez-vous intelligents, ces rois, ces hommes d'Etat, qui s'en vont patauger dans la neige à Rambouillet, pour tuer des lapins?

M. DESM. — Non, et franchement...

M. DEL. — Dites.

M. DESM. — Soyons philosophes. Admettons des plaisirs que nous ne désirons pas éprouver.

M. DEL. — Je ne veux pas être trop philosophe, je veux pouvoir mépriser un peu...

M. DESM. — Quand cela ne serait que pour justifier le mépris d'autrui! Si le gros bourgeois gentilhomme qui va tuer dans la neige des

lapins qu'un garde lui pousse à coups de pied, si ce Monsieur Jourdain vous voyait considérer avec attendrissement ces belles éditions romantiques que vous cachez...

M. DEL. — Il ne me verra pas !

M. DESM. — Mais s'il vous voyait, il vous croirait fou.

M. DEL. — Le bonheur, c'est de tuer des lapins.

M. DESM. — Ah ! que j'estime les braconniers ! Ces hommes font un métier, ils le font bien et ils en vivent. Cependant, il est persécuté par le riche imbécile qui s'habille en Tyrolien pour aller tirer sur des faisans élevés en nourrice. Alors ce malheureux doit travailler la nuit, il doit tendre des collets, il doit ruser, pour exercer, en somme, l'état de chasseur, l'état naturel de l'homme.

M. DEL. — Ah ! si nous commençons le chapitre des contradictions ! Comme le gibier est défendu aux malades, quand des Tyroliens illustres en ont tué beaucoup à Rambouillet ou à Compiègne, on l'envoie aux hôpitaux...

M. DESM. — Vous croyez qu'il arrive jusqu'aux malades?

M. DEL. — Non, sans doute, mais l'intention y est, et cela flatte le peuple.

M. DESM. — Il a si peu de distractions, ce pauvre peuple, et ses hommes politiques lui jouent si bassement des pièces si médiocres !

M. DEL. — Comment se fait-il que, depuis qu'il choisit lui-même ses maîtres, ils sont bien plus mauvais qu'au temps où il les recevait tout faits, donnés par le hasard de la naissance ?

M. DESM. — Quelle excuse pour les rois ! Ils peuvent tout se permettre, certains de ne jamais égaler en platitude les élus du libre peuple français.

M. DEL. — Mais, dans ce peuple, il y a une élite. La croyez-vous bien supérieure aux plus basses couches? Les choix des Instituts sont-ils donc si honorables? On a ri d'un député qui se voulait professeur au collège de France, mais ce collège, qui se recrute lui-même, quel est donc le grand homme qui y raconte les fastes des lettres françaises?

M. DESM. — Ma foi, j'ai su son nom.

M. DEL. — Et quel est donc cet autre grand homme que les étudiants viennent d'acclamer comme un de leurs maîtres?

M. DESM. — Cette fois, je sais : c'est un excellent vaudevilliste nommé Abraham, Ernest ou Francis. Nous critiquons tout sans bien savoir. Attendons. Ce sont peut-être les étudiants qui ont raison. Et puis, avoir raison? Qu'est-ce que c'est que cela ? Il faut accepter les faits.

M. DEL. — Vous parlez en musulman.

M. DESM. — J'aime assez les musulmans. Voyez les Turcs, est-il un meilleur peuple, plus sobre, plus sage en ses plaisirs, plus patient ?

M. DEL. — Vous voulez rire?

M. DESM. — Ah ! ça, me croyez-vous inféodé à la croisade contre les Turcs? Je ne suis pas du XIIIe siècle, moi, comme MM. Tel ou Tel, et je n'estime pas que le croissant fasse une tache désagréable dans le ciel de l'Europe. Les Turcs, mon ami, sont des gens honorables et qui achètent une femme à leur fils quand le poil lui pousse. Ils n'ont rien de commun en effet avec les chrétiens, qui condamnent unanimement tous leurs jeunes hommes à dix ou quinze ans d'onanisme ou de prostitution. Les Turcs n'ont pas imaginé d'appeler honteux les plaisirs les plus réels et les plus nécessaires à l'équilibre des forces nerveuses ; ils n'ont pas imaginé de chanter l'ivrognerie et la virginité ; ils n'ont même pas songé à empaler tous ces missionnaires qui viennent répandre dans leurs écoles des idées inhumaines et donner l'exemple malsain d'un célibat équivoque et rogue à de jeunes êtres nés pour l'amour et pour le sourire...

M. DEL. — N'ont-ils pas massacré les Arméniens?

M. DESM. — Comme les Russes, aujourd'hui, massacrent les Juifs, comme les catholiques, chez nous, ont massacré les protestants. Ces histoires religieuses n'ont que l'intérêt de montrer jusqu'où peut aller l'entêtement des fanatiques. S'il est une affaire d'Etat, c'est bien la religion, et le droit de l'Etat serait de n'en tolérer qu'une seule. Peut-on admettre l'idée de deux processions, tout à coup rendues furieuses par la vue de l'ennemi, et se jetant à la bataille? Plusieurs codes religieux? Pourquoi pas plusieurs codes civils? Comme il ne peut y avoir qu'un droit, il ne peut y avoir qu'une religion dans l'Etat. Voyez comme, avec leur instinct vital si développé, les Anglais comprirent cela au XVIe siècle. Le peuple entier modifia sa religion quand l'Etat lui eut fait entendre que cela était nécessaire.

M. DEL. — Mais c'est la plus affreuse tyrannie ! Quoi, vous prêchez l'intolérance religieuse?

M. DESM. — Absolument. Si nous nous mettons au point de vue de la vérité, il sera impossible d'admettre deux religions, c'est-à-dire deux vérités absolues et exclusives ; si c'est au point de vue de l'utilité, on donnera sa préférence, si l'on est sage, à un système qui prévient les guerres religieuses et les querelles théologiques. La mode est à la vérité, mais il viendra sans doute un moment où la mode sera à l'utilité. Pour moi, je trouve insensé de proscrire une religion, parce qu'elle est fausse ; mais il pourra être raisonnable de la proscrire parce qu'elle est nuisible.

M. DEL. — Vous ferez difficilement admettre cela aux têtes pensantes.

M. DESM. — J'en sais pourtant qui pensent, ou qui ont pensé ainsi. La science même, qui est basée sur la vérité, pourrait se refaire sur la base de l'utilité. Cela nous donnerait une civilisation toute diffé-

rente, je le veux bien, mais peut-être aussi bien meilleure. Je crois, en attendant, qu'il faut se garder de confondre les deux principes et de dire que la vérité est toujours utile à connaître, à proclamer, à pratiquer. La vérité peut fort bien être une cause de décadence ou de mort, pour l'individu, pour la nation, pour l'humanité même. Elle est d'ailleurs le plus souvent illusoire. Hormis quelques principes, d'ailleurs conventionnels, et qui nous servent de mesure, presque aucune vérité n'est inattaquable. Mais ces principes mêmes pourraient être changés, ils ne sont souvent qu'une question de langage, et peu importe, pourvu que nous puissions nous livrer à notre manie de mesurer, que cela soit en mètres ou en pieds. Quand nous disons que un et un font deux, c'est que nous avons convenu d'avance que deux veut dire un plus un : toutes les mathématiques ne sont que le développement de cette proposition très humble et très vraie. Chaque fois que l'analyse d'une vérité ne vous donne pas, en opération dernière, ce résultat, d'ailleurs peu enchanteur, un est égal à un, cette vérité est suspecte, c'est-à-dire n'est pas une vérité.

M. DEL. — De sorte que, sans le savoir, nous nous laissons mener par l'utilité, bien plutôt que par la vérité.

M. DESM. — Cela est évident, et la preuve c'est que l'humanité vit et, en somme, prospère. Les théologies mêmes ont dû se plier au principe d'utilité et les religions, pour vivre, allèguent leur bienfaisance, ce qui revient à reconnaître que si une nouvelle religion apparaissait, plus bienfaisante encore, elles n'auraient qu'à céder la place. Cette confusion, où les religions ont été acculées, est un grand signe de faiblesse. Plus une religion fait son Dieu bon, doux, juste, plus elle diminue ses chances d'être le vrai Dieu. Mais comment douter de Moloch ? Jéhovah se rapprochait beaucoup de la vérité par son intolérance, son fanatisme, ses caprices et ses prescriptions bizarres, comme la circoncision. Les apologistes qui sont venus dire que la circoncision était nécessaire aux Juifs, parce qu'ils étaient sales, ont détruit un des motifs de croire à la vérité de leur religion. Ce Dieu tout puissant, ne pouvant leur apprendre l'usage de l'eau, aurait dû les créer sans prépuce : ainsi le peuple élu aurait été marqué d'un signe indéniable. Mais ils se font l'opération eux-mêmes, et ce n'est qu'une comédie.

M. DEL. — Vous devenez bien voltairien ?

M. DESM. — Oui, je commence à croire que notre dix-huitième siècle a dit tout ce que les Allemands du suivant devaient remâcher ensuite, avec tant de grimaces métaphysiques... Ah ! j'ai mal à la tête !

M. DEL. — Et moi, c !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Camille Despax : *La Maison des Glycines ;* « Mercure de France » 3.50. — Georges Pioch : *La Bonté d'aimer,* Messein, 3.50. — Valentine de Saint Point : *Poèmes de la mer et du soleil ;* Messein, 3.50. — Edmée Delebecque : *Poèmes* ; Messein, 3.50. — Jean Mar : *Cinq poètes d'Auxois* (Jehan Ménassier ; Adolphe Callabre, Théodore Pernet, Paul Nourry, Victor Sireguy) ; Messein, 2.50.

La Maison des Glycines. — Le jury du prix Sully-Prud'homme,s'il en faut croire le bruit public, ne jugea point digne des récompenses qu'il décerne *La Maison des glycines.* Sans faire tort à ceux qui en furent honorés avant lui, nous nous permettrons de dire que tous ne se distinguaient pas par des qualités éminentes et qu'au contraire l'œuvre de M. Emile Despax méritait une meilleure fortune.

Elle fut écrite, selon une pensée qui revient plusieurs fois, au cours du livre

Pour l'amour et l'orgueil du langage de France.

Voici en effet un poète élégiaque qui dément l'axiome baudelairien : « Tous les élégiaques sont des canailles » et chez qui le souci de bien dire prime tout ; c'est pour lui la forme supérieure de l'amour et, se rattachant à une lignée illustre, il estime que Béatrice, Laure et Hélène n'eussent pas été aimées comme il le fallait, si Dante, Pétrarque ou Ronsard se fussent abandonnés, en les célébrant, à quelque faiblesse de langue ou de rythme ; son désir d'une juste gloire conquise par la passion de la beauté est si violent qu'il irait jusqu'au renoncement suprême :

Vous savez, vous savez si je suis son amant ?
.....mais s'il est.......
Un poète assez grand pour que le temps qui tue
Laisse vivre son nom au pied d'une statue,
Donnez-la lui, mon Dieu, qu'il la chante....

Cependant une sorte d'amer regret torture encore l'homme de chair et de sang et une obscure douleur de n'être pas certain que ses paroles n'ont pas été dites déjà :

Je te prends dans mes bras et caresse ta tête,
Je me tais. Si je parle, ô mon cœur, ce sera
Bien plus qu'avec mes mots avec ceux des poètes
Qui m'apprirent des vers qui me hantent tout bas.

Les poètes qui hantent tout bas M. Emile Despax, il a confié leurs noms à la douce Nanie qui fut amie, et seulement amie, et qu'il chérit d'un sentiment exprimé avec une si délicate mélancolie :

Car son rêve n'est pas l'amoureuse pensée
Dont l'âme est à la fois caressée et blessée.

Les poètes ce sont Sophocle, Sapho, Théocrite, Bion, Méléagre,

Virgile, Hafis, Chénier, Léonard, parfois et toujours Marceline Desbordes-Valmore, sanglotante et éperdue, les plus subtils des alexandrins et les plus forcenées des amantes hellènes et romantiques. De ces influences si diverses et du génie personnel de M Emile Despax s'est formé un art charmant et singulier où se fondent harmonieusement des qualités contradictoires. Quelquefois, le romantisme domine et presque la romance : le mot *ange* désignant une femme surabonde dans les premiers poèmes ; quelquefois, l'alexandrinisme s'égaie en de menues et fragiles inventions : Eros englué de miel et délivré par les abeilles qui butinent sur ses ailes captives. Mais le plus souvent, ainsi qu'il le voulut, le poète unit hellénisme et romantisme en des proportions parfaites ; et s'il fallait lui demander où il fut le mieux lui-même, il répondrait peut-être dans *Præsagium noctis* et dans *Le Retour aux glycines*, où survit la chère mémoire d'un ami disparu, peut-être dans la Sylve à Pierre Benoît qui se termine ainsi :

Ce sera quelque nuit de marée et de lune
Radieuses. Et moi me penchant sur la dune
Je laisserai couler de mon poing doucement
Les grains silencieux pris à l'arène humide,
Pour qu'avec lui mes yeux et mon âme se vident
De l'orgueil du poète et des pleurs de l'amant.

Qui donc, après avoir lu ces vers si purs, oserait faire à M. Emile Despax des chicanes de détail : abus de procédés d'un effet trop facile (répétitions de mots et de phrases qui font presque refrain ; indiscrètes assonances à l'intérieur du vers) ; emploi à la rime des syllabes qui n'assonnent même pas (*bée* et *haie*, *angélus* et *plus*, *arma* et *mât*) ?

La Bonté d'aimer. — La rancune sexuelle, la haine et le mépris de la femme malfaisante, impure et vile, éclatent dans des poèmes célèbres de Vigny et de Bouilhet. M. Georges Pioch, plus clément, pardonne, par obstination de bonté, par respect de soi-même et de la beauté, vaine peut-être, qu'il crut vraie.

Hélène luit toujours sur les ruines de Troie.
. . . .
Je te dois le bonheur poignant et puéril
De t'avoir fait le don d'un peu de renommée
Et l'orgueil généreux et fort comme l'avril
D'aimer encor l'amour après t'avoir aimée.

Cependant, comme il advient à tous de se contredire, lui, aussi, lancera l'anathème, quand un rire de femme « imbécile et sauveur », au moment où le noble vertige de la mort le saisit aux cimes formidables des glaciers, l'entraîne à nouveau vers la vie atroce et laide :

Va, je te suis, le soir sur la mort s'est fermé.
Je pars honteux de toi, de moi qui peux descendre.
Et la brume à mon front est comme un vol de cendre
Qui monte tristement du soleil consumé.

Mais c'est là, dans tout le recueil, une note unique et les poèmes de M. Georges Pioch ne mentent pas à leur titre, et s'il en fallait donner le sens en une formule empruntée à l'auteur, ce serait :

..... l'amour est meilleur que la vie.

Une inspiration généreuse et forte anime les strophes éloquentes de *la Bonté d'aimer*, éloquentes parfois plus qu'il ne conviendrait et perdant par l'abondance de mots peu notables de leur énergie significative. Cette critique ne s'étend pas aux suites telles que *les Gloires tristes* ou *Sites :* là, en ses descriptions lyriques de paysages fameux et d'hommes au-dessus de l'humanité, de Michel-Ange à Bakounine, M. Georges Pioch condense plus la pensée et l'expression. Qu'on lise *le Port déchu* pour en apprécier la sobre et rectiligne architecture : je n'en veux citer que ces quatre vers sur les pirates candides et féroces qui revenaient autrefois mourir là :

Entourés de respect, de crainte et de légende,
Ils passaient doucement de la gloire à la mort
Se perdant en leur dieu comme l'eau sur la lande,
Marins sans épouvante et chrétiens sans remords.

Poèmes de la mer et du soleil. — Mlle Valentine de Saint-Point, sans craindre les comparaisons que ne devaient point manquer de faire lecteurs et critiques, revendique noblement la glorieuse ascendance d'Alphonse de Lamartine : et parce que parmi la foule déchaînée, il apparut semblable à un dieu et n'abdiqua rien de son élégance un peu hautaine, plus peut-être qu'en souvenir des *Méditations*, elle lui dédie à travers l'ombre ces tumultueux *Poèmes de la mer et du soleil*. Fière de sa jeunesse, de sa force et de sa beauté, elle n'a pas ainsi que lui célébré la mort libératrice et, même d'elle, elle ne veut pas accepter la défaite; au jour choisi, quand elle aura tout aimé et tout connu, non comme une esclave, mais en conquérante et en triomphatrice, elle ira volontairement vers elle :

Car le sang est beau — et la mort n'est rien.

Qui chercherait en ce livre une trace de résignation, de faible et condescendante tendresse perdrait sa peine. Ce sont ici des poèmes de couleur brutale et violente, non sans affinité quelquefois avec les *Hiers bleus* de M. John-Antoine Nau, bien que la forme en soit déjà moins âpre et convulsive. Jalouse avant tout de demeurer libre, une femme y confesse sa passion pour la mer, le soleil et le vent, si éprise de la lumière torride que l'hymne au soleil est en réalité une litanie d'amou-

reuse ; des terres, elle n'admire que celles où triomphe Hélios : Maroc, Corse brûlée, Iles Sanguinaires à qui leur nom confère déjà une atroce beauté ; parmi les bêtes, le lion, le goëland et le chat qui sont des animaux non serviles ; parmi les plantes, les terribles iris noirs, le houx aux baies rouges,tout ce qui dans la nature se défend contre l'agression lui agrée et elle glorifie le chardon fier, « pur et franc » qui fait sur « la main sacrilège... fleurir une goutte de sang». Il n'est pas à souhaiter que l'âge donne à une si véhémente poétesse de mauvais conseils de sagesse et de timidité; mais son œuvre future ne serait pas altérée, si elle consentait à n'employer plus quelques termes de jargon trop directement calqués sur le grec ou le latin et si elle renonçait à certaines dislocations peu harmonieuses des rythmes,après tout traditionnels, qu'elle emploie.

Poèmes. — Les longs ouvrages faisaient peur à Jean de La Fontaine ; nombre de ses descendants héritèrent de lui cette aversion et,sauf d'amples compositions de MM.Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin, la plus récente littérature poétique —j'entends, celle qui compte — n'abonde pas en vastes chants lyriques ou narratifs, Mme Edmée Delebecque, parmi d'autres pièces plus courtes, s'est plue à construire deux grands poèmes qui atteignent ou excèdent huit cents vers. L'aventure de l'homme qui ne put vivre parmi les autres hommes, étranger à leur vie, à leurs jeux, à leurs amours et à leurs haines et qui s'enfuit au fond des forêts primitives, sa joie farouche de vivre en communion avec les choses pacifiques ou furieuses, se développe d'une allure aisée,en une langue un peu trop fluide et transparente qui n'est pas sans rappeler, avec moins d'éclat et de sonorité, la manière du *Khiron* de Leconte de Lisle. L'autre grand poème, la *Mort de Prométhée*,décèle une parenté encore plus étroite avec Shelley ; ce pourrait être aussi bien l'épilogue du *Prométhée délivré;* mais l'Esprit de l'heure qui avait annoncé au Titan le bonheur des hommes affranchis, Demogorgon qui exaltait la victoire du Révolté qui ne voulut ni changer, ni trembler, ni se repentir, s'étaient trompés et avaient trompé Prométhée; nulle des promesses que lui avait faites l'avenir n'a été tenue : poésie, science, souvenirs d'un passé qui fut la puissance, l'amour et la gloire, rien n'a pu apaiser l'âme tourmentée du Titan et comme le vieillard dans sa forêt, mais plus triste et plus désespéré, le demi-dieu n'attend que de la mort la paix suprême. Même lorsque Mme Edmée Delebecque n'emprunte plus à l'adversaire de Zeus son masque tragique, elle n'exprime pas avec moins de force la sombre ivresse du néant définitif, alors que la Nuit et les Eaux illimitées auront à jamais englouti les eaux universelles. L'écho de voix impérieuses domine encore sa voix personnelle et ce n'est pas sans quelque péril de s'anéantir en eux que l'on approche l'auteur de *Caïn* ou celui de *La Reine Mab*,

mais ils ne conduisirent jamais les poètes qui les prirent pour guides vers les plaines basses et les marécages putrides.

Cinq Poètes d'Auxois. Les gens de Semur, de Sancerre et de Dijon ne dédaignent pas, entre deux lampées de bon marc, les mystifications même littéraires. Je crois bien que M. Jean Mar s'est ainsi rendu coupable d'une amusante supercherie en publiant cette anthologie de cinq poètes d'Auxois, Jehan Menassier, Adolphe Callabre, Théodore Pernet, Paul Nourry, Victor Sireguy,qui seraient nés le premier en 1810, le dernier vers 1864. Romantiques, parnassiens, symbolistes, les cinq personnages hypothétiques parlent assez bien comme ils auraient pu parler, s'ils n'étaient simplement des créatures diverses de M. Jean Mar. Leurs biographies imaginaires sont écrites dans une prose savoureuse, imagée et narquoise : un faune qui a lu et retenu les meilleurs vers du siècle y rit entre les feuilles rouges des vignes, par un bel automne.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Péladan : *La Licorne*, Mercure de France, 3. 50. — Robert Duquesne : *M. Homais voyage*, Librairie Universelle, 3. 50. — Colette Yver : *Comment s'en vont les reines*, Calmann-Lévy, 3. 50 — Félix Duquesnel : *Le Mystère de Gaude*, Calmann-Lévy, 3. 50. — M. Gérald : *Donna Béatrix*, Colin, 3. 50. — Gaston Cotelle. *L'Inutile Offrande*, Flammarion, 3. 50. — Armand Praviel : *Péché d'Aveugle*, Perrin, 3. 50. — Gabriel Franay : *Axel*, Colin, 3. 50. — X. : *Souvenirs de Léonard*, Fayard, 1. 50. — J. Massabuau : *Nos maitres*, Plon, 3. 50. — Alex. Cormier : *Maitre Belgiratte*, Sansot, 1 fr. — Henry Bordeaux : *Jeanne Michelin*, Sansot, 1 fr. — Jacques Ballieu : *Conter fleurette*, Sansot, 1 fr. — Théo Varlet : *Le Dernier satyre*, « Beffroi ». — Alphonse Séché : *Contes des yeux fermés*, Sansot, 3 fr.

La Licorne, par Péladan. Il est à la fois délicat et très facile de parler d'un livre de M. Péladan. Encore plus délicat et plus facile de parler de M. Péladan lui-même. Le livre est toujours intéressant, curieux, bien écrit, mais contient des doctrines d'un idéalisme terrifiant. L'homme est charmant, mais, jadis, dans sa toute jeunesse, eut l'audace inoffensive de ne pas s'habiller comme tout le monde. Le siècle (pas celui-ci, l'autre) a presque forcé, en effet, le Sar au travesti. Je me demande si le milieu du nouveau siècle ne le condamnera pas au costume officiel. Ils deviennent rares les gardiens du feu sacré ! On sera bien obligé d'entourer, d'admirer, d'étiqueter et de signaler les champions de l'idéal dans un pays où les champions de toute nature foisonnent. Quand je vois M. Péladan, cet homme doux, de gestes très mesurés, de paroles calmes et savantes, l'air de l'apôtre condescendant aux menues mondanités, courtois d'ailleurs jusqu'à l'impertinence, je pense, malgré moi, qu'il devrait être porté par les robustes épaules de certains marchands de mots. De nos jours on décore ces marchands de mots pour leurs biceps, et, au lieu de

les chasser du temple ou de s'en servir comme bêtes de somme, on les honore de ligatures écarlates. M. Péladan, dont les poings et les pieds sont forts petits comme chez tous les êtres de grande race, devrait conserver de ses anciennes somptuosités de Sar ce miscroscopique bout d'andrinople rouge qui prouverait que lui a vendu autre chose que des mots et a bâti à lui tout seul un temple mystérieux. Il est le redoutable athlète de la pensée pure. Il demeure immuable dans son bel entêtement de religiosité artistique, et il est aussi respectable qu'admirable puisqu'il defend quelques nobles préjugés. Il croit que l'amour est, en essence, une chose divine ; il s'imagine que la jolie femme intelligente peut douer son amant du génie qu'il n'a pas et je suis assurée, maintenant, qu'il espère en une justice supérieure à celle de nos magistrats français, voire des juges de Berlin. Quand on songe à l'étendue de son œuvre, on est un peu abasourdi de constater que les ministres se succédant, en perdant plus ou moins la tête selon le plus ou moins de rapidité de leur élévation, n'ont pas encore eu le désir de le fleurir de la fleur nationale. (Est-ce que le sang du saint Graal ferait peur à ces gens ou, mal avertis, prendraient-ils la Rose-Croix pour la vraie, l'unique rosette digne de lui ?) Et quelle étrange cérémonie ce serait la réception de M. Péladan à l'Académie? On saurait enfin pour quel genre de travaux un Monsieur a le droit d'orner son flanc d'une épée d'archange. L'auteur de *la Licorne* vient d'enthousiasmer les foules par la puissance et la beauté de sa *Sémiramis*. Le livre qu'il publie aujourd'hui est le dix-huitième volume de son *Ethopée*, la *Décadence latine*, ses études scientifiques, critiques, littéraires, musicales, picturales, ses poèmes dramatiques, ses romans réunis formeraient une bibliothèque complète si on les réunissait dans le but d'une éducation d'art sentimental et philosophique. N'est-ce pas un peu inquiétant de sentir ce formidable travail à la merci d'une foule trop occupée de sports sans le signalement, l'estampille de l'Etat qui en garantisse la réserve éternelle ou la définitive classification ? M. Péladan n'est ni ambitieux ni orgueilleux. Il a dû beaucoup s'amuser, jadis, à étonner le public pour essayer de l'apprivoiser comme on apprivoise les chevaux vicieux : en les aveuglant brusquement par la couleur crue d'un mouchoir de poche. J'aimerais, maintenant, et sans doute tout le groupe de ses nombreux amis avec moi, nous aimerions qu'une tache ineffaçable lui en restât au revers de l'habit... pour le punir d'avoir osé parler d'idéal à un peuple amateur de luttes à main plate. « En iconographie profane la Licorne représente l'être d'exception... Crois-tu, demande Dieu à Job, apprivoiser la licorne, la faire manger dans ton étable comme une bête de service et l'attacher au joug ? » On dompte le public et les marchands de mots... mais qui dompte ou apprivoise les êtres d'exception ?

M. Homais voyage, par Robert Duquesne. Nous retrouvons

les personnages de Mme Bovary et le type du célèbre pharmacien au premier plan se détachant sur une toile de fond représentant de bien délicieux paysages. L'auteur a voulu respecter jusque dans les plus menus détails la vie de son héros : il parle, il agit, il voyage comme M. Homais. Ce serait cependant lui faire injure, je pense, de lui dire qu'il écrit comme Flaubert, car nulle idée d'imitation ne trouble la conception de ce travail vraiment très intéressant. D'une esquisse très puissante, il a tiré un tableau complet. Dans *Madame Bovary* on l'entendait parler. Dans l'œuvre de Robert Duquesne on le voit marcher, il va même un plus loin que chez *Madame Bovary*.

Comment s'en vont les reines, par Colette Yver. Il n'y a pas que les femmes d'hommes politiques qui sont reléguées au second plan par la raison d'Etat. Presque toutes les femmes ne sont jamais que les femmes, mettons les poupées, pour leurs époux, et que si par impossible elles prennent un amant pour se distraire de n'être qu'une distraction, un personnage sans importance, c'est la même chose avec l'amant. Or, les femmes joyeuses encombrent les trottoirs et la concurrence n'a rien de bien flatteur. La reine qui s'en va, dans le livre de Colette Yver, pour être fictive n'en n'est pas moins très majestueuse, et cette histoire de fine psychologie mêlée à l'histoire de la révolution d'un peuple forme un récit absolument captivant. On oublie presque, ma foi, que cette Poméranie (comme la Pologne d'*Ubu roi*) ne doit être située nulle part.

Le Mystère de Gaude, par Félix Duquesnel. Je ne connais rien de plus amusant à lire que le récit d'une très sombre erreur judiciaire. Depuis l'affaire Dreyfus, nous vibrons au moindre doute. Ce brave petit employé bourgeois qui tue son oncle pour complaire à une épouse acariâtre et qui semble innocent jusqu'au jour où il avoue et où on le jette dans une maison de santé pour le faire taire est un héros d'innocence forcée.

Donna Béatrice, par M. Gérald. Histoire tragi-comique d'un jeune homme vertueux qu'on marie de force. C'est un conte des temps passés. Venise et ses sérénades. Les jolies fiancées fidèles ou infidèles. Quelques gondoles. (Assez peu.) Un père cruel mais qui s'amende à la fin, d'autant plus que c'était lui qui avait raison.

L'Inutile Offrande, par Gaston Cotelle. De la singulière manie qu'ont certaines femmes de provoquer les confidences amoureuses des hommes. Le héros est un très vilain Monsieur parce qu'étant littérateur (quel héros n'est pas l'écrivain à la mode, hélas ! dans les livres du jour ?) il devrait savoir qu'on ne peut récompenser l'amour que par l'amour.

Péché d'aveugle, par Armand Praviel. Du Huysmans pour dames. C'est effrayant de ressemblance, mais c'est tellement inutile

puisque Huysmans existe. Il est vrai qu'il ne travaille pas pour les dames, lui !

Axel, par Gabriel Franay. Ce n'est pas l'Axel de Villiers, non. Mais qu'il est donc dangereux de conter aux jeunes filles ce tas de jolies choses tout à fait invraisemblables !

Souvenirs de Léonard, par X... « Et cet étonnant Léonard que M. Lenôtre et M. Lavedan ont mis à la mode, s'agite et passe à travers ces pages comme à travers ses Mémoires le d'Artagnan de Dumas. Encore d'Artagnan dialogue-t-il moins que Léonard et nous donne-t-il l'impression d'un chroniqueur moins méridional que le perruquier. Mais quoi, l'important est que le livre amuse et il ne m'appartient pas de discuter l'authenticité de ces anecdotes. » Non seulement le livre amuse, selon la phrase de M. Claretie, qui le préfacie, mais encore il est le prétexte à l'exhibition de beaucoup d'anciennes et jolies gravures.

Nos Maîtres, par J. Massabuau. Persécutions de village. Une vieille fille laide, pour se venger d'un dédain, épouse un épicier-mercier modèle qui finit par devenir maire. Alors on chasse le pauvre percepteur qui avait eu le tort de choisir une amie de la vieille fille pour sa seule beauté. Il y a un député protecteur et un préfet hostile. Le peuple souverain manifeste à tort et à travers, selon sa coutume, en écrasant les innocents. Je savais bien, au fond, que l'épicier c'est notre maître, seulement ça me navre qu'on me le dise en toutes lettres.

Maître Belgiratte, par Alexandre Cormier. Un cantique à Venise... inspiré par la toile de Wagrez : « Un maître de chapelle à Saint-Marc au xve siècle ».

Jeanne Michelin, par Henry Bordeaux. Le roman touchant d'une pauvre petite victime du célèbre maréchal de Richelieu.

« **Conter Fleurette** », par Jacques Ballieu. L'idylle du jeune Henri IV avec une paysanne. Les fleurettes effeuillées tombent dans l'eau d'une fontaine pour y former la triste apparence d'un corps de femme.

Le Dernier Satyre, par Théo Varlet. Ce bon vieux satyre, qui commence par jouer « Viens poupoule » sur une flûte de treize sous,pour chanter, une fois ivre,son ancienne déité sur une syrinx, et qui finit par vouloir violer une fillette au coin d'une rue bien moderne, est terriblement drôle.

Contes des yeux fermés, par Alphonse Séché. Le domaine du rêve est le royaume par excellence des poètes ; mais le cauchemar, est-ce bien le rêve? Sous une couverture impressionnante de Barrère, l'auteur malicieux de ce petit volume (Dieu que ce monstre a les yeux verts et ouverts pour un héros des contes des yeux fermés !) a réuni une série de songes pénibles qui font dresser les cheveux, toujours

à la manière verte. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas lire ça le soir! Ces monstres-là font facilement des petits. Merci bien. Moi, je ne me couche plus sans regarder sous mon lit pour savoir si le volume en question n'y serait pas resté.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Gilbert de Voisins : *Sentiments*: « Mercure de France ».— Camille Lemonnier, *La Vie Belge*, Fasquelle. — Vicomte E. M. de Vogüé : *Maxime Gorky, L'œuvre et L'Homme*, Plon. — Paul Stapfer : *Victor Hugo à Guernesey*, *souvenirs personnels*, « Société Française d'imprimerie et de librairie ».

Sentiments. — Ce titre un peu mystérieux s'adapte bien au contenu du volume. M. Gilbert de Voisins nous dit, en effet, dans ces pages, son sentiment critique sur la vie et sur quelques écrivains de maintenant. Il ne veut pas que l'on classe son livre ni qu'on cherche à le définir. Je dirai donc seulement que cet ouvrage me paraît être de la critique, faite par quelqu'un qui a le temps de s'arrêter à relire des pages qu'il aime. Rien ne l'oblige à parler des livres médiocres qui peuvent paraître : il ne les lit pas, mais prend dans sa bibliothèque, classée avec une méthode personnelle, des vers de Paul Valéry, feuillets épars difficilement réunis en un cahier, et se récite :

La princesse, dans un palais de roses pures,
Sous les murmures et les feuilles, toujours dort.
Elle dit en rêvant des paroles obscures
Et les oiseaux perdus mordent ses bagues d'or,

magnifiques vers d'un poète presque ignoré dont les rêves n'ont jamais été réunis en volume.

A propos de sa bibliothèque, M. Gilbert de Voisins nous dit, à la façon de des Esseintes, son sentiment sur quelques ouvrages qu'il voudrait réunir, « dans un réduit secret, non loin d'une lampe et d'un grand fauteuil de cuir », sous l'étiquette : *Parfums exotiques et autres* (*Livres de voyage*). Voici *La Prière sur l'Acropole*,« oraison qui convient aux beaux départs »,les *Moralités légendaires*, *le Centaure*, la *Léda* de Pierre Louys, la *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel : « Ce sont là, ajoute-t-il, mes vrais livres de voyage. Ils me transportent en tel lieu de la terre et du rêve qu'il me plaît de choisir, aux heures de mélancolie où l'on voudrait être en tout lieu de la terre, sauf en celui dans lequel on se trouve. » Ce sont d'agréables pages, écrites avec plaisir, habillées avec goût et sobriété. M. Gilbert de Voisins écrit bien, il a le sens du rythme dans la prose, et son style rappellerait celui de M. Henri de Régnier. Que l'on lise le dernier chapitre de ce volume, *les Jardins, le Faune et le Poète*, où l'auteur traite des diverses manières de transcrire un paysage en

poésie; il y a là, sur les poètes et la poésie, et les façons de mêler la nature à la poésie, une étude à la fois enthousiaste et ironique, qui est, certes, d'une belle qualité. La sincérité chez les poètes est, en effet, plus rare qu'on ne pense : le métier en donne l'illusion.

§

Il y a une grande intensité de vie dans ce livre où M. Camille Lemonnier a entrepris de nous raconter l'évolution littéraire de son pays, en ces dernières années, et de nous dire ce mélange de sensualité et de mysticité qui caractérise le peuple belge. La **Vie belge** est une étude de mœurs écrite avec beaucoup de vigueur et de couleur; on y trouve des paysages bien vivants, des pages de critique, mais surtout et c'est ce qui fait l'intérêt du volume, des souvenirs personnels. M. Camille Lemonnier, un des aînés de cette pléiade de littérateurs belges qui s'annexa au symbolisme français, a participé à ce mouvement et il nous en raconte toutes les phases. Lorsqu'il débuta dans les lettres, la litttérature belge était seulement « une spécialité d'amateurs », et tout ce qui était original faisait peur. Baudelaire pouvait discourir, au Cercle Artistique, pendant deux heures, devant des banquettes.

C'est le Bruxelles d'autrefois. Le Bruxelles nouveau s'éveille et M. Lemonnier nous insinue que l'influence des proscrits de l'Empire contribua à cet éveil. Une pléiade de jeunes poètes s'organise : on fonde la *Jeune Belgique*, qui devient un centre. Tous ceux qui ont fait leur place, grande ou petite, dans la littérature belge partent de là. Dès les débuts de cette Revue, on rencontre avec C. Lemonnier, Max Waller, Giraud, Georges Eekhoud « rogue, acide, chaleureux, les babines retroussées sur un rire à coups de dents, inquiétant par sa mobilité caressante et quinteuse », Rodenbach, (« même à Paris, plus tard. Rodenbach resta longtemps un peu de Gand » sa poésie aussi), Emile Verhaeren, qui lit ses vers, déjà « raboteux et enragés » ; Maurice Mæterlinck, déjà poète et déjà dramaturge, pas encore philosophe, etc. Ils sont trop, et je ne voudrais pas paraître distribuer des couronnes. Cependant, on ne peut omettre Van Lerberghe, qui révéla à la Belgique, selon l'expression un peu vague de M. Lemonnier, « les grâces vierges d'une poésie trempée aux sources de la pure beauté, » ni son biographe, poète aussi, Albert Mockel; ni Max Elskamp, poète simple, et très personnel qui a su aimer la vie de son pays, et faire parler les choses avec une émotion toute fraîche, et délicieusement naïve.

De nouvelles Revues furent créées, *la Basoche*, *la Wallonie*, de Mockel, *le Réveil;* ce fut une floraison extraordinaire d'écrivains. Mais le gouvernement ne s'intéressa guère à ce mouvement littéraire ; M. Lemonnier s'en étonne et il explique : « La direction des lettres

ressortissait, en ce temps encore, au ministère de l'Agriculture. » En France, où les lettres ne dépendent pas du ministère de l'Agriculture, tout le monde sait, que s'il existe une littérature officielle, elle n'a rien à voir avec la littérature ; il suffit d'assister à une inauguration de statue pour s'en rendre compte.

Après nous avoir raconté les difficultés de sa carrière personnelle et la peine qu'eurent, en général, tous les écrivains belges à se faire prendre au sérieux en France, M. Lemonnier avoue : « Aujourd'hui personne ne s'inquiète de savoir si Maeterlinck, Verhaeren, Eekhoud sont d'autre part que de la grande patrie littéraire. Ou plutôt on sait qu'ils sont Flamands, et on les fête comme s'ils étaient Français. »

M. Lemonnier est un écrivain connu, en France ; il est trop tard pour faire sa louange ; je lui reprocherai seulement une certaine grandiloquence, une certaine pompe ; il faudrait qu'il eût le courage d'être moins éloquent, moins riche, plus confidentiel. La langue française revient de plus en plus à la simplicité, ce qui ne veut pas signifier une renaissance classique, comme on l'a dit, mais seulement que nous sommes au moment où nous allons organiser les acquisitions apportées par le Romantisme et le Symbolisme. Mais, rassurons-nous, ce n'est pas définitif.

§

M. de Vogüé a consacré à **Maxime Gorky** un petit livre, critique et biographique. La vie de Gorky est aussi invraisemblable que le plus fantastique des romans : l'œuvre est le reflet de cette vie pittoresque. M. de Vogüé voudrait en tirer une morale, mais Gorky « n'a apporté que des négations, dit-il. Ses devanciers avaient doté leur pays d'un patrimoine d'idées et de sentiments sur lequel vivait la pensée russe : on voit bien par où Gorky l'entame, on ne voit pas ce qu'il y ajoute. » Comme si démolir n'était pas une occupation suffisante ; il y a tant de temples à abattre, tant de forêts à défricher. M. de Vogüé reproche encore à Gorky de n'avoir aucune préoccupation morale ou religieuse. Ce n'est malheureusement pas aussi certain que le dit M. de Vogüé. Cependant, si l'œuvre de Tolstoï était (Tolstoï n'est plus le porte-parole des jeunes générations) une « longue interrogation devant le mystère de l'univers », il faut savoir gré à Gorky de s'être détaché de la tradition orthodoxe. Sa doctrine individualiste est un fortifiant ; il prédit le règne de la raison — la raison du plus fort, dit M. de Vogüé. « Ses préférences déclarées nous instruisent : de quelque façon que le monde se reforme, elles iront toujours au beau bandit qui le brave et y terrasse le plus faible. » C'est l'immoralisme de Nietzsche, et le commencement de la lutte contre l'idéal chrétien. M. de Vogüé le constate avec des

larmes dans la voix. « Pauvre dix-neuvième siècle ! Il a cru travailler au perfectionnement de la civilisation ; il s'imaginait qu'il la laisserait en mourant plus rationnelle, plus douce, plus protectrice des faibles ! Mais l'enseignement de ses doctrinaires a pâli auprès des leçons pratiques de ses hommes d'action... : la suggestion de leurs exemples contre-balance le pouvoir persuasif de tous les idéologues réunis. » Et M. de Vogüé observe que ce serait la première fois que « la conspiration involontaire d'écrivains nombreux, écoutés, traducteurs d'un sentiment vivace, resterait sans influence sur l'évolution sociale. » Le succès littéraire de Gorky s'explique donc : ses œuvres sont la traduction d'un état d'esprit ou plutôt d'un état d'intelligence.

§

M. Paul Stapfer, qui fut, quelques années, professeur à Guernesey, eut la faveur d'être reçu dans l'intimité de Victor Hugo. Dans son livre **Victor Hugo à Guernesey**, il nous raconte ses souvenirs, et les conversations qu'il eut avec le Maître : elles ne sont pas toutes géniales, il faut l'avouer. Il s'y montre critique littéraire injuste et personne n'a dit plus de bêtises sur Racine. Il aimait aussi parler de son âme immortelle. « Sommes-nous certains de n'avoir pas déjà paru sur la terre ? » Aussi, lorsqu'un Anglais philosophe lui affirma que lui, Victor Hugo, avait été successivement Isaïe, Eschyle, Judas Machabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres, et deux rois de Grèce aux noms oubliés, — il n'en douta pas un instant. Son spiritualisme, observe M. Stapfer qui sourit, était constitué non par quelque doctrine homogène et solide, mais par « toutes les idées belles et généreuses qu'il est possible de concevoir, ou plutôt d'imaginer sur Dieu et sur l'âme ».

« Je croyais entendre saint Paul, » ajoute M. Stapfer.

Il y a dans ce volume, illustré de photographies inédites (Hauteville House : la salle-à-manger, le Belvédère ; Victor Hugo en promenade, Mme V. Hugo, Mme Drouet, etc.) beaucoup de ces petits détails qui constituaient la vie quotidienne du poète à Guernesey : ce que mange un poète, ce qu'il boit, ce qu'il lit, et comment il passe ses soirées familiales. Il aimait à parler de choses sublimes : attributs de Dieu, système solaire et planétaire, divisibilité de la matière, nécessité de la prière, « si je me réveille la nuit, je prie »... et pendant ces discours, doucement Adèle s'endormait. Adèle avait ses raisons pour ne pas beaucoup aimer Guernesey : « Comment peut-on vivre ailleurs qu'à Paris... à moins qu'on n'y soit forcé par ses principes politiques ? » Je veux voir dans cette ironie le sens pratique d'une femme : il n'est pas de « principes politiques » ni de beaux gestes qui vaillent qu'on leur sacrifie une vie confortable.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

M. A. Billot : *La France et l'Italie. Histoire des années troubles 1881-1899*, Plon.— L. Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*, Plon. — Memento.

La France et l'Italie, histoire des années troubles (1881-1899), par M. A. Billot. — Sur les dix-huit années qu'embrasse cet ouvrage, et que l'auteur qualifie de troubles, les neuf dernières ont été vécues par lui à Rome où il représentait la France. M. Billot avait été envoyé à Rome, comme ambassadeur auprès du Quirinal, en avril 1890. A ce moment les relations commerciales entre la France et l'Italie étaient aussi mauvaises que possible, par suite de la guerre de tarifs où s'entêtaient les deux Etats et les relations politiques si incertaines qu'on avait pu, à diverses reprises, craindre de voir la guerre surgir à propos d'incidents auxquels un parti pris de mauvaise volonté prêtait seul de l'importance.

La crise avait atteint, en 1888, son point le plus aigu. En 1890, quelques symptômes de détente se manifestaient, mais la bonne volonté de notre ambassadeur, comme les bonnes volontés italiennes devaient pendant longtemps encore se heurter aux circonstances ou à certaines obstinations, et ce n'est qu'en 1896 que furent commencées des négociations qui, trois ans plus tard, aboutirent à une entente avantageuse pour les deux nations.

L'histoire de ce malentendu ruineux n'est pas sans utilité pour apprendre aux peuples ce que peuvent leur coûter leurs gouvernements surtout quand l'action malfaisante des gouvernants et des diplomates est facilitée par un emportement irraisonné de l'opinion. Pendant toute cette période, les Français et les Italiens crurent avoir des griefs réciproques, et nourrirent une animosité mutuelle qui les poussa à supporter des pertes cruelles, dans l'espoir d'en infliger de pires au voisin. Les Italiens souffrirent plus encore que les Français de cette situation économique : certains de leurs hommes d'Etat ne s'en montrèrent que plus acharnés, et il est permis de croire que plus d'une fois ils ont pensé à l'expédient criminel d'une guerre.

•La dénonciation des traités de navigation et des traités de commerce fut la conséquence de l'entrée de l'Italie dans la triple alliance, et du triomphe en France des idées protectionnistes. La présence au pouvoir de M. Crispi coïncida toujours avec les phases les plus aiguës du différend.

Les Français qui accusaient les Italiens d'ingratitude ne se rendaient pas compte que la politique de Napoléon III à l'égard de l'Italie et du Saint-Siège avait été aussi exaspérante pour les Italiens que son intervention de 1859 leur avait été utile. De plus, ils ne pouvaient se rendre compte, sachant combien l'immense majorité des Français depuis 1870 était opposée à toute intervention en faveur du rétablisse-

ment du pouvoir temporel, ils ne pouvaient se rendre compte des craintes que les Italiens avaient conçues à cet égard. Ceux-ci avaient été mis aux champs par les tapageuses manifestations des évêques français au moment de l'ordre moral, et le 16 mai avait redoublé leurs craintes. Craintes dont l'objet était bien illusoire, mais qui n'en étaient pas moins réelles et plus vives qu'aucun Français ne pouvait l'imaginer. Les Français d'il y a vingt ans ne se souciaient guère,quand ils raisonnaient sur la conduite ou les sentiments des autres peuples, de considérations positives, ni d'une méthode bien précise : ils ne voulurent point envisager quel mécompte avait pu être pour l'Italie l'occupation de la Tunisie.Ils n'imaginaient point que les Italiens pussent légitimement avoir à l'égard de la France, depuis Solférino et à tout jamais, en dépit de toute circonstance, d'autre politique que la politique d'action de grâces.

Par contre les Italiens prêtaient à la majorité des Français les sentiments de quelques catholiques militants : ils ne voulaient pas voir le vaste mouvement d'opinion qui rendait la masse de la na tion de plus en plus indifférente à la cause pontificale. Ils supposaient à la France des velléités d'agression qui n'entrèrent jamais dans le cerveau d'aucun, et ces imaginations hantaient même l'esprit des gouvernants : il paraît bien que Crispi ait été sincère quand il affecta de redouter en 1888 une agression de la flotte française, en pleine paix, contre la Spezzia,et quand,plus tard,il se persuadait que la France avait massé 100.000 hommes sur la frontière des Alpes. Avec un tel état d'esprit, il n'était pas difficile de profiter du grand malaise économique pour tourner contre la France l'irritation d'un peuple affamé. Tout incident était gros de conséquences inquiétantes. M. Crispi ne s'appliqua pas à éviter ces incidents.

Pendant cette pérode, l'opinion italienne vit l'influence de la France dans toutes les difficultés qui pouvaient survenir à l'Italie.

L'ouvrage de M. Billot,qui est une véritable histoire diplomatique et politique de l'Italie pendant ces années, détaille en particulier l'aventure africaine.L'auteur paraît s'être servi des mémoires du général Baratieri et l'impression qui résulte de son récit est que ce général fut plus malheureux que coupable. Actif, clairvoyant, il ne cessa de dénoncer au Gouvernement les dangers de sa situation. Le seul tort qu'on puisse lui reprocher est d'avoir consenti à se rembarquer, après avoir exposé au Gouvernement l'impossibilité de faire face,avec les ressources dont il disposait,aux menaces de l'ennemi. Il partit sans avoir obtenu de Crispi et du ministre de la guerre aucune promesse formelle. Ce fut une faute qu'il reconnut et qu'il expia durement. Mais elle n'innocente ni le ministre qui le poussait l'épée dans les reins, ni la majorité qui avait donné carte blanche à ce ministre.

Baratieri avait joué : malheureusement il ne jouait pas que sa

situation personnelle, il jouait le sang de son pays. Un an auparavant, un général français avait joué de même, en acceptant de diriger l'expédition de Madagascar dans des conditions que lui, vétéran des guerres coloniales, devait savoir funestes. Il gagna contre toute vraisemblance, mais sa victoire coûta plus de vies à la France que le désastre d'Adoua n'en coûta à l'Italie. Seulement, comme il avait réussi, on ne lui en demanda pas compte. L'exemple de Duchesne dut enhardir Baratieri.

Ce désastre eut pour l'Italie des conséquences heureuses. Il mit fin à la politique de conquêtes coloniales, et le changement de ministère qui en fut la conséquence rendit possible une amélioration des rapports avec la France. Ce fut d'abord l'accord italo-tunisien, puis le rétablissement des relations maritimes, enfin un accord commercial. Les deux nations arrivaient à se réconcilier après avoir subi de leur différend de longs et coûteux dommages, comme deux enfants qui, après s'être boudé longtemps, et s'être longuement ennuyés chacun dans un coin, s'aperçoivent que leur désaccord était sans motif et leur rancune sans raison.

Paris sous Napoléon, par L. de Lanzac de Laborie. — C'est le second volume d'une série d'études consacrées aux différents aspects de la vie parisienne entre 1807 et 1812. Nous avons déjà signalé ici le premier, qui, au dire de l'auteur, n'était qu'un préambule. Il relatait comment s'était ébauchée l'organisation administrative de Paris sous le Consulat et comment les pouvoirs publics avaient été partagés entre les préfectures de la Seine et de police, dont les deux titulaires, Froschot et Dubois, étaient en état constant de compétition et de rivalité. Le présent volume entre dans le détail de cette administration, il en énumère le personnel, et en décrit les différents services. Tout un chapitre est consacré aux finances municipales, et au fonctionnement de l'octroi.

Une partie importante du livre, et non la moins intéresssante, énumère les grands travaux accomplis sous le premier Empire. Si les Parisiens, au cours du XIXe siècle et surtout dans la seconde moitié, ont vu des transformations autrement importantes, c'est pourtant sous Napoléon Ier que la première atteinte a été portée à l'ancien Paris, que la monarchie avait toujours accru à l'extérieur, sans en modifier guère le noyau historique. Et il faut dire que c'était une ville bien malsaine et bien peu propre à la circulation. Il nous faut un effort d'esprit pour nous représenter ce lacis de rues étroites, avec leurs pavés monstrueux, une double pente vers le ruisseau du milieu, sans trottoir pour assurer la sécurité des piétons. Se hasarder à pied dans celles de ces rues qui étaient fréquentées par les voitures était chose plus risquée qu'aujourd'hui. Si l'on échappait au danger d'être roué, on n'échappait pas aux inévitables éclaboussures. Les pre-

miers trottoirs, à l'imitation de Londres, sont essayés dans la rue du Mont-Blanc (chaussée d'Antin), et quelques autres. Mais ils restent bien rares.

On perce à moitié la rue de Rivoli, qui se bâtit lentement à cause de l'obligation de construire des maisons régulières à arcades et d'en exclure certains commerces. On dégage le Luxembourg et le Panthéon, la place Saint-Sulpice est ouverte. Mais le travail le plus important et le plus utile est assurément celui des quais, qui n'existaient pour ainsi dire pas sous l'ancien régime. Les ponts des Arts, d'Austerlitz, d'Iéna, des Invalides sont aussi de la même époque.

Ils furent d'abord des ponts à péages, et construits en partie aux frais des compagnies qui devaient les exploiter.

Il est à noter en effet que Napoléon, du moins dans ses premières années de règne, se montrait prudent en fait de dépenses. Il voulait autant que possible que le produit d'une opération déterminée payât les frais d'une autre opération à entreprendre.

Si plus tard il rêva, au comble de la puissance, d'une capitale démesurée, qui aurait dépassé systématiquement, en étendue comme en splendeur, toutes les capitales connues, les revers vite arrivés ne lui laissèrent pas le temps de réaliser ce rêve. Les édifices qu'il laissa sont plutôt des trophées de sa gloire que des monuments d'utilité publique. Pourtant il fit réparer par ses architectes ordinaires, Percier et Fontaine, nombre de monuments et de palais qui menaçaient ruine. Ces artistes avaient, sur son ordre, fait le plan d'un palais grandiose qui devait s'élever sur les hauteurs de Chaillot, à la place où l'on voit actuellement celui du Trocadéro. Assurément quel qu'il pût être, il n'aurait pas été aussi hideux que ce dernier. Ce palais était destiné au Roi de Rome. Le cosaque qui survint et prit l'enfant en croupe anéantit ce projet comme bien d'autres.

On ne peut que souhaiter la continuation de cet intéressant ouvrage, utile contribution à l'histoire de Paris.

Memento. — Sous le titre *Quinze ans d'histoire*, le Baron Jehan de Witte a publié chez Plon un résumé des quatre volumes de mémoires rédigés en allemand par le Dr Schnœder, d'après le journal et la correspondance du roi Karol de Roumanie. C'est l'histoire de la Roumanie sous le principat de ce Hohenzollern depuis son avènement comme successeur de Couza jusqu'au moment où il est reconnu roi d'une Roumanie indépendante. On devine que les éloges ne sont marchandés ni à son caractère ni à sa politique. La période la plus caractéristique est celle de la guerre russo-turque et du traité de Berlin. On prend sur le fait la monstrueuse ingratitude du gouvernement russe, qui avait été réduit à supplier le prince de lui prêter le concours actif de l'armée roumaine, et qui, après la victoire due à la Roumanie, dépouilla celle-ci de la Bessarabie, province fertile, en lui donnant en échange les marais malsains de la Dobroudja. Hohenzollern, le prince Karol entraîna comme on le comprend la Roumanie dans l'orbite de la triple alliance, le

Baron de Witte ne s'en étonne pas : il n'exprime guère d'opinion personnelle que sur la question juive, à propos de laquelle il se met à la remorque de tous les antisémites.

Dans le livre de M. Pompiliu Eliade : *Histoire de l'Esprit public en Roumanie au XIXe siècle*, on trouvera les plus intéressants détails sur la façon dont s'est formé le Roumain actuel. Ce volume, qui est le premier d'une série, fait l'histoire de la première génération qui soit passée de la vie et de la civilisation orientale à la civilisation de l'Occident; il montre la part qu'a eue la France dans cette transformation.

Par vocation : Vie et aventures d'un soldat de fortune (1870-1895), par le lieutenant-colonel Péroz. Le nom du lieutenant-colonel Péroz a été prononcé plusieurs fois à propos de divers incidents coloniaux. Le livre où il a bien voulu donner au public un choix de ses faits et gestes est amusant comme un roman d'aventures. Il promène le lecteur en Espagne, au Tchad, à la Guyane, non sans l'avoir fait passer par les Vosges sillonnées de uhlans, et le quartier latin.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Loi fondamentale de l'Empire russe, projet d'une constitution russe élaboré par un groupe de la ligue de l'Affranchissement, Bellais. — A. Hamon : *Socialisme et Anarchisme*, E. Sansot. — Paul et Victor Margueritte : *Quelques idées*, Plon. — Memento.

La Russie est à la mode (on l'y serait à moins), aussi la **Loi fondamentale de l'Empire russe**, que publie un groupe de la Ligue de l'Affranchissement, présente-t-elle un vif intérêt d'actualité. Cette Ligue, dont les membres s'intitulent constitutionnalistes-démocrates, semble correspondre à notre gauche radicale, peut-être à notre extrême-gauche ; mais comme elle leur est supérieure ! Nos compatriotes n'ont même pas l'idée que l'on pourrait perfectionner l'organisation politique, puisque tout projet de revision est écarté d'avance ; les améliorations les plus faciles, et déjà les plus banales, telles que la représentation proportionnelle, leur sont lettre-morte ; leurs plus grandes hardiesses s'arrêtent au vote sous enveloppe dans une cabine-isoloir ; sur dix députés, il y en neuf que l'on stupéfierait en leur disant que constitutionnellement la France est une monarchie détraquée et non une saine république. Les rédacteurs de la *Loi fondamentale de l'Empire russe* sont autrement instruits. Dieu veuille que nous soyons un jour gouvernés par de tels révolutionnaires ! Leur projet, dont un journaliste naguère encore exilé, M. Pierre Struve, a écrit la préface, comprend 80 articles, sans parler des 45 articles d'une loi électorale en annexe, tous suivis d'un bref commentaire ; excellente disposition dont j'userai moi aussi, quand on me priera de faire mon Lycurgue. Tel de ces articles serait le bienvenu chez nous, celui-ci par exemple : « Les fonctionnaires publics peuvent être poursuivis

devant les juridictions civiles ou criminelles suivant le droit commun pour violation du droit des citoyens. La poursuite dont ils sont l'objet peut avoir lieu sans l'autorisation de l'autorité supérieure. » Chez nous la même matière a donné lieu à l'un des plus étonnants tours de passe-passe que mentionne l'histoire. Nous avions, dans la constitution de l'an VIII, un article 75 qui défendait de poursuivre les fonctionnaires sans autorisation préalable du Conseil d'Etat, et c'était un scandale si intolérable, paraît-il, qu'à peine arrivé au pouvoir le Gouvernement de la Défense nationale abrogea par un décret vengeur la défense malencontreuse. Que fit alors le Conseil d'Etat, peuplé d'ailleurs des créatures du Gouvernement libérateur? Il invoqua à la place le théorie de la séparation des Pouvoirs, en sorte qu'aujourd'hui non seulement on ne peut plus poursuivre les fonctionnaires, même si le Conseil d'Etat l'autorisait, mais encore on ne peut pas poursuivre des personnes comme les maires, qui autrefois n'étaient pas protégés par l'article 75 du hideux Bonaparte, mais qui le sont désormais par la théorie des purs servants de la démocratie. — Un autre article que nous aurions bien grand intérêt à naturaliser serait le suivant : « Un tribunal suprême est créé pour veiller au maintien de la loi fondamentale..., il aura pour mission d'abroger les ordres du gouvernement et les autres actes illégaux si ces ordres et ces actes se trouvent soumis à l'approbation d'une juridiction quelconque, d'abroger les ordres et d'annuler les sentences des juridictions prises en vertu des lois contraires aux lois constitutionnelles et à la procédure qui préside à la confection des lois, d'annuler les élections à l'Assemblée nationale quand elles seront illégales, de trancher tous les litiges auxquels donne lieu l'interprétation des lois. » Presque toutes les améliorations qu'on pourrait souhaiter à notre constitution à nous sont contenues dans ce texte. Je n'y critique que l'emploi du mot abroger, de nature à effaroucher le pouvoir central. Le Sénat du second Empire, qui pouvait ainsi annihiler les lois et décrets, n'a jamais osé le faire, tandis que la *Supreme Court* des Etats-Unis, qui, sans abroger une loi, prescrit de ne pas l'appliquer dans tel cas où elle irait contre les principes du droit commun, use volontiers et souvent de cette prérogative. J'ajoute qu'un des articles précédents du Projet russe : « Le pouvoir judiciaire est exercé par des personnes indépendantes du pouvoir exécutif », devrait bien être précisé ; si, comme chez nous, le ministre de la Justice règle l'avancement de ses juges, ceux-ci ne seront que de très humbles valets.

§

Il n'est rien de tel que de s'entendre, et c'est pourquoi on ne saurait assez louer M. A. Hamon d'avoir simplement cherché dans **Socialisme et Anarchisme** une bonne définition de ces deux mots.

Le Figaro avait déjà ouvert, il y a quelque douze ou quinze ans, époque où cet auteur commençait ses recherches, un concours d'où était sortie couronnée une formule, je crois, de M. Bellaigue, ancien avocat à la Cour de cassation et père du critique musical. Je ne l'ai pas retrouvée dans le livre de M. Hamon, mais j'en ai vu des douzaines d'autres, dont une de moi. Hélas! aucune ne trouve grâce aux yeux de l'auteur; il les sacrifie toutes à la sienne que voici se dressant dans l'azur sur ce monceau de cadavres: « Socialisme, doctrine sociale d'après laquelle les moyens de production sont socialisés. » Si quelque mauvais plaisant demandait, après cela, la définition du mot socialiser, j'ose espérer que le continuateur de l'œuvre finirait dans douze ou quinze ans par lui asséner celle-ci : « Socialiser, organiser les moyens de production conformément au socialisme. »

§

Sur la principale des **Quelques idées** que rayonna la couple P. et V. Margueritte, qu'ajouter aux judicieuses réflexions qu'échangèrent ici même M. Del. et M. Desm.? Ceci, peut-être, que si ce qui constitue socialement le mariage c'est la famille, pensée profonde, et si ce qui constitue la famille ce sont les enfants, pensée insondable, il s'en suit qu'il n'y a vraiment mariage que quand il y a berceau. Jusque-là, donc, liberté absolue, divorce par consentement mutuel, répudiation, pile ou face, tout ce qu'on voudra ; mais après cela, bouclée la boucle ! Car les naquets nous la baillent belle en nous jurant que les enfants se trouveront toujours mieux chez leurs parents remariés chacun de son côté que chez leurs parents restés conjoints et combattants. Qu'en savent-ils ? L'enfant en butte à un parâtre ou à une marâtre sera, lui, presque toujours malheureux, et trop souvent mal conduit (on a remarqué chez les jeunes délinquants l'énorme proportion de ceux élevés dans des ménages irréguliers) tandis que l'enfant témoin des pires attrapades familiales pourra n'en pas souffrir, et même en tirer profit en jugeant ces ilotes ivres dans sa petite cervelle. Sans compter que d'une part la présence de ce témoin grandissant pourra ramener à la concorde des dissentiments peut-être superficiels, et que, d'autre part, si les parents se séparent pour vivre dignement chacun à part, l'enfant qui ira de l'un à l'autre n'aura à se formaliser d'aucun fâcheux spectacle. Restera le sort, nous assure-t-on, lamentable, de ces pauvres séparés qu'une barbare loi empêcherait de recommencer leur vie. Et pourquoi ne continuent-ils pas celle qu'ils ont, avec leurs enfants partagés ou alternés ? Quelle rage de se remarier chez les gens qui n'ont pas eu à se louer du mariage ! Sur deux séparés, il y en a eu toujours un d'insupportable et quelquefois deux ; les empêcher de recommencer c'est rendre service à un imprudent sur deux au minimum. Mais vous les

condamnez à la basse débauche ? C'est bien s'occuper de messire Jean Chouart. Et, pasquedieu ! c'est bien s'occuper aussi du divorce ! Voilà une page de plus ajoutée aux je ne sais combien de milliers qui ont traité cette palpitante question, et ce ne sera pas la dernière ! Sujet merveilleux, le type des sujets inépuisables, tout le monde a son opinion, et toutes les opinions sont admissibles, et le pour étant aussi vrai que le contre, il y a autant de gens pour que contre. *Femina* a dernièrement interrogé 3.000 lectrices, elles se sont partagées également à quelques unités près : 1.500 pour les frères Margueritte, 1.500 pour Paul Bourget. Nous ne sommes pas près de l'unité morale chère à ces messieurs de l'Université ! Mais aussi quelle idée de provoquer une consultation au petit bonheur ? Le fin des fins c'est de s'adresser, comme firent MM. Margueritte justement, à des personnes dont la pensée était connue d'avance. Des réponses, que reproduit le livre dont je parle, une seule a soulevé un lièvre dont la course pourrait bien dérouter même les chasseurs du domaine mariage sans enfants, c'est celle qui juge la question au point de vue de la parole d'honneur. Si j'ai juré à ma femme de ne jamais épouser, elle vivante, d'autre femme, qu'elle devienne après cela criminelle, folle ou infidèle, je n'en serai pas moins tenu envers elle jusqu'à sa mort. Les naquets qui font des phrases sur le si noble droit qu'a tout homme libre de revenir sur un engagement indéfini devraient bien étendre leur solution à la matière, tout simplement, des billets à ordre.

Memento. — Pour les insatiables du divorce, Renée Pingrenon, *le Bluff de l'article 213 du Code civil*. Billand. Vous connaissez l'article 213. Le mari doit protection à la femme, la femme doit obéissance au mari. C'est du bluff, et Mlle Pingrenon n'est pas seule de cet avis. En 1896, une revue interrogea sur cette question 6512 lectrices, il y eut 963 approbations et 5449 anathèmes. — Poisson : *Mon féminisme*, livre débordant d'enthousiasme. « Les cœurs féminins de la vie nouvelle seront un autel magnifique où l'homme déposera quotidiennement le meilleur de lui-même. » Bravo, bravo ! Mais une ombre au tableau : « La Femme d'aujourd'hui ne sait plus aimer, celle de demain le saura. » Demain, ombre du barbier ! Doute plein d'angoisse ! « Vénus sortant des flots était, dans sa nudité, plus décente que la bicycliste. » Mais alors pourquoi nos sœurs font-elles tant de façons pour... Encore une méditation angoissée ! — Victor Fraitot : *Le Passé de la Femme*, Havard, très intéressant, mais son avenir ? Il est curieux que nos bons socialistes, si empressés à dire comment les estomacs seront rassasiés, ne se préoccupent jamais des cœurs, ni de ce qui en tient place chez les personnes trop enfoncées dans la matière. Il y aurait là tout un chapitre à ajouter à leur cité future : des courtisanes d'Etat, recrutées suivant des rites sacrés, et qui, entre autres devoirs civiques, devraient enchanter les jeunes Poètes d'Etat. L'idée est à creuser.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Le Correspondant : Lettre de M. Edmond Rousse, où l'on voit les inconvénients de la gloire pour un jeune avocat et l'esprit mathématique assez malmené. — *La Belgique :* un article de M. André Ruyters sur M. Paul Claudel.— *Vers et Prose:* M. Jean Moréas, sur l'Automne, Baudelaire, Verlaine et H. Becque. — *L'Ermitage :* M. André Gide, sur J.-M. de Heredia. — Memento.

M. Edmond Rousse, de l'Académie française, fait paraître dans **Le Correspondant** (10 et 25 novembre) des lettres qu'il écrivit, de 1858 à 1851, à un ami : M. Henri Verseron. On imagine de leur auteur, comme de ces immortels dont la Renommée n'a pas publié la gloire au son de ses cent trompettes, que c'est un homme ennuyeux et grave. On imagine bien des choses à tort. M. Rousse a raison de ressusciter l'observateur caustique et sagace qu'il fut en sa jeunesse. En mars 1849, deux plaidoiries, où il l'emporta sur Jules Favre, décidèrent de sa fortune d'avocat et lui valurent « les embrassements ornés de roupies de la vénérable dame Justice » représentée par les membres du Tribunal.

M. E. Rousse note plaisamment un des premiers effets de la gloire qui lui vient :

J'étais assuré de vivre garçon. C'était une compensation à bien des maux. Maintenant je n'ai pas encore perdu ce doux espoir. Mais, hélas! voici déjà mes frontières envahies et mon indépendance menacée. Je suis toujours le pauvre hère que vous connaissez. C'est à peine si, cette année encore, malgré quelques succès sonores, mais peu lucratifs, je gagnerai de quoi alléger un peu les charges de notre petit ménage fraternel. Mais quoi? une éclaircie s'est faite à mon horizon. On a vu un peu de bleu entre mes nuages. Je suis déjà cerné non par des propositions formelles, par des attaques de front, mais partout où je me pose, je sens la glu sous mes doigts ; sous mes pas, je vois les filets artistement dressés de ces infatigables chasseurs. Ce sont des insinuations, des propos en l'air, des visites en apparence indifférentes de tiers obligeants ; des gens que je ne voyais jamais, surtout depuis que les temps étaient sombres (*tempora nubila*), et qui arrivent chez moi d'un air dégagé : « Mon Dieu ! je passais devant votre porte par hasard (ô hasard !) ; je suis monté vous dire un petit bonjour. A propos (ô à propos), un tel se marie, un tel aussi. Il se fait beaucoup de mariages en ce moment. Il y a aussi Mlle *** qui se mariera sûrement bientôt. Elle est très bien Mlle ***, bonne éducation, bonne! Ce serait un mariage *utile* pour un jeune avocat. » (Une pause.) D'un air détaché : « Vous ne songez pas à vous marier? » Et le reste! Vous comprenez, mon cher ami, que je suis pour traiter cette grave question, dans la position la plus fâcheuse. Au vrai, si j'interroge mes goûts, mes instincts, mon caractère, je n'éprouve pour le mariage, je puis bien vous le dire à vous, qu'une répulsion effrayée. D'un autre côté, je sens bien que le mariage est la seule porte par où je puisse sortir de la situation précaire où nos malheurs et nos revers de fortune nous ont placés. Mais faire de cela un calcul ! une affaire ; une spéculation plus ou moins déguisée ; c'est là une pensée que je supporte mal. Ajoutez à cela ue s'il m'était fait une proposition sérieuse d'un parti avantageux, et

que je prisse sur moi de refuser, je ferais à ma position et à mon avenir un tort énorme dans l'opinion du monde qui n'est pas obligé d'entrer dans tous les secrets du caractère, de l'organisation et des susceptibilités de chacun et qui ne verrait, dans un refus, qu'un trait d'outrecuidante bêtise. Mais voilà assez raisonner sur un chapitre où tous les raisonnements sont bien vains. La Bruyère a raison : « On dispute beaucoup sur les choses importantes de la vie, le choix d'un état, un établissement ; *c'est le hasard qui en décide.* » Je me remets donc au hasard, à la déesse Fortune, ce qui est un peu païen pour un Vendredi-saint.

M. Edmond Rousse a été indigné par le Coup d'Etat qui l'a surpris à un moment où il se plaisait à lire « à petites doses », ce « vieux bavard de Cicéron » et à paraître dans les salons ouverts à la bonne musique. Il raconte les faits à son ami qu'il a mis en garde : « ne croyez pas un mot de la littérature officielle ».

Son concierge lui annonce : « Môsieur, il n'y a plus d'Assemblée et y a des canons plein le boulevard », — comme il sortait de chez lui à 9 heures du matin, allant à ses affaires, lesté du premier-Paris de l'*Assemblée nationale* et ne doutant point que la France fût toujours en république.

En avril 1852, M. Rousse se montre « profondément dégoûté et indigné des ordures contemporaines ». Il dit encore : « Le cœur me lève chaque jour à voir certains hommes et certaines choses. » C'est une forte parole de tous les temps. Mais il faut qu'il y ait toujours ces « certains hommes et certaines choses », parce que l'indignation est un exercice très salutaire d'hygiène spirituelle.

Un décret réformant l'Instruction publique inspire à M. Edmond Rousse ces lignes savoureuses :

Que pensez-vous du décret sur l'instruction, de cette tentative nouvelle d'abêtissement ? Des mathématiciens et des mathématiciens ! Le carré de l'hypothénuse devenu le symbole et la mesure de l'intelligence humaine ! Un tas de petits cosinus de quinze ans croyant pouvoir gouverner le monde par A + B, mesurant avec un compas les angles sociaux et faisant des constitutions algébriques ! Le beau résultat ! et quel aveuglement ne faut-il pas pour ne pas comprendre, après tant d'épreuves, que les esprits les plus faux et les plus dangereux sont les esprits nourris des rigueurs inflexibles de la science exacte, que les folies politiques de ces dernières années reposaient toutes sur une algèbre sociale imaginée par des mathématiciens voulant aligner à l'équerre les méandres et les détours sans fin de la société. Grattez une utopie politique et sociale, vous trouverez dessous l'algèbre bien plus encore que la rhétorique. Et cette croisade folle contre la philosophie des collèges, et j'ai fini par découvrir ceci : c'est que tous ceux qui crient ainsi n'ont pas fait leur philosophie et parlent d'un monde inconnu. Vous qui avez suivi les cours de l'Université, voyons, de bonne foi, où et quand vous a-t-on enseigné ces monstruosités dont on parle ? où se cachait ce matérialisme, ce rationalisme, cette négation du Dieu créateur, cette débauche d'athéisme dont on fait (c'est la mode et le courant) des griefs de mort con-

tre l'Université ? Quant à moi, je déclare que si quelques idées graves et respectueuses sont restées dans mon esprit au sujet des choses transhumaines, si j'ai horreur des plaisanteries sur les formes religieuses et des bravades sur les dogmes, si j'ai la croyance profonde et invincible de Dieu, le sentiment mystérieux et effrayé d'un monde inconnu qui nous entoure et qui nous attend, c'est aux enseignements de la philosophie de collège que je dois ce développement intime de la conscience qui se sent elle-même, qui se confond et se trouble parfois dans des recherches sincères, mais qui s'incline et s'apaise toujours sous l'instinct religieux dont notre jeunesse a été fécondée.

Et cette année de *logique,* dont on fait le couronnement de l'éducation scolaire ? Qu'est-ce donc que la logique isolée et séparée du reste ? Ou ce sera une porte ouverte par laquelle le professeur passera pour parcourir tout le domaine de la philosophie, et alors la mesure est illusoire ; — ou bien on fera très réellement, pendant un an, de la *logique* pure, des syllogismes des dilemmes, des exercices de raisonnement qui nous donneront une génération de *doctor subtilis*, comme au quatorzième siècle ; on verra refleurir les problèmes aiguisés de la scolastique, l'âne de Buridan entre ses deux picotins, ou ces syllogismes fameux invulnérables, tels que celui cité par Montaigne : « Le jambon fait boire ; le boire désaltère ; *ergo,* le jambon désaltère. » Et trouvez-moi donc le défaut de cette déduction triomphante ?...

Cette page violente invite à relire la *Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse*, — et on doit savoir gré à l'auteur par qui l'on revient à la discipline de Pascal.

Dans la **Belgique artistique et littéraire** (novembre 1905), M. André Ruyters publie une excellente étude sur *Paul Claudel.* Ce n'est pas au hasard, d'ailleurs, qu'on imprime le nom de ce très grand poète, ici, après avoir nommé Pascal. M. Claudel lui ressemble, combattu par la tendance également forte de son esprit net vers un mysticisme obscur.

Dans toute forme de théâtre, chez un Euripide, un Caldéron ou un Ibsen, si différentes qu'apparaissent la manière ou l'intention, nous avons accoutumé de trouver en scène un événement qui, par son déroulement, fait la pièce possible, soit que les personnages le suscitent, soit qu'ils n'y prennent part qu'en le subissant. C'est cette affabulation extérieure qui constitue le fonds plastique, la matière du drame, condition ici des caractères, là simple occasion. Chez Claudel, au contraire, la délibération intime, la gestation, fait tout l'intérêt : le point de vue est déplacé, c'est du dedans au dehors que se dirige notre vue ; il n'est plus ici de spectateurs que de leur propre spectacle.

En vérité, cela est très bien dit pour exposer la méthode de M. Paul Claudel. Il chérit l'abstrait, de la même passion qui attire d'autres poètes vers les formes de la Vie, et ses drames émouvants courbent l'esprit avec une force incomparable.

La conclusion de l'article de M. André Ruyters est un raccourci très exact où l'on reconnaîtra l'auteur de *l'Arbre* :

Ce prodigieux évocateur a renouvelé le matériel poétique du discours: à chaque page de ses livres s'offrent à nos yeux de vierges images dont l'étincelante vivacité nous transporte : leur beauté néanmoins demeure toujours subsidiaire. C'est l'économie de la phrase et leur seule utilité qui avant tout les appellent, comme les pierres et les moellons d'une muraille ne sont pas au hasard l'un sur l'autre posés, mais selon la nécessité de leurs formes et de leurs coïncidences mutuelles. Tant de métaphores et de figures dont se décore le style, on n'en trouverait aucune que ne situe dans la phrase quelque fonction particulière et nettement caractérisée. De même que les Impressionnistes, en peinture, nous ont appris à décomposer la lumière, il est permis de dire que Claudel, par les retours et la succession de son développement, nous enseigne comment se ramifie et se décompose la sensation. Comme ceux-ci divisent le ton, Claudel traite le sentiment par dissociation et renversant, l'ordre habituel de présentation, au lieu de viser d'emblée à l'aboutissant, dispose à nos regards, par une multiple transposition verbale, le libre jeu des éléments qui le constituent. Sa langue aussi bien, cette profuse et abondante rhétorique, n'est que le langage vert, cru et tout-venant du primitif qui, dans le vaste univers qu'il est en train de découvrir, n'apprécie chaque chose que par ses propriétés et le témoignage empirique que lui en fournissent ses sens. Point de généralisation ou de synthèse, c'est le propre du civilisé de tout ramener à un indice commun. Aucune éducation préalable, aucun souvenir ne règle sa recherche ou n'amortit sa surprise. S'il s'exalte, s'il s'enivre, c'est de démêler simplement, parmi la mouvante complication de la nature et des cœurs, l'odeur de la terre maternelle dont ses membres sont encore imprégnés, ainsi que les racines d'un arbre fraîchement déchaussé. Sa sincérité, sa ferveur et sa force sont de l'homme neuf, ingénu, indéfiniment disponible, pour qui n'existent que les belles et violentes apparences et qui de sa propre réaction ne se soucie guère, parce qu'elle n'est que le réflexe et le moyen d'une prédétermination qui se sait un autre objet. C'est pourquoi, à retrouver encore une fois, et par des voies différentes, ce même dédain de l'accident et cette même docilité à la destinée qu'ailleurs déjà nous signalions, il apparaît bien qu'on peut y reconnaître en fin de compte le fond premier et le principe de l'art abrupt et cyclopéen de Paul Claudel qui, joignant à la grandeur dévastée d'un Eschyle l'ardente et minutieuse bonhomie des anciens poètes chinois, semble s'épanouir à point pour trouver dans le morne désert des lettres actuelles l'espace où se développer à l'aise et la silencieuse solitude comme spectatrice.

§

Vers et Prose (septembre-octobre-novembre) contient de beaux vers et de belle prose dans ses 170 pages. Les premières sont de M. Jean Moréas qui les intitule : *Paysages et Sentiments*. Ce sont des notes d'une justesse, d'une précision admirables, dans la langue la plus pure.

M. Jean Moréas, devant l'automne, a songé aux meilleurs poètes

qui l'ont chanté et il porte sur Baudelaire ce jugement nouveau :

Baudelaire était un fervent de l'arrière-saison. Avec lui, l'Automne entre dans les vieux appartements pleins de moisissure, dans les cours noires des maisons, où s'entasse le bois pour l'hiver. Loin des futaies que le vent dépouille et fait craquer, il préfère se lamenter avec les girouettes, et dans les gouttières. L'Automne de Baudelaire se mêle aux intrigues et aux artifices du cœur. Il ne s'habille pas des classiques feuilles mortes, mais de robes bizarres ; il met du fard et joue avec les chats *frileux et sédentaires*...

Relisez le *Sonnet d'Automne*. Le goût y est rehaussé par les plus rares épices de la psychologie et même de la physiologie. Et si ces substances se sont éventées un peu, avec le temps, songez qu'elles commencèrent par être fort piquantes et d'un arome très irritant.

J'ai beaucoup aimé les *Fleurs du Mal*, pendant mon adolescence et ma toute première jeunesse. J'admire toujours Baudelaire et ne le relis jamais. Ses préoccupations comme ses épithètes me gênent à présent jusqu'à l'angoisse : une angoisse physique. Certes, Baudelaire est un vrai artiste, comme nous l'entendons aujourd'hui, ou plutôt comme on l'entendait il y a quelques années. Allons, c'est un grand artiste tout simplement, c'est même un grand poète... *Ce n'est pas un pur poète.*

Sur Paul Verlaine, dont M. Jean Moréas écrit : « Il n'était que cela (poète), il l'était de toute son âme », — voici une opinion nouvelle encore :

Je crois que Verlaine n'était pas très influencé par la tristesse des campagnes et des bois jaunissants. Mais l'Automne entre dans son inspiration ; il y entre comme symbole et comme métaphore :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne...

Avec sa figure de bandit mandchourien, Verlaine avait l'esprit le plus fin. Il avait aussi le goût et le sentiment de la mignardise. Et ce n'est pas pour rien qu'il excellait à mettre en rime les *Fêtes galantes*. L'automne de ces peintures, d'un raffinement qui n'exclut pas le naturel, lui convenait :

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

Ce poète était débordant de poésie, d'une poésie d'actualité. Sans doute il n'a pas suivi la mode ; il l'a créée, ce qui est peut-être plus grave.

Plus loin, M. Jean Moréas parle de Henry Becque en termes d'une hauteur et d'un à-propos que nul ne contredira :

Celui qui s'élève dans les hautes sphères de l'art, un Milton, un Corneille, s'il coule des jours malheureux, goûtera, dans son infortune même, une infinie douceur. Il se plaint, sans doute, et maudit son siècle. Cependant, en dépit de ces heures de faiblesse humaine, l'orgueil le soutient secrète-

ment et lui rend déjà l'avenir visible. Je parle du noble et légitime orgueil, et non de cette passion équivoque qui n'en prend que les vaines apparences. Et je suis certain que peu de gens éprouvent en réalité ce véritable orgueil, au point d'en être secourus.

Ce que la vertu a de plus délicieux formait la nature de Becque. Il avait conscience de son grand mérite ; mais n'avait-il pas aussi, au fond de son cœur, comme un pressentiment de sa destinée? Il songeait peut-être que la Comédie bourgeoise, où il excellait, doit obtenir sa récompense du vivant de l'auteur, et que se fier, en pareil cas, à la postérité, c'est bâtir sur le sable.

C'est pour ces raisons que je disais avec tristesse : La vie a trahi Henry Becque, je crains que la mort ne se moque de lui.

Et, à cause de l'Académie, Becque et Verlaine voisinent dans les lignes suivantes de l'auteur des *Stances* et de la plus belle traduction française d'*Iphigénie :*

Henry Becque avait posé sa candidature à l'Académie ; Verlaine brûlait de le faire. Le premier était la correction même, plein de scrupules, et, malgré son esprit et ses allures dégagées, très soucieux du qu'en-dira-t-on. L'autre a vécu en *enfant perdu,* et il a fini dans l'ivrognerie et dans la crasse. Eh bien ! ces deux hommes avaient — outre leur génie — des traits de ressemblance. C'étaient des bourgeois français, dans le meilleur sens du mot, respectueux de l'ordre et même des préjugés. On l'admettra facilement pour Becque ; et quant à Verlaine, je garantis que s'il eut maille à partir avec la justice, il ne lui en garda point rancune. Vraiment, il avait un faible pour la magistrature et la gendarmerie.

§

Pour M. André Gide, « avec Heredia disparaît tout le Parnasse ». Cet article de **l'Ermitage** (15 novembre) prouve l'inlassable combativité de M. Gide et sa fine intelligence des Lettres. Il explique d'une manière très séduisante l'origine du lien qui unit les symbolistes au glorieux poète des *Trophées* et leur raison de ne pas imiter les patientes recherches auxquelles il appliqua son génie :

Les conservateurs n'aiment guère les novateurs, qui volontiers considèrent les conservateurs comme d'inutiles et fastidieux tardigrades et professent pour eux un grand dédain. Il importe pourtant que cette droite non plus que cette gauche de notre littérature ne cesse d'être représentée. Je dirai même volontiers que c'est à l'excellence de l'élément conservateur que l'élement novateur doit sa force, et que la sûreté de son élan n'est qu'en raison de la solidité du point d'appui. Bien des erreurs du théâtre romantique sont dues peut-être à la médiocre consistance de Ponsard, et je ne crois pas bien paradoxal d'affirmer que ceux qui doivent le plus à Heredia aujourd'hui ne sont pas ceux qui l'imitent, mais au contraire, verslibristes et symbolistes, ceux qui, précisément le repoussant, trouvent à son œuvre une surface glacée, dure et vibrante, d'où s'élancer.

Que parlé-je d'imitateurs ? Quel poète en eut moins ? En vain j'en cher-

che... Je découvre une suite à Leconte de Lisle, hélas ! des sous-Baudelaire et des sous-Verlaine sans nombre. Des sous-Heredia ? point. Seuls les novateurs motivent des imitateurs; apparente ou réelle, l'imperfection de ceux-là les provoque; ils n'ont pas satisfait tout d'abord. Heredia, s'emparant d'une matière extérieure à lui, n'inventant rien, mais résumant et parachevant, a su porter cette matière empruntée jusqu'à un point de perfection rarement atteint dans aucune littérature et que nul ne peut espérer jamais dépasser.

MEMENTO. — **Revue bleue** (25 novembre). *Le laid et ses caractères contemporains*, par M. Péladan. — *La Pénétration allemande en Belgique*, par M. Ansiaux.

L'Austrasie (nouvelle série), « revue du pays messin et de Lorraine », paraissant tous les trois mois, est intéressante, dans ses deux premiers numéros : juillet et octobre. Elle s'adresse aux Messins et à tous ceux que l'histoire de Metz et de la Lorraine, les coutumes de cette province, la vie de ses enfants illustres à travers les siècles, etc., intéresseront.

M. Fernand des Robert y réédite et commente un manuscrit du XVe siècle : *Le Grand Atour de Metz*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M. Thiers (*le Soleil*, 3 décembre). — Le marquis de Sade (*l'Intermédiaire*, 10 novembre). — Le Cimetière israélite (suite). — Curiosités de la grande critique (*le Temps*, 25 novembre). — Les Animaux intelligents (*le Petit Temps*, 9 novembre).

M. Thiers fut d'abord, comme on sait, homme de lettres et journaliste. Il avait débuté en remportant, à l'académie de Lyon, un prix pour un éloge de Vauvenargues. Sur ce succès modeste, il vint chercher fortune à Paris et, recommandé par Manuel, se présenta à M. Etienne, homme important, puisqu'il dirigeait le *Constitutionnel*. M. Garnier-Pagès, petit-neveu du gendre de M. Etienne, raconte ainsi, dans **le Soleil**, l'anecdote qu'il connaît par tradition de famille :

Le directeur du *Constitutionnel*, en recevant la visite de ce tout jeune homme inconnu, mais dont la physionomie si manifestement intelligente et éveillée attirait le regard et retenait l'attention, ne put se défendre dès l'abord d'un très vif intérêt pour lui. Mais quelque désir qu'il eût d'être agréable à son collègue et ami, Manuel, il ne put rien promettre de définitif à son protégé, les cadres de la rédaction étant alors au complet.

— Cependant, — dit-il, comme M. Thiers insistait afin d'obtenir d'être casé dans un coin du célèbre journal, — bien que je ne puisse encore prendre aucun engagement à votre égard, j'aurais regret de ne pas mettre votre talent à l'épreuve. Voici donc ce que je vous propose : Je vais vous donner un sujet d'article, vous le traiterez à votre guise. S'il me convient, il paraîtra comme s'il était de moi. Je me réserve d'ailleurs d'y faire les corrections que je croirais utiles. Cela vous va-t-il ?

Jugez un peu si notre jeune ambitieux aurait eu l'idée de refuser pareille aubaine ?

— Si votre article réussit, continue M. Etienne, nous recommencerons l'épreuve dans les mêmes conditions ; je verrai après comment je pourrai vous être utile.

L'article parut le lendemain sans retouches. Il était d'une telle verve, d'un si vif relief, il répondait si bien aux préoccupations ardentes de cette période surchauffée — on était en 1823 — que les lecteurs du journal se l'arrachaient littéralement des mains pour en avoir la primeur. Il faut se reporter à cette époque d'effervescence politique et littéraire pour comprendre pareille explosion d'enthousiasme. « C'est de l'Etienne, et du meilleur ! » répétait-on à l'envi, trompés par la place où se trouvait l'article. On sait que l'anonymat était alors la pratique habituelle dans le journalisme.

Dès le matin, Thiers, que l'anxiété avait empêché de dormir, se précipitait sur le boulevard et de là se dirigeait vers le Palais-Royal, rendez-vous de la société à cette date, pour juger du succès de son article. Les marchands de journaux étaient infiniment moins nombreux que de nos jours, mais il put constater que leurs boutiques étaient assiégées : l'on s'y disputait le numéro du *Constitutionnel*.

Pleinement rassuré, il entra au célèbre café de Foy, sur le plafond duquel se voyait la fameuse hirondelle peinte par Delacroix. *Le Constitutionnel* y faisait prime et les garçons affolés, munis de feuilles de supplément, ne savaient à qui entendre. Thiers, qui s'était fait servir une « demi-tasse », paya d'aplomb ; s'emparant d'un exemplaire du journal, il sauta lestement sur une table et de sa voix aiguë se mit à lire son œuvre à la clientèle de l'établissement. Son succès fut énorme. Mais aussitôt il s'éclipsa pour aller dans un autre café recommencer le même manège. Il serait allé dans un troisième, dans un quatrième peut-être ; seulement, comme il le déclarait à M. Etienne quelques instants après, les demi-tasses et les journaux coûtaient cher, et il n'avait en sortant de chez lui, le matin, que *quarante sous*, ses dernières ressources.

Encore un à qui ses quarante sous allaient porter bonheur.

Apprenant son dénûment en même temps que son succès, M. Etienne, âme délicate autant que généreuse, le pria d'accepter une place à la table de famille. Il y vint un mois durant. Pendant cet intervalle, il avait publié plusieurs nouveaux articles dans *le Constitutionnel*, toujours dans les mêmes conditions et avec une faveur croissante de la part du public.

Or, un soir de la fin de ce mois, M. Thiers, en se mettant à table, trouva à côté de son couvert un gros sac d'écus — monnaie usuelle, mais incommode, de ces temps lointains. A cette vue, ses regards se levèrent vers M. Etienne, interrogateurs :

— Tout cela vous appartient, lui dit aimablement ce dernier. C'est le prix que m'ont été payés vos articles. Le public les a sans doute crus de moi ; mais c'est vous pourtant qui en étiez l'auteur. Prenez donc sans scrupules ; à partir d'aujourd'hui vous faites partie de la rédaction du *Constitutionnel*.

« Sais-tu, ajoutait mon oncle, en terminant ce récit, ce que M. Thiers fit de ce premier argent ? Dès le lendemain, il achetait un cheval et allait fiè-

rement se promener au Bois. Il nous arrivait ensuite au journal avec une cravache et de grands éperons...

§

M. Charles-Adolphe Cantacuzène, le poète original que l'on connaît, écrit, dans **l'Intermédiaire**, que le marquis de Sade fut un simple farceur, tandis que M. Max Nordau le tient pour un demi-fou.

Selon lui, dit M. Cantacuzène, ce serait un impuissant, aboutissant par la mise en pratique de son imagination exaspérée dans ses livres, à la folie. Cela se rapprocherait des conceptions, et aberrations cénobitiques monstrueusement indescriptibles. A observer encore que le docteur Royer-Collard, un honnête homme savant, n'aurait pas gardé à Charenton un innocent de la folie. Tout au plus peut-on atténuer la position mentale de Sade, en affirmant que la *responsabilité limitée* était quasi inconnue au début du XIXe siècle.

Malgré l'urbanité documentée de Max Nordau, et sûr de la terreur qu'inspirait l'Empereur pour faire disparaître, sous couleur de folie, ce charmant et odieux fumiste, — et devant le silence probable de l'Arsenal (anciennes archives de la Bastille) et des Archives Départementales des Bouches-du-Rhône (débris des paperasses parlementaires d'Aix, etc.), — je crois que la vérité est que Sade fut un aimable facétieux névrosé, type rare au XVIIIe siècle.

J'ajoute que j'avais dit, dans un sonnet, jadis, que sa femme le visitait à la Bastille et lui apportait du chocolat et de l'orgeat : elle l'aimait donc comme un enfant pas sage, mais pas méchant. Tout ce qu'on peut lui reprocher (mais il y a encore là de la poésie), c'est des fuites sur le territoire des cantons, après certaines orgies, d'ailleurs élémentaires ; et l'élève de Marais, l'inspecteur Quidor, s'exerçait dans ces poursuites à se faire la main et les pieds pour des affaires plus graves...

Sade fut le dernier des galants marquis et le premier des neurasthéniques.

§

Nous avons reçu, à propos de l'analyse d'un article sur le *cimetière Israélite* (*Mercure* du 15 novembre), la lettre suivante :

23 novembre 1905.

Monsieur.

« Le Mercure » ayant donné un extrait de mon article de *l'Eclair* du 29 novembre dernier, « le Cimetière Israélite », je vous prie d'avoir l'obligeance dans notre prochain no de publier la rectification suivante :

1o Cet article n'a pas été écrit dans le but d'annoncer que les Hébreux, race ancienne, avaient subi peu de modifications au cours des âges.

Ce que je voulais montrer, c'est que les peuples sémitiques, parmi lesquels les Assyriens et les Phéniciens ont joué un rôle civilisateur autrement important que les Hébreux, semblent avoir attaché un intérêt secondaire aux problèmes de l'Au-delà.

Les Hébreux, que l'on considère souvent comme le peuple de Dieu ont

partagé et partagent encore à cet égard le sentiment de leurs ennemis, ce qui était curieux à noter. Avis à ceux qui doutent de l'*esprit* des races.

2° Des erreurs typographiques, excusables d'ailleurs pour ceux qui ignorent les langues sémitiques, vous ont fait dénaturer certains termes que je cite et même mon nom, bien qu'il n'ait rien de sémite.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

M. PÉZARD.

§

La lettre qu'on vient de lire est plutôt un supplément d'explication qu'une rectification. M. Beaunier a été obligé, au contraire, de rectifier le compte-rendu singulier fait de son livre, le *Roi Tobol*, par M. Gaston Deschamps. Ce normalien fanatique croit « distingué » de ne pas lire les livres dont il parle ; de là des fantaisies un peu lourdes. M. Beaunier a donc été obligé d'écrire une longue lettre au **Temps** et de citer quatre ou cinq passages du célèbre critique, en ajoutant à chaque fois : « Il n'est pas question de cela dans le *Roi Tobol.* » Finalement M. Beaunier, et cette fois il ne se plaint pas, il plaint, fait remarquer que l'illustre critique confond entre eux divers personnages d'Aristophane. Cela serait tout naturel pour un écrivain ordinaire, mais pour un ancien membre de l'Ecole d'Athènes, un agrégé des lettres, un docteur, un pédagogue!

Pour être juste, disons que le grand critique s'est excusé en disant qu'il citait Aristophane d'après Alphonse Allais ,« humoriste regretté ». L'éminent critique n'est qu'un humoriste regrettable.

§

M. Lepinay, qui s'occupe des animaux malades, a dit à un rédacteur du **Petit Temps** :

— Au point de vue de la psychologie des animaux, on est en présence de trois écoles : l'école de Descartes, qui assimile l'animal à une machine ; l'école de l'instinct pur et simple, et enfin l'école à laquelle j'appartiens, et qui pense que les animaux agissent en automates dans certains cas, agissent par instinct dans d'autres cas, et agissent par association d'idées dans d'autres encore.

« Dans le cours que le docteur Bérillon m'a chargé de faire à l'Ecole de psychologie de Paris, cours contradictoire auquel assistent des philosophes, des professeurs de Polytechnique, des étudiants, des cochers, j'ai exposé ma théorie à ce sujet. J'ai défini incidemment ce que je crois devoir entendre par « animaux intelligents ».

« Tout d'abord, j'exclus de cette classe les bêtes auxquelles, par un dressage souvent cruel, on fait accomplir certains actes. Ce sont des automates, rien de plus. Entre le toutou qui fait le beau à force d'avoir reçu du sucre pour se prêter à cette fantaisie et le caniche qui compte des boules sur la scène d'un music-hall, je n'établis aucune différence. Ni l'un ni l'autre ne font preuve d'intelligence.

« Je ne retiens que les animaux qui se livrent à des actes spontanés. Si je m'absente pendant quarante-huit heures, après avoir par inadvertance enfermé mon chien dans ma chambre à coucher, et si, à mon retour, je constate que, pour ne pas crever de faim, le chien a soulevé d'un coup de patte le loquet d'une porte, pénétré dans la cuisine, sauté sur un buffet, fait glisser une cloche et dévoré un pâté posé dessous, je dis que mon chien est intelligent.

« Eh bien, au concours que nous avons organisé, on nous a surtout présenté des animaux « savants », des animaux dressés : des chiens qui faisaient du maniement d'armes, des chats qui faisaient des sauts périlleux, des poules qui polkaient... Nous les avons rejetés, et nous n'avons primé que ceux qui nous ont paru réellement intelligents et que je vous ferai connaître tout à l'heure.

« Mais je tiens immédiatement à appeler votre attention sur l'importance de l'étude de la mentalité des animaux comme base de l'étude de la mentalité des hommes. Par voie de déduction, on arrive à des conclusions du plus haut intérêt.

« Ici, si vous voulez, je vous montrerai des bêtes ayant les qualités ou les défauts des hommes : je vous montrerai le chien joueur, le chien grincheux, le chien hypocrite, le chien maniaque...

« J'ai guéri ici même un chat qui était fou. Quand son maître, un photographe de la rue Vaneau, me l'a apporté, on le croyait enragé. Eh bien, j'ai établi qu'on était, non en présence de la rage, qui est une maladie du cerveau, mais en présence d'une maladie nerveuse. Ce chat était neurasthénique, et avec ça, méchant comme la gale. Je l'ai mis en captivité dans une cage, et, au bout de quelques jours de cellule, il est sorti guéri. »

Comme je manifeste le désir de voir un client intelligent de M. Lepinay, celui-ci va chercher un lapin de garenne :

— Voici me dit-il, un ancien vagabond de la forêt de Fontainebleau. Il avait quelques jours à peine, quand une famille de Parisiens, en promenade dans les bois, le prit dans un fourré et l'emporta. Au bout de trois mois, le lapin mangeait à table avec ses maîtres, déposait ses ordures en un endroit qu'on lui avait assigné, couchait dans le lit d'un enfant... C'est une bête intelligente.

Mais les animaux intelligents sont rares. Et les hommes, donc !

R. DE BURY.

MUSIQUE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Miarka*, drame lyrique de MM. Jean Richepin et Alexandre Georges. — LES CONCERTS : M. Chevillard.

« Tout le monde connaît le recueil des *Chansons de Miarka* où, en 1888, M. Alexandre Georges a paré de rythmes farouches et caressants tour à tour, quatorze poèmes de M. Jean Richepin, extraits de son meilleur roman, *Miarka, la fille à l'ourse.* » C'est du moins ce qu'assurait tranquillement dans *l'Echo de Paris*, M. Henry Gauthier-Villars, Prince des critiques et Reine des Ouvreuses. Hélas ! il

est parfois pénible de rendre hommage à la vérité, cher et trop érudit confrère. Je rougis de devoir confesser mon ignorance de ces *Chansons* lointaines, paroles et musique, autant, par conséquent, que du chef-d'œuvre de M. Richepin romancier et, malgré ma confusion d'une aussi invraisemblable lacune dans ma culture littéraire, je suis même obligé d'avouer que le texte de **Miarka** me fit goûter pour la première fois aux fruits de l'inspiration du poète. Cette double disgrâce avait pourtant l'avantage de supprimer pour moi la gêne de souvenirs défavorables peut-être à l'imprévu ou à la cohésion du « drame lyrique » annoncé par l'affiche. Et, en somme, encore que prévenu du ravaudage, mais sans connaître les morceaux, l'action m'y sembla s'enchaîner aussi suffisamment que bien d'autres. L'abondance même des « chansons » s'autoriserait volontiers des coutumes qu'on sait spéciales aux « Romanis » en cause. L'aventure, enfin, fort poétique, n'apparaît un peu vide que pour être assez gauchement délayée dans un livret qui voulait durer « quatre actes et cinq tableaux, dont un prologue ». Elle gagnerait cependant surtout à se dérouler dans un milieu plus homogène. « Miarka naît », orpheline aussitôt, prédestinée par les tarots à l'amour du roi de sa race errante. « Dans l'eau qui court, sous le soleil qui crée », elle est baptisée selon les rites par la Vougne, son aïeule et unique soutien désormais sur la terre. La scène aurait quelque grandeur, avec les hymnes à la rivière et à l'astre invoqué. Malheureusement, la cérémonie se passe entre deux chahuts banlieusards de lavandières caquetant : « Ta, ta, ta, ta, ta... » et de gosses épelant : Ba, be, bi, bo, bu, — Ca, ce, ci, co,... etc. », un peu parmi leurs quolibets, et sous la protection d'un « maire » en redingote et en panama à 2 fr. 90. C'est gênant parce que bébête. Et il persiste, ce maire incongru ; il surgit au moment où on l'attend le moins, où on n'en a que faire, avec « Madame Tavie », sa respectable et non moins déplorable sœur ; si rasants l'un et l'autre qu'on en arrive à éprouver, sans vergogne, une sorte de soulagement féroce, de les pouvoir enfin présumer disparus, grillés, anéantis dans l'incendie allumé par la Vougne vengeresse. Le mélange du rêve et de la réalité, voire burlesque, est assurément licite au théâtre, seulement, il y a manière. Celle de M. Richepin n'a rien qui rappelle Shakespeare, hélas ! mais rien du tout. Néanmoins, ce n'est pas tant ça qui défrise le plus un auditeur aussi peu averti que j'en ai fait l'aveu des productions d'un parnassien, sans conteste, célèbre. On excuserait la maladresse éventuelle de M. Richepin « librettiste » ; les vers de mirliton mêmes échappés ici à foison de sa plume n'étonneraient guère qu'à demi en songeant que longtemps avant M. Mendès, Hugo, le grand Hugo, avec *Esmeralda*, en osa perpétrer un olympien exemple. Mais celui-ci, en croyant devoir copier Scribe, le faisait-il du moins sans prétendre au sublime ou pla-

gier M. de La Palice. On est assez interloqué d'ouïr la Vougne affirmer d'un air et ton de sibylle : « Parler, c'est fort bien. — C'est mieux de se taire. — On garde un mystère — Quand on n'en dit rien. » — Ce qui apparaît évidemment irréfutable. Tous les raisonnements de la Vougne, nonobstant, n'entraînent pas aussi péremptoirement la conviction. Apitoyé devant Miarka grelottant par un jour de neige, le brave maire insinue : « Ah ! mes amis, sous la remise, — Autour d'un maigre feu qui tremble à la bise, — Comme vous devez avoir froid ! » Mais la Vougne farouche : « On a chaud dans le cœur quand il y bat du sang de roi. » Et le maire insistant non sans quelque justesse : « Chez nous, pourtant, Miarka serait mieux » ; — la vieille : « Miarka n'est bien que sous la flamme ardente de mes yeux ». A quoi le pauvre Gleude, énamouré déjà, judicieusement d'objecter : « Fleur fragile que l'hiver maltraite, — C'est une enfant encor ; — Et pour elle, pauvrette, — Moi aussi je regrette — Leur âtre aux braises d'or. » Ces braises précieuses, « de nos jours, en Thiérache », sont vraisemblablement de l'anthracite — belge sans doute à cause de la proximité des lieux, — mais tout ce qui se rapporte au chauffage ou sert à brûler semble induire opiniâtrément le Pégase de M. Richepin en d'imprévus coups d'aile, autant qu'à la fois constituer les plus irrésistibles arguments de la Vougne. « Allons ! tous, loin d'elle !.. — Tous ! Tous ! Ou je vous mets aux cheveux — Ces doigts d'étincelles, — Ces langues de feu ! » C'est au moyen de ces allégories, en effet, en leur brandissant toutefois sous le nez quelques tisons crépitants, que la « merligodgière » finit par éconduire l'honorable magistrat municipal, sa sœur et jusqu'à Gleude épouvantés. Et plus tard, jalouse des secrets de ses runes, voulant préserver de profanation impure la science occulte des Romanis et leur souveraine attendue, sa rage incendiaire épand d'indispensables flammèches avec ces métaphores : « Maudite soit la maison funeste ! — Et que rien n'en reste, — Après qu'y auront chanté — Les coqs à crête sanglante — Que j'y plante, que j'y plante, — En drapeaux de liberté ! » Ces quelques extraits démontrent surabondamment une fois de plus combien il est inutile, sinon dangereux, pour un musicien, de demander à un « poète » de lui confectionner un livret, fût-ce à l'un des plus ou moins renommés parmi les nourrissons des Muses. Ces messieurs, décidément, en sont encore à Voltaire et estiment que « ce qui est trop bête pour être dit, on le chante ». Ils vous versificotent ça entre la poire et le fromage, pastichant avec un rare bonheur et du premier coup « l'art » de feu Gallet ou de M. Henri Cain ; mais, pour être prévue, escomptée chez ces professionnels, la niaiserie coutumière au genre y déconcerte peut-être moins, tout de même, que dans les rimailleries aux envolées intermittentes de leurs illustres concurrents. Il est assez piquant, malgré

tout, de faire ainsi connaissance avec M. Richepin. Une bonne partie de la musique dont M. Alexandre Georges agrémenta le... « poème » de *Miarka*, date de dix-huit années, tandis que le reste est d'hier. On ne s'en aperçoit pas. Les soudures y sont adroitement dissimulées, imperceptibles autant que l'éventuelle évolution du compositeur. L'inspiration de M. Alex. Georges n'est point dénuée de quelque saveur romantique, de ce romantisme assez clément particulier à la « ballade » de jadis et qui le classerait chez nos voisins entre Lœwe et Marschner ou parmi leur moderne descendance, à tout le moins. On y sent une sincérité parfaite. L'emploi des ressources du métier, sans cependant manquer d'adresse, témoigne d'une égale loyauté. L'orchestre est souple, discret, très joli quelquefois. Assurément, cela ne casse rien, mais ne cherche non plus à rien casser. Si on n'y tressaille pas d'émoi ou d'enthousiasme, on n'y a pas mal à la tête et l'ensemble, au demeurant, s'écoute avec plaisir. On ne saurait nier pourtant que la lecture de la partition ne réfrigère un tantinet. Dame ! tout ça semble bien un peu simplet dans notre vingtième siècle ; mais, au fond, c'est écrit pour être entendu et M. Alexandre Georges possède une assez rare qualité : il ne force point son talent ; ce qui lui permet souventefois de retarder avec grâce. M. Gailhard devrait bien aller de temps en temps passer sa soirée à l'Opéra-Comique où, sans doute, il a ses entrées. Il y apprendrait de son confrère subventionné que la mise en scène peut devenir un « art » véritable ; il y assisterait à des miracles d'illusion réalisés en dépit des gaffes d'architecte, — traditionnelles, au surplus, — dont il se plaint et essaie d'innocenter son ignorance et ses méfaits. Que ne demande-t-il à M. Carré de monter, pour lui et pour nous, le vrai *Freyschütz*, sans récitatifs ni *Invitation à la Valse*, mais avec les damnés de la « chasse infernale », emportés à travers la nuit comme un ouragan de fantômes ? D'ailleurs, rien qu'avec *Miarka* il y apprendrait bien des choses : qu'un ballet peut se danser dans l'ombre et sans tutu, et comment on en peut tirer prétexte à quelque vision d'harmonieuse et féerique beauté ; comment des choristes peuvent, tout à la fois, chanter juste, en mesure, et évoluer autrement que par escouades ; comment on peut jouer sans grimaces, convulsions saugrenues, ronds de bras, de torse ou de jambes, coups de gueule et roulements d'yeux, — ce en quoi M. Gailhard, certes, eût eu quelque difficulté à reconnaître ici Mme Héglon, son ex-pensionnaire, qui, pour l'avoir quitté, se montra soudain supérieure à ce qu'elle fut jamais à l'Opéra. Tout cela n'a pas été sans aider fort notablement au bon accueil que *Miarka* reçut du public. On ne peut guère que louer tous les excellents interprètes, en distinguant Mme Marguerite Carré, l'héroïne, pour sa voix chaude autant que pour sa vénusté. Mais c'est la plus infinie des reconnaissances que doivent les auteurs à

M. Jean Périer, chargé du rôle assez ingrat de Gleude, scabreux pour tout autre que l'incomparable comédien qui sut en faire une émouvante « création ». Et rarement le mot apparut plus idoine à qualifier l'activité de ce talent-protée, qui crée, vraiment, lorsque c'est nécessaire, sait changer en or un plomb vil, au point de parfois mériter d'émarger légitimement aux tantièmes, tandis que, par ailleurs, nul ne pénètre aussi profondément jusqu'à l'âme d'un chef-d'œuvre. A ce propos, ne nous sera-t-il pas donné bientôt de l'applaudir dans *Pelléas?*

§

Les concerts de M. Chevillard se suivent et ne se ressemblent pas. On lui doit tenir compte de visibles efforts à varier ses programmes, encore que ses choix parmi l'inédit des contemporains ou jeunes n'attestent pas l'infaillibilité ni l'audace d'un flair d'explorateur. On a dit cependant grand bien de *la Chimère*, poème symphonique de M. Carraud, dont je fus fort navré de manquer l'audition. D'autre part, entre maintes plus ou moins discutables choses, tout le talent qu'y déploya superbement M. Capet n'excuse pas la barbe imposée du *Concerto de Violon* de Brahms, monument d'impuissance et comble irrêvable de pédante et puérile inanité. Mais je ne parlerai que de l'exécution du répertoire, laquelle est pleine de surprises inopinées suffisamment pour constituer, si j'ose m'exprimer ainsi, un assez singulier phénomène. Le merveilleux orchestre du Nouveau-Théâtre obéit avec souplesse et perfection inégalables à celui, quel qu'il soit, qui le dirige, même accidentellement, comme agirent MM. Richard Strauss et Weingartner. On lui peut tout demander; on en fait ce qu'on veut et il fait ce que veut son chef. Il semble qu'une telle et docile maîtrise n'aboutisse surtout, sous le bâton de M. Chevillard, qu'à une virtuosité stérile, sinon trop souvent désastreuse. Charles Lamoureux eût bien probablement trépigné de fureur aux fignolages infligés par son gendre à la péroraison du célèbre *Prélude* du second acte des *Maîtres Chanteurs*. Le Choral grandiose en prit les airs pâmés d'un adagio de Concerto pour trombone à pistons. Mais, puisque si volontiers il fignole Wagner, pourquoi donc M. Chevillard ne réserve-t-il à Mozart qu'une sécheresse sautillante et pointue ? Le premier morceau de l'adorable *Symphonie en sol mineur* en fut défiguré, haché menu et détaillé trotte-menu à l'instar du brio cuistral d'une sonate de Clémenti. On se demande, en outre, où diable M. Chevillard déniche les indications des mouvements qu'il prend, ou bien comment il les traduit. Il fit de l'*Andante* un quelconque ou presque pimpant *Allegretto ;* de l'*Allegro* final, un *Presto ;* le *Menuet*, en revanche, parut marcher sur des béquilles, lourd, traînard et ralenti selon les prescriptions wagnériennes,

sans doute, inexplicable bévue de l'auteur de *Tristan*,car ce *Menuet* est l'un des deux précisément où, seuls dans tout son œuvre, Mozart ait ajouté le sous-titre : *Allegro*. Ce chef-d'œuvre immortel,radieux de grâce et de passion, fut ainsi, à la lettre, exécuté sans phrases : le tout se déroula carré, précis, automatique. Mais, avec Beethoven et l'Ouverture de *Léonore*, on retrouva soudain les rubatos de M. Weingartner. En vérité, il advient bien souvent qu'on ne sache pas beaucoup pour quelles raisons M. Chevillard accélère ou retient la mesure ; soit qu'il prenne le mors aux dents, ou qu'il s'attarde à pommader les nuances, à couper des cheveux en huit et pourchasser midi à quatorze heures jusqu'à mosaïquer, en une morne grisaille, l'ensoleillement rutilant et diapré de *l'Après-midi d'un Faune*. Par contre, il joua l'entracte de *Messidor* de tout admirable façon, mieux que jamais il ne fit, voire avec Haydn et Schumann, où quelquefois il fut prestigieux. L'interprétation de M. Chevillard est troublante. Il y apparaît inégal, incertain, ondoyant et divers, mais obstinément dépourvu de spontanéité plausible. On éprouve que toujours il s'applique — à l'excès, lequel en tout est un défaut. On voit bien qu'il s'évertue sincèrement de comprendre ; mais l'unique compréhension qui vaille, en face de l'œuvre d'art, est intuitive et immédiate. S'il faut certes comprendre afin d'interpréter comme il sied, bonne ou meilleure, la volonté est impuissante ici : on ne comprend que ce qu'on aime, que ce dont on subit d'instinct l'enchantement ou la puissance. M. Chevillard n'aimerait-il, au fond, que la musique de M. Bruneau ? — Cruelle énigme !

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Expositions : Camille Claudel et Bernard Hœtger (Galerie Eug. Blot, 5 boulevard de la Madeleine), Van Rysselberghe (Galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré), Braut, Mlle Charmy, Dufrénoy, Fornerod, Othon Friesz, Girieud, Lempereur, Metzinger, Louis Paviot, Fernand Piet (Galerie B. Weill, 25, rue Victor-Massé), Beaufrère, Bellery-Desfontaines, Mme Bourdelle, Emile Bourdelle, Braque, Buisset, Camoin, Derain, Diriks, Kees Van Dongen, Florès, Fluchaire, Othon, Friesz, Girieud, Charles Guérin, Kieffer, Marquet, Henri-Matisse, Manguin, Milcendeau, Nau, Noblot, Paris-Reby, Prath, Robin, Thomas, Vlaminck (galerie Prath et Maynier, 4,rue de Lille), Louis Legrand (Galerie Pellet, 51,rue Le Peletier), Otto z (L'Indépendance artistique, 20, rue Le Peletier).

§

Camille Claudel est une grande artiste. Nous sommes quelques-uns à la proclamer depuis longtemps et nous croirions volontiers que personne ne l'ignore ; nous nous tromperions : nous restons quelques-uns. Rien de plus lamentablement injuste que la destinée d cette femme vraiment héroïque. Elle n'a jamais cessé de travailler et son labeur obstiné s'atteste par des œuvres dont quelques-unes sont parmi les plus belles que puisse citer la statuaire contemporaine ; elle reste pauvre et sa production est compromise par les conditions

précaires de sa vie. Il faut pourtant qu'on le sache et je voudrais le crier dans l'espérance que cette iniquité cesse enfin. Comment les amateurs, s'il en est, comme on m'assure, d'éclairés, ne se hâtent-ils pas d'enrichir leurs collections de ces pièces aujourd'hui facilement accessibles et qui plus tard, dans ce douloureux plus tard de la gloire et du lendemain, atteindront certainement à des prix — stérilement vengeurs, hélas ! — La plupart de celles qui sont exposées dans la **galerie Blot** ont été déjà vues, mais leur réunion confère, semble-t-il, à chacune d'elles une valeur plus haute et plus claire, nous aide à les mieux comprendre toutes ; elle nous fait aussi mesurer l'étendue vaste d'un esprit et d'une sensibilité où la tendresse, l'ironie, le lyrisme, la gaîté même font alliance pour concerter une humanité complète. Les *Bavardes* et les *Baigneuses*, les premières surtout, appartiennent en propre à Camille Claudel, personne avant elle n'avait fait cela, personne ne l'a refait après elle : dans des silhouettes aussi réduites matériellement et encore limitées par la recherche des seuls modelés essentiels, qui donc a mis tant d'expression, si intensément vivifié les attitudes et groupé les unités dans un si naturel mouvement de vie ? — La *Valse*, la *Fortune*, *Persée*, la *Sirène*, oui ! Mais rien, entre tant de belles œuvres, ne vaut l'*Imploration* et l'*Abandon*. On a vu cette dernière œuvre au Salon d'Automne et j'ai eu l'occasion de dire mon admiration profonde pour elle. L'*Imploration* — cette figure de jeune fille, nue, agenouillée, qui tend les bras dans un geste si touchant, si poignant, est du même ordre, suprême.

M. Hœtger expose à la même galerie une série considérable de bronzes et de plâtres. On ne peut comparer l'un à l'autre les deux artistes. Du reste, M. Hœtger obéit, mais ses œuvres marquent deux dates, à deux inspirations qui semblent aujourd'hui se contrarier. Il fut d'un réalisme excessif, non sans grandeur : il semble préoccupé d'idéalisme, de symbolisme et c'est dans cette orientation qu'il trouve son expression la plus originale. Au Salon d'Automne aussi nous l'avons rencontré, et admiré, avec son *Grand Torse*, assez malencontreusement amputé. Nous le voyons avec joie se dégager de la trop exclusive influence de Constantin Meunier.

Les paisibles et fortes affirmations de M. **Van Rysselberghe** intéressent et séduisent, n'émeuvent pas. « Art de pure délectation », celui-là, par excellence, et qui ne frissonne point « au bord des mystères ». On peut aimer, songer, et même délicieusement souffrir, ailleurs ; il n'en faut pas moins admirer, ici. A côté, au-dessous des grands visionnaires qui, par delà les apparences de la réalité, en pénétrèrent les secrètes profondeurs et authentiquèrent d'un nom d'homme une conception supérieurement significative des dessous divins du monde, il y eut toujours dans l'histoire de l'art des esprits seconds, charmés aux dehors de la vie, et, tempéraments riches, puissants,

qui surent fixer et communiquer leur joie; Théo Van Rysselberghe est l'un d'eux. Ne lui demandons pas de nous donner ce qu'il ne cherche pas, ce que ses dons eux-mêmes, peut-être, lui interdisent de chercher. Soit, ses visages féminins sont vides, mais ils sont charmants, ses paysages sont immédiats, mais on y respire une lumière heureuse. Il a, du reste, le goût de la décoration le plus compréhensif; nul ne sait mieux que lui dresser des figures vivantes dans l'espace illimité d'un bord de mer, dans l'air et dans le vent. Son dessin, ferme, large, harmonieux, exact avec liberté, est d'un maître. En faut-il tant pour justifier l'enthousiasme de ses nombreux fanatiques ? — Je note qu'il abandonne de plus en plus le procédé pointilliste ; c'est un bon signe. Il ne se recommande plus guère de la doctrine chère à Cross et à Signac que par une sorte de scrupule professionnel, semble-t-il, par le regret de se démentir. Il n'en fait pas moins chaque année un pas de plus vers l'affranchissement définitif. Ses figures sont nettement cernées d'un trait suivi, et le pinceau ne s'arrête plus guère que par accident à la mosaïque d'autrefois.

Exceptionnellement importante, l'exposition actuelle de la **galerie Weill**, et comme elle ne prendra fin que le 21 décembre, je la signale utilement. Dufrénoy, Girieud, Mlle Charny, Lempereur, montrent là quelques-unes de leurs plus intéressantes recherches. — Dufrénoy de jour en jour s'affirme avec plus de certitude. Je ne doute plus qu'il ne soit attendu par de grandes destinées. Pénétrant et réfléchi, ému, amoureux, il apporte les qualités foncières du véritable artiste et il en a studieusement acquis la science. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera de se contenter trop vite ; ses trois natures mortes et surtout son *paysage de ville* témoignent d'un effort prolongé, conscient, lucide, affirment une vision dont la personnalité n'est déjà plus discutable, sans que toutefois on puisse encore la définir avec une très nette précision. — Girieud a là, outre ces fleurs décoratives aux lignes belles, au coloris retentissant, qui maintenant crient de loin sa signature, des dessins rehaussés, des nus, des académies, où je me plais à constater l'assiduité d'un artiste, doué, à prendre le conseil de la nature. Un torse féminin surtout, d'une ligne ferme, d'une enveloppe large, révèle une main et des yeux armés pour les plus ambitieux efforts. — Je vois aussi des motifs certains d'espérer dans les figures et les paysages de Lempereur. J'y voudrais pourtant — me trompé-je ? moins de sacrifice à l'enveloppe, plus de décision, plus de résolution. — Et les fleurs de Mlle Charny et sa *Petite fille à l'ombrelle* font admirer, précisément, la vigueur qui manque à plus d'un autre de ses confrères masculins. — Albert Braut varie savamment sur le thème du *Parc Monceau*. — M. Fornerod, d'une inquiétante adresse, M. Othon Friesz, un peu sec et pourtant un peu mou, M. Metzinger qui pointille, c'est s'attarder, M. Paviot, mièvre

et fin, M. Piet, nous intéressent à des efforts qui n'ont pas encore pris de parti décisif.

La **galerie Prath et Maynied**, sur la rive gauche, correspond très harmoniquement à la montmartroise galerie Weill. Et les deux endroits, également, différemment simples, à merveille synthétisent les atmosphères spirituelles, si contrastées, des deux rives ; rue de Lille, on ne s'étonnerait pas d'être reçu par quelque discrète et scientifique personne, cela sent l'étude, il y a des livres et des livres, et l'on est tenté de parler bas ; rue Victor-Massé il y a moins d'insistance tacite, moins de gravité, et les murs où les tableaux sont accrochés ne sont pas plus ceux d'un musée que d'une bibliothèque. Ce sont pourtant les mêmes artistes, ici et là, qui exposent. Je note, à la galerie Prath, un *Guitariste* de Matisse, dans une manière déjà ancienne et qui suscite nos espérances, un *Carrousel* de Kees Van Donga, vieux de deux ans, je pense, trois peintures de Charles Guérin — *Les Fiancés*, *Mélancolie*, *Dans un songe*, — déjà vues ailleurs, et des études de Camin, Derain, Diriks, Othon Friesz, Marquet, Manguin, Vlamink, qui ne nous apprennent rien sur le développement de ces artistes. Un *Été, vue panoramique*, de Charles Milcendeau, surprend et inquiète par une sagesse qui menace de mal tourner. Les vitraux de Paris-Reby, dont l'extrême simplicité, raisonnée, atteste tant d'intelligence, les *Chrysanthèmes* et les *Chardons*, très décoratifs, de René Prath, et surtout cette curieuse composition de Pierre Girieud, *les Infirmes*, d'un dessin ferme et si personnel, sont, je crois bien, ce que j'ai vu de plus intéressant dans ce petit salon.

Galerie Pellet. —M. Louis Legrand fait une exposition rétrospective de ses eaux-fortes originales. Je vois bien l'habileté de cet exécutant. Je vois aussi qu'elle est au service, tantôt du mysticisme le plus faux, tantôt de la sensualité la plus épaisse, tantôt du réalisme le plus immédiat et le plus niais. L'effort est considérable et vain. Cela vient après tout le monde — c'est ne venir de personne, n'aller à personne.

Les marchands font quelquefois de la critique d'art. **A l'Indépendance artistique** une « dame », qui, je pense, a là le droit de parler, disait — j'écoutais — à un amateur : « M. Ottoz fait de la peinture agréable ». Et encore : « C'est un impressionniste classique ». — On n'est pas plus sévère.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Le *Bain turc* d'Ingres. — Maurice Hamel : *Albert Durer*, Librairie de l'Art ancien et moderne. — F. Benoit : *Holbein*, Librairie de l'Art ancien et moderne. — F. Benoit : *Reynolds*, Librairie de l'Art ancien et moderne. — Memento.

M. Henry Lapauze vient de consacrer dans la *Revue de l'art*

ancien et moderne une excellente étude historique au **Bain turc** d'Ingres récemment exposé. Cette peinture, qui fut terminée en 1859, non en 1864, ainsi que l'écrit Charles Blanc, préoccupait depuis longtemps le maître français, depuis 1819 même selon le comte Delaborde. Mieux : la figure principale avait été peinte en *Baigneuse* en 1806, et repeinte l'année suivante pour M. de Valpinçon : la première fait partie de la collection Bonnat; la seconde est au Louvre. Comme j'ai eu l'occasion de le dire dans un des derniers numéros de la *Revue bleue*, c'est là qu'on reconnaît en Ingres un coloriste, autant dans l'accord des tons que dans leur justesse. Le corps, enveloppé d'une atmosphère légère, est tout entier traité dans une gamme assourdie, à laquelle s'oppose la note rouge plus vive de l'étoffe nouée autour des cheveux. La même fraîcheur de vision ne se retrouve pas, il faut l'avouer, dans le *Bain turc*. Mais la composition s'est singulièrement enrichie.

Peu après la *Baigneuse de Valpinçon*, en 1828, ainsi que le signale M. Lapauze, Ingres répétait le tableau en ajoutant dans le fond quelques figures de femmes : ce devrait être sinon la première idée du *Bain turc*, du moins sa première réalisation plastique. Il est probable que le sujet avait été puisé dans les *Lettres* de Lady Montague, qu'Ingres avait copiées à deux reprises dans ses cahiers. Le musée de Montauban conserve la plupart des études au crayon faites pour le tableau. M. Henry Lapauze les a rapprochées des figures exécutées. Il a montré aussi les variations subies par l'œuvre d'Ingres qui modifiait constamment ses compositions : le *Bain turc* première manière était de forme presque carrée; il est rond maintenant et diffère de l'état ancien par quelques-unes des figures désormais fragmentées telles que la dormeuse du premier plan. Après avoir été la propriété de l'ambassadeur de Turquie Khalil-Bey, il passa dans la collection Say et fait aujourd'hui partie de celle du prince Amédée de Broglie. L'histoire de ce tableau célèbre a donc été complètement mise au point par M. Henry Lapauze; il serait à désirer que des études aussi précises soient publiées sur les pages maîtresses de l'école française.

§

Le livre de M. Maurice Hamel sur **Albert Dürer** est lui aussi d'une grande netteté de vues. Albert Dürer naquit comme on sait à Nuremberg, le 21 mai 1471. Son père le mit en apprentissage chez un orfèvre qui, sur le désir de l'enfant, le fit entrer chez le peintre Michel Wolgemut. Car pour une fois la légende de l'enfant prodige se confond avec la réalité. L'Albertine garde en effet le portrait à la mine de plomb que Dürer fit de lui-même à 13 ans en 1484, et je le tiens personnellement pour un de ses plus beaux crayons. Il devait le por-

traicturer à nouveau en 1493, à l'huile cette fois, et cette effigie allait être l'occasion d'une autre merveille, qui fait maintenant partie de la collection de Mme Léopold Goldschmidt. Ses portraits du Prado (1498) et de la pinacothèque de Munich (1504) n'iront pas plus loin en intensité d'expression. Seul peut-être le portrait d'Oswald Krell allait les égaler (1499). C'était l'époque où l'artiste s'efforçait de surpasser le curieux maître vénitien Jacopo de Barbari ; il est d'ailleurs inutile d'insister sur les qualités du portraitiste savoureux que fut Dürer, non seulement dans ses dessins, non seulement dans son admirable tête de paysan coiffé d'une sorte de casquette du *British Museum*, mais encore dans sa série de peintures, les portraits de son père, ceux de *S. Imhof* (Bergame), de *Hans Tucher et de sa femme* (Musée de Weimar), d'*Elisabeth Tucher* (musée de Cassel), tous ces derniers contemporains de l'*Oswald Krell* de Munich. Vingt ans plus tard il reviendra encore à cet art serré et aigu de l'effigie humaine avec le *Maximilien* de Vienne et le *Wolgemut* de Munich, avec le *Bernard van Orley* de Dresde (1520) avec le *Hans Imhof* du Prado (1521) avec le *Jean Kleeberger* de Vienne, le *Jacob Muffel* de Berlin (1526) et le *Jérôme Holzschuher* du même musée dans lequel l'artiste garde toute sa précision et sa préciosité, affirmant le dessin des yeux et de la bouche, suivant méthodiquement chaque plan du visage, et s'attardant trop minutieusement au détail de la chevelure, de la barbe blanche, ou du manteau fourré.

On ne peut quitter Dürer sans rappeler encore toute sa série de gravures, les cuivres surtout qui portent son empreinte personnelle, la *Grande fortune*, les *Armoiries*, le *Grand cheval*, le *Saint Jérôme*, la *Mélancolie* et cette merveille incomparable, le *Chevalier, la Mort et le Diable*, qui résume tout l'idéoréalisme de Dürer : fantaisie curieuse de l'imagination, vérité des attitudes et des mouvements, entente étonnante de la distribution des noirs et des blancs, cette qualité si rare qu'on retrouvera dans le *Grand cheval*, dans les *Armoiries à la tête de mort*, mais qu'ignorent beaucoup d'autres artistes.

Holbein, dont M. François Benoît vient également de retracer la biographie critique, dans la même collection, Holbein allait sans doute dépasser Albert Dürer en certitude, mais comme déjà le charme est rompu ! L'esprit seul s'étonne de cette maîtrise : le cœur est moins touché L'art allemand s'embourgeoise, et parfois l'on se prend à regretter l'imperfection d'un Cranach, de Cranach l'ancien, voire à préférer aux chefs-d'œuvre incontestés d'Holbein, les chefs-d'œuvre non moins parfaits du vieux Cranach, un peu déconsidéré en raison des productions d'atelier mises sous son nom, mais que des peintures comme le *Portrait de 1521* du musée de Schwerin, comme la *Sainte Madeleine* de Munich, comme le *Jean-Frédéric de Saxe* de Wei-

mar, comme le *Jugement de Pâris*, doivent faire classer au premier rang parmi les maîtres. Ceci non pour diminuer l'auteur du portrait d'Erasme, mais pour faire constater une fois de plus que si Holbein gagne en universalité, il perd forcément ces qualités de terroir qui nous semblent si précieuses, et cette faculté rare de génie allemand de présenter les choses sous un aspect infiniment séduisant par la familiarité et l'intimité. Holbein n'a plus cela et son art si parfait demeure souvent froid dans sa perfection. Mais quel maître ! Et quel dessinateur que celui des visages de *John Fisher* ou de *Lady Vaux*. J'avoue ne pas partager l'admiration générale pour le *Georges Gisze* du musée de Berlin. Dessin, peinture, modelé, tout y est excellent. Trop excellent. Vraiment la figure de ce bon marchand est sans grand caractère et Holbein n'en a rien tiré qu'une image bien soignée. Il me semble qu'un Cranach... mais ne nous aventurons pas dans le domaine des suppositions. Constatons seulement qu'à ce manque de sens de l'intimité s'ajoute le défaut de composition : non seulement le personnage pose pour son peintre, mais les objets eux-mêmes. Ces défauts n'ont pas échappé à la clairvoyance de M. François Benoît et il a su, tout en rendant justice au grand maître qu'est Holbein, faire, à l'occasion, les quelques réserves nécessaires.

§

C'est encore M. François Benoît qui s'est chargé de présenter **Reynolds**. Si vif que soit le courant qui emporte le snobisme actuel vers la peinture anglaise, charmante et anecdotique d'ailleurs si l'on excepte quelques peintres de premier ordre comme Constable, Turner ou Bonington, on ne peut s'empêcher de considérer Reynolds que comme un peintre excellent dans l'ordinaire. Son dessin est mou et sans vigueur, non seulement dans la ligne où il cherchait précisément le flou et le fondu, mais encore dans l'indication des plans et dans le modelé. Mais ce par quoi il mérite toute notre admiration, c'est par son souci de la qualité de la matière et de la couleur ; et si parfois ses recherches mêmes ont nui à la peinture de ce descendant des Vénitiens et de Rubens, il n'en faut pas moins lui savoir gré d'avoir orienté l'école anglaise vers un art de couleur toute fleurie. Des portraits comme celui du *Vicomte Althorp*, comme ceux de *George Huddesford et de John Codrington*, sans valoir celui de la *Comtesse d'Abelmarle*, sont en somme assez près de l'élégant Van Dyck.

Reynolds fut aussi un esthéticien intéressant. A ses *Discours sur la peinture*, récemment publiés par M. Emile Bernard dans *l'Occident*, je préfère pourtant les simples notes de son *Voyage en Flandre et en Hollande*. Quelques-unes méritent d'être retenues. Voici ce qu'il dit de la *Ronde de nuit :*

Je suis si loin de penser que cette peinture mérite sa renommée que j'ai

de la peine à admettre qu'elle soit de Rembrandt : à mon avis, elle rappelle plutôt la manière jaunâtre de F. Bol. L'œuvre semble avoir souffert : mais ce qui en reste est peint de piètre façon.

Et des *Syndics des drapiers :*

Admirable peinture... Les têtes sont excellemment peintes, mais ne sont pas supérieures à celles du tableau voisin de Vander Helst.

Reynolds avait en effet pour Van der Helst une admiration semblable à celle qu'il professait pour Rubens. Il dit du *Banquet de la garde civique* que cette peinture est la première peinture de portraits du monde. Mais sur les écrits de Reynolds, comme sur ceux, si intéressants, d'Albert Dürer, il aurait fallu pouvoir s'étendre plus longuement, et c'est ce qui ne se peut faire dans les limites d'une simple chronique.

Memento. — M. Pierre Dufay vient de publier chez l'éditeur Carrington un amusant chapitre de l'histoire du costume : le *Pantalon féminin*. C'est le livre d'un érudit épris de détails piquants que tous les curieux de ce genre d'érudition — et ils sont légion — voudront avoir entre les mains, ainsi qu'il convient.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ITALIENNES

A. Fogazzaro : *Il Santo*. Baldini,Castoldi, Milan.— Luigi Orsini : *I Canti delle Stagioni*, Libr. Ed. Lombarda, Milano. — Romolo Quaglino : *Filottete*, Remo Sandron Ed., Milan. — Jolanda : *Le Indimenticabili*, Libr. Ed.Lombarda, Milan. — Stendhal : *Roma*, Roux et Viarengo Ed.,Turin.— L'Arioste : *Roland Furieux*, Hector Lacoche, trad Roux et Viarengo, et Boyveau et Chevillet, Paris. — Frédéric Mistral : *Mirella*, Mario Chini tr., Fr. Treves, Milan. —P.-B. Shelley : *Poèmes*, Roberto Ascoli tr., Fr. Treves., Milan. — Memento.

Dans tout pays et dans toute carrière des êtres pullulent qui, arrivés par des voies diverses à une place prépondérante, voire à la gloire, dominent les esprits pendant un certain laps de temps, tyrannisent les nouveaux arrivés,font les lois et établissent des principes, font ce qu'on appelle vulgairement le beau et le mauvais temps et sont appelés : Maîtres. Il y en a pour qui la gloire, cette « monnaie vulgaire avec laquelle tout le monde paye », comme disait Nietzsche, est une récompense adéquate à la force originale et féconde d'une idée ou d'une œuvre. Il y en a, surtout dans la carrière des arts dits libéraux, qui ne justifient point leur renommée et les droits par trop nombreux que celle-ci accorde. Il est des écrivains qui, seulement pour avoir écrit dans leur vie quelques pages remarquables, sont reconnus Maîtres, et dominent. La production suivante ne justifie point leur domination. Parfois, elle semble même au-dessous de toute dignité d'artiste. Tel est le cas, en Italie, de M. Antonio Fogazzaro et de Mme Malthilde Serao, et d'autres...

M. Antonio Fogazzaro vient de lancer, ou de faire lancer, un roman : **Il Santo** (le Saint), qui aura, je crois, très prochainement l'heur de paraître dans le solennel péristyle de la *Revue des Deux Mondes.* Ce roman était très attendu en Italie. Depuis plus d'un an le Maître illustre l'avait promis au public, par la voix des complaisantes interwiews dites indiscrètes. Le jeune parti catholique italien, qui compte parmi ses plus fiers capitaines M. le Sénateur Fogazzaro, attendait en frémissant ce nouveau défi de guerre lancé aux penseurs par le grand romancier, dont la préoccupation catholique hante les rêves et déforme l'art. Le roman vient de paraître, et l'événement a été salué par toutes les trompettes de la presse italienne. Mais la déception a été grande. Ceux qui se préparaient à le discuter ont renoncé à toute entreprise idéologique. Les critiques les mieux disposés ont dû relever l'absurde puérilité de la construction du livre et la langue malheureuse d'un grand écrivain qui n'a pas encore appris à écrire l'italien. Et l'insuccès éclatant a fait doubler et tripler la vente ordinaire des romans de M. Fogazzaro.

L'Eglise renie le nouveau livre. La Congrégation de l'Index l'examine pour l'excommunier. Les jeunes catholiques l'acceptent sans enthousiasme, mais avec une très grande bienveillance. La critique intelligente et en dehors de tout parti, tout comme l'Eglise, le renie.

Il Santo est une banale parodie de la vie de saint François d'Assise. Et cette profanation moderne de ce divin, qui résume sans nul contredit la plus pure et la plus orgueilleuse spiritualité du Moyen-âge, de ce merveilleux enfant du Seigneur que Dante salua en le nommant : Soleil, a été accomplie par un des plus fervents néo-catholiques de nos jours. Saint François d'Assise vint soutenir l'Eglise chancelante, et en s'adressant au nom du Christ et de la primitive bonté de la religion aux Pontifes, il submergea leurs haines et leurs ambitions sous l'ondée lumineuse et grave de son orgueilleuse humilité, et avec sa grande âme de poète versa dans les veines de l'Eglise toute la bienheureuse énergie des humbles qui demeuraient profondément attachés à la parole messianique et tremblaient d'épouvante devant l'œuvre de destruction méthodique de leurs chefs religieux. La douce harmonie de vie de ce lointain dominateur est transposée dans les tonalités populaires d'une créature contemporaine, et dans le roman de M. Fogazzaro, saint François d'Assise s'appelle (horreur!) Pietro Maironi. Cet homme pense que l'Eglise doit être sauvée par la puissance de la vie simple, chaste, purifiée de toute laideur mondaine, rendue à sa primitive idéalité de pensée et de sentiments. M. Fogazzaro surgit du parti néo-catholique italien, qui, sous le nom de démocratie chrétienne, s'efforce d'imposer à l'Eglise un certain nombre de dogmes modernisés, temporels aussi bien que spirituels pour en assurer de plus en plus l'éternité. L'encyclique : *Rerum*

Novarum, de Léon XIII, enflamma l'espérance, des nouveaux religieux, mais les portes de bronze du Vatican ne leur sont pas encore grandes ouvertes. Ils représentent la tendance *romantique* du catholicisme moderne contre la volonté *classique* de l'Eglise, c'est-à-dire « la tendance à maintenir l'unité de la tradition par l'imitation », selon la claire définition que M. Anatole France donne de cette volonté. Pietro Maironi, le saint, est une expression individualisée de ce romantisme. Comme saint François, après s'être purifié dans un couvent, il canalise ses forces dans deux voies suprêmes : la volonté de prédication et l'aspiration vers Rome. M. Fogazzaro met aux débuts son héros dans ce magnifique nid d'aigle qui est le couvent de Subiaco, non loin de Rome. Là je me rappelle avoir vu la stalle où saint François s'assit, à côté de celle où trois siècles après s'assit Charles V; là existe la fresque d'une incomparable et émouvante naïveté, la seule peut-être faite d'après nature, qui représente saint François en *umile fraticello* (humble petit frère), avant de recevoir les stigmates. Pietro Maironi, le saint, attend là sa préparation bienheureuse. Et comme un écrivain moderne ne saurait point concevoir le roman d'une âme sans la lutte des sexes, M. Fogazzaro envoie à Subiaco l'ancienne maîtresse du saint, Jeanne, qui en repart désormais désespérée. Pietro Maironi commence son œuvre d'apôtre. L'Eglise le hait à cause de son indépendance rationaliste; le gouvernement le hait et le poursuit à cause de son apostolat. Et le saint meurt. Avant de mourir, il appelle son ancienne maîtresse qui représente évidemment l'Ennemie, et lui offre le crucifix à baiser. C'est son dernier acte, ni stérile ni fécond, et tout à fait « vieux style » comme les autres qu'il a accomplis.

Tout est vieux et faible dans ce roman. La construction y est conventionnelle. L'abus que son auteur fait de l'élément comique à côté du tragique y est une cause de désordre, très souvent laid. La langue est impure. Mais, surtout, le livre entier a le tort de faire un grand mal à la cause même que l'auteur veut défendre, car le caractère de ce Pietro Maironi, mal défini, exalté, désordonné, est par cela même antipathique. Et il jette un discrédit sensible sur les esprits des quelques très purs qui partout défendent avec amour la sainteté du catholicisme, et sans encore vouloir reconnaître pour une religion la loi de mort, ou tout au moins de profonde métamorphose qui est inéluctable pour tout organisme organisé, individuel et collectif, s'efforcent de rendre au catholicisme une haute et belle signification d'universalité.

Le catholique, classique ou romantique, par le simple fait de demeurer catholique, fait preuve d'une mentalité assez particulière, au milieu de tous les courants impétueux de la pensée contemporaine qui cherche son expression et son nom. Ses œuvres de pensée

peuvent être très belles et utiles, s'il les réalise en grand artiste, comme le font Péladan et Huysmans. Mais tel n'est pas le cas de M. Fogazzaro.

§

Tandis que l'âge a dompté la fureur toujours vibrante et chantante du vieux Carducci, tandis que M. Pascoli fait entendre de temps en temps des voix un peu trop plaintives de sa lyre cependant si originale, tandis que M. d'Annunzio fatigue la curiosité de son public avec une surproduction quelque peu hâtive et excessive, les jeunes poètes ne révèlent pas encore celui qui héritera de la force de ceux qui s'en vont. Ils produisent livres sur livres ; ils apportent avec une généreuse sincérité mille accents de leurs âmes, ils se révèlent, se rangent dans le nombre exubérant des talents, attendant leur quart d'heure de gloire, se mêlent dans une foule compacte, et aucun d'entre eux ne nous paraît aujourd'hui montrer une face plus lumineuse, une âme plus neuve, une force plus fervente, une promesse de puissance de rêve et d'expression, qui soit par cela même une promesse de renouveau pour la poésie nationale. L'isolement, la dispersion, ces belles qualités de notre temps de préparation, régissent aussi les esprits littéraires d'Italie. Il n'y a point d'écoles, presque point de groupes. Cependant de beaux talents paraissent assez forts pour nous retenir, nous charmer, et nous laisser quelque profonde impression de leur sentiment. Comme pour la jeune poésie française, une des plus belles caractéristiques de ces poètes, c'est un grand amour de la nature, et quelque joyeux optimisme de la vie. Cet amour de la nature, chez quelques-uns, est un véritable amour du sol, et c'est ainsi que les régions de l'Italie semblent devoir être nouvellement glorifiées par la poésie de la génération de poètes qui monte. En elle, je distingue un sensitif et un géorgique d'une force subtile et personnelle, qui vient de publier un beau livre : *I Canti delle Stagioni* (Les Chants des Saisons). Ce poète, M. Luigi Orsini, est romagnol. Il a un véritable et pieux culte de sa terre, de son histoire et de ses beautés. Il compose une série d'Elégies des Romagnes, où son amour est exprimé dans un langage hiératique. Et je me rappelle sa voix émue et sa figure transfigurée, lorsque, en allant ensemble en pèlerinage à Ravenne, le tombeau d'un empire, il me montra d'un geste inoubliable dans la campagne, au bord du fleuve, le cercle de sept cyprès qui entourent une petite colonne, et me dit : Ici tomba Gaston de Foix. Il me révéla par son geste toute la sincérité de sa poésie, dans ces évocations de l'histoire connue, dans celles de la nature vue ou rêvée. C'est cette sincérité exubérante que je retrouve dans les *Chants des Saisons*, livre d'une émotion et d'une expression précises et fortes. Son panthéisme délicat et joyeux est résumé dans une strophe, où la nature parle :

Ce n'est pas vous, ô mortels, qui connaissez la joie infinie
de ce qui passe pour suavement faire retour,
ni la joie d'ajouter la vie à la vie,
de réveiller, après un crépuscule, le jour !

§

M. Romolo Quaglino est un poète qui voit largement la vie dans la perspective hellénique comprise d'une façon toute moderne. Sa production est vaste. Il compose des fresques d'une décoration élégante et savante. Son livre, **Filottete**, contient des variations poétiques sur le terrible Philoctète de Sophocle. La compréhension de l'âme grecque est belle et la langue y est harmonieuse et riche

§

Le dernier roman de Jolanda, la fine et féconde romancière, semble résumer tous les charmes de délicatesse de cet écrivain. **Le Indimenticabili** (*Les Inoubliables*) est un roman d'un sentiment fin et triste; c'est l'histoire des créatures qui furent aimées et abandonnées, et ne purent pas être oubliées. Sa lecture nous émeut comme celle du poème exquis d'une âme tendre et douloureuse.

§

Les éditeurs Roux et Viarengo, de Turin, viennent de faire paraître la première traduction intégrale italienne de *Rome* de Stendhal. La belle œuvre du grand esthéticien des villes est illustrée par des reproductions de photographies des lieux et par de vieilles estampes. Elle est d'un très grand et très réel intérêt pour les esthètes néo-romains. A Paris, a paru la traduction du *Roland furieux*, par M. Hector Lacoche. En plus de la connaissance parfaite, rare, de la langue de l'Arioste, et la plus adéquate compréhension du Poète héroïque, M. Hector Lacoche y révèle des qualités personnelles de poète, d'excellent poète. Je signale aussi les traductions italiennes très heureuses de **Mireille**, le chef-d'œuvre mistralien, faite par M. Mario Chini, et des **Poèmes de P.-B. Shelley**, faite par M. Robert Ascoli.

Memento : Giorgio Ofredi : *L'Anima delle Carni*, roman, Remo Sandron, éd., Milan. — Romolo Quaglino : *Cibela Madre*, poèmes, Remo Sandron éd., Milan. — Romolo Quaglino : *I Modi, Anime e Simboli*, Remo Sandron, éd., Milan. — Francesco Rocchi : *Pace d'Olivi*, poèmes, Giovanni Fraioli, éd., Arpino. — Lao-Tse : *Il Libro del la via*, G. Evans, trad., Fr. Bocca, éd., Turin. — Fr. Nietzsche : *Cosi parlo Zarathustra*, Romualdo Gianiatr., Fr. Bocca, éd., Turin. — P. Viazzi : *Psicologia dei Sessi*, Fr. Bocca, éd., Turin. — Alberto Stratico : *La psicologia collettiva*, Remo Sandron, éd., Milan. — Olindo Malagodi : *Calabria desolata*, Roux et Viarengo, éd., Turin. — De l'*Istituto Italiano di Arti Grafiche* (Bergame) : l'étude très attendue et très complète de M. Vittorio Pica sur *l'Exposition d'Art Mondial à Venise*.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

La France au Portugal. — Theophilo Braga critique et poète. — Paulo Osorio. *A Ultima Noite*, Livraria da Empreza litteraria, Porto.— Arnaldo Fonseca : *Mulher amada*, Ferreira e Oliveira, Lisboa. — João Grave : *A Eterna Mentira*, Lello et Irmaõ, Porto. —M. Teixeira Gomes : *Sabina Freire*, comédie, A. M. Teixeira, Lisboa. — Memento.

Quoique les manifestations officielles internationales n'intéressent qu'assez lointainement la littérature et l'art, l'apparat spécial et particulièrement archaïque avec lequel fut reçu à Lisbonne le Président français, et les commentaires d'ordre varié que cette visite eut le don de susciter dans la presse appellent quelques reflexions sur ce qu'on pourrait appeler les Variations de l'influence française en Portugal. Celle-ci, répétons-le, date des origines mêmes de la nation lusitanienne, et il n'est pas de meilleur moyen d'en vérifier l'action séculaire, d'ordre exclusivement intellectuel d'ailleurs, que de feuilleter à tête reposée la première partie de ce grandiose monument d'exégèse patriotique qu'est l'*Histoire de la Littérature Portugaise* de Théophilo Braga. Il appert nettement, des patients travaux de l'illustre critique, un fait curieux et de figure quelque peu paradoxale ; c'est qu'après l'écrasement de la France gallo-romaine du Midi par la France gallo-germanique du Nord, la civilisation occitane et troubadouresque émigra en Lusitanie, où l'accueil de rois éclairés comme le prince poète D. Diniz devait lui assurer une place prépondérante. Les analogies ethniques et historiques ne pouvaient que favoriser cette action qui fut surtout aristocratique, et dont on peut suivre jusqu'à nos jours, à travers l'académisme universitaire, le long développement. Camoens, le premier, sut réaliser le mariage intime de ce lyrisme chevaleresque et aventureux avec le sentiment populaire, davantage imprégné d'éléments inconsciemment sémitiques ou purement autochtones. Il n'en demeure pas moins que, dès le Moyen-Age, le Portugal était déjà ce qu'il est demeuré : un prolongement de la France. Les aptitudes psycho-physiologiques de la race devaient conserver à la Lusitanie un peu de ce caractère celto-provençal, qui prétendit s'affirmer dès les Croisades à travers toute l'Occitanie, et dont l'éveil a pu être qualifié du nom de première Renaissance. De même, les récits peut-être symboliques de la Table Ronde ne touchèrent nulle part ailleurs de plus près l'âme nationale. — « Le triomphe sanguinaire de la Croisade contre les Albigeois, dit Théophilo Braga, consomma la ruine de la Littérature provençale, mais en même temps fut le point de départ de sa diffusion à travers les diverses cours de l'Europe. »

Né de la liberté populaire et de la survivance d'anciennes coutumes, le troubadourisme, où s'incarna un instant l'esprit corporatif de résistance contre le cléricalisme, se survécut assez pour faire un instant

du Portugal le modèle des chevaliers et des conquistadors. La croisade lusitanienne, en fait, prétendit embrasser les deux mondes et, s'embarquant délibérément vers l'inconnu, parvint un instant à dominer les mers et à surprendre le sommeil de l'Orient.

Tout le bouillonnement de pensée qui prépare cette grande époque se trouve admirablement synthétisé dans le récent poème de Braga, le *Frei Gil de Santarem*, sur lequel nous nous étions promis de revenir. On s'y persuade aisément que le défaut d'individualité si fréquemment reproché au Portugal n'existe que de surface. Si le peuple lusitanien a pu si énergiquement, au contraire, maintenir sa nationalité, il le doit aux directions qu'il sut accepter, pour mieux lutter contre l'absorption castillane et jésuitique.

De cette emprise cléricale, dont tous les efforts depuis 1550 se sont ingéniés à étouffer sa conscience ethnique, la pensée nouvelle de ses poètes, de ses critiques, de ses savants contemporains lutte sans relâche pour le délivrer, sous l'œil assez bienveillant, il faut le reconnaître, de la Royauté d'aujourd'hui. Le Romantisme et le retour des émigrés libéraux signala le début de cette résurrection.

Il ne faut pas s'étonner après cela qu'un vaste élan spontané de sympathie populaire ait, à travers le décor historique d'une inoubliable réception, acclamé la France amie en la personne de son premier magistrat. Tout un idéal s'évoquait, à travers le frisson de liens ancestraux et librement conclus. Ceci étant, il nous a paru assez inexact et même inconvenant d'entendre proclamer par l'organe d'un grand journal parisien que l'entente anglo-française avait à coup sûr donné l'essor aux sympathies du peuple de Lisbonne.

Ainsi nous excellons en toute occasion à proclamer l'ignorance de notre propre prestige, lequel en Portugal, ne l'oublions pas, est de toute autre nature que celui de l'Angleterre. Celle-ci est subie ; elle n'est pas aimée ; c'est le tyran protecteur dont le soufflet outrageux gifla si rudement l'orgueil portugais aux sombres jours de l'ultimatum. Au reste, il n'y a pas de communion intellectuelle entre l'Angleterre et le Portugal ; il n'existe entre eux que des liens économiques et politiques, choses transitoires. Donnons-nous la peine de comprendre, et nous verrons que plus le Portugal aura la force de retourner vers lui-même, plus il tendra vers nous, vers la France ; car toute son éducation est la nôtre.

Ici et là les conflits sociaux sont analogues. Lisez les romans, et vous apercevrez une société tiraillée d'aspirations que nous vécûmes ou que nous sommes en train de vivre ; des déséquilibres que nous subissons, des préjugés que nous ne sommes point parvenus à détruire tout à fait. Et je ne parle pas des modes littéraires, lesquelles nous sont généralement empruntées, mais de la matière objective des sujets traités, de l'évolution des mœurs aristocratiques et bourgeoises.

Les conteurs de terroir, Trindade Coelho, par exemple, nous ont, il est vrai, révélé quelque chose d'un peu différent, et nous avons dit, par ailleurs, ce que garde de spécial l'humour portugais, comme repoussoir au lyrisme élégiaque qui fait le fond, là-bas, de toute intrigue de récit : mais, à mesure que pénètrent au sein des foules les formes de la vie moderne, c'est un rapprochement nouveau qui s'inaugure avec nos propres habitudes.

Voici l'**Ultima Noite** de Paulo Osorio, œuvre vivante, vigoureuse et saine, où les écarts d'imagination sentimentale sont évités avec le soin le plus artiste. L'observation des personnages et de leur milieu est absolument sincère, puisqu'elle se dispense de broder sur le vieux thème élégiaque ou satirique cher aux compatriotes de Julio Diniz et, quoique le sujet soit vraisemblablement une thèse, tout ce qui sert à le mettre en valeur se défend soigneusement de le présenter comme tel, en sorte qu'un grand souffle de réalité vue et vécue traverse les pages du roman. C'est là un rare mérite et presque un tour de force en pays lusitanien ; mais Paulo Osorio, par sa longue préparation de critique et de savant, se trouvait mieux que personne qualifié pour compléter à la fois la triple formule d'art réaliste innovée par Eça de Queiroz, Fialho d'Almeida et Trindade Coelho. Voulant à son œuvre une portée sociale et largement humaine tout ensemble, il se défend de la prédication ou de l'apitoiement à n'en plus finir ; il se contente d'exposer et d'enchaîner des faits, laissant au lecteur le soin de commenter. Il a la grâce de Daudet et le raccourci de Maupassant, mais sa pensée va plus loin. Il veut connaître. Le prolétaire intellectuel Pedro Lemos, qu'il nous présente fils d'un père ivrogne et d'une mère phtisique, est de ceux que l'on rencontre ailleurs qu'à Lisbonne ou à Porto ; la petite bourgeoise Luiza devenue vicomtesse d'occasion, par son mariage avec un parvenu débauché, tapote son ennui sur d'autres pianos que celui d'*Ultima Noite*, et l'hystérie adultérine de ces deux amoureux clandestins est un mal d'époque dont il ne saurait être superflu d'étudier les causes profondes. Paulo Osorio le fait ici avec la même sûreté et simplicité de moyens qui signalèrent son *Histoire d'un mort*, avec la même conscience critique, le même souci de vérité qui distinguent son *Camillo Castello Branco*. Le point de vue, d'ailleurs, ici et là, est le même. D'un côté le déséquilibre physiologique aboutit au génie et au suicide, de l'autre au crime passionnel. Il y a des névroses de toutes qualités. Ne nous entraînons pas sur cette pente ; redevenons sains. Tel est le conseil que semble donner le romancier à ses compatriotes.

Telle est aussi la leçon qui paraît se dégager de **Mulher Amada** d'Arnaldo Fonseca. C'est ici le drame poignant, tragique de l'Intellectualité débile aux prises avec la Sensualité. Toute l'œuvre

est dialoguée dans une langue nerveuse, précise et parfois crue, avec un raccourci de mise en scène qui concentre au cœur des personnages l'immanence inavouée de suprêmes symboles. Un ibsénisme mystiquement réaliste anime ces figures, où il y a de la lèpre et du sang vicié. Qui veut être grand doit savoir être seul.

Toutautre de ton est l'**Eterna Mentira** de João Grave, où reparaît en sourdine l'atavique idyllisme lusitanien. Le pessimisme avoué par le titre et l'adultère bourgeois, autour duquel s'éploie le gracieux romantisme de multiples épisodes, semblent à première vue quelque peu contradictoires ; l'œuvre, cependant, vaut à la fois par l'observation et par le pathétique ; le style seul lui confère par endroits un faux aspect conventionnel, en raison même de ses tons trop clairs d'aquarelle. Mais il est tellement suave ! C'est que João Grave est avant toutes choses un lyrique, et qu'il ne peut faire autrement que de se servir de ses dons incomparables de poète, même au prix de certaines longueurs. Nous ne l'en chicanerons pas, à cause précisément de ses hautes qualités d'émotion dont fait foi le dénoûment très cruel et parfaitement logique d'*Eterna Mentira*. — Rédemption par la douleur.

Plus délibérément réaliste, avec une pointe d'humour sensuel qui fait de lui une sorte de Barrès lusitanien, dilettante, observateur et très discrètement idéologue, Teixeira Gomes nous détaille artistement dans l'*Inventario de Junho* la fine broderie de sensations et de souvenirs vécus, avec des notes sur João de Deus d'une si aiguë sincérité d'âme que toute convention se déchire à leur contact.

Sabina Freire met en scène, avec un soin scrupuleux de pince-sans-rire, la déchéance maniaque d'un milieu aristocratique, où l'avarice de la belle-mère s'oppose à la modernité un peu ibsénienne de la belle-fille par devant la poétique lâcheté sensuelle du fils et mari. Il y a là quelques types esquissés d'une main à la fois discrète et ferme ; l'œuvre, toutefois, nous semble surtout faite pour être lue et, pour paraître à la scène, elle aurait besoin sans doute d'être condensée. Nous attendons avec impatience le prochain roman de Teixeira Gomes, *Anna Rosa*, qui ne peut manquer de mettre en valeur les faces diverses du tempérament très curieusement intellectuel de l'auteur d'*Agosto Azul*.

MEMENTO. — Rappelons les fêtes du *Felibrige lusitanien* célébrées cette année en France pour la première fois, et le choix de Frédéric Mistral comme Président d'honneur de la *Société des Etudes Portugaises*. Nous rendrons compte prochainement de la *Nova lei do Systema do Mundo* d'Alves de Magalhaes, de la *Justiça e o Homem* de Lopes d'Oliveira, d'*Opalas* de Fontoura Xavier, de *Palavras Cynicas*, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉERLANDAISES

Deux conteurs : J. De Meester : *Louise van Breedevoort*, roman en 4 livres, 2 volumes ; *Over het leed van den Hartstocht*, Van Dishoeck, Bussum ; et Cyriel Buysse : *Daarma*. Van Holkema en Warendorf, Amsterdam ; *In de Natuur*, Van Dishoeck. — Frans Coenen : *Vluchtige Verschyningen*, L. J. Veen, Amsterdam. — Aug. Vermeylen : *Verzamelde Opstellen*. 2 de bundel, Van Dishoeck. — Memento.

Bien que nos lettres semblent plus florissantes et qu'il se produise plus de livres que jamais, les éditeurs continuent de nous inonder d'une quantité effrayante de traductions quelconques de romans étrangers qui, sauf de rares exceptions, ne valent pas qu'on les lise. Il faut bien admettre pourtant, puisque la chose est possible, que le public dévore ces insipidités, alors que la grande masse des lecteurs ne connaît guère que le nom de certains, et non les moindres, de nos écrivains. A quoi attribuer cette impopularité dont sont frappés les auteurs hollandais modernes (1) ? Elle tient sans doute à de profondes causes sociales dont l'analyse nous mènerait trop loin. Je n'ai garde d'ailleurs, comme font des critiques, de la reprocher aux écrivains, qui, à l'encontre de nos bons aïeux, refusent de s'abaisser à la masse et dédaignent les moyens faciles de lui plaire : assez longtemps on a écrit pour les badauds ! Et à quoi bon s'en prendre au public qui n'a point la culture qu'il faut ni le goût artistique assez développé pour s'intéresser à une littérature vraiment digne de ce nom ? Mieux vaut, en attendant la société nouvelle dont naîtra un art nouveau, — pour quand sera-ce ? — entreprendre l'éducation du public et tâcher de l'élever un peu au niveau des artistes. Nos critiques y font de leur mieux et si le succès n'est pas éclatant, c'est que la tâche est extrêmement difficile.

Depuis 1880, en effet, il s'est opéré de grands changements dans nos lettres. Le culte du verbe ayant été remis en honneur, tout écrivain prétend à être grand musicien des mots ; l'étude consciencieuse de la réalité a remplacé les aventures gaillardes semées de l'indispensable grain de sentimentalité ; l'analyse, la psychologie et la peinture ont succédé à la banale et superficielle écriture : nos auteurs ont appris le respect de leur art, et ils cherchent à donner, dans une forme directe et hautement plastique, l'impression immédiate de la vie (je ne prétends pas qu'ils y réussissent tous ; je crois bien plutôt que c'est le petit nombre ; mais tous essayent du moins). Il est clair qu'une littérature ainsi faite n'est accessible qu'au petit nombre et perd nécessairement en popularité ce qu'elle gagne en vérité et en valeur artistique.

(1) Il faut en excepter un petit nombre qui ont presque autant de lecteurs que d'admirateurs ! En Flandre, paraît-il, les auteurs de langue flamande se lisent beaucoup.

Mais c'est un fait aussi que, à lire les livres un peu guindés, un peu lourds, voire même indigestes qu'élaborent péniblement certains de nos jeunes écrivains, qui n'ont pas encore trouvé leur voie, on se met à regretter que l'art de conter agréablement et avec entrain se soit un peu perdu. Voilà pourquoi des auteurs comme J. De Meester et Cyriel Buysse — qui de par leur âge et la date de leurs premiers écrits appartiennent encore à la génération de 1880 — méritent une mention à part. Avec un ou deux autres peut-être ils ont gardé le secret de captiver le lecteur par une affabulation bien faite; et s'ils ne sont pas populaires dans le sens large du mot, étant encore « trop » littéraires, ils sont du moins accessibles à un plus grand nombre.

J. De Meester débuta, vers 1878, par un recueil insignifiant de « Petits croquis et Silhouettes ». En 1885, il alla à Paris comme correspondant du journal *Het Handelsblad*, et là il subit d'une façon durable l'influence de la culture et de l'esprit français. Il s'y ajouta bientôt une autre influence non moins forte, celle de notre école littéraire de 1880, déjà très sensible dans son roman *Een Huwelyk* (Un mariage), qui fut remarqué. Van Deyssel loua le livre, et c'en était assez, il y a quinze ans, pour donner à un auteur certaine importance. Aussi De Meester en a-t-il toujours gardé une profonde gratitude au « maître ».

De Meester est réaliste; mais son réalisme est tout d'intuition et non le résultat d'une longue et minutieuse observation. Il ne se soucie guère de l'extérieur des personnes et des choses. Il ne décrit que fort rarement, et encore le fait-il assez mal, et il n'est nullement musicien des mots. Psychologue avant tout, il ne cherche qu'à dire l'évolution de la vie intérieure. Et ce sensitif, qui sait être humoristique et satirique à ses heures, raconte si bien, avec tant de pénétration et de vérité, avec un tel accent de conviction, qu'on est obligé de le suivre jusqu'au bout et qu'on ne s'aperçoit pas trop, à la première lecture, que sa langue, généralement expressive, manque souvent de précision, qu'il se répète assez fréquemment faute de trouver du premier coup le mot caractéristique, que parfois sa composition est lâche et que son style a quelque chose de heurté.

On l'a comparé à Maupassant. J'avoue que, si les deux auteurs présentent comme psychologues de frappantes analogies, la comparaison me semble un peu flatteuse pour l'écrivain hollandais. Maupassant a l'esprit plus fin, plus léger; ses conceptions sont plus puissantes; et ses livres, plus tragiques, dégagent une plus forte émotion. Toutefois, même après les romans ou les contes de Maupassant, on lit avec plaisir des livres tels que *Deemoed* (Humilité) et *Allerlei Menschen* (Toute sorte de gens), ou ses productions plus récentes : *Louise van Breedevoort*, une excellente étude psychologique, et *Over het leed van den Hartstocht* (La Passion qui fait souffrir). Je

ne serais pas surpris que son chef-d'œuvre soit le roman *Geertje*, qu'il vient d'achever dans le *Nieuwe Gids* (1).

Le Flamand Cyriel Buysse n'a guère de flamand que son origine; même il s'est toujours montré assez hostile au mouvement linguistique qui depuis de longues années agite la Flandre ; et bien qu'il aille prendre là-bas les sujets de ses romans et nouvelles et qu'il connaisse le pays, sa population et ses mœurs pour le moins aussi bien que les écrivains de langue flamande, il écrit toujours le plus pur hollandais tandis que sa tournure d'esprit et son style ont plutôt quelque chose de français.

Conteur à l'égal de De Meester, il observe davantage la réalité. Il soigne mieux aussi la composition et le style ; son œuvre sent moins la hâte du travail et il possède à un plus haut degré la technique de son art. C'est ainsi que *Daarna* (Après ; l'histoire émouvante d'un grand peintre qui après le divorce revient à sa femme et en fait sa maîtresse) est un petit roman fortement conçu, bien composé et témoignant d'un joli talent épique ; excellemment écrit d'ailleurs, singulièrement suggestif et très sympathique.

Son dernier livre : *In de Natuur* (Au sein de la Nature) est un recueil d'esquisses et de courtes nouvelles donnant des scènes de la vie populaire flamande. C'est raconté avec esprit et telle scène — celle par exemple qui ouvre le recueil — est même on ne peut plus finement sentie; mais souvent c'est assez vulgaire sous tous les rapports, et après les délicieuses petites nouvelles auxquelles nous a habitués son compatriote Styn Streuvels on ne laisse pas d'être un peu déçu.

Que Buysse possède toujours à un haut degré le talent de conter, nous en avons trouvé la preuve dans *Het leven van Roseke Van Dalen* qu'il vient de publier dans *Groot-Nederland* et qui va paraître chez l'éditeur Van Dishoeck.

Frans Coenen appartient à ce qu'on est convenu d'appeler la génération de 1890. Son œuvre est fortement empreinte d'un pessimisme que je n'hésite point à qualifier de maladif. Elle n'est pas le produit d'un pessimisme philosophique, à la Schopenhauer, mais d'une nature essentiellement atrabilaire et bourrue. C'est un désillusionné et un hypocondriaque.

Il est tellement le peintre de la vie terne que si parfois, comme dans *Une méprise* (une des minuscules nouvelles du recueil *Vluchtige Verschyningen :* Apparitions fugitives — très fugitives, en effet !) on rencontre une note gaie, un trait humoristique, on a peine à croire que c'est de lui. Presque toujours il est amer ou plutôt aigre même dans son ironie. Pas le moindre petit rayon de soleil dans l'exis-

(1) Sous le titre de *Op weg naar Transvaal* (En route pour le Transvaal) il a écrit en outre un livre charmant pour jeunes filles.

tence de ce désespéré. Rien de cette noble joie qui résulte d'une plus haute et plus claire conception de la vie et qui pousse l'homme à l'action au lieu de le condamner à une morne passivité. Et quel vigoureux écrivain néanmoins ! Non point dans ses premiers livres : *Bleeke Levens* (Vies pâles) et *Een Zwakke* (Homme débile) qui sont mal bâtis et d'un style par trop lâche; mais dans *Zondagsrust* (Repos du dimanche) et *In Duisternis* (Ténèbres).Ici la composition est beaucoup plus forte, le style plus nerveux, la langue plus plastique et plus harmonieuse, la psychologie plus pénétrante. Par quoi surtout il mérite notre estime, c'est qu il ne sacrifie nullement aux caprices du public. Jamais il ne flatte le vulgaire et jamais pour lui plaire il ne s'efforce de rendre ses personnages sympathiques. Ce qu'il peint est rêche, aigre, quelque peu borné et sentant le moisi; mais cela fait bien l'impression d'être vécu, de venir tout droit d'une âme blessée, et des fois cela s'empare de vous, vous tient et vous accable comme un cauchemar. Surtout dans *Zondagsrust* il a peint avec beaucoup de talent la banalité, l'ennui et le manque d'idéal de la petite vie bourgeoise.

Dans une de mes précédentes chroniques j'ai annoncé un premier recueil d'études critiques du jeune professeur flamand Aug. Vermeylen (1). Depuis, l'éditeur Van Dishoeck en a publié une seconde série. M'est avis que cet excellent critique, doublé d'un grand artiste, est en train d'édifier ainsi un beau monument en langue néerlandaise. Qu'il analyse et combatte « La méthode scientifique de l'Histoire littéraire » de George Renard,qu'il nous expose son idéal d'une « Méthode de l'histoire des arts », qu'il exalte l'œuvre grandiose de Constantin Meunier et celle si profondément humaine de Rodin,ou qu'il réfute les arguments puérils qu'on oppose au mouvement linguistique en Flandre, c'est toujours la même voix claire et sympathique, la même largeur de pensée la même fierté d'accent. A Vermeylen on peut parfaitement appliquer ce que lui-même dit de Rodin : « Chez (lui) l'amour de toutes les formes de la vie ».

Les dernières livraisons de *Vlaanderen* nous ont apporté son *Op weg naar den hemel*(En route pour le ciel). A en juger par les fragments que j'en ai lus je suis tout disposé à croire que cette histoire d'Ahasverus est un pur chef-d'œuvre. Nous verrons. Décidément,une littérature qui compte des écrivains de la trempe d'Aug. Vermeylen, en Flandre, et d'Is. Querido, en Hollande, a bien quelque droit de s'enorgueillir !

Memento. — *De Gids* commence la publication d'un nouveau roman d'Is. Querido: *Kunstenaarsleven* (Vie d'artiste). Il serait difficile de juger l'œuvre d'après ces quatre-vingts pages. Constatons seulement que ce début est

(1) Il enseigne l'histoire des arts à l'université de Bruxelles.

tout ce qu'il y a de beau et que le génie de l'auteur semble avoir gagné encore en puissance et en sobriété d'expression. Et voilà l'attraction, déjà grande, du périodique triplée pour quelques mois. Depuis quelque temps cet auteur donne deux fois par mois un grand feuilleton (critique littéraire) dans le journal *Het Handelsblad*. A ce propos il y aurait à faire entre les journaux français et hollandais une comparaison qui ne serait peut-être pas à l'avantage des premiers. Presque tous nos journaux, même les petits, accordent une large place à la critique littéraire et s'assurent généralement la collaboration des critiques les plus autorisés (Van Nouhuys dans *Het Vaderland*, F. Lapidoth dans *De Nieuwe Courant*, J. de Meester dans *De Nieuwe Rotterdamsche Courant*, etc., etc.). Les directeurs ont encore la naïveté de croire que la littérature vaut bien la politique !

Faute de place nous devons remettre à notre prochaine chronique les autres périodiques.

H. MESSET.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

La Fin des jeunes est le titre d'un article que M. Laurence Jerrold a consacré dans le *Temple bar* à ce qu'on appelait il y a quelques années « la jeune littérature ». M. Jerrold est un des écrivains anglais les mieux au fait des lettres françaises. Il a fait à Paris de longs séjours. Il a été, plusieurs années durant, le titulaire de la rubrique *Lettres anglaises* à la feue *Revue blanche*. De ses réflexions, qui ne semblent donc pas indifférentes, nous citons ici quelques-unes.

Le Mercure de France et *la Plume* ont atteint l'âge mûr. La mort de la dernière des « Jeunes revues » clôt une époque à Paris. Epoque absurde, délicieuse, perverse, naïve et très mal comprise. Temps de pose exaspérée et d'affectation éclatante, de simplicité qui fascinait et d'enfantillage charmant, de cynisme en billon et de sincérité en or sonnant. Temps aimable au total... « Les Jeunes » ne sont plus. Le mystique est devenu anticlérical, le transcendantaliste est secrétaire d'un politicien ministrable et sera bientôt lui-même un politicien ministrable. Les ermites de l'église littéraire ont renversé leur Tour d'Ivoire et fréquentent les salons académiques. L'anarchiste est nationaliste. Le vers-libriste inspiré de naguère bat tout le jour l'asphalte du boulevard et fait du reportage pittoresque... On a coupé les cheveux. Les cravates de dentelle, les revers de velours, les nerfs de bœufs, tout cela est aussi loin que le gilet rouge de Gautier. Les périodiques sérieux, les périodiques à annonces et à gros tirages ont envahi les étalages de l'Odéon. La dernière « Revue jeune » (*la Revue blanche*) est morte parce qu'il n'y a plus de « Jeunes ».

C'était un temps héroïque, vaillant, magnifiquement ridicule, naturellement peu connu en dehors de Paris, bien que ses échos se soient un peu répétés à Londres, à l'époque du *Dome*, des *Knight Errant*,

Pageant et *Yellow-Books*. Au moment que le *Savoy* disparut c'était à Paris également le crépuscule des « Jeunes ». Les « Jeunes » n'étaient pas compris en dehors de Paris, parce qu'il fallait être au milieu d'eux pour en tirer quelque chose. Le boulevard, lui-même, ne savait rien d'eux, ou peu de chose, et ce peu de chose était faux. Les « Jeunes » avaient pour premier principe de n'être pas connus, si ce n'est parmi eux. Ne pas arriver en était un autre, maintenant aussi défunt que le reste ; et pourtant, quoiqu'ils ne fissent jamais rien, il y avait vraiment du génie dans la façon dont ils parlaient de leurs projets. Faisant de leur mieux pour être incompris hors de leur propre cercle, ils l'étaient en fait. Quand les « Jeunes » furent mentionnés pour la première fois dans un journal répandu, ce fut pour être anathématisés par Zola, dans *le Figaro*, comme une race usée de *poseurs* impuissants. La critique de Londres fut aussi fermée que celle des boulevards, et, quand elle entendit parler des « Jeunes », pensa à l'heure de l'absinthe, aux amours de brasserie du Quartier Latin, à Mürger, au Romantisme, et autres caractéristiques de la ville de plaisir, de la bohême théâtrale, dans les préjugés anglais. La Jeune Amérique fit des efforts herculéens, comme seule en est capable l'Amérique, pour se mettre au ton des « Jeunes » et s'élever au comble du chic. Le *Chapbook* en creva. Les « Jeunes » continuaient à être incompris. Ils n'étaient ni chics, ni bohêmes, ni romantiques ; ils ne buvaient pas d'absinthe ; ils ne parlaient pas d' « *épater le bourgeois* » ; ils ne cultivaient pas le *spleen ;* il n'y avait pas de cœurs brisés parmi eux ; ils n'étaient pas néo-byroniens, pas las de la vie, rien, en fait, de ce qu'ils auraient dû être, — et ne posaient pas tant que cela.

M. Jerrold, après avoir rappelé que la *Revue Indépendante*, « brillante et brillamment rédigée, avec plus de symbolisme dans le style que dans la doctrine », fut un prélude à « l'ère actuelle des Jeunes », attribue au mysticisme, une influence fort exagérée, pensons-nous. D'après lui, « le mysticisme devint littéraire, le Poète fut un voyant, une ligne parfaite manifestait une révélation religieuse ». Mais il explique de manière fort subtile, quoique spécieuse, comment, chez certains (et c'est M. Bérenger qu'il doit viser), la renaissance néo-catholique s'épanouit en anticléricalisme.

Traduire le mysticisme dans la vie : la vie est transcendante ; la vie est une unité mystique ; or, la *pia fraus* opprime la vie ; et c'est ici l'anticléricalisme mystique. Le mysticisme, le néo-catholicisme, pourtant, ne devinrent pas anticléricalisme sans phases intermédiaires, car il faut toujours se souvenir que les « Jeunes » étaient remarquablement sincères. Un autre produit du mysticisme fut un mouvement en faveur de l'éducation du peuple, l'humanité devenant l'entité transcendantale, à la façon des premières années du règne de Victoria. Un vaillant humanitarisme inspiré de Carlyle, dont l'influence se

faisait sentir dans des voies inattendues, était un premier développement auquel contribua *l'Art et la Vie*. Puis sur une branche de mysticisme, le carlylisme lui-même fut greffé d'une main hardie. Le culte du héros devint une religion, la direction des peuples une mission mystique... L'homme de lettres, lui, rejeta ces missions, se voua au style, fiancée mystique, à ce qu'il paraît, à l'absolu de son adoration. Cela dégénéra en parisianisme de boulevard, et ce fut le commencement de la fin pour ce groupe des « Jeunes ».

Un autre groupe passa par une dernière métamorphose avant de mourir. L'idéalisme, l'art pour l'art furent tous reniés, et le *Naturisme* seul resta. Mais il resta exclusivement sentimental. Si vous aviez la grâce, vous étiez naturistes, si le démon du doute, c'est-à-dire, l'esprit critique, vous tenait sous sa griffe, vous étiez profane. Ce fut pendant cette dernière phase qu'eut lieu la mémorable réconciliation entre Zola, qui n'avait pas la moindre idée de ce que voulaient dire les Naturistes, et ces « Jeunes », qui, comme naturistes, étaient aux antipodes du réalisme et du naturalisme... On retournait à la nature, bien qu'on en sût peu de chose, la plupart ayant été élevés à la ville, et l'un d'eux, à peine, sachant reconnaître un oiseau à son chant et distinguer plus d'une demi-douzaine d'espèces de fleurs. « Pas vivant » était alors la suprême insulte. Après l'affaire Dreyfus, ce culte de la vie produisit un mouvement spécialisé, qui tendait à enseigner aux masses l'amour de la vie, et pour ce, à jouer du Molière, ou chanter du Schumann, en haut de Montmartre, devant un auditoire d'hommes et de femmes du peuple dont l'appréciation était de la plus remarquable finesse.

Reconnaissant la « merveilleuse atmosphère intellectuelle qui flottait autour des « Jeunes », puisque ne pas comprendre tout au premier mot était la dégradation à perpétuité », Mr Jerrold estime qu' « intelligents, quoique abhorrant l'*esprit* », les « Jeunes » étaient une génération amusante, mais certes pas inconsciente. Il rappelle les critiques hardies, et souvent intelligentes, que les « Jeunes » firent aux réputations établies. A son idée Stéphane Mallarmé, qui accueillait les « Jeunes », était un jeune lui-même, totalement dénué d'influence, et le resta jusqu'à sa mort.

La multiplicité des jeunes revues répondait à la diversité des doctrines. Zola, Bourget, Huysmans même, Daudet, Maupassant, tout cela était pour les jeunes revues « comme n'ayant jamais existé ». Les « Jeunes revues », elles, existaient pour régénérer le monde, et, le considérant « sub specie æternitatis », ne pouvaient s'arrêter à noter des phénomènes transitoires. Chaque jeune, du moment qu'il avait une idée, lançait une revue... Le labeur patient et l'énergie pratique dépensés par les jeunes revues ont été aussi remarquables que l'idéalisme passionné avec lequel elles furent entreprises. Aussi loin qu'on

puisse remonter, le mysticisme fut la phase la plus fructueuse pour les petits imprimeurs...

Il est à craindre qu'une histoire complète des « Jeunes » ne puisse jamais être écrite. Des mois de recherches dans les boîtes à deux sous des quais ne permettraient pas de dresser la liste de toutes les jeunes revues. Malheureusement les « Jeunes » eux-mêmes ont envoyé en l'air leurs collections, dont aucune en vérité n'aurait pu vraisemblablement être complète, lorsqu'ils lâchèrent le Néo-Platonisme pour le reportage pittoresque, et les rapports avec la Nature pour les secrétariats des politiciens en vedette. L'histoire des « Jeunes », on peut seulement en faire une ébauche dans une bibliographie abrégée de leurs revues (1)... Les étalages de l'Odéon en recevaient d'énormes dépôts, 30 exemplaires par mois, au minimum. Ils n'étaient généralement pas vendus, mais quand ils étaient retournés, la marque des doigts témoignait que la semence était tombée dans les esprits de la jeune France. A l'occasion, devant le terminus des gros Omnibus jaunes qui joignent à Montmartre le Quartier Latin, conducteurs et cochers venaient tourner les feuillets mystiques. Les rédacteurs voyaient cela, haletants. Si le bon grain allait germer dans ces esprits incultes!

M. Jerrold, revenant ici à la Renaissance du catholicisme, retrace l'alliance de l'Eglise de Rome avec la jeune France, toastée, en 1890, au banquet de l'association des étudiants, dont le président, alors, « était précisément M. Henry Bérenger ». « Une société catholique avait été préalablement fondée avec le délicieux nom de *Bock idéal*, par le vicomte de Vogüé. Les organes de la renaissance étaient *la Lutte*, revue d'art catholique, *l'Ermitage*, *l'Art et la Vie*. Le congrès des religions excitait l'enthousiasme des « Jeunes » et l'*Art et la Vie* visait à une religion universelle. » Mais rien n'étant sorti des « organismes sociaux », ni de la *Cité moderne* de M. Izoulet, la *Ligue d'action morale*, et le néo-catholicisme étant morts on ne peut plus subitement, la décade se termina par une troisième phase :

Avec le mysticisme, Carlyle et Emerson avaient une influence immense sur les « Jeunes ». Peu à peu, Plotin fut lâché. On découvrit soudain que le scepticisme cesse dès qu'on agit, et la découverte réveilla l'enthousiasme. Faire quelque chose par pur hasard, agir « gratuitement », fut un des nouveaux credos. Transporter de façon ou d'autre le transcendantalisme dans la vie en fut un autre. Après différentes « actions morales », le scepticisme paraissait avoir bien cessé. Mais le scepticisme revint, fortifié par l'expérience, en une fraction des « Jeunes » qui se mit à claquer joyeusement des doigts au Non éternel, et en définitive, à la vieille religion de l'homme de lettres. Ce fut de nouveau le retour du cri lugubre de Mallarmé, *la Littérature seule existe!* On y pesa la théorie du vers libre. On ne s'inquiéta plus de rien que de la couleur d'une voyelle ou de la

(1) Cette bibliographie a été faite et se trouve à la librairie du *Mercure de France*.

qualité d'une assonnance. *L'Ermitage* cessa d'être un monastère pour devenir un atelier d'écrivains.

Le *Mercure* cependant était resté constamment fidèle aux lettres pures; c'est maintenant une grosse livraison bi-mensuelle; ce n'est plus une jeune revue; c'est un compendium « sérieux », écrasant, de la littérature contemporaine. L'an dernier, M. de Gourmont a lancé la *Revue des Idées*, qui est ardemment moderne et s'assure des articles de collaborateurs scientifiques compétents, autre signe de la fin des « Jeunes ». Les « Jeunes » sont morts, et quant au présent il n'y a pas de « Jeunes » pour réclamer leur succession.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Une édition perdue des « Liaisons dangereuses ».

Sous ce titre, M. Arthur Symons a publié, dans « *The Outlook* » du 9 septembre, un long article où il nous donne la description bibliographique de cette édition des *Liaisons dangereuses*, contenant les lettres de Mme Riccoboni et les *pièces fugitives*, que l'on croyait à jamais perdue. Le texte des « lettres », est-il conforme au manuscrit de la Bibliothèque Nationale ? Il y a, dit-il des différences dans le texte des poésies imprimées dans ce volume et les mêmes publiées dans l'*Almanach des Muses*. Nous relèverons ces variantes pour une prochaine édition des *Liaisons*, d'après les indications bibliographiques que nous révèle l'exemplaire *presque unique* de M. Arthur Symons.

Presque unique. La Bibliothèque de la ville de Nantes possède, en effet, une édition des *Liaisons*, dont un correspondant de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (1) nous donne la description bibliographique suivante :

Les Liaisons | Dangereuses, | ou | Lettres | Recueillies dans une Société, et publiées | pour l'instruction de quelques autres. | Par M. C... de L... | Nouvelle Edition, augmentée d'une correspondance, | de l'auteur avec M. de Riccoboni, et de | ses Pièces Fugitives |.

S. l. n. d. M.DCC. LXXXVII, in-12, 4 tomes.

Tome premier : 1° Titre.

2° *Avertissement du libraire* et *Préface du rédacteur*, 12 p., chiffrées à part ;

3° *Avertissement de l'éditeur*, 4 p., chiffrées à part ;

4° *Correspondance entre Madame Riccoboni et l'auteur des Liaisons dangereuses*, 23 p. chiffrées à part, comprenant 4 lettres de Mme R. et les réponses de Laclos.

5° *Pièces fugitives*, 28 p. chiffrées à part, comprenant 12 compositions poétiques.

6° Les *Liaisons dangereuses*, 165 p.

Tome second, Titre et 166 p.

(1) *Intermédiaire*, 10 septembre 1905.

Tome troisième, Titre et 167 p.

Tome quatrième, Titre et 179 pages.

L'impression est plus soignée que celle de la premiere édition du roman de Laclos (Amsterdam, 1782, 4 tomes in-12).

. . . .

Il en existe peut-être d'autres exemplaires, qui dorment dans des Bibliothèques, publiques ou privées, à l'abri des curiosités.

J. G.

§

Après plus d'un siècle de négligence, écrit M. Arthur Symons, on se remet à étudier Laclos et ses *Liaisons dangereuses*. En 1903, on publiait avec beaucoup de soin la première édition moderne de ce roman, et dans le courant de l'année dernière et de cette année, il n'a pas paru en France moins de cinq livres se rapportant à Laclos. Deux de ceux-ci sont des biographies exactes, composées d'après des documents inédits ; les autres sont une collection de lettres inédites et la première édition d'un manuscrit, *De l'Education des Femmes*, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (1). J'espère quelque jour faire une étude particulière de l'une des plus intéressantes figures du dix-huitième siècle, mais aujourd'hui je ne veux m'occuper que d'une question bibliographique. Il se trouve que je suis le possesseur d'un exemplaire apparemment unique d'une édition supposée jusqu'ici absolument perdue.

Dans l'appendice de la nouvelle édition des *Liaisons dangereuses*, collationnée sur le manuscrit original, et contenant deux lettres inédites (« *Société du Mercure de France* »), il est dit que Laclos aurait publié en 1783 un volume de *Poésies Fugitives* dont on ne connaît aucun exemplaire. Dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (vol. XVII, p. 579, 10 octobre 1884), M. Henry Céard a posé la question suivante, à laquelle on n'a pas encore répondu :

Quelqu'un connaît il le recueil de vers que Choderlos de Laclos aurait publié ? Ce volume ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale, et l'on m'affirme qu'il n'est jamais passé en vente. Pourtant il doit exister, car on lit dans une lettre de Duchastelier à l'auteur des *Liaisons Dangereuses*, en date du 2 mars 1787 : « Je connaissais, Monsieur, plusieurs des pièces fugitives que vous avez eu la bonté de m'adresser ; mais je suis charmé de les voir *en tête de votre ouvrage*, parce qu'on ne sera plus embarrassé de savoir si c'est à Voltaire ou à vous qu'il faut les attribuer.

En septembre 1864, M. W. Bloomfield publia dans la *Nouvelle Revue de Paris* une correspondance entre Laclos et Mme Riccoboni, qu'il pensait n'avoir jamais été publiée. « Il nous a été permis de prendre copie de ces pièces inédites, » dit-il, et il décrit le manuscrit

(1) N° 12.846 fr:

(Bibliothèque Nationale, n° 12.845 fr.), dans lequel il a découvert cette correspondance, le même manuscrit qui a été suivi pour l'édition du *Mercure de France*, contenant le texte entier des *Liaisons dangereuses* de la propre main de Laclos (« son écriture, petite, régulière, sans ratures », dit M. Bloomfield), et aussi une collection de lettres et de poèmes. L'éditeur de l'édition du *Mercure* cite une notice de Pariset sur Laclos, parue dans le *Moniteur* du 13 décembre 1803 :

« Voyez la charmante correspondance de Mme Riccoboni et de M. de la Clos, imprimée à la suite des *Liaisons dangereuses.* » Il ajoute : « Je n'ai pu découvrir ce volume. »

Dans le *Mercure de France* de juillet dernier, M. Jean de Gourmont dit :

« On sait que cette édition ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale, et l'on affirme qu'elle n'est jamais passée en vente. La Bibliothèque de la ville de Genève et le British Museum l'ignorent autant que nous. Cependant une édition tout entière ne peut pas avoir disparu. »

J'ai en ma possession un exemplaire des *Liaisons dangereuses*, en deux volumes, datés de 1788, qui est, je pense, un exemplaire de l'édition disparue. Il contient les « pièces fugitives » et aussi les lettres de Laclos et de Mme Riccoboni, les unes et les autres « en tête de l'ouvrage ». En voici le titre :

Les Liaisons Dangereuses ou Lettres Recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres. Par M. C... de L... Nouvelle édition, augmentée d'une Correspondance de l'auteur avec Madame Riccoboni et de ses Pièces Fugitives. Première Partie. M. DCC. LXXXVIII.

Il ne s'y trouve ni le nom de l'éditeur, ni le lieu de la publication. Chaque volume est divisé en deux parties, chacune paginée séparément et portant un titre distinct. Le premier volume s'ouvre sur l' « Avertissement de l'éditeur », pages I.-IV. (comme dans l'édition originale), puis suivent l' « Avertissement du libraire », pages V.-VIII (qui se trouve seulement dans cette édition) et après la « préface du Rédacteur », pages IX.-XVI, comme dans l'édition originale. Les « Pièces fugitives » viennent ensuite, dont les pages 17 à 34 sont numérotées en chiffres romains, imprimés en caractères italiques, et sont suivies par la « correspondance entre Mme Riccoboni et l'Auteur des Liaisons Dangereuses », pages 35 à 52.

Les « Liaisons Dangereuses » viennent après, et le numérotage recommence de nouveau page 1 et va jusqu'à la page 134. La « Seconde Partie », après le nouveau titre, contient les pages 1 à 136 ; la « Troisième Partie », qui ouvre le second volume, les pages 1 à 132 ; et la « Quatrième Partie », les pages 1 à 147. L'impression et le papier sont vulgaires ; les vignettes, faites grossièrement, ont tout l'air

d'un travail hollandais et l'absence du nom de l'éditeur et de l'imprimeur, ainsi que du lieu de la publication, en même temps que ce mélange des numérotages italiques et romains, semble indiquer que c'est une édition contrefaite, probablement imprimée en Hollande comme l'édition originale.

L' « Avertissement du Libraire » établit tout au long les différences de cette édition avec les précédentes, et je le donne en entier :

Les Éditions de cet Ouvrage ont été tellement multipliées jusqu'à ce jour que nous n'aurions pas entrepris celle-ci, si le hasard ne nous avoit procuré des moyens d'en assurer le débit, de préférence à toute autre : et cela, sans recourir ni aux caractères de Baskerville, ni même au petit format ; toutes choses qui, comme on sait, et comme il est prouvé par nos livres de vente, ajoutent infiniment au mérite des ouvrages.

Cette Édition est non seulement à l'usage des personnes qui lisent les livres qu'elles achètent ; mais elle convient plus particulièrement encore à toutes celles qui sont bien aises de juger un ouvrage sans se donner la peine de le lire ; et ce sont celles-ci que nous avons eues particulièrement en vue dans notre entreprise. C'est pour elles que nous publions une correspondance où on trouve rassemblé, dans un très-petit espace, à-peu-près tout ce qui s'est dit et peut se dire pour et contre le roman que nous réimprimons : en sorte que chacun pourra choisir le jugement qu'il lui conviendra d'en porter, et qu'il trouvera sous sa main toutes les raisons à l'appui de ce jugement, sans être obligé de les chercher dans l'ouvrage, ce qui est assurément plus commode et plus sûr.

On nous a assuré que cette correspondance avoit réellement existé entre Mme Riccoboni et M. C. de L., et nous le croyons ainsi. En effet, quelle autre que le charmant Auteur de Catesby eût pu mettre autant de grâce dans sa critique, et quel autre que l'Auteur du roman eut pu mettre autant de zèle dans sa défense ? Il nous a paru que, de part et d'autre, les raisonnements étoient vifs et pressés ; et il nous semble que cette correspondance auroit pu tenir un rang distingué parmi les ouvrages polémiques, si malheureusement les deux Adversaires n'avoient oublié de se dire des injures. Cette négligence nous fait croire que ces Lettres n'avoient point été destinées à voir le jour.

Nous ne croyons devoir aucun compte au public sur la manière dont ces Lettres nous sont parvenues ; nous lui dirons seulement qu'elles nous ont été remises avec quelques poésies fugitives de l'Auteur du roman. Comme quelques-unes de ces poésies n'ont point encore été imprimées, et que les autres ne le sont que d'une manière fautive, et éparses dans différents recueils, nous avons pensé que quelques personnes seroient bien aises de les trouver rassemblées ici, d'autant que le prix de l'ouvrage n'en sera point augmenté. Nous nous bornons à demander la préférence.

C'est ainsi qu'on fait valoir dans cette édition que des lettres n'ont jamais été imprimées, et même qu'elles ne furent jamais destinées à être imprimées, et que les poésies n'ont jamais été publiées dans un volume, et que quelques-unes d'entre elles n'ont jamais été imprimées

du tout. Les poésies sont au nombre de douze et se composent de : *Les Souvenirs; Epître à Eglé; Epître à Margot ; Le Bon choix; Sur cette question proposée dans un Mercure : Orosmane fut-il plus malheureux quand il se crut trahi par Zaïre, que quand, après l'avoir tuée, il l'eut reconnue innocente ; Epître à la mort ; A mademoiselle... ; A Mademoiselle de Sivry, qui, à l'âge de douze ans, sait le grec et le latin, et fait de très jolis vers ; Chanson ; Autre; Autre; Les quatre parties du jour ; Autre.* Parmi celles-ci, *le Bon choix, l'Epître à Margot, l'Epître à la mort* et *les Souvenirs* furent imprimés dans l'*Almanach des muses*, dans l'intervalle des années 1773 et 1779 ; mais si j'en juge d'après les citations faites dans l'appendice du volume édité au Mercure, avec des différences dans le texte, les poésies sont dans le goût de l'époque, et nous pouvons dire hardiment avec Pariset que ce sont les « productions d'un génie vif et brillant, qui suffiraient à la réputation de tout autre, » quoiqu'ils « ne font qu'une faible partie de la sienne ». Il y a de rapides allusions aux

beaux sentiments
si bien exprimés par Voltaire.

et dans l'*Epître à la mort* il reproche à la mort d'avoir laissé Corneille vivre trop longtemps :

Corneille, qui long-temps fut, à si juste titre,
Du Parnasse François, et la gloire, et l'arbitre,
Lui qui sut s'élever sans guide et sans appui,
Créateur d'un talent inconnu jusqu'à lui,
Corneille a trop vécu. Suréna, Pulchérie,
Tant de foibles enfants d'une muse flétrie,
Accusent le destin, qui laissa dans son cours,
Eteindre ce beau feu qui dut briller toujours.

Laclos dit à la petite poètesse de douze ans, que

déjà votre renommée,
Redoutable aux Auteurs du temps,
Fait craindre à leur troupe allarmée
Une rivale de douze ans.

. . . .

Cependant vous savez vous plaire
Aux contes à dormir debout,
Mais vous les lisez dans Homère.

A Mademoiselle...

Va ! l'on te trompe et ce monde est plus sage ;
Il ne croit plus aux regrets des absens,
Et moins encore aux veuves de vingt ans.

En examinant le problème que le Mercure avait proposé touchant Zaïre, il dit :

Si vous doutez de ce système:
Interrogez tous nos Sultans ;
De ces Messieurs Paris abonde ;
On ne voit qu'eux dans le grand monde ;
Bien scelerats, bien elegans,
Petits despotes de tendresse,
Un peu François par la faiblesse,
Mais bien Turcs par les sentimens.

Une fois seulement, il s'essaye dans une chanson, et voici dans quel ton :

Lison revenait du village,
C'étoit le soir.
Elle crut voir sur son passage,
Il faisoit noir,
Accourir le berger Silvandre,
Lison eut peur ;
Elle ne vouloit pas l'attendre,
C'est un malheur.
C'étoit le soir,
Il faisoit noir,
Lison eut peur.
C'est un malheur.

Mais je n'ai pas besoin d'en citer davantage, car aucun de ceux qui l'ont entendue chanter par Mme Yvette Guilbert, avec une malice exquise et discrète dans ses *Chansons Pompadour*, n'éprouvera le besoin qu'on l'en fasse souvenir.

ARTHUR SYMONS.

LA CURIOSITÉ

M. Jaluzot et M. Cronier amateurs d'art. — Vente Jaluzot : tableaux et meubles. — Vente Cronier : tableaux du dix-huitième et tableaux modernes ; anciennes porcelaines, sculptures, meubles et tapisseries. — Enchères sensationnelles.

L'intérêt de la vente Jaluzot disparaît devant celui de la vente Cronier.

M. Jaluzot comme M. Cronier mettait une certaine maestria à jongler avec les millions... des autres. Tout de même le premier avait moins d'envergure que le second. Celui-ci paraît crâne et presque séduisant en comparaison de celui-là, qui se dessine mesquin, étriqué, peu cultivé, n'ayant de l'art qu'un banal souci de snob. M. Jaluzot possédait des meubles de salon, des tableaux, des objets d'art dignes à peine d'un appartement de bourgeois aisé. Une toile de Jean-Paul Laurens, *Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*, qui se

vendit 13.000 fr., une toile de Roybet, les *Joyeux Convives*, qui se vendit 16.000 fr., sept toiles de Ziem, dont la plus importante fut achetée 14,000 fr., composaient toute sa galerie de peinture. Ses meubles signifiaient peu de chose; la principale pièce, un salon d'époque Louis XVI en Aubusson, fit 7.850 fr. Son bureau de travail n'était même pas de l'époque: il n'était que de style Louis XVI. Il imposait plus par ses vastes proportions que par sa richesse et son élégance. L'acquéreur le paya tout juste 1.620 francs.

M. Cronier, au contraire, semblait appartenir à la lignée des grands amateurs d'autrefois, de ces fermiers généraux qui remuaient l'or en en faisant bénéficier les artistes. Toute sa collection était royale; aucune pièce ne laissait indifférent. On comprend la curiosité soulevée autour de cette vente. Les organisateurs, du reste, n'avaient rien épargné pour la rendre sensationnelle. Un splendide catalogue illustré, composé par les soins compétents de M. Roger-Milès et des experts, MM. Georges Petit, Haro, Sortais, Paulme et Lasquin, avait été adressé à quelques privilégiés. Un autre petit catalogue était réservé au public, dans lequel circulèrent des cartes d'invitation par milliers, en même temps que de nombreux échos dans les journaux servirent comme de trompettes pour annoncer le grand événement. Aussi, le jour de l'exposition particulière, le samedi 2 décembre, plus de trois mille personnes formèrent une file indienne devant les portes de la galerie Georges Petit. Le lendemain, jour d'exposition publique, ce fut pis encore, et la même affluence se produisit durant les deux jours de vente.

Les vacations offrirent un spectacle mondain et mouvementé. La fleur des amateurs garnissait la salle Georges Petit. Henri Rochefort coudoyait M. Groult ; la comtesse de Béarn voisinait avec M. Cognac ; M. Mame, M. Paul Le Roux, M. Fauchier-Magnan, M. Veil-Picard, Mme Adam, Mme Agénor Doucet se montraient attentifs aux péripéties de la vente, ainsi que nos principaux marchands, MM. Seligmann, Kleinberger, Stettiner, Ducrey, Charley, Duveen, Arnol et Tripp, Roseneau, Wildenstein, Kraemer, etc.

Au commissaire-priseur, M. Lair-Dubreuil, incombait la lourde tâche de contenir toutes ces curiosités impatientes, toutes ces passions rivales : il fallait donner satisfaction à chacun sans froisser personne. M. Lair-Dubreuil réussit pleinement dans cette difficile et délicate mission. Il dirigea les enchères avec calme et fermeté. Le succès de la vente Cronier lui revient pour la plus grande part. Ce succès affirme encore sa situation déjà considérable et le destine à une brillante carrière à côté de celle M. Paul Chevallier.

L'ensemble de la vente produisit 5.198.031 fr. Certains amateurs, dont j'avais ouï l'appréciation, prévoyaient un résultat encore plus important. Les experts, au contraire, escomptaient une recette à

peine supérieure à trois millions. Les événements déterminèrent une moyenne qui restera célèbre dans les annales de la Curiosité.

Il faudrait beaucoup d'espace pour juger à peu près exactement les œuvres et objets qui composaient la collection Cronier. Il est dommage que l'on soit obligé de se limiter. Je me contenterai donc de formuler quelques rapides impressions.

Deux œuvres importantes représentaient Fragonard, l'artiste-Dieu de nos actuels gens du monde. Nos gens du monde saisissent en effet avec une conscience plus ou moins nette les qualités qui font la rare grandeur de ce peintre, à la fois raffiné et fougueux, dessinateur impeccable et coloriste somptueux, classique par la ligne et impressionniste par la couleur, qui continue la tradition grâce à l'admirable ordonnance de sa composition et s'affirme de son époque avec le choix de ses sujets dans lesquels se résument l'esprit et les goûts du dix-huitième, en même temps qu'il ouvre les voies à la peinture moderne en prodiguant la richesse et la violence de sa palette, dont les jaunes et les rouges violacés chantent gaiement tout en restant harmonieux.

Les préférences pouvaient différer au sujet du *Billet doux* et de *la Liseuse*. La première toile est tout orchestrée en jaune doré et elle synthétise à merveille les mœurs galantes et amoureuses de notre dix-huitième. Un tel document n'a pas de prix et il ne sied pas de s'étonner que ses nouveaux acquéreurs, MM. Wildenstein et Kraemer, l'aient payé 420.000 fr., alors que M. Cronier, de qui pourtant les mains laissaient si facilement tomber les billets de mille, ne l'avait payé que 110.000 fr. Il n'en demeure pas moins évident toutefois que la seconde toile, *la Liseuse*, apparaît d'un art plus consommé et plus significatif du talent de Fragonard. M. Ducrey l'acquit pour 182.000 fr.

Et maintenant où iront ces deux belles œuvres ?

On peut présumer, étant donné les noms des acheteurs, qu'elles vont prendre le chemin de l'Etranger. Regrettons-les, en les saluant une dernière fois.

A côté de ces deux Fragonards on avait placé *le Volant* et *les Osselets*, de Chardin. Ce fut un tort. Chardin paraissait pauvre, terne, et froid à côté du magnifique, du lumineux, du bouillant Frago. *Le Volant* échut à M. Henri de Rothschild pour 140.000 fr. et *les Osselets* à M. Charley pour 50.000 francs.

Les sujets mythologiques de Natoire s'en allèrent honorablement à 3.000, 4.500, et 5.500 fr.

M. Stettiner offrit 65.000 fr. du *Portrait présumé de Mme Tocqué*, par Nattier.

Comme on le suppose bien, on se disputa les deux petits Watteaux : M. Seligmann paya 152.000 fr. les *Amants endormis*, et M. Mame

6.500 fr. le *Soigneur*, sur lequel, il est vrai, l'expert dut formuler des réserves d'authenticité.

Il y eut de belles batailles autour des pastels de Quentin de La Tour. Au surplus, les morceaux, au nombre de quatre, le méritaient. Lequel préférer ? L'embarras s'explique, tant La Tour, dans la moindre de ses œuvres, a mis d'art à manier le pastel.

Comment critiquer son exécution, qui touche au suprême ? Son expression ? Elle dégage une vie aussi intense, plus intense même que la réalité. C'est seulement le coloris et la composition qui peuvent faire pencher l'opinion, encore que composition et coloris soient à peu près irrépréhensibles. Ceux qui ont vu en détail et avec soin les 87 pastels du musée de Saint-Quentin ne peuvent pas imposer de bornes à l'admiration que suscite irrésistiblement un artiste aussi prodigieux que La Tour.

S'il est permis cependant d'admettre une hiérarchie dans ses œuvres, on peut dire que deux des pastels de la collection Cronier, le *Portrait du graveur Schmidt* et le *Portrait du maître* par lui-même, méritent le premier rang. Le portrait de Schmidt revint à M. Arthur Veil-Picard pour 77.000 fr.; le portrait de Quentin, l'une des nombreuses répliques du portrait du musée de Saint-Quentin, échut à M. Sortais pour 70.100 fr. Les deux autres portraits de Lady comtesse de Conventry et de son mari firent, l'un 72.000 fr. et l'autre 36.000.

Les trois pastels de Perronneau connurent un sort moins brillant: on en offrit 10.600, 20.000 et 26.000 fr.

Arrivons à l'Ecole anglaise du dix-huitième. Le catalogue affirmait la présence de deux toiles de Gainsborough, d'une toile de Lawrence, de deux toiles de Reynolds, de deux toiles et d'une esquisse de Romney. A la vente, les experts durent rectifier certaines affirmations du catalogue. On sait en effet qu'il existe, — chose honteuse d'ailleurs, — des officines où se fabriquent des copies des œuvres des Maîtres. Ces copies, au surplus, sont fort adroites. Avec le temps, ou avec l'usage de certains ingrédients, elles prennent une patine ancienne. Ainsi devient-il aisé de se laisser induire en erreur et de prendre une bonne copie pour un original. Il faut avoir l'œil singulièrement exercé pour ne pas être trompé : c'est l'éducation des yeux qui permet de saisir un détail, un rien, quelque chose d'indéfinissable, mais qui suffit à révéler le « truquage », ou, tout au moins, à nous mettre en méfiance.

Certes, la *Jeune laitière* de Romney, qui figurait à l'exposition Cronier, possédait une tête charmante, exécutée avec un art admirable, mais pourquoi avait-elle des bras si longs, si dépourvus de vie, si « en bois » ? Un artiste capable d'exécuter une tête de façon irréprochable n'est-il pas capable de peindre des bras de la même façon?

Cette *Jeune laitière* s'est cependant vendue 30.000 fr. à M. Malfait. Mais quel chiffre n'aurait-elle pas atteint si aucun doute n'avait plané sur son authenticité ? Le *Portrait présumé de sir John Campbell,* par Gainsborough, a fait 65.000 fr. La *Promenade dans le parc*, attribuée au même, n'alla qu'à 6.600 fr. M. Bourdariat donna 10.000 fr., de l'*Esquisse du portrait de lady Stanhope* attribuée à Reynolds et dont l'expert ne demandait que 1.000 fr. Cette esquisse était d'ailleurs délicieuse. L'œuvre de Lawrence, *Portrait de miss Day*, ne monta qu'à 40.000 fr., sans doute à cause de quelques imperfections dans le cou et dans les bras.

Et la peinture moderne direz-vous ? Nous y voici précisément. Et les échantillons n'en sont point négligeables.

Delacroix est là avec *Hercule et Alceste*, petit tableau adjugé 17. 400 fr. à M. Haro ; Troyon est également présent avec des *Vaches à la lisière d'une forêt*, autre petit tableau adjugé 40.100 fr. à M. Roseneau. Voici Théodore Rousseau avec une *Mare dans la forêt.* L'œuvre n'est pas grande, mais quelle finesse de pinceau, quel aménagement de la perspective, quel équilibre de composition! Comme la pâte est chaude, la ligne souple et précise! M. Montaignac n'hésita pas à pousser l'enchère jusqu'à 110.500 fr.

Jules Dupré aussi se trouva là avec deux toiles dont l'une, *la Mare*, monta à 60. 100 fr. et dont l'autre, *le Troupeau au bord de la Mare,* s'arrêta à 34. 000 fr.

Diaz le côtoie. Je compte sept toiles de cet artiste. M. Cronier semblait donc nourrir un penchant particulier pour son paysage un peu noir, mais dans lequel éclate presque toujours comme un coup de clairon, un point rouge. On adjuge le *Printemps* 50. 000 fr. à MM. Arnold et Tripp, l'*Automne dans la forêt*, 45.000 fr. à M. Glaenzer, la *Mare aux chênes*, 35. 000 fr., au même, la *Clairière dans la forêt*, 16.100 fr., la *Sœur aînée*, 12.000 fr., les deux autres partent à 2. 500 et 3. 700.

Rousseau, Diaz, Dupré ne sont-ils pas un peu frères ? En les voyant à côté les uns des autres, on ne peut s'empêcher de remarquer entre eux plus que des analogies. Ordonnance méticuleuse, pâte grasse et veloutée : voilà ce qui est commun à tous les trois.

Combien Corot diffère d'eux ! Ses paysages paraissent peints avec du brouillard. Ils n'en sont pas moins exquis, et ils indiquent un tempérament peut-être plus original.

La collection Cronier comportait une toile importante, le *Pâtre*, qui fut vendue 47. 000 fr. à M. Sortais. Les *Amateurs*, de Daumier, ne dépassèrent pas 17. 100 fr. Une aquarelle de Decamp monta à 10. 600 fr. On paya de 2 à 4.000 les aquarelles d'Harpignies.

Que de choses encore à retenir ! Mais il faut aller vite. Je ne dirai donc rien des anciennes porcelaines de Chine, sinon que le moindre

plat ou la moindre potiche mériterait que l'on s'y arrêtât longuement.

Dans la sculpture, je mets à part une superbe *Flore*, de Carpeaux, vendue 62. 000, à MM. Graat et Madoulé.

Les meubles exigent cependant un peu plus d'insistance. M. Seligmann donna 115. 000 fr. d'un grand bureau plat à quatre pieds et à quatre faces, en marqueterie de bois satiné, garni de bronzes merveilleusement ciselés et dorés, d'époque Régence. Deux commodes d'époque Louis XV firent 61 .000 fr. chacune.

M. Seligmann paya encore 205. 000 fr. un ameublement de salon recouvert en ancienne tapisserie de Beauvais du temps de Louis XV, à sujets militaires, d'après les cartons de Casanova. Mme Agénor Doucet obtint pour 141. 000 fr. un autre ameublement de salon en ancienne tapisserie de Beauvais, décors à bouquets de fleurs sur fond blanc.

Je passe à regret sur les autres ameublements qui cependant atteinirent des sommes élevées et j'arrive aux tapisseries, autour desquelles se livrèrent des combats homériques.

C'est M. Duveen qui enleva à 300.000 fr. le principal panneau en ancienne tapisserie de Beauvais représentant les *Sœurs de Psyché*, d'après les cartons de François Boucher. Les deux autres panneaux de la série l'*Abandon* et le *Vannier* revinrent à M. Seligmann pour 81. 000 et 105. 000 fr. Les deux panneaux de la même manufacture faisant partie de la « Noble Pastorale », la *Pêche* et les *Plaisirs champêtres*, furent acquis par M. Duveen pour 102 .000 et 125.000 fr. Le même marchand poussa jusqu'à 200. 000 fr. les deux panneaux des Gobelins qui font partie de la célèbre tenture de l'« Histoire de Don Quichotte, ». Enfin, deux autres tapisseries des Gobelins faisant partie de la tenture de la « Comédie italienne », échurent à M. Seligmann qui versa 158. 000 fr. pour la *Diseuse de bonne aventure* et autant pour le *Jaloux*.

De telles enchères avaient suscité une véritable frénésie. On parlera longtemps de la vente Cronier dans le monde des amateurs !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore

L. Lambert : *Chants et Chansons populaires du Languedoc ;* Welter, 2 vol. » »

Histoire

Vicomte de Brimont : *Le XVIe siècle et les guerres de la Réforme en Berry*, A. Picard, 2 vol. 15 »

H. Nagaoka : *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux XVIe et XVIIe siècles ;* Jouve 6 »

Amiral Togo : *La Bataille de Tsoushima. Rapport ;* Berger-Levrault 1 »

Littérature. Critique

Léo Claretie : *Histoire des théâtres de société* ; Lib. Molière 4 »
Auguste Dorchain : *L'Art des Vers* ; Bibliothèque des Annales politiques et littéraires 3 50
René Doumic : *Etudes sur la littérature française* ; Perrin 3 50
E. Martinenche : *Molière et le Théâtre Espagnol* ; Hachette 3 50
Lucien Pinvert : *Un romancier Suisse. Auguste Bachelin (1830-1890)* ; Fontemoing » »
Gaston Rageot : *Le Succès* ; Alcan 3 75

Musique

Raymond Bouyer : *Le Secret de Beethoven* ; Fischbacher » »
H. de Curzon : *Les Lieder et airs détachés de Beethoven* ; Fischbacher 2 »

Philosophie

Comte Foucher de Careil : *Mémoire sur la philosophie de Leibnitz* ; R. de Rudeval, 2 vol. 8 »
Harold Höffding : *Histoire de la Philosophie Moderne*, trad. de l'allemand, par P. Bordier ; Alcan 10 »

Poésie

Jean Bernard : *La Mort de Narcisse* ; « Le Thyrse » » »

Publications d'art

François Benoît : *Reynolds* ; Librairie de l'Art ancien 3 50
Albert Cim : *Le Livre*. T. II, *Historique* ; Flammarion 5 »
E. Jadin : *Maison de L'Empereur. La Vénerie, 1862-1870* ; Manzi 300 »
M. Hamel : *Albert Durer* ; Librairie de l'Art ancien 3 50
M. Hamel : *Corot et son œuvre*, album 100 pl. ; Manzi 100 »
Henri Marcel : *La Peinture française au XIX[e] siècle* ; av. 125 reproduct. ; A. Picard 3 50

Roman

L. Barracand : *Amour oblige* ; Plon 3 50
Paul Bertray : *La Buissonnière* ; Librairie illustrée 3 50
Charles Castor : *Contes d'Orient et d'Occident* ; Plon 3 50
M[me] Albéric Chabrol : *L'Orgueilleuse Beauté* ; Hachette 3 50
Grazia Deledda : *Cendres* ; trad. de l'italien par G. Hérelle ; Calmann Lévy 3 50
Jacques des Gachons : *Le Mauvais pas* ; Henri Gautier 3 50
Edouard Droz : *Au petit battant* ; Soc. nouvelle de librairie 3 50
G. de Dubor : *Les Baisers de Gnide* ; Juven 3 50
Gonna : *Philippe et Marie* ; Victor-Havard 3 50
Paul Gourmand : *Panem et Circenses* ; Lemerre 3 50
H. d'Hennezel : *L'Entrave* ; Perrin 3 50
J. d'Ivray : *Janua Cœli* ; Dujarric 3 50
Miss Jewett : *Le Roman d'un loyaliste* ; Hachette 3 50
Fernand Kolney : *Les Aubes mauvaises* ; Ambert 3 50
Gilbert Lallier : *Reine du Sabbat* ; Librairie artistique 3 50
Gaston Lavalley : *Le grand Carnot chansonnier* ; Picard 3 »
Fernand Médine : *La Messe de onze heures et demie* ; Fontemoing 3 50
Charles-Louis Philippe : *Bubu de Montparnasse* ; Librairie universelle 3 50
Vincent Saint Vincent : *Fantômes et fantoches* ; Plon 3 50
Charles Siguier : *Le Secret* ; « Nouvelle Revue » 3 50
Maurice de Waleffe : *Le Peplos vert* ; Fasquelle 3 50
H.-G Wells : *Quand le Dormeur s'éveillera*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kosakiewicz ; « Mercure de France » 3 50
M[lle] Louise Zegs : *La Bienfaitrice* ; Hachette 3 50

Sciences

D[r] Charles Valentino : *Notes sur l'Inde* ; Alcan 4 »

Sociologie

Vicomte G. d'Avenel : *Le Mécanisme de la Vie moderne*, 5[e] série ; Colin » »
Ch. Benoist ; *L'Organisation du travail* ; T. I, Plon 10 »
Alfred Fouillée : *Les Eléments sociolo-*

giques de la morale; Alcan » »
Georges Regnal : *La Vie telle qu'elle est;* Tallandier 3 50
Marc Sangnier : *La Vie Profonde;* Perrin 3 50
Emile Sigogne : *Socialisme et Monarchie;* Alcan 3 »
Léon Tolstoï. *Œuvres complètes. Sur l'instruction du Peuple,* trad. de J.-W. Bienstock; Stock 3 50

Divers

Les Palmes académiques, par un officier de l'Instruction publique; Schleicher » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Musées de province.— La Pêche maritime — Américan Books. — M. Emile Faguet et le Palladium. — Trois oublieux. — Swinburne et les « Elizabethan dramatists ». — Une nouvelle revue italienne.— Collection rare. — *Poésie.*— Amicale-Causerie. — *Redde Cæsari...* (suite). — Publications du *Mercure de France.*— Le Sottisier universel.

Les Musées de province.

Paris, le 1er décembre 1905.

Monsieur le Directeur,

Le dernier numéro du *Mercure* m'apporte la lettre de M. J.-F. Schnerb à propos de l'article de M. Aug. Marguillier sur les *Musées de Province.* L'auteur y avance une opinion fort critiquable, à mon avis. M. Marguillier ayant cité mes travaux déjà lointains sur la question des musées de province, dans le remarquable exposé qu'il fit de cette question désormais à l'ordre du jour, permettez-moi d'intervenir.

M. Schnerb trouve insuffisantes les garanties que donnent les diplômes des Ecoles des Chartes et du Louvre pour le métier de Conservateur de Musées. A l'appui de ses doutes, il rénove les brocards de Labiche. Il dit, par exemple, qu'*un savant est souvent un spécialiste qui néglige et qui méprise ce qui n'appartient pas à l'époque et à l'école qu'il étudie,* oubliant que cette spécialité est le moyen le plus infaillible de connaître l'histoire de l'art. Exemples : Eugène Müntz, Louis Courajod, André Michel, Salomon Reinach, etc., qui furent ou sont des *spécialistes.*

En conséquence, M. Schnerb propose la création d'une *Ecole de Conservateurs de Musées,* distincte des Ecoles des Chartes, du Louvre, de Rome et d'Athènes, identique, je crois, à l'*Ecole du Journalisme,* si l'on ne songe pas à l'*Ecole Boule.* Les raisons qu'il donne sont séduisantes, mais, pour le moment, je ne conçois pas la nécessité de cette Ecole, je ne vois pas le rôle qu'elle jouerait dans la réorganisation des musées de province.

Une Ecole n'est pas strictement le groupe de professeurs qui la constituent. Il lui faut des élèves : il faut un but à ces élèves. Or, qu'est-ce qu'une Ecole, sinon l'endroit où l'on cultive l'espoir d'une situation plus ou moins lucrative, conforme à vos goûts, propre à vous conduire au sommet que d'autres ont atteint ? Je ne suis pas de ceux qui croient que l'*Université populaire* est autre chose qu'une liesse gratuite de 14 juillet devenue quotidienne. Si je devine bien, l'Ecole de M. Schnerb tiendrait ses assises au Faubourg Antoine, loin des bâtiments dont sortent les spécialistes « *pour qui la plante séchée et jaunie de l'herbier a autant d'intérêt que celle qui se dresse, épanouie, verte et pleine de sève, dans les champs* ». Je reconnais la marque de fabrique. Est-il possible qu'il en soit autrement?

En effet, un avocat, un médecin, un officier, etc., etc., ne quittent le commun des mortels que nourris du désir — eux et *surtout leur famille* — de vivre indépendants par leur travail. Telle est la raison qui remplit de postulants les Ecoles de droit, de médecine, militaires, etc. Or, à ce point de vue, rien n'est plus dérisoire que les traitements alloués, en France, aux spécialistes des Beaux-Arts, depuis le Directeur jusqu'au plus humble conservateur du musée d'une sous-préfecture. Ainsi s'expliquent les actes de nos *arrivistes :* ils traitent le Musée comme le Journalisme qui mène à tout pourvu qu'on en sorte. Le même vice de forme explique pourquoi, au gré des politiciens, les Musées de Province — quand ce ne sont pas les Musées nationaux — deviennent le suprême refuge des inutiles. Au fait, il faut être un piteux fonctionnaire des Finances, par exemple, pour troquer les traitements

alloués par ce ministère contre ceux que l'Etat et la Province offrent aux Beaux-Arts. Passe encore pour les Musées nationaux, de Paris et des principales villes de France, mais les autres ! Parler d une Ecole de conservateurs de ces musées est bien la chose la plus extraordinaire. On cite souvent les résistances que M. Prud'homme oppose à son rapin de fils. Avec des relations et le goût du *bluff*, on peut encore vivre de la peinture. Quels parents dénaturés consentiront à diriger leurs enfants vers une Ecole dans le but d'en faire, après des interventions politiques, le conservateur du Musée de X··· au traitement annuel et stable de 1200 francs ? L'idée de cette Ecole n'est pas mauvaise, mais il importe de songer à la proie d'abord avant de solliciter l'ombre. Pour l'instant, mieux vaut souhaiter que la question de vitalité de l'Art en Province, unie à celle de ses conservateurs, soit résolue par la *Société des Amis des Musées de Province* que nous annonce l'un des derniers numéros du *Bulletin de l'art ancien et moderne*.

On songerait ensuite, non point à l'Ecole de M. Schnerb, mais à une série de cours de muséographie théorique et pratique, soit à l'Ecole des Chartes, soit à l'Ecole du Louvre. Etant admis que la science du Conservateur ne s'apprend pas à l'Ecole du Louvre — étrange résultat ! — on ajouterait le programme de cette Ecole à celui des Chartes en n'oubliant pas le vœu de M. Schnerb. Peut-être conviendrait-il que tels professeurs d'art du Collège de France et de l'Ecole des Beaux-Arts passent à la mathématique : rien que la manie de l'*herbier* ne résultant de leurs leçons. Mais, de grâce et pour deux raisons, que l'Ecole des Chartes échappe aux rigueurs du rescrit.

Je ne fus ni des *Chartes*, ni du *Louvre*. Point ne me blesse la distinction que fait M. Schnerb entre le *botaniste* et le *jardinier* et du conservateur-artiste. Cependant, il me semble que la science du *botaniste* n'est pas incompatible avec le tour de main du *jardinier*. Un peu vieillotte, en 1905, la querelle du conservateur-archiviste, telle que nous l'exposa, dès 1849, un brave président de la Société des Peintres restaurateurs, le nommé Horsin Deon, dans sa brochure : *De l'organisation des Musées nationaux*. Quoi qu'il en soit des potins d'experts sur les faits et gestes des érudits dont ils sont tributaires, les musées n'en restent pas moins l'œuvre de ces érudits : achats, agencements, catalogues. On naît *botaniste*, on devient *jardinier*. Devant un Rembrandt, je préfère M. Bode à M. Bonnat. Devant un antique, je préfère M. Salomon Reinach à Thorvaldsen. Bode et Reinach peuvent se tromper — tout arrive — sans que le tour de main du *jardinier* soit autorisé à chasser la science d *botaniste*.

Reste la deuxième raison, d'ordre régional et beaucoup plus péremptoire. En réorganisant les Musées de Province, on veut leur donner la discipline des Musées nationaux. Pour parler net, Paris veut conquérir la Province. Bonne chance ! Or, depuis longtemps, en Province, l'archiviste est une sorte de préfet du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Je crois ne pas exagérer en disant que le rôle de cet archiviste est le seul que l'Etat puisse avouer sans crainte de protestations. Le mal est que nos archivistes deviennent subitement picards après dix ans de vie bourguignonne. Ils étaient une force régionale : on les fonctionnarise comme de vulgaires sous-préfets. Là est le vice de l'archivisme et non point dans le défaut que lui reproche M. Schnerb. Quand on parle de l'Art en province, il ne faut rien généraliser. A Paris, on fait du *jardinage*, la Province *herborise*. Presque toujours, l'ancien élève des Chartes y dirige officieusement le Musée. Le plus souvent, sous le contrôle d'une Société d'amateurs dont il reste l'oracle, l'Art, l'Archéologie et l'Histoire composent ce Musée. Il en résulte que la réorganisation des Musées de Province est aux mains de l'archiviste. Ne nous faisons pas d'illusions sur la puissance de Paris Elle restera abortive si le caillou préhistorique, le chapiteau roman, le pinacle gothique, le portrait de l'Intendant du XVIIIe siècle, tout ce qui fait vivre la Province depuis longtemps, est méprisé par un *jardinier* trop éclectique, au profit de l'Art proprement dit. Dès le début d'une réorganisation des Musées de Province, allons-nous créer un conflit entre ceci et cela, entre l'archiviste et le conservateur, à propos d'un sujet renouvelant les fouaces de Picrochole ? Allons-nous oublier que la Province aime le Musée sans y discerner des catégories et qu'elle voit un ossuaire où nous voyons un jardin ? Ce serait ruiner l'œuvre que nous avons longtemps souhaitée. Avant tout, la Province soigne son terroir : les Musées de Chaptal n'ont rien ajouté au principe de conservation qu'elle portait en elle, avant que l'on sépare l'homme des *Chartes* de l'homme du *Louvre*. Elle a connu le premier avant le second. Elle lui restera fidèle. Elle lui confiera l'idéal de son Musée qui n'est pas le

même que l'idéal de Paris et qu'aucune Ecole n'apprendra à ceux qui méprisent le document d'archives.

Réorganisons donc l'archivisme régional, et que M. Marguillier a raison de regretter l'absence de certains archivistes dans la Commission des Musées de Province ! Faisons son éducation pratique. Qu'il voyage en France et à l'étranger, analysant les Musées du même geste prudent qu'il scrute les Bibliothèques. Donnons à nos archivistes la culture de leurs confrères d'Allemagne, la stabilité dans une Province, des forces contre la Politique, de l'initiative, des budgets et les appointements de fonctionnaires moins utiles. Ainsi, la réorganisation des Musée de Province se fera d'elle-même sans le secours de l'Ecole de M. Schnerb.

Veuillez agréer, etc.

ANDRÉ GIRODIE.
Secrétaire des *Notes d'Art et d'Archéologie.*

§

La Pêche maritime. — Les lignes suivantes sont un post-scriptum à l'article que publie M. Henri Malo dans la présente livraison :

Mon cher Directeur,

Au moment où je vous renvoyais les épreuves de mon article, la question si grave de la misère en Bretagne était remise au premier plan de l'actualité par de grands journaux du matin. Le seul remède que l'on y trouve à la situation présente est un appel à l'Etat, l'éternel « tapage » de la Caisse qui est surtout du battage de grosse caisse électorale, et qui produit de si heureux effets sur l'état de nos finances nationales. Encore une fois, ce n'est pas un remède, outre que l'on ne voit pas bien pourquoi l'Etat entretiendrait des pêcheurs *à ne pas pêcher*. S'il s'agissait d'une calamité passagère, ce serait parfait, mais les auteurs des articles visés déclarent eux-mêmes que le mal ne fait qu'empirer, et dure depuis des années.

Le rôle de l'Etat apparaît ici très nettement : mettre en France les sciences océanographiques au même niveau qu'à l'étranger, pour pouvoir donner aux pêcheurs les renseignements qui leur font défaut. Quant aux armateurs et aux pêcheurs, à eux d'avoir assez d'initiative pour transformer leur outillage, comme ont su le faire leurs concurrents, et s'entendre afin d'obtenir des Compagnies de chemins de fer des conditions aussi favorables que celles dont bénéficient nos voisins de Belgique et d'Allemagne.

Au même moment, le conseil des ministres s'est justement ému : il a décidé l'envoi de deux missions, l'une en Bretagne, l'autre à Terre-Neuve, pour examiner la situation. Il est très heureux qu'on s'en soit préoccupé en aussi haut lieu Mais il semble bien, cependant, que la mission en Bretagne ne pourra guère constater autre chose que la misère des pêcheurs, tandis que la mission à Terre-Neuve ne pourra guère constater que l'absence de morues au bout de leurs lignes. Il aurait peut-être été préférable d'envoyer une mission dans les pays où les pêcheurs attrapent du poisson et gagnent largement leur vie pour savoir un peu comment ils s'y prennent.

Veuillez agréer, etc. HENRI MALO.

C'est ici l'occasion de rectifier une erreur demeurée dans l'article de M. Henri Malo. Page 546, ligne 12, il faut lire : «... une somme de 630. 000 francs est consacrée annuellement par le gouvernement britannique à subventionner les études et les recherches océanographiques ; au même objet, le gouvernement français consacre 35. 000 francs. » Ces chiffres sont fournis par M. Charles Bénard, président de la Société d'Océanographie du Golfe de Gascogne.

§

American Books. — Il semble que par delà l'Atlantique un petit nombre de gens ont le loisir de lire et le goût des beaux livres : un éditeur de Portland, Etat du Maine, M. Thomas B. Mosher, a créé plusieurs collections dont les volumes peuvent faire l'admiration du plus exigeant biblio-

phile. La typographie est agréable et soignée, le papier excellent et les formats divers sont ravissants. L'éditeur ne fait entrer dans ses collections que des réimpressions d'ouvrages rares, introuvables ou peu connus, et il n'en tire qu'un très petit nombre. Il a réimprimé, par exemple, dès 1901, le roman par lettres, *A Year's Letter*. que Mr Swinburne publia autrefois anonymement et dont il vient de donner une édition anglaise corrigée, avec un titre nouveau : *Love's Cross Currents*. En attendant qu'un éditeur anglais ait le courage de réunir les œuvres complètes d'Oscar Wilde, M. Mosher a publié de jolies éditions d'*Intentions*, de *La Ballade de la Geôle de Reading*, un recueil complet des *Poèmes*, trois volumes de nouvelles : *The Happy Prince*, *The House of Pomegranates* et *The Young King ;* ce tour de force pour résoudre le secret des *Sonnets* de Shakespeare : *The Portrait of Mr W. H. ;* puis, deux tout récents volumes encore : *The Fisherman and his soul* et *The Birthday of the Infanta ;* enfin, dans une autre série, une curieuse défense du socialisme : *The soul of man under socialism*. A côté des auteurs anglais et américains tels que Shakespeare, Sir Philip Sidney, William Blake, Walt Whitman, Matthew Arnold, Browning, Rossetti, Tennyson, Edgar Poe, William Morris, Fitzgerald, Richard Jefferies, Walter Pater, Stewenson, W.-E. Henley, Swinburne, George Meredith, Robert Bridges, Maurice Hewlett, Fiona Macleod, Arthur Symons, W. B. Yeats, etc., on trouve les *Sonnets* de Michel-Ange et la *Vita Nuova* de Dante et, comme auteurs français : Maurice de Guérin, Gustave Flaubert, Ernest Renan, Gérard de Nerval, Marcel Schwob et François Villon. Les titres des œuvres réimprimées éveillent la curiosité et ils évoquent, quand on les parcourt ainsi rassemblés au catalogue, d'étranges et mélancoliques souvenirs.

§

M. Emile Faguet et le Palladium.

Vaucresson, 14 décembre 1905.

Monsieur le Directeur,

M. Faguet a-t-il lu Rivarol ? Certes, il est permis d'en douter, comme le fait M. Remy de Gourmont dans le dernier numéro du *Mercure*. En tout cas, cet universitaire renommé, professeur, normalien, académicien, ne connait Homère que bien vaguement. Voyez ce qu'il dit de l'*Iliade* à la page 53 de son *Flaubert* (dans la Collection des grands écrivains français) : « Les arrangeurs de l'*Iliade* n'ont pas « pu eux-mêmes éviter ce défaut. Encore y ont-ils tâché. Encore l'incurable mo- « notonie de batailles entre deux peuples toujours les mêmes est-elle atténuée par « des expéditions ou luttes d'un caractère exceptionnel. Ici algarade nocturne de « deux audacieux qui vont ravir les chevaux d un chef ennemi, ici rapt nocturne « du palladium, ici bataille entre un Dieu des eaux et le Dieu de la flamme. »

M. Faguet a donc trouvé dans l'*Iliade* le rapt nocturne du palladium ? Puisse-t-il nous communiquer quelques détails — par l'intermédiaire de votre Revue — sur cette étonnante découverte !

Recevez, etc.

JEAN VALDO.

§

Trois oublieux. — On lit, pages 196-197 de la *Cité des Intellectuels*, par Firmin Maillard :

« Lamartine, c'est le vain de Mâcon », disait Louis-Philippe en un calembour qui, pour être royal, n'en était pas meilleur. Personne n'a été autant loué et adulé... surtout par les femmes, les jeunes, les vieilles, il les a toujours eues pour lui ; une

dame âgée lui écrivait : « J'ai fait placer votre délicieuse statuette dans ma chambre ; je l'ai constamment sous les yeux et, au-dessous, j'ai fait encadrer vos vers les plus touchants, ceux que je préfère entre tous et qu'à chaque instant j'aime à redire :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de mon enfance,
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

M. de Lamartine, qui lisait cette lettre à haute voix, s'interrompit un instant et dit, à demi rêveur : Ces vers sont en effet d'une simplicité touchante, *c'est peut-être ce que j'ai fait de mieux.* » Cette anecdote est certainement fausse, au moins dans sa dernière partie, mais, le dirai-je, les traits authentiques de vanité que j'aurais pu citer m'ont paru au dernier moment tellement invraisemblables que je leur ai préféré celui-ci, tout excessif qu'il soit, parce qu il m'a semblé le mieux caractériser le péché mignon du grand poète.

Si l'anecdote est vraie, il faut remarquer que nous avons là trois oublieux : la dame âgée, Lamartine et M. Firmin-Maillard, car ces vers qu'ils s'accordent à attribuer à Lamartine sont de Chateaubriand (romance de Lautrec, dans *Les Aventures du dernier Abencérage*).

§

Swinburne et les « Elizabethan dramatists ». — Les ouvrages critiques de Swinburne renferment plusieurs études sur Shakespeare et les dramaturges du début du XVIIe siècle. Mais l'on sait que le poète prépare depuis plus de quarante ans un volumineux travail sur les *Elizabethan dramatists*, l'ouvrage est achevé, nous annonce-t-on, et il ne tardera plus guère à paraître.

§

Une nouvelle revue italienne, le *Rinascimento*, paraît à Milan (Libreria editrice Lombarda, de MM. Mohr et Antongini). Elle a pour directeur M. Ettore Moschino. Elle publie dans tous ses numéros un article de Gabriel d'Annunzio et un article de Mathilde Serao. Parmi les collaborateurs, Mme Grazia Deledda, MM. Pascoli, Colantti, et les meilleurs écrivains de langue italienne. Chaque fascicule du *Rinascimento* contient une Correspondance parisienne de M. Gustave Kahn.

§

Collection rare. — Récemment, était exposée à San Francisco, dans la boutique d'un certain A.-M. Robertson, libraire, une collection probablement unique de livres. Cette collection comprend tout ce qu'a publié Oscar Wilde, depuis *Ravenna*, le Newdigate Prize Poem, jusqu'au *Satyricon* de Pétrone qu'Oscar Wilde, dit-on, traduisit en anglais dans les dernières années de sa vie. Il y a là des exemplaires rarissimes d'ouvrages à très petit nombre et l'*Apologia pro Oscar Wilde* de Dal Young, publiée par souscription. En outre, on y trouve une curieuse lettre de l'auteur de *De profundis* et le manuscrit extraordinairement surchargé du quatrième acte de *The Ideal Husband*. L'ensemble forme un assemblage disparate de trente-huit volumes et brochures de tous formats et on l'évalue à « plusieurs centaines de dollars ».

§

Poésie est le titre d'un recueil mensuel publié par les soins de MM. Louis Estève, George Gaudion et Touny-Lerys. Le premier fascicule vient de paraître à Toulouse (73, boulevard de Strasbourg).

§

Amicale-Causerie.—Des étudiants organisent une série de conférences au Quartier-Latin. La première a eu lieu le 4 décembre à l'Hôtel des sociétés savantes. M. Adrien de Pachmann parlait du *Mariage Libéré*. Dans la deuxième conférence, Mlle Miropolsky traitera de *La Femme dans le Roman et la Société russes* (18 décembre, à la Mairie du Panthéon). Chaque conférence est suivie d'une partie artistique.

§

Redde Cæsari... (*suite*).

La Haye, 6-XII-05

Cher Monsieur,

Le mot bitter (adj.) est d'origine germanique. Son radical se trouve déjà en indo-germanique avec le sens de *fendre*. L'ancien allemand avait le verbe *bîtan* (mordre), devenu en moyen néerlandais *biten* actuellement *bijten*, mordre : l'*ij* se prononce à peu près comme l'*i* de l'anglais *to bite*).

L'ancien allemand connaissait également l'adjectif *biter* (en anglo-saxon *bitar*, en gothique *baitrs*), avec le sens d'armer.

Le double *t* se doit à l'influence de l'*r* dans *bitr*.

C'est ce radical qu'on retrouve dans l'adjectif actuel *bitter*, qui a le même sens (mordant, amer) dans toutes langues d'origine germanique. L'anglais l'a donc aussi, et l'emploie même comme substantif, dans le sens d'amertume (de la vie, par exemple) : chose amère, amertume ; mais jamais dans le sens du bitter (apéritif) hollandais. Si à Londres vous commandiez *a bitter*, il y a mille chances contre une pour qu'on ne vous comprenne pas.

Les dictionnaires donnent bien la forme *bitters* et lui prêtent ce sens, mais à tort je crois, car si, en Angleterre, on demande *a glass of bitters*, c'est un pot d'ale qu'on vous sert.

Ni en allemand d'ailleurs, ni dans les langues scandinaves, le mot bitter, s'il existe comme substantif, n'a le sens en question. Le nom, comme la chose, est hollandais.

En Hollande, il s'emploie fréquemment sous forme diminutive : *bitterje*, petit bitter. On a fait dériver le verbe très usité *bitteren* : prendre son bitter, et le mot *bitteruurtje*, qui indique l'heure (de quatre à six) où les amateurs d'apéritif prennent leur bitter.

Veuillez agréer, etc. H. MESSET.

§

Publications du « Mercure de France » :

QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA, roman, par H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, vol. in-18, 3.5o.

§

Le Sottisier universel.

Rome, 11 novembre. — D'après des informations de source que l'on considère comme dignes de foi, le pape serait disposé à créer plus de cinq cardinaux au consistoire de décembre.

En dehors du major Domo, au Vatican, des archevêques de Rio-de-Janeiro, de Séville et de Westminster, deux prélats italiens deviendront cardinaux. — *Le Matin*, 12 novembre.

Et il faut repousser son livre du bout du pied aussi loin que possible de son souvenir dans les endroits obscurs où l'on jette les choses innommables. — *La Semaine littéraire* de Genève, 2 décembre.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES
(1905)

—

LIII — N° 181. — 1er JANVIER

LIII — N° 182. — 15 JANVIER

LIII — No 183. — 1er FÉVRIER

LIII — No 184. — 15 FÉVRIER

LIV — N° 185. — 1er MARS

LIV — N° 186. — 15 MARS

LV — No 192. — 15 JUIN

LVI — No 193. — 1er JUILLET

LVI N° 194. — 15 JUILLET

LVI N° 195. — 1er AOUT

LVI N° 196. — 15 AOUT

LVII N° 199. — 1er OCTOBRE

LVII N° 200. — 15 OCTOBRE

LVIII N° 201. — 1er NOVEMBRE

LVIII N° 202. — 15 NOVEMBRE

LVIII N° 203. — 1er DÉCEMBRE

LVIII N° 204. — 15 DÉCEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(1905)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres **R. Q.** sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo